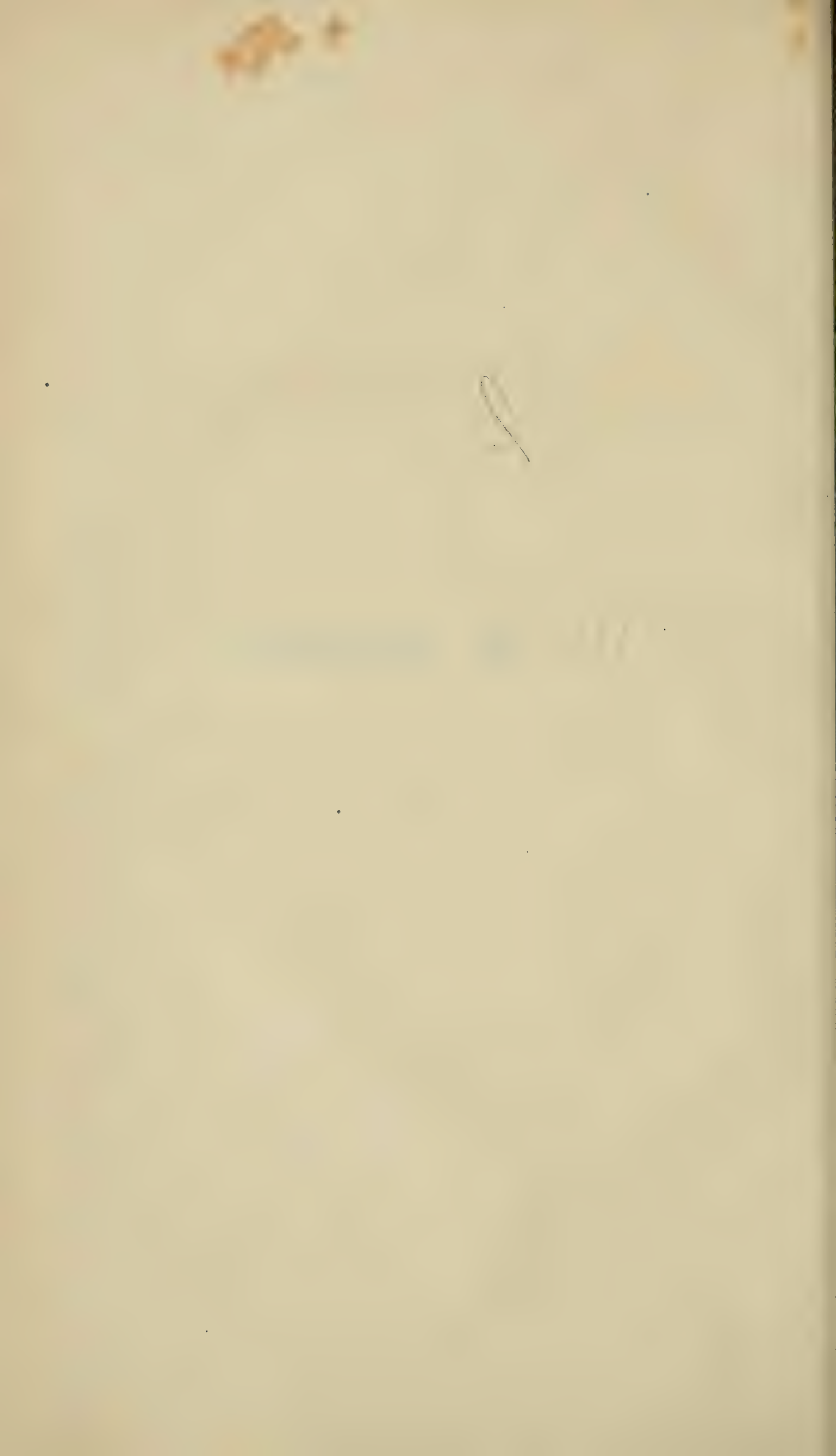


26

I

80c

VIE DE MAHOMET



VIE

DE

MAHOMET

D'APRÈS

LE CORAN ET LES HISTORIENS ARABES

PAR

P.-HENRY DELAPORTE

ANCIEN CONSUL GÉNÉRAL DE FRANCE EN ORIENT,
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, ETC.,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE ET DE PLUSIEURS AUTRES SOCIÉTÉS SAVANTES.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE PARIS, DE CALCUTTA,
DE NEW-HAVEN (ÉTATS-UNIS), DE SHANGHAÏ (CHINE).

—

1874


LIBRARY
JUL 29 1977
UNIVERSITY OF TORONTO

A SON EXCELLENCE

M. DROUYN DE L'HUYS

ANCIEN MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES,
MEMBRE DE L'INSTITUT, ETC.

HOMMAGE DE RECONNAISSANCE

PRÉFACE

Il existe un grand nombre d'écrits historiques sur Mohammed (en français Mahomet). Les uns sont des espèces de dissertations plus propres à faire valoir le talent et à exposer les opinions personnelles des auteurs, qu'à donner une connaissance exacte du grand rôle joué dans le monde par le législateur arabe. Il semble même que la vie du Prophète en ait été l'occasion et non le but.

D'autres ne sont que des traductions de la biographie de Mahomet rapportant les faits avec fidélité, mais avec une concision voisine de la sécheresse.

La plupart de ces compositions forment, pour ainsi dire, l'introduction d'ouvrages volumineux, et conviennent plus aux savants qu'au public. Il en est une

qui, publiée récemment en langue française, vient d'appeler de nouveau l'attention sur ce sujet aussi intéressant que peu connu.

Malheureusement, le récit n'a pas la forme dramatique et l'épisode ne vient pas assez fréquemment récréer l'esprit du lecteur et compenser l'aridité de la chronologie.

Cette biographie de Mahomet, au contraire, s'adresse à la fois aux esprits sérieux et à ceux qui ne cherchent dans la lecture qu'une agréable distraction.

Nous n'avons pas cité les auteurs auxquels nous avons emprunté les matériaux de notre ouvrage, parce que, si le récit a l'apparence de la vérité, il importe peu à la plupart des lecteurs de savoir l'origine des documents qui ont aidé à le composer, et que, d'autre part, une longue nomenclature de noms arabes et européens est inutile à ceux qui n'ont pas à leur disposition les ouvrages auxquels ils se rapportent.

Les historiens de Mahomet[1] n'ont pas inventé les événements qu'ils racontent : ils les ont empruntés aux chroniqueurs arabes ou à des traditions accréditées. C'est à ces sources que nous avons puisé nous-même.

Nous avons pensé faire une œuvre non moins utile qu'opportune, en publiant un livre qui est, en quelque sorte, l'histoire sainte des Musulmans. Nous l'avons dégagée des longueurs dont les auteurs arabes l'ont surchargée ; mais nous n'en avons retranché aucune des particularités propres à faire connaître le génie de

1. Voir : Jean Gagnier, Prideaux, Boulainvilliers, Turpin, Marracci, Salt, Sylvestre de Sacy, Savary, Garcin de Tassy, Reinaud, Kasimirski, Noel Devergers, A. Sprenger, Weil, Muir, Barthélemy Saint-Hilaire, etc.

Mahomet, ni les circonstances qui peignent naïvement les mœurs et l'état social des Arabes de son époque. En un mot, nous avons tâché de composer un ouvrage populaire à l'aide de recueils qui n'étaient, pour ainsi dire, connus que des hommes spéciaux.

Sans nous dissimuler que l'emploi fréquent du dialogue rend parfois le récit traînant, nous avons cru utile de conserver cette forme qui, dans les circonstances importantes, nous présente les personnages parlant et agissant eux-mêmes, et non l'auteur se mettant en scène à leur place. D'ailleurs, ne suffit-il pas souvent d'un mot pour mettre à nu l'âme d'un homme et caractériser une époque? A plus forte raison avons-nous pris garde de prêter aux Arabes de cette époque une délicatesse de sentiments, une finesse de pensée qui ne peuvent appartenir qu'à une civilisation plus avancée. La même raison nous a fait éviter, dans la reproduction textuelle des discours ou harangues, les termes trop abstraits, les locutions trop modernes, répondant à des idées dont la nature aussi bien que la forme sont incompatibles avec la sauvage énergie de caractère et la rudesse de ce peuple du VIIe siècle.

On verra que le portrait que nous avons tracé de Mahomet ne ressemble aucunement à ces portraits de fantaisie dont le mérite littéraire et philosophique accuse plutôt le talent de l'écrivain, que sa fidélité aux lois de la vérité historique. Nous n'avons ni l'imagination assez féconde, ni la conscience assez robuste pour ajouter quoi que ce soit au merveilleux dont les auteurs arabes ont entouré à profusion la vie du Prophète, ou pour nous permettre d'en retrancher aucune circonstance essentielle. C'est le Mahomet des Musulmans que nous nous

sommes proposé de mettre en relief, avec l'ensemble de ses qualités et de ses défauts, le mélange complet de ses vices et de ses vertus. Enfin, nous avons tenu à ce que le lecteur, sous les yeux duquel nous déroulons toutes les circonstances qui ont accompagné l'établissement du mahométisme, tirât lui-même ses conclusions sur la valeur morale du principe de cette religion, aussi bien que sur la puissance matérielle de ses effets. Il est bien entendu qu'il n'entre pas dans notre pensée de garantir l'authenticité du récit des auteurs arabes quant à la vérité des actions et des paroles attribuées au Prophète. La vie de Mahomet offre une multitude de traits évidemment empruntés aux livres sacrés des chrétiens, que les théologiens musulmans y ont introduits vraisemblablement pour suppléer à la pénurie des traditions primitives ou à la stérilité des légendes et relever, par l'éclat du merveilleux, beaucoup de faits insignifiants. Quoi qu'il en soit, nous osons affirmer que le fond et les principales circonstances de l'histoire de Mahomet, tels qu'ils se trouvent reproduits dans notre livre, ont été jusqu'à ce jour, de la part de tout bon Musulman, l'objet d'une croyance entière et immuable. La sagacité du lecteur découvrira sans peine ce qu'il y a de vrai sous les ornements dont l'admiration enthousiaste des Musulmans s'est complu à revêtir la vie du Prophète ; car, s'il est constant que les traditions sont sujettes à s'altérer en traversant les siècles, il ne l'est pas moins qu'elles ne se dénaturent jamais assez pour qu'on ne puisse retrouver un certain caractère de vérité au fond des fictions même les plus hardies, pourvu qu'on ait soin de les dégager des prestiges du merveilleux.

On voudra bien se rappeler encore que les fonctions

qui nous étaient confiées en Orient, jointes à la connaissance personnelle que nous avons de la langue arabe, nous ont mis fréquemment en rapport avec toutes les classes de mahométans. L'avantage de cette position nous a permis de recueillir les éclaircissements nécessaires à l'intelligence de notre ouvrage. En groupant autour des matériaux qui nous étaient fournis avec abondance toutes les traditions et les opinions reçues et passées en Orient à l'état dogmatique, nous nous sommes cependant interdit de discuter la valeur philosophique des documents dont nous faisions usage, convaincu que l'ouvrage le plus utile en histoire est celui dont l'auteur s'est trouvé à même de puiser aux sources les plus directes. Nous proposant surtout de faire une œuvre vraiment consciencieuse, nous avons consulté plusieurs Ulémas [1], docteurs de la loi, gens de savoir et de piété, sur le degré de confiance qu'ils accordaient eux-mêmes à certains passages de la vie du Prophète, lesquels nous paraissaient obscurs, erronés ou invraisemblables ; par exemple, diverses circonstances de l'ascension nocturne au-delà du septième ciel, et plusieurs particularités du célèbre miracle de la plaine des Cailloux, lorsque la lune obéit à la parole de l'envoyé de Dieu. En exposant ainsi nos doutes à ces Ulémas, nous avions soin d'en rejeter la responsabilité sur les auteurs arabes qui, en leur qualité d'hommes, avaient pu se tromper soit dans l'appréciation, soit dans l'expression des faits ; mais nous admettions la réalité des prodiges

1. C'est à cette corporation religieuse qu'appartiennent le Moufti, premier magistrat, chef des docteurs en théologie et en droit civil ; le Cadi, juge au civil et au criminel, les Imams ou Prêtres attachés au service des mosquées.

opérés par Mahomet, ainsi que la véracité de ses historiens. Ces questions, faites dans l'unique but de nous instruire, et par conséquent dans une intention différente de celle que nous prêtaient les docteurs musulmans, nous ont valu de leur part des réponses unanimes sur le caractère éminent de vérité et de sainteté des écrivains orientaux qui ont transmis à la postérité l'histoire de l'envoyé de Dieu. Nous nous sommes assuré par là, que le témoignage de ces auteurs, reproduit par nous presque textuellement, a la même autorité pour les musulmans que les écrits des Pères de l'Église pour les chrétiens. On le comprendra sans peine, si l'on considère que les biographes de Mahomet étaient des personnages recommandables par leur science, leur piété et leur rang élevé; qu'ils ont été revêtus d'un caractère sacré; qu'ils ont tous écrit dans un esprit de religion, et ont vécu la plupart dans un temps assez rapproché de celui du Prophète, pour avoir pu recueillir la vérité de la bouche même de quelques-uns de ses compagnons ou au moins acquérir l'entière certitude de faits, dont le souvenir encore récent était devenu l'objet d'une croyance universelle.

La matière, à part l'attrait qu'elle avait de soi, comme sujet d'études purement spéculatives, nous semblait renfermer un immense intérêt, puisque nous pouvions, à l'aide des hommes et des choses que nous avions sous les yeux, nous élever dans le passé pour y constater la raison du présent, et en tirer des inductions qui nous permettraient d'interroger l'avenir.

Cet ouvrage n'est que la fidèle reproduction de tous les renseignements écrits et oraux que notre position en Orient nous a mis à même de recueillir.

INTRODUCTION

Le fondateur de l'Islamisme a été l'objet de jugements quelquefois bien opposés, suivant le point de vue sous lequel on l'a considéré. Néanmoins cette figure colossale, qui domine la période du moyen-âge, apparaît imposante dans l'histoire moderne, et couvre encore de sa grande ombre les destinées de l'Orient. Des écrivains ont exalté Mahomet en haine du Christianisme, dont ils méconnaissaient l'esprit, et, pour dénigrer plus sûrement les institutions qui découlent de cette croyance, sans nous donner cet Arabe précisément comme un homme inspiré, ce qui eût impliqué contradiction avec le matérialisme de leurs doctrines, ils ont pris plaisir à rassembler dans sa personne les plus hautes qualités qui puissent ennoblir la nature humaine : c'est à leurs yeux un génie sublime, universel, prodigieux, supérieur à tout ce qu'ont

produit les siècles passés, digne de l'éternelle admiration des âges futurs. D'autres, mus par un sentiment contraire, n'ont voulu voir en lui qu'un extravagant ou un imposteur, abusant avec audace de la crédulité d'hommes simples et ignorants, et ils ont voué son nom à l'exécration du monde. Cependant, en cela, comme en tout ce qui relève des affirmations humaines, il y a un milieu où la vérité peut se produire entre des assertions passionnées.

Les détracteurs, non plus que les panégyristes, n'ont jamais manqué à ceux que l'avantage de la fortune ou le mérite de talents extraordinaires a élevés au-dessus de la foule. C'est la condition des hommes supérieurs d'appeler les regards, d'occuper les esprits, d'être le point de mire des systèmes les plus divergents, soit par l'effet de cette attraction magnétique que la puissance et le génie exercent toujours dans la sphère de leur rayonnement, soit à cause de l'intérêt de curiosité ou d'admiration attaché fatalement au nom de ceux qui, en remuant le monde avec le levier de la parole ou du glaive, ont jeté le germe d'idées nouvelles jusque dans les couches les plus profondes de l'humanité. Mais cette destinée est exposée à de nombreuses vicissitudes, de même qu'elle se produit sous des aspects divers. La gloire des armes n'est souvent qu'un vain bruit qui effraie un instant la terre et va se perdre dans le gouffre du temps. La renommée qui accompagne les travaux de l'intelligence a subi quelquefois d'étranges péripéties. Pour que la corrélation de l'auteur à la chose créée reste intime et durable, il faut que le souvenir de l'ouvrier s'immobilise dans la permanence de l'œuvre et se perpétue avec elle par une action

réciproque et incessante. Sous ce dernier rapport, au moins, l'auteur du Coran[1] nous semble placé sous la garantie d'un privilége exclusif entre tous les noms que l'histoire a sauvés de l'oubli. En effet, si nous feuilletons le catalogue des Etats qui se sont succédés sur le globe, depuis l'origine des sociétés, nous ne trouvons plus que des noms oubliés, à la place de ces dominations formées des débris amoncelés de vingt royaumes qui fatiguaient la terre du poids de leur masse; les puissances colossales ont croulé sous le faix de leur propre grandeur; le temps et les hommes en ont dispersé jusqu'aux matériaux. Leurs fondateurs n'ont plus parmi nous qu'un souvenir vague et quelquefois contesté. Cyrus, Alexandre, Charlemagne, comme la plupart des grands bâtisseurs d'empires, n'appartiennent désormais à l'histoire de l'humanité que par le souvenir de leurs actions : ils ne vivent plus que dans le secret de la pensée. Les noms fameux des législateurs et des conquérants s'effacent sous les pas rapides des générations qui passent, hélas ! insouciantes et oublieuses, sur la tombe des grands hommes, et bientôt ils ne laissent plus qu'une appellation sans écho dans la mémoire des peuples, si aucun monument ne leur survit, pour constater sous une forme matérielle la réalité de leur existence et la grandeur de leurs conceptions.

1. Le Coran, selon les Musulmans, dont il est l'Évangile, est l'expression éternelle des volontés de Dieu révélées au Prophète. Il est divisé en cent quatorze sourates, mot qui veut dire parties jointes ; chaque sourate se subdivise en versets. Ce livre divin est descendu sur la terre par l'entremise de l'ange Gabriel, dans le mois de ramadhan, la nuit du vingt-trois au vingt-quatre. (Voir la *Traduction du Coran*, de M. Kasimirski.)

Il n'en est pas de même du législateur des Musulmans. En vertu d'une prérogative admirable, sans exemple peut-être dans les annales du monde, cet Arabe appartient aux temps passés par l'époque où il vécut, et aux temps modernes par les créations encore vivantes de son génie. A ce titre au moins, il présente un caractère historique singulièrement remarquable. A notre sens, ce qui fait la gloire de Mahomet, ce qui lui assigne parmi les fondateurs d'empires un rang à part, c'est qu'il a su donner à son œuvre une force capable de réagir longtemps contre l'influence des causes fatales qui modifient les institutions humaines et décomposent si rapidement les créations politiques. Car sa loi est vivante et robuste encore, après un laps de douze siècles. Elle règne en dominatrice absolue sur cent millions d'hommes ; elle se lie en plus d'un point aux intérêts commerciaux et politiques de l'Europe civilisée. Mais la civilisation qu'il a donnée aux Arabes a accompli sa destinée. Le temps n'est plus où un système de société propre pouvait exister. Toutes les nations sont aujourd'hui en contact par la vapeur, et, dans ce mouvement général, aucune ne peut faire obstacle à la marche des autres sans être brisée. Cette solidité même qui distingue les institutions de Mahomet est devenue sans doute funeste aux peuples dont elles ont réglé la forme sociale et politique, puisqu'en plaçant sous la garde du Ciel les faits de cet ordre, c'était les frapper d'un caractère d'immutabilité incompatible avec la nature de la société humaine, dont la loi constante est le progrès et le changement ; mais, en se reportant au centre des conditions de temps et de lieux où ce législateur a vécu, on ne peut s'empêcher

d'admirer la puissance d'un génie qui, du premier élan, a produit une œuvre sur laquelle n'ont rien pu ni les efforts des hommes, ni le poids de douze cents ans.

La juste appréciation du caractère et de la portée de la religion musulmane offre donc un sujet d'étude d'une utilité générale, en cela que cette loi touche au domaine de la vie positive dans le temps actuel, et plus encore parce qu'elle exerce son empire au sein de vastes contrées où la civilisation pénétrera tôt ou tard, sous les auspices de l'Europe. Or, s'il importe à tout le monde de se faire, sous ces deux points de vue, une idée nette et précise de la religion mahométane, c'est principalement dans la vie de son auteur qu'il faut en chercher le texte et l'explication, parce que l'histoire, en nous montrant Mahomet dans toutes les phases de sa vie de chef et d'homme privé, nous donnera le secret de ses vues, en même temps que la connaissance complète de son ouvrage et de son caractère personnel. Quoique l'appréciation exacte de l'esprit de Mahomet doive ressortir naturellement de l'exposé des faits qui en réfléchissent l'image, nous ne pouvons nous défendre de rapprocher, de résumer en quelque sorte les traits les plus saillants du caractère moral, religieux et politique de cet homme extraordinaire, épars dans le grand tableau de sa vie. Nous essaierons donc de crayonner quelques traits de cette imposante figure, d'après des données fournies par le Coran, et tels qu'ils sont reproduits dans les traditions laissées par ses contemporains.

Au commencement du VIIe siècle (610), le Christianisme, vainqueur des faux dieux et assis au trône des Césars, régnait sur l'Occident et sur l'Orient, dominait

en Syrie, en Égypte, en Abyssinie, comptait de nombreux prosélytes dans l'Yemen, avait pénétré chez plusieurs tribus du désert, lorsque tout-à-coup se rencontra, au fond de l'Arabie, un homme qui osa se présenter à ses compatriotes comme un Prophète envoyé du Ciel pour prêcher l'unité de Dieu, abolir l'idolâtrie et les superstitions, rendre à sa pureté primitive la religion d'Ibrahim et d'Ismaïl, réunir sous une même loi tous les hommes et tous les cultes de la terre. C'est à l'âge de quarante ans que Mahomet révéla aux Arabes les merveilles de son apostolat soudain. Il s'y était préparé par une vie de quinze années passées dans l'obscurité de la retraite, dans l'exercice des plus hautes méditations. Un maintien grave et mesuré, une exactitude constante à remplir ses devoirs de religion, une conduite austère pour lui, mais douce et indulgente envers les autres, toutes les vertus enfin qui inspirent la confiance et commandent le respect, lui avaient fait parmi l'opulente et belliqueuse tribu des Koraïchites, dont il était un des membres les plus considérables, une réputation merveilleuse de sagesse et de sainteté. Des antécédents aussi favorables auraient dû prêter à ses paroles une autorité morale bien puissante ; cependant il n'en fut que médiocrement secondé dans l'exécution de son entreprise, qui, au reste, semble moins, dans le principe, le développement d'un plan arrêté à l'avance que l'effet d'un ascendant irrésistible du tempérament sur la volonté.

Doué d'une imagination vive et d'un génie hardi, riche de talents naturels et de connaissances acquises dans ses voyages, mais dépourvu d'instruction littéraire par suite des malheurs de son enfance, Mahomet se sentit porté

d'inclination à l'étude de tout ce qui est immatériel. Aussi, voyant sa fortune assurée désormais par son union avec la riche et généreuse Khadidja, il tourna toute l'activité de son intelligence vers les régions spéculatives que la pensée rencontre par delà les limites du monde visible, il s'abandonna sans réserve à cette vie contemplative qui avait tant de charmes pour son âme rêveuse et mélancolique. Dans les entretiens qu'il aimait à avoir avec les moines et les rabbins de Bosra, lors de ses fréquents voyages en Syrie, Mahomet avait reconnu que l'Écriture sainte était la véritable source des traditions religieuses et nationales, dont le souvenir, quoique vague et confus, s'était pourtant conservé chez les Arabes au milieu des ténèbres de l'idolâtrie. Il résolut de rendre leur autorité aux antiques croyances de sa patrie et d'abolir le culte des faux dieux, dont sa raison s'indignait. La Bible et l'Évangile devinrent donc le sujet de ses incessantes méditations. Il retrouvait dans le texte de ces livres, qu'il se faisait lire et expliquer[1], non-seulement la confirmation de ses pressentiments en matière de religion, mais encore l'anneau qui devait renouer pour les enfants d'Ismaïl la chaîne des traditions généalogiques que le poids du temps avait rompue. Les dispositions à l'enthousiasme religieux, qu'on avait remarquées en lui dès son bas âge, s'accrurent dans la solitude et le silence : son imagination, sans cesse échauffée par les chimères qu'elle enfantait elle-même, donna un corps à

1. Par Abou-Horaira, son secrétaire intime, car Mahomet ne savait ni lire ni écrire.

des rêveries et devint le jouet de ses propres conceptions. Sous l'empire de ces impressions, l'Arabe fanatique croit entendre une voix du Ciel qui l'appelle à d'augustes destinées. C'est Dieu lui-même qui se communique à sa créature pour lui révéler ses desseins éternels. Le Très-Haut, en vertu d'une prédestination unique, a fait choix de Mahomet mille ans avant l'existence des mondes, pour en être glorifié sur la terre et pour ouvrir aux hommes les portes du paradis, que leur infidélité avait fermées.

L'élu du Ciel est effrayé ; la grandeur de sa mission le trouble ; il hésite et demeure comme anéanti sous le poids des révélations divines ; mais bientôt les secrets de la miséricorde infinie lui sont ouverts : il n'y a plus de voile entre Dieu et lui. En signe de la vérité de son apostolat, toute puissance lui est donnée sur la nature créée ; des prodiges sans nombre, dont il se croit le témoin ou l'agent, viennent confirmer à ses yeux la réalité de la parole du Très-Haut. A force de nourrir son esprit de ces visions fantastiques, il ne doute plus de l'authenticité de sa mission. Il voit, durant ses longues extases, l'ange Gabriel, messager céleste, descendre de l'empyrée pour le guider et le soutenir dans les travaux de son apostolat. Dès lors, dominé par son enthousiasme, fort des inspirations du Ciel, armé de cette éloquence abondante et persuasive qui naît toujours d'une conviction profonde, il marche droit à l'accomplissement de ses destinées.

Si Mahomet n'avait été qu'un hypocrite habile, qu'un rusé politique maniant avec adresse les ressorts de l'imposture, et faisant intervenir le Ciel au gré de

son ambition, son premier pas dans la carrière eût aussi marqué le terme de sa course ; le bon sens des Arabes eût fait justice de ses supercheries, l'autorité publique eût réprimé ses folles et coupables prétentions, car on ne parvient pas à tromper longtemps tout un peuple ; la fraude se trahit par quelque endroit, et les intérêts généraux réagissent tôt ou tard, avec une irrésistible véhémence, contre l'intérêt exclusif qui a voulu les asservir. Il faut qu'il y ait dans la conscience d'un homme une conviction bien profonde, pour qu'il en fasse passer le sentiment dans ses paroles, et au fond d'une doctrine une vérité bien évidente, pour que toute une nation l'aperçoive, l'approuve et s'y soumette. Or, cette conviction, elle pénétrait l'âme du Prophète ; cette vérité, il en faisait la base et comme la substance de sa loi : c'est le dogme de l'unité de Dieu et de l'immortalité de l'âme, dont il lui a suffi de réveiller, dans l'entendement de ces peuples, la notion préexistante, mais étouffée jusque-là sous les superstitions de l'idolâtrie.

Entraîné par la fougue de l'enthousiasme religieux, Mahomet pouvait compromettre le succès de la réforme en agissant avec trop de précipitation. Organe des volontés du Ciel, à couvert sous l'aile des anges, qu'avait-il à craindre des résistances humaines ? La force de Dieu n'était-elle pas avec lui ? Cet écueil, le plus dangereux peut-être, le Prophète saura l'éviter, en marchant à son but avec autant de mesure que de persévérance. Voyez avec quelle heureuse adresse il ménage toutes les institutions qu'il trouve établies et qui sont passées dans les mœurs publiques. L'observation religieuse du vendredi, le pélerinage à la Caâba, la circon-

cision, la polygamie sont en usage chez les Arabes; il se garde bien d'en prescrire l'abolition, car il sait quel est l'empire des préjugés, lorsqu'ils ont reçu la consécration du temps. Mais, en respectant ces coutumes, qui se rattachent d'ailleurs à d'antiques traditions auxquelles elles ont survécu, il a soin d'en retremper l'esprit dans le texte de sa doctrine : en un mot, il fait entrer dans sa loi tout ce qu'elle peut admettre des institutions existantes, sans cesser d'être elle-même. Si le Prophète avait tenté d'abolir des coutumes consacrées par des traditions héréditaires, pour introduire chez les Arabes une croyance sans rapport avec le passé et des cérémonies inusitées jusque-là; s'il avait voulu plier les mœurs et les habitudes existantes à l'observance d'un rite, aux prescriptions d'une morale s'appuyant sur des bases inconnues, peut-être ces peuples eussent-ils rejeté de prime abord de telles innovations, avec cette vivacité qui nous fait repousser, en matière de religion principalement, toute opinion qui heurte les idées reçues, avant même qu'elle ait pénétré jusqu'à la conscience.

Mais la loi qu'il apporte n'est autre que l'ancienne religion nationale; seulement, il l'a dégagée des superstitions et des abus qui, suivant lui, en avaient souillé la pureté; il l'a complétée en y ajoutant la somme des révélations faites aux deux grands prophètes qui l'ont précédé : Moïse et Jésus; elle ne change rien à la forme ni à l'esprit du gouvernement républicain, si cher aux Arabes; elle se lie à d'augustes traditions, dont les vestiges ne sont point totalement effacés parmi eux. C'est Dieu lui-même qui, par la voix de son apôtre, rappelle les peuples de l'Arabie au souvenir de l'alliance

qu'il a faite avec leur race, dans des temps voisins de l'origine du monde ; il veut les rattacher, par une communauté de foi et de bénédictions, à Ismaïl, leur père, à Ibrahim, le prince des élus : « Car, dit le Prophète, Ibrahim, votre père, n'était ni juif, ni chrétien : il fut toujours musulman, c'est-à-dire vrai croyant, dévoué à Dieu de cœur et d'âme. Cette Caâba, si sainte, si vénérée, est un monument de la piété de ces patriarches qui ont élevé un temple à la gloire du Très-Haut : c'est un gage mutuel, impérissable, d'amour et de fidélité entre le ciel et la terre. Dieu s'est ressouvenu, dans la profondeur de ses miséricordes, des grandes promesses qu'il a faites au père des croyants, à Ibrahim, son ami : elles sont immuables ; c'est dans la personne de ses descendants, de ses héritiers légitimes, qu'il doit les accomplir aujourd'hui. Ismaïl n'a point perdu le bénéfice de son droit d'aînesse. Les titres en avaient été usurpés ; mais le temps est venu pour ses fils de venger cette injure, de rentrer par la force en possession de leur héritage. Le ciel et la terre appartiennent à la postérité des élus de Dieu. Qu'ils marchent, et, sous la conduite du Prophète, le cimeterre va leur soumettre le monde, leur ouvrir le paradis, pourvu qu'ils soient dociles à la volonté du Très-Haut, révélée si miraculeusement au plus saint des enfants d'Adam. »

Une doctrine aussi dégagée d'abstractions, dont les principes étaient nettement posés, les éléments généalogiques pris dans l'histoire même de la religion et de la famille orientale, devait caresser l'orgueil national des Arabes, satisfaire leur raison, soulever dans le cœur de ce peuple guerrier les passions les plus impétueuses,

l'esprit de domination et l'amour de la vengeance. Cependant le début n'en fut pas heureux. A peine quelques rares mais fervents prosélytes se dévouèrent à la cause du Prophète et vinrent soutenir son courage pendant les premières années de son apostolat. Néanmoins, les progrès réels, quoique lents, de la nouvelle croyance alarmèrent les principaux de la ville, surtout les gardiens de la Caâba, adorateurs des idoles, qui, craignant pour leurs intérêts propres, suscitèrent à Mahomet des persécutions de toutes sortes. Le Prophète, après avoir lutté avec autant d'habileté que de constance contre l'animosité des idolâtres, se vit enfin obligé, pour sauver sa tête et sa religion naissante, de s'enfuir de la Mecque. Il se réfugia à Yathreb, où sa parole avait déjà pénétré. L'année de cette fuite fut la douzième de la mission prophétique; elle répond à l'an 622 de J.-C.; avec elle commence la période chronologique de l'Hégire, ou ère vulgaire chez les Mahométans. C'est dans les murs de cette ville amie, qui depuis fut appelée Médine, Medinet-el-Nabi, la ville par excellence, que le Prophète rassembla en corps de nation, sous le nom de Meslemin (au singulier Meslem), ceux de ses disciples que la persécution y avait aussi jetés, ou que sa présence y attira. A sa voix, les conversions s'étendirent; bientôt Médine tout entière partagea sa croyance et reconnut son autorité.

Ici s'ouvre la seconde et la plus brillante période de la vie du Prophète. A partir de cette époque, le génie de l'inspiré revêt une forme nouvelle; des facultés inconnues jusque-là à lui-même se sont développées, ont grandi au choc des persécutions. Mahomet va montrer

désormais, sous la tunique de l'apôtre, l'habileté de l'homme d'Etat, unie au talent du grand capitaine ; car c'est alors que, pour assurer le triomphe de ses convictions ardentes, ce génie, qui ne devait rien qu'à la nature et à ses propres inspirations, appela au secours de son œuvre les ressources de la politique et la puissance du fer. Un seul trait va nous révéler ce qu'il y a de profondeur et de suite dans ses combinaisons. Les musulmans rassemblés dans l'enceinte hospitalière de Médine formaient deux sections, savoir : les réfugiés de La Mecque, ou Mohadjériens, et les Médinois convertis, connus sous le nom d'Ansariens ou auxiliaires. Ces deux classes rivalisaient de dévoûment à la religion et d'amour pour la personne du Prophète ; mais il était à craindre que l'excès même de leur zèle ne suscitât entre ces deux ordres de prosélytes des jalousies, des querelles, qui, s'envenimant plus tard, eussent entraîné peut-être la ruine de l'Islamisme. Il fallait donc s'attacher à effacer une distinction d'origine dont l'existence pouvait être regardée comme un privilége pour les uns et devenir humiliante pour les autres. Que fait Mahomet ? Dans le but d'abolir toute distinction injurieuse, et étouffer à jamais les semences de troubles et de divisions parmi les musulmans, il unit les fidèles dans une communauté étroite de mérites et de devoirs, par l'institution d'un ordre de fraternité dans lequel, rangeant ses prosélytes par couples, il associe un Mohadjérien avec un Ansarien, leur imposant, au nom du Ciel, l'obligation de s'entr'aimer comme s'ils étaient d'un même sang, et les animant d'un même esprit. Avant d'attaquer avec toutes ses forces les Koraïchites, ses implacables ennemis,

il juge nécessaire d'aguerrir ses partisans au moyen de quelques escarmouches ; mais d'abord il ne veut confier le soin de ces expéditions qu'aux compagnons de son exil, parce que ce sont les seuls dont la fidélité lui soit bien connue. C'est dans le même esprit de prévoyance et d'habileté politique qu'il se garde bien de confier temporairement au même officier le gouvernement de Médine, pendant ses fréquentes absences de la ville. A chaque expédition nouvelle, il charge un nouveau personnage de la garde de sa métropole et du soin de ses propres intérêts. Vainqueur dans plusieurs engagements et notamment à Bedr, il est défait au combat d'Ohoud ; mais il sait tirer de ce malheur même de nouveaux éléments de succès. Bientôt il prend une revanche éclatante. La victoire du Fossé ou des Nations, due à l'habileté de ses combinaisons militaires, hâte le progrès d'adroites négociations : elle rouvre les portes de sa patrie à l'exilé, qui bientôt devient tout-puissant dans la Mecque.

Plus fanatique peut-être qu'avide de pouvoir, à la différence des législateurs de l'antiquité qui avaient fait parler les oracles pour mieux affermir leur domination, le Prophète arabe ne recherche l'autorité temporelle que pour rattacher la terre au ciel par les liens sacrés de la religion. Les expéditions militaires sont avant tout, dans ses mains, un moyen de prosélytisme; missionnaire armé, s'il veut subjuguer l'univers, c'est pour le soumettre plus sûrement à Dieu. D'ailleurs, c'est l'ordinaire, en religion comme en politique, que les abstractions se traduisent par des faits, lorsqu'elles ont passé à l'état d'idées générales dans une secte ou chez un peuple. La conséquence entraîne alors le principe ; il n'y a

aucune force qui puisse empêcher cette transformation.

L'autorité de la parole de Mahomet, non moins que la puissance de son glaive, arrache les tribus de l'Arabie à leur immobilité séculaire, et, façonnant au joug de la discipline des peuples indomptés jusqu'alors, sa main robuste agglomère des individualités éparses depuis l'origine des temps, pour en former ces masses terribles qui vont fondre sur la Perse et sur le monde chrétien. C'est ainsi que Mahomet triompha des haines que la prédication de sa doctrine avait suscitées. En opposant toujours à propos la raison au sophisme, la patience à l'emportement, la force à la violence, il étouffa les clameurs hypocrites de ceux qui savaient couvrir leurs sordides intérêts de l'apparence du bien public. Dans la carrière périlleuse où l'avait engagé son obéissance à la volonté de Dieu, il rencontra des obstacles sans nombre, dont le moindre eût suffi pour déconcerter les projets d'une ambition purement humaine. Entraîné par la force d'une vocation qu'il croyait réelle, il ne craignit pas d'entrer en lutte avec les erreurs superstitieuses de son temps ; il osa attaquer en face les partisans et les ministres d'un culte souillé par les pratiques de l'idolâtrie. Dans l'ardeur de son zèle, il échangea sans murmure les douceurs d'une existence pleine de loisirs opulents contre les fatigues d'une vie de trouble et d'agitation, à un âge où le repos semble être le premier besoin de l'homme. Comme toutes les nobles intelligences qui ont osé jeter des idées nouvelles au sein d'une société corrompue, il avait mesuré pourtant la grandeur du sacrifice que sa conscience lui imposait ; mais la force de ses convictions le poussait, malgré les

conseils de la prudence, à l'accomplissement de son œuvre, et il en poursuivit l'achèvement avec la puissance d'énergie qui naît de l'exaltation du sentiment religieux, jointe à la constance de volonté et à l'habileté instructive qui caractérisent les hommes supérieurs. La religion fondée par Mahomet repose sur une erreur matérielle[1], celle d'une prétendue mission divine ; on ne saurait le nier. Toutefois, si c'est dans le caractère de l'intention que consiste surtout la moralité d'un acte, le titre odieux d'imposteur doit-il rester attaché au nom de cet Arabe? Serait-il juste de jeter une telle flétrissure à la face d'un homme qui, se croyant véritablement inspiré, n'aurait fait qu'obéir à sa conscience et à la volonté du Ciel? Quoi qu'il en soit, ce législateur n'en est pas moins une des plus grandes figures qui se soient dressées parmi la race humaine. En comparant la grandeur de son ouvrage avec la médiocrité des moyens d'exécution, on ne peut se défendre d'admirer la vigueur de ce génie qui éleva une religion plus noble et plus pure sur les ruines du culte des faux dieux, qui forma un corps de nation de tant de tribus dispersées, qu'une communauté d'origine et de mœurs n'eût jamais réunies sous les mêmes enseignes sans l'autorité de la religion. Ici, il faut bien remarquer une chose, c'est que le Prophète n'exerça d'autre pouvoir, quant aux affaires politiques, que celui de chef ou de président de son peuple ; le serment de fidélité était réciproque, l'obéissance conditionnelle. Les Musulmans furent ses compagnons, et jamais ses sujets : c'est sous le premier de ces titres (sahaba) qu'on les trouve constamment désignés dans les auteurs

1. Voltaire lui-même a intitulé une de ses tragédies : *Mahomet ou le Fanatisme*.

arabes. Les formes et l'esprit du gouvernement républicain se conservèrent chez les Islamites, dans le système d'administration temporelle et jusque dans les institutions religieuses ; car, d'après les paroles mêmes du Coran, la souveraine puissance appartient à Dieu, à son apôtre et aux fidèles. Chaque fois qu'une expédition de quelque importance ou une mesure d'intérêt général paraissait nécessaire, on en délibérait en conseil public, et la résolution devait être appuyée de la moitié des suffrages. On trouve un exemple bien remarquable de cette constitution gouvernementale dans le récit de la célèbre campagne d'Ohoud, qui fut entreprise contrairement à l'avis et malgré la répugnance du chef de l'État. Un autre trait non moins significatif, c'est lorsque le Prophète proposa à ses soldats, qui l'acceptèrent, de rendre gratuitement aux Benou-Haouazin les prisonniers qu'ils avaient faits à la journée de Honain. Si dans plusieurs occasions où son génie dominait la portée de vue des masses, et dans quelques autres où ses intérêts particuliers étaient engagés, il commanda directement, ses ordres furent toujours présentés au peuple comme la manifestation de la volonté divine révélée au Prophète, et non comme l'expression de la volonté personnelle de Mahomet. La formule *sic volo, sic jubeo,* resta inconnue chez les Musulmans durant la vie du Prophète, et sous les quatre khalifats légitimes : elle n'apparut qu'avec l'usurpation de Moawiah. Mahomet recueillit enfin le fruit de ses persévérants efforts. Il fit reconnaître sa loi dans toute l'étendue de la péninsule, gouverna les enfants d'Ismaïl avec la double autorité de pontife et de prince, et ouvrit, par la défaite des Romains, à la sanglante journée de Moutah, cette brillante

série de conquêtes qui portèrent si loin la gloire et la puissance du nom musulman.

Le législateur arabe propagea sa religion par des moyens violents ; dans ses mains, le cimeterre fraya la voie à la conviction et fit plus de prosélytes que la parole. Mais si la pureté de l'intention, la sainteté du motif ne suffisent pas pour l'absoudre totalement sur ce point au tribunal de la morale, il faut reconnaître, d'après le témoignage universel de l'histoire, que jamais les choses, même les meilleures, n'ont pu s'établir parmi les hommes sans occasionner de graves perturbations dans les faits existants. Les actes de cruauté qui parfois ont entaché le caractère du conquérant arabe ne sont, après tout, que des scènes isolées et rares dans le grand drame de la guerre, et, sans aller fouiller bien avant dans les annales de la race humaine, sans qu'il soit besoin d'évoquer des souvenirs d'autres temps et d'autres lieux, peut-être trouverions-nous l'excuse de ce barbare du VIIe siècle écrite avec du sang dans notre histoire contemporaine.

Mahomet échauffa le courage de ses sauvages prosélytes par l'espérance de la palme du martyre ; il les rendit invincibles en leur persuadant que la mort ne saisissait le guerrier audacieux, comme le timide laboureur, qu'à l'heure marquée dans les décrets de l'Éternel. « Le sabre, s'écriait le Prophète, est la clé du Paradis et de l'Enfer ; une goutte de sang pour la cause de Dieu, une nuit passée sous les armes est plus méritoire que deux mois de jeûne et de prières. Qui meurt en combattant reçoit le pardon de ses fautes à l'heure du jugement ; ses blessures seront resplendissantes comme le vermillon, odorantes comme le musc, et les membres qu'il aura perdus seront rempla-

cés par des ailes d'ange et de chérubin. Les Musulmans fidèles passeront le pont El-Sirath, plus étroit qu'un cheveu, plus affilé que le tranchant d'un glaive ; ils traverseront l'abîme aussi vite que l'éclair, pour arriver aux bocages et aux jardins du septième ciel, où les attendent des palais de marbre entourés de fontaines jaillissantes. Là, dans les riants labyrinthes que dessinent les arbres parés d'une verdure éternelle et chargés des fruits les plus savoureux, sous des allées de myrtes et de jasmins toujours fleuris, des anges verseront aux élus dans des coupes d'or, aux accords ravissants d'une musique céleste, des liqueurs dont le parfum et le goût sont inconnus aux mortels. Ils y jouiront d'une félicité sans bornes, dans la société perpétuelle de beautés qui ne se fanent jamais, formées non d'argile, mais du musc le plus pur, et dont les grands yeux brillent d'un feu si doucement tempéré par la modestie, qu'ils ressemblent à des perles à demi cachées dans leurs coquilles. » Telles sont les délices que Mahomet promettait à ceux qui propageraient sa loi, soit que, tombés sur les champs de bataille, ils eussent versé tout leur sang pour la cause de la religion, soit qu'échappés au fer des combats, ils fussent parvenus au terme d'une longue carrière en persévérant dans la foi.

Quelle impression ne devaient pas faire sur des imaginations ardentes ces fraîches images de bosquets et de ruisseaux, offertes à des hommes brulés par les feux d'un soleil tropical, au milieu des sables de l'Arabie ! Du sentiment religieux, si puissant sur les âmes qui en sont profondément pénétrées, si fécond en nobles sacrifices, résultait naturellement chez les prosélytes du Prophète un entraînement irrésistible à la propagation de leurs

croyances. Mais la peinture magique des récompenses réservées à la vertu guerrière devait porter jusqu'au délire cette disposition morale et faire éclater l'enthousiasme qui, à la voix de leur maître, les précipitait au milieu des périls. L'exaltation religieuse est le développement à son plus haut degré de la puissance des convictions ; elle a toujours accompagné les cultes naissants, parce qu'alors ces cultes sont toujours sincères. Les premiers chrétiens, non plus que les musulmans, n'avaient pu échapper à l'action de cette loi ; mais l'effet n'en pouvait être le même, à raison de la différence des doctrines et des devoirs. Les chrétiens, enfants d'une religion de paix, d'innocence et de charité, couraient aux supplices pour rendre témoignage de leur foi, laissant à la vérité et au temps le soin d'assurer le triomphe des croyances pour lesquelles ils allaient mourir. Les musulmans, armés d'une ardeur pareille dans leur obéissance aux volontés du Ciel, manifestées par l'organe du Prophète, s'élançaient aux combats avec la certitude de remporter la victoire ou de mériter la couronne du martyre. Les dernières paroles des deux fidèles qui, dans chacune de ces religions, scellèrent les premiers leur croyance de leur sang présentent le symbole exact de l'une et de l'autre loi. Le musulman Khobaïl maudit ses ennemis et s'écrie : « O Dieu, compte-les un à un, fais-les mourir les uns après les autres ; qu'aucun n'échappe à ta juste vengeance ! » Le chrétien saint Étienne prie pour ses bourreaux, en disant : « Seigneur, ne leur imputez point ce péché ! » Mais les uns et les autres apercevaient la palme au bout de la carrière ensanglantée ; pour eux les tourments et la mort n'étaient qu'un acheminement vers un bonheur éternel. Et comment s'étonner de l'entraînement de leur

zèle, de la constance de leur abnégation, lorsque l'histoire contemporaine nous révèle tant et de si nobles sacrifices, inspirés par le sentiment passionné de l'honneur ou par l'exagération d'un principe en politique, et consommés sans murmure pour satisfaire aux frivoles exigences d'une opinion !

Mahomet fut rarement cruel de sang-froid. Il est vrai que, dans les premiers temps de sa retraite à Médine, il rendit à ses antagonistes perfidie pour perfidie, en dévouant aux poignards de ses compagnons trop zélés des hommes dont la haine implacable attisait le feu de la guerre et ne cessait de machiner sa perte. Mais que de prudence dans sa conduite, lorsque, après sa victoire sur les Benou-Mostalak, une querelle qui commence par une dispute de valets, fait armer l'une contre l'autre les deux classes de ses prosélytes qu'il confond dans ses affections ! Que de dignité dans sa réponse au fils d'un homme qui l'avait outrageusement offensé ! Quelle admirable modération à l'égard du coupable lui-même, quand un signe de tête lui eût suffi pour avoir raison de ses insolences ! Il sut respecter le courage malheureux dans la personne de ses ennemis. Son noble cœur lui dicta le pardon de ses persécuteurs les plus acharnés, lorsque, humiliés à ses pieds, ils n'avaient plus de salut que dans sa clémence. Quand la puissance de ses armes eut enfin abaissé devant lui les superbes remparts de la Mecque, le banni sut commander à ses ressentiments personnels, il resta maître de lui-même dans l'ivresse de la victoire. Aucun acte de violence ne déshonora son triomphe ; aucune réaction n'ensanglanta le retour de ses compagnons d'exil. Les annales des Grecs et des Romains, ces géants de la civi-

lisation antique, offrent-elles beaucoup d'exemples d'une pareille modération ? L'histoire des peuples modernes abonde-t-elle en traits de ce genre ? Et pourtant Mahomet n'était qu'un arabe obscur, grossier et sans lettres. Mais cet arabe avait dit : « Dieu est clément et miséricordieux », et il regardait la clémence et la miséricorde comme les plus touchants attributs de la puissance suprême. Il allégea, autant qu'il fut en son pouvoir, les calamités de la guerre : en lui, l'apôtre se montra tolérant, le guerrier sensible, l'ennemi généreux, sauf quelques occasions où il paya son tribut aux faiblesses qui trahissent l'humaine nature. Mais était-ce donc un conquérant sans entrailles, celui qui, pour adoucir au moins par quelques ménagements la rigueur du droit absolu de la victoire, disait à ses soldats : « Dans le partage des captifs, ne séparez pas les enfants d'avec leurs mères ! » Peut-on flétrir du nom de barbare, doit-on regarder comme un dévastateur farouche le prince qui, donnant ses derniers ordres à des généraux partant pour une expédition lointaine, ajoutait : « En vengeant une offense, gardez-vous de maltraiter ceux dont la vie n'a rien que de paisible et d'innocent. Épargnez surtout les êtres faibles, les femmes, les enfants, et ceux qui touchent au déclin de leurs jours. Ne détruisez pas les habitations de ceux qui ne font point de résistance, ne leur ôtez pas les moyens de subsister ; respectez les arbres qui les nourrissent ; ne touchez pas au palmier si utile aux Syriens par l'abondance de ses fruits et par la fraîcheur de son ombrage. » Il ordonnait expressément aux officiers qu'il envoyait en mission chez les idolâtres de ne tirer l'épée que dans un cas de nécessité absolue, et seulement lorsqu'ils se verraient contraints

de repousser la force par la force. Il insistait sur cette recommandation, et la rappelait à la fin de ses discours, comme étant le point capital de ses instructions. Il détestait la cruauté de Khaled, cet intrépide soutien de l'Islamisme que, dans son admiration, il avait surnommé le sabre des sabres de Dieu, mais dont le naturel sanguinaire lui arracha si souvent des plaintes et des larmes. Chaque fois qu'un acte de violence ou d'inhumanité a été commis par un de ses généraux, Mahomet ne se contente pas d'en gémir, on le voit s'empresser de réparer les torts, et plus d'une fois le généreux Ali fut envoyé par son maître porter des dédommagements et des consolations aux offensés. Le trait le plus saillant dans l'histoire de ses expéditions militaires, c'est que, s'il prévint souvent les attaques de ses ennemis par la promptitude de ses dispositions et par la rapidité de sa marche, il fut rarement l'agresseur. « Avant de tirer l'épée, disait-il à son fidèle Ali, en l'armant pour le combat, appelle les incrédules à l'Islamisme ; fais-leur connaître ce qu'ils doivent croire de la vérité de Dieu, dénonce-leur la formule de la profession de foi. Oui, je te jure que si Dieu, par ton entremise, met un seul homme dans la voie droite, ce sera plus avantageux pour toi que si tu possédais les brebis les plus grasses du troupeau. » Si l'envoyé du Ciel fut sans pitié pour l'idolâtrie, il sut concilier les ménagements dus à l'humanité avec la sévérité de sa mission, dont l'objet principal était l'abolition du culte des idoles. Il usa de douceur envers les peuples du Livre, nom sous lequel il désignait les chrétiens et les juifs, parce qu'il était venu, disait-il, pour réformer leurs religions, et non pas pour les détruire. Seulement il les assujettit au paiement d'un

tribut, en leur permettant l'exercice de leur culte, jusqu'au temps où la perfidie de ces derniers le contraignit à leur déclarer une guerre implacable.

Considéré au point de vue purement religieux, le caractère de Mahomet apparaît quelquefois rayonnant d'une sagesse et empreint d'une vigueur de raison qui étonnent, quand on réfléchit aux conditions d'époque, de mœurs et d'impressions personnelles dont il a dû subir l'influence. Tout en recommandant à ses prosélytes l'observation exacte des pratiques du culte qui fixent et développent une croyance, qui sont au sentiment intime ce que la parole est à la pensée, le Prophète les exhorte à ne pas donner trop d'importance aux rites extérieurs, en disant, dans ce passage où se résume la plus haute comme la plus pure morale qu'un homme ait jamais donnée aux hommes : « Être juste, ce n'est point tourner le visage pendant la prière vers l'orient ou l'occident, mais croire en Dieu, et au dernier jour, et aux anges, et aux Écritures, et aux prophètes ; mais donner, pour l'amour de Dieu, de l'argent à ses parents, aux orphelins, aux nécessiteux, et pour le rachat des captifs, mais être assidu aux prières et faire l'aumône ; mais tenir à ses engagements, et se conduire avec patience dans les circonstances difficiles, dans les temps de violence et d'adversité ; mais être sincère et craindre Dieu. » Ces paroles solennelles ne résument-elles pas un symbole de doctrine ? Ah ! sans doute un rayon de la sagesse suprême était descendu sur le Prophète, lorsqu'il formula cette sublime profession de foi. Après l'avoir lue, on ne s'étonne plus de l'ascendant prodigieux que cet homme a exercé sur l'esprit de ses contemporains.

L'auteur du Coran ne fut pas moins louable du côté des

qualités sociales. Toutes les affections douces et généreuses trouvèrent place dans son cœur. On le vit pleurer la mort d'un ami et s'honorer d'un sentiment qui paraissait une faiblesse dans la personne d'un envoyé de Dieu. Il donna de longs regrets à la mémoire de la bonne et douce Khadidja, sa première épouse, dont il aimait à se rappeler la tendresse, et que la société, les soins, les grâces de ses femmes plus jeunes ne purent lui faire oublier. Au faîte de la plus merveilleuse fortune où jamais homme soit monté, il conserva sa sobriété avec toute la simplicité de ses goûts. Dédaignant ces prestiges de grandeur empruntée dont les princes sont si jaloux, il se montra constamment accessible et affable. Dans son intérieur, d'où les recherches du luxe et l'appareil de la magnificence restèrent bannis, le souverain de l'Arabie partageait avec ses femmes les soins les plus humbles de la vie domestique : on le voyait traire ses brebis, ranimer la flamme du foyer. Les ambassadeurs des rois trouvèrent plus d'une fois celui qui faisait trembler leurs maîtres assis sur une natte grossière, occupé à coudre lui-même quelques pièces de sa chaussure ou de ses vêtements, sans que cette extrême simplicité de vie laissât jamais percer rien d'orgueilleux, ni d'affecté ; et pourtant ceux qui avaient visité les palais des grands de la terre, qui avaient vu dans tout l'appareil de leur puissance les Césars et les Chosroès, avouaient avec étonnement que les hommages rendus par leurs sujets à ces princes n'approchaient pas de l'obéissance absolue, du dévouement sans bornes des musulmans pour leur chef.

Enfin, dans les derniers jours de sa vie, aux approches de l'heure suprême où l'ambition s'éteint, où toute dissimu-

lation tombe en présence de la mort, Mahomet, toujours plus prêtre que roi, recueillit le peu de force que sa nature défaillante laissait encore en lui, pour conjurer ses prosélytes de maintenir éternellement les grands principes de foi que Dieu lui avait révélés. Il les exhorta à conserver dans toute leur pureté la morale et le culte qu'il leur avait enseignés ; puis, s'abaissant au niveau du plus humble des musulmans, il fit l'aveu de ses fautes devant le peuple assemblé pour l'entendre une dernière fois. Il demanda avec larmes pardon des offenses qu'il avait pu faire, même involontairement ; il offrit de les réparer en se soumettant, s'il le fallait, à la peine du talion. « Si j'ai lésé un de mes frères dans sa fortune, dit-il, qu'il parle ! Me voilà prêt à le satisfaire avec usure, au prix du peu que je possède. Ai-je nui à la réputation d'un de mes frères ? qu'il publie mes torts en face de l'assemblée. Est-il quelqu'un que j'aie fait frapper injustement ? qu'il se présente sans crainte ; je livre mes épaules à toute la rigueur de sa vengeance ; et que, pour cela, il ne craigne pas de s'attirer ma haine, car la haine n'est pas dans mon cœur, et personne ne doit plus me craindre : je vais mourir. » Et ces paroles étaient sincères ; car un homme se leva alors dans la foule et osa réclamer le paiement d'une dette de trois dinars d'argent. Mahomet satisfit à la demande en y joignant les intérêts, et remercia son créancier de l'avoir plutôt accusé dans cette vie qu'au jour du jugement. « Dieu, ajouta-t-il, nous laisse le choix entre les jouissances de ce monde ou celles du monde à venir : Je préfère au bonheur passager un bonheur éternel. »

Après avoir affermi sa religion à l'aide du Coran et du sabre, soumis à sa loi toutes les tribus de l'Arabie, som-

mé les empereurs et les rois d'embrasser sa croyance, Mahomet termina une carrière dont le dernier tiers avait été rempli de tant d'agitations (632) ; mais son œuvre était accomplie. L'Islamisme bouillonnant allait déborder sur le monde chrétien avec l'impétuosité d'un fanatisme naissant. L'esprit de prosélytisme que le Prophète avait su inspirer à ses disciples enthousiastes fit explosion sous le règne des Khalifs, ses successeurs immédiats. C'est alors que paraissent pour la première fois sur la scène du monde ces conquérants Arabes si célèbres dans les annales du moyen-âge sous le nom de Sarrasins (de Scharkiin, orientaux). Les provinces méridionales de l'Empire virent avec effroi ces hordes nouvelles de barbares, dont elles avaient ignoré jusque-là l'existence et le nom, franchir les limites de leurs déserts, fondre sur le territoire romain avec la furie d'un ouragan, et imposer partout aux populations tremblantes leur culte et leurs lois. L'Asie et l'Afrique, envahies avec une rapidité incroyable, furent soumises à l'autorité du Coran. L'Europe elle-même, entamée par le cimeterre musulman, ne se releva que sous la main robuste de Charles-Martel, quand ces mêmes Arabes, s'élançant des rivages de la Mauritanie, renversèrent en 711, à la journée de Xérès, la monarchie des Goths, subjuguèrent l'Espagne, puis franchirent les Pyrénées, sous la conduite d'Abdérame, pour venir tomber aux champs de la Touraine, où la valeur française sauva, en 732, la religion et la liberté de l'Occident.

Douze siècles ont passé depuis que Mahomet éleva dans l'Orient une barrière contre laquelle sont venus se briser pendant cent quatre-vingt-quinze ans (1096-1291) les efforts de l'Europe chrétienne. Les expéditions lointaines

des croisades sont restées consignées dans l'histoire comme un témoignage éternel de la valeur, de la piété et du caractère chevaleresque de nos pères. Ce n'est pas sans raison qu'on a toujours considéré les croisades comme un des événements les plus marquants, les plus merveilleux des temps modernes. Ce mouvement spontané de la chrétienté marchant à la délivrance des frères opprimés est imposant comme toutes les impulsions dont le moteur est invisible. Ce concours unanime des volontés et des forces de l'Europe, dans une œuvre aussi périlleuse que sainte, est sublime comme toutes les inspirations qui viennent d'en haut. Toutefois, si, dans leurs conséquences par rapport à l'Europe les croisades ont un immense intérêt moral et politique ; si la réforme des mœurs par la pensée religieuse, la suspension des guerres européennes par la trêve de Dieu, l'éloignement des vassaux turbulents du théâtre de leurs désordres habituels, le rapprochement des princes et des nations de la Chrétienté, l'émancipation d'une partie considérable de la population encore soumise au servage, sont des résultats dont il n'est pas permis de contester la grandeur, c'est principalement au point de vue de la situation des chrétiens d'Orient que les croisades acquirent une importance que ne saurait présenter au même degré aucun autre fait de l'histoire moderne. En retracer les glorieux épisodes, serait sortir de notre cadre ; cette tâche a d'ailleurs été plus d'une fois remplie avec autant de conscience que d'érudition. Nous resterons donc dans les limites du travail que nous nous sommes imposé, et sans nous arrêter aux détails des événements qui ont rempli les deux siècles que durèrent, à peu près, les guerres saintes, nous nous bornerons à dire que le zèle et le

courage des guerriers chrétiens n'ont rien pu contre le Mahométisme.

Le phénomène le plus remarquable, celui qui s'offre le premier et comme de lui-même aux regards de l'observateur qui voyage aujourd'hui en Orient, c'est l'état d'immobilité et d'imperfection intellectuelle et morale auquel semblent condamnés les sectateurs du Coran : sciences, arts, industrie, tout est demeuré stationnaire chez les musulmans depuis le temps des croisades. On dirait qu'ils ont épuisé la somme de vigueur, le principe d'activité inhérent à la nature humaine dans ces longs et sanglants démêlés de la Chrétienté avec l'Islamisme, ou que l'ardeur produite par l'excitation d'un fanatisme naissant et nourrie par l'habitude des armes a dû tomber, pour faire place à une sorte d'engourdissement, lorsque l'absence d'ennemis extérieurs et l'entière soumission des vaincus ont laissé sans aliment cet enthousiasme religieux qui fut le mobile de leurs prodigieuses conquêtes. Il ne leur reste plus rien de l'impulsion qu'ils avaient reçue du génie de Mahomet. A une activité dévorante a succédé pour eux un affaissement, une torpeur incroyable. Or, sous la loi éternelle du mouvement qui emporte l'humanité vers le but où la voix de Dieu l'appelle, il n'est donné à aucune fraction de la grande famille sociale de manquer impunément à cette vocation. Un peuple qui s'arrête volontairement dans la marche universelle trouble l'harmonie du système général, perd son rang parmi les nations, s'engage à son insu dans une voie rétrograde qui aboutit fatalement au mépris et à la destruction ; car les nations sont au genre humain ce que les membres sont au corps, et un membre ne peut conserver de vie qu'autant

qu'il reste uni à l'être dont il doit compléter l'unité. C'est ce qui explique comment l'immobilité des Orientaux les a fait descendre si bas dans l'échelle morale et politique des nations.

Cependant, quand nous présentons comme un fait constant, depuis longtemps observé ailleurs, l'état d'abaissement ou de faiblesse où languissent les sectateurs de l'Islamisme, nous ne prétendons assurément pas avancer que les musulmans soient déshérités, dans leur individualité d'hommes, des facultés et des vertus qui appartiennent à notre commune nature. Loin de là ; les Orientaux se recommandent par de nobles qualités. Ils ont l'esprit pénétrant, le jugement droit, le caractère loyal. Un extérieur imposant, une démarche fière, une figure expressive, un regard assuré, tout dénote en eux le sentiment profond de leur dignité personnelle et la volonté de la faire respecter des étrangers. C'est comme corps de nation que les musulmans sont et paraissent rester bien au-dessous des peuples chrétiens ; et, si l'on cherche la raison de cette infériorité, on peut la trouver tout entière dans le caractère particulier de leurs institutions sociales, lesquelles découlant, ou, pour mieux dire, n'étant que l'application à la conduite de la vie temporelle d'une loi religieuse dont le fatalisme est le dogme souverain, entraînent l'abrutissement des masses en tarissant les sources de la vie intellectuelle, et favorisent les usurpations les plus effrontées, par l'apathie d'une résignation aveugle. Il n'est pas donné à l'homme de sonder les desseins que la Providence tient en réserve pour les faire éclater quand il lui plait ; mais comment se défendre d'un profond sentiment d'admiration en voyant s'opérer, aujourd'hui, à

l'égard de cette religion qui prétendait à l'empire du monde, une réaction dont la civilisation doit être le glorieux instrument?

On objecterait vainement que la différence de religion ou plutôt l'antipathie qui en résulte, sera toujours un obstacle invincible à la civilisation et à la loyauté des transactions entre les nations chrétiennes et celles qui, soumises aux lois de l'Islamisme, couvrent de leur population la plus grande partie de l'Afrique et de l'Asie occidentale. Pour nous, qui croyons bien connaître les musulmans, qu'il nous soit permis d'énoncer ici toute notre pensée; elle est le fruit d'une conviction bien affermie. Il suffit, pour réfuter cette objection, de bien se rendre compte de la nature de ce sentiment d'antipathie que le progrès des lumières a déjà détruit en partie chez les nations policées de l'Europe et qui, en tant qu'il existe encore parmi les mahométans, n'a pas le caractère purement religieux et par conséquent passionné qu'on s'obstine à lui attribuer. La haine des chrétiens est chez les musulmans un sentiment plus réfléchi, plus raisonné. S'il est religieux dans son principe, il est tout politique dans son but, dans ses effets. Si on veut se rappeler que pendant plus de deux siècles l'Occident a jeté au milieu des États musulmans qui composent l'Égypte et la Syrie, une foule d'aventuriers qui, sous prétexte de reconquérir les saints lieux, disputaient et arrachaient à leurs possesseurs les villes, les châteaux, les campagnes ; si l'on se représente les scènes sanglantes dont ces belles contrées ont été le théâtre, à la suite des invasions des Croisés ; si l'on songe que l'Europe avait institué et entretenu, longtemps encore après l'époque des croisades, des ordres religieux et mili-

taires avec mission perpétuelle de poursuivre l'Islamisme à outrance, on concevra que les peuples musulmans ont dû opposer à la haine qui les attaquait chez eux une haine de résistance, à l'exaltation religieuse qui ensanglantait leur pays le fanatisme qui seul pouvait le sauver. L'antipathie des Mahométans pour les Chrétiens ne fut plus dès lors un sentiment religieux seulement ; elle devint une question nationale, un véritable patriotisme que les princes, les écoles et les mosquées mirent un égal soin à entretenir, comme la sauvegarde de l'indépendance du pays. Cette manifestation de l'amour de la patrie s'est accrue d'abord en proportion du danger que la patrie courait. Il en fut ensuite, d'une impression aussi légitime, comme de tous les sentiments qui se perpétuent chez les peuples au-delà des circonstances qui les ont fait naître. La haine de la Chrétienté finit bientôt par être un instinct dans le cœur des Mahométans, parce qu'elle avait été longtemps une nécessité. Après avoir détesté le Chrétien dans le Franc qui venait, au nom du Christ, lui enlever sa femme, son fils et son champ, le Musulman détesta le Franc par cela seul qu'il était Chrétien, et le sentiment politique, national, s'est transformé dans la masse du peuple en une sorte d'exaltation religieuse. Mais il n'est pas d'effets qui se reproduisent sans que les causes se renouvellent, et les passions des hommes se mettent tôt ou tard en harmonie avec leurs intérêts et leurs besoins. Dès longtemps déjà, la haine de la Chrétienté tend à s'éteindre dans les états mahométans, à mesure que l'on s'éloigne des événements qui l'ont développée. Depuis plusieurs années surtout, les Mahométans doués d'un esprit supérieur qui, en

d'autres temps, auraient combattu avec toute l'énergie de la foi l'Europe envahissante, ont senti ce qu'ils avaient à gagner avec la Chrétienté tolérante et pacifique. Appréciant les bienfaits de la science et des arts, ils ont compris qu'ils devaient permettre à la puissance intellectuelle de l'Europe civilisée les conquêtes qu'il était juste de disputer à la force matérielle de l'Europe du douzième siècle. Leur influence, ainsi que leur exemple, ont détruit peu à peu dans les croyances populaires un sentiment qui n'est plus aujourd'hui une nécessité politique, et qui n'a jamais été inspiré par le dogme religieux. Il ne reste bientôt plus à vaincre parmi les Musulmans qu'une espèce d'antipathie pour ce qui est étranger aux mœurs comme aux idées du peuple, éloignement qui cependant s'affaiblit chaque jour avec les préjugés qui en sont la source. La passion religieuse y a fait place à la pratique d'une philosophie telle, que déjà l'exercice des différents cultes est public sans opposition, sans trouble, sans témoignages d'étonnement ou de mépris, et que des hommes appartenant à diverses communions chrétiennes partagent avec les sujets musulmans, tant en Turquie qu'en Égypte, les premières dignités de l'État.

L'application de ces principes de tolérance et de liberté religieuse n'est pas bornée à des faits purement administratifs ou à des questions de personnes; elle a aussi ses manifestations publiques. « L'Égypte, écrit M. Mengin[1],
« a fait de grands progrès dans la tolérance, sentiment
« qui ajoute à la moralité d'un peuple. Les catholiques,
« les grecs, les coptes, les arméniens, les juifs ont leurs

1. *Histoire de l'Égypte sous le gouvernement de Méhémet-Aly.* Tome III, page 57.

« temples mêlés parmi les mosquées. Le tintement de « la cloche retentit librement dans cette même atmos- « phère où le chant du Moezzin[1] appelle le peuple à « la prière..... L'Égypte est une terre hospitalière pour « tous les cultes et toutes les religions ; elle les tolère et les « protège, non-seulement dans l'intérieur de leurs tem- « ples, mais encore dans leurs cérémonies extérieures. »

Il n'y a rien que de vrai dans ce tableau : les convois funèbres des Chrétiens, accompagnés du clergé psalmodiant les prières et la croix en tête, traversent aujourd'hui les quartiers les plus populeux du Caire et d'Alexandrie, sans provoquer un murmure, sans rencontrer un regard malveillant dans cette population autrefois si fanatique. Nous avons vu souvent, pendant que nous étions consul au Caire, les dépouilles de fonctionnaires Chrétiens conduites à leur dernière demeure par les prêtres de leur rit en costume sacerdotal, avec une escorte d'honneur de troupes musulmanes. Nous avons vu, dans plus d'une solennité, la garde du vice-roi faire le service dans nos églises, *présenter les armes à l'élévation* et, précédée des tambours et de la musique, accompagner la procession de la Fête-Dieu.

Une des cérémonies les plus extraordinaires auxquelles nous ayons jamais assisté, est celle des funérailles du feu patriarche grec catholique M. S. Maximos Mazloum. Le clergé grec entourait le corps du prélat qui, revêtu

1. Le Moezzin est l'employé de la mosquée qui, se tournant successivement vers les quatre points cardinaux, convie les croyants à la prière et verse du haut des minarets sur la ville musulmane ces paroles mystérieuses et solennelles : « La ilâha illa la hou, Mohammed raçoul Allah. » (Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, Mahomet est l'envoyé de Dieu.)

de ses habits pontificaux, le visage découvert, la crosse en main, était assis dans un fauteuil placé sur une plate-forme que portaient des lévites. La nation grecque suivait toute entière. Le convoi, escorté par une partie de la garnison et recevant les honneurs militaires des postes devant lesquels il passait, parcourut les principaux quartiers du Caire. La croix, les bannières, les images des saints ouvrant le cortège ; la double file de prêtres couverts de leurs somptueux ornements ; la fumée de l'encens s'élevant en nuages épais dans les airs ; les lugubres roulements des tambours et les sons de la musique militaire se mêlant aux chants liturgiques ; ce mort dans l'attitude et avec les insignes de la puissance dominant le flot des assistants : et tout cela sous le soleil d'Égypte, au sein d'une population musulmane, au milieu de baïonnettes musulmanes, formait un ensemble aussi étrange qu'imposant. Et, nous le répétons, parce qu'on ne saurait trop appuyer sur ce point, ces manifestations extérieures d'un culte qui n'est pas le sien n'ont jamais été, de la part de la population, l'objet d'un signe d'improbation, d'un geste irrévérencieux. On eût dit que l'esprit de Méhémet-Aly animait cette masse d'hommes dont l'exaltation religieuse était naguère si difficile à dompter. A Méhémet-Aly appartient encore le mérite d'avoir le premier, dans les États ottomans, ouvert les mosquées à ceux qui ne sont pas Mahométans. On les visite aujourd'hui sans aucune difficulté et nous avons été plus d'une fois témoin de l'accueil distingué que des voyageurs d'un rang élevé ont reçu, dans le sanctuaire même, des chefs de la religion.

Nos livres classiques sont actuellement dans les mains des jeunes musulmans, nos langues leur deviennent fami-

lières, des professeurs chrétiens les instruisent. En dépit des préjugés profondément enracinés, l'élève de l'école de médecine de Constantinople et du Caire cherche à surprendre les secrets de la nature dans les organes des morts livrés à son scalpel ; le voile du Harem est levé pour compléter le recensement de la population ; la nouvelle législation s'empreint des principes libéraux qui découlent du christianisme.

Malgré les prescriptions formelles du Coran, le Sultan et le vice-roi d'Égypte ont prohibé l'introduction des esclaves dans leurs vastes états. Pour détruire ces merveilleux effets de la civilisation, pour en suspendre le progrès un seul jour, il faudrait que la civilisation vît s'éteindre le flambeau qui la guide, et qu'elle perdît à la fois les ressources dont elle dispose et l'activité qui en étend si prodigieusement l'emploi.

L'Europe civilisée et civilisatrice trouvera donc le terrain préparé pour recevoir les germes d'une tolérance dont elle a été longtemps à donner le premier exemple, et ses relations commerciales s'y étendront sans obstacle, à mesure que leurs bienfaits étoufferont les ressentiments allumés par ses entreprises militaires ; à mesure que la bonne foi des Francs détruira chez les nationaux un reste de défiance légitime ; à mesure surtout qu'une administration éclairée, déracinant dans le cœur des peuples un sentiment qui n'est fondé, de nos jours, ni sur les préceptes de la politique, ni sur les préceptes de la religion, fera succéder à cette haine, affaiblie déjà par le temps, la sympathie qui doit naître de rapports réciproquement avantageux.

APERÇU HISTORIQUE

SUR

L'ARABIE AVANT MAHOMET

Avant d'aborder le récit des événements qui forment la substance de cet ouvrage, il nous semble nécessaire de jeter un coup d'œil sur l'état de l'Arabie, à l'époque où Mahomet entreprit d'en changer le culte et les lois. Cet aperçu fera mieux connaître une contrée dont le nom réveille aussi des souvenirs consacrés par notre religion, et qui fut le berceau de l'Islamisme, le théâtre de ses premiers succès, le point de départ de ses prodigieuses conquêtes. Il permettra au lecteur de se rendre compte d'une infinité de circonstances qu'on ne peut expliquer et bien saisir qu'à l'aide de quelques données géographiques préalables, et avec la notion d'un certain nombre de faits antérieurs. Il nous a paru d'autant plus utile de nous arrêter un moment sur ce point, que tout ce que nous allons dire de la manière d'être des Arabes asiatiques

s'applique exactement, pour le fond, à l'état social et religieux des Arabes de la Syrie, de l'Égypte, de Tripoli, de Tunis et de l'Algérie, postérité des anciens conquérants de ces pays.

L'Arabie est, comme on sait, une grande presqu'île de l'Asie ; elle a pour limites la Syrie et la Palestine au Nord ; l'Euphrate et le golfe Persique à l'Orient ; l'Océan indien la baigne au Midi, la mer Rouge à l'Occident. Cette contrée, jetée obliquement de l'Ouest à l'Est, s'étend depuis le 12me jusqu'au 31me degré de latitude septentrionale et du 30me au 57me de longitude orientale. La partie qui s'avance au Nord-Est se prolonge jusques vers le 34me parallèle. L'Arabie est resserrée au milieu par le golfe Persique qui, appuyant la masse de ses eaux sur le flanc droit de la péninsule, y a creusé une large et profonde échancrure. Son aspect général est celui d'un vaste plateau sablonneux, dépourvu de lacs et de cours d'eau constants, qui, dans sa plus grande étendue, ne présente à l'œil que des plaines arides et désertes où se rencontrent à peine, de loin en loin, quelques oasis ; mais les vallées qui bordent la mer Rouge et les campagnes voisines du golfe d'Aden sont remarquables par l'abondance et par la richesse de leurs productions. Les Grecs et les Romains divisaient cette contrée en trois parties : l'Arabie pétrée à l'Ouest, l'Arabie déserte au centre et à l'Est, l'Arabie heureuse au Midi. Ces dénominations expriment avec assez d'exactitude la nature du sol et du climat dans ces diverses portions de la presqu'île, mais elles sont inconnues dans le pays où ces mêmes provinces n'ont jamais cessé d'être désignées sous le nom d'Hedjaz, de Nedjde et d'Yemen.

La situation de l'Arabie, à l'Orient de l'Europe, a fait donner aux conquérants qui sortirent de ces déserts le nom de Scharkiin, du mot arabe Schark (Orient), d'où est venu celui de Sarraceni (Sarrasins); comme on appela Maures les Arabes qui, après avoir envahi la Mauritanie, passèrent le détroit pour subjuguer l'Espagne. Peut-être aussi la position orientale du Nedjde, à l'égard des autres parties de la péninsule, avait-elle fait désigner par ce nom particulier les tribus qui habitaient ce canton ; puis cette appellation, qui n'avait d'abord qu'une valeur relative et restreinte, sera devenue une dénomination générique, sous laquelle on aura enveloppé la totalité de la race Arabe, parce que les peuplades dont il s'agit plus spécialement se seront vraisemblablement montrées les premières dans leurs excursions contre les provinces de l'Empire. C'est ainsi que dans le Levant, à partir des croisades auxquelles les Français prirent la plus grande part, on désigne tous les Européens sous la dénomination de Francs. C'est ainsi encore que les Musulmans appellent en général du nom de Roumis (Romains) l'ensemble des peuples de la Chrétienté, quoique ce nom ne convienne proprement qu'à une partie des nations de l'Occident. Selon les anciens géographes chrétiens, la population de ce pays comprenait trois races principales : les Sarrasins dans le Nedjde, les Ismaïlites ou Hagaréniens dans l'Hedjaz, les Sabéens dans l'Yemen.

Suivant la coutume traditionnelle des races de l'Orient, les Arabes ont toujours vécu partagés en tribus ou grandes familles, agissant avec une indépendance plus ou moins absolue les unes des autres, et formant, dans le cadre de leur individualité respective, une espèce de petit Etat,

sous la direction d'un Cheik ou ancien. Quand une tribu est devenue trop nombreuse pour qu'une agglomération considérable de personnes et de troupeaux puisse subsister aisément sur un même point, la société se divise en plusieurs branches dont chacune devient un corps à part, a son chef et ses intérêts propres, comme nous voyons que Loth se sépara d'Abraham, son oncle, parce que le pays où ils étaient ne suffisait plus à la nourriture de leurs troupeaux devenus trop nombreux. Mais ces sections de la famille primitive ne rompent pas entièrement les liens de commune parenté qui les attachent à la tige principale, elles restent moralement unies et forment une sorte de République sous le commandement général d'un Émir ou Prince. Ce système de vie sociale et de gouvernement remonte à la plus haute antiquité. Fondé sur l'autorité de la puissance paternelle, ainsi que sur les sentiments d'amour et d'obéissance que doivent à leur auteur tous les membres d'une même lignée, il a été inspiré par la nature; c'est celui qui a dû se présenter le premier à la raison ou à l'instinct de l'homme, comme conséquence de l'esprit de sociabilité. On le voit par l'histoire des patriarches ou des chefs de famille, qui gouvernaient leurs descendants avec le caractère et l'autorité de pères, de prêtres et de rois. Dans le système de la famille, un homme exerce la souveraineté, c'est le père; dans la constitution de la tribu, collection formée de branches issues d'un même tronc généalogique, c'est une famille descendant en ligne directe, dans l'ordre de progéniture du chef de la race, qui est en possession de ce droit. Les Arabes ont conservé dans sa simplicité originelle ce mode d'organisation sociale et politique à côté des monarchies colossales des Assyriens

et des Perses, comme ils ont su maintenir de tout temps leur indépendance personnelle contre les entreprises des grandes dominations du monde ancien; car cette contrée, attaquée par des voisins puissants, fut quelquefois envahie, mais jamais subjuguée entièrement. Elle n'eut à subir aucune de ces transformations politiques qui ont effacé tant d'États sous le niveau des conquérants ; elle échappa à l'ignominie du joug étranger ; sa nationalité surnagea toujours après la tempête. Les institutions, les mœurs, l'industrie et le genre de vie sont encore aujourd'hui chez les Arabes ce qu'ils étaient dans l'enfance du monde. Cependant, malgré cet état d'isolement et de liberté réciproque, les tribus ne laissent pas de délibérer en commun par le moyen de délégués envoyés au Conseil public, lorsqu'il s'agit d'affaires qui concernent collectivement un certain nombre d'entr'elles, ou qui intéressent l'ensemble de la nation : de là des confédérations temporaires, soit pour réprimer les envahissements d'une tribu ambitieuse et puissante, soit pour s'opposer aux entreprises d'un ennemi extérieur. Les tribus, séparées souvent par des espaces immenses, sans relations habituelles de commerce, sans liens constants d'intérêts entr'elles, forment de petits corps de société, qui tirent de leurs propres fonds de quoi satisfaire à tous leurs besoins, peu nombreux, il est vrai, puisqu'ils se bornent aux soins de la conservation et de la défense. Car rien n'a dû changer pour ces peuples, parce qu'ils sont restés sans communication avec les foyers intellectuels qui résultent de la mise en commun des lumières individuelles dans les grandes et permanentes réunions d'hommes. On ne trouverait pas même chez eux un seul artisan de profession.

Les femmes filent la toison des brebis, le poil des chameaux, elles en fabriquent l'étoffe qui doit vêtir la famille ; ce sont elles encore qui façonnent les outres et le petit nombre d'ustensiles nécessaires aux besoins de chaque habitation. Quelques auteurs pensent que les Arabes tirent leur nom d'Yaarab, fils de Khatan, de qui descendent les tribus qui ont habité l'Yemen. Quoi qu'il en soit, leur nom actuel, Aarbi, connu de tous les peuples du monde, n'a été ni dénaturé, ni même sensiblement altéré, que nous sachions, dans aucune langue ancienne ou moderne, ce qui prouve la haute antiquité de ce peuple et son unité d'origine, aussi bien que son invariabilité non interrompue d'existence comme nation.

Parmi les contrées qui ont figuré dans l'histoire du monde ancien, il n'en est peut-être pas une seule, l'Arabie exceptée (Blad-el-Aarab ou Pays des Arabes), où les races primitives se soient conservées sans mélange et dont le nom n'ait subi aucune altération. Les unes ont perdu leur antique dénomination, les autres leurs populations premières, d'autres enfin se sont vu tout ravir. Les Romains actuels ne pourraient prétendre à l'honneur de descendre directement des vainqueurs de Carthage.

La population entière de l'Italie n'est plus qu'un amalgame, un croisement des races des anciens habitants avec les nations septentrionales, qui sous différents noms sont venus s'établir dans la Péninsule. Les Grecs modernes n'ont certes rien de commun avec les spirituels et vaillants contemporains de Léonidas et de Thémistocle. La Gaule est devenue la France. Les Teutons ont été appelés Germains, puis Allemands. L'Égyptien et le Persan de nos jours ignoreraient encore sous quels noms

les pays qu'ils habitent se sont rendus fameux dans l'histoire des peuples, si la science de l'Occident n'avait pris soin de les sauver de l'oubli.

Ainsi on voit que partout, hormis chez les Arabes, les races se sont éteintes ou abâtardies, les noms même ont péri sous la double influence des âges et des révolutions ; mais l'Arabie a toujours été le pays des Arabes, Blad-el-Âarab, mot que l'on retrouve intact dans toutes les langues.

Nous consignerons une autre observation au sujet des noms propres chez ces peuples, c'est que chaque tribu, quel que soit le nombre de ses membres, ne forme qu'une même famille, un corps indivisible ; il résulte de ce mode de constitution sociale que la tribu seule se distingue des autres collections de ce genre, par une dénomination particulière qui est celle de son auteur, en même temps que ce nom devient une appellation générique, commune à toute la lignée.

Les descendants de Mouça, de Khalil, de Sala, sont les Benou ou Beni Mouça, les Benou-Khalil, etc., c'est-à-dire les enfants de Mouça, de Khalil, de Sala. Il en était de même chez les Hébreux. On lit dans la Bible que Tobie eut un fils *auquel il donna son nom*[1]. L'Écriture présente ce dernier fait comme étant digne de remarque, ce qui ne serait pas arrivé s'il eût été conforme à l'usage.

Les individus ne peuvent donc être désignés au moyen de noms patronymiques dans le sens que nous l'entendons

1. « Mais lorsqu'il fut devenu homme, il épousa une femme de sa tribu, « nommée Anne, et en eût un fils auquel il donna son nom. » *Tobie*, chapitre I[er], verset 9, Bible traduite par le Maistre de Sacy.

en Europe. Tous leurs noms sont personnels et significatifs, comme ils l'étaient chez les peuples de l'antiquité, et celui d'un père ne passe pas nécessairement à son fils. Ainsi, Mohammed veut dire Loué ; Ahmed, Louable ; Moustafa, Élu ; Abd-Allah, Serviteur de Dieu ; Abd-El-Kader, Serviteur du Puissant, etc., etc. Lorsqu'une dénomination est commune à plusieurs personnes de la même tribu, ce qui arrive souvent, attendu que la série des qualificatifs traditionnels est peu nombreuse, on prévient la confusion qui naîtrait infailliblement de l'usage de ces homonymes, en ajoutant au nom particulier d'un homme celui de son père : Ahmet Ben-Moustafa, Ahmed, fils de Moustafa ; comme on disait, chez les Grecs : Alexandros Philippou, Alexandre, fils de Philippe ; comme on dit encore aujourd'hui, en Russie : Iwan Androwïtz, Jean, fils d'André. Quelquefois c'est par le titre de père qu'on désigne un individu : Abou-Bekr, le père de la Vierge. Il arrive aussi que, pour dénommer une personne d'une manière plus spéciale, de façon à rendre impossible tout équivoque, on fait suivre son nom de la double qualification de père et de fils ; c'est ainsi que les Arabes disent Mohammed-Abou'l-Cacem-Ben-Abd-Allah, Mahomet, père de Cacem, fils d'Abd-Allah, d'où ressort cette démonstration, que l'usage des noms patronymiques, employés pour désigner de petites collections, formées de membres unis par les liens d'une commune parenté, et passant des pères aux enfants, appartient exclusivement à la société moderne.

Les Arabes sortis de leur pays, sous la conduite des généraux des Califes, s'établirent pour la plupart dans les contrées qu'ils avaient subjuguées. Les descendants

de ces conquérants forment une partie considérable de la population en Égypte, en Syrie et dans les États barbaresques. On les trouve répandus depuis le nord de l'Afrique jusque dans l'Inde, et partout ils ont conservé presque sans altération le caractère physique et moral, la religion, le vêtement, les coutumes et la langue de leurs ancêtres. Au temps de Mahomet, les tribus de l'Arabie étaient, comme elles le sont encore aujourd'hui, sédentaires ou nomades, suivant qu'elles avaient des établissements fixes ou qu'elles vivaient errantes avec leurs troupeaux ; les premières se divisaient en urbaines et en agrestes. Les Arabes nomades ou sunnites ont toujours été connus sous le nom de Bédouins (Bédaouis), hommes du désert. Humains, généreux, hospitaliers à l'égard les uns des autres, mais fameux par leurs brigandages et leur barbarie envers les étrangers, ils étaient la terreur et le fléau des voyageurs dont les caravanes s'engageaient dans les vastes solitudes qui s'étendent entre l'Arabie pétrée, la Syrie et l'Euphrate. En jetant les yeux sur la carte d'Asie, on voit que ces déserts devaient être une des principales routes du commerce des Indes, avant que la boussole, au XVe siècle, eût ouvert un nouveau passage par le cap de Bonne-Espérance.

L'activité des communications et l'affluence des richesses, amenées en quelque sorte comme sous leurs mains par le mouvement de l'industrie, offraient aux Arabes nomades tant d'heureuses occasions de pillage, qu'ils n'avaient garde de ne pas élever leurs enfants dans l'habitude de ce brigandage héréditaire ; c'est encore le genre de vie des tribus du désert. Les marchands qui passent sur leurs frontières sont obligés d'acheter

la sûreté de leur voyage, par une sorte de rançon, dont toutes les hordes confédérées ont leur part. Les Arabes étendent même leurs courses en Syrie et jusque dans la Perse. La caravane de La Mecque n'était pas non plus à couvert de leurs entreprises, malgré la sainteté de son but, avant que le pacha d'Égypte, devenu maître de l'Hedjaz, eût entouré les pèlerins de sa puissante protection.

De temps immémorial, pour apporter en Europe des productions de l'Inde, on avait suivi deux chemins. Des navires venus par la mer Rouge laissaient les marchandises au port de Bérénice; de là on les transportait à Syène, d'où elles étaient embarquées sur le Nil pour descendre à Alexandrie, qui en était le débouché. C'est dans cette ville que les nations commerçantes de la Méditerranée allaient s'en approvisionner pour les répandre dans le reste du monde. Un canal de plus de soixante lieues ouvrait une communication du golfe Arabique au fleuve de l'Égypte. Quand ce mode de transport fut devenu impraticable, par suite de l'obstruction de la voie creusée dans les sables, on eut soin d'élever de distance en distance, sur la ligne de Bérénice à Syène, des hôtelleries munies d'abondantes citernes. Ces points de station, habilement ménagés, facilitaient le passage des caravanes à travers des contrées incultes et sans eaux. L'autre voie était moins directe; des vaisseaux indiens côtoyaient le golfe Persique, remontaient l'Euphrate et déposaient à Thapsaque, sur la rive droite de ce fleuve, leur chargement qui était transporté à Palmyre, et de là, par le désert, jusqu'aux côtes de Syrie. Après la destruction de cette cité, noble et opulente fille du commerce, les caravanes prirent la route d'Alep et

s'arrêtèrent à Alexandrette, d'où ces richesses passaient à Constantinople, devenu le marché général des productions de l'Inde, jusqu'au temps où les Portugais interceptèrent la navigation de la mer Rouge. Les Arabes, établis sur cette mer et sur l'Océan indien, furent les agents principaux du commerce qui se faisait par cette voie, et dont la ville d'Aden, située à l'entrée du détroit de Bab-el-Mandeb, était l'entrepôt. Ils échangeaient aussi directement avec la Syrie les aromates si recherchés que fournissait exclusivement le territoire de l'Yemen. Les plus célèbres et les plus opulentes des tribus sédentaires étaient celles qui habitaient les villes de La Mecque, d'Yatreb ou Médine, et vivaient dans les bourgades de l'Hedjaz. Comme une civilisation plus avancée avait fait naître chez elles des intérêts nombreux et compliqués, le mode de gouvernement y avait aussi plus de force et plus d'unité. Les chefs de famille y formaient une république aristocratique sous la suprématie d'un Schérif. Entre ces familles, enrichies par les produits du commerce et policées par les relations qu'il amène avec lui, se distinguait la puissante et nombreuse tribu des Koraïchites; c'est elle qui a vu naître Mahomet, l'an 570 de l'ère chrétienne.

Les historiens musulmans partagent les Arabes en trois grandes classes :

1° Les Arabes anciens, qui habitèrent les premiers la péninsule après le déluge, et dont la race s'est éteinte ou s'est confondue avec ceux qui sont venus depuis ;

2° Les Arabes purs, qui après la confusion des langues vinrent s'établir dans l'Yemen ;

3° Les Arabes mélangés, c'est-à-dire ceux qui se sont faits Arabes, soit en se mêlant, soit en s'alliant avec les

Arabes purs. Les tribus de cet ordre sont la postérité d'Ismaïl, fils d'Ibrahim, de qui Mahomet est descendu en ligne directe.

Quatre religions existaient en Arabie : l'Idolâtrie, le Sabéïsme, le Judaïsme et le Christianisme, lorsque Mahomet entreprit, au commencement du VII[e] siècle, d'en réunir les sectateurs sous une même loi, en élevant sur les ruines de ces divers cultes une croyance à laquelle il donna pour principe le Monothéisme, pour sanction l'autorité d'une mission divine.

La plus répandue de ces religions était l'Idolâtrie ; elle avait pour siége le fameux temple de la Caâba[1], à La Mecque. C'est là que trois cent soixante statues d'hommes et d'animaux usurpaient un hommage qui n'était dû qu'à Dieu. Les idolâtres s'y rendaient chaque année, de toutes les parties de l'Arabie, pour adorer les divinités imaginaires que leur aveuglement avait créées. Mêlant à l'accomplissement de quelques rites consacrés par la vraie loi, mais dégénérés quant à leur esprit et à leur objet, une foule de pratiques impies, ils faisaient sept fois le tour du temple, se prosternaient devant les simulacres, allaient lancer des pierres aux mauvais génies dans la vallée de Mina, qui avait pris de là le nom de Plaine-des-Cailloux ; se livraient enfin à l'exercice de toutes les cérémonies superstitieuses qui étaient devenues le but de ce pèlerinage. Le temple de la Caâba, élevé à la gloire du Très-Haut, par les mains d'Ibrahim et d'Ismaïl, pour être le centre de la religion véritable, conserva cette destination, aussi longtemps que les descendants des patriarches restèrent

1. Caâba, édifice carré de La Mecque.

fidèles à la loi de leurs pères. Mais peu à peu les hommes se pervertirent. Ils portèrent même l'oubli de Dieu jusqu'à introduire le culte des idoles et les pratiques d'une superstition criminelle dans cette enceinte sacrée.

Cependant, les souvenirs traditionnels de l'antique loi ne s'étaient pas effacés entièrement de la mémoire de ces peuples. Quelques personnages vertueux s'étaient préservés de la corruption générale ; ils avaient gardé et transmis sans interruption à leurs descendants le précieux dépôt de la foi ancienne qui devait refleurir pour se perpétuer jusqu'à la fin des siècles. Tel est le sentiment des docteurs arabes. Voici comment ils rapportent l'origine et les progrès de cette idolâtrie, dont l'abolition fut l'objet principal de la mission du Prophète.

Dans les commencements, c'est-à-dire depuis qu'Ibrahim et Ismaïl son fils eurent bâti la Caâba par l'ordre exprès de Dieu, le culte institué par ces patriarches se conserva pur de tout mélange d'idolâtrie parmi ceux de leur race, aussi longtemps qu'aucun d'entr'eux ne sortit de La Mecque pour s'établir au dehors ou seulement pour voyager. Mais lorsque le nombre des habitants se fut accru au point que la ville ne pouvait plus en contenir la multitude, ils se répandirent dans les terres circonvoisines et y fondèrent des colonies. Afin de perpétuer leurs sentiments de vénération pour le temple de La Mecque, les émigrants emportèrent avec eux quelques pierres de son sanctuaire et les placèrent dans leurs nouvelles demeures. Ils gardèrent assez longtemps la coutume de faire les circuits sacrés autour de ces pierres, suivant le rite d'Ibrahim, comme ils faisaient auparavant, autour de la Caâba. Mais, dans la suite des temps, ces peuples, livrés

à leur dépravation naturelle, méconnurent l'esprit et le but de cette cérémonie. Ils poussèrent même l'aveuglement jusqu'à adorer ces mêmes pierres qu'ils avaient posées là de leurs propres mains et qui n'étaient que le signe représentatif de la maison de Dieu. Ils en firent des idoles qu'ils ornèrent de divers attributs, rapportant tout ce qui leur arrivait d'heureux à la protection de ces divinités imaginaires. C'est ainsi, qu'ayant totalement oublié les institutions primitives de leurs pères, ils changèrent en idolâtrie la religion sainte d'Ibrahim et d'Ismaïl et retournèrent ainsi aux erreurs stupides et grossières des anciens païens. Toutefois, Dieu n'abandonna pas son peuple, au milieu des ténèbres du paganisme ; il se trouva toujours parmi les descendants d'Ismaïl quelques hommes de bien qui conservèrent, sans altération, la religion d'Ibrahim, allant régulièrement chaque année en pèlerinage à la Caâba, y faisant les circuits sacrés, s'acquittant de tous les devoirs de dévotion prescrits par la vraie loi. Plus tard, l'idolâtrie pénétra jusque dans La Mecque et osa souiller le sanctuaire même de la Caâba. Elle s'y maintint jusqu'au temps de la mission du Prophète, qui renversa les simulacres, purifia le temple et rétablit dans toute sa pureté le culte de l'islamisme, tel que Dieu lui-même l'avait enseigné à notre père Ibrahim.

C'est pour prévenir à jamais le retour de l'idolâtrie parmi ses prosélytes que Mahomet leur interdit expressément l'usage des figures peintes ou sculptées, représentant des hommes ou des animaux. Il craignait que les Arabes, dont le penchant aux superstitions n'était pas encore totalement corrigé, n'en vinssent par la suite à oublier le type dans l'adoration de l'emblême ; car c'est

la transformation que subissent ordinairement les doctrines religieuses chez les nations ignorantes. Une autre sorte d'idolâtrie, moins grossière sans doute, puisque l'homme n'adorait pas ici l'ouvrage de ses mains, le sabéïsme ou culte des astres, avait été apporté en Arabie par les mages de Perse, disciples de Zoroastre, secondés par le zèle et par la puissance des rois Sassanides. Cette religion comptait de nombreux sectateurs dans l'Yemen.

Des juifs s'étaient établis dans la Péninsule dès le temps de Moïse et de Josué, ils y formaient de nombreuses tribus. D'autres, bannis de la Palestine par les empereurs Titus et Adrien, s'étaient réfugiés dans les déserts où ils avaient été accueillis par leurs frères. Retirés dans des châteaux puissamment fortifiés, les juifs s'y livraient sans trouble à l'exercice de leur culte, lorsque Mahomet, irrité de la perfidie et de l'obstination de ce peuple, le chassa de ses forteresses, en extermina la majeure partie et contraignit le reste à s'éloigner pour toujours de l'Arabie. On leur permit cependant, dans la suite, de vivre sous leurs propres lois sur tous les autres points du territoire de la domination musulmane, en les assujettissant à un lourd tribut.

Le Prophète montra plus de tolérance à l'égard des chrétiens, et il se contenta de les soumettre à un impôt. Mais plus tard ils furent obligés d'abandonner le séjour de la Péninsule, les musulmans ne voulant souffrir dans cette contrée, qui est sainte à leurs yeux, l'exercice d'aucun autre culte que celui de l'islamisme. La religion chrétienne s'était propagée au nord de l'Arabie, grâce aux anachorètes, qui étaient venus demander à ces déserts

un asile contre les agitations du monde. Elle avait déjà pénétré dans l'Yemen avec les armes du roi d'Abyssinie, et vraisemblablement elle eût régné sans partage en Asie et sur toute la surface de l'ancien monde, par la seule puissance de la vérité, si le Coran n'était venu retarder de plusieurs siècles le triomphe universel de l'Évangile. Ce fut l'Émir d'une tribu chrétienne voisine de la Syrie, sous la dépendance de l'empereur Héraclius, qui arrêta et fit mourir l'officier que Mahomet envoyait au gouverneur de Bosra, pour le sommer d'embrasser l'islamisme ; ce meurtre attira sur les terres de l'empire les armes des musulmans. Nous voyons aussi qu'à la sanglante bataille de Moutah, l'armée romaine comptait dans ses rangs plusieurs corps de troupes auxiliaires fournies par les tribus chrétiennes du nord de l'Arabie.

La généalogie occupe une place importante dans les annales des Arabes, ou plutôt, c'est l'histoire toute entière des races de l'Orient. En effet, chez les peuples qui ont conservé intactes les institutions, les formes sociales primitives, l'être de raison qu'on appelle l'État n'existant pas, les fastes de la nation ne peuvent être que l'ensemble des souvenirs de chaque famille, transmis d'âge en âge à toute la descendance. Ces traditions héréditaires, gardées avec un soin religieux, constituent des titres d'autant plus honorables, que ces témoignages, remontant plus haut dans le passé, conservent les vertus d'un plus grand nombre d'ancêtres, dont la gloire se reflète sur toute la lignée. Assurément, une telle coutume a quelque chose de touchant et d'auguste. C'est là le principe de la véritable noblesse. Elle entretient dans les cœurs l'amour de

la vertu et l'émulation des bons exemples par la pensée toujours présente que les actions d'un membre de la famille ou de la tribu ne sauraient être perdues pour l'honneur ou pour l'opprobre de ceux qui viendront après lui. Aussi les auteurs arabes entrent-ils dans les détails les plus minutieux sur l'origine et la filiation de chacune des tribus dont le nom se trouve mêlé à l'histoire des premiers temps de l'islamisme. C'est un catalogue aussi long que dénué d'intérêt. Nous nous bornerons à donner, d'après les écrivains, le dénombrement exact des ancêtres de Mahomet, depuis Ismaïl ; mais, pour éviter l'ennui d'une nomenclature trop sèche, nous aurons soin de reproduire quelques traits du caractère attribué à ceux des membres qui composent cette série généalogique, toutes les fois qu'ils nous sembleront présenter une particularité remarquable.

Les chronologistes musulmans admettent cette filiation comme authentique, mais ils conviennent que la liste de génération qui finit au Prophète ne présente un caractère avéré de certitude que depuis Adnan, le quarantième descendant d'Ismaïl, d'après quelques-uns, et le huitième d'après les autres. Nous avons adopté cette seconde version, comme étant la plus généralement accréditée. Les historiens arabes, panégyristes de Mahomet avant tout, ne manquent pas, suivant leurs habitudes hyperboliques en fait de généalogie, de détailler avec emphase tous les genres de mérites qui distinguent les personnages dont se compose cette ligne ascendante. C'est pour faire ressortir avec plus d'éclat la gloire du Prophète, dans la personne de qui, assurent-ils, s'est trouvée rassemblée miraculeusement la totalité des perfections physiques,

morales et intellectuelles, réparties entre chacun de ceux qui composent cette brillante série d'ancêtres. L'imagination des pieux admirateurs de Mahomet n'a pas eu à s'exercer du côté de la ligne descendante, car le législateur arabe partagea la destinée commune aux hommes extraordinaires, qui n'apparaissent au monde qu'avec l'éclat fugitif des météores ; il ne laissa de postérité que sa fille Fatma, qui épousa Ali, son quatrième successeur.

Mohammed-Abou'el-Cacem-Ben-Abd-Allah-El-Nabi, Mahomet, père de Cacem fils d'Abd-Allah, le Prophète, descendait en ligne directe d'Ismaïl, fils d'Ibrahim. Voici l'ordre de sa généalogie depuis Ismaïl, patriarche de la nation, tel que le donnent les chronologistes arabes. Le rang et l'histoire de ces générations nombreuses présentent un caractère d'authenticité reconnu de tous les musulmans, excepté pour l'intervalle d'Ismaïl à Adnan, où ils avouent que cette généalogie n'est fondée que sur des traditions obscures et douteuses.

Ismaïl, fils d'Ibrahim, naquit au pays de Chanaan, lorsque son père était âgé de quatre-vingt-six ans. Il avait pour mère Hagar, servante d'Ibrahim. Arrivé à sa treizième année, il fut circoncis avec son père, par l'ordre de Dieu. C'est Ismaïl que Dieu commanda à Ibrahim de lui offrir en holocauste, pour éprouver sa foi[1]. C'est

1. Voir la note du Koran, traduit par Kasimirski, page 368, édition 1844.

« Selon les musulmans, ce n'est point Isaac qui devait être offert en « sacrifice, c'est Ismaïl. Ils appuient cette version sur les paroles de « Mahomet, qui avait coutume de dire que, parmi ses ancêtres, il y « en avait deux qui devaient être sacrifiés à Dieu : l'un Ismaïl, dont il « prétendait descendre, l'autre son père Abdallah. »

par conséquent sur lui seul que doivent se concentrer le mérite et le bénéfice de cette obéissance.

Ibrahim étant parvenu à sa centième année, il lui naquit un autre fils, qu'il nomma Isaac. Alors il relégua Ismaïl avec Hagar à La Mecque. Il y fut contraint par la jalousie et les plaintes de Sara, qui ne cessait de lui dire : « Chassez Ismaïl et sa mère, car l'enfant d'une servante n'héritera point avec mon fils. » Ibrahim emmena donc Hagar et Ismaïl, et les conduisit en Arabie, dans la province de l'Hedjaz, et les laissa à La Mecque. Cette ville était alors habitée par les Grorhamites, descendants de Grorham, fils de Khatan, fils d'Éber, père des Arabes purs. Ismaïl s'établit parmi ces peuples, parla leur langue et épousa la fille du chef des Grorhamites, dont il eut douze fils puissants, portant l'arc, comme l'ange l'avait prédit à Hagar : « Cet enfant régnera sur les peuples du désert, et ses flèches atteindront les tentes les plus éloignées. » C'est d'eux que descendirent les Arabes mélangés, plus généralement connus sous le nom d'Ismaïlites. Hagar mourut à La Mecque, quelque temps après le mariage de son fils ; elle fut inhumée dans un lieu nommé Hagira.

Ensuite, Dieu ayant ordonné à Ibrahim de bâtir la Caâba, ou temple de La Mecque, appelé la maison sacrée, El-Haram partit de Syrie, vint trouver son fils Ismaïl, et lui dit : — « O Ismaïl, mon fils, Dieu m'a commandé de lui élever un temple, il faut que vous m'aidiez dans ce travail. » Ismaïl répondit : — « Me voici prêt à vous obéir, mon Seigneur ! » — « Dieu, reprit Ibrahim, vous ordonne de me procurer ce qui est nécessaire pour la construction de cet édifice. » Ismaïl se mit donc en devoir

d'obéir. Ibrahim commença à bâtir. Ismaïl travaillait avec lui et fournissait les matériaux.

Quand le temple fut achevé, ils se mirent en prières et dirent : « O Seigneur, daigne accepter cet ouvrage de nos mains, et nous regarder d'un œil de bonté, car c'est toi qui exauces et qui fais tout, Seigneur ; rends-nous bons musulmans, et fais que de notre race il sorte une nation musulmane, entièrement soumise et dévouée de corps et d'âme à Dieu. Montre-nous les rites sacrés que nous devons observer, et tourne-toi de notre côté, car tu es miséricordieux et tu découvres volontiers ta face à ceux qui t'invoquent. Seigneur, suscite au milieu des Arabes un apôtre de notre race (Mahomet), qui leur récite tes signes, leur enseigne le livre (le Coran) et la sagesse (la Sunna), et qui les purifie, car tu es le Tout-Puissant, le Juge. »

Ibrahim se tenait debout sur une pierre, pendant qu'il bâtissait le temple. Cette dalle porte encore l'empreinte des pieds du Patriarche ; elle a conservé le nom de marche-pied d'Ibrahim. Le temple de La Mecque subsista, tel qu'Ibrahim et Ismaïl l'avaient construit, jusqu'à l'année trente-cinquième de la naissance de l'apôtre de Dieu, où les Koraïchites le démolirent pour le rebâtir. Ibrahim était âgé de plus de cent ans, lorsqu'il éleva la Caâba, et il s'en écoula environ deux mille cinq cents depuis cette époque jusqu'à l'Hégire ou fuite du Prophète. Dieu envoya ensuite Ismaïl aux Arabes de l'Yemen et aux tribus d'Amaleck, pour leur prêcher l'islamisme. Il s'acquitta de cette mission durant cinquante ans, mais il y en eut peu qui crurent en lui. Enfin ce patriarche, après avoir vécu cent trente-sept ans, mourut à La

Mecque. Il fut enseveli dans le tombeau de sa mère. Sa mort arriva quarante-huit ans après celle d'Ibrahim.

Des douze fils d'Ismaïl, les traditions arabes n'en nomment que deux : Nabet et Kidar. Le premier succéda à son père dans la charge d'intendant de la Caâba. A sa mort, les Grorhaïmites s'emparèrent de la garde du temple et la conservèrent pendant trois cents ans. Mais comme ils avaient prévariqué, Dieu leur envoya diverses maladies qui les affaiblirent. Les enfants d'Ismaïl s'étaient au contraire merveilleusement multipliés et fortifiés. Ils attaquèrent leurs oncles, les battirent, les chassèrent de La Mecque, et les poursuivirent jusque dans le pays de Grorhaïma, où les Grorhaïmites périrent tous par l'effet des maladies dont Dieu les accabla en punition de leurs crimes.

Kidar, le second fils d'Ismaïl, est le même que Kedar ou Cédar, dont il est parlé dans l'Écriture. C'est par lui que s'est continuée la généalogie de Mahomet ; ce qui est prouvé par la lumière prophétique de l'apôtre de Dieu, qui brillait sur son visage, comme sur celui de tous ses prédécesseurs de père en fils depuis Adnan. Kidar épousa cent femmes d'entre les filles d'Isaac, dans l'espérance qu'étant pures, il continuerait par elles la lignée Prophétique, mais elles se trouvèrent toutes stériles. Enfin il lui fut dit en songe : Ce n'est pas en vain que Dieu a imprimé sur ta face la lumière prophétique de son bien-aimé, de son Moustafa (élu) : or, celui qui viendra doit être Arabe de nation ; ne prends donc point d'autres femmes qu'elles ne soient Arabes. Cherches-en une parmi ce peuple, qui ait nom Fakhéra (précieuse). Kidar s'étant éveillé, se mit en quête de la femme que Dieu lui avait désignée. Il la trouva

enfin : c'était la fille du roi des Grorhaïmites, issu du patriarche Seth. Il en eut un fils nommé Hamal, qui fut père de Nabet, lequel donna le jour à Salaman, qui eut pour fils Homaïsa, dont naquit El-Yesa, père d'Odad.

Odad fut ainsi appelé, parce qu'il avait une voix forte et puissante. Il était de haute stature, robuste et d'une prestance majestueuse. On dit qu'il fut le premier entre les descendants d'Ismaïl qui apprit à se servir du roseau pour fixer la parole sur le papier. Odad perfectionna l'art de l'écriture et surpassa tous ceux de son temps. Il fut marqué du signe prophétique, comme tous ses prédécesseurs ; il eut pour fils Adnan. A partir d'Adnan, la ligne généalogique, jusqu'au Prophète, ne présente plus d'incertitudes ; il fut père de :

Maad.— La lumière prophétique brillait sur son visage ; il fut surnommé Maad, qui signifie ravisseur, parce qu'il se rendit fameux par ses combats et ses courses contre les enfants d'Israël. Il ne faisait jamais de guerre sans revenir victorieux et chargé de dépouilles. On a conservé cette tradition : Moïse, ayant appris que les enfants de Maad, au nombre de vingt, avaient pénétré dans son camp, qu'ils y avaient causé beaucoup de désordres et fait un grand butin, invoqua Dieu contre eux. Mais il n'en obtint aucune réponse, quoiqu'il eût prié par trois fois. Sur quoi, il dit : « Seigneur, je t'ai invoqué contre ce peuple et tu ne m'as pas écouté ! » Le Seigneur lui répondit : « O Moïse ! tu m'as invoqué contre une race de laquelle doit sortir, quand les temps seront accomplis, le meilleur des miens, le Prophète. » On rapporte aussi que le roi d'Assyrie, ayant résolu de subjuguer le pays des Arabes, pour

mettre à mort leurs prophètes et détruire leur temple, commanda à ses officiers de se saisir de Maad, de qui devait naître Mahomet, le Moustafa (élu) par excellence, de le séparer de sa femme et de l'emmener en Assyrie. Mais Dieu lui inspira de meilleures résolutions, car ce prince, après avoir fait la conquête d'une partie de l'Arabie, rendit la liberté à Maad et le renvoya à La Mecque. Maad eut pour fils, dans la lignée généalogique :

Nezar. — Il surpassait en beauté et en esprit tous ceux de son temps ; il eut quatre fils, parmi lesquels fut :

Modhar. — La lumière prophétique de l'apôtre de Dieu était empreinte sur sa face, comme sur celle de son père ; il était remarquable par sa beauté, par la douceur de sa voix, par la générosité de son caractère. Modhar fut, aussi bien que son frère Rabiah, musulman sincère et fidèle, dans la religion d'Ibrahim, l'ami de Dieu. Modhar, étant déjà avancé en âge, eut un fils :

El-Yas. — Ce nom, qui signifie sans espoir, lui fut donné parce que Modhar, parvenu à une extrême vieillesse, désespérait d'avoir un fils. La lumière de l'apôtre de Dieu éclatait sur son visage. Il fut celui des enfants d'Ismaïl, qui s'opposa avec le plus de constance et de fermeté à ceux qui s'écartaient de la religion de leurs pères ; il fit tant, par l'influence de sa vertu et de ses bons exemples, qu'il en ramena beaucoup à l'observance de la loi sainte d'Ibrahim. On l'appela le Prince de son peuple et le Seigneur de sa tribu. Les Arabes le regardent comme un aussi grand philosophe que Lokman. El-Yas eut pour fils, dans la ligne généalogique :

Modreca. — Son nom était Amer ; il fut surnommé Modreca, qui signifie obtenant, parce qu'il avait recueilli

en sa personne toutes les vertus et qualités de ses pères. La lumière de l'apôtre de Dieu brillait sur son visage. Il eut pour fils Khozaïma, qui fut père, dans la ligne généalogique, de Khenana, lequel eut pour fils, dans la ligne généalogique :

El-Nadhr. — Il fut ainsi appelé, à cause de l'éclat de sa beauté et de la lumière dont son visage était tout resplendissant. El-Nadhr eut une vision dans son sommeil. Comme il était endormi sur une pierre, il vit un térébinthe qui sortait de ses reins et étendait ses rameaux en nombre égal à ses descendants. Parmi les branches de cet arbre merveilleux, il y en avait une qui s'élevait jusqu'au ciel, toute éclatante de lumière. Sur cette branche paraissait assis un personnage ayant la face d'une blancheur éblouissante. Aussitôt qu'il fut éveillé, El-Nadhr alla trouver une pythonisse célèbre et lui fit le récit de ce songe. « Si votre vision est véritable, lui dit cette femme, elle signifie que Dieu vous élèvera à un grand honneur, en faisant naître de votre race un fils qui sera plus grand qu'aucun de ceux qui l'auront précédé. »

El-Nadhr eut pour fils :

Malek. — On l'appela Malek (roi), parce qu'il régna sur les Arabes. Il fut père de :

Fehr. — La lumière de l'apôtre de Dieu fut empreinte sur sa face. On le surnomma Koraïsch, pour exprimer la candeur de son âme ; c'est à raison de ce nom que ses descendants furent appelés Koraïchites, à l'exclusion de tous les autres Arabes. Il se distingua par sa bravoure et sa hardiesse dans les combats.

Fehr eut pour fils, dans la ligne généalogique :

Ghaleb, qui fut père de :

Loouay, qui eut pour fils, dans l'ordre généalogique :

Caab. — Ce fut lui qui changea le nom du sixième jour de la semaine en celui de Djemâa, jour d'assemblée. Auparavant on le nommait Arnba, jour de divertissements. Ainsi il consacra au service de Dieu un temps employé jusque-là à des œuvres profanes, car il avait coutume d'assembler le peuple tous les vendredis, pour l'exhorter à persévérer dans la loi du Seigneur, et annoncer la venue du Prophète. Il assurait que ce Rédempteur devait sortir de sa race, et recommandait aux Arabes d'avoir foi en lui. Il récitait à cette occasion des vers qu'il avait composés, dont voici le sens : « Oh ! plût à Dieu que je fusse le témoin oculaire de sa vocation et de son avénement ! Mais hélas, ce sera alors que les Koraïchites, niant la vérité de ses paroles, s'élèveront contre lui et machineront sa perte, etc. » Caab eut une grande autorité tant qu'il vécut ; mais, après sa mort, les Arabes oublièrent ses saintes exhortations ; ce qu'il leur avait appris touchant la venue du Prophète resta perdu jusqu'à l'année de la guerre de l'Eléphant, qui fut celle de la naissance de Mahomet, c'est-à-dire durant plus de cinq cents ans. Caab eut pour fils, dans la ligne généalogique :

Morra, qui donna le jour à Kelab. — Il fut marqué, comme tous ses prédécesseurs, du signe prophétique. Son nom était Hachim. Le surnom de Kelab (chien) lui fut donné pour exprimer sa vigilance. Il fut père de :

Kossay. — La lumière prophétique brillait sur son visage. Son nom était Zeïd. On lui donna le surnom de Kossay pour signifier sa grande activité, ou parce qu'il s'éloigna de sa patrie lorsqu'il était encore en bas-âge, afin d'aller

avec sa mère dans le pays des Kozhaïtes, où il passa plusieurs années. Enfin il revint à La Mecque avec ses mêmes Kozhaïtes qui s'y rendaient en pèlerinage ; mais alors il était devenu grand, beau et bien fait ; il était aussi fort savant. Kossay résolut de remettre sa famille en possession de la garde du temple. Voici comment il y parvint :

L'intendance de la Caâba, à laquelle était attaché l'exercice de la souveraineté, fut longtemps au pouvoir des Grorhamites, qui s'en étaient emparés, après la mort de Nabet, fils d'Ismaïl. Depuis la défaite des enfants de Grorham, et leur fuite précipitée de La Mecque, la race d'Ismaïl était rentrée en possession de cette charge, dont les Koraïchites furent investis en vertu du privilége de la naissance. Mais, dans la suite, les Benou-Khozaïma, leurs collatéraux, s'en rendirent maîtres, secondés par les enfants de Bekr, fils de Kenana, et en jouirent au préjudice de la ligne directe. Celui d'entr'eux qui exerça le premier cette dignité fut Amrou, fils d'El-Arith. Cependant les Koraïchites, qui étaient alors trop faibles pour s'opposer à cette usurpation, se tinrent en repos, tout en conservant le sentiment de leurs droits. Ainsi, les fils des Khozaïma jouissaient sans contestation de la garde du temple et la transmettaient à leurs descendants, à titre d'héritage. Le dernier prince de cette famille fut Halil, fils de Hobéïschah. Kossay demanda à Halil sa fille Haïa en mariage et, l'ayant obtenue, il vint demeurer dans la maison de son beau-père. Cependant Kossay ne tarda pas à acquérir de grandes richesses et une autorité considérable. Il forma alors le dessein d'enlever aux Benou-Khozaïma la suprématie qu'ils avaient usurpée sur sa famille, postérité directe d'Ismaïl, suivant l'ordre de pro-

géniture. Il choisit, pour l'exécution d'une si grande entreprise, le temps des fêtes du pèlerinage. Il assembla secrètement les Koraïchites, et les ayant embusqués autour de la vallée de Mina, où se faisait le jet des pierres, il attendit le moment de cette cérémonie. Lorsque les officiers de la Caâba eurent achevé de jeter leurs cailloux, ils se retirèrent, après avoir donné aux pèlerins la permission de s'acquitter du même devoir.

Aussitôt, à un signal de Kossay, les conjurés sortirent de leur embuscade, fondirent à l'improviste sur ceux de Khozaïma et de Bekr, et les menèrent si rudement qu'ils les obligèrent à demander quartier. On en vint ensuite à un pourparler dans lequel on choisit des arbitres qui, après avoir pesé les droits des contestants, adjugèrent la puissance souveraine à Kossay, et condamnèrent les partis à se faire mutuellement satisfaction pour le sang répandu. Kossay, se voyant maître de l'intendance du temple et du gouvernement, prit le titre de roi, reçut le serment de fidélité de ses nouveaux sujets, et rétablit ainsi sa famille dans ses prérogatives. Il eut pour fils, suivant l'ordre généalogique :

Abd-el-Menaf. — Son nom était El-Moghaïra.

Il fut déclaré prince du vivant de son père et les Koraïchites lui obéirent. La lumière prophétique brillait sur son visage tout éclatant de beauté. Il portait d'une main le drapeau de Nezar, de l'autre l'arc d'Ismaïl. Abd-el-Menaf eut, dans la ligne généalogique :

Haschem. — Celui-ci fut le bisaïeul du Prophète. Son nom propre était Amr, auquel on ajoute celui d'El-Aolah, le sublime, à cause de sa dignité de prince et de l'élévation de ses sentiments. Il fut surnommé Haschem, celui qui

rompt le pain, parce que, dans un temps de famine, il distribua libéralement du pain aux habitants de La Mecque. Haschem, après la mort de son père, entra en possession de la coupe et du tapis sacré. Il déposa la coupe dans le vestibule de la Caâba et il s'en servit pour boire avec les pèlerins de l'eau fraîche du puits de Zem-Zem. Il consacra aussi le tapis à un usage public. Les Koraïchites, dans ces temps d'idolâtrie, avaient coutume de le tirer du temple à chaque fête du pèlerinage ; ils le déposaient entre les mains des Benou-Khozaïma, qui servaient dessus un repas auquel on admettait tous les pèlerins dénués d'argent et de provisions. C'est ainsi qu'Abd-el-Menaf avait agi après Kossay et que Haschem fit après Abd-el-Menaf. Mais Haschem se montra plus généreux encore, car une extrême disette étant survenue, ce prince alla lui-même en Syrie, où il acheta de ses propres deniers une grande quantité de farine. De retour à la Mecque, il en fit faire du pain et donna à manger au peuple qui, grâce à cette libéralité, n'eut point à souffrir de la famine. On ajoute qu'il avait équipé à ses frais deux caravanes, dont il envoyait l'une pendant l'hiver dans l'Yemen, et l'autre pendant l'été en Syrie. A leur retour, il partageait entre le peuple tout le profit qu'elles avaient fait, ce qui amena une telle affluence de biens à la Mecque, que les plus pauvres se trouvaient dans l'aisance.

Haschem releva la gloire de sa nation et fit le bonheur de son peuple par la sagesse de son gouvernement. Sa table était couverte de mets dans les jours de famine comme en temps d'abondance ; tout le monde y était admis, sans distinction de rang. Ebn-el-Sabaïl était chargé de faire placer les convives qui se présentaient ; c'était lui qui

servait les viandes et faisait les honneurs du repas. La lumière de l'apôtre de Dieu brillait sur le visage de Haschem, qu'elle entourait d'une auréole. Il en jaillissait des rayons aussi éclatants que ceux du soleil, au point que les seigneurs qui approchaient de la personne de ce prince étaient obligés de se mettre la main devant les yeux pour n'en être pas éblouis.

Les personnages les plus considérables des pays voisins venaient comme à l'envi lui faire leur cour, aspirant tous à l'honneur de lui donner leurs filles en mariage. L'empereur des Romains lui-même envoya à Haschem des ambassadeurs avec une lettre ainsi conçue : « J'ai une fille qui surpasse en beauté toutes les personnes de son sexe, elle n'a aucun défaut. Venez me trouver afin que je l'unisse à vous, car le bruit de vos grandes qualités est parvenu jusqu'à moi. » Cette offre de la part d'un souverain aussi puissant pouvait être motivée sur la grande réputation dont jouissait au loin le prince de La Mecque ; cependant on est fondé à croire que la pensée véritable de Kaïçar (César) était d'attirer dans sa famille, par cette alliance, la lumière prophétique de l'apôtre de Dieu, empreinte sur le visage des ancêtres de Mahomet. Haschem mourut à Gaza, en Syrie, vingt ou vingt-cinq ans avant la guerre de l'Éléphant. Il eut pour fils :

Abd-el-Mottalib. — On lui avait donné le nom de Schaïbat-el-Hamd, qui signifie vieillesse vénérable, parce qu'en venant au monde il avait la tête toute blanche. Il reçut le surnom d'Abd-el-Mottalib, parce qu'après la mort de son père il fut élevé par son oncle El-Mottalib. La lumière de l'apôtre de Dieu éclatait sur son visage. Chaque année, au mois de Ramadhan, il avait coutume de donner

un repas aux pauvres sur la terrasse de son palais ; ensuite il en faisait transporter la desserte au sommet des montagnes, pour qu'elle servit de pâture aux oiseaux et aux bêtes sauvages. On l'appela, pour cette raison, le libéral par excellence, puisque sa générosité s'étendait jusque sur les oiseaux du ciel et les bêtes des forêts. Il était doux, affable, toujours disposé à écouter, prompt à donner.

Ce fut par son moyen que Dieu révéla le lieu où était l'eau du puits de Zem-Zem, qui était resté caché durant environ cinq cents ans. Zem-Zem est le puits d'Ismaïl. C'est une source que Dieu fit jaillir miraculeusement pour étancher la soif de ce patriarche, lorsqu'il fut banni avec sa mère de la maison d'Ibrahim. Voici à quelle occasion ce puits avait été caché, et comment on le retrouva : Lorsque Dieu, pour punir les Grorhamites de leurs prévarications, les chassa de La Mecque, leur prince prit les sabres de Kolaah avec les cuirasses et les deux gazelles d'or qui avaient été consacrées au temple par un roi d'Arabie, il enleva en outre la pierre noire, ainsi que plusieurs autres objets précieux, et jeta le tout dans le puits de Zem-Zem. Il fit combler le puits jusqu'aux bords, après quoi il s'enfuit avec les siens du côté de l'Yemen. Depuis ce temps, Zem-Zem resta entièrement inconnu. Mais Abd-el-Mottalib entendit pendant son sommeil une voix qui lui commanda de déblayer le puits de Zem-Zem, et lui donna des indications certaines pour découvrir le lieu où il était. Il se mit donc en devoir de creuser la terre, assisté de son fils unique. Mais les Koraïchites s'opposèrent à ce travail en disant : « Ne faites pas de fouilles en cet endroit ; c'est le lieu de notre adoration. »

Alors Abd-el-Mottalib promit à Dieu que, s'il lui

envoyait dix autres fils pour le seconder dans cette entreprise, il lui en immolerait un. Au bout de quelques années, Dieu l'ayant rendu père de onze fils, il fut persuadé de plus en plus de la réalité de ce qu'il avait entendu. Il recommença donc son travail et, soutenu de sa nombreuse famille, il se mit à creuser, malgré l'opposition des Koraïchites. Il trouva d'abord les objets précieux que les Gorhamites avaient cachés dans le puits, et continuant sa fouille, il découvrit enfin l'eau qui était le but de ses recherches. Il fit forger les épées et les cuirasses, dont on fabriqua une porte pour la Caâba. Les deux gazelles furent fondues en lames qu'on appliqua sur cette porte : c'est le premier or dont la Caâba ait été enrichie.

Abd-el-Mottalib eut, dans la ligne généalogique :

Abd-Allah.—Ce jeune homme fut le plus aimable et le plus vertueux des Koraïchites. Sa beauté causa de grands troubles parmi les filles de La Mecque, qui toutes devinrent éprises de lui. Un jour Abd-Allah raconta à son père un prodige dont il a été l'objet. « Je venais, dit-il, de me promener dans les environs de La Mecque, j'étais sur la montagne qui regarde Yathreb, lorsque tout-à-coup il sortit de mes reins deux jets de lumière, qui s'élevèrent l'un vers l'Orient, l'autre vers l'Occident, sous la forme de deux traînées flamboyantes. Ils formèrent dans les airs plusieurs cercles entrelacés, puis finirent par se confondre en une sorte de vapeur ardente qui monta vers le ciel, y entra et disparut à mes yeux. Un moment après, cette nuée étincelante en sortit et vint descendre près du lieu où j'étais. J'entendis alors une voix qui disait : « Paix soit à toi, ô Abd-Allah, dans le sein de qui est renfermée la lumière-Mahomet ! » Puis, m'étant arrêté un peu plus

loin, je voyais l'herbe reverdir autour de moi ; un arbre sous lequel je m'étais reposé se couvrait de feuilles nouvelles et inclinait ses branches comme pour me saluer. La terre même sur laquelle je m'étais assis semblait bondir d'allégresse et m'accompagner de ses félicitations quand je m'éloignai, car le gazon et les fleurs naissaient en abondance sous mes pas. »

A ce récit, Abd-el-Mottalib, ravi d'admiration, s'écria : « Je tire de ce prodige un augure favorable, et j'espère que de toi sortira enfin le précieux dépôt promis à notre race. J'ai eu une vision dans le même sens. »

Cependant le vœu qu'Abd-el-Mottalib avait fait à l'occasion de ses recherches du puits de Zem-Zem faillit anéantir en un moment ces grandes espérances, car aussitôt que le nombre de ses fils eût atteint celui qu'il avait demandé à Dieu, il s'était mis en devoir d'en immoler un pour s'acquitter de sa promesse. A cet effet, il écrivit leurs noms sur autant de feuilles, afin que le sort désignât celui d'entre ses enfants qui devait être offert en holocauste. Il jeta ces bulletins dans le creux de la Caâba, et ce fut le nom d'Abd-Allah qui sortit. Abd-el-Mottalib prit alors l'enfant par la main, pour le conduire au lieu du sacrifice.

Mais les Koraïchites, effrayés de cette résolution, arrêtèrent Abd-el-Mottalib en lui criant : — « Attendez, peut-être trouverons-nous un autre moyen de contenter Dieu ; car enfin si vous venez à commettre un meurtre aussi horrible, chacun, prenant exemple sur vous, se croira autorisé à immoler son fils, et cette barbarie passera en loi parmi nous. Allez plutôt trouver la pythonisse de l'Hedjaz, elle pourra vous prescrire un équivalent qui satisfera également votre conscience. »

Abd-el-Mottalib s'empressa de suivre ce sage conseil: il envoya sans délai quelques-uns de ses serviteurs consulter la pythonisse. « Combien, dit-elle à ces gens, avez-vous actuellement de chameaux que vous puissiez immoler pour l'accomplissement du vœu? Dix, répondirent-ils. Retournez-vous en donc chez vous, reprit-elle, et mettez en présence, d'un côté votre jeune maître, de l'autre les dix chameaux. Jetez le sort sur lui et sur ces bêtes. Si le sort tombe sur l'enfant, augmentez de dix le nombre des chameaux, et continuez ainsi jusqu'à ce que le sort, en désignant enfin ces animaux, vous fasse connaître que Dieu est apaisé, qu'il agrée ce nombre de victimes en compensation du fils d'Abd-el-Mottalib. Égorgez-les aussitôt: par ce sacrifice Dieu sera satisfait et vous sauverez l'enfant. » — Dès qu'ils furent de retour, Abd-el-Mottalib exécuta de point en point les ordres de la pythonisse, mais le sort tomba constamment sur son fils jusqu'à ce que le nombre des chameaux se fut élevé à cent. Ainsi Abd-Allah fut racheté au moyen de cent chameaux. De là est venu la loi du prix de cent chameaux pour l'expiation d'un meurtre. C'est aussi à cet événement que le Prophète faisait allusion lorsqu'il disait: — « Je suis le fils de deux hommes qui avaient été destinés à être immolés » (Ismaïl et Abd-Allah).

Lorsqu'Abd-Allah fut parvenu à l'âge de vingt ou vingt-cinq ans, son père lui donna pour épouse la belle Amina, fille de Ouahb, fils d'Abd-Menaf, de la tribu des Benou-Zohra. Elle avait été recherchée en mariage par les plus nobles d'entre les Koraïchites. Dieu avait doué cette aimable fille d'une rare beauté et de tant de vertus qu'elle fut appelée la plus sage des femmes de son peuple.

Une tradition assure que le jour même des noces d'Abd-Allah, on compta jusqu'à deux cents filles de La Mecque qui moururent de chagrin, parce que le fils d'Abd-el-Mottalib leur avait préféré Amina. Enfin, vint le temps fixé par les décrets éternels de Dieu pour que la lumière de son apôtre se manifestât au monde : le Prophète fut conçu. Ce fut un vendredi, l'un des trois jours de la fête pendant laquelle on immolait des victimes dans la vallée de Mina, au moment où le peuple jetait les cailloux contre Satan. Il n'y eut aucune pythonisse ou prophètesse, parmi les Koraïchites, ou même chez les autres tribus de l'Arabie, qui n'eût connaissance de cette glorieuse conception, et pas une femme sur la terre qui ne souhaitât de donner le jour à un enfant mâle, dans l'espérance que la majesté prophétique résiderait en lui. C'est ce jour même que finit l'année des rois qui avaient fait tous leurs efforts, mais en vain, pour empêcher la venue de l'apôtre de Dieu : le trône d'Éblis (le démon) fut précipité au fond des enfers, les idoles des Gentils furent renversées. Les Koraïchites souffraient alors d'une grande disette ; la famine se faisait déjà sentir, lorsque soudain la campagne reverdit, les champs se couvrirent de moissons, les arbres se chargèrent de fruits ; ils eurent ainsi avec tant d'abondance tout ce qui est nécessaire à la vie, qu'ils appelèrent cette année l'année de la délivrance et de la joie.

Ce fut aussi dans ce temps que Dieu, pour signaler la glorieuse et sainte apparition de son apôtre, détruisit miraculeusement les maîtres de l'Éléphant, et confondit leur orgueil. Ce grand événement, dont le succès tout entier est dû à la prédilection de Dieu pour son Prophète, arriva deux mois après la naissance de Mahomet.

A cette époque les Abyssins étaient maîtres de la partie méridionale de l'Arabie. Ils l'avaient subjuguée, après avoir vaincu Dhou-Norouas, souverain de ce pays, environ quarante et un ans avant la naissance de l'apôtre de Dieu. Ce malheureux prince faisait profession du judaïsme. Il exerça tant de cruautés contre les chrétiens de ses états, que sa barbarie força le Nadjaschi (Négusch) ou roi d'Abyssinie, qui avait embrassé la religion chrétienne, à envoyer une puissante armée pour le mettre à la raison. Dhou-Norouas fut défait et réduit à une telle extrémité, qu'emporté par le désespoir, il poussa son cheval dans la mer, où il périt. Son royaume fut donné à Abiah, qui le gouverna sous la suzeraineté du Nadjaschi. Le prince qui régnait dans cette contrée, au temps de la guerre de l'Éléphant, était Abrahah, surnommé El-Aschram (le balafré), fils d'Abiah et chrétien comme son père. Il résidait dans la ville royale de Saanah, capitale de l'Yemen. Abrahah, jaloux de la gloire du temple de la Caâba, si réputé dans toute l'Arabie, à cause de la sainteté de son origine et de la célébrité de son pèlerinage, bâtit une église magnifique à Saanah ; il nomma cette église Ambes, c'est-à-dire Lion, et publia en même temps un édit, par lequel il enjoignait à tous les Arabes d'y venir faire leurs dévotions au lieu d'aller à La Mecque. Or, il arriva que le sanctuaire de cette église fut souillé outrageusement par un arabe de la tribu de Kenana, qui s'y était introduit en secret. Abrahah, indigné d'une profanation aussi détestable, résolut d'en tirer vengeance par la destruction du temple de La Mecque. Il entra donc en campagne avec une nombreuse armée d'Abyssins ; un éléphant blanc d'une grandeur prodigieuse, sur lequel Abrahah s'avançait, don-

nait à cette marche un aspect encore plus formidable. Lorsque ce prince fut parvenu à Taïef, à une journée environ de La Mecque, il envoya un de ses officiers nommé El-Asouad, fils de Makçoud, pour se saisir des troupeaux et de tous les effets appartenant aux habitants de cette dernière ville, qu'il trouverait dans la campagne. Il le chargea en même temps de porter au Schérif de La Mecque une lettre qui contenait ces mots : « Je n'ai pas dessein de vous maltraiter, mais la Caâba sera livrée aux flammes. » Abd-el-Mottalib, chef des Koraïchites, répondit à cet officier : — « Nous ne donnerons jamais notre consentement à la destruction de cette maison ; nous en laissons la défense à Dieu même, puisque c'est à lui qu'elle appartient. Toute la querelle doit donc se vider entre Dieu et votre roi, car nous sommes trop faibles pour oser vous résister. » Abd-el-Mottalib, accompagné de l'envoyé, alla trouver Abrahah dans son camp. Ce prince le reçut avec distinction : il descendit de son trône pour venir à sa rencontre, le fit asseoir et l'interrogea sur le motif qui l'amenait. Abd-el-Mottalib le pria de lui faire rendre son bétail. — « Mais, dit le roi, je croyais que vous veniez me supplier d'épargner la Caâba. » — « Seigneur, répondit le Schérif, avec une liberté respectueuse, ces bestiaux sont à moi, voilà pourquoi j'en réclame la restitution. Pour ce qui est de la maison de Dieu, c'est à celui qui en est le maître à la défendre. » — Abrahah lui rendit généreusement ses troupeaux et le congédia.

Abd-el-Mottalib, de retour à La Mecque, exhorta les Koraïchites à abandonner la ville et à se retirer sur les plus hautes montagnes, pour se soustraire à la fureur des ennemis. Après quoi il se rendit au temple et, tenant em-

brassé l'anneau de la porte, il fit cette prière : « O Dieu ! défends toi-même ton sanctuaire, puisque nous sommes hors d'état de repousser la violence. Ne permets pas que la croix triomphe aujourd'hui de tes serviteurs. Nos ennemis sont les tiens : extermine-les, et conserve-nous la Caâba. »

Cependant Abrahah, à la tête de ses troupes, arriva bientôt aux portes de la Mecque. Mais, comme il se disposait à entrer dans la ville, il se trouva subitement arrêté par une puissance invisible. Chaque fois qu'il poussait son éléphant vers la porte, cet animal, dont le nom était Mahmoud (loué), pliait les genoux et se couchait en signe d'adoration. L'armée d'Abrahah fut complètement détruite par des nuées d'oiseaux (ababils) dirigés par la main de Dieu et qui lançaient sur elle des traits mortels et des pierres portant des marques imprimées du ciel [1]. Ce miracle opéré de Dieu en faveur de son Prophète a été le sujet de la méditation et de l'admiration des auteurs arabes. L'année de cette miraculeuse défaite reçut le nom de l'année de la guerre de l'Éléphant.

Tels sont les faits qui, selon le récit des historiens arabes, précédèrent la naissance du Prophète.

1. Coran, chap. CV. L'*Éléphant*. Traduction Kasimirski.

VIE DE MAHOMET

I

Naissance de Mahomet. — Prodiges dont elle est accompagnée.

Mohammed Aboul-Cacem Ben Abd-Allah (Mahomet), père de Cacem fils d'Abd-Allah, naquit à La Mecque dans l'année de la guerre de l'Éléphant. Il devait le jour à Abd-Allah, le fils bien-aimé d'Abd-el-Mottalib, et à la belle Amina, fille de Ouahb, fils d'Abd-Ménaf, chef de la tribu des Beni-Zohra. [1]

Ce fut le lundi, douzième jour du mois de Rebi-el-Aouël, à midi, que Mahomet vint au monde, le soleil étant au signe du bélier. Au moment de sa naissance, une lumière

1. Les historiens ne sont pas d'accord sur l'année précise de la naissance du Prophète. Nous croyons qu'elle coïncide avec l'an 570 de l'ère chrétienne et la 39me année du règne de Kesra Anouscher ou Chosroës Nouschirwan, roi des Perses.

surnaturelle brilla tout-à-coup et éclaira au loin les villes, les villages, les châteaux et les places publiques de la Syrie. Dès qu'il fut né, il se jeta à genoux, et, pliant les doigts de ses deux mains, à la réserve des index qu'il tenait levés, il tourna le visage vers le ciel, en prononçant d'une voix distincte ces paroles : « Allah Akbar, Dieu est grand, il n'y a point de Dieu que Dieu, et moi je suis l'Envoyé de Dieu. » On ajoute qu'il vint au monde tout circoncis et sans être tenu par le cordon ombilical ; sur quoi, son aïeul, frappé d'étonnement et d'une sorte de respect, s'écria : « Certes, cet enfant est réservé à une haute destinée. »

Tous les prodiges qui accompagnèrent la venue de l'apôtre de Dieu ont été rapportés par sa mère Amina et confirmés par les témoignages des contemporains ; des traditions dont l'authenticité est bien établie en ont transmis la mémoire à la postérité. En voici les plus remarquables :

En premier lieu, les démons et les mauvais génies furent précipités du haut des étoiles et des signes du zodiaque, où ils s'étaient glissés pour épier de là ce qui se passait dans le ciel, et pour écouter à la dérobée les entretiens des anges. Ils en faisaient part ensuite aux magiciens et aux pythonisses ; aussi, par leur chute, les oracles des idoles cessèrent-ils entièrement sur la terre. Le Coran parle en ces termes de cet événement : « Nous avons posé, dit Dieu, des tours à l'entrée des régions célestes, et nous les avons armées de feux dévorants, pour en interdire l'accès aux mauvais génies. Nous en avons chassé tous les Satans ; mais si quelqu'un d'entre eux a la hardiesse d'y venir encore pour espionner, il y trouvera désormais des flammes qui l'empêcheront d'avancer. » Les démons,

en effet, tentèrent de rentrer par ruse dans leur ancien poste; mais ils en furent aussitôt repoussés et précipités dans l'abîme. Ils se plaignirent amèrement de l'impuissance dont les avait frappés la venue du Prophète : « Nous avons essayé, dirent-ils, de nous approcher du ciel, pour surprendre, comme par le passé, les entretiens des anges; mais nous l'avons trouvé muni d'une forte garde d'esprits célestes et entouré d'une ceinture de flammes meurtrières, depuis que le Prophète a été envoyé aux hommes. Autrefois, nous nous placions dans ces lieux pour écouter, à l'insu de tout le monde, les paroles qui se disaient dans le ciel; mais hélas ! quiconque ose s'y hasarder maintenant trouve des tourbillons de feu lancés contre lui de toutes parts. »

Secondement, le feu sacré des Perses, gardé par les Mages, et qui avait brûlé sans interruption depuis Zoroastre, durant l'espace de mille ans, s'éteignit tout-à-coup.

Puis, les eaux du lac Saoua, qui appartenait aux Beni-Hamdan, tarirent entièrement et pour toujours. Ce lac avait en longueur et en largeur plus de six parasanges[1], et il portait de grosses barques. Cependant son lit se dessécha si complétement qu'on a bâti dans ce lieu même une ville qui porte encore aujourd'hui le nom de Saoua. Enfin, un tremblement de terre ébranla le palais de Kesra Nouschirwan, roi de Perse; la secousse fut si violente, qu'il se fit une profonde crevasse aux murs de cet édifice, et que quatorze tours sur vingt-deux, furent renversées.

Kesra, tout effrayé de cet accident, fit appeler El-

1. Parasange, mesure de 30 stades; le stade est de 25 pas.

Moubedhan, grand-juge des Perses. C'était un homme rempli de science et qui passait pour avoir la connaissance de l'avenir. Le roi voulut savoir de lui la cause de ces prodiges. Mais El-Moubedhan, au lieu de lui en donner l'explication, lui fit le récit d'un songe qu'il venait d'avoir la même nuit. Il avait vu dans son sommeil des chameaux indomptés, suivis de fiers chevaux arabes, traverser le Tigre et se répandre dans la campagne. « Quels présages, demanda Kesra, saisi de crainte, tirez-vous de cette vision ? — J'en conclus, répondit El-Moubedhan, qu'il doit nous arriver quelque chose de fâcheux du côté des Arabes. »

Kesra, alarmé de ce concours de signes menaçants, écrivit aussitôt à Noman, fils de Mondhar, l'un de se vassaux, chef d'une tribu d'arabes chrétiens, qui faisait sa résidence à Hilla, ville située aux confins de la Syrie et de la Perse. Il lui ordonna d'envoyer à sa cour un homme capable de répondre aux questions qu'il voulait lui faire. Noman se rendit lui-même auprès du roi, accompagné de Abd-el-Meçih, fils d'Amrou, fils de Hénan-el-Ghassani, qui avait une grande réputation d'habileté dans l'art d'interpréter les songes et dans la science des pronostics. Kesra ayant demandé à ce dernier l'explication des prodiges qui lui causaient tant d'effroi : « Seigneur, répondit Abd-el-Meçih, je ne connais qu'un homme qui soit capable de vous satisfaire sur ce point : c'est un de mes oncles, qui demeure dans la province de Mécharif, à l'orient de la Syrie ; il se nomme Satih. — Hâtez-vous donc d'aller le trouver, reprit le roi ; consultez-le sur toute cette affaire, et ne manquez pas de venir promptement me rapporter l'explication qu'il vous en aura donnée. »

Abd-el-Meçih se rendit sans retard auprès de Satih; mais il le trouva à son lit de mort, affaissé sous le poids de l'âge, et près de rendre le dernier soupir. Quoique le vieillard fût sans connaissance, Abd-el-Meçih ne laissa pas de lui adresser les compliments et les salutations d'usage, en s'approchant de lui. Mais comme Satih ne répondait pas, le messager se mit à déclamer ces vers : « Est-il sourd ou entend-il, le chef de l'Yemen, ou bien a-t-il été enlevé dans les hauteurs des régions célestes ? O toi, habile à trancher les difficultés qui en ont rebuté tant d'autres ! toi qui éclaircis le front de l'homme soucieux, voici venir vers toi le scheïkh des enfants de Sénan, celui dont la mère est de la famille de Dhaïb, fils de Hadjan. Envoyé par le roi des Perses, il cheminait pendant les heures du sommeil, sans craindre ni les orages, ni les accidents de la fortune; une chamelle vigoureuse m'a fait franchir les espaces, montant et descendant avec moi dans les routes rocailleuses. »

Satih entendit ces paroles ; revenant alors comme d'un profond sommeil, il ouvrit les yeux et fit cette réponse : « Abd-el-Meçih, monté sur un chameau rapide, est venu voir Satih pour le consulter, lorsqu'il touche déjà au seuil de l'autre vie. O Abd-el-Meçih ! le roi de la maison des Sassanides t'envoie pour m'interroger sur la secousse qui a ébranlé son palais, sur la chute de quatorze tours de ce même palais, sur l'extinction du feu sacré des Perses, sur le dessèchement subit du lac Saoua. Il veut aussi avoir l'explication du songe d'El-Moubedhan qui a vu des chameaux et des chevaux arabes franchir les deux rives du Tigre. Sache donc, ô Abd-el-Meçih, que quatorze rois ou reines, nombre égal à celui des tours écroulées, régne-

ront encore sur la Perse, et qu'ensuite tout ce qui doit arriver aura son accomplissement. »

A ces mots, Satih expira. Abd-el-Meçih se hâta de revenir auprès du roi pour lui rapporter la réponse du vieillard. Cette explication, qui ne précisait rien, calma cependant les alarmes de Kesra, en lui montrant dans un avenir encore bien éloigné le moment de la catastrophe dont ces prodiges semblaient le menacer. « Avant que le sceptre ait passé dans les mains de quatorze d'entre nous, s'écria ce prince, il s'écoulera bien du temps ! » Et cependant le trône de Perse vit passer successivement dix maîtres dans le court espace de quatre années. Kesra vécut encore sept ans ; l'entière destruction de l'empire des Perses ne fut consommée que sous le khalifat d'Othman, la 31me année de l'Hégire, par suite de la mort de Yezdedjerd, le dernier roi de la dynastie des Sassanides.

Plusieurs auteurs veulent que Satih ait vécu encore quelque temps, après avoir fait cette réponse à Kesra. On ajoute même que, frappé d'admiration au récit des prodiges qui avaient signalé la naissance de l'Apôtre de Dieu, il se fit porter à La Mecque, où il annonça à Abd-Allah, père de Mahomet, et à Abou-Taleb, son oncle, la glorieuse destinée de cet enfant. Il termina ses véridiques prédictions en disant, au sujet du Prophète : « Son nom est connu dans le Pentateuque et dans l'Évangile : on l'appellera Ahmed dans le ciel, Mahomet sur la terre et Abou'l-Cacem dans le paradis. »

II

Festin d'Abd-el-Mottalib à l'occasion de la naissance du Prophète. — L'Apôtre de Dieu perd son père. — Sa première nourrice et ses frères de lait.

Le septième jour de la naissance de l'apôtre de Dieu, Abd-el-Mottalib, son aïeul, fit préparer à son intention un festin auquel il invita les plus considérables d'entre les Koraïchites. A la fin du repas, les convives dirent à leur hôte : « Eh bien ! ce jeune enfant en l'honneur de qui vous nous avez réunis ici, quel nom lui donnerez-vous ? — Je l'ai nommé Mahomet, répondit le grand-père. — N'eût-il pas mieux valu, reprirent les Koraïchites, lui donner le nom de quelqu'un de sa famille ? — C'est que j'ai voulu, répliqua Abd-el-Mottalib, que mon petit-fils fût glorifié par Dieu dans le ciel et par les créatures de Dieu sur la terre. »

Ce fut peu de temps après que le Prophète perdit son père. Abd-Allah était né environ vingt-cinq ans avant la guerre de l'Éléphant. Abd-el-Mottalib l'aimait tendrement, tant à cause de sa beauté que pour la douceur de son caractère et l'innocence de ses mœurs ; c'est à lui qu'il confiait le soin de sa maison et la conduite de ses affaires. Abd-Allah, chargé par son père d'aller chercher des provisions pour la famille, s'avança dans cette tournée jusqu'à Yathreb, où il mourut. Il fut inhumé dans la maison d'El-Harith, fils d'Ibrahim, de la tribu de Benou-Adi, qui étaient les oncles maternels d'Abd-el-Mottalib. Le

Prophète n'avait encore que deux mois ; quelques-uns prétendent même qu'il était encore dans le sein de sa mère. Abd-Allah, en mourant, ne laissa pour toute fortune que cinq chameaux et une esclave éthiopienne, dont le nom était Baraca, et le surnom Omm-Aïman, c'est-à-dire la mère fidèle.

La première nourrice de l'apôtre de Dieu, après sa mère, fut Thououaïba, affranchie d'Abou-Lahab, oncle paternel de Mahomet. Cette femme avait un fils nommé Masrouh, et ce fut avec le lait destiné à ce fils qu'elle nourrit le Prophète. Elle allaita, en même temps que lui, Hamza, oncle paternel de Mahomet, et Abou-Salama, qui furent ainsi l'un et l'autre frères de lait du Prophète.

III

Seconde nourrice de l'Apôtre de Dieu. — Événements merveilleux de l'enfance de Mahomet. — Mort de sa mère et de son aïeul Abd-el-Mottalib.

Comme l'air de la campagne était plus pur que celui de La Mecque, les parents de l'apôtre de Dieu prirent la résolution de l'envoyer dans quelque bourgade des environs. C'était le temps de l'année où les nourrices avaient coutume de venir du désert à la ville, pour y chercher des nourrissons. Il en arriva, comme à l'ordinaire, un grand nombre, qui toutes se pourvurent d'un enfant à nourrir. Une d'entre elles, Halima, fille d'Abou-Doouaïl, fils de Harith, de la tribu des Beni-Sâad, n'en trouva point d'autre que le petit Mahomet, qui venait de per-

dre son père. Les autres femmes avaient refusé de prendre cet enfant, par la raison qu'en se chargeant de lui, elles ne pouvaient espérer aucune de ces petites gratifications que chaque père de famille avait coutume de faire à la nourrice de son fils. Halima consentit donc à nourrir l'apôtre de Dieu. Elle le reçut de sa mère Amina et l'emmena dans son pays, qui était le canton des Beni-Sâad, où l'air était très-salubre, à cause de la fertilité du terroir, de la pureté des eaux et de l'excellence des pâturages. Ces qualités du climat eurent une heureuse influence sur la santé du jeune Mahomet et contribuèrent à lui former un bon tempérament, en sorte qu'en peu de temps, il devint grand, robuste et d'une admirable constitution. Aussi avait-il coutume de dire : « J'ai eu deux grands avantages en venant au monde ; l'un d'être né koraïchite, l'autre d'avoir eu une bonne nourrice qui m'a élevé parmi les enfants de Sâad. » Le Prophète disait encore : « Certes, Dieu, dans sa puissance et sa gloire, a créé sept cieux ; puis il a choisi le plus élevé d'entre eux pour y placer ses élus. Alors il a fait les créatures, et, parmi elles, il a choisi les enfants d'Adam ; puis, parmi les enfants d'Adam, il a choisi les Arabes ; puis, parmi les Arabes, il a choisi la postérité de Mondhar ; puis, dans la postérité de Mondhar, il a choisi les Koraïchites ; puis, parmi les Koraïchites, il a choisi les Béni-Haschem, et, parmi les Béni-Haschem, c'est moi qu'il a préféré ! »

Halima, qui s'était chargée comme à regret d'élever le petit Mahomet, ne tarda pas à reconnaître tout le prix du dépôt qu'elle avait entre les mains. Elle se voyait comblée des bénédictions du ciel, depuis que cet enfant était dans sa maison ; cette prospérité se répandait sur tous les

habitants de la contrée : la terre devenait plus fertile, les troupeaux regorgeaient de lait ; toute la tribu vivait dans l'abondance et dans la joie. Halima, charmée de cet heureux changement, ne put attribuer qu'à la présence du fils d'Abd-Allah toutes les faveurs que le ciel versait comme à pleines mains sur les Beni-Sâad. Aussi, quelque temps après, lorsqu'elle reporta son nourrisson à La Mecque, pour le faire voir à sa mère, elle pria instamment Amina de lui laisser l'enfant jusqu'à ce qu'il fut sevré, promettant d'en avoir grand soin et de le lui ramener bien portant. Amina y consentit, et la nourrice s'en retourna toute joyeuse au pays des Beni-Sâad, où l'apôtre de Dieu passa les trois premières années de sa vie.

On remarque plusieurs choses singulières touchant l'enfance de Mahomet. Quand la nourrice lui présentait le sein droit, il le prenait avec empressement, mais, lorsque c'était le gauche, il le refusait. Cela signifie, disent les docteurs, que Dieu lui-même l'instruisait, et qu'il lui inspirait la science et la justice. Une des merveilles dont j'ai été témoin, disait Halima, c'est qu'il ne se salissait point, et que je n'ai jamais été obligée de le laver, tant il était pur de toute souillure. Enfin, lorsqu'il eut grandi, s'il voyait ses frères de lait se mêler aux jeux des autres enfants, il ne manquait jamais de se retirer à l'écart. Un jour qu'ils folâtraient avec l'ardeur et la vivacité naturelles à cet âge, il les prit gravement par la main, et leur dit : « Nous ne sommes pas nés pour ces amusements. »

Mais voici un trait plus merveilleux encore, et qui démontre clairement la réalité des desseins de Dieu sur Mahomet. Masrouh, fils d'Halima, étant un jour aux

champs à garder les troupeaux avec le Prophète, qui n'avait alors que trois ans, deux anges, sous la figure de deux hommes vêtus de blanc, se présentèrent devant eux, portant un grand bassin d'or plein de neige. Ces inconnus se saisirent de l'apôtre de Dieu, l'emportèrent sur une colline voisine, le couchèrent par terre, lui fendirent le ventre et fouillèrent dans sa poitrine d'où ils tirèrent une certaine tache noire. Puis ils lui purifièrent l'intérieur du corps en le lavant avec cette eau de neige, et lui remplirent le sein de lumière ; ensuite, réunissant les chairs qui se cicatrisèrent aussitôt, ils le laissèrent parfaitement guéri et dans le même état qu'auparavant.

Les interprètes du Coran pensent que c'est à ce miraculeux événement que font allusion ces mots de la sourate quatre-vingt-quatorze : « N'avons-nous pas ouvert ta poitrine, et ne t'avons-nous pas soulagé du fardeau qui te pesait ? » Ces paroles sont conformes, d'ailleurs, à une tradition qui veut que l'ange Gabriel soit venu trouver l'apôtre de Dieu, lorsqu'il était encore dans sa première enfance, qu'il lui ait tiré le cœur et qu'il l'ait rempli de pureté, de foi et de science.

Au reste, il paraît certain que les théologiens entendent, par cette expression de fardeau qui pesait sur la poitrine de Mahomet, une tache ou une goutte noire qui est la source du péché dans le cœur de l'homme ; c'est, suivant eux, comme le stigmate du péché originel contracté en Adam, par suite de la désobéissance de nos premiers parents, et dont aucune personne n'a été exempte, pas même le Prophète, sinon Marie et son fils Jésus [1]. C'est

1. Son fils Jésus. C'est le Prophète des Musulmans qui parle.

une tradition sur laquelle on assure que Mahomet lui-même a prononcé, et là-dessus on a dit : Nul homme ne vient au monde qu'il ne soit frappé du démon : voilà pourquoi tout enfant jette des cris en naissant. Il n'y a que Marie et son fils Jésus à qui cela ne soit pas arrivé. D'autres savants ajoutent que Dieu mit un voile devant Marie et Jésus, pour les garantir des approches de Satan, en sorte que le démon, arrêté par cet obstacle, ne put toucher ni Marie, ni son fils ; ce qui fait qu'ils n'ont jamais été assujettis au péché, comme le reste des enfants d'Adam.

Cependant Masrouh, qui avait été témoin de l'étrange opération que les anges venaient de faire sur Mahomet, courut aussitôt en avertir Halima. « O ma mère ! s'écria-t-il de loin, deux hommes vêtus de blanc viennent de prendre ce koraïchite ; ils l'ont étendu par terre et lui ont ouvert le ventre. » A ces mots, la nourrice et Harith, son mari, volèrent tout effrayés vers le lieu où Masrouh avait laissé Mahomet. Mais, à leur grande surprise, ils trouvèrent l'enfant debout, les yeux levés vers le ciel et le visage tout éclatant de lumière, comme si le soleil eût résidé en lui. Ils l'interrogèrent avec empressement sur ce qui lui était arrivé. « Deux hommes, répondit avec calme le Prophète, m'ont couché par terre et m'ont ouvert la poitrine. »

Cet événement ayant fait faire des réflexions au mari d'Halima : « Je crains fort, dit-il à sa femme, que cet enfant ne soit atteint de folie, ou qu'il n'ait contracté quelque mal parmi les siens ; reconduisez-le dans sa famille. » Halima prit donc l'enfant dans ses bras et le rapporta à sa mère qui fut très-surprise de cette brusque résolution. « Pourquoi, dit-elle à la nourrice, me ramenez-vous mon

fils, vous qui étiez naguère si désireuse de le garder ? — J'appréhende, répondit Halima, que le démon ne se soit emparé de lui. — Il n'en est rien, reprit vivement Amina ; le démon n'a aucun pouvoir sur mon fils, car il est appelé à de hautes destinées. » La trace de l'incision faite par les anges au corps de Mahomet y parut toujours depuis ; elle s'étendait du creux de l'estomac jusqu'au bas du ventre, et formait une cicatrice semblable à une courroie très-déliée. Anas, fils de Malek, un des compagnons et des amis particuliers du Prophète, assurait avoir vu lui-même cette suture sur l'estomac de l'apôtre de Dieu ; elle y demeura tant qu'il vécut.

Dans la suite, Halima se présenta au Prophète après le mariage de celui-ci avec Khadidja, et se plaignit à lui de la stérilité de l'année. Mahomet, reconnaissant des soins qu'elle avait donnés à son enfance, parla en sa faveur à sa femme, qui fit présent de quarante brebis à la nourrice de son époux. Plus tard, Halima et son mari Harith se rendirent auprès du Prophète, lorsqu'il eut commencé à annoncer la parole de Dieu, et tous deux embrassèrent l'Islamisme.

Le Prophète demeura avec sa mère pendant trois ans ; au bout de ce temps, il la perdit. Amina mourut dans une bourgade nommée El-Aboua, située entre La Mecque et Médine. Elle avait conduit son fils dans cette dernière ville, pour y visiter ses oncles maternels de la famille d'Ali-Ben-Nadjar, et la mort la surprit pendant son retour à La Mecque. Mahomet n'avait alors que six ans. Abd-el-Mottalib, son grand-père, le prit sous sa tutelle et l'aima si tendrement qu'il le préférait à ses autres enfants. Ce vieillard vénérable le faisait asseoir sur son lit, faveur

qu'il n'accordait à personne autre, et le contemplant avec bonheur, il disait souvent à ses fils : « Nous devons avoir grand soin de ce jeune enfant; il sera la gloire de notre maison. » Mahomet ne passa que deux ans chez son aïeul. Abd-el-Mottalib mourut, et Abou-Taleb, un de ses fils, lui succéda dans la charge de surintendant de la Caâba et dans la tutelle du Prophète. A cette époque, l'intendance de la Caâba, avec les prérogatives de la souveraineté qui y étaient attachées, passa de la famille de Mahomet à une autre branche de la race de Haschem.

IV

Voyage de Mahomet en Syrie. — Il fait ses premières armes et donne une preuve signalée de sa sagesse à son retour à La Mecque.

Abou-Taleb, oncle et tuteur du Prophète, ayant eu occasion de faire un voyage en Syrie pour les affaires de son commerce, emmena avec lui son pupille, alors âgé de treize ans. Il était accompagné de quelques personnes, entre autres de Belâl, qui devint dans la suite le premier muezzin, ou crieur public de la mosquée. Lorsqu'ils furent arrivés à Bosra, ville de Syrie, à quatre journées au midi de Damas, ils descendirent au monastère d'Abd-el-Kaïs, où demeuraient quelques religieux de la connaissance d'Abou-Taleb. Ils y trouvèrent un moine Nestorien, appelé Félix et surnommé Bohaïra, qui les reçut avec les plus grands honneurs, et leur donna un splendide festin.

Bohaïra avait reconnu, dans la personne de Mahomet,

l'apôtre de Dieu, tant au caractère de sa physionomie qu'à plusieurs indices qui tenaient du prodige. Il avait vu en effet, au-dessus de la tête de cet enfant, une nuée qui le préservait des feux du soleil, et il avait remarqué que partout où s'asseyait le jeune Mahomet, des arbres dont les branches avaient séché depuis longtemps se revêtaient de feuilles pour lui donner de l'ombre, signes certains de la dignité prophétique qui résidait en lui. Après le repas, Bohaïra prit l'apôtre de Dieu par la main ; il le conduisit hors de la salle, passa derrière l'enfant, et lui ayant découvert le cou, il aperçut distinctement entre les deux épaules le sceau de la prophétie ; c'était une sorte de loupe de la grosseur d'un œuf de pigeon. Bohaïra porta la main avec respect sur ce signe sacré, et crut à la vérité de la mission du Prophète. Ensuite, il ramena Mahomet dans la salle, et dit à Abou-Taleb : « Retournez-vous en avec cet enfant ; prenez-bien garde surtout qu'il ne tombe entre les mains des Juifs ; car de hautes destinées sont réservées à ce fils de votre frère. »

En s'entretenant familièrement avec Abou-Taleb et Belâl, Bohaïra leur prédit fort au long tout ce qui devait arriver à l'apôtre de Dieu. « Mais surtout, ajouta-t-il en insistant sur sa première recommandation, gardez-vous bien du peuple du Livre. » C'est ainsi qu'il désignait les Juifs. Abou-Taleb et ses compagnons suivirent les conseils du moine. Ils revinrent sur-le-champ à La Mecque et y rendirent compte des signes et des miracles de la prophétie que Dieu leur avait fait connaître durant le voyage.

Cependant l'apôtre de Dieu était parvenu à l'âge de puberté. C'était le plus beau et le mieux fait de tous les

hommes ; mais il brillait surtout par son esprit, par sa sagesse et par la noblesse de ses sentiments. Ses réponses étaient admirables, ses discours toujours sincères, et il montrait une aversion si forte pour toutes les actions honteuses que ceux de sa famille l'avaient surnommé El-Amin, le fidèle, en témoignage des qualités précieuses que Dieu s'était plu à réunir en sa personne.

A l'âge de quatorze ans, le Prophète fit ses premières armes sous son oncle Abou-Taleb, chérif de La Mecque, à l'occasion de quelques hostilités qui éclatèrent entre les Koraïchites réunis à d'autres familles de Kénana et les Beni-Haouazin. Cette guerre, dont on ne connaît pas la cause, fut appelée El-Fidjar, impie et criminelle, parce que, dans son cours, les Beni-Haouazin violèrent la sainteté des mois sacrés, qui étaient au nombre de quatre, durant lesquels il était défendu de prendre les armes. La fortune sembla d'abord favoriser les Beni-Haouazin, mais bientôt elle se déclara pour les Koraïchites et leurs alliés.

A peu près vers le même temps, le Prophète de Dieu donna une preuve signalée de la sagesse que Dieu avait mise en lui. Les Koraïchites, ayant trouvé que le temple de la Caâba était d'une construction trop basse et trop étroite, voulurent le démolir, pour le relever sur des dimensions plus grandes; mais, quand le nouveau bâtiment fut monté à l'endroit où devait être placée la pierre noire, c'est-à-dire à la hauteur de deux coudées et deux tiers, il s'éleva de grands débats entre les tribus, parce que chacune voulait avoir l'honneur de poser la pierre. Pour mettre fin à ces vives contestations, on convint de s'en rapporter à la décision de celui qui se présenterait le premier à la porte du temple appelée El-Haram. Or, il

arriva que ce fut l'apôtre de Dieu : on le fit juge du différend. En sa qualité d'arbitre, le Prophète commanda de mettre la pierre sur un large manteau, dont les bords seraient tenus par les délégués de chaque tribu, et de l'élever d'un mouvement simultané jusqu'au lieu où elle devait être placée. Quand la pierre noire fut parvenue à cette hauteur, l'apôtre de Dieu la prit et la posa de ses propres mains. La pierre noire a été apportée à Ismaïl par l'ange Gabriel ; c'est le seul objet venant du paradis que la terre possède. Elle est placée à l'angle de la Caâba, qui regarde Basra. Cette pierre n'a point cessé d'être visitée et vénérée dans les temps d'ignorance comme depuis l'Islamisme. Lorsque la nouvelle Caâba fut achevée, on la couvrit d'abord d'une toile de fin lin d'Égypte ; plus tard elle fut revêtue d'un tissu rayé de l'Yemen. Dans la suite, l'an de l'Hégire soixante-treize, Hadjadj, fils de Joucef, l'orna d'une étoffe de soie enrichie de broderies d'or.

V

Second voyage de Mahomet en Syrie. — Prodiges qui l'accompagnent.

L'apôtre de Dieu ayant atteint l'âge de vingt-cinq ans, la renommée de son exacte probité et de sa bonne foi parvint à la connaissance de Khadidja, fille de Khoouaïled, fils d'Açad, fils d'Abd-el-Uzza, fils de Kossay, fils de Kelab, qui joignait à l'éclat du mérite personnel l'illustration de la naissance et les avantages de la fortune. Cette femme opulente et généreuse s'intéressa au sort

de ce jeune homme qui s'était concilié l'affection de tout le monde, et lui accorda sa confiance ; elle lui proposa donc d'entreprendre, pour les affaires de son négoce, un voyage en Syrie, en compagnie d'un de ses serviteurs qui s'appelait Maïçara, moyennant une rétribution ou un bénéfice dont ils réglèrent la valeur. Dépourvu de patrimoine et ne voulant devoir ses moyens d'existence qu'au travail de ses mains, Mahomet accepta avec empressement une offre aussi obligeante. Khadidja était alors âgée de quarante ans. Elle avait amassé de grandes richesses dans le commerce, auquel les Koraïchites s'étaient adonnés de tout temps. Elle était veuve de deux maris : Atik, des Beni-Makhzoum, et Abou-Halat, fils de Malek. C'était une personne sage et pieuse; Dieu l'avait douée de grandes vertus; elle se recommandait surtout par une vie irréprochable et par la pureté de ses mœurs. — Mahomet, muni de tout ce qui était nécessaire au succès de son entreprise, se mit donc en chemin avec Maïçara, pour accomplir le voyage de Syrie, en qualité de facteur de Khadidja.

Lorsqu'ils furent arrivés à Bosra, il s'arrêtèrent au couvent du moine Bohaïra, le même que le Prophète de Dieu avait vu dans son premier voyage. Ils trouvèrent dans ce couvent un autre religieux, appelé Nestor, qui jouissait d'une si haute réputation de sagesse et de lumières, que tout le monde venait le consulter. Il se fit de nouveaux prodiges en présence de ces deux moines. Un arbre, au pied duquel Mahomet venait de s'asseoir, reprit une vigueur nouvelle; il se revêtit de feuilles, se chargea de fleurs et de fruits ; tout le terrain d'alentour se couvrit de verdure, tandis que l'arbre

étendant ses rameaux sur l'apôtre de Dieu, agitait doucement ses branches comme pour le caresser. A cette vue, les deux religieux ne purent retenir un cri d'admiration : ils crurent au Prophète de Dieu, et leur conversion précéda ainsi le temps de la mission divine. Ouaraka, fils de Naufal, et le moine Adas crurent aussi à l'apôtre de Dieu, mais seulement un peu avant la manifestation de son apostolat.

VI

Mariage de Mahomet avec Khadidja.

Mahomet, ayant réussi au gré de ses désirs dans toutes les opérations dont il s'était chargé, reprit le chemin de La Mecque avec Maïçara. Mais quand il fut arrivé à Marra-el-Dhouarhan, à une journée environ de La Mecque, il laissa la caravane continuer sa route au petit pas, et, prenant les devants, il entra dans la ville à l'heure de midi. Khadidja se trouvait en ce moment sur la terrasse de sa maison. Elle vit venir l'apôtre de Dieu, et aperçut distinctement deux anges qui étendaient leurs ailes au-dessus de sa tête, pour le garantir des ardeurs du soleil. Ravie d'admiration et de joie, elle fit remarquer ce prodige aux femmes qui étaient avec elle, et, dès ce jour, cette riche veuve conçut une estime particulière pour le Prophète. Mais lorsque Maïçara lui eut raconté les choses merveilleuses dont il avait été témoin, entre autres que, durant tout le voyage, deux anges lui avaient formé de leurs ailes un abri contre les

feux du jour, Khadidja, entendant ce récit qui confirmait ce qu'elle venait de voir de ses propres yeux, se prit d'un sentiment si vif d'affection et de respect pour l'apôtre de Dieu, que son âme était entièrement penchée vers lui. Aussi, quand Mahomet vint rendre compte du résultat de son voyage, elle lui paya le double du salaire dont ils étaient convenus.

Cette femme généreuse n'en demeura pas là ; à peine trois mois s'étaient écoulés depuis le retour de Mahomet, que, les sentiments que le Prophète lui avaient inspirés se fortifiant chaque jour, elle pensa sérieusement à offrir sa main à l'apôtre de Dieu. Elle fit part de ses intentions à son serviteur Maïçara et le chargea d'en parler au fils d'Abd-Allah. Le fidèle Maïçara trouva le Prophète animé des mêmes sentiments pour Khadidja, et tout-à-fait disposé à accueillir sa proposition. Le serviteur courut en instruire sa maîtresse, et, d'après cette assurance, celle-ci envoya à Mahomet un second message avec ces mots : « Je veux être votre épouse. »

Abou-Taleb, oncle du Prophète de Dieu, informé de leur résolution mutuelle, se rendit à la demeure de Khadidja, accompagné des principaux des Koraïchites, pour procéder à la célébration du mariage. A cette occasion, il prononça la formule suivante, dont le texte a été conservé comme un monument précieux des mœurs et des croyances parmi les Arabes de ce temps-là : « Louange soit à Dieu qui nous a fait naître de la race d'Ibrahim et du sang d'Ismaïl, qui nous a donné en héritage le pays du territoire sacré, qui nous a constitués les gardiens de la maison du pèlerinage, et qui nous a établis juges sur les hommes. Attendu que Mahomet, fils

d'Abd-Allah, mon neveu, avec qui aucun des Koraïchites ne peut être mis en comparaison pour la beauté, la vertu, la sagesse, l'esprit et la gloire, quoique dépourvu des biens de la fortune, lesquels ne sont qu'une ombre passagère et un dépôt qu'il faudra rendre un jour ; attendu, dis-je, que le fils de mon frère aime Khadidja, et que Khadidja éprouve le même sentiment pour lui, je déclare que je confirme leur union, et que je me charge de payer, au nom de Mahomet, la somme qui sera convenable pour la constitution du douaire. »

Après ces paroles, Abou-Taleb maria solennellement Mahomet avec Khadidja. Le Prophète de Dieu donna à sa femme, en présent de noces, douze onces d'or qu'Abou-Taleb compta de son bien propre, ou, selon d'autres, vingt jeunes chameaux. On fit ensuite le festin nuptial pour lequel on avait tué deux jeunes chameaux. Khadidja fit danser ses filles esclaves au son des timbales, tandis que l'apôtre de Dieu conversait familièrement avec ses parents et ses amis et les ravissait par la sagesse de son entretien. Dieu répandait la joie dans le cœur des deux époux. Abou-Taleb et tous les convives montrèrent, de leur côté, beaucoup de gaîté et d'enjouement.

Khadidja fut la première épouse du Prophète : elle n'eut jamais de rivale dans le cœur de son mari, et la fidélité conjugale de celui-ci fut sans reproche aussi longtemps qu'elle vécut. Elle fut aussi la première qui crut à la mission de l'apôtre de Dieu. Il la perdit trois ans avant l'Hégire. Mahomet eut de Khadidja tous ses enfants, à l'exception d'Ibrahim que lui donna Mariam l'Égyptienne, la huitième année de l'Hégire. Ils furent au nombre de huit : quatre fils et autant de filles. Les

enfants mâles sont : El-Cacem, dont le Prophète prit le surnom d'Abou'l-Cacem, père de Cacem, suivant la coutume des Arabes qui ajoutaient à leur nom celui de leur petit-fils premier-né ; Taïeb, Taher et Abd-Allah. Les fils du Prophète moururent tous en bas-âge. Ses quatre filles sont : Fatima, femme d'Ali, Zaïnab, femme d'Abou'l-As, Bokaïa et Omm-Kolthoum ; ces deux dernières furent l'une après l'autre mariées à Othman.

Le Prophète de Dieu, voyant sa fortune assurée désormais par son mariage avec la riche et généreuse Khadidja, renonça aux affaires du monde et ne songea plus qu'à vivre en paix dans l'intérieur de sa maison, en remplissant avec une exactitude scrupuleuse tous les devoirs qui résultaient de son nouvel état. Dieu lui inspira l'amour de la solitude et le goût de la retraite. Chaque année, il se confinait durant un mois dans la caverne du mont Harra, à trois milles de La Mecque, pour s'y livrer sans témoin à l'exercice de la prière et aux douceurs de la méditation.

VII

Mission de Mahomet.

Lorsque Mahomet fut arrivé à l'âge de quarante ans, Dieu l'envoya, en qualité de Prophète, à l'homme blanc et à l'homme noir, c'est-à-dire aux nations du Nord et à celles du Midi. Cette mission avait pour objet de rétablir partout la loi de Dieu et de détruire les superstitions en extirpant l'idolâtrie. Le Prophète n'était pas chargé d'abolir

entièrement le Judaïsme et le Christianisme; il devait seulement réformer ces religions, les dégager des abus qui s'y étaient introduits, et les ramener aux formes de l'Islamisme, ou véritable culte suivi par Ibrahim et confirmé par tous les Prophètes qui s'étaient succédé depuis ce patriarche. « En effet, comme le dit le Coran, Ibrahim, l'ami de Dieu, n'était ni juif, ni chrétien : il était vrai croyant et ne fut jamais du nombre des infidèles. » Une vision véridique vint révéler à Mahomet sa mission de Prophète. L'année de ce ministère étant donc venue, l'apôtre de Dieu se rendit, comme de coutume, au mois de Ramadhan, sur la montagne de Harra, accompagné de quelques-uns de ses serviteurs, pour y passer ce mois dans la retraite, loin du commerce des hommes. Il y demeura jusqu'à ce que la nuit dans laquelle Dieu Très-Haut voulut le glorifier fût arrivée. Cette nuit est appelée dans le Coran la nuit d'El-Chadar, ou du décret divin, parce que c'est alors même que le Coran descendit du ciel.

Dans cette nuit si auguste, qui arriva entre le vingt-troisième et le vingt-quatrième jour du mois de Ramadhan, l'ange Gabriel, à qui soit paix, vint visiter l'apôtre de Dieu, et lui dit : « Lis. — Je ne sais pas lire, répondit le Prophète. — Lis, reprit Gabriel, au nom de ton Seigneur qui a tout créé, qui a formé l'homme d'un peu de sang coagulé. Lis, car ton maître généreux a enseigné l'usage de l'écriture, il a appris aux mortels ce qu'ils ne connaissaient pas. » Le Prophète répéta ces paroles; ensuite il alla au milieu de la montagne, où il entendit une voix qui venait du ciel et qui disait : « O Mahomet, tu es l'âpôtre de Dieu, et moi, je

suis Gabriel. » Le Prophète resta debout quelque temps ; il contempla Gabriel, et demeura dans ce lieu jusqu'à ce que l'ange eût disparu. Quelques docteurs prétendent que Gabriel ne se montra que de loin à Mahomet, parce que l'ange lui apparaissait alors sous la figure même que Dieu lui a donnée. Le Prophète lui avait demandé cette faveur ; mais aussitôt qu'il eut vu l'esprit céleste sous sa forme réelle, ses yeux ne purent en soutenir l'éclat, et il tomba en défaillance. Depuis lors, Gabriel se montra presque toujours sous une apparence humaine, pour que le Prophète pût l'approcher de plus près.

A son retour à La Mecque, l'apôtre de Dieu rapporta à Khadidja tout ce qui lui était arrivé. « Je suis ravie, dit-elle, d'apprendre un événement aussi glorieux ; réjouissez-vous, mon cher époux ; assurément, par Celui qui tient entre ses mains l'âme de Khadidja, vous serez le Prophète de notre nation. Aussitôt elle alla trouver Ouaraka, fils de Naufal, fils de Harith, fils d'Açad, fils d'Abd-el-Ouzza, fils de Kossay, son cousin, qui avait étudié les livres et avait beaucoup appris en écoutant les docteurs des Juifs et des Chrétiens. Khadidja lui raconta ce que l'apôtre de Dieu avait rapporté. « Par le Dieu très-saint, s'écria le fils de Naufal, oui, par Celui qui tient dans ses mains l'âme d'Ouaraka, si vous m'avez dit vrai, ô Khadidja, Mahomet sera le Prophète de notre nation, n'en doutez pas; car la loi glorieuse qui a été apportée à Mouça (Moïse), fils d'Amram, a prédit sa venue depuis longtemps. »

Khadidja revint alors près du Prophète et lui répéta les paroles d'Ouaraka. Après cela, l'apôtre de Dieu alla faire sept fois le tour de la Caâba, puis il

rentra dans sa demeure. Depuis ce jour, les révélations se succédèrent pour lui sans interruption. On rapporte à la première apparition de Gabriel sur la montagne de Harra, l'institution du rite de l'ablution sacrée et celle de la prière que l'on doit faire en s'inclinant deux fois. Lorsque l'ange eut communiqué au Prophète le chapitre du Coran intitulé le *Sang coagulé*, et commençant par ce mot : « Lis, » il gratta la terre avec le pied, en fit jaillir une source d'eau vive, et enseigna au Prophète le précepte du Ouodhou (purification), et celui de la prière. Mahomet, transporté de joie, s'en retourna à sa demeure, et, le jour suivant, prenant Khadidja par la main, il la conduisit à la fontaine miraculeuse dans laquelle il fit lui-même l'ablution prescrite, pour enseigner à sa femme le rite de la purification. Khadidja l'imita en tout. Ainsi, ce fut elle qui, la première après le Prophète, fit la prière avec deux inclinations. Cette prière doit se faire deux fois le jour, suivant la parole du Très-Haut, afin de célébrer les louanges du Seigneur le soir et le matin.

VIII

Des premiers qui ont embrassé l'Islamisme : Khadidja, Ali et quelques autres.

De toutes les créatures humaines, Khadidja est la première qui ait embrassé l'Islamisme; nul autre ne la précéda. Ce fut à son occasion que le Prophète prononça ces paroles : « Entre les hommes, il s'en trouve plusieurs de parfaits; mais, parmi les femmes, on n'en compte que quatre : Asüa, femme de Firaoun (Pharaon);

Mariam (Marie), fille d'Amram; Khadidja, fille de Khoouaïled, et Fatima, fille de Mahomet. » Il est constant que Khadidja est la première qui se soit convertie, mais on n'est pas d'accord sur la personne qui vient immédiatement après elle. Cependant la plupart des docteurs assurent qu'Ali, fils d'Abou-Taleb, fut le premier qui se fit musulman après Khadidja. Les uns disent qu'il avait alors neuf ans; d'autres lui en donnent dix, d'autres onze. Longtemps avant l'institution de l'Islamisme, Ali était entré dans la maison du Prophète, où il avait été élevé sous ses yeux; voici à quelle occasion. Une certaine année, il y eut une grande disette chez les Koraïchites. L'apôtre de Dieu, faisant réflexion qu'Abou-Taleb avait une famille nombreuse, dit à son oncle Abbas : « Vous voyez que votre frère est chargé d'enfants; faisons donc quelques efforts, vous et moi, pour alléger son fardeau, en prenant chacun avec nous un de ses fils. » Étant donc allés ensemble chez Abou-Taleb, ils lui dirent : « Nous venons dans le dessein de vous soulager un peu, en pourvoyant à l'entretien de quelques-uns de vos enfants. — Pourvu que vous me laissiez mon fils Okaïl, répondit Abou-Taleb, faites des autres tout ce qu'il vous plaira. » Mahomet prit Ali et l'emmena chez lui. Abbas adopta Djafar, autre fils d'Abou-Taleb. Ali resta dans la maison de l'apôtre de Dieu jusqu'au temps de la mission prophétique, dont il rendit témoignage. Djafar demeura chez son oncle Abbas jusqu'au moment où il embrassa l'Islamisme. Ce qui prouve qu'Ali est le premier qui se soit fait musulman, après Khadidja et avant tous les autres hommes, c'est ce qu'il en dit lui-même dans ces vers : « Je vous ai tous précédés

dans l'Islamisme, lorsque je n'étais encore qu'un enfant et que je n'avais pas l'âge de l'intelligence. »

Le second prosélyte fut Zéïd, fils de Haritha, affranchi du Prophète. Ensuite vint Abou-Bekr-el-Siddik, ou le Véridique, qui s'appelait Abd-Allah, fils d'Abou-Kohafa. Avant l'Islamisme, on le nommait Abd-el-Caâba, serviteur de la Caâba, nom que l'apôtre de Dieu changea en celui d'Abd-Allah. Il prit le nom d'Abou-Bekr, père de la Vierge, lorsque le Prophète épousa sa fille Aïescha. On le surnomma El-Siddik, le Véridique, après qu'il eut confirmé de la manière la plus solennelle le récit que faisait le Prophète de sa visite au septième ciel. Il était âgé de trente-trois ans, quand il fit profession de la religion véritable. Après lui viennent : Othman, fils d'Affan ; Abd-el-Rhaman, fils d'Aouf ; Saad, fils d'Abou-Ouaccas ; Zobéïr, fils d'Aouan, et Talha, fils d'Obeïd-Allah. Ils furent appelés à l'Islamisme par Abou-Bekr qui les conduisit au Prophète ; ils crurent en lui et formèrent ainsi les premiers musulmans. Plus tard, on compta aussi parmi les prosélytes : Abou-Obéïda, qui se nommait Amer, fils d'Abd-Allah ; Obéïda, fils de Harith ; Saïd, fils de Zéïd, fils d'Amrou ; Abd-Allah, fils de Maçoud, et Ammar, fils de Jacer.

IX

Mahomet manifeste sa vocation.—Opposition qu'il rencontre.

Trois ans s'étaient déjà écoulés depuis que le Prophète avait été appelé à l'Islamisme ; mais cette vocation était restée secrète. Enfin Dieu lui commanda de la manifester

hautement et de faire entendre sa parole aux Arabes, un jour que le Prophète se promenait sur le mont Harra, tout pensif et le cœur rempli de tristesse et de découragement. Il était si fort affligé de voir que Dieu avait interrompu le cours de ses révélations, qu'il allait se précipiter du haut de la montagne, lorsque tout-à-coup il entendit une voix du ciel qui lui dit : « O Mahomet, tu es l'apôtre de Dieu ! » Le Prophète, ayant levé les yeux, vit Gabriel qui descendait vers lui. L'ange, vêtu d'une robe rouge, était assis sur un trône suspendu entre le ciel et la terre. Saisi de frayeur à cet aspect, le Prophète s'enfuit vers les siens, en s'écriant : « Enveloppez-moi. » Dans ce moment, Dieu fit descendre ces paroles du Coran : « O toi qui es enveloppé, lève-toi ; fais connaître à tes proches les avertissements du ciel ; glorifie ton Seigneur, purifie tes vêtements et fuis toute souillure »

La révélation ayant ainsi recommencé, Mahomet se vit dès lors investi formellement du caractère et de l'autorité de Prophète. Car dans ces paroles, disent les docteurs musulmans, était expressément contenue sa mission en qualité d'apôtre, dont la fonction principale est d'exhorter et de prêcher. Jusque-là, l'apôtre de Dieu s'était contenté d'appeler les hommes à la connaissance de la vérité, en présentant ses instructions dans des entretiens familiers et sous la forme de conseils affectueux ; mais, se voyant investi solennellement du ministère de Prophète, il exhorta avec force, il prêcha publiquement, il rendit sa vocation manifeste, il répandit la parole du Très-Haut partout où s'étendit son empire. Les auteurs musulmans et les talmudistes s'accordent à

assurer que Dieu avait révélé la mission de Mahomet à Moïse sur la montagne de Sinaï, en présence des autres Prophètes dont il avait pour cela évoqué les âmes. Le temps même de cette mission ne fut pas inconnu aux moines qui vivaient dans les monastères de la Syrie, si l'on en croit une tradition rapportée dans le livre intitulé : *Démonstration de la Prophétie*. Un arabe nommé Talfa y parle ainsi : « Comme je traversais la place publique de Bosra avec d'autres Koraïchites, un religieux nous voyant passer dit à quelqu'un : « Demandez à ces « marchands étrangers s'il ne s'en trouve pas un parmi « eux qui soit né sur le territoire de La Mecque ? — Je « suis moi-même de La Mecque, répondis-je. Sur quoi, « le moine s'approchant me dit : Ahmed n'a-t-il pas « encore paru ? — De quel Ahmed voulez-vous parler, « repris-je ? — Je parle, répliqua le religieux, du fils « d'Abd-Allah, fils d'Abd-el-Mottalib ; nous sommes dans « le mois de la manifestation ; il est le dernier des « Prophètes à venir. »

Pour commencer l'exercice de sa mission par ses proches et par ceux de sa propre tribu, conformément à ce passage du Coran « Exhorte tes proches, » le Prophète de Dieu appela Ali qui avait alors treize ou quatorze ans et lui dit : « Faites cuire un agneau et remplissez un grand vase de lait ; après quoi, vous inviterez en mon nom tous ceux de notre famille, afin que je puisse leur parler et faire entendre ce qu'il m'a été ordonné de publier. Ali obéit sans retard ; les conviés se réunirent au nombre de quarante. Parmi eux, se trouvaient les oncles de Mahomet, Abou-Taleb, Hamza Abbas et Abbou-Lahab. Ils mangèrent tous et furent

pleinement rassasiés. Ali, en voyant ce qui restait, fut étrangement surpris : « Un seul, s'écria-t-il, aurait pu manger ce qui a servi à les contenter tous. » A la fin du repas, l'apôtre de Dieu voulut entretenir l'assemblée ; mais, au moment où il allait prendre la parole, Abou-Lahab lui représenta qu'il gênerait les convives s'il cherchait à les retenir plus longtemps. A ces mots, il se leva, prit congé du maître de la maison et sortit suivi de tous les autres. Lorsqu'ils furent sortis, le Prophète, mécontent du procédé d'Abou-Lahab, se tourna vers Ali et lui dit : « Vous avez vu comme cet homme a rompu toutes mes mesures en me fermant la bouche. Apprêtez donc pour demain un festin pareil à celui-ci, et invitez-y les mêmes personnes. »

En conséquence, Ali prépara un nouveau repas où se réunirent tous les invités de la veille. Lorsqu'ils eurent mangé l'agneau et bu le lait, le Prophète, se hâtant de prendre la parole, leur dit : « Il n'y a assurément parmi les Arabes personne qui ait jamais apporté à son peuple une chose comparable à ce que je vous présente aujourd'hui ; car je vous propose les biens de ce monde et ceux de l'autre vie. Dieu Très-Haut m'a commandé de vous appeler à lui. Qui d'entre vous veut m'aider dans l'accomplissement de cette œuvre ? Qui consent à partager avec moi la peine et le fardeau de l'apostolat, à devenir mon lieutenant, mon délégué, mon frère ? »

Comme l'assemblée demeurait silencieuse, et que les convives se regardaient les uns les autres, incertains de ce qu'ils devaient répondre à une proposition aussi étrange, Ali, le plus jeune de tous, le bouillant Ali, ne pouvant

contenir son impatience en les voyant ainsi hésiter, se leva hardiment : « C'est moi, s'écria-t-il, qui veux faire ce que vous demandez. Si quelqu'un s'oppose à votre mission, je lui briserai les dents, je lui arracherai les yeux, je lui fendrai le ventre, je lui romprai les jambes. C'est moi, ô apôtre de Dieu, c'est moi qui veux être votre vizir sur eux. « Le Prophète alors le serra dans ses bras et dit, en le montrant aux convives : « Voici mon lieutenant, mon délégué, mon frère ! Vous l'écouterez et vous lui obéirez. » A ces paroles, l'assemblée se leva, et tous éclatèrent de rire en disant à Abou-Taleb : « Vous voilà bien averti que c'est à vous d'obéir désormais à votre fils. » Toutefois, rien ne fut capable de rebuter le Prophète ; il ne se laissa point déconcerter par les railleries des impies, ni décourager par l'incrédulité de la plupart de ses proches. Il continua de faire ce que Dieu Très-Haut lui avait ordonné, appelant les hommes à la connaissance de la loi qui lui avait été révélée, et marchant d'un pas ferme dans la voie des commandements du ciel, à travers les ennuis et les persécutions que lui suscita la haine sacrilége des fauteurs de l'idolâtrie.

Dans les premiers temps, les Koraïchites ne s'éloignèrent pas de lui et ne combattirent point sa doctrine. Ils semblaient regarder les discours de Mahomet au sujet de la religion comme l'expression de sentiments qui, n'excédant pas les limites d'une opinion personnelle, n'avaient par cela même rien de dangereux pour la paix publique. Ils ne s'étaient point émus des paroles de blâme qu'il jetait sur leur culte ; ils avaient vu avec une sorte d'indifférence son empressement à répandre les

principes de la foi nouvelle, tant qu'il avait renfermé l'exercice de son ministère dans l'enceinte du foyer domestique. Mais quand le Prophète, obéissant aux inspirations de Dieu, leur eut reproché avec force leur malheureux penchant pour l'idolâtrie, leur impiété, leur endurcissement; lorsqu'il leur eut signifié qu'ils seraient traités comme leurs pères, qui, pour la même infidélité, avaient été jetés dans les feux de l'enfer, alors ils se réunirent tous contre lui et se déclarèrent ouvertement ses ennemis, à l'exception d'un petit nombre que Dieu conserva à l'Islamisme.

Abou-Taleb n'avait pas embrassé la religion du Prophète ; mais, comme il protégeait hautement son neveu, quelques-uns des plus considérables d'entre les Koraïchites se rendirent un jour chez lui. Parmi eux étaient Otba et Schaïba, tous deux fils de Rabia ; Abou-Sofian, fils d'Omaïa; Abou-Bohtohri, fils de Hescham ; Asouad, fils de Mottalib ; Abou-Djahl, fils de Moghaïra-El-Makhzoumi ; son oncle Walid, fils de Moghaïra, Nabih et Monabbeh, tous deux fils de Hadjadj, de la famille de Sahm, et As, fils de Waïl, de la même famille, ce dernier, père d'Amrou-ben-el-As.

S'adressant donc à Abou-Taleb, ils lui dirent : « O Abou-Taleb, votre neveu insulte à notre religion ; il accuse nos sages d'ignorance et de folie et reproche à nos pères d'être restés dans l'erreur. Empêchez-le donc de nous outrager ainsi, de crainte qu'il ne mette entre nous la division et la discorde. » Abou-Taleb les écouta attentivement, et les congédia avec des paroles honnêtes.

Cependant l'apôtre de Dieu ayant continué l'œuvre de sa mission et blessé plus profondément l'orgueil des

Koraïchites, en leur reprochant rudement leurs vices et leurs superstitions, les mêmes personnages revinrent trouver Abou-Taleb, et, après avoir répété ce qu'ils avaient dit la première fois, ils ajoutèrent : « Si vous ne lui interdisez pas ses attaques, nous vous déclarons que nous sommes résolus à le combattre, lui et ses adhérents, jusqu'à l'entière destruction de l'un des deux partis. » Alarmé de ces menaces, Abou-Taleb avertit sérieusement Mahomet de la disposition où étaient les Koraïchites à son égard. Le Prophète, croyant alors que son oncle l'abandonnait, s'écria : « O mon oncle, quand même ils placeraient le soleil à ma droite et la lune à ma gauche, ils ne me feraient pas sortir de la voie des commandements du Très-Haut. » Après avoir ainsi parlé, le Prophète ne put contenir son émotion; ses yeux se remplirent de larmes; puis, il se leva et fit quelques pas pour s'éloigner. Mais Abou-Taleb, attendri, le rappela : « Restez, ô fils de mon frère, lui dit-il, et obéissez à votre conscience, car, pour moi, par Dieu puissant, je ne vous livrerai pas à vos ennemis. » Dès lors, les Koraïchites s'assemblèrent et résolurent de proscrire quiconque ferait profession de l'Islamisme. Mais Dieu secourut puissamment son apôtre par le moyen d'Abou-Taleb qui le protégea en toute occasion.

X

Migration des premiers Musulmans en Abyssinie.

Les compagnons de l'apôtre de Dieu étaient en butte à la méchanceté des Koraïchites qui, n'écoutant plus que leur haine, les injuriaient et les maltraitaient avec

fureur. Voyant donc que la persécution devenait de jour en jour plus violente, le Prophète de Dieu craignit pour la vie de ses chers prosélytes, et ne voulut pas qu'ils restassent exposés plus longtemps à d'aussi grands périls. Touché de leurs souffrances, il dit à ceux qui n'avaient point de famille pour les protéger : « Dispersez-vous par le monde. — O apôtre de Dieu, répondirent-ils, de quel côté irons-nous? — De ce côté là, reprit-il, en leur montrant le chemin de l'Abyssinie : c'est le pays le plus propre à vous servir de refuge. Il y a là un roi pieux qui ne commet point d'injustices et n'en souffre pas dans ses états. Retirez-vous donc dans cette contrée jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu d'accorder aux Musulmans la consolation de le servir en sûreté. » Les compagnons de l'apôtre de Dieu partirent sur le champ, au nombre de onze hommes et de quatre femmes. C'étaient : Othman, fils d'Affan, et sa femme Rokaïa, fille du Prophète; Zobeïr, fils d'Aaouam; Abd-Allah, fils de Maçoud; Abd-el-Rhahan, fils d'Aouf; Abou-Hodaïfa, fils d'Otha, et sa femme Sahala, fille de Sohaïl; Maçaad, fils d'Omaïr; Abou-Salma, fils d'Ald-el-Açad, et sa femme Salama, fille d'Omaïah; Othman, fils de Mathoun; Amer, fils de Rabia, et sa femme Lili, fille d'Abou-Hantamah; Hateb, fils d'Omar, celui qui le premier mit le pied sur la terre d'Abyssinie, et Sohaïl, fils de Bahida.

Ces exilés se dirigèrent du côté de la mer. Quand ils furent arrivés à Djioddah, port éloigné de La Mecque d'environ deux journées de chemin, à l'occident, ils s'embarquèrent sur un navire qu'ils avaient loué pour le prix d'un demi-dinar, et firent voile vers l'Abyssinie. Cet événement se passa la cinquième année de la mission

prophétique, au mois de Redjeb. On a donné à cette migration le nom d'Hégire première, pour la distinguer de la seconde Hégire, qui marque le temps où le Prophète se réfugia de La Mecque à Médine.

Lorsque les Musulmans furent arrivés dans les états du Nadjaschi (Négus) — on appelait de ce nom le roi d'Abyssinie, — ils se virent à couvert des persécutions de leurs ennemis. Jouissant d'une entière liberté de conscience sous les lois de ce sage monarque, ils servirent Dieu à leur manière, sans que personne les inquiétât. Ils passèrent ainsi dans une paix profonde les deux mois suivants de Schaâban et de Ramadhan.

C'est dans cet intervalle que le chapitre du Coran intitulé *El-Nedjm*, l'étoile, descendit du ciel par le ministère de l'ange Gabriel. Or, il arriva que le Prophète, après l'avoir connu, se prosterna pour adorer Dieu, et que des idolâtres qui furent témoins de cette adoration imitèrent le Prophète dans cet acte extérieur, en se prosternant comme lui. Dès que la nouvelle en fut parvenue en Abyssinie, les Musulmans réfugiés dans ce pays en conclurent que les Koraïchites étaient devenus fidèles. Dans cette pensée, ils repassèrent la mer et s'approchèrent de La Mecque, mais, à peine avaient-ils mis le pied sur les confins du territoire sacré, qu'ils furent désabusés et n'osèrent aller plus avant. Il n'y en eut que trois qui eurent la hardiesse d'entrer, mais en secret, à La Mecque, Othman, fils d'Affan, Zobéïr, fils d'Aaouam et Othman, fils de Mathoun. Le reste retourna en Abyssinie. Ils y virent bientôt arriver de nouveaux compagnons d'exil. Les Koraïchites persécutant avec plus d'animosité que jamais les fidèles qui

se convertissaient, l'apôtre de Dieu jugea qu'il fallait de nouveau céder au malheur des temps. Il permit donc une seconde fois à ses prosélytes de se retirer en Abyssinie. Djafar, fils d'Abou-Taleb, se mit à leur tête, ayant avec lui sa femme Asama, fille d'Omaï. Plusieurs autres vinrent les joindre successivement, ou seuls, ou avec leurs familles ; en sorte que le nombre des Musulmans réfugiés en Abyssinie s'éleva à quatre-vingts hommes et dix-huit femmes, sans compter les enfants qu'ils avaient emmenés avec eux et ceux qui leur étaient nés dans ce pays.

Après la retraite des Musulmans chez les Abyssins, l'apôtre de Dieu put demeurer encore quelque temps à La Mecque, grâce à la protection de son oncle Abou-Taleb. Cependant la haine des Koraïchites contre lui s'enflammait de plus en plus, et, s'ils n'employèrent pas la violence et la force ouverte pour se défaire du Prophète, il n'y eut point de moyens cachés, de ruses et d'artifices qu'ils ne missent en usage pour lui nuire. Ils eurent même recours à l'art magique, aux enchantements, aux prestiges et aux sortiléges, afin d'assouvir leur vengeance. Ils suscitèrent contre lui les démons pour le fatiguer, pour lui faire perdre courage et pour l'obliger de renoncer à son entreprise. Enfin, il lui causèrent tant d'ennuis et de chagrins qu'il se vit contraint de changer de demeure et de chercher un asile pour lui et ses nouveaux compagnons. Il fit choix, à cet effet, de la maison d'un nommé Orkam, située sur la colline de Safa, à peu de distance de La Mecque. L'apôtre de Dieu s'y retira avec trente-huit de ses prosélytes ; il y demeura l'espace d'un mois, et, dans cet intervalle, il ne cessait

d'appeler les hommes à l'Islamisme, suivant le commandement de Dieu Très-Haut.

XI

Conversion de Hamza, fils d'Abd-el-Mottalib, et d'Omar, fils d'El-Khattab.

Un jour que Mahomet était assis sur le seuil de la maison de Safa, il arriva qu'Abou-Djahl (père de la folie), fils de Hescham « que Dieu maudisse ! » l'un des ennemis les plus acharnés du Prophète, passa devant lui, et l'insulta en proférant de grossières injures, auxquelles l'apôtre de Dieu ne répondit pas un mot ; ensuite, il continua son chemin et se rendit à l'assemblée des Koraïchites où il prit place, sans parler de ce qu'il venait de faire. Hamza, oncle du Prophète, était dans ce moment à la chasse. A son retour, une servante d'Abd-Allah, fils de Djodhan, l'instruisit de l'offense faite par Abou-Djahl à son neveu Mahomet. A ce récit, Hamza, transporté de colère et d'indignation, jura qu'une telle offense ne resterait pas impunie, et, ayant encore son arc passé sur l'épaule, il alla droit à la maison sainte, où il trouva Abou-Djahl assis au milieu de l'Assemblée. Hamza, s'approchant de lui, leva son arc, et, en déchargeant un grand coup sur la tête du fils de Hescham, il lui fit une profonde blessure. « C'est donc toi, lui cria-t-il en même temps, c'est donc toi qui as vomi toutes sortes d'injures contre Mahomet à cause de sa doctrine ? Eh bien ! apprends que, moi aussi, je suis de sa religion, et que tout ce qu'il dit, je le dis de même. » Tous ceux de la famille

des Beni-Makhzoum, tribu à laquelle appartenait Abou-Djahl, se levèrent à l'instant pour courir à la défense du blessé. Mais Abou-Djahl, un peu revenu de l'étourdissement causé par la violence du coup, leur dit : « Laissez-le, car j'ai cruellement outragé le fils de son frère. » C'est par cette action héroïque que Hamza devint un parfait musulman, et sa conversion fut pour le Prophète un sujet de gloire et un puissant secours.

Quelques-uns disent qu'après cette conversion éclatante de Hamza, les Koraïchites comprirent que le parti de l'apôtre de Dieu allait toujours se fortifiant, et que dès lors ils ne se montrèrent plus aussi ardents à le poursuivre de leurs calomnies. Mais la tradition la plus généralement suivie porte qu'ils résolurent, dans leur assemblée, de se défaire de l'apôtre de Dieu. Il ne s'agissait même plus que de trouver un homme assez déterminé pour aller tuer Mahomet, lorsque Omar se présenta aux Koraïchites ; il déclara qu'il se chargeait de ce coup de main et sortit aussitôt, armé de son épée, pour exécuter cette détestable entreprise.

Il allait chercher le Prophète, dans l'intention d'accomplir son abominable dessein, lorsqu'il rencontra Noaïm-ben-Abd-Allah, qui lui dit : « Où vas-tu de ce pas, Omar ? » Celui-ci lui fit connaître sa résolution. « Si tu fais cela, reprit Noaïm, tu vas avoir sur les bras tous les fils d'Abd-Ménaf ; que ne vas-tu plutôt assouvir ta colère sur ta sœur Amina et sur son mari Saïd, fils de Zéïd ; car ils ont l'un et l'autre embrassé l'Islamisme. » A ces mots, Omar le quitta, et s'en alla droit au logis de sa sœur. Il entre brusquement et, n'écoutant que sa rage, il se précipite sur Saïd, son beau-frère, le

renverse par terre, lui met un pied sur la gorge et va lui enfoncer son épée dans la poitrine. En vain Amina veut s'élancer au secours de son époux ; Omar la frappe si rudement au visage qu'il en fait jaillir le sang. « O ennemi du ciel, s'écria Amina, est-ce ainsi que tu me traites, parce que je professe l'unité de Dieu ! Oui, en dépit de tes fureurs, je serai musulmane. » En même temps, elle se mit à réciter à haute voix la formule de la double profession de foi : « Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est l'apôtre de Dieu. » Puis, s'adressant à Omar : « Achève, lui dit-elle, achève ton ouvrage ! » Ces paroles touchèrent le cœur de l'infidèle ; il eut honte de son emportement et, se levant de dessus Saïd, il se retira un peu à l'écart. « Eh bien, leur dit-il, montrez-moi ce que vous teniez tout à l'heure. » C'était la sourate Taha, la vingtième, écrite sur une feuille volante. Omar, en entrant chez eux, les avait trouvés lisant cette sourate, en compagnie d'un autre musulman nommé Khababb, qui fut du nombre de ceux qu'on appela Ansariens, auxiliaires ; mais, à sa vue, ils avaient caché la divine écriture. Sa sœur, craignant qu'il ne déchirât ce feuillet, refusa de satisfaire sa curiosité, mais elle céda enfin à ses vives instances et lui présenta la sourate. Omar y lut ces paroles : « Au nom de Dieu plein de miséricorde, nous n'avons pas fait descendre le Coran du ciel pour te rendre malheureux, mais afin que ce livre soit un guide pour celui qui craint Dieu, et certainement je suis Dieu. Il n'y a point de Dieu que moi. Sers-moi donc et fais la prière au nom de moi seul !... » « Que cela est beau, que cela est noble ! s'écria Omar, pénétré de respect, que j'ai de vénération pour ces

paroles ! Il faut que celui qui parle de la sorte soit si grand, qu'aucun autre ne puisse être servi que lui seul. Je souhaite ardemment de faire profession d'une religion aussi sainte. » Khababb s'était tenu caché jusqu'alors pour se soustraire aux violences d'Omar ; mais, quand il eut entendu la protestation du frère d'Amina, il se rassura et vint auprès de lui. Omar, persistant dans les bonnes résolutions que Dieu venait de lui inspirer, leur demanda en quel lieu se tenait le Prophète, et, sur leur réponse qu'il le trouverait à la colline de Safa, il partit sur-le-champ pour se rendre dans ce lieu. Le Prophète y était en effet, avec environ quarante musulmans, tant hommes que femmes, parmi lesquels se trouvaient Hamza, Abou-Bekr et Ali.

A peine Omar eut-il paru sur le seuil de la maison, que les premiers qui le virent furent remplis d'épouvante et coururent se cacher. Hamza, étonné de cette agitation soudaine, en demanda la cause. « Ne voyez-vous pas, lui répondit-on d'une voix tremblante, qu'Omar frappe à la porte ? » Cette nouvelle glaça d'effroi tous les compagnons du Prophète ; car ils connaissaient le caractère violent de ce Koraïchite, aussi bien que sa haine aveugle pour tout ce qui tenait à la religion nouvelle ; ils ne doutaient point qu'il ne fût venu avec de mauvaises intentions. Mais l'apôtre de Dieu ne se contenta pas d'ordonner qu'on ouvrît à Omar, il s'avança lui-même à sa rencontre jusque sous le vestibule. Il le prit d'une main par le pan de sa robe, de l'autre saisit brusquement la garde de son épée et, l'attirant vivement à lui : « Fils de Khattab, dit-il d'une voix sévère, que viens-tu faire ici ? Ne crains-tu pas que

cette voûte ne s'abîme sur ta tête, en châtiment de ton impiété ? Parle, que viens-tu chercher ? » Omar, pénétré de repentir, voulut d'abord se jeter aux pieds du Prophète ; mais celui-ci le retint. Alors le fils de Khattab exposa le sujet de sa visite : « Je viens, dit-il, pour croire en Dieu et en son apôtre, » et aussitôt il récita la formule de la double profession de foi : « J'atteste qu'il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, qui n'a ni compagnon ni associé, et que Mahomet est son serviteur et son apôtre. »

A un changement aussi inespéré, toute l'assemblée jeta un cri de joie si puissant que le bruit s'en fit entendre jusque dans l'intérieur de la Caâba. Enfin Omar pria instamment le Prophète de les conduire tous au temple, pour rendre à Dieu leurs actions de grâce. « O apôtre de Dieu, s'écria-t-il, quelque chose qui nous arrive de la part des Koraïchites, soit que nous vivions, soit que nous mourions, ne sommes-nous pas dans la voie de la vérité ? » L'apôtre de Dieu, admirant la foi et le zèle de son nouveau prosélyte, lui répondit : « Oui, fils de Khattab, j'en jure par Celui qui tient mon âme entre ses mains, que vous viviez ou que vous mouriez, vous êtes dans la voie de la vérité. — Confirmez-nous donc dans ces grands mystères, reprit Omar. — Il n'y a pas longtemps, répliqua Mahomet, que j'ai vu en prière ce qui nous arrive aujourd'hui. — Jusqu'à cette heure, répartit Omar, il n'y a eu dans ma maison aucun siége où je ne me sois assis comme infidèle ; dorénavant, il n'y en aura pas un sur lequel je ne me place en qualité de fidèle. » Pour comprendre ce que dit Mahomet, qu'il avait eu connaissance de la prochaine conversion d'Omar,

il faut savoir que la nuit qui précéda le jour où Dieu Très-Haut toucha le cœur du fils de Khattab, le Prophète avait fait cette prière : « O Dieu, fortifie l'Islamisme par la conversion d'Omar, fils de Khattab, ou par celle d'Abou-Djahl, fils de Hescham. » Dieu Très-Haut exauça sa prière; mais ce fut en faveur du fils de Khattab.

Après cet entretien, l'apôtre de Dieu sortit de sa maison pour se rendre au temple, suivi de ses prosélytes. Hamza se tenait à sa droite et Omar à sa gauche. Il s'avança majestueusement, marchant sur une route frayée, dont le sable était battu et fin comme de la fleur de farine. Tous ses compagnons le suivaient, imitant sa gravité et son recueillement; c'est dans cet ordre qu'ils arrivèrent aux portes de La Mecque, où ils firent leur entrée avec beaucoup de solennité. Les Koraïchites, saisis de respect à la vue de cette marche imposante, remarquaient avec terreur Omar et Hamza, qui, semblables à deux lionnes auxquelles on a ravi leurs lionceaux, jetaient autour d'eux des regards menaçants et paraissaient n'attendre qu'un signe du Prophète pour fondre sur ses ennemis. Après avoir fait les circuits autour de la Caâba, selon le rite sacré, l'apôtre de Dieu entra dans le temple pour s'y livrer à la prière avec ses compagnons, et l'on ne souffrit pas qu'aucun idolâtre approchât de la personne du Prophète, ni se mêlât avec les Musulmans.

XII

L'apôtre de Dieu est persécuté. — Il prophétise et il opère un miracle. — Abrogation du décret des Koraïchites.

La septième année de la mission prophétique, les Koraïchites, alarmés des progrès de l'Islamisme, s'assemblèrent dans la plaine des Cailloux, au voisinage de La Mecque, et résolurent une seconde fois de tuer l'apôtre de Dieu partout où ils le rencontreraient. Mais la nouvelle étant venue aux oreilles d'Abou-Taleb, ce généreux parent s'empressa de réunir les Haschémites et les Beni-Mottalib : il leur commanda de faire placer Mahomet au milieu d'eux, de veiller à la sûreté de sa personne et de le conduire, sans perdre un moment, dans un château qu'il possédait au fond d'une gorge de montagnes, à peu de distance de La Mecque.

Cet ordre fut exécuté avec beaucoup de soin et de diligence. Les Haschémites, sans distinction de culte, entrèrent avec le Prophète dans le château d'Abou-Taleb où ils se renfermèrent pour veiller sur ses jours. Il n'y eut parmi eux que le seul Abou-Lahab, fils d'Abd-el-Ouzza, fils d'Abd-el-Mottalib, qui se rangea du parti des Koraïchites. Abou-Lahab était l'oncle du Prophète, mais il en était aussi un des plus implacables ennemis. Sa femme, Omm-Djemel, fille de Harb, sœur d'Abou-Sofian, partageait ses sentiments de haine pour Mahomet. C'est elle que Dieu Très-Haut appelle dans le Coran la porteuse de bois, parce qu'elle allait semer des épines sur le chemin que l'apôtre de Dieu devait parcourir.

Comme la prudence et l'activité d'Abou-Taleb avaient

déjoué les complots des Koraïchites, ceux-ci tinrent conseil de nouveau et convinrent de proscrire en masse les Haschémites et les Beni-Mottalib. En conséquence, ils publièrent un décret en vertu duquel il était expressément défendu à tous ceux de leur tribu d'entretenir aucune espèce de relations avec ces familles, tant qu'elles n'auraient pas livré Mahomet. L'acte en fut écrit sur une feuille de parchemin et, pour lui donner plus d'authenticité, on le suspendit à la muraille dans l'intérieur de la Caâba, le jour de la nouvelle lune de Moharrem. Ce manifeste commençait par ces mots : « En ton nom, ô Dieu, etc. » Ces paroles restèrent en leur entier, mais toutes les autres qui composaient le décret de proscription furent rongées par les vers. On assure que la main de celui qui en avait écrit le libellé sécha aussitôt que la dernière lettre en eut été tracée : cet écrivain s'appelait Manner, fils d'Akréma.

L'apôtre de Dieu se tint renfermé avec les Haschémites dans le château de son oncle Abou-Taleb, durant trois ans environ, c'est-à-dire jusqu'au temps où le décret de proscription fut aboli. Dans cet intervalle, les Koraïchites en armes gardaient étroitement les passages, pour affamer les assiégés, en leur interdisant toute possibilité de communiquer avec le dehors, et pour les contraindre par là à capituler; en sorte que ceux-ci, ne pouvant recevoir que très-peu de secours, et comme à la dérobée, se trouvaient fort à la gène dans les murs de ce château. Les deux partis ne se voyaient qu'aux jours des solennités publiques du pèlerinage, durant lesquels toutes les hostilités étaient suspendues chez les Arabes; cependant, malgré la sainteté de ce temps, ils ne pouvaient contenir

leur animosité, et ils se chargeaient avec fureur chaque fois qu'ils venaient à se rencontrer. Pendant les fêtes de La Mecque, auxquelles on affluait de toutes les tribus de l'Arabie, l'apôtre de Dieu ne craignait pas d'exposer sa vie pour la conversion des pèlerins. Il se mêlait parmi eux et leur tenait ce langage : « O vous, enfants d'une telle tribu, je suis l'apôtre de Dieu, écoutez mes paroles. Je vous commande de servir Dieu uniquement, sans lui associer aucune créature, et de rejeter tout autre culte que le sien. Il faut aussi que vous croyiez en moi, que vous me regardiez comme le véritable Prophète de Dieu et comme son apôtre envoyé de lui pour appeler les hommes à la connaissance de sa loi. »

Mais, d'un autre côté, son oncle Abou-Taleb, en sa qualité de pontife de la religion nationale, s'opposait de tout son pouvoir au succès des prédications de l'apôtre de Dieu. Dans son aveuglement, il criait aux Arabes : « Enfants, ne croyez à rien de ce que vous dit mon neveu. Il veut vous détourner du culte de nos grandes divinités El-Lat et El-Ouzza, pour vous attirer dans les erreurs nouvelles qu'il a imaginées et pour vous engager dans l'impiété. Gardez-vous bien de l'écouter. » Ainsi, ce même Abou-Taleb, qui veillait avec tant de sollicitude sur la personne de Mahomet, se faisait le défenseur des idoles et s'élevait de toutes ses forces contre la véritable religion que le Prophète avait reçu mission d'annoncer aux hommes.

Dans la neuvième année de la mission prophétique, il se livra une sanglante bataille entre les Romains et les Perses, en Syrie (619). Ces derniers remportèrent la victoire. Les Koraïchites, qui étaient idolâtres, en firent

de grandes réjouissances; car les Perses, adorateurs du feu, suivaient la religion des Mages et n'avaient point d'Écritures. Mais les Musulmans s'affligèrent de la défaite des Romains, parce que ceux-ci avaient l'Écriture sainte. C'est au sujet de cette victoire des Perses sur les Romains que descendit du ciel la trentième sourate du Coran intitulée *Les Romains*, et qui commence ainsi : « Les Romains ont été vaincus dans le voisinage de cette terre ; mais ils seront vainqueurs à leur tour au bout de quelques années ; c'est l'affaire de Dieu qui assiste qui il lui plaît, car il est puissant et miséricordieux. »

A cette occasion, il s'éleva une grande dispute entre Abou-Bekr et Obba, fils de Chalf, sur la question de savoir dans combien d'années cette victoire devait arriver ; car la sourate n'en avait point précisé le temps. Abou-Bekr gagea que ce serait dans trois ans, et, après de vives contestations, les deux adversaires firent un pari de dix jeunes chameaux. Abou-Bekr alla sur-le-champ en instruire le Prophète, qui lui conseilla de hausser la gageure et de prolonger la durée de l'intervalle jusqu'à neuf ans. Abou-Bekr revint donc trouver Obba; il lui proposa d'élever le pari jusqu'à cent chameaux et de prolonger le terme jusqu'à neuf années. Obba y consentit. Mais il arriva que, dans ce laps de temps, Obba fut tué à la bataille d'Ohoud, de la propre main de l'apôtre de Dieu, la troisième année de l'Hégire. Cependant, au bout de neuf ans, les Romains ayant remporté une victoire signalée sur les Perses, le jour même que le Prophète avait marqué, bataille de Mossoul, sur le Tigre, perdue par Chosroès II en 628, Abou-Bekr gagna son pari. En conséquence, il reçut les cent chameaux

qui lui furent remis fidèlement par l'héritier d'Obba, et qu'il amena en triomphe devant l'apôtre de Dieu. L'accomplissement de cette célèbre prophétie est, suivant les docteurs, une des preuves les plus évidentes que le Coran est descendu du ciel, parce qu'un événement alors si caché dans l'avenir n'a pu être connu que de Dieu.

La dixième année de la mission prophétique, le décret fulminé par les Koraïchites contre l'apôtre de Dieu et ceux de sa famille fut abrogé. Voici à quelle occasion. Un jour Mahomet dit à Abou-Taleb : « Sachez, mon oncle, que le Seigneur a livré aux vers le feuillet écrit par les Koraïchites ; il n'y est resté que le nom de Dieu : tout ce qui n'était qu'injustice et animosité en a disparu. » Là-dessus, Abou-Taleb alla trouver les Koraïchites et leur rapporta les paroles du Prophète, en ajoutant : « Si cela est vrai, vous devez cesser vos persécutions contre nous ; mais, si c'est un mensonge, je suis prêt à vous livrer le fils de mon frère. » Ils en demeurèrent d'accord, puis ils allèrent ensemble examiner le feuillet, et ils le trouvèrent effectivement rongé par les vers, comme le Prophète l'avait dit. Les Koraïchites en éprouvèrent autant de dépit que de surprise ; mais, liés par leur parole, ils ne purent s'empêcher d'abolir le pacte par lequel ils avaient banni tous les Haschémites. Le Prophète et ses parents eurent dès lors la liberté de sortir du château où ils avaient été si étroitement resserrés jusque-là.

XIII

Nouvelles persécutions contre le Prophète. — Il en est accablé de douleur.

Dans le temps que l'apôtre de Dieu était revenu avec ses prosélytes dans sa maison de Safa, il arriva qu'un jour Abou-Bekr, sortant de ce lieu, rencontra Abou-Djahl « que Dieu maudisse ! » Celui-ci l'aborda et lui dit : « Eh bien ! il paraît que les affaires de votre Mahomet en sont venues à ce point qu'il s'est vu contraint de se confiner avec les siens dans l'intérieur d'une maison, où il débite à son aise ses sottises et ses impostures, en disant : « Je suis Mahomet, l'apôtre de Dieu. — C'est parce qu'il est Prophète, comme il le dit, répondit Abou-Bekr-el-Siddik (le témoin sincère), que je me suis attaché à lui. Mahomet est prédestiné de Dieu pour être un signe éclatant de sa miséricorde sur son peuple, sur ceux qui aiment sa parole et sur quiconque le suit. Mais, des motifs de sa retraite forcée, je n'en ai point connaissance, et je ne l'ai point vu d'aujourd'hui. — Va donc le trouver, reprit brutalement Abou-Djahl, et dis-lui de ma part qu'il se rompe le cou ou qu'il s'en aille si loin qu'on n'entende jamais parler de lui dans le monde. » Abou-Bekr, indigné d'une aussi horrible imprécation, fut tenté de se jeter sur ce misérable pour le châtier et le faire repentir de son insolence ; mais le fidèle compagnon du Prophète réprima ce premier élan de colère et se contenta de lui répondre, avec l'accent du mépris : « Qu'y a-t-il de commun entre l'apôtre de Dieu et toi ? Crois-moi, retiens ta langue, de peur que je ne

t'étrangle, si je ne puis te mettre à la raison. » Cela dit, Abou-Bekr tourna le dos à cet impie et s'en alla du même pas à la demeure de Khadidja, où il pensait trouver le Prophète. Mahomet était en ce moment avec ses oncles Hamza et Abbas, dans la maison d'Abou-Taleb. Sur cette indication que lui donna Khadidja, Abou-Bekr prit aussitôt le chemin de ce logis; mais, ayant trouvé Mahomet à la sortie de chez son oncle : « Je viens, ô apôtre de Dieu, dit-il, de la maison des Musulmans, et sur ma route j'ai rencontré Abou-Djahl, qui vous a accablé de malédictions; mais ne vous inquiétez pas des injures de ce misérable. Quant à moi et à ceux de ma famille, nous vous sommes dévoués de corps et d'âme : que Dieu vous bénisse et vous donne sa paix ! »

Comme ils marchaient ensemble, Nasaha, serviteur d'Othman, fils d'Affan, vint dire à l'apôtre de Dieu que son maître faisait demander à quelle heure il pourrait le voir, parce qu'il avait quelque chose d'important à lui communiquer, ainsi qu'à Abou-Bekr. « Retourne vers ton maître, répondit le Prophète, et dis-lui que mon compagnon et moi nous allons de ce pas à ma demeure où nous l'attendrons. » Au retour de Nasaha, Othman courut chez Mahomet qu'il trouva avec Abou-Bekr. « O mon seigneur, dit Othman, après avoir fait un salut respectueux, ô apôtre de Dieu, Abou-Djahl « que Dieu maudisse ! » est venu me trouver aujourd'hui même et m'a parlé ainsi, avec la jactance et l'emportement que vous lui connaissez : « Les impostures de « Mahomet sont arrivées à leur terme, et sa vie va « prendre fin; oui, j'en jure par El-Lat et El-Ouzza !

« Mahomet a réuni de nouveau ses proches dans la
« maison de Sofa, et leur a dit : Dieu, mon Seigneur,
« m'a commandé dans une révélation d'exhorter ceux
« de ma famille. Dès que j'ai appris cette nouvelle,
« j'ai tout quitté, et, me mettant en campagne, j'ai
« prévenu les gardiens du Temple ; j'ai averti les prin-
« cipaux des Arabes ; j'ai si bien fait que j'ai rassemblé
« soixante-dix hommes des plus considérables d'entre
« nous. Je les ai engagés à monter à cheval demain
« matin, et nous irons tous ensemble, sans perdre un
« moment, trouver Habib, fils de Malek, surnommé le
« Sage. C'est, comme vous le savez, un prince âgé de
« cent quarante ans ; il a été tour à tour juif, chrétien et
« sabéen ; en un mot, il n'y a aucune religion qu'il ne
« connaisse, pas un livre qu'il n'ait lu. Nous le prierons
« de venir, lui, ses cousins et ses sujets. Outre cela,
« a-t-il ajouté, vous n'ignorez pas que Habib, fils de
« Malek, commande à vingt mille cavaliers. On l'invi-
« tera à se transporter dans la plaine des Cailloux, où
« s'assembleront les habitants de La Mecque et tous
« ceux qui demeurent sur le territoire sacré. Enfin, on
« va convoquer tout le monde, et quiconque refusera de
« s'y rendre sera puni de mort. De cette façon, nous
« sommes en mesure de serrer de près les Haschémites,
« ainsi que leur seigneur et maître Mahomet, fils d'Abd-
« Allah. Habib, fils de Malek, examinera son affaire,
« en qualité de juge suprême ; il le fera comparaître et
« l'interrogera pour qu'il ait à se défendre en présence
« de tout le peuple ; et je sais, de science certaine, que
« Mahomet sera mis à mort par l'ordre de Habib, fils
« de Malek, en expiation de ses impostures. Oui, a-t-il

« ajouté, j'en jure par nos grandes déesses El-Lat et
« El-Ouzza, je ferai volontiers l'abandon de toute ma
« fortune et de celle de ma famille à Habib et aux siens,
« en reconnaissance de ce bienfait. Ce n'est pas tout :
« je pétrirai de la poussière de charbon avec de l'urine
« de chameau, et je souillerai le visage de tous les par-
« tisans de Mahomet avec ce mélange. J'en marquerai
« toutes les portes des Haschémites et des enfants d'Abd-
« el-Mottalib. Si je vois quelques-uns des Arabes passer
« du côté des Haschémites, je leur noircirai pareillement
« le visage, j'en ferai autant à leurs portes. C'est de
« cette façon que je prétends les récompenser de leur
« stupide crédulité et de leur attachement à leur en-
« chanteur et magicien Mahomet, fils d'Abd-Allah. »
Enfin, prenant un ton moins rude, et feignant d'entrer dans mes intérêts, il a achevé en me disant : « Pour
« vous, Othman, père d'Omar, je sais que vous êtes un
« de ceux qui honorent et qui aiment Mahomet ; tenez-
« vous donc pour averti, et sauvez-vous au plus vite
« parmi les vôtres ; car j'appréhende fort qu'on ne vous
« fasse aussi un mauvais parti. »

Le Prophète, ayant entendu ce discours de la bouche d'Othman, baissa la tête et tint les yeux fixés vers la terre. Il parut glacé de terreur ; une sueur froide coulait de son front, en gouttes grosses comme des perles ; enfin, il tomba en défaillance. Abou-Bekr, le voyant en cet état, chercha à ranimer son courage, en lui adressant ces paroles : « O apôtre de Dieu, pourquoi vous abandonnez-vous à la crainte ? Dieu est assez puissant pour arrêter la furie de vos ennemis et pour déconcerter leurs desseins. — Oui, répondit le Prophète, je me repose en

Dieu; mais il éprouve cruellement son serviteur. » Cependant ses deux compagnons, témoins de son trouble et de sa grande faiblesse, faisaient leurs efforts pour le soutenir sur leurs bras.

XIV

L'ange Gabriel vient consoler et fortifier Mahomet.

Tandis que l'apôtre de Dieu était ainsi plongé dans la douleur et dans l'accablement, l'ange Gabriel se montra à lui, tout resplendissant de lumière. A sa vue, Mahomet fut saisi de frayeur ; la sueur ruissela de son visage ; tous ses membres tremblèrent ; car l'ange lui apparaissait sous une forme extraordinaire. Sa grandeur était prodigieuse. Il avait cent têtes et cent paires d'ailes qui s'étendaient de l'orient à l'occident. Mais Gabriel, voyant le trouble du Prophète, se hâta de le rassurer en lui parlant ainsi : « O Ahmed, le Dieu Très-Grand te salue et te dit ces paroles par ma bouche : O mon bien-aimé, ô ma force, ô ma gloire ! je n'ai créé aucun Prophète plus grand que toi, je n'ai communiqué ma révélation à aucune créature plus noble, à aucun élu plus honorable. Pourquoi donc es-tu saisi d'horreur et de crainte ? c'est moi qui suis Dieu ; il n'y a point d'autre Dieu que moi. J'ai donné l'être aux créatures ; je les conserve et les fais vivre, et, sur un signe de ma volonté, tout ce qui a vie rentrerait dans le néant. Ne crains donc point, ô ma force et ma gloire ! L'univers conjuré ne pourrait rien contre toi. Les Arabes et les Barbares même entreront un jour dans ta religion, et tu ramèneras, outre ceux-là, plusieurs autres des enfants d'Adam.

Habib, fils de Malek, lui-même, se soumettra à toi, lorsqu'un grand miracle aura manifesté ton apostolat aux yeux de tous les habitants de La Mecque. Bientôt ta puissance sur eux montera au plus haut point de grandeur, et ta gloire sera universelle. O Ahmed, voici ce qui doit arriver : Habib, fils de Malek, viendra à toi, amenant avec lui sa fille infirme, qui n'a point l'usage des pieds ni des mains, et qui est privée de la vue, de l'ouïe et de la parole. Sache donc que Mourad, fils d'Aïadh, le Madanite, a épousé par procuration cette femme qu'il n'a pas encore visitée. Il lui apporte en présent nuptial cent chameaux, cent chevaux et dix mille dinars. Lors donc que Mourad viendra chez sa femme, il sera étrangement surpris de la voir impotente, sourde, muette et aveugle. Il s'en plaindra amèrement à Habib, qui, pour remédier à ce malheur, raisonnera ainsi : Il faut que je mène ma fille à la Caâba; je la ferai porter sept fois autour de la maison sacrée, puis je lui ferai boire en abondance de l'eau du puits de Zemzem, devant l'angle du temple; ensuite, je prierai le Prophète Ibrahim, l'ami de Dieu, de la guérir de ses infirmités. Mais je t'avertis, ô Ahmed, qu'Ibrahim lui refusera son intercession. Alors Habib, fils de Malek, dira encore en lui-même, dans cette extrémité : Il faut donc que j'aille trouver Mahomet et que je lui dise : Si tu es véritablement Prophète, demande à Dieu qu'il guérisse ma fille en lui rendant l'usage de tous ses membres ! C'est alors que je ferai éclater ma puissance et ta gloire; car je suis Dieu Très-Haut et tu es mon apôtre. Voici, continua Gabriel, où en sont présentement les choses : Habib, fils de Malek, va se rendre en personne dans la plaine des

Cailloux avec vingt mille hommes de ses parents et de ses sujets. Tu seras sommé de comparaître devant lui. Présente-toi hardiment. Quiconque croit n'est point saisi de frayeur, et celui qui espère en Dieu n'a ni crainte ni inquiétude. »

Cette révélation rendit au Prophète toute sa confiance et fit rentrer le calme dans son cœur. C'est pourquoi, ayant repris courage, il parla ainsi à l'ange : « Tes paroles, ô mon bien-aimé Gabriel, m'ont rempli de joie et de force ; mais ne pourrais-tu pas m'apparaître sous une forme moins terrible ? car, en présence de ta grandeur et de ta majesté, mon esprit se trouble, ma chair tressaille de frayeur. — Sous quelle figure, reprit l'ange, veux-tu que je descende vers toi ? — Sous celle de Dohiah, fils de Cholaïfa, répondit Mahomet, avec sa barbe, sa chevelure, son vêtement, son turban, sa taille, son air et sa voix. » Après cet entretien, Gabriel disparut. La face du Prophète devint tout éclatante de lumière ; sa tristesse fut dissipée, et il sentit en lui cette force que Dieu communique à ses élus. Cependant il ne dit rien de cette révélation à son épouse Khadidja ; il en parla seulement à ses amis Abou-Bekr et Othman. Abou-Bekr prit congé du Prophète et sortit, ayant sa main dans celle d'Othman. Quand ils furent dans la rue, Othman demanda à son compagnon quelle heure il était. « Hélas ! répondit ce dernier, que m'importe le cours du temps ! J'ai le cœur serré de tristesse, lorsque je repasse dans mon esprit les discours d'Abou-Djahl, et je ne puis m'occuper d'autre chose. Certes, je n'ouvrirai point ma boutique ni mes magasins, je ne vendrai ni n'achèterai rien, que je n'aie vu la tournure que va prendre cette

affaire, et la fin de tout ce que ce détestable Abou-Djahl « que Dieu maudisse ! » machine contre mon cher et bien-aimé Mahomet. »

XV

Conjuration des Koraïchites contre l'apôtre de Dieu. — Ils engagent Habib, fils de Malek, à s'établir juge entre eux et Mahomet.

Le lendemain, de grand matin, les principaux des Koraïchites avec les gardiens du temple, formant un escadron de soixante-dix cavaliers, se mirent en marche, suivis de leurs serviteurs et ayant à leur tête Abou-Djahl qui avait été l'instigateur de toute cette affaire. Ils étaient vêtus de robes de soie magnifiques ; leurs turbans étaient faits en peaux de castor au poil long et brillant ; ils portaient tous des lances, des épées et des boucliers. Cette troupe leste et bien équipée arriva ainsi en bon ordre devant le palais de Habib, fils de Malek. Alors, un des chefs demanda audience, fut introduit aussitôt et parla en ces termes : « Seigneur, voici les Koraïchites, gardiens du temple, accompagnés des principaux officiers du lieu sacré et des habitants les plus distingués de La Mecque, qui viennent devant vous au nombre de soixante-dix cavaliers. Ils se sont rendus ici, seigneur, pour une affaire de la plus haute importance, qui les intéresse tous, en général, et chacun en particulier. » Habib commanda qu'on les fît entrer, et ils furent tous admis en sa présence. Habib, fils de Malek, portait une robe de soie rouge parsemée de broderies en argent ; il était assis sur un trône d'ébène garni d'ivoire et de bois

de santal, et enrichi de lames d'or. C'était un vieillard vénérable âgé de cent quarante ans. Il avait été juif, ensuite chrétien, et enfin sabéen, en sorte qu'ayant passé par toutes les religions, il connaissait à fond les livres et les commentaires qui traitaient de la doctrine de chacune. Les Koraïchites se tenaient debout et dans une attitude respectueuse devant Habib, fils de Malek. Ce prince les accueillit gracieusement : il s'avança vers eux, les salua, se replaça sur son trône et les invita à s'asseoir. « Soyez, leur dit-il, les bienvenus ! seigneurs gardiens du temple, et vous tous, habitants du territoire de la ville de La Mecque ! Quelle affaire vous est survenue, et quel est le sujet qui vous amène ici? Alors, Abou-Djahl, « que Dieu maudisse ! » prenant la parole au nom de tous, s'exprima ainsi :

« O Habib, fils de Malek, vous n'ignorez pas que, sans vous, le culte de nos déesses, El-Lat et El-Ouzza serait aboli depuis longtemps, et que, sans votre protection, il ne resterait plus personne de la race illustre des Koraïchites. Vous savez également, Seigneur, que les enfants de Haschem sont en possession de la surintendance de la Caâba et de la garde du puits de Zem-Zem, aussi bien que de tous les objets sacrés, et que c'est à eux qu'appartient la gloire, la noblesse, l'excellence, en un mot, la supériorité sur tous les autres. Aussi, nous sommes bien éloignés de contester aux Haschémites leurs droits et de nous opposer à l'exercice de leurs prérogatives, et nous leur accordons avec empressement tout le respect qui leur est dû. Mais hélas ! il s'est élevé parmi eux un orphelin qui a été nourri chez un de ses oncles, après avoir perdu son père et sa mère,

lorsqu'il était en bas âge. Ce jeune homme s'est mis en tête de mépriser nos déesses et de nier leur divinité. Instruits de ses menées et de ses pernicieux desseins, nous nous sommes tenus en garde contre son impiété. Cependant, aujourd'hui, il en est venu à ce degré d'arrogance, qu'il prend et affecte des airs de grandeur et de majesté qui ne lui conviennent nullement. Il s'imagine qu'il est un prophète envoyé par le souverain seigneur du monde à l'homme blanc et à l'homme noir, au libre et à l'esclave, au grand et au petit. Il croit voir à tout moment je ne sais quel fantôme dans le ciel, et il se met à trembler de tous ses membres. Quant à nous, nous pensons qu'il est possédé de quelque mauvais génie ; car, lorsque nous lui demandons ce qu'il a, il extravague et nous dit sérieusement : Voilà l'ange Gabriel, le fidèle ministre de Dieu, qui vient de se manifester à moi, qui m'a défendu ceci, qui m'a commandé cela. Tant que sa folie a été sans danger pour la paix publique, nous avons ri de pitié des sottises qu'il débitait, sans nous en inquiéter autrement. Mais voici que, par ses discours artificieux, il est parvenu à jeter le trouble et la division dans nos tribus. Il devient donc urgent de mettre fin à ce désordre en frappant d'un châtiment exemplaire cet ennemi de notre repos et de nos lois. C'est pourquoi, Seigneur, nous venons humblement nous jeter à vos pieds pour implorer votre secours. Nous vous demandons avec instance que vous et votre peuple vous vous transportiez dans la plaine des Cailloux, et que là, en votre présence, s'assemblent, d'une part, les habitants de La Mecque, ainsi que les principaux gardiens de la Caâba et du lieu sacré, et de l'autre, les Haschémites

avec Mahomet, afin que vous examiniez les doctrines de ce prétendu Prophète. Nous sommes persuadés qu'il se rendra, lorsqu'il se verra confondu par la force de votre science et par le poids de vos arguments. Quand tous ses raisonnements seront réfutés et ses sophismes anéantis devant vous, nous vous supplions de le condamner à un bannissement perpétuel ou même à la mort, si vous le trouvez bon. Après cette sentence, nous exterminerons tous ceux qui se sont laissés séduire par ses artifices, ou bien, si vous le permettez, nous prendrons, d'un côté, du musc et du safran dont nous ferons un mélange, de l'autre, de l'urine de chameau et du charbon que nous broierons dans un bassin à part, et aussitôt que vous aurez pleinement convaincu l'Assemblée par la puissance de vos démonstrations, nous parfumerons les arabes avec la composition odoriférante de musc et de safran ; mais, pour les Haschémites et tous les partisans de Mahomet, nous leur noircirons le visage et les vêtements avec le charbon délayé dans l'urine de chameau ; par ce moyen, nous imprimerons sur leur front un sceau ineffaçable de honte et d'infamie. »

Habib, fils de Malek, ayant entendu ce discours, consentit à ce que demandaient les Koraïchites. Ceux-ci prirent congé de ce prince et passèrent la nuit suivante dans les festins et les réjouissances. Ils furent traités splendidement : on leur servit de toutes sortes de viandes, et ils burent des vins exquis dans des coupes d'or et d'argent. Le lendemain, de grand matin, ils reprirent le chemin de La Mecque. A la même heure, Habib fit sonner la marche pour se rendre avec tout son monde dans la plaine des Cailloux. On lui amena un coursier

magnifique sur lequel il se plaça; les Arabes qui l'accompagnaient montèrent aussi à cheval. Habib et son cortége s'avancèrent en bon ordre et au petit galop, jusque sur les hauteurs qui bordent la plaine des Cailloux. Pendant ce temps, les gens de pied suivaient, mais plus lentement, le même chemin avec les litières, les chariots chargés des tentes et des pavillons, les bêtes de somme et tout le bagage.

Sur ces entrefaites, Abou-Bekr se promenait de ce côté-là en compagnie de Moghaïra, fils de Schoba. Ils marchaient tranquillement et s'entretenaient ensemble, lorsque tout-à-coup ils aperçurent de loin les pavillons des arabes et virent leurs gens de pied qui défilaient vers la plaine des Cailloux. A cette vue, l'ami du Prophète sentit avec douleur que les menaces d'Abou-Djahl allaient se réaliser. Comme il connaissait parfaitement les diverses tribus arabes, il courut se mettre sur le passage de ces troupes, pour observer de plus près ceux qui en faisaient partie. En voyant un cheval, il savait le nom du cavalier; à l'aspect d'une litière, il pouvait dire à qui elle appartenait; à plus forte raison connaissait-il le nom, la force et le nombre d'hommes de chaque tribu. Abou-Bekr et son compagnon furent témoins du passage de toute cette armée et comptèrent jusqu'à vingt mille guerriers. Ils les virent entrer dans la plaine des Cailloux et y faire les apprêts de leur campement. On y dressa une tente de satin rouge pour Habib, fils de Malek; on lui éleva un trône recouvert d'une étoffe des Indes; le vieillard y monta, et tous les arabes se prosternèrent devant lui. Abou-Bekr, ayant tout observé soigneusement, vint au plus tôt en faire le rapport à Mahomet.

« O mon seigneur ! lui dit-il en l'abordant, ô apôtre de Dieu ! Habib, fils de Malek, est déjà campé dans la plaine des Cailloux ; il a avec lui vingt mille hommes, et les arabes sortent en foule de toutes les vallées pour se rendre auprès de lui. — O Abou-Bekr, répondit froidement le Prophète, allez les trouver pour leur vendre des marchandises ou pour en acheter d'eux. Peut-être Dieu vous facilitera ainsi un moyen de débiter quelque chose de vos magasins et vous enrichira de cette façon. — O apôtre de Dieu, reprit Abou-Bekr, pénétré de douleur, il n'est pas question ici de commerce. Mon cœur a été saisi de frayeur à l'aspect de cette multitude ; je ne puis commander à ma crainte, et je serai dans des angoisses mortelles jusqu'à ce que j'aie vu à quoi aboutira leur entreprise contre nous. Notre bien et notre mal dépendent de cette matinée. »

Cependant Abou-Djahl, fils de Haschem, s'était avancé à la tête des principaux d'entre les Koraïchites, pour avoir audience de Habib, fils de Malek. Il était suivi d'un nombre prodigieux d'arabes accourus des bourgades, des châteaux et des vallées du voisinage. L'orateur adressa à Habib, fils de Malek, cette courte harangue : « Seigneur, pourquoi les Haschémites, les enfants d'Abd-el-Mottabib et leurs frères ne paraissent-ils pas devant vous ? Ordonnez, je vous prie, qu'on les fasse venir en votre présence. — Oui, répondit Habib ; mandez ici Abou-Taleb, fils d'Abd-el-Mottalib. »

On alla donc frapper à la porte d'Abou-Taleb ; celui-ci, ayant été ouvrir, vit avec étonnement la rue remplie d'une foule d'habitants de La Mecque, parmi lesquels se trouvaient les plus considérables d'entre les Koraïchites.

« Quelle affaire vous amène ici, Seigneurs, leur dit-il ? — Habib, fils de Malek, vous demande, vous et vos frères, lui répondit-on. » Abou-Taleb comprit qu'un tel ordre ne souffrait ni résistance, ni délai. Il rentra chez lui se fit apporter ses vêtements les plus riches en étoffes des Indes et de la Chine. Il y ajouta la tunique d'Adam, le manteau de Seth, fait d'une étoffe précieuse, le turban d'Ismaïl, la robe d'Ibrahim et les sandales de Soleïman (Salomon), et lorsqu'il se fut paré de ces précieux ajustements, il fit avertir tous ceux de sa famille de l'accompagner au camp de Habib. Aussitôt se rendirent auprès de lui Hamza et Abbas, fils d'Abd-el-Mottalib, avec leur frère Hadhra, ainsi que Okaïl, Djafar et Ali, ses propres fils et plusieurs autres de ses parents.

Abou-Taleb se mit donc en chemin, accompagné de ses proches. Ils s'avançaient gravement, avec toute la dignité qui convenait à la gloire de leur aïeul Haschem, à la distinction de leur rang, à l'excellence de leur mérite et à l'illustration de leur origine ; car ils étaient les plus nobles de tous les descendants d'Ibrahim par Ismaïl. Quand ils furent arrivés dans la plaine des Cailloux, ils aperçurent Habib, fils de Malek, assis sur son trône, au milieu des gardiens du temple, rangés debout à sa droite et à sa gauche, et environné d'une multitude prodigieuse d'arabes, les uns conduits en ce lieu par les Cheikhs de leurs tribus, les autres attirés seulement par la curiosité. La foule s'ouvrit pour donner passage aux Haschémites, qui étaient suivis d'un nombre incroyable de personnes. On se pressait autour d'eux et on accourait de toutes parts pour entendre ce que Habib, fils de Malek, allait dire à Abou-Taleb.

Lorsqu'Abou-Taleb se fut présenté devant Habib, fils de Malek, ce prince, après l'avoir considéré avec une grande attention pendant quelques moments, lui parla ainsi :

« Seigneurs Haschémites, les Arabes ne contestent point votre supériorité et votre excellence sur le reste des hommes ; l'élévation de votre rang, la noblesse de vos sentiments et la dignité de vos manières vous attirent le respect de tout le monde, et font que partout on vous honore et on vous révère avec juste raison. Cependant tout ce peuple assemblé ici et les principaux habitants du lieu élu se plaignent amèrement d'un homme qui s'est élevé parmi vous, et qui s'imagine être un Prophète et un envoyé de Dieu. Mais enfin, aucun Prophète n'est jamais venu sans opérer des signes, sans faire des miracles avant de commencer le ministère de son apostolat. Que Mahomet justifie devant nous de la vérité de sa mission ; qu'il en manifeste la sincérité par des signes éclatants comme tous les Prophètes ont fait ! Quand les Arabes verront quelques-unes de ses preuves, quand ils auront été témoins de la grandeur de ses œuvres miraculeuses, alors ils seront convaincus, et ils jugeront que ses discours sont fondés sur la vérité. Que si, au contraire, il est possédé du malin esprit, comme on le dit, on se saisira de lui, on le bannira de sa patrie ; on le mettra hors d'état d'accomplir ses funestes desseins contre les habitants de La Mecque et contre les principaux des Arabes. Au reste, vous saurez, Seigneurs Haschémites, que les Arabes n'ont nullement l'intention de le faire mourir. N'appréhendez rien de semblable de leur part ; ils sont pleins de compassion pour les pauvres orphelins et pour

les femmes veuves, et ils respectent grandement votre noblesse, votre dignité et la race de vos ancêtres. Mais, je vous le demande, Seigneurs Haschémites, s'il s'élevait dans une autre tribu que la vôtre un homme qui entreprît de faire ce que Mahomet a osé parmi vous, qui niât la vérité de votre religion, qui prétendît vous empêcher d'adorer Dieu à votre manière, ne seriez-vous pas en droit d'exiger qu'il fût mis à mort, et, en cas de refus, ne vous croiriez-vous pas autorisés à vous faire justice de vos propres mains? Il faut donc que vous ayez pour les autres les mêmes égards que vous voudriez qu'on eût pour vous. »

« Seigneur, répondit Abou-Taleb, le fils de mon frère n'est point venu pour violenter personne, ni pour forcer les consciences. Il se contente de dire aux gens : faites-vous Musulmans, c'est-à-dire, soyez dévoués de corps et d'âme au culte de Dieu unique. Quand il parle à ses cousins et à ceux de sa tribu, il leur dit : O mes proches, ô mes frères, je vous appelle à Dieu, le seigneur des seigneurs; c'est lui qui est présent partout et qui est le souverain maître de toutes choses; il est le créateur de l'homme blanc et de l'homme noir; il a fait le ciel et la terre, la lumière et les ténèbres, le soleil et la lune. Permettez-moi, seigneur, de finir par une réflexion, je vous en conjure au nom de vos illustres ancêtres. Quand j'ai demandé à ceux de ma famille quel surnom ils avaient donné à Mahomet, lorsqu'il était encore dans sa première jeunesse, ils m'ont répondu unanimement : « Nous l'appelions El-Amin, le sincère, le fidèle. » Là-dessus, Hamza, qui était oncle et frère de lait de l'apôtre de Dieu, s'écria : « Eh quoi ! est-il vraisemblable qu'un

homme qui était sincère et fidèle dans sa jeunesse soit devenu tout-à-coup, en avançant en âge, un fourbe et un menteur ! »

« Eh bien, répondit Habib, fils de Malek, je veux voir le fils d'Abd-Allah et entendre ses raisons de sa bouche même. » Ayant appelé aussitôt un de ses officiers, il lui donna ordre de faire venir le Prophète. « Au moins, mon ami, dit Abou-Taleb à l'envoyé, allez-y seul ; vous n'avez besoin de personne avec vous. Vous trouverez le fils de mon frère dans la maison de Khadidja, et il vous suffira de lui dire que ses oncles le prient de venir les trouver ; il obéira à l'instant, soyez-en sûr. — Oh ! s'écria Abou-Djahl « que Dieu maudisse ! » je suis bien certain que Mahomet fera résistance. Je vous conseille donc, seigneur Habib, de donner à votre officier une bonne escorte pour amener de force le coupable, s'il ne veut pas venir de son plein gré. » A ces paroles, Abbas ne put contenir son indignation : « Oui, misérable, dit-il à Abou-Djahl, Mahomet se rendra ici, et ce sera pour te traiter comme le mérite ton infâme méchanceté. » Habib, voyant qu'ils s'échauffaient, mit fin à la dispute en ordonnant à son messager d'aller chercher Mahomet et d'user de tous les ménagements que réclamait Abou-Taleb.

XVI.

Mahomet est cité à comparaître devant Habib, fils de Malek.

Le Prophète se trouvait alors dans la maison de Khadidja, comme l'avait dit Abou-Taleb ; il était seul avec Abou-Bekr, qui n'avait pas voulu le quitter dans un moment où son ami avait tant besoin de consolation. En

effet, l'apôtre de Dieu était plongé dans une profonde tristesse, en songeant aux affaires que ses ennemis lui avaient suscitées, et il réfléchissait aux moyens que Dieu mettrait en œuvre pour le sauver des mains des Arabes. Touchée de son affliction, Khadidja s'approcha de lui : « Qu'avez-vous, dit-elle, mon cher seigneur, que je vous vois si triste et si abattu? Pourquoi vous laissez-vous consumer ainsi par l'inquiétude et le chagrin ? Tenez, voici un coffre rempli d'or et d'argent ; ouvrez-le, puisez dedans à pleines mains, et disposez hardiment de toutes mes richesses pour attirer les Arabes dans vos intérêts. Jetez la division parmi eux à l'aide de ces trésors. Repoussez aussi par la force quiconque vous attaquera ; terrassez vos ennemis, en attendant que votre parole s'accomplisse, et que vous puissiez les convaincre par la puissance de vos arguments. » Abou-Bekr, animé d'une généreuse émulation, fit également à Mahomet l'offre de toute sa fortune.

Sur ces entrefaites, le messager de Habib se présenta à la porte et demanda à parler à Mahomet. L'apôtre de Dieu ordonna qu'on le fît entrer ; Abou-Bekr alla ouvrir. Dès que l'officier fut en présence du fils d'Abd-Allah, il fut saisi d'un grand trouble, le cœur lui battit avec violence, un tremblement subit fit fléchir ses genoux ; pénétré d'un sentiment involontaire de vénération pour la majesté du Prophète, il prit la main de l'apôtre de Dieu et la porta respectueusement à ses lèvres, en disant d'une voix émue : « O seigneur des enfants d'Abd-Menaf, ô le meilleur de ceux qui portent des sandales, le seigneur Abib, fils de Malek, vous prie de vous rendre auprès de lui. — Habib, fils de Malek, m'honore beaucoup, répon-

dit le Prophète ; annoncez-lui que je vous suis dans le moment, s'il plait à Dieu. » Ayant ainsi parlé, il congédia l'envoyé.

Après le départ de l'officier, Khadidja apporta elle-même les habits que son époux devait mettre ce jour-là seulement : c'était une robe blanche et un turban noir. Le Prophète ajouta à ses vêtements un morceau d'étoffe d'Yemen qui avait appartenu à son aïeul Abd-el-Mottalib. Abou-Bekr alla de son côté s'habiller pour accompagner l'apôtre de Dieu ; mais il se parfuma la barbe et les cheveux, tandis que celui-ci se contenta de se mettre un peu de musc à la lèvre supérieure. Comme le Prophète sortait de la maison, Khadidja, éplorée, l'arrêta sur le seuil de la porte et, le serrant dans ses bras, elle fit cette prière entrecoupée de sanglots : « Mon Dieu, mon Seigneur et mon maître, laisse tomber un regard secourable sur Mahomet, mon cher époux ; fais prévaloir sa parole et fais-le triompher de cette épreuve par la force de la vérité. » Le Prophète, attendri, tenta vainement de rassurer cette épouse bien-aimée qu'il voyait dévorée d'inquiétude et expirante de douleur. D'un autre côté, Zaïnab et Rokaïa, ses deux filles, fondaient en larmes avec tous ceux qui étaient dans la maison ; elles pleuraient sur celui qui était le seigneur et le prince des premiers et derniers des prophètes.

XVII

L'Ange Gabriel vient visiter Mahomet pour l'encourager de la part de Dieu. — Le Prophète comparaît devant Habib, fils de Malek.

Le Prophète se mettait en chemin pour se rendre à la plaine des Cailloux, lorsque l'ange Gabriel descendit de l'empyrée, et se montra à Mahomet sous la figure même que Dieu lui a donnée. Il tenait à la main une verge qui avait cent quarante branches, dont soixante-dix s'étendaient vers l'orient et soixante-dix vers l'occident. « O toi, s'écria-t-il, dont la naissance est plus glorieuse que celle d'aucune autre créature, paix soit à toi ! Dieu te salue et te dit par ma bouche : — O ma force et ma gloire, je n'ai point envoyé aux hommes de prophète plus grand ni plus saint que toi. Il n'y a point de nation préférable à ta nation : tu es Mahomet, le prince et le maître de ce peuple que j'aime, que je protége, et à qui je veux faire miséricorde. Pourquoi donc es-tu effrayé ? Ne suis-je pas avec toi ? Me voici à ta droite, me voici à ta gauche, me voici au-dessus de toi, me voici au-dessous ; je suis partout en même temps. Il n'y a aucun point de l'espace que je ne remplisse, et nul œil ne peut m'atteindre ; car je suis élevé au-dessus de la vue des mortels. Je t'envoie, ô Mahomet, des anges de l'ordre le plus éminent ; ils sont au nombre de trente, et chacun d'eux commande à trente mille autres. — O Mahomet, continua Gabriel, lève la tête, regarde et considère la puissance de Dieu Très-Haut. »

Le Prophète leva les yeux. En ce moment, Dieu lui

donna le pouvoir d'étendre son regard plus loin qu'il n'est permis aux hommes, en sorte qu'il put voir distinctement l'armée innombrable des esprits célestes, rangée en bataille entre les deux montagnes de Safa et de Méroua. Leurs têtes étaient ornées de couronnes brillantes et de diadèmes; ils avaient tous l'épée à la main; leur aspect était si terrible que, s'ils apparaissaient sous cette figure aux habitants de la terre, les hommes en mourraient de frayeur. Pendant que le Prophète admirait ce merveilleux spectacle, les anges firent entendre ces paroles : « Paix sur toi, ô Ahmed ; paix sur toi, ô Mahomet ! Nous sommes ceux que le Très-Haut a commis à ta garde. Marche donc avec assurance à tes ennemis ; parle-leur sans crainte ; confonds-les par la force de tes discours, et démontre-leur la vérité de ton apostolat ; car tu es le prédicateur et le docteur par excellence. » A ce signe éclatant de la protection divine, la confiance rentra dans le cœur du Prophète, et sur sa face glorieuse la joie la plus vive prit la place de la tristesse et de l'abattement. Abou-Bekr assure qu'en ce moment il sortit des yeux de l'apôtre de Dieu un jet de lumière si éclatant, que les nues en furent subitement éclairées, et qu'il n'y eut aucun lieu de La Mecque ou des environs où ne pénétrât la clarté miraculeuse qui rayonnait de son visage. Cependant les légions invisibles l'accompagnaient en réglant leur marche sur la sienne. Mahomet arriva ainsi escorté jusqu'à la Caàba ; il y fit sa prière avec deux inclinations, et il sortit par l'issue qu'on a appelée depuis la porte du Prophète.

Aussitôt, tout ce qui restait de peuple dans la ville se porta en foule vers la plaine des Cailloux, où Habib,

fils de Malek, et les enfants d'Abd-el-Mottalib attendaient l'arrivée du Prophète. Enfin Mahomet s'avança vers la plaine ; mais avant même que l'apôtre de Dieu en fût assez près pour être vu des Arabes, l'officier de Habib, celui-là même qui avait porté au fils d'Abd-Allah l'ordre de sa comparution, apercevant dans l'air l'éclat de la lumière qui accompagnait le Prophète, se mit à crier : « Voici Mahomet qui vient, le voici qui approche. » A ce cri, tous les Arabes se tournèrent du côté de La Mecque pour voir venir le Prophète de Dieu. Mahomet passa fièrement devant eux, précédé d'Abou-Bekr qui, vêtu d'une robe rouge et la tête ceinte d'un turban d'étoffe blanche, écartait la foule devant lui et frayait le chemin. A l'instant où l'apôtre de Dieu était entré dans la plaine des Cailloux, une lumière plus éclatante que les rayons du soleil éblouit l'assemblée, et une odeur suave qui s'exhalait de toute la personne du Prophète se répandait sur son passage et embaumait l'air. Dès que Habib vit venir Mahomet, il descendit de son trône, alla au-devant de lui et le fit asseoir à son côté. Tous les Arabes demeurèrent immobiles et dans l'attitude du respect. Les yeux attachés sur le Prophète, ils admiraient sa haute contenance et la majesté de son regard. Dans ce moment solennel, pas un mot, pas un souffle ne s'échappa du sein de cette immense assemblée où s'agitaient pourtant des passions si ardentes. Les animaux même semblaient partager les sentiments de leurs maîtres et contemplaient immobiles l'apôtre de Dieu. Enfin Habib, interrompant ce silence universel, se tourna vers le Prophète et lui parla en ces termes : « O Mahomet, il n'y a aujourd'hui sur la terre aucune créature qui soit appelée Mahomet ;

on n'y compte non plus personne qui ait été surnommé Aboul-Caçem, si ce n'est vous, et aucun mortel ne porte le nom d'Ali, avec le surnom d'El-Hosaïn, que votre cousin. O Aboul-Caçem, les Arabes que vous voyez ici rassemblés m'ont rapporté que vous prétendez être un Prophète envoyé de Dieu, le seigneur des mondes, aux habitants des villes et des campagnes ; cela serait-il vrai ? — Oui, je suis Mahomet, répondit le Prophète. Dieu m'a envoyé aux hommes pour les instruire et pour les appeler à la religion véritable. — Eh bien ! reprit Habib, aucun Prophète ne vient sans apporter avec lui des preuves irréfragables de sa mission ; tout envoyé du Ciel fait éclater son apostolat par des miracles, des signes et des œuvres surnaturelles. Vous savez que Noah (Noé) eut pour sa preuve l'arche ; Ibrahim, l'ami de Dieu, le feu de la fournaise qui se changea en un rafraîchissement délicieux ; Ismaïl, la source qui jaillit subitement dans le désert ; Mouça (Moïse), fils d'Amram, sa verge dont il frappa le rocher ; Souleïman (Salomon), son anneau mystérieux, sa parole, son oiseau et les génies qui lui obéissaient ; vous n'ignorez pas non plus qu'Isa (Jésus) ressuscita les morts et qu'il apaisa les tempêtes par sa seule parole. Il faut donc que vous parliez et que vous agissiez comme ont fait ces envoyés du Très-Haut. Si vous êtes l'apôtre de Dieu, justifiez devant nous de l'authenticité de votre mission ; prouvez-en la sincérité par des miracles, par des signes extraordinaires, opérés en notre présence ; montrez ainsi que l'esprit des prophètes qui vous ont précédé a passé en vous. — Quel miracle demandez-vous, ô Habib, fils de Malek ? Par quel prodige voulez-vous que je manifeste la réalité de ma mission, répondit

avec calme le Prophète; parlez. — Voici le temps, reprit Habib, fils de Malek, où le soleil va pencher vers son déclin; car nous sommes précisément à l'heure de midi, et cet astre doit continuer sa course du côté de l'occident. Nous désirons donc, Mahomet, que vous demandiez à Dieu qu'il change subitement le jour en une nuit si profonde qu'on ne puisse apercevoir aucun objet, à cause de l'épaisseur des ténèbres. Ensuite, Mahomet, vous vous tiendrez sur la cîme du mont Abou-Kobaïs, d'où vous appellerez la lune, qui est à présent assez proche du soleil, puisque nous sommes au cinquième jour du mois; vous lui ferez ce commandement : Lune, hâte ta course pour arrondir ton croissant, et parais maintenant telle que tu dois être après ta conjonction avec le soleil. Quand tu seras en cet état, descends du ciel en bondissant, et viens t'arrêter sur le haut de la Caâba, puis fais les sept circuits autour de la maison sainte, et que ce soit assez lentement pour que les Arabes puissent compter sept tours les uns après les autres. Ensuite, vous lui direz : Prosterne-toi devant la Caâba, puis avance vers moi. Quand elle aura obéi et qu'elle se sera inclinée respectueusement devant vous, commandez-lui de se tenir immobile et de vous adresser cette salutation en bon arabe et assez haut pour que le citadin et le campagnard puissent également l'entendre : « Paix soit sur toi, ô apôtre de Dieu en vérité. » Il faut qu'après ce salut la lune entre dans votre robe par le coude droit et qu'elle en sorte par le coude gauche; puis que, pénétrant de nouveau sous votre vêtement, elle se partage en deux, de façon qu'une moitié sorte par la manche de droite et l'autre par la manche de gauche;

qu'aussitôt après, ces deux parties se dirigent séparément du côté de l'orient et du côté de l'occident; qu'elles s'élancent ensuite pour se rapprocher, et qu'enfin elles se réunissent pour former une lune parfaitement ronde, qui, reprenant de nouveau sa forme de croissant et son cours, se replace au même signe du zodiaque et répande sa lumière comme auparavant. »

A ces paroles, Abou-Djahl, « que Dieu maudisse ! » ne put contenir sa joie. Il se leva d'un air triomphant, et s'écria, battant des mains : « C'est fort bien; voilà qui est à merveille ; seigneur Habib, fils de Malek, vous ne pouviez nous causer une plus grande joie; votre sagesse vient de dissiper la tristesse de nos cœurs ; nous allons voir comment Mahomet sortira de cette épreuve. » Mais le Prophète, lançant à Abou-Djahl un regard d'indignation, l'apostropha ainsi : « Rassieds-toi, chien de ton peuple, le plus vil et le plus abject de ta famille et de tes concitoyens ; rassieds-toi, misérable ! » Et se tournant aussitôt vers Habib, fils de Malek : « Souhaitez-vous quelque chose de plus, seigneur Habib, fils de Malek, lui dit-il ? — Non, Mahomet, répondit ce prince ; si vous pouvez exécuter ce que je vous ai prescrit, les plus difficiles seront satisfaits ; les plus incrédules, convaincus. Ces prodiges seront un signe authentique de la vérité de votre apostolat, aux yeux de tout ce peuple. Il ne me reste plus qu'à vous proposer une chose qui me regarde personnellement : c'est que vous demandiez à Celui qui vous a envoyé de vous faire connaître ce que j'ai dans ma tente. »

Alors le Prophète, baissant la tète jusqu'à terre, se mit à tracer avec le doigt quelques figures sur le sable.

En ce moment, le fidèle ange Gabriel descendit près de l'apôtre de Dieu, et lui dit : « La paix soit avec toi, ô Mahomet ! Ton Seigneur te salue et te parle par ma bouche. Fais cette réponse à Habib, fils de Malek : Vous avez amené ici votre fille qui se nomme Satiha ; elle est privée de l'usage des mains et des pieds ; elle est sourde, muette et aveugle. Mais allez-la trouver, et elle vous verra ; parlez-lui, et elle vous entendra ; questionnez-la, et elle pourra vous répondre ; car Dieu lui a rendu l'ouïe, la vue et la parole ; il lui a donné aussi des pieds et des mains. Sachez donc que Dieu est puissant par-dessus toutes choses. » Le Prophète répéta les paroles de l'ange ; Habib, fils de Malek, ne les eut pas plus tôt entendues que, s'élançant de son trône, il courut à sa tente. Quelle surprise ! quel ravissement ! Le premier objet qui s'offre à ses regards en entrant, c'est sa fille debout, bien affermie sur ses pieds, et lui tendant les bras. Son visage était gai et riant ; cet heureux père la trouva plus charmante que la lune, lorsque dans son plein elle répand sa fraîche lumière durant une belle nuit d'été. Ce spectacle inattendu remplit son cœur de joie et d'admiration. Habib ne pouvait se lasser de contempler sa fille, et ce fut avec peine qu'il s'arracha d'auprès d'elle pour revenir au poste que lui assignaient son rang et sa dignité. Lorsqu'il fut de retour, le Prophète lui parla ainsi : « Regardez-moi bien, Habib, fils de Malek ! N'admirez-vous pas ce que vous venez de voir de la puissance du Dieu des mondes, ce miracle du Seigneur des prophètes et des apôtres ? L'esprit n'en est-il pas étonné, l'entendement confondu ? Que les Arabes soient donc tranquilles sur l'exécution des prodiges que vous m'avez demandés !

Ce premier signe en faveur de votre fille vous est un sûr garant du second. »

Après cela, l'apôtre de Dieu se retira pour aller prendre un peu de repos. Les Haschémites dont il était entouré lui ouvraient un chemin à travers la foule des Arabes qui se pressaient sur son passage pour le voir. Ali, l'empereur des fidèles, marchait devant lui, et le Prophète, accompagné d'Abou-Bekr, de ses oncles et de ses parents, s'en retourna dans sa demeure. Cependant Habib, fils de Malek, défendit expressément à tous ceux qu'il avait amenés de s'écarter de la plaine des Cailloux.

A peine le Prophète de Dieu se fut-il éloigné que les Arabes, s'imaginant qu'il s'avouait vaincu, en témoignèrent leur joie par de grands cris. Il se fit dans tout le camp un tumulte effroyable, accompagné de railleries et d'insultes contre le Prophète. « C'est cette nuit, disait-on, que les Haschémites seront couverts de honte et de confusion. Ils perdront infailliblement leur cause, et ils resteront méprisés parmi les Arabes. » Abou-Djahl « que Dieu maudisse ! » assuré par avance du succès de ses basses intrigues, commanda à ses serviteurs de préparer, sans perdre un instant, son mélange de charbon broyé et d'urine de chameau ; il leur donna l'ordre de le tenir prêt dans un grand bassin, afin d'en noircir le visage aux Haschémites dès le lendemain matin. « Oui, criait-il à tue-tête, je sais que Mahomet ne viendra jamais à bout de faire ce qu'on exige de lui. Il faut que le jour de demain éclaire le châtiment de l'imposteur et le déshonneur des siens. »

XVIII.

Alarmes des compagnons de l'Apôtre de Dieu. — Mahomet comparaît une seconde fois devant Habib, fils de Malek.

Cependant le Prophète, en entrant dans la maison, trouva Khadidja en prières, prosternée devant Dieu, les yeux noyés de larmes et en proie à de mortelles angoisses. « Pourquoi, lui dit-il, ma chère Khadidja, vous affligez-vous de la sorte? Pouvez-vous croire que Dieu veuille me livrer à la fureur de ses ennemis? Non, non, cessez de vous désoler; mangez, buvez comme à l'ordinaire; reprenez votre tranquillité et parfumez-vous des essences les plus exquises. » Abou-Bekr n'avait pas moins besoin d'être encouragé. Il témoigna en ces termes ses frayeurs à Mahomet : « O apôtre de Dieu, vous avez vu ce prodigieux concours de monde qui s'est formé dans la plaine des Cailloux. Il n'y a point d'homme tant soit peu connu parmi les Arabes qui n'assiste à cette grande assemblée..... Cependant, j'espère que Dieu Très-Haut opérera ce qu'ils vous ont demandé. — Oui, répondit le Prophète, vous verrez un effet merveilleux de la puissance et de la grandeur de Dieu Très-Haut, quand il accomplira ce miracle à la vue de tout ce peuple. Ayez bon courage, et cessez de vous affliger de la sorte. »

De leur côté, quelques-uns des Haschémites, effrayés de la grandeur des prodiges que l'on exigeait du Prophète, s'approchèrent de lui en disant : « Au moins, Aboul-Caçem, n'allez pas couvrir de confusion votre famille aux yeux des habitants de La Mecque et de toutes les tribus; épargnez-nous cet affront. »

Abou-Taleb, agité des mêmes inquiétudes, vint dire à l'apôtre de Dieu : « O mon cher Mahomet, ayez pitié de cette jeunesse ; ne l'exposez pas à essuyer cette nuit un affront sanglant, au milieu d'une populace furieuse. » Le Prophète, ému de ces représentations affectueuses et touché de l'affliction de son vénérable parent, ne put retenir ses larmes ; mais, reprenant bientôt toute sa fermeté : « Rassurez-vous, mon oncle, dit-il à Abou-Taleb ; vous verrez certainement cette nuit un signe éclatant de la puissance de Dieu, qui est mon Seigneur et le vôtre. » Poussé par le même sentiment de défiance, Abbas se présenta aussi au Prophète : « O fils de mon frère, lui dit-il, ayez compassion de nous, ayez pitié de nos enfants ; ne nous exposez pas aux insultes des grands et des petits. »

D'autres membres de la famille vinrent joindre leurs instances à celles des premiers, pour conjurer le Prophète de ne point s'engager dans une entreprise dont le succès leur paraissait bien douteux et qui, par sa non-réussite probable, allait couvrir d'un déshonneur éternel lui-même et toute la race d'Haschem. Enfin, l'apôtre de Dieu, fatigué de tant d'importunités, prit congé d'eux avec ces paroles : « Laissez-moi respirer, je vous prie, vous tous qui, comme moi, êtes les enfants d'Haschem. Pouvez-vous donc penser que Dieu ne fera pas ce qu'il a résolu ? et doutez-vous qu'il soit assez puissant pour effectuer les prodiges dont j'ai annoncé l'accomplissement ? Oui, quand Dieu, mon Seigneur, veut qu'une chose se fasse, il dit : Sois, et elle est. » Mais ces assurances ne furent pas capables de tranquilliser leur esprit, en sorte que l'apôtre de Dieu les laissa tout éplorés,

l'âme saisie de crainte, et agités de funestes pressentiments. Pour lui, dès qu'il se vit seul, retiré dans sa chambre, il fit d'abord la prière avec deux inclinations ; puis, se prosternant la face contre terre, il versa des larmes en abondance et adressa à Dieu ces paroles entrecoupées de sanglots : « O Seigneur, ta promesse... ta promesse... je t'en demande l'accomplissement, ô toi qui ne changes pas lorsque tu as une fois promis ! »

Il était encore en prière, lorsque soudain l'ange Gabriel fit entendre ces paroles du haut de la voûte céleste : « O Mahomet, lève la tête. Dieu te salue par ma bouche, et te dit : O ma force et ma gloire, j'ai déjà commandé à la lune d'être soumise à ta volonté et d'exécuter fidèlement tout ce que tu lui ordonneras pour l'accomplissement des preuves que le monde exige de toi. Je lui en ai imposé la loi mille ans avant que je créasse le premier homme. Prends donc avantage de ce que je fais en ta faveur, pour t'emparer d'une autorité souveraine sur ce peuple. Cette nuit, les Arabes verront les grandes preuves de ta mission ; ils seront témoins des merveilles éclatantes que tu opéreras ; saisis ce moment pour les lier par des engagements inviolables d'obéissance et pour leur prescrire des lois ; en sorte qu'ils reconnaissent que l'apostolat et la prophétie t'appartiennent à juste titre, et qu'à Dieu seul conviennent l'unité et la souveraineté. Quand la nuit sera venue, appelle la lune et commande-lui hardiment tout ce que tu voudras : elle t'obéira, ô ma force et ma gloire ! car, sans l'amour de toi, je n'aurais jamais créé ni la nuit, ni le jour, ni le soleil, ni la lune, ni les orbes des sphères célestes. »

Le Prophète sortit aussitôt de sa chambre, le visage tout rayonnant de lumière et le cœur rempli de joie. « Dieu est grand, s'écria-t-il, Dieu est grand, Dieu est grand! Il n'y a de salut et de vertu qu'en Dieu, qui est le Très-Haut et l'Immense; il n'y a point de Dieu que le Dieu grand, le Dieu Très-Haut. » Cependant les Haschémites restèrent assemblés dans la maison du Prophète jusqu'au coucher du soleil. Quand cet astre eut dépassé l'horizon, l'apôtre de Dieu sortit et se mit en chemin, paré de ses habits de fête; il marchait le premier, accompagné des Haschémites qui l'escortaient avec leurs enfants et leurs serviteurs. A leur tête s'avançait l'empereur des fidèles, Ali, suivi d'Abbas et de Hamza. Le Prophète arriva avec ce cortège à la maison sacrée de la Caâba, et, s'arrêtant devant la porte, il fit la prière avec les rites et les cérémonies ordinaires. De là, il se dirigea vers la montagne d'Abou-Kobaïs, où tout le peuple l'attendait.

« Il n'y eut, dit Abou-Bekr, en racontant cette histoire, que cinq personnes qui accompagnèrent le Prophète de Dieu jusqu'au sommet de la montagne, quatre du nombre des Haschémites et moi. Les premiers étaient Hamza et El-Zobéïr, les deux plus braves guerriers qu'on eût vus du temps de l'idolâtrie, avant l'Islamisme; Taleb, fils d'Abou-Taleb, qui, dans la suite, commanda un corps de quatre mille cavaliers armés de cuirasses; et Ali, fils d'Abou-Taleb. Ce dernier était encore adolescent; mais quand l'âge eut permis à l'empereur des fidèles de se produire dans le monde, alors les plus vaillantes épées rentrèrent dans le fourreau. Ces quatre héros servirent d'escorte au Prophète et veillèrent à sa garde. »

Le soir étant venu, l'apôtre de Dieu fit la prière avec les cérémonies prescrites. Mais il est à remarquer qu'il n'y avait alors à La Mecque et dans toute l'Arabie que sept personnes qui fissent publiquement profession de l'unité de Dieu. Nous devons pourtant ajouter au nombre de ces fidèles Khadidja, femme du Prophète. Les autres servaient Dieu en secret, ne pouvant en ce temps-là manifester leur croyance, à cause des persécutions. La prière du soir étant terminée, Habib, fils de Malek, fit appeler le Prophète : « Eh bien ! lui dit-il, la prière du soir est finie ; faites-nous voir maintenant vos miracles et donnez-nous vos preuves. » L'apôtre de Dieu s'inclina profondément devant lui ; puis, levant la tête, il dit : « O Habib, fils de Malek, il me reste une chose à vous demander : — Parlez, Mahomet, répondit Habib ; dites-nous sans crainte et sans réserve tout ce que vous désirez. Avez-vous un discours à faire ou quelque chose à proposer ? vous pouvez vous expliquer en toute liberté. » Alors le Prophète, prenant la parole, s'exprima ainsi : « Arabes qui êtes ici assemblés, vous tous habitants de La Mecque, des bourgades et des campagnes, écoutez-bien : Si le Dieu Très-Haut vous rend témoins de ses grandes merveilles, s'il fait éclater devant vous les preuves authentiques de ma mission, au moyen de prodiges qui ne peuvent être opérés que par lui, dites-moi, êtes-vous résolus à croire en Dieu, mon Seigneur, à l'invoquer lui seul, à faire profession de son unité et de sa puissance souveraine, et à reconnaître la réalité de mon titre de Prophète ? Répondez. »

Abou-Djahl « que Dieu maudisse ! » se levant alors, et parlant au milieu de la foule, fit entendre ces paroles :

« O vous, tribus des Arabes, qui êtes assemblées en ce lieu, ne craignez pas de déclarer solennellement, en prenant à témoin nos grandes déesses El-Làt et El-Ouzza, que si Mahomet opère les miracles que nous lui avons demandés, avec toutes les conditions et les circonstances qui ont été spécifiées, personne d'entre nous ne s'opposera plus à lui; que nous le reconnaîtrons comme supérieur à tous ses égaux, et que nous accorderons à perpétuité la prééminence sur tous les autres Arabes à lui et aux siens. Mais ajoutons que si, au contraire, il ne remplit pas les engagements qu'il a acceptés et qu'il ne puisse exécuter ce dont nous l'avons requis, nous serons en droit d'imprimer sur les gens de sa famille et sur le visage de ses sectateurs, suivant la permission que nous en avons demandée, une marque d'infamie dont ils seront flétris à jamais, et que, pour lui, il sera mis à mort ou banni de ce pays à perpétuité. De cette façon, il n'imposera plus le mensonge à Dieu même en disant, comme il le fait avec tant d'effronterie : « Je suis l'apôtre de Dieu envoyé à toutes les créatures. »

« Eh bien! dit l'apôtre de Dieu aux Arabes, faites vos réserves comme il vous plaira contre moi et contre lui, ô vous tous qui formez cette assemblée. » Ensuite, il s'inclina jusqu'à terre, et, au même instant, le fidèle Gabriel, qui n'avait pas quitté le Prophète, s'écria : « Relève la tête, ô Mahomet, et confie-toi à Celui qui est seul en possession de la puissance et de la gloire : il t'accordera, suivant sa promesse, tout ce que tu souhaiteras; il exaucera ta prière; il écoutera ta parole; il sera ton protecteur et ton soutien. »

XIX.

Prodiges opérés par le Prophète de Dieu.

L'apôtre de Dieu s'étant redressé, leva les mains et les yeux au ciel en faisant cette invocation : « O toi qui écoutes la prière, et qui connais ce qu'il y a de plus caché ! » A peine ces paroles étaient-elles prononcées, que Dieu commanda à l'ange de la nuit d'envoyer sur la terre des ténèbres de l'épaisseur seulement d'un fil. Il n'en fallut pas davantage pour envelopper l'orient et l'occident, les plaines et les montagnes, et toutes les mers d'une obscurité si profonde, qu'un homme ne pouvait plus voir un autre homme à côté de lui, et toutes les lumières furent éteintes et étouffées. Saisis d'horreur au milieu de ces ténèbres universelles qui s'étendaient sur le monde comme un crêpe lugubre, les Arabes s'écrièrent unanimement : « O Mahomet, en voilà assez sur ce point ; appelle maintenant la lune, comme nous te l'avons demandé. »

Aussitôt le Prophète, élevant une voix qui fut entendue de tous ceux qui étaient restés à La Mecque et dans les bourgades voisines, fit ce commandement à la lune : « Majestueuse et resplendissante créature, que la main de Dieu a lancée dans l'espace pour y accomplir d'un mouvement rapide le cercle des révolutions mensuelles établies par les décrets du Très-Haut ; toi qui es soumise à ton Seigneur, obéis à ma parole en vertu du pouvoir qui m'a été donné : descends de la voûte céleste, et viens exécuter les merveilles que Dieu m'a permis d'opérer en toi. Je suis Mahomet, l'apôtre de Dieu. » Il dit, et, plus

vite que l'éclair, la lune docile se précipita du ciel en bondissant; elle s'arrêta sur le faîte de la Caâba; elle fit ensuite les sept circuits assez lentement pour que les Arabes pussent les compter; après quoi, elle se prosterna devant ce temple, au grand étonnement de tous les spectateurs, comme il le lui avait été commandé. Cela fait, la lune se tourna du côté de l'apôtre de Dieu. Elle s'inclina profondément devant lui, pendant qu'il était assis sur la montagne d'Abou-Kobaïs; puis, se dressant comme une épée flamboyante, elle prononça d'une voix distincte cette salutation qui fut entendue de tous les Arabes: « Paix soit à toi, ô Ahmed; paix soit à toi, ô Aboul-Kaçem; paix soit à toi, ô prince et seigneur des premiers et des derniers. Je proteste qu'il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et que tu es Mahomet, l'apôtre de Dieu. »

Après cette salutation, la lune entra dans la manche droite du Prophète et sortit par la manche gauche; puis elle rentra par la gauche et ressortit par la droite. Ensuite, se glissant sous le collet de sa robe, elle descendit jusqu'à la frange d'en bas, d'où elle reparut. Il est bon d'avertir ici que Dieu avait réduit à des dimensions infiniment moindres le volume de cet astre, pour rendre possible l'exécution du prodige demandé par Habib, fils de Malek. Il n'était pas plus gros en réalité qu'il nous le paraît à la distance incommensurable où le Très-Haut l'a placé. Aussitôt que la lune fut sortie de la robe du Prophète, elle se divisa en deux parties égales dont l'une monta vers l'orient et l'autre vers l'occident; puis, se rapprochant, ces deux moitiés se joignirent, en sorte que la lune redevint un corps rond, et reprit son cours accou-

tumé. Alors elle fit entendre une voix plus éclatante que la première fois, en prononçant ces paroles : « Paix à toi, ô apôtre de Dieu ; paix à toi, ô prince et seigneur des premiers et des derniers ; commande-moi ce qu'il te plaira, et j'exécuterai tes ordres avec une entière soumission durant tout le reste de cette nuit jusqu'au matin. »

A la vue de ce prodige inconcevable, tous les Arabes restèrent frappés d'un tel étonnement que leur esprit en fut bouleversé et leur raison confondue. Mais, pour ce qui est d'Abou-Djahl « que Dieu maudisse ! » loin d'ouvrir enfin les yeux à la lumière de la vérité et de se rendre à une preuve aussi éclatante, il persista dans sa malheureuse obstination. Il eut l'impudence de contester la réalité de ce miracle en criant aux spectateurs : « Ne vous laissez pas abuser par les artifices de Mahomet. Il n'y a dans tout ce que vous avez vu qu'enchantement et magie. Ce n'est autre chose qu'une illusion et un prestige passager. Je n'en ai pas plus d'estime pour toi, maudit magicien ! » Habib, fils de Malek, fut, au contraire, ravi d'admiration : « Je suis pleinement convaincu à présent, dit-il au Prophète ; je reconnais que vous êtes l'apôtre de Dieu, en vérité, en vérité ! O Mahomet, donnez-moi votre main droite. Oui, je proteste, ajouta-t-il d'un ton solennel, qu'il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et que vous êtes Mahomet, l'apôtre de Dieu. » Ainsi Habib, fils de Malek, se déclara musulman. L'opiniâtre Abou-Djahl en fut outré d'indignation : « Eh quoi, dit-il à ce prince, vous souffrez que Mahomet vous en impose par ses enchantements et par ses prestiges ; vous vous laissez fasciner de la sorte l'esprit et les yeux ! Eh bien ! je vous déclare, seigneur, que nous ne partageons point votre

sentiment. » Outre Habib, fils de Malek, il y eut quatre cent soixante-dix habitants de La Mecque qui embrassèrent l'Islamisme, tant la vue de ce miracle fit d'impression sur leur esprit.

Dans ce moment, Gabriel descendit encore vers le Prophète : « O Mahomet, lui dit-il, répète ces paroles : l'heure est venue et la lune a été divisée; mais s'ils voient un signe, ils se retirent et disent : c'est un prestige passager. » Ensuite Abou-Taleb, Hamza et Abbas s'approchant du Prophète, lui baisèrent les pieds et les mains; et aussitôt leur visage, ainsi que celui des Haschémites et des enfants d'Abd-el-Mottalib, devint tout resplendissant de lumière. L'assemblée tout entière, que ce spectacle avait tenue quelque temps plongée dans une sorte de stupeur, fit éclater sa surprise en s'écriant : « Par le Dieu, Seigneur de la Caâba et des objets sacrés, nous protestons que nous n'avions jamais rien vu de si grand, de si merveilleux que cet événement! Peu s'en est fallu que l'effroi n'ait brisé nos cœurs, et que nos âmes n'aient été séparées de nos corps. »

L'épreuve s'étant ainsi terminée à la gloire de Dieu et de son Prophète, l'assemblée se sépara enfin, et Mahomet reprit le chemin de sa demeure, accompagné de tous les Haschémites. Comme ils approchaient de la maison, ils rencontrèrent Khadidja qui accourait au-devant du Prophète. Elle se jeta à son cou et l'embrassa avec une grande effusion de joie et de tendresse. « O apôtre de Dieu, dit-elle, j'ai vu la lune qui descendait vers vous, lorsque vous étiez sur la montagne d'Abou-Kobaïs : j'ai été témoin du grand miracle que vous avez opéré. Par notre Dieu ! ô Prophète, je célébrerai à

jamais ce mémorable événement, et j'en transmettrai le souvenir à ceux qui viendront après nous. » Abbas, oncle du Prophète, prenant alors la parole ; « O Khadidja, dit-il, l'imagination peut-elle concevoir quelque chose de plus grand que le prodige opéré cette nuit par mon neveu, en présence de toutes les tribus? — Mon oncle, reprit l'épouse du Prophète, j'entendais dans mon sein une voix qui me criait : O femme pusillamine, pouvez-vous craindre pour Mahomet ? Le Seigneur des orients et des occidents n'est-il pas avec lui ? »

Depuis ce temps, les Haschémites jouirent d'une prééminence incontestée sur tous les Arabes, en vertu des miracles éclatants de l'apôtre de Dieu et des preuves authentiques qu'il avait données de sa mission, et Dieu les éleva au plus haut degré d'honneur et de distinction, malgré les efforts des impies.

XX

Mort d'Abou-Taleb et de Khadidja.

Cette même année, qui était la dixième de la mission prophétique, fut marquée par deux événements bien tristes pour le cœur de l'apôtre de Dieu : la mort de son oncle Abou-Taleb et celle de Khadidja. Le vénérable Abou-Taleb, parvenu à sa quatre-vingtième année, s'éteignit doucement et quitta sans regret une vie dont chaque jour avait été rempli par quelque bonne action. Après lui, la surintendance du Temple, avec les prérogatives de la suprématie qui étaient attachées à cette charge, passa de la famille de Haschem à celle d'Ommiah,

daus la personne d'Abou-Sofian, ennemi déclaré du Prophète et des Haschémites.

Quoiqu'Abou-Taleb aimât tendrement son neveu, et qu'il le protégeât en toute occasion, il ne fit, dit-on, jamais profession de l'Islamisme, ce qui causait une affliction profonde à l'apôtre de Dieu. C'est pourquoi, lorsqu'il le vit près de mourir, il voulut tenter un dernier effort pour le convertir. S'approchant donc de son lit, il lui dit : « O mon oncle, prononcez la formule de foi qui vous fera mériter un jour la bienheureuse résurrection. — Fils de mon frère, répondit le vieillard, si je n'étais retenu par une certaine honte, je le ferais de bon cœur ; mais les Koraïchites ne manqueraient pas de dire que je me suis laissé intimider par la crainte de la mort. » Cependant lorsqu'il était sur le point d'expirer, il se mit à remuer les lèvres, comme s'il eût voulu réciter une prière. Aussitôt Abbas approcha son oreille pour l'écouter et dit à Mahomet : « O Prophète, mon frère a bien certainement prononcé la formule. Sur cette attestation, Mahomet s'écria plein de joie : « Dieu soit loué, ô mon cher oncle, de vous avoir si bien dirigé ! » Quelques-uns veulent qu'il ait été musulman longtemps avant sa mort ; ils en donnent pour preuve ces vers qu'on lui attribue et dont voici le sens : « Tu m'as appelé, et j'ai connu que tu étais véritable. J'ai rendu témoignage de ta véracité, et je suis devenu fidèle. J'ai reconnu, en effet, que la religion révélée à Mahomet est la meilleure des religions : mais, par Dieu puissant, tous les peuples ne se rendront à toi que lorsque je serai enseveli dans le tombeau. » D'autres soutiennent qu'Abou-Taleb mourut infidèle ; mais les vers que nous avons cités sont à eux seuls une

profession de foi assez explicite pour que cette dernière opinion puisse prévaloir ; ils font voir, au contraire, que cet oncle du Prophète a même été un des témoins fidèles qui ont certifié la vérité de la sainte mission de Mahomet. Le sentiment le plus généralement adopté est qu'Abou-Taleb mourut dans le sein de l'Islamisme ; il n'y a d'incertitude que sur l'époque de sa conversion.

Un mois après cet événement, mourut à l'âge de soixante-cinq ans Khadidja, la mère des fidèles, la très-digne femme de l'apôtre de Dieu. Elle fut inhumée dans le cimetière appelé El-Hadjun. Le Prophète, accablé de douleur, l'accompagna à sa dernière demeure. Il descendit même dans sa fosse qu'il arrosa de ses larmes ; mais il ne fit point de prière pour Khadidja, parce que les cérémonies des funérailles n'étaient pas encore instituées alors. Mahomet pleura amèrement la perte de sa femme et celle de son oncle ; il donna de longs regrets à leur mémoire ; en sorte que cette année fut appelée l'année du deuil. Le Prophète avait alors cinquante ans.

L'apôtre de Dieu eut toujours le plus tendre attachement pour Khadidja. Il ne voulut point épouser d'autre femme tant qu'elle vécut ; et après la mort de sa première compagne, il ne cessa de parler d'elle avec de si grands éloges qu'Aïescha, sa troisième femme en conçut de la jalousie. Cette fière beauté sentait son orgueil se révolter à l'idée que les charmes de sa jeunesse n'avaient pu effacer dans le cœur de Mahomet le souvenir des attraits surannés de sa première épouse. « O apôtre de Dieu, lui dit-elle un jour dans un moment de dépit, Khadidja n'était-elle pas vieille, et Dieu ne vous a-t-il pas donné une femme plus jeune et meilleure pour la

remplacer ? — Non, certes, répliqua le Prophète, Dieu ne m'en a pas donné une meilleure : Khadidja m'a aimé quand j'étais pauvre et sans appui ; elle a cru à ma parole dans le temps que le monde m'accusait de mensonge ; elle fut généreuse et libérale envers moi, lorsque les hommes se déclaraient mes ennemis ; elle me donna tout ce qu'elle possédait, sa fortune et son cœur. » Il y a une tradition qui rapporte que l'ange Gabriel apparut un jour au Prophète et lui dit : « O apôtre de Dieu, Khadidja a mis devant toi une table magnifiquement servie. Puisqu'elle s'est montrée si généreuse à ton égard, lorsque tu étais dans l'indigence, salue-la de la part de ton Seigneur et de la mienne, et annonce-lui qu'on lui destine dans le ciel une maison d'argent dans laquelle il n'y aura ni trouble ni peine. Khadidja vécut, après son mariage, environ vingt-cinq ans. C'est d'elle que le Prophète eut tous ses enfants, excepté un seul, comme nous l'avons dit plus haut.

XXI.

Le Prophète est exposé à toutes sortes de mauvais traitements de la part de ses ennemis. — Il appelle en vain les Béni-Takifs à l'Islamisme; il convertit les Génies de la ville de Niside. — Son mariage avec Saouda.

Après la mort d'Abou-Taleb et de Khadidja, le Prophète fut exposé à de nouvelles persécutions ; il se vit en butte à l'animosité de ses adversaires, parmi lesquels on comptait, outre Abou-Djahl, son ennemi implacable, Abou-Lahab, son oncle, Hakem, fils de El-As, et Okba, fils de Moaït, fils d'Omaïa. Ils avaient tous été amis du

Prophète de Dieu; mais la promulgation de l'Islamisme changea leurs sentiments d'affection en une haine mortelle. Ils l'insultaient en toute occasion et le déchiraient par leurs calomnies, et depuis le jour où, les ayant invités à un festin, Mahomet avait manifesté sa mission, ils n'avaient cesser de l'outrager. Fatigué de ces mauvais traitements, l'apôtre de Dieu prit la résolution, trois mois après la mort de sa femme, de faire un voyage et d'aller jusqu'à Taïef, ville située à soixante-douze milles de La Mecque, vers l'orient, pour tâcher de convertir les Beni-Takifs qui habitaient ce lieu. Il espérait que la conversion de cette tribu puissante, en tournant à la gloire de la religion, lui donnerait des alliés qui, au besoin, le défendraient contre les violences des Koraïchites.

Quand il fut arrivé à Taïef, il se présenta dans un lieu où étaient assemblés les plus considérables d'entre les Beni-Takifs, parmi lesquels se trouvaient Maçoud et Habib, tous deux fils d'Amrou. Le Prophète les harangua et les appela à Dieu. Mais l'un d'entre eux, se levant, lui dit : « Si Dieu avait voulu nous appeler à lui, n'aurait-il pas communiqué directement avec nous ? » Un second lui opposa ce dilemme : Je ne veux pas disputer, ni même m'entretenir avec toi; car si, comme tu le prétends, tu es un apôtre envoyé de Dieu, tu es trop fort pour que j'ose entrer en lice ; et si, au contraire, tu es un imposteur, tu ne mérites pas que je prenne la peine de te réfuter. »

L'apôtre de Dieu déplorant l'endurcissement de leurs cœurs, ne voulut pas insister et se retira aussitôt de l'assemblée. Cependant les gens de bien le traitèrent

assez honnêtement; ils le dérobèrent aux outrages des méchants qui excitaient la populace et jusqu'aux plus vils esclaves contre le Prophète. Mais enfin les Takifites lui ordonnèrent de sortir de leur ville; ils s'attroupèrent même et le suivirent en l'insultant jusqu'à une certaine distance des murs de Taïef. Lorsque le Prophète se vit hors des mains de ces impies, il adressa à Dieu cette prière dans l'amertume de son cœur : « O Dieu, c'est à toi seul qu'ils attribuent l'insuffisance de mes forces et mon défaut de réussite auprès d'eux. L'affront que je viens d'essuyer retombe sur toi, ô Dieu très-miséricordieux! tu es le seigneur des faibles et des affligés, tu es mon seigneur. Ne m'impute pas à faute l'insolence et l'impiété de ces gens-là, et n'appesantis pas, à cause de leur endurcissement, ta colère sur moi; ne me rends pas responsable de l'insuccès de ma prédication, car j'ai parlé à des hommes qui ont fermé l'oreille à mes paroles. » L'apôtre de Dieu s'en retourna donc à La Mecque, où il arriva le vingt-troisième jour du mois de Dhou'l-Kaada, fort affligé du résultat de son voyage.

Vers la fin de cette même année, le Prophète se rendit à Nachla, ville située à une journée de La Mecque, vers l'orient. Il y reçut la visite des Génies de la ville de Nisibe, pendant qu'il se livrait à l'exercice de la prière, au pied d'un palmier. C'étaient les principaux et les plus nobles de ces Génies; ils étaient au nombre de sept, et ils embrassèrent tous l'Islamisme. Voici comment Dieu rapporte cette conversion dans le Coran : « Nous t'avons envoyé quelques-uns de ces Génies pour entendre la lecture du livre. Quand ils furent en ta présence, ils se dirent mutuellement : Soyons attentifs; et quand la

lecture fut achevée, ils s'en retournèrent vers ceux de leur nation à qui ils dirent : Nous avons entendu la lecture d'un livre envoyé du ciel depuis Mouça (Moïse) et Isa (Jésus); il confirme ce qui a été dit dans les anciennes écritures touchant les choses qui se sont passées avant lui; il conduit à la vérité et enseigne le chemin du salut. O peuple, obéissez au prédicateur du Très-Haut. »

Au mois de schaoual suivant, Mahomet épousa Saouda, fille de Zamaa. Elle était du nombre de celles qui s'étaient réfugiées en Éthiopie; mais depuis, elle était revenue à La Mecque avec son mari nommé Socran. Un jour elle eut un songe, dans lequel elle vit l'apôtre de Dieu s'approcher d'elle et lui mettre le pied sur la poitrine. S'étant réveillée, elle raconta son rêve à Socran qui lui dit : « Cette vision est véritable, car je dois mourir dans peu, et Mahomet vous épousera. » Dans un autre songe, elle vit la lune qui descendait sur elle. Son mari mourut en effet quelque temps après, et le Prophète épousa Saouda. Socran était un de ceux qui avaient cru des premiers et qui s'étaient retirés en Éthiopie avec les autres fidèles. Saouda mourut durant le Khalifat d'Omar. Il existe cinq traditions sous son nom.

XXII

Les Beni-Khazradjs embrassent l'Islamisme.

Enfin vint le temps que Dieu avait fixé dans les décrets de sa sagesse éternelle pour manifester au monde sa loi glorieuse, restaurer sa maison sainte et accomplir

ses promesses. L'apôtre de Dieu se produisit solennellement en public C'était la onzième année de sa mission prophétique. Il se montra à la grande fête du pèlerinage, qui se célébrait au mois de Dhoul-Hedja, à laquelle affluaient des gens de toutes les tribus de l'Arabie. Le Prophète, animé d'un saint zèle, ne craignit pas de se mêler parmi la foule et de parler librement, comme il avait coutume de le faire dans ces occasions, exposant sa vie pour amener les hommes à la connaissance de l'unité de Dieu, et leur récitant les paroles du Coran.

Un jour qu'il était sur la colline d'Acaba, au nord de La Mecque, il rencontra quelques habitants de la ville d'Yatreb, qui fut depuis appelée Médine. C'étaient des gens de la tribu des Beni-Khazradjs. Ces arabes et ceux de la tribu des Beni-Aous composaient la portion la plus nombreuse et la plus puissante de la population de cette ville. Ils étaient les uns et les autres originaires de l'Yemen et issus de Khatan, fils d'Aber. Mais égales en nombre et en valeur, ces deux grandes tribus, qui en comprenaient chacune plusieurs autres, étaient divisées par des rivalités et troublées constamment par des disputes qui d'ordinaire ne se décidaient que par la voie des armes. Il y avait, en outre, dans Yatreb et son territoire deux tribus de juifs qui s'y étaient établies depuis longtemps et qui descendaient toutes deux de la race sacerdotale d'Aaron : c'étaient les Beni-Koraïzha et les Beni-Nodhaïr. Ces deux tribus vivaient sous la dépendance des Beni-Khazradjs.

L'apôtre de Dieu aborda avec politesse ces pélerins, et s'insinuant adroitement parmi eux, il leur dit : « Qui êtes-vous, seigneurs ? — Nous sommes, répondirent-ils,

de la tribu des Beni-Khazradjs. — N'êtes-vous pas les seigneurs et les patrons des juifs qui se sont établis à Yatreb, reprit le Prophète? » Ces hommes ayant répondu qu'il en était ainsi, l'apôtre de Dieu ajouta : « Faites-moi la grâce de vous asseoir, afin que j'aie la satisfaction de vous entretenir un moment. » Les Beni-Khazradjs y consentirent sans difficulté, et Mahomet les appela à Dieu, en leur exposant la doctrine de l'Islamisme et en leur récitant le texte du Coran.

Il est à remarquer que ces Arabes, dans leurs conversations journalières avec les Juifs qui demeuraient à Médine, avaient souvent entendu répéter ces paroles qui étaient échappées à ces derniers lorsque, vaincus par les Beni-Khazradjs, ils avaient été forcés de se soumettre à eux : « Oh! si le temps où le Prophète qui doit être envoyé était venu, nous nous joindrions à lui, et par son puissant secours, nous briserions bientôt notre joug, et nous vous mettrions à mort pour nous venger de votre tyrannie. » Les Beni-Khazradjs ayant donc entendu le bruit que faisait déjà dans le monde la venue de l'apôtre de Dieu, et se rappelant les menaces des Juifs, si jamais ce Prophète paraissait, s'étaient dit entre eux : « C'est là assurément le Prophète que les Juifs attendaient; tâchons de les prévenir en le mettant dans nos intérêts. » Cette disposition les rendit plus dociles aux paroles du Prophète et contribua beaucoup à leur prompte conversion. Ces Arabes, au nombre de six, embrassèrent donc l'Islamisme et crurent à l'apôtre de Dieu. Ensuite ils lui dirent : « Nous nous sommes séparés des Beni-Aous, nos frères, à cause de leur méchanceté et de la dissolution de leurs mœurs; mais nous prions le Très- Haut qu'il

les convertisse aussi par votre intercession. Pour nous, rien ne sera capable de rompre le nœud qui vient de nous unir, nous sommes désormais à vous à la vie et à la mort. »

Après cet entretien, les six nouveaux musulmans prirent congé du Prophète et s'en retournèrent à Médine, où ils racontèrent à leurs compatriotes ce qui leur était arrivé, en les invitant à faire aussi profession de l'unité de Dieu. Leurs exhortations furent si efficaces qu'il n'y eut aucune maison dans la ville où l'on ne parlât de la nouvelle religion. Les Médinois convertis furent depuis honorés du titre glorieux d'Ansariens, c'est-à-dire auxiliaires, à raison du grand secours dont ils furent à Mahomet pour l'établissement et le maintien de sa religion. Par ce titre, on les distingue des Mohadjériens, ou compagnons de la fuite du Prophète. Ces deux partis ne différaient entre eux que de nom ; car ils rivalisèrent toujours de zèle et d'attachement pour la religion comme pour la personne du Prophète, leur maître et leur législateur.

XXIII.

Ascension nocturne de Mahomet au-delà du septième ciel. — Son voyage depuis La Mecque jusqu'à Jérusalem. — Ce qu'il voit dans cette dernière ville.

La douzième année de la mission prophétique de l'apôtre de Dieu est mémorable par le grand miracle du voyage qu'il fit en une nuit, de La Mecque à Jérusalem, et de là au plus haut des cieux, où il s'approcha jusqu'à la distance de deux arcs [1] du trône de Dieu. Les savants

1. L'arc arabe est d'environ deux mètres.

ne sont pas d'accord si le Prophète fit ce voyage corporellement, ou si ce fut seulement en esprit. Toutefois, la première opinion a prévalu, parce qu'elle est fondée sur le témoignage reçu et transmis à la postérité par le célèbre Abou-Horaïra, ami intime du Prophète, et l'un des six auteurs des traditions authentiques, qui déclare en tenir le récit de la bouche même de Mahomet. On pense que cette ascension eut lieu la vingtième nuit du septième mois appelé Redjeb. En voici la révélation circonstanciée, telle qu'on l'a entendu faire à l'apôtre de Dieu :

« Un certain soir, dit le Prophète, je m'étais endormi entre les deux collines de Safa et de Méroua. Une obscurité épaisse couvrait la terre et le silence était si profond qu'on n'entendait ni les aboiements des chiens ni le chant des coqs. Tout-à-coup l'ange Gabriel se présenta devant moi sous la figure même que Dieu lui a donnée en le créant. Son teint avait l'éclat éblouissant de la neige ; ses cheveux blonds tressés d'une manière admirable ondoyaient sur ses épaules avec une grâce infinie ; son visage respirait le calme et la majesté ; ses dents étaient blanches comme des perles, et ses jambes teintes en jaune de topaze. Sa robe, tissue de fil d'or très-pur étincelait du feu des pierreries. Il portait sur son front une lame d'un métal brillant où étaient écrites deux lignes flamboyantes. Dans la première, on lisait ces mots : Il n'y a point de Dieu que Dieu, et dans l'autre ceux-ci : Mahomet est l'apôtre de Dieu. Réveillé par cette clarté merveilleuse dont l'éclat soudain venait frapper mes paupières dans les ténèbres, et, comme perdu dans un océan de lumière, je restai immobile

d'étonnement à la vue du messager céleste, et la parole expira sur mes lèvres. J'aperçus autour de lui soixante-dix mille cassolettes pleines de musc et de safran. Il avait cinq cents paires d'ailes, et la distance d'une aile à l'autre était la distance de cinq cents années de chemin. C'est sous cette figure que Gabriel m'apparut. Il me heurta en disant : Lève-toi, ô homme endormi ! Saisi de frayeur et tout tremblant ? Qui es-tu, lui dis-je, en faisant un effort pour parler ; que Dieu te soit miséricordieux ! — Je suis ton frère Gabriel. — O mon bien-aimé Gabriel, je te demande pardon ; viens-tu m'honorer d'une révélation nouvelle ou m'affliger d'une menace ? — Sois sans crainte, répliqua l'ange, ma venue est un message de joie. Lève-toi, mon cher Mahomet ! Attache ton manteau sur tes épaules ; tu vas en avoir besoin ; car il faut que tu rendes visite à ton Seigneur cette nuit. Dieu veut t'honorer de cette faveur sans égale. En même temps, Gabriel me prit par la main, et m'ayant fait monter sur la jument El-Borak (qui jette des éclairs), il la conduisit lui-même par la bride.

« Avant de passer outre, continue le Prophète, il faut que vous sachiez que cet être ne ressemble en aucune façon aux animaux qui vivent sur la terre. Voici à peu près sa figure. Il est plus grand qu'un âne et plus petit qu'un mulet. Il est blanc ; il a une face humaine avec des mâchoires très-allongées comme celles d'un cheval. Sa crinière est de perles fines, entremêlées de marguerites et d'hyacinthes, et brodée de lumière. Ses oreilles sont d'émeraudes, ses yeux sont deux hyacinthes brillantes comme les étoiles du ciel, et qui dardent des rayons vifs et perçants comme ceux du soleil. Sa tempe

droite est formée d'un tissu de perles, et sa gauche de plaques d'or. Le cou, le poitrail et le dos de ce coursier sont incrustés de pierres précieuses aussi étincelantes que les étoiles du firmament dans la vaste étendue des cieux, et d'où jaillissent des éclairs. Sa queue est longue et entrelacée d'émeraudes. Il a deux ailes semblables à celles d'un aigle, grandes comme le contour d'un vaste bassin; elles sont tissues de perles fines, émaillées comme une prairie, parsemées de pierres précieuses et toutes brodées de lumière. Il se sert de ses ailes pour voler, comme font les oiseaux, dans l'espace immense qui est jeté entre le ciel et la terre. Il s'exhale de ses flancs une odeur délicieuse de safran et de musc. Il a une âme telle que sont les âmes humaines. Il entend et comprend ce que l'on dit, mais il ne peut ni interroger ni répondre.

« Quand je posai ma main sur cette jument, elle se mit à ruer comme un cheval fougueux. — Doucement, ô Borak, lui dit Gabriel d'un ton sévère, n'as-tu point de respect pour Mahomet? Par Dieu Très-Haut! jamais personne plus honorée de Dieu ne t'a montée.—Eh quoi! Gabriel, répondit El-Borak, car Dieu lui donna en ce moment la faculté de parler, Ibrahim, l'ami de Dieu ne s'est-il pas servi de moi lorsqu'il alla rendre visite à son fils Ismaïl? O Gabriel, celui que je vois ici serait-il donc le maître de la piscine, le dépositaire de l'intercession, et l'auteur de la profession de foi? Il n'y a de Dieu que Dieu. — Oui, certes, Borak, continua l'ange, voici Mahomet, le fils d'Abd-Allah, issu d'une tribu de l'Arabie; sa religion est la seule orthodoxe. Il est le prince des enfants d'Adam, le premier et le plus grand entre

tous les prophètes et les apôtres ; il est le sceau de la loi et le surintendant du paradis. Toutes les créatures viendront implorer son intercession au jour de la résurrection universelle. Le paradis est à sa droite, l'enfer à sa gauche. Quiconque reconnaîtra la vérité de sa parole entrera dans le paradis, et quiconque accusera sa bouche de mensonge sera précipité dans le feu de l'enfer. El-Borak, entendant ce discours, répondit d'une voix suppliante, Dieu lui permettant encore l'usage de la parole : O Gabriel, je t'en conjure par l'alliance qui est entre toi et lui, car je n'ose m'adresser à Mahomet lui-même ; demande donc pour moi que je puisse avoir part à son intercession au jour du jugement dernier.

« Aussitôt que j'eus entendu ces mots, je pris moi-même la parole et, avant que Gabriel eût pu répondre, je dis à El-Borak : Allons, Borak, réjouis-toi, tu auras part à mon intercession, et tu seras avec moi dans le paradis. Dès que j'eus fait cette promesse, elle s'approcha de moi pour me laisser monter, et dès que je me fus élancé sur son dos, elle m'enleva dans les airs à une hauteur incommensurable. Après avoir franchi les montagnes de La Mecque, elle m'emportait encore plus haut entre le ciel et la terre, aussi vite que l'éclair, lorsque Gabriel se mit à crier : Arrête, arrête, Mahomet ; il faut descendre ici et faire la prière avec deux inclinations. Je descendis donc promptement et, mettant pied à terre, je fis la prière avec deux inclinations. Ensuite, je remontai sur El-Borak et je demandai à Gabriel pour quelle raison il m'avait ordonné de faire la prière en ce lieu. — C'est, me répondit-il, que nous sommes au haut de la montagne de Sinaï, sur laquelle Dieu s'entretint

familièrement avec Mouça (Moïse) et lui donna sa loi.

« Nous poursuivîmes ainsi notre route à travers les airs, comme il plaisait à Dieu de nous diriger, et toujours avec une vîtesse inimaginable, lorsque Gabriel me cria une seconde fois de descendre et de faire la prière avec deux inclinations. J'obéis, et après cela je lui demandai la raison de cet ordre. — Nous devions nous arrêter ici pour prier, dit l'ange, parce que c'est la ville de Bethléem, lieu où naquit Isa (Jésus), fils de Mariam (Marie), le plus grand des Prophètes qui t'ont précédé. Nous continuions notre voyage, lorsque j'entendis une voix qui criait à ma droite : O Ahmed, arrête-toi un peu; souffre que je te parle : je suis celle de toutes les créatures qui t'est le plus dévouée. — Mais El-Borak passa outre et je ne m'arrêtai point, parce qu'il ne dépendait pas de moi de suspendre ma course, mais de Dieu seul, puissant et glorieux. Un peu plus loin, à ma gauche, une autre voix me fit la même invitation. Mais il me fut pareillement impossible de m'arrêter ni de répondre. Nous avancions toujours comme il plaisait à Dieu de nous conduire, lorsqu'il se présenta devant moi une jeune fille d'une beauté accomplie. Ses cheveux étaient admirablement tressés; elle était parée de tous les ornements que le monde entier peut fournir. — O Ahmed, s'écria-t-elle en me tendant la main, arrête-toi un instant auprès de moi; je suis de toutes les créatures celle qui t'est le plus affectionnée. — Mais El-Borak sembla redoubler de vitesse. J'entendis encore un son de voix lugubre; mais celui-ci m'effraya à tel point que mon cœur en fut saisi d'épouvante.

« Enfin, nous arrivâmes à Jérusalem où je mis pied à

terre. J'attachai El-Borak aux anneaux où avaient coutume de la lier les Prophètes qui l'avaient montée avant moi, et, pénétrant plus avant, j'entrai dans la maison sainte où je trouvai rassemblés tous les personnages qui avaient été honorés du ministère prophétique depuis la création du monde. Ils vinrent à ma rencontre, me cédèrent le premier rang, et je fis la prière avec eux. En me plaçant ainsi au premier rang, je ne prétendais pas user de mon droit de suprématie, car il eût été malséant à moi d'affecter aucune supériorité sur mes frères. J'agissais de la sorte en vertu de l'ordre exprès que Gabriel en avait reçu de mon Dieu, mon Seigneur glorieux et puissant.

« C'est dans ce lieu que Gabriel me donna l'explication de tout ce qui m'avait étonné sur ma route. — Sache donc, me dit-il, que les premiers accents qui ont frappé ton oreille à ta droite étaient les paroles d'un juif qui t'invitait au judaïsme, et que, si tu avais répondu, ta nation se serait faite juive après toi jusqu'au jour de la résurrection. La seconde voix était celle d'un chrétien ; si tu l'avais écoutée, ta nation après toi aurait embrassé le christianisme jusqu'à la fin des temps. Quant à la femme qui s'est montrée à toi avec tout l'éclat du fard et de la parure, c'était le monde avec ses ornements et ses appas; si tu avais cédé à ses empressements, ta nation aurait choisi les vaines jouissances du monde de préférence au bonheur de l'éternité, et ainsi, appartenant au monde, elle aurait été précipitée dans les flammes de l'enfer. — Sur quoi, je m'écriai : Louanges et gloire soient à Dieu ! Mais, demandai-je à Gabriel, quel est ce bruit lugubre qui m'a causé tant d'effroi ? — C'est, reprit-il, le

bruit de la pierre que Dieu a jetée du bord de la Géhenne; il y a déjà soixante-dix mille ans qu'elle roule dans le gouffre; elle n'est arrivée au fond de l'abîme qu'au moment où tu as entendu cette sorte de mugissement.

« Ensuite, Gabriel, me prenant par la main, me conduisit au lieu où est la pierre de Jacob, sur laquelle Soleïman (Salomon) avait autrefois bâti la maison sainte. A la droite de cette pierre, était assis un vénérable vieillard, dont le visage auguste brillait d'une beauté incomparable; ses joues avaient l'éclat du vermillon, et les essences les plus exquises parfumaient sa tête. — O Ahmed! s'écria-t-il, dès qu'il m'aperçut, viens, viens auprès de moi; il faut que je te parle. — Je m'avançai donc vers lui, et il m'embrassa à plusieurs reprises. Mais comme j'étais incertain si ce personnage respectable appartenait à la nature humaine, ou si c'était un habitant du ciel, je me tournai vers Gabriel et je lui demandai qui était cet auguste vieillard. C'est, me répondit-il, l'ange, le génie de l'Islamisme, c'est-à-dire de la religion du Dieu Très-Haut, selon laquelle ceux de ta nation doivent devenir fidèles; car, s'ils vivent fidèles, ils seront réunis auprès du Dieu Très-Haut et ils entreront dans le Paradis.

« Après cette entrevue, Gabriel retourna vers la maison sainte, et je suivis promptement ses pas. Alors il se présenta à moi un homme qui portait dans ses mains trois vases. Le premier contenait de l'eau, le deuxième du lait, et le troisième du vin. J'entendis en même temps une voix qui disait: Si Mahomet boit de l'eau, il sera submergé ainsi que sa nation; s'il boit du lait, il sera dirigé dans la droite voie, et son peuple

aussi après lui jusqu'au jour de la résurrection ; s'il boit du vin, lui et sa nation seront jetés dans les flammes. — Gabriel me dit : Choisis, Mahomet ! — Je pris le lait, et j'en bus une gorgée. Alors la même voix se fit entendre : — Si Mahomet, dit-elle, avait bu tout le lait, aucun de sa nation n'aurait jamais senti le feu de l'enfer. — O mon cher Gabriel, m'écriai-je tout ému, permets-moi de retourner au vase de lait ; il faut que j'y trempe encore mes lèvres et que j'épuise ce breuvage. — Garde-t'en bien, ô Mahomet, répondit l'ange, il n'est plus temps ; cela était écrit dans le livre, et le roseau qui écrivait s'est séché sur ce qui vient d'arriver. — De là, mon conducteur me ramena à la pierre de Jacob, et lorsque je fus prêt à monter, je trouvai qu'on y avait déjà dressé une échelle qui s'étendait depuis cette pierre jusqu'au ciel du monde. On ne voyait dans toute sa longueur qu'échelons d'or, d'argent, de perles et d'hyacinthes vertes et rouges. C'est dans ce même lieu qu'avait été posée l'échelle sur laquelle Jacob vit dans son sommeil les anges qui montaient et descendaient. Alors Gabriel me prit sur son sein, me serra contre sa poitrine et, me couvrant de ses ailes, il me porta jusqu'au haut de l'échelle. »

XXIV

Continuation de l'ascension nocturne. Le Prophète de Dieu entre dans le premier ciel, puis, il passe dans le second, et de là au troisième.

« Nous arrivâmes bientôt au ciel du monde. La distance de la terre à ce premier ciel est de cinq cents années de voyage ordinaire. Gabriel frappa à la porte ; elle s'ouvrit

aussitôt. Le ciel est formé d'une vapeur subtile, qu'on appelle le firmament. Il n'y avait aucun endroit, dans la vaste étendue de ce ciel, où l'on ne rencontrât des anges de l'ordre supérieur. Les uns s'inclinaient profondément ; les autres se prosternaient pour adorer. Je ne savais où diriger mes pas, car mon guide m'avait abandonné. Je m'écriai donc : O anges secourables, protégez-moi ! Je suis seul, l'isolement m'épouvante ; envoyez vers moi quelqu'un de vos serviteurs pour me rassurer durant cette nuit. Aussitôt je vis venir à moi un ange du côté du rivage de la mer : O Ahmed ! dit-il en m'abordant. — Qui es-tu, lui dis-je ? — Je suis, répondit-il, le grand ange qui préside à la mer. C'est moi qui mesure les eaux et qui les pèse au poids de la balance. Paix soit à toi, ô Ahmed ! je suis ton frère Mikaël (Michel). — Mais dis-moi, répliquai-je, pourquoi tu es appelé Mikaël, et quelle raison a fait donner à Azraïl le nom qu'il porte ? Si je te fais cette question, ce n'est point pour satisfaire une frivole curiosité ; je te proteste, par la majesté de Celui qui m'a fait monter en ce lieu, « à qui soient gloire et louange ! » que c'est uniquement pour être en état de répondre à ceux qui m'interrogeront sur ces choses, quand je serai de retour sur la terre. — Je vais donc te satisfaire, reprit l'ange ; O Ahmed ! j'ai nom Mikaël, parce qu'étant préposé à l'administration de la pluie et à la conservation des plantes, je mesure l'eau libéralement, je la pèse au grand poids de la balance, et j'en arrose les nuées. Pour Azraël, il se nomme ainsi, parce que, de tous les anges qui sont dans le ciel, il n'y en a point de plus fort que lui, ni qui ait plus d'ailes et plus de têtes. A l'égard de Gabriel, il est ainsi appelé,

de ce qu'il envoie aux nations impies les tremblements de terre et les ouragans.

« Après cette explication, Mikaël marcha devant moi. Je passai au milieu des chœurs des anges, qui s'inclinaient profondément du côté où était Dieu, et lorsque je me fus avancé un peu plus loin, je me trouvai en face d'un autre grand ange qui était assis sur un trône de lumière ; il y avait à sa droite et à sa gauche une foule d'esprits célestes qui célébraient les louanges du Très-Haut. En cet endroit, Gabriel me rejoignit, et je lui demandai qui était cet ange. — C'est, me dit-il, Asmaïl, qui préside à la garde du ciel du monde : approche de son trône pour le saluer. Asmaïl me rendit le salut, en l'accompagnant de félicitations et de souhaits. O Ahmed, ajouta-t-il, réjouis-toi ; car je vois qu'il t'arrivera beaucoup de bien, et à ta nation aussi après toi. — Alors Gabriel me commanda de faire la prière avec les anges du ciel, suivant le rite de notre père Ibrahim, l'ami de Dieu. Je m'avançai donc, et je fis la prière au milieu des anges avec deux inclinations.

« Du ciel du monde, nous montâmes au second ciel. La distance de l'un à l'autre est de cinq cents années de chemin ; Gabriel frappa, et la porte s'ouvrit. Ce ciel est d'une sorte d'alliage appelée maoun (airain). Je vis dans ce lieu les merveilles du Dieu Très-Haut, mon Seigneur. Gabriel ne me permit pas de prendre connaissance de plusieurs autres choses qui excitaient vivement mon attention. Je n'eus que la liberté de m'informer de deux personnes entre lesquelles je trouvais une ressemblance si frappante que j'en fus étonné. Qui sont ces deux-ci, lui demandai-je? — Ce sont, me répondit-il, les enfants de

deux sœurs : Jean, fils de Zacharie, et Jésus, fils de Marie; approche-toi et donne-leur le salut. — Je les saluai en les abordant ; ils reçurent gracieusement mes civilités et me souhaitèrent beaucoup d'honneurs de la part de Dieu puissant et glorieux. Ensuite, d'après l'ordre de Gabriel, je fis la prière parmi les anges avec deux inclinations, suivant le rite de notre père Ibrahim, l'ami de Dieu.

« Nous montâmes ensuite au troisième ciel, qui est distant du second de cinq cents années de chemin, et nous y arrivâmes en une heure. Gabriel m'y fit entrer. Ce ciel est fait d'une sorte d'airain appelée zaïtoun (olive). Je vis là un des grands anges, qui commandait à cent mille autres esprits. Ayant remarqué un vieillard en compagnie d'un jeune homme, je demandai à mon guide qui ils étaient. — L'un, me répondit-il, est Daoued (David) et l'autre Soleïman (Salomon), son fils. — Nous nous saluâmes réciproquement; après quoi, je fis la prière au milieu des anges, comme j'avais fait dans le premier et dans le second ciel. »

XXV

Continuation du voyage nocturne. — Le Prophète entre dans le quatrième et dans le cinquième ciel.

« Nous montâmes au quatrième ciel, qui est séparé du troisième par une distance de cinq cents années de chemin, et nous fîmes cette traite en un clin d'œil. J'y entrai précédé de mon conducteur. Ce ciel est d'une sorte d'argent qu'on appelle djohari (le brillant). Ce lieu était rempli des merveilles du Très-Haut. J'y vis un des

grands anges assis sur un trône de lumière ; à ses côtés étaient rangés des esprits d'un ordre inférieur, qui étaient toujours prêts à exécuter ses commandements. Ses pieds s'étendaient aux extrémités de la septième terre, et sa tête montait jusque sous le trône de Dieu. Son air grave et sérieux avait quelque chose de sombre et de chagrin. Il avait à sa droite une table, et un grand arbre était à sa gauche. A l'aspect de cet ange, je fus saisi d'une telle épouvante, que tous mes membres tremblèrent et que je sentis fléchir mes genoux. Cependant, je le saluai, et Gabriel lui adressa ces paroles : — Je te le demande en grâce, ô Azraïl, par l'éternelle vérité de Celui qui t'a créé, qui t'a couvert de lumière et qui t'a placé dans ce lieu éminent, daigne seulement rendre le salut à mon compagnon : c'est le bien-aimé de Dieu, Mahomet, fils d'Abd-Allah. — Aussitôt l'ange Azraïl s'inclina devant moi et me dit : Je te félicite, Ahmed, de ce que le Très-Haut t'a élevé à ce point de grandeur de te faire parvenir en ce lieu. — O ange de la mort, osai-je lui dire, est-ce ici que tu habites ? — Oui, répondit-il, c'est ici le lieu de ma demeure, depuis le moment que le Dieu Très-Haut m'a créé jusqu'au jour de la résurrection. Je me tournai ensuite vers mon guide et je lui fis cette question : — Pourquoi tous ces petits anges qui se groupent sur mon passage témoignent-ils tant de plaisir à mon aspect ? Que j'aime à voir leurs rires folâtres et leur innocente gaîté ! — O Ahmed, répondit Gabriel, tu es le plus grand des Prophètes devant ton Seigneur, et, comme ces anges ont toujours souri à la vue des autres Prophètes, il est naturel qu'ils témoignent une joie plus vive en te voyant, car le Dieu Très-Haut les a créés d'une humeur enjouée.

Mais pour celui-ci, l'ange de la mort, et l'autre qui préside à la garde des trésors du feu de la Gehenne, ces deux-là ne connaissent point le rire et ne le connaîtront jamais jusqu'au jour de la résurrection. « Et que signifient, repris-je, cette table que je vois à sa droite et ce grand arbre qui s'élève à sa gauche ? — O Ahmed, me répondit-il, sur cette table sont écrits les noms de tous les enfants d'Adam ; quand les derniers moments de quelques-uns d'entre eux vont s'accomplir, l'ange de la mort, se tournant vers l'arbre qui est à sa gauche, en coupe une branche, et, aussitôt que les feuilles de cette branche se flétrissent, il connaît que le terme de chacun de ceux dont ces feuilles représentent la vie est arrivé. Il détache donc la feuille, et, dans le moment, celui à qui elle appartient meurt sur la terre. — Alors je m'inclinai profondément devant l'ange, en lui disant : O ange de la mort, explique-moi, je te prie, comment tu recueilles les âmes. — Il me répondit en ces termes : O Ahmed, Dieu a mis sous mes ordres un grand nombre d'anges pour m'aider ; j'en ai jusqu'à cinq cent mille, et je les distribue par troupes dans le monde. Quand donc un homme a achevé de consommer ce qui était destiné pour sa subsistance, que la mesure de son temps est tranchée, et que le terme de sa vie touche à son dernier période, dans ce moment un ange se présente et retire l'esprit qui anime son corps ; il le recueille de toutes les parties qui composent ses organes : du sang, des nerfs, des chairs et des os, jusqu'à ce que cette âme soit parvenue au passage étroit du larynx. Alors, pendant que vous êtes tous autour du mourant, nous sommes encore plus près de lui, et, sans que vous vous en aperceviez,

nous prenons son âme et nous l'emportons dans un lieu appelé Aalioun (lieu haut). — Qu'est-ce que ce lieu nommé Aalioun, repris-je ? — C'est, continua l'ange, le septième ciel, où résident les âmes des justes. Mais, si cette âme est celle d'un réprouvé, je la transporte au lieu appelé Sedjin (prison souterraine). Le Sedjin est la septième terre, la plus basse de toutes, dans laquelle sont jetées les âmes des impies, sous l'arbre noir où règnent des ténèbres perpétuelles.

« Après cet entretien, je regardai à ma droite, et j'aperçus un homme de haute taille qui avait le teint olivâtre. — Qui est celui-là, m'écriai-je ? — C'est, répondit Gabriel, Adam, le père de tous les hommes. — Je m'approchai de lui et le saluai. — Sois le bienvenu, ô Ahmed, me dit Adam en me saluant à son tour, sois le bienvenu ; réjouis-toi, mon fils bien-aimé ; Gabriel va te faire monter cette nuit auprès de ton Seigneur, qui t'honorera plus qu'aucune autre créature mortelle. — Je dis alors à ce vénérable père des humains : Quelle est votre occupation dans ce lieu ? — J'observe, répondit-il, les actions de mes descendants, et je puis attester qu'entre plusieurs millions de mes enfants, il n'en est point qui répande une odeur aussi agréable, il n'en est point de plus illustre, il n'en est point d'aussi éclatant, d'aussi resplendissant, d'aussi pur que celui qui récite avec toi la divine formule : Il n'y a point de Dieu que Dieu ; Mahomet est l'apôtre de Dieu. — En ce moment, Gabriel me commanda de m'approcher et de faire la prière au milieu des anges avec deux inclinations. — Comment oserai-je m'avancer, lui dis-je, en présence d'Azraïl et d'Adam, mon père ? — C'est, répondit Gabriel, par l'ordre exprès de Dieu,

mon Seigneur puissant et glorieux. — J'allai donc, et je fis la prière au milieu des anges, avec deux inclinations.

« Du quatrième ciel, mon guide me fit monter au cinquième. Le voyage de l'un à l'autre est de cinq cents années. Gabriel m'en ouvrit la porte. Ce ciel est d'un or qu'on appelle el-safia (le plus pur). Il est, comme tous les autres, rempli des merveilles du Dieu Très-Haut. Je vis là un grand ange que Dieu créa selon son bon plaisir ; loué soit-il ! Cet ange est d'une si prodigieuse grandeur que si Dieu Très-Haut lui commandait d'engloutir les sept cieux et les sept terres, l'univers entier serait comme un grain de froment dans la vaste capacité de son estomac. Il criait sans cesse : O mon Dieu, mon Seigneur, celui-là ne connaît point la vérité, qui se révolte contre toi ! — Je vis aussi Edris (Hénokh), et nous nous saluâmes réciproquement. Puis, ayant fait quelques pas, je me trouvai devant une porte d'argent dont la serrure était d'or. Sur cette porte étaient écrits ces mots en deux lignes : Il n'y a point de Dieu que Dieu ; Mahomet est l'apôtre de Dieu.

« Aussitôt que j'eus lu cette inscription, la porte s'ouvrit, et je vis qu'elle conduisait du cinquième ciel jusqu'aux limites de la septième terre. Je suivis ce chemin, et je me trouvai dans la Géhenne noire et ténébreuse où Dieu exerce sa justice contre les méchants. Sa flamme couvrait un espace immense ; il s'exhalait de ce lieu de malédictions une odeur insupportable et une fumée d'une horrible épaisseur. C'est dans ce gouffre que je vis l'ange qui préside aux trésors du feu ; il était assis sur un trône embrasé. Ses yeux étaient étincelants de feu. Il tenait à la main une lance de feu, et devant lui étaient posées des

chaînes toutes de feu. De tous les anges de Dieu, je n'en ai pas vu de plus terrible, de plus difforme, de plus hideux. Son visage était marbré de rouge et couvert de bourgeons, surtout entre les deux yeux. S'il apparaissait au monde tel qu'il est, tous les hommes en mourraient de frayeur, les mers seraient desséchées et les montagnes s'abîmeraient. J'osai pourtant m'approcher de lui ; je le saluai ; il me rendit mon salut, mais sans l'accompagner du moindre sourire. Mon cœur palpita d'émotion ; je fus saisi de terreur à sa vue. — O mon bien-aimé Gabriel ! m'écriai-je, qui est celui-ci ? Son aspect m'épouvante ; l'énormité de sa masse me fait trembler. — O Ahmed, répondit Gabriel, nous-mêmes nous éprouvons ce sentiment en sa présence ; il n'y a pas un habitant du ciel qui ne soit troublé à sa vue. C'est l'ange qui préside aux trésors du feu. Depuis que Dieu lui a donné la surintendance de l'abîme, il ne cesse de lancer les éclats de sa colère et de son indignation sur les ennemis du Très-Haut pour venger la majesté divine offensée.

« Je me mis ensuite à examiner ce qui se passait dans ce lieu de désolation ; alors il se présenta à ma vue des hommes de feu, assis devant des tables de feu, sur lesquelles étaient, d'un côté, des viandes impures et défendues, et, de l'autre, des viandes bonnes et permises ; ils mangeaient les impures et laissaient les bonnes. — Mahomet, me dit Gabriel, tu vois des gens de ta propre nation ; ce sont ceux qui mangent ce qui est défendu et laissent ce qui est permis. — Nous vîmes d'autres personnes toutes de feu, que l'on coupait en morceaux avec des épées de feu, et qui reprenaient aussitôt leur forme pour subir éternellement ce supplice. — Ce sont, me dit Gabriel, les

femmes impudiques de ta nation, ô Mahomet ! — J'en vis d'autres qui mangeaient du pain de feu, et qui rendaient du feu par toutes les ouvertures de leurs corps. — C'est le châtiment infligé aux adultères de ta nation, me dit Gabriel. — Ce spectacle me remplit de consternation ; je me détournai avec horreur, me hâtant de fuir de ce lieu, et la porte se referma sur moi par la bénédiction du Très-Haut. De retour au cinquième ciel, je fis la prière au milieu des anges, avec deux inclinations, suivant le rite de notre père Ibrahim, d'après le commandement de Gabriel.

XXVI

Continuation du voyage nocturne. — Le Prophète de Dieu entre dans le sixième ciel, et de là dans le septième.

Gabriel me fit monter au sixième ciel, distant du cinquième de cinq cents années de marche ; nous fîmes cependant cette traite en moins d'un clin d'œil, par la toute-puissance du Dieu Très-Haut. Ce ciel est fait d'une pierre précieuse appelée el-hâsalah (claire et transparente). J'y vis un grand ange qui était moitié de feu, moitié de neige, sans que pour cela le feu fît fondre la neige, ou que la neige éteignît le feu. Autour de cet ange étaient d'autres esprits qui disaient : O Dieu, qui as associé la neige avec le feu, associe de même entre eux les fidèles, tes serviteurs, dans ton obéissance. — Qui est cet ange-là, demandai-je à Gabriel ? — Cet ange, me répondit-il, est la merveille des créatures de Dieu. Le Dieu Très-Haut lui a confié l'administration des Cieux et des Terres. C'est lui qui dépêche et fait agir tous les

anges en ta faveur et dans l'intérêt de ceux de ta nation, pour les appeler, comme tu viens d'entendre, au service de Dieu ; il continuera ainsi jusqu'au jour de la résurrection. — Je le saluai, et il me rendit le salut en disant : Sois le bienvenu, ô Ahmed ! — A quelque distance de là, je vis un homme vêtu d'une robe de laine et s'appuyant sur un bâton. Il était si velu que le poil de son corps perçait à travers le tissu de son vêtement et le recouvrait. — C'est ton frère Mouça (Moïse), me dit Gabriel ; approche-toi et fais-lui tes salutations. — Mouça me rendit le salut, en me souhaitant toutes sortes d'honneurs de la part de Dieu puissant et glorieux.

« Gabriel me fit monter au septième ciel : nous y fûmes en moins d'un clin d'œil, quoique la distance entre ces deux cieux soit de cinq cents années de voyage. La porte s'ouvrit à la voix de mon guide. Ce ciel est fait d'hyacinthe rouge, qu'on appelle el-almas (brillant, éclatant). Là, je fus témoin des merveilles de la création de Dieu Très-Haut. Je vis en ce lieu un ange qui est la plus grande et la plus admirable de toutes les créatures de Dieu. Il a soixante-dix mille têtes ; chaque tête a soixante-dix mille visages ; chaque visage, soixante-dix mille bouches ; chaque bouche, soixante-dix mille langues. Chaque langue parle soixante-dix mille idiômes, tous différents entre eux, dont il se sert pour célébrer les louanges de Dieu. C'est de la louange continuelle de cet ange que Dieu a créé les anges qu'on appelle spirituels, et cet ange lui-même s'appelle esprit.

« Je remarquai ensuite un beau vieillard qui avait une figure vénérable. Il était assis sur un trône de lumière dont le dossier était appuyé contre la maison appelée

El-Mamour (la visitée). Je demandai à Gabriel qui était ce vieillard à l'air si respectable, dont je ne pouvais détacher mes yeux.—C'est ton père Ibrahim, répondit-il, le bien-aimé de Dieu. — J'allai donc saluer notre père Ibrahim. Il me rendit le salut en me souhaitant toutes sortes d'honneurs de la part de Dieu Très-Haut. — Sois le bienvenu, ajouta-t-il, ô le meilleur de mes enfants. Réjouis-toi, ô Ahmed, car je vois que vous serez comblés de biens dans la miséricorde de Dieu, toi et ta nation. — Je me tournai ensuite à droite et je vis la maison El-Mamour, qui est bâtie en hyacinthes rouges, et entourée de lampes toujours allumées. El-Mamour est ainsi nommée à cause de la multitude d'anges qui la visitent tous les jours; cette maison est construite sur le même modèle que le temple sacré de La Mecque, et placée directement au-dessus de cet édifice, quoiqu'à une hauteur incommensurable; en sorte que, si elle descendait du ciel en suivant une ligne verticale, elle s'arrêterait précisément sur ce temple. Voyant les anges faire autour de cette maison des circuits sacrés, je me mêlai parmi eux et les imitai. Alors ils me dirent : Sais-tu depuis quand nous avons commencé à venir ici en pèlerinage? — Non, répondis-je. — Eh bien, reprirent-ils, sache donc que nous avons commencé mille ans avant que Dieu eût créé Adam, ton père, et que le tour de ceux qui ont fait les circuits cette année ne reviendra pas jusqu'au jour de la résurrection.

« Sur ces entrefaites, nous entendîmes la voix de l'ange qui était sur le trône de Dieu, et qui disait : Dieu est grand! Son nom est grand! — Et Dieu lui-même puissant et glorieux fit entendre ces paroles : Mon serviteur

Mahomet est véritable : je suis grand par-dessus toutes choses. — Lorsque l'ange, reprenant la parole, eut fait cette profession de foi : J'atteste qu'il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, le Seigneur, continuant après l'ange, dit : Mon serviteur est véritable ; je suis Dieu ; il n'y a point de Dieu que moi ; il n'y a point de Dieu sinon moi. — Et quand l'ange eut repris la parole pour faire cette seconde profession de foi : J'atteste que Mahomet est l'apôtre de Dieu, Dieu ajouta : Mon serviteur est véritable ; il est mon apôtre et mon délégué ; je l'ai choisi pour moi-même, et quiconque lui obéit aura le pardon de ses péchés. — Ensuite, l'ange ayant dit : Venez à la prière, Dieu reprit : Mon serviteur est véritable ; il a appelé les hommes à l'observance de mes saintes lois ; heureux celui qui entend sa vocation et y obéit !

« Après cette proclamation, l'ange fit la prière, et les esprits célestes y accoururent par légères troupes. Ces troupes laissaient entre elles autant d'intervalle qu'il y en a de l'orient à l'occident. Alors Gabriel, me prenant par le bras, me dit : Avance-toi, Mahomet, et fais la prière parmi les anges avec deux inclinations. Je fis donc la prière au milieu d'eux. Après quoi, mon guide me faisant prendre à droite, m'enleva au-dessus de l'Aalioun, ou septième ciel, et, continuant son vol rapide, il me transporta jusqu'au sedrah (arbre) de la limite, au-delà duquel il n'est plus permis aux anges du septième ciel de passer. »

Ici, Abd-Allah, fils d'Abbas, qui était présent à cette narration, interrompit le Prophète en lui disant : « De grâce, ô apôtre de Dieu, dites-nous ce que c'est que ce sedrah de la limite ? — O fils d'Abbas, répondit Maho-

met, le Sedrah est un arbre dont le fruit est plus doux que le lait, plus délicieux que le miel. Quand même toutes les créatures de Dieu s'assembleraient sous son feuillage, un seul de ses fruits suffirait pour en nourrir la multitude innombrable, par l'effet de la puissance infinie de Dieu Très-Haut. »

XXVII

Continuation du voyage nocturne. — Récit de ce que vit le Prophète au-delà du septième ciel.

Le Prophète, reprenant son récit, continua en ces termes : « Après m'être un peu avancé, je regardai à ma droite ; mais je restai étrangement surpris de ne plus voir personne auprès de moi : O Gabriel, m'écriai-je, me voici dans un lieu où un frère a besoin de son frère, où un ami ne peut se passer de son ami, et cependant tu m'abandonnes ! — Alors Gabriel me cria de loin : O Ahmed, il n'y a qu'une force supérieure et irrésistible qui puisse m'obliger à te laisser. Car, je te le jure par Celui qui t'a chargé du ministère de Prophète, qui t'a honoré des fonctions de l'apostolat, il n'y a personne autre que celui qui connaît ces lieux qui puisse t'y servir de guide. Quant à nous, nous devons rester dans notre condition et nous contenter d'adorer de loin la majesté divine. Apprends donc que si quelqu'un se hasardait à pénétrer avec toi dans ce lieu, à une distance large seulement comme la paume de la main, il serait aussitôt consumé par le feu. — A ces mots, je fus saisi d'une telle épouvante, que Gabriel fut obligé d'ajouter pour me rassurer : Ne crains point, ô Ahmed ; un autre ange prendra soin de te

faire monter vers ton Seigneur, le Dieu infiniment glorieux, afin que tu sois honoré par sa divine majesté, qui veut encore agrandir ta dignité.

« Ces paroles calmèrent un peu ma terreur et mon émotion, et, au moment où je commençais à me remettre, j'entendis une voix qui disait de la part de Dieu : O Gabriel, prends ton essor et fais encore une traite avec mon bien-aimé. — A cet ordre, Gabriel partit plus vite qu'une flèche décochée de l'arc en m'emportant avec lui ; et nous arrivâmes en un instant à une mer de lumière jusqu'auprès de l'ange qui préside à cette mer. Or, quand même l'oiseau dont le vol est le plus rapide ferait ce trajet à tire d'ailes, sans ralentir un seul instant sa vitesse, il mettrait plus de dix mille années à l'achever. Cet ange me prit alors ; il ne fit qu'un pas jusqu'à une autre mer de lumière, et je me trouvai en présence du grand ange qui en avait la garde. Il me parut d'une si prodigieuse stature que si l'on mettait dans sa main tout ce que Dieu Très-Haut a créé au ciel et sur la terre, l'univers entier n'y paraîtrait que comme un grain de séneve dans la vaste étendue d'un champ labouré.

« Cet ange me prit à son tour et me déposa au bord d'un lac dont l'eau était toute noire. Après l'avoir regardée, je me prosternai ; puis, ayant fait quelques pas, je me trouvai au milieu des chœurs des anges appelés El-Sadjedoun (qui se prosternent, adorateurs). Je continuai de marcher, et je rencontrai le chœur des anges nommés Mahaleloun (ceux qui louent Dieu). J'avançai encore, et je me vis parmi les chœurs de Carouboun (Chérubins). Pénétrant plus loin, j'arrivai au chœur des anges appelés Rohanoun (les spirituels), et, après

avoir ainsi traversé tous les chœurs des anges, je me trouvai en présence d'Asrafel.

« Cet ange occupait tout l'espace qui est entre les deux horizons d'orient en occident, et de son pied il atteignait jusqu'aux limites de la septième terre. Il avait un million de têtes ; chaque tête avait un million de bouches ; chaque bouche avait un million de langues qui parlaient chacune un million d'idiômes, tous différents les uns des autres, dont il se servait pour célébrer les louanges de Dieu ; enfin, il avait un million d'ailes. Il soutenait sur son cou le trône de Dieu. Il avait à la bouche un cornet, et dans ce cornet était un trou qui contenait le dénombrement de toutes les créatures de l'univers. Devant lui, était une tablette suspendue, dont la largeur s'étendait de l'orient à l'occident. Il tenait constamment ses yeux levés vers le trône avec l'attention inquiète d'un homme qui entend prononcer sa sentence. — Paix soit à toi, m'écriai-je, ô Asrafel ! Pourquoi te vois-je dans cette attitude ? — Je prête l'oreille, répondit-il, à la parole de mon Seigneur puissant et glorieux, le Seigneur des mondes. — Et comment entends-tu cette parole, ô Asrafel, lui dis-je ? — J'entends sa voix, reprit-il, plus forte que le tonnerre qui gronde, plus prompte que l'éclair qui passe, plus bruyante que le vent qui souffle. J'entends ce mot *Soit!* et à peine la dernière lettre a-t-elle suivi la première que tout ce que Dieu veut est exécuté à l'instant, par un effet de sa toute-puissance. — Où suis-je, Asrafel, ajoutai-je ? — Lève la tête, me dit-il, ô Ahmed ! — Je levai la tête, et je vis le trône du Seigneur des mondes, infiniment glorieux.

« Comme je regardais attentivement ce trône, j'y

aperçus toutes les choses que j'avais vues dans le ciel et sur la terre, ainsi que celles qui sont comprises sous l'un et sous l'autre. Mais elles étaient réduites à un volume presqu'imperceptible et comme rentrées dans le néant, en sorte que le tout n'excédait pas la grosseur d'un grain de sénevé jeté dans la vaste étendue d'un terrain labouré. C'est ainsi qu'il convient d'être devant le trône du Seigneur des mondes et en présence de son infinie majesté ; car Dieu est trop grand et trop glorieux pour être représenté par ceux qui oseraient entreprendre de le peindre ou de le décrire. Je vis en ce moment un ange qui avançait la tête de dessous le trône et qui glorifiait Dieu en battant des ailes. Il avait des plumes et un bec comme les oiseaux que j'avais vus sur la terre. Mais son plumage est entremêlé d'émeraudes, de rubis et de perles ; une de ses ailes touche à l'orient, l'autre à l'occident. Sa tête s'élève jusque sous le trône de Dieu, et ses pieds sont posés sur l'air. A l'heure de minuit, il étend ses ailes, et, après en avoir battu, il chante un hymne en l'honneur du Seigneur puissant et glorieux, en disant : louange soit à Dieu, le roi saint, le Seigneur des anges et des esprits! et à l'aube du jour, il chante encore : louange soit au Seigneur des anges et des esprits ; gloire au Seigneur des lieux très-hauts. — Je demandai à Asrafel qui était cet ange, et il me répondit : cet ange, O Ahmed, a été crée de Dieu sous la figure d'un coq. Lorsqu'il loue Dieu, tous les coqs de la terre le glorifient en même temps ; tous chantent quand il chante, et tous se taisent quand il se tait. Les habitants des cieux et les habitants de la terre entendent sa voix, excepté les Génies et les hommes. Quand le jour de la résur-

rection approchera, le Dieu Très-Haut dira à ce coq : rassemble tes ailes, et retiens ta voix. Alors les habitants des cieux et de la terre, excepté les Génies, connaîtront que l'heure est proche.

« Je vis, d'un autre côté, des anges qui se tenaient debout et qui étaient d'une si haute stature que les cieux et les terres ne leur venaient pas à la cheville du pied : Ce sont ceux qui portent le trône; je les saluai et ils me rendirent le salut, en me souhaitant toutes sortes d'honneurs de la part de Dieu puissant et glorieux. Je vis ensuite quatre fleuves qui coulaient de dessous le trône et qui, serpentant sur un sol de musc, exhalaient une odeur délicieuse : ce sont le Nil, l'Euphrate, le Tigre et le Phison.

« Comme je m'entretenais encore avec Asrafel, je m'entendis saluer ainsi de la part de Dieu puissant et glorieux : Paix soit à toi, ô Ahmed ! — Ayant levé la tête, je vis un ange plus blanc que la neige, vêtu d'une robe rouge; il était accompagné de soixante-dix mille anges. Il m'embrassa tendrement et me dit : Viens avec moi, ô le très-honoré de Dieu ! — Je le suivis donc en marchant au milieu de cette armée d'anges qui tous, s'inclinant devant moi, me glorifiaient à cause de l'honneur que j'allais recevoir de la part de Dieu puissant et immense. Ils continuèrent de marcher avec moi, jusqu'à ce qu'ils eussent pénétré à travers soixante-dix mille cloisons faites d'hyacinthes, pour arriver ensuite à soixante-dix mille voiles d'une étoffe très-déliée, et de là à soixante-dix mille voiles de ténèbres qu'il fallut aussi percer. Il y avait entre chaque voile un espace de cinq cents années de chemin. Ensuite nous trouvâmes soixante-dix mille

voiles de feu, autant de voiles d'air, autant de voiles d'eau et autant de voiles faits de vide ou de chaos. Après quoi, nous nous fîmes jour à travers le voile de la beauté, le voile de la perfection, le voile de la souveraineté, le voile de l'immensité, et nous nous trouvâmes devant le voile de l'unité; ce dernier voile est celui de Dieu puissant et immense.

XXVIII

Continuation du voyage nocturne. — Le Prophète de Dieu approche du trône du Seigneur à la distance de deux arcs. — Récit de ce qui s'y passa.

« Pendant que j'étais encore debout devant le voile de l'unité, j'entendis une voix qui cria au-dessus de ma tête : O anges, levez le voile entre moi et mon serviteur bien-aimé Mahomet. — Aussitôt le voile de l'unité fut levé, et j'aperçus soixante-dix millions d'anges prosternés et adorant Dieu sans jamais lever les yeux; ils demeureront dans cette attitude jusqu'au jour de la résurrection. Je vis aussi soixante-dix mille chœurs d'anges préposés à la garde du voile, et qui resteront là immobiles jusqu'à la fin des siècles. Je prêtai une oreille attentive, et je ne pus entendre le moindre son; je regardai avec soin, et je ne pus découvrir le plus léger mouvement; en sorte que tout était dans une immobilité et dans un silence absolus en présence de la majesté redoutable de Dieu Très-Haut. Mais, tout-à-coup, un héraut céleste prononça ces paroles : O Ahmed, avance, approche-toi de Dieu puissant et glorieux. — J'obéis, et je fis en un seul pas un trajet de cinq cents années de

voyage ordinaire ; puis, sur une seconde et une troisième invitation du héraut, j'avançai encore de deux pas, qui avaient aussi chacun une mesure de cinq cents années de chemin.

« Comme j'étais ainsi tout proche du voile de l'unité, le sol sur lequel je me tenais debout se souleva tout-à-coup et m'enleva dans la lumière de mon Seigneur, où je restai comme anéanti. Ébloui de cette clarté soudaine, je fus obligé de me couvrir les yeux avec la main pour n'en être pas aveuglé, tant était vive et perçante cette lumière du voile de l'unité ! Alors je m'entendis appeler au-dessus de ma tête : Ahmed ! Ahmed ! Cette voix fit sur tout mon être une impression si profonde que je me sentais défaillir ; mais la même voix ajouta : Ahmed ! Ahmed ! rassure-toi ! et mon trouble cessa à l'instant. Enfin, je m'entendis appeler pour la troisième fois : Ahmed, approche, je suis ton Seigneur ! et alors le sol sur lequel j'étais m'éleva tout près de Dieu Très-Haut, en sorte que je me trouvai devant mon Seigneur, mon Souverain et mon Maître.

« C'est là que j'ai vu des choses que la langue ne peut exprimer et que l'imagination ne saurait concevoir. Mes yeux ne purent soutenir l'éclat de la Majesté suprême. Mais, en compensation, Dieu ouvrit les yeux de mon cœur : je me servis donc des yeux de mon esprit pour voir aussi distinctement que si j'avais vu des yeux de mon corps. Ainsi je vis mon Seigneur Très-Haut et Béni des yeux de mon intelligence, et non pas des yeux de ma tête. Je vis une lumière qui jetait un éclat dont rien ne pourrait donner une idée, tant il était glorieux et majestueux. Je suppliai mon Dieu d'établir sa communication

avec moi par la voie de la vision nocturne, afin que je pusse le contempler des yeux de mon entendement, et il m'accorda ce que je lui avais demandé. Mon Seigneur me permit d'approcher de lui, comme il l'a lui-même exprimé dans sa parole : Alors il fut proche du trône, à la distance de deux arcs, et même encore plus près. Et Dieu a révélé à son serviteur tout ce que celui-ci a rapporté, et il ne s'est point trouvé de mensonge dans le récit des choses qu'il a vues.

« Ensuite, mon Seigneur mit une de ses mains sur ma poitrine, et l'autre sur mon épaule ; aussitôt je sentis un froid si aigu qu'il pénétra jusqu'à la moëlle de mes os ; j'éprouvai néanmoins dans le même instant une douceur inexprimable, et je respirai de sa présence intime une odeur délicieuse. En ce moment, tout ce que j'avais vu de plus terrible et de plus épouvantable se dissipa de mon esprit ; mon cœur fut rempli de joie, et je tombai dans un profond et tranquille assoupissement. Je m'imaginais que tous les êtres que j'avais vus dans les sept cieux étaient morts, parce qu'il ne se faisait autour de moi ni bruit, ni mouvement ; j'avais cessé d'entendre les voix angeliques qui célébraient les louanges de Dieu. Dans mon ravissement, il me semblait même que je ne voyais plus mon Seigneur, et mon Dieu me laissa dans cet état de parfaite quiétude aussi longtemps qu'il lui plut. Enfin, revenu à moi-même, je recouvrai mon esprit et mon entendement, et je reconnus jusqu'à quel infini degré d'honneur et d'excellence j'étais alors parvenu. J'acquis une connaissance complète de tout ce qui est dans les cieux et sur la terre. Si je voulais raconter toutes ces choses comme elles sont, je saurais bien le faire exacte-

ment par un effet de la toute-puissance de Dieu Très-Haut; car Dieu a infusé sa science dans mon cœur, et tout ce que j'ai vu est présent à mon esprit comme s'il l'avait mis devant moi, à ma droite et à ma gauche.

« Après cela, mon Seigneur Dieu puissant et glorieux s'entretint familièrement avec moi; il commença ainsi : O Mahomet! quel est celui qui prétend à la plénitude de la souveraine puissance? — C'est, répondis-je, mon Dieu, mon souverain Seigneur et mon Maître. — O Mahomet, quelle est la chose que tu as le plus à cœur de pratiquer? — C'est, ô mon Dieu et mon souverain Seigneur, de répandre sur mes membres une abondante ablution sacrée pour me purifier de mes souillures et de tous mes péchés, et de marcher à pied au lieu de l'assemblée (à la Mosquée), pour y faire la prière. — Tu as raison, ô Mahomet. Et quels biens temporels désires-tu? — Je souhaite d'avoir de quoi satisfaire à tous les besoins de la vie, comme les autres hommes. — Tu as encore raison, ô Mahomet, pourvu que tu fasses la prière. — O Dieu, ajoutai-je, je te demande ces choses. Fais-moi du bien, ne me fais point de mal; aide celui qui est fidèle et qui aime les pauvres; fournis-lui ce qui est nécessaire à la vie, et, quand le terme de mes jours sera venu, recueille-moi près de toi, pur de tout péché. — Jamais mon oreille n'a entendu une mélodie si douce que les paroles gracieuses de mon Seigneur, Dieu puissant et glorieux. Je m'écriai : Paix soit à toi! et il me répondit : Paix soit à toi, Mahomet! — Je repris : La salutation appartient à Dieu, la prière est due à Dieu, la justification est à Dieu.

« Alors le Dieu puissant et glorieux me dit : Paix

soit à toi, ô Prophète, et que la grâce et la bénédiction reposent à jamais sur toi ! et il m'inspira de répondre : Que la paix soit sur lui et sur les bienheureux serviteurs de Dieu ! — En ce moment, les anges qui portaient le trône firent entendre ces paroles : J'atteste qu'il n'y a point de Dieu que Dieu seul ; il n'a point de compagnon ni d'associé ; j'affirme que Mahomet est son serviteur et son apôtre ; et ils terminèrent cette profession de foi par la prière. Dieu dit alors : L'Apôtre a cru à toutes les paroles que le Seigneur a fait descendre du ciel sur lui, et les fidèles ont cru aussi. Tous ont cru en Dieu, en ses anges, en ses livres et en ses apôtres. Nous ne mettons nulle différence entre aucun des apôtres. — Ici Dieu m'inspira de dire : O notre Seigneur, nous avons ouï et nous avons obéi ; accorde-nous ton pardon, le retour est à toi. Et Dieu répondit : O Ahmed, Dieu n'oblige de faire que ce que l'on est en pouvoir d'exécuter. Le bien que l'on aura acquis sera pour celui qui l'aura acquis, et le mal que l'on aura commis sera contre celui qui l'aura commis.

« Dieu me dit alors : Me vois-tu de tes yeux ? — Non, Seigneur ; la lumière éclatante de ta Majesté m'a entièrement aveuglé ; mais je te vois des yeux de mon cœur. — Du moins, me touches-tu en cherchant de tes mains ? — Ah ! Seigneur, il n'est pas possible de te toucher, non plus que d'atteindre jusqu'à toi par la vue ; je sais seulement que tu es un roi géant. — Oui, Mahomet, mon être est immense ; mon empire est infiniment puissant ; le lieu que j'habite est si haut que l'œil ne peut me voir. Je suis Dieu ; il n'y a point de Dieu que moi ; je suis le géant des géants, le vainqueur des vainqueurs ; je suis la terreur de ce monde et celle des siècles à venir.

Dieu continua de me parler ainsi : — O Mahomet, demande-moi actuellement tout ce que tu voudras, et parle sans crainte, car, cette nuit, il n'y a point d'intermédiaire entre nous et toi. — En même temps, ayant levé la tête, je vis une épée vengeresse suspendue devant le trône et toute dégouttante de sang. O mon Dieu ! mon Seigneur ! m'écriai-je, détourne cette épée de dessus ma nation. — O Mahomet, reprit Dieu, je t'envoie avec l'épée ; mais ta nation ne périra point par l'épée.

« Reprenant la parole, je dis alors : O mon Dieu, ne te demanderai-je pas quelque chose ? — Demande, me répondit le Très-Haut, car, mille ans avant que je créasse Adam, je jurai par moi-même que je t'accorderais une faveur sans pareille. — Puisqu'il en est ainsi, ô mon Dieu et mon Seigneur, repris-je, tu as créé Adam en le formant de tes propres mains ; tu as soufflé sur lui de ton esprit ; tu as commandé aux anges de l'honorer, et tu as fait de lui le chef-d'œuvre de la création. Tu as choisi Ibrahim pour ton ami. Tu as conversé familièrement avec Mouça (Moïse). Tu as enlevé Edris (Hénoch) dans un lieu supérieur. Tu as donné à Daoud (David) le livre des psaumes. Tu as rendu les oiseaux dociles à la voix de Soleïman (Salomon), et tu lui as soumis les vents. Tu as créé Isa (Jésus) de ton esprit et de ton Verbe. Ne m'accorderas-tu pas quelque degré d'excellence, comme tu l'as fait pour eux ? Ne me donneras-tu pas, comme tu leur as donné ?

« Voici la réponse de Dieu puissant et glorieux : O Mahomet, il est vrai que j'ai formé Adam de mes mains, et que j'ai soufflé sur lui de mon esprit ; mais, à cause de sa désobéissance, je l'ai rendu infâme jusqu'au

jour de la résurrection. J'ai choisi Ibrahim pour mon ami, mais je te prends pour mon bien-aimé; or *bien-aimé* est infiniment au-dessus d'*ami*. Si j'ai conversé familièrement avec Mouça sur le mont Sinaï, n'es-tu pas ici présent devant moi dans le ciel, où je te parle, où tu me parles? Si j'ai enlevé Edris dans un lieu supérieur, n'es-tu pas ici près de moi à la distance de deux arcs seulement? J'ai donné à Daoud les psaumes, mais ne t'ai-je pas donné le Coran, le grand Coran? O Mahomet, il y a dans ce Coran deux sourates qui s'appellent les deux splendeurs. Ceux de ta nation ne les auront pas plutôt lues dans ce monde présent, que je leur fournirai tout ce qui leur est nécessaire dans ce même monde, et, outre cela, je les ferai entrer dans le paradis, lorsque les temps seront accomplis. Si j'ai soumis à Soléïman les oiseaux et les vents, j'assujettirai l'univers à toi et à ta nation. Enfin, si j'ai créé Isa de mon esprit et de mon verbe, pour toi, ô Mahomet, j'ai associé ton nom au mien. On ne fait point mention de moi dans le ciel et sur la terre, sans qu'on te nomme en même temps, et, désormais, je ne recevrai point la proclamation du Muezzin (l'annonce du crieur public), ni la prière de ceux qui m'invoqueront, s'ils n'attestent qu'il n'y a point de Dieu que Dieu, et que toi, Mahomet, tu es l'apôtre de Dieu. Je suis, selon l'un de mes noms, Mahmoud (le Loué); toi, tu es Mahomet (le Louable), et ceux de ta nation El-Hamedoun (ceux qui louent).

« O Seigneur, lui dis-je, pardonne à ma nation! — Oui, me répondit Dieu; je pardonne à soixante-dix mille de ceux de ta nation. — O mon Dieu, repris-je, augmente encore ce nombre! — Alors, le Seigneur prit

trois poignées de poussière et les dispersa : or, une seule des poignées de Dieu, notre Seigneur, est telle qu'il n'y a que lui qui en puisse faire le dénombrement. Après cet entretien, je pensais déjà à me retirer, lorsque mon Seigneur puissant et glorieux me retint en disant : Attends, ô Mahomet ; avant de te congédier, j'ai un ordre à te donner, à toi et à ta nation. — Je répondis : O mon Dieu et mon souverain Seigneur, je suis prêt à t'écouter et à t'obéir en toutes choses avec un entier abandon. — Alors Dieu me prescrivit, à moi et à ma nation, cinquante prières par jour, en y comprenant la nuit. Ayant reçu ce commandement, je descendis d'auprès de mon Seigneur, qui me donna sa bénédiction ; qu'il soit béni et glorifié à jamais !

XXIX

Suite de l'ascension nocturne. — Le Prophète retourne devant le trône de Dieu.

« Comme en m'en retournant je passais près de Mouça, il me dit : O Mahomet, nous savons déjà que ton Seigneur t'a honoré cette nuit ; t'a-t-il prescrit quelque ordonnance, à toi et à ta nation ? — Oui, lui répondis-je, il m'a commandé, et à ceux de ma nation, de réciter cinquante prières par jour, y compris la nuit. Sur quoi Mouça s'écria : Cinquante prières par jour ! Certes, j'en ai fait l'expérience parmi les hommes avant toi ; j'ai éprouvé les Israélites à cet égard, mais ç'a été en vain. Crois-moi, Mahomet, retourne vers ton Seigneur, et demande-lui qu'il allége ce nombre pour toi et pour ton peuple, car les gens de ta nation sont trop faibles pour

pratiquer ce précepte ; moi-même, j'ai laissé les miens infidèles sur ce point. Je m'en retournai donc vers mon Seigneur, et il réduisit le nombre des prières à quarante. Mouça, à qui je vins en rendre compte, me dit encore : Retourne vers ton Seigneur et demande-lui une nouvelle diminution pour toi et pour ton peuple, car il est bon et généreux. J'y retournai donc, et Dieu m'en retrancha encore dix. Je revins auprès de Mouça qui me dit : O Mahomet, ta nation est la plus faible de toutes les nations ; elle n'est pas capable d'accomplir cette ordonnance. Va donc une autre fois vers ton Seigneur, et demande-lui encore une réduction pour toi et pour ton peuple. J'allai et je revins tant de fois qu'enfin Dieu me retrancha quarante-cinq prières, en sorte qu'il réduisit le tout au nombre de cinq seulement.

« Cependant Mouça m'exhorta de nouveau à retourner vers mon Seigneur et à lui demander qu'il me déchargeât d'une partie de ces cinq prières. — Mais, répondis-je alors, ô Mouça, j'ai honte de revenir tant de fois devant mon Seigneur ; c'est pourquoi je m'en tiens à ces cinq prières ; j'en suis content et je m'y soumets. — Aussitôt, j'entendis la voix de Dieu qui me dit : O Mahomet, puisque tu te soumets à l'obligation des cinq prières, aie bon courage, et réjouis-toi, car j'ajouterai à ces cinq prières le mérite des quarante-cinq autres, en sorte qu'une seule prière te sera, à toi et à ceux de ta nation, aussi efficace que dix. Si quelqu'un en prend occasion de médire de ton peuple et refuse de convenir de cette vérité, ne lui fais point de quartier ; mais, s'il en convient, pardonne-lui. Tout cela tournera à ta gloire et à celle de ta nation, ô Mahomet. — Enfin, comme je me

disposais à descendre pour la dernière fois d'auprès de mon Seigneur : Attends encore, me dit Dieu ; je te remplirai de joie, à cause de ton peuple, au jour de la résurrection ; je te comblerai de biens, je ferai descendre sur toi une nuée de faveurs.

« En cet instant, l'ange Gabriel m'aborda en me disant : Allons ensemble visiter le paradis ; je te montrerai ce que Dieu a préparé pour toi et pour ton peuple. — Gabriel me conduisit donc dans le paradis. Ayant contemplé ce lieu, je vis que le sol en était d'argent, le gravier de perles, les montagnes d'ambre, les murs de rubis et bâtis sur la rive d'un fleuve. Il avait pour dôme le trône de Dieu, et pour vergers les jardins de la miséricorde. Ses habitants étaient les prophètes et les anges ; ses plantes étaient de safran et de santal. Gabriel me prit par la main pour m'introduire dans le palais de l'ambassade. C'était un château de rubis avec ses tours et ses pavillons rangés symétriquement et renfermant une infinité de salles. Je me mis à regarder du haut des tours et je vis quatre palais, tous différents les uns des autres. — O Gabriel, m'écriai-je, que sont ces quatre palais ? — Ce sont, me dit-il, les habitations des Imans, Pontifes et Guides de la voie droite ; ils sont destinés à tes quatre successeurs : Abou-Bekr, Omar, Othman et Ali. — Ensuite, je me promenai dans des campagnes plantées d'allées de myrtes et de jasmins, entre lesquels brillaient des arbres d'or et d'argent dont les fruits délicieux étaient éclatants de blancheur. Les ruisseaux étaient bordés de berceaux d'or et d'argent, chargés de fruits blancs et ornés de couronnes, de guirlandes et de festons qui répandaient un ombrage perpétuel ; on ne

voyait partout que bocages, prairies, jardins, gazons verdoyants et fontaines d'eaux vives. Il y avait là des échansons tenant à la main des coupes remplies de liqueurs exquises, des jeunes femmes chastes et modestes, ne levant les yeux que pour regarder leurs époux. Partout où je passais, chaque objet semblait s'incliner vers moi. Je demandai à Gabriel à qui étaient destinés tous ces biens. — O Mahomet, répondit-il, toutes ces délices sont réservées à toi et à ton peuple.

XXX

Fin de l'ascension nocturne. — Le Prophète de Dieu revient sur la terre. — Il fait la relation de son voyage. — Il donne des preuves pour en confirmer la vérité et pour confondre les incrédules.

« Gabriel me fit quitter ce séjour enchanteur pour descendre sur la terre. En traversant chacun des divers cieux par lesquels j'avais passé, les anges venaient en foule à ma rencontre et me saluaient avec de vives démonstrations de joie. Ils me demandaient où j'étais allé et jusqu'où j'étais parvenu. Je leur racontai la faveur insigne dont j'avais été l'objet de la part de Dieu ; ils en firent de grandes réjouissances et exprimèrent par des acclamations leurs vœux pour mon élévation et ma prospérité. J'arrivai de la sorte au ciel du monde. L'obscurité de la nuit n'était pas encore diminuée de l'épaisseur d'un cheveu. — O Gabriel, m'écriai-je, pourquoi les ténèbres de cette nuit durent-elles si longtemps? — L'ange m'ouvrit aussitôt la porte du ciel, et en même temps un rayon du soleil levant vint frapper mes yeux.

A la faveur de cette clarté, j'aperçus deux jardins verts et deux taches noires; Gabriel me dit que je voyais, d'un côté, l'Arménie, et de l'autre, la province d'Adarbedjan. Pendant que je contemplais la terre, tout ce qui est en elle et tout ce qui est sur elle, je remarquai des tourbillons de fumée à droite et à gauche. — Qu'est-ce que cela? demandai-je à Gabriel. — C'est, me répondit-il, Eblis, le mauvais génie qui vomit de la fumée contre le bon génie du genre humain fidèle. Mais ses efforts seront impuissants, car, de même que le monde supérieur conserve ses habitants, de même aussi le monde inférieur garde les siens dans un des pavillons du paradis terrestre, comme le froment et l'orge sont conservés dans le sein de la terre, suivant ces paroles de Dieu Très-Haut : Propose-leur la parabole de la vie du monde inférieur ; certainement la vie de ce bas-monde est semblable à l'eau que nous faisons descendre du ciel, laquelle pénétrant et s'insinuant dans les plantes de la terre les fait reverdir et croître. Mais sitôt que cette eau cesse, elles deviennent sèches et arides comme la paille que le vent emporte ; mais Dieu sur toutes choses est très-puissant.

« De là, Gabriel me fit descendre sur les bords du fleuve Salsala, où je me trouvai au milieu d'une tribu du peuple de Mouça ; je les appelai à la foi et ils crurent en moi. Ensuite Gabriel me transporta sur la montagne de la maison sainte, où je retrouvai la jument El-Borak au même lieu où je l'avais laissée. Aussitôt, je m'élançai sur sa croupe et je revins de Jérusalem à La Mecque, ayant toujours avec moi Gabriel. Pendant ce trajet, je lui dis : O Gabriel, j'appréhende que mon peuple ne me taxe

d'imposture et ne refuse de croire à mon récit. — O Mahomet, répondit-il, si ton peuple t'accuse de mensonge, Abou-Bekr te justifiera, car il est le grand témoin fidèle.

« La première personne que je rencontrai fut mon oncle Abbas, qui me demanda comment je me portais. — O mon oncle, lui répondis-je, j'ai vu cette nuit de grandes choses, des choses terribles et merveilleuses, et je lui racontai toutes les circonstances de mon voyage. Mais il m'exhorta à tenir cela secret, et me recommanda surtout de n'en rien dire aux Koraïchites; car, ajouta-t-il, si vous allez leur débiter une pareille histoire, ils vous accuseront de mensonge et ne vous croiront pas. — Quoi, répliquai-je, mon oncle, je ne raconterais pas à tous les Koraïchites les choses que mon Seigneur m'a fait connaître! — Je le quittai là-dessus, et je m'en allai chez Omm-Hâna, fille d'Abou-Taleb, pour y attendre le lever du soleil. Quand le jour parut, je dis à Omm-Hâna : Ne me vîtes-vous pas hier soir faire la prière ici avec vous? — Oui, certes, ô apôtre de Dieu, répondit-elle. — Eh bien, continuai-je, depuis ce temps-là, j'ai été au temple de Jérusalem, et j'y ai fait la prière. De là, j'ai été plus loin, où il a plu à Dieu de m'appeler, et enfin je viens faire ce matin la prière chez vous, comme vous voyez. — Omm-Hâna fut bien surprise à ce discours; elle ne put s'empêcher de me dire : De grâce, ô apôtre de Dieu, ne racontez cela à personne; on regardera ce récit comme une imposture, et, ce qu'il y aura de plus fâcheux, c'est que ceux qui ont cru en vous renonceront à la foi. — Eh quoi! repris-je, je ne raconterais pas ce que j'ai vu! Non, je ne saurais me taire, et je parlerai, quoi que le monde en puisse penser! »

Ici finit le récit de Mahomet. Abou-Horaïra en rapporte la suite en ces termes : Le Prophète, bien résolu à divulguer les merveilles de son ascension nocturne, sortit de la maison sans vouloir écouter les représentations de sa cousine, et alla s'asseoir sur les degrés du temple. Tandis qu'il y était, Abou-Djahl « que Dieu maudisse ! » vint à passer. Ayant vu l'apôtre de Dieu, il s'approcha et lui demanda d'un air railleur s'il y avait quelque chose de nouveau. « — J'ai fait un voyage cette nuit, répondit Mahomet. — Et où cela ? demanda Abou-Djahl. — A la maison de Jérusalem, dit le Prophète. — Bon ! reprit son interlocuteur, tu as fait un voyage à Jérusalem cette nuit et te voilà de retour ce matin ! Comment veux-tu que l'on croie à une pareille fable ? — Abou-Djahl ne cessa de le contredire avec le ton de la moquerie et de l'insulte; puis, croyant avoir trouvé une bonne occasion pour le faire mépriser de tout le monde, il ajouta : Mais as-tu raconté aux tiens ce que tu viens de me dire ? — et, sur la réponse affirmative du Prophète, Abou-Djahl appela aussitôt les Koraïchites, en leur criant de venir entendre une histoire merveilleuse que Mahomet avait à raconter. Ils accoururent en foule; et, lorsqu'ils furent assemblés, cet ennemi du Prophète dit à Mahomet : « Parle maintenant, nous t'écoutons. »

L'apôtre de Dieu s'étant levé en présence du peuple, parla ainsi : « La nuit dernière, j'ai fait ici la prière du soir bien tard, et ce matin je me suis acquitté de ce devoir dans cette même vallée de La Mecque. Dans l'intervalle, j'ai fait mes adorations dans le temple de Jérusalem, parmi les Prophètes qui se sont assemblés autour de moi,

et je me suis entretenu avec eux. — Si c'est la vérité, dirent les Koraïchites, racontez-nous comment cela s'est passé, et qui sont ceux que vous avez vus? — J'ai vu, répondit-il, Jésus, fils de Marie, » et il leur en fit le portrait. « J'ai vu Ibrahim, l'ami de Dieu, » et il le leur décrivit. Abou-Djahl, l'interrompant alors, lui cria : « Et qui encore? — J'ai vu Jean, fils de Zacharie, celui qui faisait signe de la main; c'est un homme de petite taille, trapu, roux comme si sa chevelure avait été grillée au feu. Je n'ai jamais vu d'homme au monde qui lui ressemble plus que toi, Abou-Djahl, ni que toi, Mactam, fils d'Abou'l-Hour. » Sur quoi Mactam lui dit : « O apôtre de Dieu, pourquoi me mettez-vous en comparaison avec Abou-Djahl? — Il y a bien de la différence entre toi et lui : il est mécréant et tu es fidèle, reprit le Prophète. »

Quand le Prophète de Dieu eut fait ainsi la description de ceux qu'il avait rencontrés dans les cieux, les Koraïchites en furent étrangement étonnés. Quelques-uns ajoutèrent foi à son récit, les autres l'accusèrent de mensonge; d'autres portaient leur main sur leur tête pour marquer leur surprise, ne sachant que penser de tout cela. Enfin Matam, fils d'Aadi, prenant la parole, lui dit : « Si la chose est comme vous le rapportez, pourquoi ne vous expliquez-vous pas clairement entre nous? — Un homme simple et borné, comme je suis, qui parlerait à des pierres, pourrait-il leur faire entendre raison, répondit Mahomet? » Pendant que les Koraïchites étaient ainsi rassemblés autour de l'apôtre de Dieu, quelques-uns d'entre eux allèrent trouver Abou-Bekr et lui dirent : « Savez-vous ce que prétend votre compagnon? Il veut avoir été au temple de Jérusalem, et être revenu à La

Mecque en une nuit! — L'apôtre de Dieu dit-il cela, répondit Abou-Bekr? — Oui, reprirent-ils. — Eh bien, je vous déclare, continua Abou-Bekr, que si Mahomet a dit cela, il a dit vrai. — Eh quoi! reprirent les Koraïchites, voudriez-vous tenir pour certain que Mahomet a été en Syrie et qu'il est revenu à La Mecque en une nuit? Cela est-il croyable? — Oui, répondit-il, je soutiens que tout ce qu'il rapporte est véritable, quoi que vous en puissiez dire. — Mais encore, répliquèrent-ils, voilà une chose bien étrange qu'il nous débite là! Que diriez-vous, vous-même, s'il vous faisait une pareille histoire? — Je dirais, répondit Abou-Bekr, que cette histoire est véritable; et qu'y a-t-il en cela qui doive vous surprendre? Quant à moi, je vous jure que s'il disait qu'il est monté cette nuit jusqu'au septième ciel et qu'il en est revenu avant le jour, ou bien qu'il a fait ce voyage en une heure de temps, je tiendrais cela pour vrai. » A ces mots, il se rendit auprès de Mahomet et lui dit : « O apôtre de Dieu, avez-vous raconté à ces gens-ci que vous avez fait le voyage de Jérusalem et que vous avez été de retour chez vous dans l'espace d'une nuit? — Oui, répondit le Prophète. »

Cependant les Koraïchites attendaient avec impatience de nouveaux éclaircissements pour fixer leur jugement sur la vraisemblance d'un événement aussi incompréhensible. Abou-Djahl, se hâtant de prendre la parole, leur dit : « Questionnez-le sur le temple de Jérusalem » et tout aussitôt il s'écria : « O Mahomet! fais-nous la description du temple de Jérusalem, s'il est vrai, comme tu le prétends, que tu y aies pénétré; car, pour moi, je l'ai visité plus d'une fois. » Abou-Bekr, en entendant ces

paroles, en fut si consterné, qu'il tomba et frappa de la tête contre terre. Le Prophète s'approchant lui dit : « Cette question me jette dans un étrange embarras, Abou-Bekr, car il était nuit quand je suis entré dans le temple, et, par conséquent, je ne puis dire comment il est fait. » Mais l'ange Gabriel ne l'abandonna pas dans cette circonstance critique ; il lui apporta le modèle du Temple, qu'il attacha au mur de la maison d'Okaïl, fils d'Abou-Taleb. Dès que ce modèle, invisible pour la foule, eut été suspendu devant ses yeux, le Prophète dit aux Koraïchites : « Faites-moi toutes les questions qu'il vous plaira. — Combien y a-t-il de portes ? lui demanda-t-on. — Tel nombre, et faites de telle façon. — Combien y a-t-il de lampes ? — Il y en a tant. — Telle porte, de quel côté fait-elle face ? — De tel côté. » Enfin, ils ne firent aucune demande sur laquelle il ne répondît exactement. Alors le peuple s'écria : « Voilà une chose merveilleuse ; il y a du prodige dans tout ce que Mahomet vient de dire. » Abou-Bekr, de son côté, reprit courage et dit : Vous êtes véritable, ô Mahomet, ô apôtre de Dieu ! vous êtes véritablement digne d'être l'apôtre de Dieu ! Vous êtes le véritable ! — Et vous, ô Abou-Bekr, répondit le Prophète, vous êtes le grand témoin véridique ! »

Cependant les principaux des Koraïchites n'étaient pas pleinement satisfaits. Ils lui firent donc d'autres questions : « Mahomet, lui dirent-ils, racontez-nous quelques particularités de votre voyage, afin que nous soyons pleinement convaincus. — J'ai rencontré, répondit le Prophète, une troupe de chameaux qui approchaient de La Mecque, en suivant le chemin de la vallée,

et, comme l'ange qui m'accompagnait passa fort près de ces animaux, ils en furent effrayés et quelques-uns prirent la fuite à travers champs, ce dont j'avertis leurs conducteurs. — Et quand cela est-il arrivé? interrompit Abou-Djahl; est-ce en allant de La Mecque à Jérusalem ou en revenant de Syrie? — C'est, dit le Prophète, pendant mon retour de Syrie. En continuant mon chemin, je passai près d'une autre troupe de chameaux, et je trouvai les gens qui les conduisaient endormis. Ils avaient à côté d'eux une cruche d'eau bien close; j'ôtai le bouchon, je bus toute l'eau, ensuite je refermai le vase. Le chameau qui marchait en tête de la caravane avait les yeux bleus; il était chargé de deux sacs, l'un blanc, l'autre noir. Quand ces gens seront de retour, ne manquez pas de leur demander s'ils ont trouvé de l'eau dans leur vase. » Alors les principaux des Koraïchites demandèrent à l'apôtre de Dieu s'il avait vu leur caravane. « Oui, répondit-il, je l'ai rencontrée en un lieu nommé El-Raa; une chamelle rouge s'était échappée, et dans ce moment, les conducteurs étaient à sa recherche, en sorte que quand je passai près de cette caravane, il n'y avait pas un seul homme pour la garder.

« Après cela, poursuivit-il, je passai près des chameaux de telles personnes; un chameau qui était rouge, succombant à la fatigue, plia sous le faix et tomba par terre. C'était à El-Tauim; l'aurore commençait à poindre. — Faites-nous, reprirent les interrogateurs, le détail de leur nombre, de leur charge, et dites-nous ce qu'il y avait dans les sacs. — Ce matin, répondit le Prophète, vos gens étaient de bonne heure sur la colline d'El-Thania. Le chameau qui marchait devant avait les

yeux bleus; ces bêtes étaient en tel nombre, leur charge se composait de telles sortes de marchandises, et les hommes qui les conduisaient étaient un tel, un tel, etc. » Lorsqu'il parlait encore, le gros de la caravane commençait à se montrer sur la colline, et pendant que les ennemis du Prophète s'obstinaient à crier que tout ce qu'il disait n'était que mensonge, on découvrit les chameaux les plus avancés qui descendaient déjà de la colline, et on reconnut que le premier était absolument celui que Mahomet venait de dépeindre. Quand les gens de la caravane passèrent devant l'assemblée, on les interrogea sur tous les points dont le Prophète avait parlé, et ils rendirent témoignage de l'exacte vérité de ses paroles.

Les Koraïchites restèrent étrangement surpris en voyant la confirmation des paroles du Prophète; mais ils l'attribuèrent à la magie et ils s'éloignèrent brusquement en disant : « Nous voyons ici la preuve de ce qui a été dit de toi par Oualid, fils de Moghaïra. » Aussitôt l'apôtre de Dieu se retira vers ses compagnons, à qui il rendit compte de toutes les choses merveilleuses qu'il avait vues. « Je suis, ajouta-t-il, le prince des enfants d'Adam; je puis le dire sans vanité. Je suis aussi celle de toutes les créatures qui s'est approchée le plus près du trône de Dieu. Je ne vous ai raconté que la moitié des choses que j'ai vues et des faveurs sans prix dont j'ai été honoré. Je puis prétendre désormais au droit de prééminence sur mes frères les autres Prophètes. J'aurai non-seulement les mêmes honneurs que Dieu leur a préparés, mais encore tout ce qu'il y a de meilleur et le rang le plus élevé après Dieu. C'est là ma conviction et mon espérance. » Cependant le récit de ce voyage

merveilleux trouva des incrédules jusque parmi les compagnons de l'apôtre de Dieu ; quelques-uns même en prirent occasion d'apostasier la foi. Pour ceux qui n'avaient pas embrassé l'Islamisme, ils n'en persistèrent qu'avec plus d'opiniâtreté dans leur aveuglement et dans leur esprit de dispute, suivant ces termes exprès de la parole de Dieu (Coran) : « Nous avons mis la Vision nocturne, pour être un sujet de dispute aux hommes », et par les mots de vision nocturne, il faut entendre le voyage de nuit, selon ces autres paroles contenues au même livre glorieux : « Louange soit à Celui qui a transporté de nuit son serviteur du temple El-Haram au temple El-Askha, etc. »

L'ascension nocturne de l'apôtre de Dieu a donné lieu à de grandes controverses parmi les docteurs musulmans. Les uns, et c'est le plus grand nombre, pensent que le Prophète a fait ce voyage corporellement ; d'autres croient que ce fut un songe, ou une vision nocturne, mais véritable. Quelques-uns accordent qu'il fit le voyage de La Mecque à Jérusalem par la translation réelle de son corps, mais que son ascension aux sept cieux ne se fit qu'en esprit. Tous les traditionnaires, ainsi que la plupart des canonistes et des commentateurs, affirment que Mahomet a fait ce voyage physiquement et ils s'appuient sur l'autorité du Prophète lui-même qui en a raconté toutes les circonstances dans ce sens. Les docteurs de la loi vont même jusqu'à assurer que celui qui le nie est aussi infidèle que celui qui nie le texte du Coran, et qu'il tombe dans une erreur extrêmement condamnable. On cite à ce sujet les paroles du khalif Omar qui, prêchant un jour dans la chaire de la mosquée

à Médine, déclara hautement que nier l'ascension du Prophète au ciel, c'était ouvrir la porte à l'incrédulité et mettre en doute la toute-puissance de Dieu.

En effet, la puissance de Dieu Très-Haut n'a point de bornes. Ne savons-nous pas que les astres se meuvent avec une vitesse prodigieuse, et Dieu ne pouvait-il pas imprimer à la personne du Prophète un mouvement aussi rapide que celui des corps célestes? Dieu a opéré des miracles non moins incompréhensibles en faveur des prophètes et de ceux qu'il aimait. Telle a été la résurrection des morts, l'ascension de Jésus au ciel, que la paix soit sur lui! le changement de l'ardeur du feu en un doux rafraîchissement en faveur d'Ibrahim. Soleïman ne traversait-il pas les airs à l'aide des vents qui le portaient où il voulait? Et la reine de Saba ne fut-elle pas transportée en un clin d'œil avec son trône de ses États dans le palais de ce prince? Voici, du reste, une preuve convaincante de la réalité de ce voyage de La Mecque à Jérusalem; elle est rapportée en ces termes par un célèbre historien arabe : « L'an septième de l'Hégire, Dohia, fils de Holaïfa, de la tribu des Beni-Kelb, fut député auprès de Kaïçar (César), empereur des Grecs, pour l'inviter à embrasser l'Islamisme. Comme cet envoyé racontait, entre autres choses, l'histoire du voyage nocturne du Prophète, le patriarche de Jérusalem, qui se trouvait là, prit la parole et dit : Je sais que cela arriva une telle nuit. — Et de quelle manière en avez-vous eu connaissance? lui demanda l'empereur (Heraclius)? — Voici comment, répondit le patriarche : je ne me couchais jamais sans avoir fermé moi-même les portes du Temple. Cette nuit-là, je les fermai toutes,

suivant ma coutume, mais il en resta une qu'il fut absolument impossible de mouvoir. Je fis venir sur-le-champ des charpentiers qui, après l'avoir bien examinée, me dirent que le linteau s'était affaissé, que l'édifice même avait été ébranlé, en sorte qu'il n'était pas possible de faire jouer cette porte. Je fus donc obligé de la laisser ouverte. Le lendemain, y étant revenu de grand matin, je remarquai que la pierre angulaire du Temple était fraîchement percée et je m'aperçus qu'on y avait attaché un cheval. Alors, je dis à ceux qui m'accompagnaient : Cette porte ne résiste jamais que lorsque quelque prophète y doit venir pour faire sa prière dans l'église. »

XXXI

Une troupe d'Ansariens prête serment de fidélité au Prophète de Dieu. — Progrès de l'Islamisme dans la ville de Médine.

Cette même année, qui était la douzième du ministère prophétique, il arriva de Médine à La Mecque une troupe d'Ansariens. Ils étaient au nombre de douze, savoir, dix des Beni-Khazradj et deux des Beni-Aous. Parmi les premiers se trouvaient les six Khazradjites avec lesquels Mahomet s'était déjà entretenu sur la colline d'Acaba. Ces gens se rendirent tous sur cette même colline, et lorsqu'ils furent en présence du Prophète, ils lui prêtèrent le serment de fidélité tant pour eux que pour leurs femmes absentes. Voici la formule du serment des femmes telle qu'elle est donnée par le Coran ; nous verrons plus bas en quels termes était conçu celui des hommes : « O Prophète, quand les

femmes fidèles viendront à toi, elles feront serment de n'associer à Dieu aucune chose, de ne point dérober, de ne point commettre d'impuretés, de ne point tuer leurs enfants pour cause de pauvreté, de ne point calomnier, de ne point te désobéir en ce qui est juste. Puis, tu prieras pour elles; car Dieu est indulgent et miséricordieux. » Quand cette cérémonie fut achevée, le Prophète leur dit : « Si vous êtes fidèles à vos promesses, vous posséderez le paradis; mais si vous violez votre serment, quand même Dieu vous aurait comblés de ses largesses en ce monde, vous n'échapperez pas à sa justice au jour de la résurrection. Au reste, je vous recommande à la miséricorde de Dieu, soit qu'il veuille vous punir, soit qu'il lui plaise de vous pardonner. » Il ne leur imposa pas cette fois l'obligation de prendre les armes pour la défense de sa personne et de la religion, suivant ce précepte du Coran : « Pardonnez et évitez la guerre jusqu'à ce que Dieu vienne lui-même vous en faire un commandement. » Après cela, les Ansariens prirent congé du Prophète pour s'en retourner à Médine. L'apôtre de Dieu envoya avec eux Mossab, fils d'Omaïr, fils de Hachem, fils d'Abd-Ménaf, pour les instruire dans la loi et les rites de l'Islamisme et pour leur lire le Coran.

Mossab, étant donc arrivé à Médine, alla loger chez Açad, fils de Zarara, un des six Khazradjites qui, les premiers, avaient prêté le serment à l'apôtre de Dieu sur la colline d'Acaba. Il y avait alors à Médine un des principaux de la tribu des Beni-Aous nommé Saad, fils de Moadh et cousin d'Açad. Il s'y trouvait aussi un autre chef de la même tribu appelé Oçaïd, fils de Hossaïn.

Oçaïd, ayant appris l'arrivée de Mossab et le retour d'Açad, se présenta à eux, la lance à la main, et, regardant Mossab avec fureur, il lui dit : « Qu'êtes-vous venu faire ici? Est-ce pour reconnaître l'état de nos forces? Retirez-vous promptement, si vous voulez sauver votre vie. » Mossab, loin de témoigner ni frayeur ni colère, répondit avec douceur : « De grâce, asseyez-vous et écoutez-moi un moment! » Oçaïd s'étant assis, le compagnon du Prophète lui fit la lecture du Coran et lui expliqua toute la doctrine de l'Islamisme. A mesure que Mossab parlait, Oçaïd sentait descendre dans son cœur la persuasion et la foi; une lumière nouvelle éclairait son esprit. Enfin il s'écria : « Que cette religion est belle! Que faut-il faire pour y participer? » Mossab l'instruisit alors de tout ce que les prosélytes devaient savoir et pratiquer pour être admis dans le sein de l'Islamisme : « Lavez vos mains dans l'eau, lui dit-il en terminant; purifiez vos deux vêtements; ensuite, récitez la double profession de foi en ces termes : Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, Mahomet est l'apôtre de Dieu; enfin, faites la prière avec deux inclinations. » Oçaïd s'empressa d'obéir et devint ainsi bon musulman. Puis, prenant la parole, il dit : « Je connais un homme qui est digne de vous entendre et qui vous suivra infailliblement. Je vais vous l'envoyer. » Il voulait parler de Saad, fils de Moadh. Reprenant donc sa lance, il alla de ce pas trouver son ami et l'amena lui-même à Mossab.

Dès que Saad fut entré dans la maison d'Açad, celui-ci lui dit : « Si vous n'étiez pas mon proche parent, je n'aurais pas la hardiesse de vous faire venir chez moi pour vous entretenir d'une chose qui peut-être ne vous

sera pas agréable. — Ecoutez-moi, je vous prie, dit à son tour Mossab ; si ce que je vous apporte vous déplait, nous nous retirerons pour ne point vous importuner. — Parlez hardiment, répondit Saad, vous me voyez tout disposé à vous écouter. » Alors Mossab lui expliqua l'Islamisme et lui lut le Coran. Saad, charmé de cette lecture, s'écria : « Certes, l'excellence de l'Islamisme apparaît d'elle-même ; de plus longs discours seraient superflus. Comment faites-vous quand vous voulez embrasser cette religion ? » Mossab l'en instruisit en peu de mots et Saad se fit musulman. De là, il se rendit à la maison du Conseil et entra dans l'assemblée, accompagné d'Oçaïd, fils de Hossaïn. Ceux de sa tribu l'ayant salué se dirent entre eux : « Voyez donc quel air de majesté brille sur le visage de notre prince ! Il est tout autre qu'il n'était quand il est parti d'ici ! » A ces mots, Saad, qui les voyait dans l'étonnement, leur dit : « Eh quoi ! enfants de Aschal, le bruit de ma conversion se serait-il déjà répandu parmi vous ? — Oui, très-excellent prince, répondirent-ils, en faisant retentir la salle de leurs acclamations. — Eh bien, reprit Saad, ces cris de joie, ces applaudissements que j'entends ici seront votre condamnation, si vous ne croyez en Dieu et en son apôtre. » Cette remontrance produisit un tel effet qu'il n'y eut personne dans la famille d'Abd-el-Aschal qui différât jusqu'au soir à faire profession de l'Islamisme. Mossab s'empressa de rendre compte à l'apôtre de Dieu de l'heureux succès de sa mission et lui demanda l'autorisation de réunir tous ceux qui avaient embrassé l'Islamisme. Mahomet le lui ayant permis, il assembla les fidèles dans la maison de Saad. Ainsi, ce fut Mossab

qui, le premier, présida une assemblée de musulmans à Médine, avant que l'apôtre de Dieu fût venu lui-même dans cette ville.

XXXII

Second serment de fidélité et d'obéissance prêté à l'apôtre de Dieu. — Précepte de la guerre contre les Infidèles, ou obligation de la guerre sainte.

L'année suivante, qui était la treizième de la mission prophétique, au mois de Dhoul-Hadja, Mossab, fils d'Omaïr, revint à La Mecque, accompagné de ceux qu'il avait convertis à l'Islamisme. Ils étaient au nombre de soixante-treize hommes et deux femmes, tant des Beni-Khazradj que des Beni-Aous. Il y avait aussi parmi eux quelques infidèles qui s'étaient séparés de la société des idolâtres pour venir à la fête du Pèlerinage. Dès qu'ils furent arrivés à La Mecque, ils prièrent l'apôtre de Dieu de les venir trouver la nuit sur la colline d'Acaba, après le sacrifice de la victime, parce qu'ils n'osaient pas se déclarer ouvertement. La solennité étant donc finie, aux approches de la nuit désignée, tous ceux qui professaient l'Islamisme, les hommes et les femmes, sortirent secrètement de leurs hôtelleries et marchèrent pleins de joie vers la colline d'Acaba. Ils y arrivèrent à la troisième veille de la nuit et attendirent l'apôtre de Dieu. Ils le virent bientôt paraître, accompagné de son oncle Abbas qui, quoique idolâtre, l'aimait tendrement et l'avait suivi pour veiller à sa sûreté. Abbas ouvrit la conférence par un discours pathétique : « O enfants de Khazradj, leur dit-il, vous n'ignorez pas dans quelles

circonstances fâcheuses se trouve aujourd'hui Mahomet. Vous savez comment nous l'avons rejeté du milieu de nous, pour avoir introduit, en matière de religion, des nouveautés qui ont paru mériter le bannissement et la proscription. En conséquence, il ne peut rien faire de mieux et de plus à propos dans cette extrémité que de se jeter dans vos bras. Si donc vous avez agi sincèrement, lorsque vous l'avez invité à se rendre auprès de vous, vous êtes obligés de le défendre contre les entreprises de ses ennemis; car, en adoptant sa croyance, vous vous êtes engagés à partager ses périls, et vous êtes tenus de remplir les promesses que vous lui avez faites. Si, au contraire, vous avez résolu de le trahir ou de l'abandonner après qu'il s'est livré de bonne foi entre vos mains, expliquez-vous-en nettement, et congédiez le fils de mon frère, plutôt que de commettre aucune lâcheté indigne de vous. »

Les Beni-Khazradj, touchés de ces paroles, répondirent d'une voix unanime : « Nous avons bien entendu ce que vous venez de dire, ô Abbas; nous nous souvenons de l'alliance que nous avons faite avec votre neveu, et nous resterons fidèles à nos promesses. » Alors Abbas, se tournant vers Mahomet, lui dit : « C'est à vous maintenant, fils de mon frère, à conduire vos affaires et à régler les intérêts du Seigneur, comme vous le jugerez à propos. » Alors l'apôtre de Dieu se mit à réciter le Coran et à leur en expliquer les divers passages; puis il les invita au culte du Dieu Très-Haut et leur inspira, par une allocution touchante, le désir de s'attacher de plus en plus à la religion de l'Islamisme. Il termina en disant : « Je ne vous abandonnerai jamais, j'en fais le

serment, à condition que vous me défendrez avec autant d'empressement et de courage que vous en mettriez à défendre vos femmes et vos enfants. » Après cela, l'apôtre de Dieu laissa à chacun la liberté de parler. On lui prêta avec enthousiasme le serment de fidélité et d'obéissance; on jura de défendre la cause de la vérité et de la justice, de faire la guerre à l'homme noir et à l'homme rouge, c'est-à-dire à tous les ennemis de la nouvelle religion. L'engagement de recourir aux armes pour les intérêts de l'Islamisme n'avait pas encore été consacré avant cette seconde exhortation; car, comme l'observent les docteurs, le Prophète jusque-là n'avait pas reçu de Dieu l'autorisation de tirer l'épée pour la défense de la religion; il lui avait été seulement commandé d'appeler les hommes au culte du Dieu Très-Haut, et de n'opposer à la persécution que la patience et l'oubli des injures. Mais, lorsque les Koraïchites eurent offensé Dieu par leurs blasphèmes, qu'ils eurent commencé à accuser de mensonge le Prophète et à maltraiter cruellement les fidèles qui voulaient servir Dieu et l'adorer dans son unité, alors le Seigneur donna à son apôtre la permission d'opposer la force à la violence et de trancher par le glaive les trames de ses ennemis. « Il leur est permis de combattre contre ceux qui leur font injure, dit le Coran, et certes, Dieu, qui est puissant, les soutiendra. O Prophète, fais la guerre sainte contre les infidèles, sois sans pitié pour les mécréants, car ils seront plongés dans les flammes de l'enfer. Musulmans, combattez contre eux jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'autre culte et que la religion soit tout entière de Dieu. Que s'ils reviennent de leur infidélité, le Seigneur les jugera d'après leurs actions. »

Alors un des prosélytes, nommé Abou'l-Haïtam, fils d'El-Yotham, prenant la parole, se mit à dire : « O apôtre de Dieu, nous avons parmi notre peuple beaucoup de gens qui se montrent rebelles à vos exhortations et qui, non contents de persister dans leurs erreurs, voudront maltraiter vos fidèles serviteurs. Tant que vous serez à notre tête, nous ne craindrons pas de les combattre par les armes ; mais si, au plus fort de la guerre, Dieu vous commande de retourner à La Mecque, ne nous abandonnerez-vous point alors à la merci de vos ennemis ? » L'apôtre de Dieu leur répondit en souriant : « Rassurez-vous, entre nous tout est désormais commun. Le sang des uns est le sang des autres ; votre ruine serait la mienne. Je dépends de vous, et vous dépendez de moi par la foi réciproque que nous nous sommes donnée. Je ferai la guerre à quiconque vous fera la guerre, et vos amis seront mes amis. — Mais, demandèrent-ils d'une voix unanime, si nous mourons pour vous, quel avantage nous en reviendra-t-il ? — Le Paradis, » répondit le Prophète. A ces mots, ils s'écrièrent : « Etendez donc votre main vers nous ; » et lorsque Mahomet leur eut présenté sa main, ils renouvelèrent le serment d'obéissance, et placèrent leurs intérêts sous la foi d'une garantie mutuelle. Cette promesse du Paradis est fondée sur ces paroles expresses du Coran : « Quant à ceux qui seront tués pour la cause de Dieu, ils ne perdront point le fruit de leurs bonnes œuvres ; mais Dieu leur tiendra compte de leur intention et de leur dévouement, il les introduira dans le Paradis, dont il leur a donné la connaissance et l'avant-goût. » Ces magnifiques promesses sont appuyées par la loi de Moïse et par

l'Évangile aussi bien que par le Coran. Certainement, Dieu a acheté des fidèles leurs âmes et leurs biens ; il leur a donné en retour le Paradis, à condition qu'ils combattront pour le service du Seigneur. Qu'ils soient vainqueurs ou qu'ils tombent sous le fer de l'ennemi, cette possession leur est acquise. Dieu l'a promis dans le Pentateuque, dans l'Évangile et dans le Coran. Qui est-ce qui tient mieux sa promesse que Dieu ?

Réjouissez-vous donc pour l'échange que vous avez stipulé : c'est la plus glorieuse des récompenses. Plusieurs historiens assurent qu'avant de clore cette conférence, Mahomet invita ses nouveaux disciples à faire choix de douze d'entre eux pour les charger plus particulièrement de veiller aux intérêts de la religion et aux soins du gouvernement. « Choisissez, leur dit-il, parmi vous, et présentez-moi douze hommes qui prennent la direction des affaires publiques. » Lorsque l'élection fut faite, l'apôtre de Dieu parla ainsi à ses douze chefs : « Vous êtes établis sur votre peuple en qualité de surintendants et de tuteurs avec le même pouvoir et la même autorité qu'avaient les apôtres de Jésus, fils de Marie. Et moi, j'exercerai ce ministère sur vous tous. » Ces douze élus sont : Asaad, fils de Zarara ; Saad, fils d'El-Rabé ; Abd-Allah, fils de Raouha ; Rabé, fils de Malek ; El-Bera, fils de Masrour ; Abada, fils d'El-Sama ; Saad, fils d'Abada ; El-Mondhar, fils d'Amrou, de la tribu des Beni-Khazradj ; et du côté des Beni-Aous, Osaïd, fils d'Hodhaïr ; Saad, fils de Chaïthama ; Rafaa, fils d'Abd-el-Mondhar.

Comme ils étaient sur le point de se séparer, il survint un prodige qui jeta le trouble dans toute l'assemblée.

Voici comment le rapporte Caab, fils de Malek, qui en fut témoin : « Après que nous eûmes prêté le serment à l'apôtre de Dieu et fait l'élection de nos chefs, au moment où nous allions nous séparer, Éblis (Satan) s'écria du haut de la colline d'Acaba : O vous qui logez dans des hôtelleries, ne vous défiez-vous point de Mahomet le magicien? Les Sabéens sont d'intelligence avec lui. Sachez qu'ils se préparent à vous faire la guerre. » L'apôtre de Dieu ayant entendu ces paroles répondit : « C'est là le nain de la colline d'Acaba, c'est le fils du calomniateur, le Démon. » Puis, élevant la voix : « Écoute, lui dit-il, ô ennemi de Dieu ! tes ruses tournent à ta confusion. » S'adressant ensuite à l'assemblée, il dit aux fidèles : « Enfants ne craignez point ; regagnez vos logis et dormez sans inquiétude. » Cependant les nouveaux prosélytes, de retour dans leurs hôtelleries, eurent à peine le temps de prendre leur bagage et de s'enfuir vers Médine ; car le bruit de cette conférence s'était déjà répandu par la ville. Les Koraïchites, irrités, poursuivirent les Ansariens jusqu'à une distance de plusieurs milles de La Mecque. Ils en joignirent même deux, Saad, fils d'Abada, et El-Mondher, fils d'Amrou, qui étaient du nombre des douze chefs nouvellement élus. Celui-ci leur échappa, grâce à la légèreté de sa course ; mais ils atteignirent Saad : l'ayant pris, ils lui lièrent les mains et le ramenèrent dans cet état à La Mecque, où ils lui firent souffrir toutes sortes de mauvais traitements. Cependant Saad trouva enfin le moyen de s'échapper de leurs mains et revint à Médine.

XXXIII

Les persécutions des Koraïchites jettent la désolation parmi les Musulmans. — Mahomet s'enfuit de La Mecque à Médine. — Prodiges qui accompagnent et favorisent la fuite (Hégire) de l'apôtre de Dieu. — Il séjourne à Koba et y bâtit la première mosquée.

Le Prophète de Dieu, ne pouvant plus supporter les persécutions incessantes de ses ennemis, résolut enfin de pourvoir à la sûreté de sa personne et au salut de ses compagnons. Il commença par ordonner aux siens de se réfugier à Médine, pour implorer le secours des fidèles de cette ville, suivant la permission que Dieu lui en avait donnée. Le premier qui s'exila fut Abou-Salama, fils d'Abd-el-Açad, de la tribu des Beni-Makzum, accompagné de sa femme, qui avait prêté le serment d'obéissance sur la colline d'Acaba. Amer, fils de Rabia, les suivit, puis Abd-Allah, fils de Djahash, ensuite tous les autres successivement, jusqu'à ce qu'il ne restât plus à La Mecque que l'apôtre de Dieu, avec Abou-Bekr et Ali; car le Prophète attendait que son Seigneur lui donnât la permission de s'éloigner de sa patrie. Abou-Bekr témoignait une vive impatience de suivre les autres musulmans; mais le Prophète lui dit : « Attendez encore quelques jours; Dieu veut peut-être que vous m'accompagniez dans mon exil. » Cependant les Koraïchites, voyant que les compagnons de l'apôtre de Dieu sortaient de La Mecque, et que tous ceux qui s'engageaint dans la nouvelle religion prenaient le même chemin, reconnurent clairement que leur dessein était d'aller s'établir ailleurs pour y chercher un asile et s'y fortifier; ils

soupçonnèrent même que l'apôtre de Dieu se préparait à se retirer dans quelque ville pour venir leur faire la guerre à la tête de ces fugitifs. C'est pourquoi ils résolurent de le prévenir en s'assurant de sa personne. Ils s'assemblèrent donc secrètement dans la maison qui avait été autrefois le palais de Kosa, fils de Kélab, le plus sage des Koraïchites, et ils délibérèrent en conseil sur cette affaire importante.

Le Démon, qui ne voulait perdre aucune occasion de nuire au Prophète, ne manqua pas de profiter de celle-ci. Il prit la figure d'un vénérable vieillard et se tint debout à la porte du palais. Quelqu'un l'ayant aperçu lui demanda qui il était. « Je suis, répondit-il, un des anciens de la ville de Nedj ; je souhaite ardemment d'entendre votre délibération. Si on me permettait d'y assister, peut-être pourrais-je ouvrir un bon avis. — Entrez, » lui dit-on. Il alla donc s'asseoir parmi les Koraïchites. Quand la séance fut ouverte, le premier opinant dit sans préambule : « Jetez Mahomet dans un cachot, les fers aux pieds et aux mains ; murez la porte de sa prison et laissez-le mourir de faim. » Sur quoi le vieillard, prenant la parole, s'exprima en ces termes : « Permettez-moi de vous dire, seigneurs, que je ne partage pas ce sentiment, car le moyen qu'on vous propose me paraît trop préjudiciable à vos intérêts. Quelque peu de temps que vous laissiez vivre Mahomet, quand ce ne serait qu'un jour, soyez assurés qu'aussitôt que le bruit de son emprisonnement se sera répandu, ses partisans, plus nombreux peut-être que vous ne le soupçonnez, accourront pour le délivrer à main armée ; ils forceront la prison, ils l'enlèveront malgré vos gardes ; puis, à la faveur du tu-

multe, ils seront capables de venir vous attaquer vous-mêmes. Il s'en suivra un grand désordre et peut-être la ruine complète de la ville. — Eh bien, dit un autre, bannissons-le du pays, lui et tous ses sectateurs. — Gardez-vous-en bien, au nom du ciel, répliqua le vieillard. Cet expédient me paraît tout aussi dangereux que le premier. Ne voyez-vous pas combien cet homme est éloquent et fécond à inventer des fables? Vous avez éprouvé vous-mêmes tout le charme de ses discours artificieux. Quelle autorité ses paroles ne lui ont-elles pas déjà acquise? Quel empire n'exercera-t-il pas sur les esprits partout où il sera? Certes, si vous le bannissez de votre territoire, il séduira les Arabes, les attachera à sa cause; puis il se mettra à leur tête pour venir fondre sur vous et vous accabler. » Enfin, après de longs débats, Abou-Djahl « que Dieu maudisse! » cet implacable ennemi du Prophète, s'écria : « Voici un moyen auquel je prévois que vous vous rendrez tous. — Quel est donc cet expédient, lui dit-on, ô Abou'l-Hacam (père de la sagesse); — son vrai nom était Amrou, fils de Hescham; les Musulmans lui donnèrent par dérision le surnom d'Abou-Djahl (père de la folie)? — C'est, répondit-il, que l'on choisisse un homme par chaque tribu et que, tous réunis, fondant sur Mahomet en même temps, le percent de leurs épées. De cette manière, son sang sera également répandu sur toutes les tribus, et les enfants d'Abd-Ménaf ne pourront songer à venger sa mort, par l'impossibilité où ils seront de s'en prendre à tout le monde. » Alors le vieillard s'écria : « Seigneurs, ce que vient de dire Abou'l-Haçam, je le dis aussi; son avis est le mien. » Tout le conseil approuva cette résolution; il

fut unanimement arrêté qu'on la mettrait à exécution, et l'assemblée se sépara.

Mais l'ange Gabriel, ayant apparu au Prophète de Dieu, lui découvrit le complot que les Koraïchites avaient tramé; il lui recommanda de ne point coucher cette nuit-là dans le lit où il avait coutume de reposer. En effet, la nuit étant venue, les meurtriers s'attroupèrent à la porte de sa maison, épiant le moment où il serait endormi ponr l'assaillir tous à la fois. Cependant l'apôtre de Dieu, bien informé de tout ce qui se machinait contre sa personne, dit à Ali, fils d'Abou-Taleb: « Couchez-vous dans mon lit à ma place, couvrez-vous de ma robe verte et dormez paisiblement sans craindre qu'il vous arrive aucun mal. » Ali se conforma ponctuellement à cet ordre. Ensuite, le Prophète de Dieu, ayant ouvert la porte sans bruit, trouva que Dieu avait accablé la sentinelle d'un profond sommeil et frappé d'aveuglement les yeux des conjurés. Il passa donc au milieu d'eux et, prenant une poignée de poussière, il la répandit sur leurs têtes en prononçant ces paroles du Coran : « Nous les avons couverts de poussière, et ils n'ont pu voir. » Quand le Prophète fut en sûreté, un homme qui se trouvait là par hasard et qui avait vu tout ce qui venait de se passer s'approcha des émissaires et leur dit : « Qui cherchez-vous donc là ? — Nous voulons surprendre Mahomet, répondirent-ils, et nous attendons qu'il soit endormi. — Assurément, reprit cet homme, Dieu vous a frappés d'aveuglement; Mahomet lui-même vient de passer au milieu de votre troupe, il n'y a aucun de vous sur qui il n'ait jeté de la poussière, sans que vous vous en soyez aperçus. « A ce discours, les Koraïchites, bien étonnés,

portèrent la main à leur tête et la trouvèrent en effet couverte de poussière. Le Coran parle ainsi de cet événement : « Souviens-toi du temps où les infidèles machinaient des ruses contre toi, pour t'emprisonner, te bannir de La Mecque ou te tuer. Ils ourdissaient leurs complots en secret; mais Dieu veillait de son côté, car il est plus vigilant, plus sage et plus fin que les conspirateurs. » Malgré cet avertissement, les émissaires du meurtre ne renoncèrent point à leur entreprise. Ils regardèrent par une fente de la porte, et voyant Ali couché sur le lit et couvert de la robe du Prophète, ils le prirent pour l'apôtre de Dieu. Ils restèrent donc sur pied jusqu'au jour; le matin étant venu, ils enfoncèrent la porte, et se jetèrent brusquement dans la maison, l'épée à la main. Mais à leur grand étonnement, au lieu du Prophète qu'ils s'attendaient à rencontrer, ils ne rencontrèrent que son cousin à qui ils ne firent pourtant aucun mal. Les auteurs ne parlent qu'avec admiration du dévouement généreux d'Ali qui exposa ses jours pour sauver ceux de Mahomet. On dit que, cette même nuit, Dieu s'adressa aux deux anges Gabriel et Mikaël, et leur proposa cette question : « Supposez que vous soyez deux hommes que j'aurais étroitement unis par le lien de la fraternité, et que j'aie ordonné que l'un dût jouir d'une plus longue vie que son frère, sans déterminer lequel : Qui de vous deux voudrait céder à son compagnon l'avantage de vivre plus longtemps. » Les deux anges ne balancèrent pas un instant sur le parti qu'ils avaient à prendre : chacun s'adjugea la préférence. Alors Dieu leur fit cette réprimande : « Vous ne ressemblez donc point à Ali fils d'Abou-Taleb. Il est beaucoup plus jeune

que Mahomet, et le voilà qui couche cette nuit dans le lit de son cousin, pour le sauver au péril de sa propre vie : ainsi, il lui cède généreusement l'avantage d'une plus longue existence. Allez donc tous deux en même temps, et descendez sur la terre pour le tirer des mains de ses ennemis. » Les anges obéirent promptement; Gabriel se plaça au chevet d'Ali et Mikaël à ses pieds : « Courage ! courage ! lui crièrent-ils, généreux fils d'Abou-Taleb. Y a-t-il au monde un homme qui t'égale en magnanimité ? Le Dieu Très-Haut se glorifie plus en toi qu'en ses propres anges. » Ali a ingénument exprimé les angoisses dont il fut assailli durant cette nuit affreuse. Voici des vers qu'on lui attribue à ce sujet : Heureux qui, dans ce moment, au lieu d'être couché sur son lit, bat la terre de ses pieds, fait les circuits autour du temple sacré de la Caâba, et embrasse la pierre noire avec une sainte dévotion. L'apôtre de Dieu, quoique sorti du danger où il m'abandonne, ne laisse pas de craindre encore l'épée qui le poursuit. Mais le Dieu tout puissant le délivrera. Peut-être l'apôtre de Dieu passe-t-il une nuit paisible sous la voûte d'une caverne, se fiant à la garde et à la protection de Dieu. Quant à moi, alarmé des clameurs et des hurlements de ces furieux qui m'environnent de toutes parts, je n'ai devant les yeux que l'image de la mort ou de la captivité. »

Dès que le Prophète de Dieu fut sorti de sa maison, comme nous venons de le voir, il alla droit au logis d'Abou-Bekr, à qui il annonça que Dieu lui avait permis de chercher un asile hors de La Mecque. « Vous accompagnerai-je ? lui dit Abou-Bekr. — Oui, répondit le Prophète, » et Abou-Bekr pleura de joie. Ils partirent donc

ensemble, ayant pour guide un idolâtre nommé Abd-Allah, fils d'Oraïkat, lequel s'était engagé à les conduire, moyennant une certaine somme d'argent. Ils arrivèrent à la caverne de la montagne de Thour située au couchant de La Mecque en tirant vers la mer, à une heure de chemin environ de la ville. Ils s'y tinrent cachés durant trois jours. Abou-Bekr, en partant, avait ordonné à son fils Abd-Allah de rester dans la ville pour tâcher de découvrir ce que le peuple dirait d'eux, et de venir le soir même les en informer. Il avait aussi commandé à Amer, fils de Fohaïra, son serviteur, de faire cuire un agneau et de l'apporter dans la caverne avec d'autres provisions. Outre cela, Asama, fille d'Abou-Bekr, venait les visiter sur le soir et leur apportait des rafraîchissements. Cependant les Koraïchites, ayant appris l'évasion du Prophète de Dieu, en furent consternés. Ils envoyèrent aussitôt après lui, dans toutes les directions, des gens armés, avec ordre de le ramener. Ces satellites, après avoir battu le pays, s'approchèrent enfin de la caverne. Il se rencontra là par hasard un homme qui, les voyant empressés à fouiller dans tous les coins de la campagne, leur dit : « Assurément, il est impossible que celui que vous cherchez se trouve dans cette caverne. » Abou-Bekr, en entendant ces paroles, fut glacé d'effroi. Mais le Prophète le rassura par ces mots : « Ne craignez rien ; Dieu est avec nous. » Pendant ce temps-là, les coureurs, après avoir fureté dans tous les environs, arrivèrent enfin à l'entrée de la caverne. Comme ils s'apprêtaient à pénétrer dans l'intérieur, ils virent à leurs pieds deux colombes qui avaient fait leur nid et venaient d'y déposer leurs œufs ; ils s'aperçurent aussi qu'une araignée avait

tendu sa toile dans toute la largeur du passage. A cette vue, ils jugèrent inutile de pousser leurs recherches de ce côté, se disant les uns aux autres que, si quelqu'un était entré dans cette caverne, il aurait nécessairement cassé les œufs des colombes et rompu la toile de l'araignée. Le Prophète, ayant entendu leurs discours, reconnut que c'était Dieu qui l'avait miraculeusement sauvé par le moyen des colombes et par l'interposition de la toile d'araignée. « Ils ont cru, dit-il, que ces oiseaux étaient une marque certaine de mon absence ; ils ont pris l'ouvrage d'un insecte pour un indice que je n'étais pas dans la caverne. Tant il est vrai que la vertu de Dieu vaut mieux qu'une double cuirasse contre les épées, et qu'une forteresse entourée d'épaisses murailles contre les attaques de l'ennemi ! » C'est en mémoire de cet événement que la colombe est regardée comme un oiseau sacré chez les musulmans.

Après que les coureurs se furent retirés, Abd-Allah, fils d'Oraïkat, vint les rejoindre à la caverne, amenant avec lui un chameau chargé de provisions et une chamelle qui appartenait à Abou-Bekr. L'apôtre de Dieu monta sur la chamelle dont il paya le prix à son ami, et, sans perdre de temps, lui et ses compagnons prirent la route de Médine, car cette ville était le phare et le but de toutes les espérances du Prophète. Cependant les Koraïchites ne se rebutèrent point du peu de réussite de leur première tentative ; ils résolurent de se défaire de Mahomet, à quelque prix que ce fût, quoiqu'ils ignorassent encore de quel côté le Prophète avait tourné ses pas. Ils promirent donc une récompense de cent chameaux à quiconque le leur ramènerait mort ou vif. Parmi

ceux qui se mirent à sa poursuite, était un certain Sorâka, fils de Malek, de la tribu des Beni-Madbeh. Cet homme, ayant eu avis que le Prophète avait pris le chemin de Médine, avait résolu de courir après lui. Pour mieux assurer le succès de son entreprise, il voulut consulter le sort par le moyen des flèches divinatoires ; mais, quoique le résultat de cette opération eût été contraire à son attente, l'envie de gagner une si riche récompense le porta à passer outre, et il fit tant de diligence qu'il atteignit le Prophète. Abou-Bekr, voyant approcher Sorâka, s'écria tout éperdu : « O apôtre de Dieu, le persécuteur nous tient. » Mais le Prophète lui répéta les paroles qu'il avait prononcées dans la caverne : « Ne craignez rien ; Dieu est avec nous. » Ensuite, se tournant vers Sorâka, il l'appela par son nom. Aussitôt le cheval de cet homme broncha, s'abattit et renversa par terre son cavalier, ce qui donna à Mahomet le temps de prendre quelque avance sur lui. Sorâka, se relevant promptement consulta encore une fois le sort, mais il lui fut aussi peu favorable que la première fois. Cependant, loin d'en être déconcerté, Sorâka n'en poursuivit que plus vivement son entreprise, et il pressait déjà le Prophète l'épée dans les reins. L'apôtre de Dieu fit cette courte prière : « O Dieu, arrête cet homme ! » Aussitôt le cheval de Sorâka, manquant des quatre pieds à la fois, tomba et entraîna son maître dans sa chute. Alors l'émissaire des Koraïchites reconnut que Dieu s'opposait à son dessein et que Mahomet était un saint prophète. Il le supplia de prier Dieu pour lui, afin qu'il pût se tirer sans mal de cette affaire, et promit de renoncer à le poursuivre. Le Prophète lui ayant accordé sa demande, Sorâka dé-

sira s'entretenir en particulier avec Abou-Bekr. Comme ils parlaient ensemble, l'apôtre de Dieu s'approchant demanda à son compagnon ce que voulait Soràka. « Il vous supplie, répondit Abou-Bekr, de lui donner un écrit qui lui serve de sauf-conduit, pour preuve de la foi et de l'amitié qui doivent exister désormais entre vous et lui. — Faites vous-même cet écrit en mon nom, dit Mahomet. » Abou-Bekr prenant donc le carquois de Soràka, comme la première chose qui se trouva sous sa main, écrivit dessus l'attestation demandée.

C'est en cette occasion que Dieu fit éclater un des plus illustres témoignages de l'esprit prophétique de son apôtre; car Mahomet, regardant fixement Soràka, lui dit ces paroles remarquables : « O Soràka, que tu auras un jour bonne grâce, lorsque tu seras paré des bracelets du roi de Perse ! » Cette prédiction eut son accomplissement quelques années après. En effet, lorsque le khalif Omar eut remporté par ses généraux la fameuse victoire de Kadésiah, l'an quinzième de l'Hégire, sur Yezdedjerd, le dernier des rois de Perse, de la dynastie des Sassanides, et qu'on lui eut présenté les bracelets avec le diadème et le baudrier de Kesra-Parwiz (Chosroës II), il fit venir Soràka et le para de ses ornements royaux, en lui disant : « Lève tes mains au ciel, Soràka, et répète : Allah Akhbar ! Dieu est grand ! Louange soit à Dieu qui a dépouillé de cette riche parure l'orgueilleux Kesra, fils d'Hormouz, pour en gratifier Soràka. » Quand Soràka eut la sauvegarde du Prophète, il s'en retourna et laissa l'apôtre de Dieu continuer son chemin. Il eut soin de conserver l'écrit qui lui avait été donné dans cette occasion; il ne le montra à personne jus-

qu'après la bataille de Honaïn et le siège de Taief où ce certificat lui fut d'un grand secours et lui sauva la vie, comme nous le verrons plus tard.

Parmi les choses merveilleuses qui arrivèrent au Prophète et à Abou-Bekr, sur leur route, on ne doit pas omettre celle-ci. Comme il traversait une bourgade appelée Djâmaâ, située sur le territoire de Kodaïd, lieu abondant en cours d'eaux, ils passèrent devant la cabane d'une femme nommée Omm-Mâbed, de la tribu des Beni-Makzum, dont le mari, qui avait nom Barza, était alors absent. Elle était en ce moment assise à sa porte et prenait son repas. Nos voyageurs la prièrent de leur fournir quelque nourriture, offrant de payer le prix qu'elle en demanderait; mais ils ne purent rien obtenir d'elle. Cependant ils commençaient à souffrir de la faim. Alors l'apôtre de Dieu, ayant aperçu à travers les fentes de la hutte une brebis exténuée de maigreur, il l'appela, lui passa doucement sa main bénie sur les mamelles et en fit jaillir tout-à-coup des ruisseaux de lait. Puis, se faisant apporter une coupe, il l'emplit et la présenta à Omm-Mâbed qui en but une gorgée. Ensuite il en donna à son compagnon et en prit lui-même autant qu'il en avait besoin. Après qu'ils se furent ainsi fortifiés par cette nourriture miraculeuse, l'apôtre de Dieu remplit une seconde fois le vase qu'il laissa à cette femme. Il la paya, et continua son chemin. Le mari, étant revenu et ayant appris ce qui s'était passé, courut après le Prophète et crut en lui.

Comme ils approchaient de Médine, ils rencontrèrent un des Cheikhs les plus considérables du pays, nommé Boraïda, fils d'El-Hosaïb, qui venait au-devant de l'apôtre

de Dieu, à la tête d'une troupe de soixante-dix cavaliers, tous de la tribu des Beni-Sahm. Lui et tous ceux qui l'accompagnaient firent profession de l'Islamisme entre les mains du Prophète et lui jurèrent fidélité. Le lendemain, Boraïda dit à Mahomet : « O apôtre de Dieu, vous ne ferez point votre entrée dans Médine sans être précédé d'un étendard. » En parlant ainsi, il déploya son turban qu'il attacha au bout d'une lance en forme de drapeau, et il marcha de la sorte devant l'apôtre de Dieu, jusqu'à ce qu'ils fussent entrés dans Médine. Mahomet s'arrêta dans une bourgade appelée Koba, à deux milles environ de la ville, au sud-ouest. Il alla loger chez Coulthoum, fils d'El-Hadem. C'était un lundi, à midi, douzième jour du mois de Rebi-el-Aouel; il y séjourna jusqu'au vendredi suivant. Dès le premier jour de son arrivée à Koba, le Prophète jeta les fondements d'une mosquée. Cet édifice fut ensuite achevé par les gens de la tribu d'Amrou, et le Prophète en vint faire l'inauguration.

Pendant le peu de temps que Mahomet passa dans ce bourg, il y reçut un prosélyte dont le nom est devenu très-célèbre chez les musulmans, et qui n'a pas été inconnu aux chrétiens. Ce fut le fameux Solman-el-Farsi, le persan. Voici en quels termes il rapporte lui-même ce fait : « Je suis, dit-il, Persan de nation, natif de la ville d'Ispahan. Mon père était gouverneur de son canton. Un jour qu'il m'envoyait à la campagne, je passais devant une église chrétienne, et entendant faire la prière à haute voix, j'eus la curiosité d'entrer. Je fus si touché de la dévotion de ces bonnes gens que je conçus la pensée d'embrasser cette religion. Depuis, ayant eu

l'occasion de voyager, j'allai de monastère en monastère pour conférer avec les plus pieux et les plus savants de leurs moines. Etant arrivé au couvent d'Amuria, j'y trouvai un religieux très-âgé et proche de sa fin. — Mon père, lui dis-je, je voudrais sauver mon âme; que faut-il que je fasse pour en assurer le salut? — Mon fils, me répondit-il, il y a présentement dans le monde un homme entièrement semblable à celui dont nous suivons la loi. Car le temps de la venue du Prophète qui doit être envoyé avec la religion d'Ibrahim est accompli. C'est dans l'Arabie qu'il doit paraître. Il a entre les épaules le sceau de la prophétie; vous le reconnaîtrez à cette marque. Si vous pouvez vous rendre chez lui, allez-y sans tarder. — A peine le vieux moine eut-il achevé ces mots qu'il expira. Je me mis donc en chemin, et lorsque j'eus traversé la Syrie et le désert, je me trouvai près de Médine, dans un lieu nommé Koba, où l'apôtre de Dieu venait d'arriver de La Mecque. Je le saluai; puis je passai derrière lui pour tâcher de découvrir le sceau merveilleux dont m'avait parlé mon docteur chrétien. Mahomet, me voyant tourner autour de lui, pressentit mon dessein; il jeta en arrière son manteau : je vis clairement alors le sceau prophétique, et je reconnus que j'avais enfin trouvé le véritable envoyé de Dieu. »

Depuis que les habitants de Médine avaient appris que l'apôtre de Dieu était sorti de La Mecque pour chercher un refuge parmi eux, ils ne cessaient de se porter en foule sur le chemin par où il devait arriver. Chaque jour, ils accouraient de grand matin, et ne se retiraient que bien avant dans la soirée. Enfin le vendredi, seizième jour du mois, un juif, étant monté sur

une des plus hautes tours de la ville, aperçut de loin le Prophète qui s'avançait au petit pas avec ceux de sa suite. A cette vue, il s'écria, comme poussé par un pouvoir surnaturel : « O peuple d'Yathreb, voici venir votre gloire et votre félicité! » Aussitôt les habitants de Médine sortirent avec empressement, au nombre d'environ cinq cents. Mahomet était effectivement parti de Koba de grand matin. Ils le rencontrèrent marchant sous une espèce de parasol fait de branches de palmier, et ayant Abou-Bekr à coté de lui. Mais, comme la plupart des Ansariens n'avaient jamais vu le Prophète, ils se méprirent et adressèrent leurs félicitations à son compagnon. Abou-Bekr, s'avançant, les reçut avec beaucoup de civilité. Pendant ce temps-là, l'apôtre de Dieu se tenait en silence dans l'intérieur du parasol; mais l'ombre s'étant retirée de dessus sa tête, et Abou-Bekr ayant étendu son manteau sur lui pour le garantir de l'ardeur du soleil, le peuple reconnut son erreur et distingua clairement l'apôtre de Dieu. Quand on fut arrivé à l'entrée du faubourg, Mahomet s'arrêta pour faire la prière au milieu de la multitude; ce fut la première assemblée de Médine où il pria. Les habitants de ce quartier le supplièrent de descendre chez eux; mais il passa outre. Il s'avança encore au milieu de plusieurs tribus qui lui firent en vain les mêmes instances, jusqu'à ce qu'étant parvenu dans l'intérieur de la ville, sa chamelle s'arrêta tout court et fléchit les genoux devant une étable, précisément à l'endroit où devait être la porte de la grande mosquée. Le Prophète ayant fait quelques pas de plus alla loger dans la maison d'Abou-Aïoub, fils de Zaïd, ansarien, chez le-

quel il demeura jusqu'à ce qu'il eût fait bâtir une mosquée et une habitation pour lui. Son hôte lui laissa le choix de l'étage supérieur ou du rez-de-chaussée; Mahomet donna la préférence à cette dernière partie en disant : « Celle-ci sera plus commode pour nous et pour ceux qui viendront nous voir. »

Le premier soin de l'apôtre de Dieu, dès qu'il fut installé dans son nouveau domicile, fut de demander à qui était l'étable devant laquelle sa chamelle s'était agenouillée. On lui répondit qu'elle appartenait à deux orphelins, Shal et Sohaïl, fils d'Amrou. Le Prophète fit venir ces jeunes gens ; il les informa du dessein qu'il avait de bâtir une mosquée sur leur terrain, et il convint avec eux du prix de l'étable. Ces jeunes gens voulurent la lui abandonner gratuitement, mais le Prophète persista à en vouloir solder la valeur, et Abou-Bekr en acquitta le paiement de ses propres deniers. Aussitôt l'apôtre de Dieu donna les ordres nécessaires pour la construction de la mosquée, et, afin d'avancer l'ouvrage par son exemple, il y travailla de ses propres mains. Un des fidèles, le voyant occupé sans relâche comme un simple ouvrier, ne put s'empêcher de s'écrier : « Quelle honte pour nous, si nous devenions oisifs, tandis que le Prophète lui-même travaille avec tant d'ardeur ! — Quiconque travaille à cet édifice, répondit Mahomet, bâtit pour la vie éternelle. O Dieu ! fais miséricorde aux Ansariens et aux Mohadjériens ! » Le Prophète demeura dans la maison d'Abou-Aïoub, depuis le mois appelé Rebi-el-Aouel jusqu'au mois de Safar suivant, c'est-à-dire onze mois, au bout desquels il eut construit sa mosquée, son propre logement et deux autres maisons

destinées à ses deux femmes Aïescha, fille d'Abou-Bekr, et Saouda. Car il est à remarquer que, lorsque Mahomet se mariait, il faisait bâtir à chacune de ses nouvelles femmes une maison, en sorte qu'il s'en trouva dans la suite jusqu'à neuf, toutes situées vers la partie occidentale de la mosquée, dans laquelle elles avaient chacune une entrée. L'apôtre de Dieu avait épousé Aïescha, lorsqu'elle n'avait encore que sept ans; mais le mariage ne fut consommé que huit mois après l'arrivée de celui-ci à Médine, Aïescha étant pour lors âgée de neuf ans. Quant à Saouda, il l'avait épousée quelque temps après la mort de Khadidja, comme nous l'avons dit.

Lorsque toutes ces constructions furent achevées, l'apôtre de Dieu se retira dans la demeure qu'il s'était bâtie. Il y eut chez lui un grand concours de peuple qui venait pour embrasser l'Islamisme. C'est dans cette nouvelle maison, qui touchait à la mosquée, que, pour unir plus étroitement les deux classes de Musulmans, savoir les Mohadjériens, ou réfugiés de La Mecque, et les Ansariens, ou auxiliaires de Médine, et pour prévenir les rivalités entre ses prosélytes, il institua un ordre de fraternité qui devait les lier irrévocablement les uns aux autres; le principal article portait que non-seulement ils se donneraient réciproquement le nom de frères, mais qu'ils s'aimeraient comme tels. Il les joignit ensuite deux à deux, formant chaque couple d'un Mohadjérien et d'un Ansarien. Quand tous les Musulmans eurent été ainsi appariés, Ali resta seul, et comme il ne restait plus personne à lui associer : « Et moi donc, s'écria-t-il, apôtre de Dieu, n'aurai-je point de frère? » Le Prophète alors,

le prenant par la main, lui dit : « C'est moi qui serai votre frère dans ce monde et dans l'autre vie. » Ali se regarda comme si honoré de cette qualité, que lorsqu'il fut parvenu à l'Empire, prêchant un jour dans la mosquée de Coufa, il dit hautement : « Je suis le serviteur de Dieu et le frère de son apôtre. »

XXXIV

Le Prophète de Dieu marche contre les Infidèles. — Ses premières expéditions.

Vers le milieu du mois de Safar, un an environ depuis son arrivée à La Mecque, c'est-à-dire au commencement de la seconde année de l'Hégire, l'apôtre de Dieu commença la guerre sainte contre les Koraïchites. Il entra en campagne, après avoir établi pour son lieutenant, à Médine, Saad, fils d'Abada, un des douze qui avaient été créés chefs ou surintendants des Ansariens sur la colline d'Acaba. Mahomet s'avança, avec un corps de troupes, jusqu'au bourg appelé El-Saoua, situé à moitié chemin des deux villes de Médine et de La Mecque. Les habitants de ce canton ayant fait leur soumission, il leur accorda la paix. N'ayant donc point rencontré d'ennemis, il reprit le chemin de Médine, où il rentra avant la fin du mois. Environ six semaines après, l'apôtre de Dieu envoya Obaïda, fils d'El-Harith, avec soixante ou quatre-vingts cavaliers, tous Mohadjériens. Ce fut là le premier commandement militaire qu'il eût jamais confié à personne. Obaïda, s'étant mis en marche, arriva dans un canton bien arrosé, appelé Khaïnat-el-Haian, où il

rencontra un parti de Koraïchites. Les idolâtres, croyant que les Musulmans étaient soutenus par un grand corps de troupes, prirent subitement la fuite. Deux musulmans qui se trouvaient avec eux saisirent cette occasion pour les abandonner et venir se ranger du côté des fidèles; l'un se nommait El-Makdhar, fils d'Amrou, l'autre Othba, fils de Gazouan. Ainsi il n'y eut point de combat, si ce n'est que Saad, fils d'Abou-Ouakas, tira une flèche qui perça un des ennemis. Cette flèche est la première qui fut décochée depuis l'origine de l'Islamisme. Peu de temps après, l'apôtre de Dieu envoya Hamza, son oncle, fils d'Abd-el-Mottalib, avec trente cavaliers, tous Mohadjériens, vers la côte maritime. Etant arrivés dans un lieu couvert de bois, ils rencontrèrent un détachement de quatre-vingts cavaliers de La Mecque. Mais comme ils étaient sur le point de se charger, Makdhar, fils d'Amrou, s'interposa entre les deux partis et fit tant, par ses paroles de conciliation, qu'ils se séparèrent sans effusion de sang.

Au mois de Djomâda, l'apôtre de Dieu eut avis de la marche d'une caravane de quinze cents chameaux, escortée par deux cents Koraïchites; il résolut d'aller l'attaquer au passage. Après avoir établi pour son lieutenant dans Médine El-Thaïeb, fils d'Othman, il s'avança avec deux cents hommes d'élite jusqu'à Baurat, au pied du mont Radoua, à sept stations de Médine. Mais l'ennemi n'ayant point paru, Mahomet s'en retourna sans avoir rien fait. Dans le courant du même mois, l'apôtre de Dieu fut informé qu'une autre caravane de Koraïchites était partie de La Mecque pour la Syrie, sous la conduite d'Abou-Sofian, fils de Harb, avec une bonne escorte.

D'après cet avis, il laissa le gouvernement de Médine à Aslama, fils d'El-Açad, et marcha avec un corps de troupes vers Ashira, dans la vallée de Yanbao ; mais, après avoir attendu vainement cette caravane pendant plus d'un mois, il se retira sans plus de résultat que la première fois. Seulement, il obligea la tribu des Modjlégites, qui habitait ce canton, à lui prêter le serment d'obéissance. Pendant le séjour que l'apôtre de Dieu fit dans ces quartiers, il arriva un événement dont les suites démontrèrent la vertu de l'esprit prophétique de Mahomet. Ali, fils d'Abou-Taleb, et Amar, fils de Bâser, s'étant mêlés parmi les Modjlégites, assistèrent à un de leurs sacrifices idolâtres, qui s'était accompli au bord d'une fontaine. Après s'être divertis avec eux, ils s'endormirent sur le lieu même, en sorte qu'ils furent souillés des cendres de la victime. Le Prophète, les ayant vus dans cet état, en fut indigné et leur cria : « Vous mériteriez que je vous fisse couper les pieds, comme aux plus misérables de tous les hommes. » Ceux-ci, se réveillant en sursaut : « A Dieu ne plaise, ô apôtre de Dieu ! répondirent-ils. « — En vérité, reprit le Prophète en s'adressant à Ali, le Thamoudite qui coupa les quatre jambes à la chamelle du prophète Sâleh était roux, et tel sera celui qui te frappera là ; » en disant ces paroles, il lui porta la main sur le front ; « en sorte, continua-t-il en lui pressant la barbe, que tout ceci en sera ensanglanté. » En effet, Ali fut tué dans la mosquée de Coufa, trente-six ans après, par Abd-el-Rhaman, fils de Moldjam, qui le frappa au front.

A peine l'apôtre de Dieu fut-il de retour que Kharze, fils de Djaber, à la tête d'un parti de Koraïchites, vint

faire du dégât jusqu'aux portes de Médine. Mahomet sortit promptement de la ville pour lui donner la chasse, et il le poursuivit jusqu'à la vallée de Sakouan, sur le territoire de Bedr ; mais Kharze s'enfuit au plus vite, et le Prophète retourna sur ses pas. Ensuite, l'apôtre de Dieu envoya Abd-Allah, fils de Djahah, à la tête de huit Mohadjériens, avec ordre de s'avancer jusqu'aux environs de Nakhla, ville située entre Taïef et La Mecque, et de s'y embusquer pour observer de là les mouvements des Koraïchites. Pendant qu'ils examinaient de ce poste tout ce qui se faisait dans la campagne, il vint à passer une caravane de marchands koraïchites chargés de raisins secs et d'autres denrées, conduite par Ebn-el-Hadhrama. Ils fondirent dessus, mirent en fuite l'escorte, tuèrent un homme et firent deux prisonniers. Ils se rendirent par là maîtres de tout le butin, qu'ils partagèrent en cinq portions, dont l'une fut prélevée par l'apôtre de Dieu, quoique la loi n'en eût pas encore été établie. Mais comme cette agression s'était faite au mois de Redjeb, un des quatre mois sacrés pendant lesquels il était défendu de commettre aucun acte d'hostilité, l'apôtre de Dieu réprimanda ses gens et refusa de recevoir sa part du butin. Ces fidèles conçurent tant de chagrin du mécontentement de leur maître qu'ils en tombèrent malades. Alors Dieu fit descendre du ciel ces paroles du Coran : « Ils t'interrogeront touchant les mois sacrés, durant lesquels il est défendu de combattre. Réponds-leur : il est vrai que, faire la guerre un tel mois, c'est un crime ; mais, d'un autre côté, empêcher le progrès de la voie de Dieu, persister dans l'infidélité, interdire au serviteur de Dieu l'entrée de la maison sainte de La Mecque, le chasser de

la ville, lui et toute sa famille, c'est un crime bien moins pardonnable devant Dieu. » Ce verset du Coran, venu si à propos, dissipa le trouble et la tristesse de ces braves soldats, et le Prophète lui-même consentit à accepter sa part du butin.

XXXV

Mahomet règle l'exercice du culte et les cérémonies de la nouvelle religion. — Mariage de sa fille Fatema avec Ali.

Après avoir avisé aux premiers soins de son établissement à Médine et prouvé aux Koraïchites qu'il était désormais à l'abri de leurs insultes, le Prophète songea à régler le culte et les cérémonies de la religion. Le rit le plus important consista à déterminer la partie du monde vers laquelle les Musulmans devaient tourner le visage en faisant la prière. Il fut donc arrêté qu'en quelque lieu qu'on se trouvât, les yeux devaient être fixés dans la direction de la Caâba, suivant ce précepte du Coran : « En quelque lieu que vous soyez, tournez votre face du côté de la maison sacrée, car Dieu a établi la Caâba pour être la station des hommes, c'est-à-dire l'unique objet de leurs regards et de leurs pensées. » Avant ce temps-là, les Musulmans faisaient la prière à La Mecque, et même, depuis leur retraite à Médine, les yeux tournés vers le temple de Jérusalem. Ce changement se fit vers le milieu du mois de Schaâban. Dans les premiers temps de l'institution de l'Islamisme, il n'y avait pas encore de Kebla, ou de point fixe vers lequel les Musulmans se tournaient pendant qu'ils priaient; « car, disait le

Coran, l'orient et l'occident appartenant à Dieu, de quelque côté que vous vous tourniez, là est la face de Dieu. Dieu est immense ; il voit tout. » Cependant, depuis son ascension nocturne, Mahomet avait établi pour la Kebla le temple de Jérusalem, où il avait fait la prière avec tous les prophètes qui étaient venus à sa rencontre. Mais, plus tard, une révélation divine assigna la prééminence d'antiquité et de sainteté au temple de La Mecque. Il fallut ensuite s'occuper de déterminer le mode d'appel des fidèles à la prière. Dès les premiers jours de l'arrivée du Prophète à Médine, les croyants commencèrent à se réunir auprès de lui pour prier aux heures prescrites. Mais, comme les exercices religieux, en divers temps de la journée, n'étaient indiqués par aucun signal, plusieurs Musulmans se trompaient d'heures, laissaient quelquefois passer le moment de l'assemblée, ou ne s'y rendaient que sur la fin, ce qui causait à Mahomet une affliction profonde et privait les exercices religieux de la régularité dont ils ont besoin. D'abord, le Prophète songea à convoquer le peuple au son de la trompette ou du cor, suivant la coutume des Juifs ; puis, il fit faire une crécelle, à l'imitation de celle dont se servaient les chrétiens. Cet expédient ne le satisfaisait pas encore entièrement ; aussi, cette question resta-t-elle quelque temps indécise. Mais le rit de la publicité de la prière fut indiqué dans un songe à l'ansarien Abd-Allah, fils de Zaïd. Il vint donc trouver l'apôtre de Dieu et lui dit : « J'ai vu cette nuit, pendant mon sommeil, un homme vêtu d'une robe verte, tenant à la main une crécelle. Après avoir remarqué cet instrument, je me disais : Abd-Allah, achetons cette crécelle. Mais ce personnage, ayant

deviné ma pensée, me dit : Que voudriez-vous faire de cet instrument ? — C'est, répondis-je, pour appeler le peuple à la prière. — Point du tout, reprit-il, je vais vous enseigner une méthode beaucoup meilleure. Récitez à haute voix cette formule : Dieu est grand ! Dieu est grand ! J'atteste qu'il n'y a point de Dieu que Dieu ! J'atteste qu'il n'y a point de Dieu que Dieu ! J'atteste que Mahomet est l'apôtre de Dieu ! J'atteste que Mahomet est l'apôtre de Dieu ! Venez à la prière ! Venez à la prière ! Venez au temple du salut ! Venez au temple du salut ! Si c'est le matin, vous ajouterez : La prière est préférable au sommeil ! La prière est préférable au sommeil ! » L'apôtre de Dieu, ayant entendu ces paroles, s'écria : « Certainement, c'est là une vision véritable ! Allez trouver Belâl, et enseignez-lui la formule, afin qu'il fasse désormais la proclamation ; car il a la voix plus puissante que vous. » C'est aussi à la même époque que fut institué le grand jeûne du Ramadhan, c'est-à-dire un an et sept mois après l'Hégire. C'est un des cinq articles fondamentaux de la loi musulmane. Le Coran en prescrit l'obligation en ces termes : « O vous qui croyez, le jeûne vous est ordonné, comme il a été commandé à tous ceux qui ont été avant vous. » C'est pendant le mois de Ramadhan que le Coran est descendu du ciel. Le précepte fut ainsi réglé, et l'on fit en même temps plusieurs lois sur différents points de religion et de police.

Au commencement du mois de Ramadhan, la deuxième année de l'Hégire, Ali épousa Fâtema, la fille aînée du Prophète. La dot fut de quatre cent quatre-vingts dinars, dont les deux tiers furent employés à acheter des parfums et de riches vêtements. Fâtema était

alors dans sa seizième année; Ali avait vingt et un ans. Lorsque Fâtema fut introduite dans la chambre nuptiale, l'apôtre de Dieu s'avançait à la tête du cortége; l'épouse avait à sa droite l'ange Gabriel; l'ange Mikaël marchait à sa gauche. Elle était suivie de soixante-dix mille esprits célestes qui, distribués en chœurs, chantèrent les louanges de Dieu jusqu'au point du jour.

XXXVI

Guerre avec les Koraïchites. — Bataille de Bedr. — Victoire remportée par le Prophète. — Mort de sa fille Rokaïa.

C'est dans cette guerre que Dieu manifesta sa puissance, affermit la religion et en assura le triomphe par une victoire signalée. Le Prophète avait été informé qu'Abou-Sofian, fils de Harb, schérif de La Mecque, ramenait de Syrie, avec une faible escorte de trente ou quarante hommes seulement, une grande caravane de Koraïchites. C'était la même que Mahomet avait manquée au passage dans le mois de Djimâda, et pour laquelle il s'était avancé inutilement jusqu'à Ashira. Elle se composait de mille chameaux chargés de riches marchandises, ainsi que de blé et de fruits. L'apôtre de Dieu fit partir un détachement pour la reconnaître avec ordre de se mettre en ambuscade sur le chemin. De son côté, Abou-Sofian, qui se tenait sur ses gardes, envoya des coureurs pour battre le pays et éclairer sa marche. Ayant appris que Mahomet avait fait embusquer des gens dans le dessein de le surprendre, il dépêcha un cavalier à La Mecque pour prévenir les Koraïchites du danger auquel il était exposé, attendu la faiblesse nu-

mérique de sa troupe, et pour les appeler au secours de leur caravane menacée par les Musulmans. A cette nouvelle, les habitants de La Mecque coururent aux armes; il n'y en eut aucun parmi les principaux qui ne voulût avoir part à l'honneur de défendre la caravane, excepté le seul Abou-Lahab. Ils partirent donc au nombre de neuf cents hommes, parmi lesquels on comptait cent cavaliers.

Cependant l'apôtre de Dieu sortit de Médine dans les premiers jours du mois de Ramadhan, laissant le gouvernement de la ville à Omar, fils de Omm-Mactoum. Toutes les troupes consistaient en trois cent treize hommes, savoir soixante-treize mohadjériens et deux cent quarante ansariens. Ils n'avaient avec eux que deux chevaux; mais ils montaient tour-à-tour leurs chameaux qui étaient au nombre de soixante-dix. Ebn-Abou-Sassa conduisait l'arrière-garde. Avec cette petite armée, l'apôtre de Dieu s'avança sur le chemin de La Mecque. Il poussa jusqu'à Safra, bourg situé entre deux collines; puis, tournant à main droite, il vint camper dans la vallée de Dâteran. Là, il fut informé que les Koraïchites marchaient à grandes journées pour venir au secours de la caravane. Sur cet avis, il tint un conseil de guerre; les opinions y furent divisées : les uns voulaient qu'on allât droit aux Koraïchites et qu'on les attaquât brusquement, donnant pour raison que la défaite des idolâtres déciderait du sort de la caravane; les autres jugeaient qu'il valait mieux tomber sur les marchandises, afin de s'en emparer avant l'arrivée des forces ennemies. Ceux qui étaient plus avides de butin que de gloire soutenaient cette dernière opinion, alléguant que, pendant

qu'on s'amuserait à combattre, la caravane aurait le temps de s'échapper. Mais le Prophète témoigna par sa contenance qu'il n'approuvait point ce sentiment, et Mokdâd, fils d'Asouad, se levant, parla ainsi : « O apôtre de Dieu, exécutez hardiment ce que Dieu vous inspire ; nous sommes prêts à vous seconder. Nous ne vous dirons point, comme les enfants d'Israël à Moïse : Va-t-en, toi et ton Seigneur ; combattez tous deux, et nous vous attendrons ici les bras croisés. Mais, au contraire, nous dirons : Combattez, vous et votre Seigneur, et nous joindrons nos efforts aux vôtres. Oui, par le Dieu qui vous a envoyé, en vérité, si vous voulez nous mener jusqu'aux lacs profonds, jusqu'à la capitale d'Éthiopie, nous vous y suivrons, et nous verserons, s'il le faut, tout notre sang pour assurer le succès de vos entreprises. » Saad, fils de Moadh, parla dans le même sens, au nom des Ansariens, et Mahomet, transporté de joie, s'écria : « Courage, valeureux Musulmans ! marchez avec confiance ; Dieu m'a promis une victoire complète. » A l'issue du conseil, l'apôtre de Dieu fit sonner la marche pour aller droit aux Koraïchites ennemis. Les fidèles s'avancèrent avec tant d'ardeur et de rapidité qu'ils arrivèrent avant leurs adversaires à la position de Bedr, où ils campèrent avantageusement.

Bedr, ce lieu si célèbre par la première victoire que le Prophète remporta et dont il est tant parlé dans le Coran, doit son nom à une source, lequel nom s'est étendu à toute la vallée située à quatre milles environ de la côte maritime, dans le voisinage du mont Radoua. Cette vallée est abondante en bois appelé arac. Le Prophète n'oublia rien pour se fortifier dans ce poste, où il avait

résolu d'attendre l'ennemi. Un de ses principaux officiers, nommé Gianab, fils de Mondhar, lui dit : « Voyez-vous, apôtre de Dieu, dans quelle situation il a plu au Seigneur de vous placer ? Elle est telle qu'il n'est plus possible d'avancer ou de reculer sans en venir à une action décisive. Avez-vous envie de combattre, et, en même temps, de tirer parti d'un avantage que vous donne la disposition du terrain ? En un mot, voulez-vous joindre l'adresse à la bravoure ? — Oui, certes, répondit Mahomet. — Eh bien, répondit Gianab, pour atteindre ce premier but, il ne s'agit que de soutenir l'ardeur de vos soldats. Quant au second, voici ce que j'oserai vous proposer : Comme toute la supériorité de notre position consiste à être le plus près de l'eau, il est important d'en profiter. Pour cela, il faut faire creuser de notre côté une tranchée profonde, en forme de réservoir, et y amener toute l'eau de la source par le moyen d'une saignée. Il arrivera de là que, dans la chaleur de la mêlée, nous aurons en abondance de quoi nous rafraîchir, tandis que l'ennemi souffrira de la soif. Le Prophète approuva cet avis, et le travail fut bientôt exécuté.

Un autre officier, Saad, fils de Moadh, plein de zèle pour la conservation de la personne du Prophète, lui fit cette proposition : « O apôtre de Dieu, permettez-nous de vous construire une cabane dans laquelle vous resterez assis. Nous tiendrons auprès de vous des chameaux pour parer à tout événement. Après quoi, nous irons affronter l'ennemi avec plus d'assurance, de gaîté et de courage. Car, si Dieu Très-Haut nous assiste et nous donne la victoire, tous nos désirs seront comblés. Mais si, ce qu'à Dieu ne plaise ! le contraire nous arrive,

vous n'aurez qu'à monter promptement sur vos chameaux et à vous mettre sous la protection de notre arrière-garde, qui couvrira la retraite. De cette façon, vous serez hors des atteintes des infidèles, pendant qu'en soutenant vigoureusement leur choc, nous vous donnerons des preuves de notre affection et de notre fidélité. Au reste, si quelqu'un s'imagine que vous craignez pour vos jours, parce que nous empêchons l'ennemi de vous approcher, Dieu saura bien vous mettre à couvert des reproches et des insultes. » Le Prophète, charmé de ce discours, combla Saad de bénédictions et se rendit à ses raisons. On construisit donc à la hâte une cabane de branchages dans laquelle l'apôtre de Dieu se retira avec Abou-Bekr.

Ces dispositions étant prises, les Koraïchites parurent de grand matin sur la hauteur. Dès que le Prophète les aperçut, il adressa à Dieu cette prière : « O Dieu, voilà ces orgueilleux infidèles qui se présentent ici pour convaincre de mensonge ton apôtre. Donne-nous présentement le secours que tu nous as promis. » Lorsque les Koraïchites furent descendus dans la vallée, un détachement de leurs troupes s'avança vers la tranchée pour prendre de l'eau. Mais l'apôtre de Dieu, qui suivait de l'œil tous les mouvements de ses ennemis, s'écria : « Arrêtez-les ! » Aussitôt il y eut sur ce point une rude escarmouche, et de tous ceux qui étaient venus pour se désaltérer, il n'en réchappa qu'un seul : ce fut Hakim, fils de Chozam. Il se convertit depuis et fut bon musulman. Les Koraïchites envoyèrent ensuite Omaïer, fils de Ouahel, pour reconnaître l'armée musulmane. Cet officier étant de retour, fit son rapport en ces termes :

« Trois cents hommes, c'est peu de chose, va-t-on dire, et une si petite poignée de monde ne doit pas être bien redoutable. J'en demeure d'accord, quant à l'infériorité numérique. Cependant, seigneurs, permettez-moi de vous représenter que j'ai vu bien souvent des entreprises qui semblaient sagement combinées suivies de catastrophes imprévues. Les chameaux d'Yathreb portent partout l'épouvante et la mort ; les gens qui les montent sont accoutumés à ne compter que sur le secours de leurs épées. Certes, dans l'action qui vient d'avoir lieu, je n'ai pas vu tomber un simple soldat d'entre eux, qu'un de vos capitaines ne fût aussitôt couché par terre. S'ils vous cèdent en nombre, de combien ne vous surpassent-ils pas pour l'habitude des armes ! » Ce discours intimida tellement la plupart des Koraïchites, que plusieurs songeaient déjà à se retirer. Mais Abou-Djahl les retint par ses paroles artificieuses.

Quand les deux armées furent en présence, trois guerriers koraïchites, Othba, fils de Rabia, Schaïba, son frère, et El-Oualid, fils d'Othba, sortirent des rangs et s'avancèrent avec fierté, provoquant au combat les plus braves des Musulmans. Aussitôt, trois jeunes gens des Ansariens marchèrent à leur rencontre. Mais les idolâtres, les voyant venir à eux, leur dirent : « Retirez-vous ; c'est avec d'autres que nous voulons avoir affaire. » Sur quoi, par ordre de l'apôtre de Dieu, Obaïda, fils d'El-Harith, s'avança contre Othba ; Hamza, oncle du Prophète, contre Schaïba ; et Ali, fils d'Abou-Taleb, fit tête à El-Oualid. Hamza et Ali se furent bientôt défaits de leurs adversaires ; mais le combat dura plus longtemps entre Obaïda et Othba ; ils se blessèrent même dange-

reusement. Ils étaient encore aux prises, lorsque les deux musulmans, accourant au secours de leur compagnon, tuèrent Othba et emportèrent Obaïda, qui, ayant eu un pied coupé, mourut, peu de temps après, de sa blessure. Immédiatement après ce combat partiel, les deux armées se chargèrent. Mahomet, pour animer les siens, leur criait : « Courage, enfants ! la journée est à vous ! Repoussez l'ennemi à coups de flèches ; serrez vos rangs et combattez avec vigueur ! » Après cette exhortation, le Prophète rentra dans la cabane, où il n'avait admis que le seul Abou-Bekr. Saad, fils de Moadh, se tenait debout à la porte, l'épée à la main, pour veiller à la sûreté du Prophète, avec une troupe choisie d'ansariens.

Cependant, l'apôtre de Dieu priait avec une grande ferveur sous ce frêle abri de feuillage : « O Dieu, disait-il, si tu laisses périr tes fidèles, de qui seras-tu adoré désormais sur la terre ? O Dieu, accomplis en ce jour tes promesses ! » Le Prophète mit tant d'ardeur dans l'élan de sa prière qu'il tomba épuisé et perdit connaissance. Mais, revenant bientôt à lui, il dit à son compagnon : « Réjouissez-vous ; le secours de Dieu est présent. » A ces mots, se précipitant hors de la cabane, malgré les représentations de Saad et d'Abou-Bekr, il monta à cheval, exhorta ses soldats, et allait se jeter au plus fort de la mêlée, lorsque l'ange Gabriel, prenant son cheval par la bride, le conduisit au bord du réservoir, dans l'endroit où le sable était le plus fin, et quand ils furent en ce lieu, l'ange dit au Prophète de prendre une poignée de sable et de la jeter contre les Koraïchites, ce qu'il fit en disant : « Que leurs faces soient confondues ! » Il n'y eut aucun des idolâtres qui n'en eût les yeux et les

narines remplis. Ensuite, se tournant vers les siens : « Frappez de toute la force de vos bras, leur cria-t-il. » Aussitôt, l'armée ennemie plia; sa déroute fut complète; on fit un grand carnage des Koraïchites, et la caravane tomba au pouvoir des Musulmans. Le Coran présente cette victoire, non comme l'effet de la bravoure des compagnons du Prophète mais de la vertu de Dieu qui agissait par le ministère de ses anges. Car Dieu, s'adressant à Mahomet, lui dit : « Ce n'était pas toi qui jetais du sable : c'était Dieu lui-même. Dieu vous a secourus à la journée de Bedr, lorsque vous étiez bien inférieurs en nombre à vos ennemis. N'était-ce pas assez qu'il vous eût envoyé un renfort de trois mille anges descendus du ciel? Si ce secours n'eût pas été suffisant, nous vous en aurions envoyé cinq mille, tous rangés sous divers drapeaux. »

Une tradition assure que les anges qui combattaient pour les Musulmans étaient montés sur des chevaux mouchetés de blanc et de noir, qu'ils portaient sur leurs têtes des turbans blancs et jaunes, surmontés d'aigrettes flottantes. Ces anges combattaient aux premiers rangs et renversaient seuls les bataillons ennemis, quoique les Musulmans se comportassent comme des gens prêts à décharger des coups vigoureux; car, lorsque quelqu'un d'entre eux levait les bras pour frapper un infidèle, il voyait voler en l'air la tête de son adversaire, avant même qu'il l'eût atteinte du tranchant de son épée. « Aussi, ce n'était pas vous, dit le Coran, c'était Dieu qui les tuait. » Ces escadrons d'anges avaient à leur tête Gabriel qui, monté sur un coursier nommé Haïzoum (le vigoureux) et enveloppé d'un nuage, faisait un

effroyable carnage des idolâtres. Une preuve frappante en est rapportée d'après une tradition d'Abd-Allah, fils d'Abou-Bekr, qui tenait le fait d'un témoin oculaire. Voici ce que lui raconta cet homme qui était de la tribu des Beni-Ghafar : « J'étais avec un de mes cousins, idolâtre comme moi ; nous montâmes ensemble sur une hauteur d'où nous découvrions toute la plaine de Bedr. Nous nous mîmes à observer attentivement la bataille, pour voir de quel côté la victoire pencherait, afin de nous ranger du parti des plus forts et de profiter du butin. Comme nous étions dans cette situation, un gros nuage s'approcha et nous entendîmes un bruit de marche de chevaux. Une voix même criait : Avance, Haïzoum ! En cet instant, mon cousin eut le cœur percé d'un coup d'épée ; il tomba raide mort à mes pieds ; peu s'en fallut que je n'eusse le même sort. »

Cette grande défaite des Koraïchites arriva un vendredi, dix-septième jour du mois de Ramadhan. Après la bataille, Abd-Allah, fils de Massoud, apporta au Prophète la tête d'Abou-Djahl, fils de Hescham. Dès qu'il la vit, il rendit grâces à Dieu dans un sentiment profond d'humilité. Abou-Djahl, cet implacable ennemi du Prophète, fut tué à l'âge de soixante-dix ans. Son nom, comme nous l'avons déjà fait observer, était Amrou, fils de Hescham, fils de Moghaïra, fils d'Abd-Allah, fils d'Omar, fils de Makzoum. Voici les particularités de sa mort. Moad, fils d'Amrou, l'ayant rencontré dans la mêlée, déchargea sur lui un si violent coup de sabre qu'il lui coupa une cuisse et le fit tomber de cheval. Abd-Allah, fils de Massoud, venant à passer, le trouva près de rendre le dernier soupir. Le musulman lui mit le

pied sur la gorge, et lui dit : « Te voilà donc, ennemi du Prophète ! Tu es puni comme tu le mérites. » Après avoir échangé quelques paroles avec le moribond qui, si proche de la mort, maudissait encore le Prophète, il lui coupa la tête et l'apporta à l'apôtre de Dieu. Mahomet, en le voyant, se prosterna et glorifia Dieu, disant : « Cet homme était le Pharaon de notre nation. » Le frère d'Abou-Djahl perdit aussi la vie dans ce combat. Il s'appelait El-As. Lorsque la nouvelle de la défaite des Koraïchites fut parvenue à La Mecque, Abou-Lahab tomba dans une si grande tristesse qu'il mourut le septième jour.

Le nombre des idolâtres qui restèrent sur le champ de bataille fut de soixante-dix; celui des prisonniers s'éleva au même chiffre. Ali en avait tué pour sa part huit des plus considérables; il fut le héros de cette journée. L'apôtre de Dieu commanda que l'on jetât les corps des principaux Koraïchites dans une grande fosse; ils étaient au nombre de vingt-quatre. Pendant qu'on les y jetait, les Musulmans, rangés autour de la fosse, les insultaient en chantant ces paroles : « O vous, habitants de la fosse, avez-vous trouvé ce que votre Dieu (l'idole Hobal) vous avait fait espérer ? Pour ce qui est de nous, nous avons rencontré ce que notre seigneur (Allah) nous avaient promis. » Omar, les voyant s'arrêter là trop longtemps, dit au Prophète : « Rappelle-les; car ces cadavres commencent à sentir. — Comment voulez-vous qu'ils m'obéissent ? répondit le Prophète; l'excès de leur joie est tel, qu'ils feront la sourde oreille à mes ordres. »

Parmi les prisonniers, les plus considérables furent

trois parents de Mahomet : El-Abbas, oncle du Prophète ; son neveu Okaïl, fils d'Abou-Taleb, et Naoufal, fils d'El-Harith, fils d'Abd-el-Mottalib. Il faut remarquer que la capture des prisonniers ne fut pas moins l'effet de la puissance de Dieu combattant par le ministère de ses anges, que la mort de ceux qui étaient restés sur le champ de bataille. Nous en avons la preuve dans la personne d'El-Abbas lui-même qui, persistant dans l'idolâtrie et se trouvant parmi les Koraïchites, fut pris par un ansarien de très-petite taille. Quand ce musulman eut amené son captif devant le Prophète, El-Abbas dit à Mahomet : « O apôtre de Dieu, ce n'est pas cet avorton qui m'a fait prisonnier, mais bien un personnage d'une prodigieuse grandeur et dont la figure imposante n'avait aucune ressemblance avec celle des mortels. » L'ansarien soutenait avec vivacité que c'était lui-même qui avait pris El-Abbas ; mais le Prophète lui dit : « Tais-toi, mon ami ; je connais ta bravoure ; mais, sois bien assuré que Dieu t'a aidé par l'entremise de son glorieux ange Gabriel. » Ceux qui obtinrent la couronne du martyre, du côté des Musulmans, furent au nombre de quatorze : six mohadjériens et huit ansariens. Leurs noms vénérés resteront éternellement écrits dans le livre de Dieu et gravés dans la mémoire des fidèles. Mahomet demeura trois jours sur le champ de bataille, où les Musulmans firent le partage des dépouilles de l'ennemi. Mais, comme il s'était élevé entre eux à ce sujet des contestations qui allèrent jusqu'aux voies de fait, Dieu fit descendre du ciel une sourate du Coran où se trouve la loi sur le partage du butin : « Sachez donc, y est-il dit, que quand vous aurez remporté des dépouilles, la cin-

quième partie appartiendra à Dieu et à son apôtre. Il y aura aussi la part de ses proches, des orphelins, des pauvres et des pèlerins. Croyez-en Dieu et en ce que nous avons fait descendre du ciel sur notre serviteur le jour glorieux où les deux armées en sont venues aux mains. »

Le vingtième jour du Ramadhan, qui était un lundi, l'armée quitta la vallée de Bedr et regagna le bourg de Safra. Ce fut en ce lieu que le Prophète commanda à Ali de trancher la tête à El-Nadhr, fils d'El-Harith, un des prisonniers. Cet infidèle s'était toujours signalé par sa haine et son mépris pour l'apôtre de Dieu. Quand le Prophète récitait et expliquait le Coran à La Mecque, El-Nadhr disait au peuple : « Qu'est-ce que Mahomet vous apporte de nouveau ? Toutes les sottises qu'il débite ne sont que des fables renouvelées des anciens. » Mahomet fit traiter aussi rigoureusement Okba, fils de Moaït ; cela se fit en vertu d'une loi expresse écrite dans le Coran et ainsi conçue : « Tranchez la tête et coupez les pieds et les mains à tous ceux qui se seront déclarés les adversaires de Dieu et de son apôtre. Car quiconque s'oppose à Dieu et à son apôtre doit être rigoureusement puni. » Après ces exécutions, l'armée continua sa marche vers Médine, où le Prophète fut reçu en triomphe et fit son entrée au milieu des acclamations du peuple. Mais la mort de sa fille Rokaïa jeta un voile de tristesse sur le cœur de Mahomet. « Lorsque nous reçûmes la nouvelle de la victoire de Bedr, dit Mama, fils de Zaïd, nous venions d'aplanir la terre sur le corps de Rokaïa, fille du Prophète. Elle était tombée malade dans la maison d'Othman, fils d'Affan, son époux, aux soins de qui

le Prophète à son départ l'avait particulièrement recommandée, ainsi qu'à moi. » Rokaïa était la seconde des filles de Mahomet et de Kadidja. Elle avait été premièrement mariée avec Otba, fils d'Abou-Lahab, qui la répudia à cause de l'inimitié qui survint entre Abou-Lahab, son père, et l'apôtre de Dieu. Elle épousa en secondes noces Othman, de qui elle eut un fils nommé Abd-Allah. Elle accompagna son mari dans son exil en Abyssinie; elle se retira aussi avec lui à Médine où elle mourut, comme nous venons de le voir, l'an deuxième de l'Hégire. Son fils lui survécut peu de temps. Il mourut à l'âge de six ans, la quatrième année de l'Hégire, des suites d'une blessure qu'un coq lui avait faite à un œil.

L'apôtre de Dieu avait été absent dix-neuf jours. A peine était-il de retour à Médine, que les Koraïchites lui envoyèrent des députés pour traiter du rachat des captifs. On y consentit, moyennant une rançon de quatre mille dinars, qui furent distribués entre ceux qui les avaient pris et en proportion de la qualité des prisonniers. Le Prophète récompensa les guerriers que la fortune n'avait pas traités aussi favorablement; en sorte que tous se retirèrent satisfaits. Ce consentement au rachat des prisonniers déplut à Dieu qui en punit avec sévérité les Musulmans à quelque temps de là.

XXXVII

Les Koraïchites cherchent à se venger de leur défaite. — Ils envoient des ambassadeurs au roi d'Abyssinie, pour obtenir de ce prince qu'il leur livre les musulmans réfugiés dans ses États.

Cependant les Koraïchites ne pouvaient supporter la honte de leur défaite. Ils étaient au désespoir d'avoir si mal réussi dans leur première expédition militaire contre Mahomet. La perte de leur caravane et la mort de leurs plus braves guerriers restés sur le champ de bataille étaient pour eux un sujet continuel de regret et de colère. Ils cherchèrent donc à se venger, à quelque prix que ce fût; dans ce dessein, ils s'assemblèrent en conseil public. On délibéra d'abord sur le moyen auquel il convenait de s'arrêter pour obtenir ce résultat. Après plusieurs avis successivement proposés et rejetés, un des Koraïchites, se levant, parla ainsi : « Seigneurs, nous avons un excellent moyen de satisfaire votre juste ressentiment : c'est de mettre à mort les compagnons de Mahomet qui se sont réfugiés en Abyssinie; nous en immolerons un nombre égal à celui des nôtres qui ont été tués à Bedr; ce sera là une exacte application de la loi du talion. Pour cela, réunissons ce qu'il y a de plus riche à La Mecque, et portons-le en présent au Nadjaschi d'Abyssinie, afin qu'il nous remette entre les mains ceux de nos compatriotes qui se sont retirés dans ses états. Il faut charger de cette mission importante deux des plus considérables d'entre nous. »

Ce conseil fut unanimement approuvé. On rassembla ce qu'il pouvait y avoir à La Mecque de plus rare et de

plus précieux pour en faire des présents au Nadjaschi et aux seigneurs de sa cour. On choisit pour ambassadeurs Amrou, fils d'El-As, et Abd-Allah, fils de Rabiah. Ces députés passèrent promptement la mer et débarquèrent en Abyssinie. A leur arrivée, ils distribuèrent les présents au Nadjaschi, ainsi qu'à ses principaux officiers, et ils prièrent ces derniers de leur être favorables, en disposant le prince à leur accorder la grâce qu'ils venaient demander.

Lorsqu'ils furent admis à l'audience de ce puissant monarque, ils se prosternèrent au pied de son trône avec vénération; puis, se relevant, ils lui adressèrent cette harangue : « Grand prince, nous et nos concitoyens, les habitants de La Mecque, sommes entièrement dévoués au service de votre royale personne; nous éprouvons une vive reconnaissance des bienfaits que nous avons reçus de vous, et nous faisons les vœux les plus ardents pour la continuation de votre prospérité. Nous sommes particulièrement députés vers vous, grand prince, pour vous avertir de vous défier de certains fugitifs qui se sont retirés dans vos états. Ces gens se sont laissés malheureusement séduire par les discours d'un imposteur qui s'est élevé parmi nous, et qui s'imagine ou veut faire accroire qu'il est un apôtre envoyé de Dieu. Mais ce malheureux n'a pu attirer à sa suite qu'une populace ignorante; nous nous sommes opposés de toutes nos forces à ses menées séditieuses. Craignant donc l'effet de notre juste ressentiment et n'osant plus se montrer dans la ville, il a pris le parti de se bannir de La Mecque et du territoire sacré; mais, se voyant hors d'état de troubler désormais notre repos et ne respirant que dé-

sordre, il s'est avisé d'envoyer ici son cousin avec une troupe de ses misérables sectateurs pour corrompre votre religion et bouleverser votre royaume. C'est pourquoi, grand prince, nous vous supplions de nous livrer ces fugitifs, afin que nous les punissions comme ils le méritent. Ce sont des gens aussi dangereux pour votre royaume que pour nous, qui se sont rendus indignes de votre royale protection. Une seule observation vous fera connaître jusqu'où ils portent l'orgueil et l'esprit de rébellion. Commandez-leur de paraître en votre présence, et vous verrez qu'ils refuseront de se prosterner devant vous et de rendre le tribut de respect qu'ils vous doivent, quoiqu'ils y soient tenus, comme les autres hommes, par attachement pour votre royale personne, aussi bien que par égard pour votre religion et pour la tradition de vos pères qui l'ordonne ainsi. »

Le Nadjaschi envoya aussitôt chercher les musulmans réfugiés. Dès que l'officier dépêché par le roi leur eut signifié cet ordre, les fidèles conférèrent ensemble sur la conduite qu'ils devaient tenir quand ils seraient en présence du prince. Ils convinrent unanimement de régler leurs paroles et leurs actions sur ce que le Prophète leur avait appris et ordonné, qu'elle qu'en dût être la conséquence. Etant donc introduits dans la salle d'audience, ils se tinrent dans une attitude respectueuse, mais debout. Alors Amrou, fils d'El-As, s'écria : « Vous voyez, Seigneur, qu'ils sont trop fiers pour s'incliner devant votre royale personne. » Là-dessus, le Nadjaschi dit aux musulmans : « Qu'est-ce qui vous empêche de vous prosterner devant moi et de me saluer, comme ont l'habitude de le faire ceux de toutes les parties du monde qui sont

admis en ma présence? — Nous abaissons nos fronts dans la poussière, répondirent-ils, devant le Dieu qui vous a créé et qui vous a fait roi. Il est vrai que nous rendions aux princes ce culte d'adoration dans le temps que nous servions les idoles. Mais Dieu a suscité au milieu de nous un Prophète de vérité qui nous a prescrit une manière de salut, la seule qui soit agréable à Dieu. Nous nous bornons à prononcer ce mot : Paix (s'lam); c'est là la salutation des habitants du paradis. » Le roi reconnut qu'ils disaient vrai, et que cela se trouvait positivement écrit dans la loi de Moïse et dans l'Évangile. Quant à la religion dont nous faisons profession, poursuivit Djafar, fils d'Abou-Taleb, qui portait la parole au nom des autres musulmans, c'est le culte de l'Islamisme, lequel nous a été apporté de la part de Dieu par un apôtre dont nous connaissons la noblesse, la véracité, la foi et l'innocence. Il nous a appelés à Dieu tout-puissant et glorieux, afin que nous professions son unité divine, que nous le servions lui seul, en renonçant à tout ce que nous adorions précédemment, nous et nos pères, c'est-à-dire à tout ce qui n'était pas lui, comme les pierres, les statues, les images. Nous avons reconnu sa sincérité, nous avons cru en sa parole. Il a reçu de Dieu un livre glorieux qui s'accorde parfaitement avec celui d'Isa, fils de Mariam (Jésus, fils de Marie). »

Le roi, touché de ces paroles, dit à Djafar : « Ce que vous venez de dire est de la plus haute importance. Je brûle d'avoir des éclaircissements à ce sujet, et je vais les demander à l'instant même. A ces mots, il commanda que l'on agitât la crécelle pour assembler tous les évêques, les prêtres et les moines qui se trouvaient dans

sa capitale. Quand ces vénérables personnages se furent rendus auprès de lui, il leur parla ainsi : « Je vous conjure, par le Dieu qui a fait descendre l'Évangile sur Isa, de me dire si vous trouvez qu'entre Isa et le jour de la résurrection il y a un Prophète qui doit être envoyé ! — Oui, répondirent-ils ; car Jésus lui-même l'a annoncé, et il a dit de ce Prophète : Quiconque croira en lui croira en moi, et quiconque le renoncera me renoncera aussi. » Le Nadjaschi, se tournant alors vers Djafar, le pria de lui exposer les principaux dogmes de cette nouvelle religion. Lorsque l'orateur des musulmans eut satisfait à sa demande : — « Avez-vous, reprit le roi, quelque chose de ce livre que Dieu a envoyé à son Prophète ? — Oui, répondit Djafar, » et aussitôt il lui lut la sourate intitulée *les Romains*. A cette lecture, le Nadjaschi fondit en larmes avec toute l'assemblée. Mais Amrou, outré de dépit, et voulant exciter la colère du roi, s'écria : « Mais Seigneur, j'ai entendu ces gens-là parler injurieusement d'Isa et de Mariam, sa mère. — Que pensez-vous donc, dit le roi, en s'adressant à Djafar, d'Isa et de sa mère ? » Alors Djafar, pour le désabuser, lut la sourate intitulée *Mariam*. Pendant cette lecture, le roi, profondément touché, ne cessa de pleurer. Les évêques, les prêtres et les religieux versèrent tant de larmes que leur visage et même les livres des évangiles qu'ils tenaient dans leurs mains en furent baignés.

Quand Djafar eut achevé de parler, le Nadjaschi s'écria : « Certes, le Messie lui-même ne s'est pas exprimé autrement. » En même temps, il embrassa Djafar et ses compagnons en leur disant d'avoir bon courage et en les assurant de sa protection. Enfin il fit lui-même

profession de l'Islamisme entre les mains de Djafar. Il fit rendre à Amrou et à son collègue les riches présents qu'il avait reçus d'eux, et leur dit : « Retournez-vous-en, et remportez avec vous les dons que vous m'avez offerts pour me corrompre. » Les députés reprirent le chemin de La Mecque, tout honteux d'avoir échoué dans leur négociation.

Peu de jours après sa conversion, le Nadjaschi reçut, par un courrier que le Prophète lui dépêcha, l'agréable nouvelle de la victoire remportée à Bedr sur les Koraïchites. Ce bon prince en témoigna une joie extraordinaire, et, voulant en rendre à Dieu des actions de grâces par un acte d'excessive humilité, il se revêtit d'un cilice et s'assit par terre sur la cendre ; puis il fit appeler Djafar et les autres musulmans réfugiés. Quand ils entrèrent, ils furent excessivement surpris de voir le roi en cet état, et ils se permirent de lui en demander la raison. « Il est écrit dans l'Évangile, répondit le Nadjaschi, que, toutes les fois qu'un serviteur de Dieu a reçu une nouvelle grâce de sa bonté, il est tenu de pratiquer quelque acte d'humilité ; or, Dieu vient de nous accorder à tous une faveur insigne. Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui connaisse un lieu appelé Bedr ? » Tous ayant répondu affirmativement ; « je le connais aussi fort bien moi-même, reprit le roi, car j'y ai autrefois gardé les troupeaux d'un nommé Seïd, lorsque, chassé de mon royaume par un usurpateur, j'avais été chercher un asile dans la province d'Hedjaz, où je me cachais sous un habit de berger. C'est le long des côtes de la mer, auprès d'une source ; le pays est fertile en bois d'arac ; mais je voulais seulement vous rappeler le souvenir de

ce lieu. Sachez donc, ajouta-t-il, que je viens de recevoir un exprès de la part du Prophète, avec une lettre par laquelle il me fait savoir qu'il a livré bataille à ses ennemis dans la vallée de Bedr, et qu'il a remporté sur eux, avec l'aide de Dieu, une victoire signalée, au grand avantage de sa religion. »

XXXVIII

Diverses expéditions militaires du Prophète. — Péril auquel il se trouva exposé. — Le traité d'alliance entre les Musulmans et les Juifs est rompu. — Ces derniers sont bannis de Médine. — Mariage du Prophète avec Hafsa. — Mahomet enlève une caravane des Koraïchites. — Le Prophète fait tuer Caab, fils d'Ashraf, le Juif.

L'apôtre de Dieu ne prit que sept jours de repos à Médine. Au bout d'une semaine, il fut informé qu'une troupe de Solaïmites et de Gatfanites s'était assemblée auprès d'une source, sur la route que prennent les tribus voisines de l'Irac (Assyrie), pour venir en pèlerinage à La Mecque. Il résolut de les chasser de ce lieu. Il prit donc avec lui deux cents hommes bien armés, et ayant laissé le gouvernement de la ville à Ebn-Omm-Maktoum, il se dirigea, au commencement du mois de Schaoual, vers les ennemis. Il ne put les joindre, car ils s'étaient dispersés au bruit de sa marche, mais il s'empara de leurs bestiaux, qui paissaient en grand nombre dans la campagne, et les emmena à Médine avec ceux qui les gardaient. Quand il fut près de la ville, il fit la part du butin, s'en réservant le cinquième. Chaque soldat eut pour sa part une couple de chameaux. Parmi les prisonniers qui échurent à l'apôtre de Dieu, il se trouva un

jeune garçon nommé Soïar. Celui-ci s'étant joint aux Musulmans pour faire la prière, Mahomet lui donna la liberté et lui confia la garde de ses troupeaux. On rentra ensuite dans Médine, où le Prophète passa le reste du mois de Schaoual et celui de Dhou'l-Kaada.

Le mois suivant, qui était celui de Dhou'l-Hedja, Abou-Sofian, qui, depuis l'échec reçu à Bedr, avait juré de s'abstenir de parfums et de ne se permettre aucun divertissement qu'il n'eût rejoint Mahomet en rase campagne, sortit de La Mecque à la tête de deux cents chevaux. Prenant par le pays des Nadhrites, il s'avança jusqu'à trois milles de Médine. Il envoya de là un détachement à un village nommé Oraïdh. Ces cavaliers mirent le feu à une grange et tuèrent un homme qui vannait du blé ; puis, poussant leur pointe jusque sous les murs de Médine, ils massacrèrent un ansarien avec un autre homme. A la nouvelle de cette insulte, le Prophète se hâta de sortir de la ville pour aller donner la chasse aux Koraïchites. Mais alors Abou-Sofian, manquant de résolution, n'osa pas l'attendre, et se contentant d'avoir jeté l'alarme dans le pays, il tourna bride vers La Mecque. Ses gens prirent la fuite avec tant de précipitation que, pour s'éloigner plus rapidement, ils jetèrent par les chemins les sacs où était leur provision de farine. C'est de là que cette expédition fut appelée la journée des farines.

Au commencement de la troisième année de l'Hégire, Othman, fils d'Affan, épousa Omm-Colthoûm, la troisième fille de l'apôtre de Dieu. Il n'en eut point d'enfants, ou ceux-ci moururent en bas âge, comme ceux qu'il avait eus de Rokaïa.

Ce fut vers le même temps que le Prophète, informé que les tribus puissantes de Thaab, de Moharab et d'Aumer s'étaient assemblées au lieu appelé Dhou-Amr, dans le dessein de faire une incursion sur le territoire de Médine, résolut de les prévenir. Il fit de grands préparatifs de guerre pendant un mois, et, s'étant mis à la tête de quatre cent cinquante cavaliers, il entra sur les terres de l'ennemi qui n'osa résister et se retira dans les montagnes. On assure que ce fut durant cette expédition que le Prophète, étant monté sur sa chamelle, fit une prière dans laquelle il se dévoua à la Guerre sainte, le visage tourné vers l'orient. On raconte aussi que, dans la même occasion, il se trouva exposé au dernier péril, et qu'il en fut délivré miraculeusement. L'apôtre de Dieu, s'étant écarté de ses gens, s'endormit au pied d'un arbre. Un officier des ennemis l'ayant surpris dans cet état, s'approcha de lui, l'épée à la main, et, s'apprêtant à le percer, il lui cria : — « Mahomet, qui te défendra contre moi ? — Ce sera Dieu, répondit le Prophète se réveillant en sursaut. » Et à l'instant même, l'ange Gabriel frappa si rudement cet officier à la poitrine que la secousse lui fit tomber l'épée de la main. L'apôtre de Dieu s'en saisit rapidement et la lui présenta à son tour en disant : « Infidèle, qui te défendra contre moi ? — Hélas ! personne, répondit l'officier tout consterné. — Apprenez donc à vivre, reprit le Prophète, et prenez parti pour la bonne cause. » En disant ces mots, il lui rendit son épée. L'officier fut si touché de cette générosité qu'il se fit musulman. Il prononça sur-le-champ la formule de la double profession de foi et se retira en faisant serment de ne jamais porter les armes contre le Prophète.

A peine l'apôtre de Dieu fut-il de retour à Médine, qu'il se vit obligé d'en repartir sur le bruit que les Koraïchites étaient en campagne, soutenus par une troupe nombreuse des Beni-Solaïm. Il s'avança vers eux avec trois cents chevaux jusqu'à Behran, lieu situé en Hedjaz, dans le district de Fara, où l'on trouve des mines d'or. Mais les ennemis s'étaient déjà retirés à la nouvelle de sa marche. Le Prophète resta dans ces quartiers les mois de Rebi-el-Tani et de Djomada-el-Aouël, après quoi il s'en retourna à Médine où il vit s'allumer une guerre entre les Musulmans et les Juifs. Depuis le traité d'alliance fait avec ces derniers, à l'époque de l'établissement du Prophète dans la ville de Médine, les Juifs avaient vécu paisiblement, jouissant de leurs priviléges et de la liberté de conscience. Ce pacte se trouva rompu par suite d'un accident inopiné qui fut la cause de la guerre contre les Juifs et de la ruine de ce peuple. Voici ce qui y donna lieu.

Une laitière arabe était venue de la campagne pour vendre son lait sur la place publique qui portait le nom de Kaïnoka ; ce quartier était habité par une tribu des juifs de Médine qu'on appelait les Beni-Kaïnoka. Cette femme était assise devant la boutique d'un orfèvre. Quelques jeunes gens, voulant badiner, la prièrent de lever son voile pour faire voir sa figure, mais la laitière s'y refusa. En ce moment, l'orfèvre, passant derrière elle, prit le bas de sa robe et le lui attacha adroitement sur le dos, sans que la laitière s'en aperçût, en sorte que, lorsqu'elle vint à se lever, elle exposa au grand jour ce qu'on a coutume de tenir caché, ce qui fut un grand sujet de risée pour ces libertins. La laitière jeta des cris

perçants; un musulman, qui se trouvait là par hasard, fut indigné de cet affront fait à une femme arabe, et, se précipitant sur l'orfèvre, il lui passa son épée au travers du corps. Cet orfèvre était un juif : c'est pourquoi ses compatriotes, outrés de colère, assaillirent le musulman et le mirent en pièces. Les Musulmans coururent aux armes pour venger la mort de leur compagnon et vinrent en grand nombre attaquer les Juifs dans leur quartier.

Le bruit de ce tumulte étant venu jusqu'aux oreilles du Prophète, il se transporta aussitôt en cet endroit, et, ayant fait assembler les Juifs, il leur parla ainsi : « Craignez, enfants d'Isaak, que cette affaire n'attire sur vous une vengeance pareille à celle que nous avons exercée contre les Koraïchites, et, pour éviter ce malheur, embrassez dès ce moment la foi de l'Islamisme. Car, enfin, vous savez très-bien tous que je suis le Prophète envoyé de Dieu. Vous le trouvez en termes exprès marqué dans vos Écritures; Dieu ne vous a-t-il pas promis qu'il en serait ainsi ? — Vous voyez, Mahomet, répondirent les Juifs, que nous sommes votre peuple et que nous vivons sous la garantie du traité conclu avec vous. Vous n'ignorez pas non plus que nous sommes une nation peu habituée au métier de la guerre ; vous savez que nous n'aimons que la paix... Cependant il paraît que vous cherchez l'occasion de rompre avec nous. Mais nous devons vous dire que si vous nous forcez à prendre les armes, ce que nous ne ferons pourtant qu'à la dernière extrémité, vous vous apercevrez que nous sommes des gens de cœur. »

L'apôtre de Dieu, voyant qu'ils s'opiniâtraient dans le refus de se soumettre, résolut de leur faire la

guerre. Il les attaqua au dedans et au dehors de la ville pendant quinze jours, et les força de se rendre à discrétion. Il leur fit lier les mains derrière le dos, et on allait les massacrer tous par son ordre, lorsqu'Abd-Allah, fils d'Obba-Solul, un des chefs de la tribu des Beni-Chazradj, qui était encore infidèle, mais qui avait un grand crédit dans la ville, demanda grâce pour eux, en considération du traité qu'on avait fait précédemment avec cette nation. D'abord le Prophète se détourna de lui. Abd-Allah redoubla ses instances et ses prières; mais, voyant que Mahomet était inflexible, il mit sa main sur la poitrine du Prophète, en lui disant d'un ton pénétré : « O apôtre de Dieu, ayez pitié de mes pauvres alliés, de mes concitoyens. — Retirez-vous, dit le Prophète, et laissez-moi. — Non, certes, poursuivit Abd-Allah; je ne vous quitterai point que vous n'ayez eu pitié d'eux. » Enfin, vaincu par ses importunités, le Prophète lui dit : « Eh bien donc, ils sont à vous! » Aussitôt on les délia ; mais on ne leur laissa la vie qu'à condition qu'ils resteraient bannis de Médine, et qu'ils se retireraient immédiatement en Syrie, dans le village d'Adhraa. Ils partirent donc au nombre de sept cents hommes, parmi lesquels on en comptait trois cents armés de cuirasses, et tous leurs biens furent partagés entre les Musulmans.

Au mois de Schaaban de cette même année, l'apôtre de Dieu épousa Hafsa, fille d'Omar. Elle était veuve de Hobaïsch, fils de Khodafa, de la tribu de Saham. Elle eut pour sa dot quatre cents dinars. Hafsa se distinguait par la réunion de toutes les qualités qui font aimer une femme. Elle vécut près de huit ans avec le Prophète,

et elle mourut au mois de Schaaban de l'année 45 de l'Hégire, sous le kalifat de Moaviah. C'est entre ses mains que fut déposé l'exemplaire du Coran recueilli par l'ordre d'Abou-Bekr, premier Kalif ou successeur de Mahomet. Othman, troisième Kalif, fit tirer un grand nombre de copies de cet exemplaire, qu'Hafsa gardait en dépôt, et les fit distribuer dans toutes les provinces de l'empire, faisant en même temps supprimer toutes celles qui n'étaient pas conformes au texte original.

Au mois de Ramadhan suivant naquit El-Hassan, fils aîné d'Ali et de Fatema, fille du Prophète.

Cependant l'apôtre de Dieu, qui ne voulait perdre aucune occasion de harceler ses ennemis et d'enlever leurs caravanes, apprit par ses espions que les Koraïchites, craignant de faire passer leurs convois par la route de Bedr, qui leur avait été si fatale, prenaient un chemin beaucoup plus long en tournant du côté de l'orient ; que plusieurs négociants avaient pris cette direction, ayant avec eux le fameux chef de caravane Abou-Sofian, et emportant une grosse somme d'argent pour acheter des marchandises en Syrie. Sur cette nouvelle, Mahomet dépêcha Zeïd, fils de Hareth, avec cinq cents chevaux pour aller les attaquer. Zeïd fit tant de diligence qu'il les atteignit près d'un endroit nommé El-Karda : c'est une station près d'un puits dans la province de Nejd. Il défit et mit en fuite les soldats qui leur servaient d'escorte, se rendit maître de la caravane et de toutes les richesses qu'elle portait, et l'amena à Médine, où l'apôtre de Dieu fit la part du butin. La cinquième partie, qui fut prélevée pour lui, monta à la somme de vingt ou vingt-cinq mille drachmes.

Après la perte que les Koraïchites avaient faite à la journée de Bedr, il avait plu au Dieu Très-Haut d'abattre l'orgueil de ces impies et d'éteindre leur fureur; il avait au contraire merveilleusement relevé le cœur des fidèles en fortifiant l'Islamisme par d'heureux succès et des avantages continuels. Cependant les mêmes idolâtres reprirent courage et s'excitèrent les uns les autres à courir sur les Musulmans et à leur faire une guerre acharnée. Dieu le permit pour rendre plus éclatant le triomphe de la vérité. Parmi ceux qui contribuèrent particulièrement à rallumer le feu de la guerre et à envenimer les esprits, un des plus ardents fut Caab, fils d'El-Ashraf, juif de nation. Cet homme, brouillon et séditieux, n'eut pas plutôt appris la défaite de Bedr que, sortant de Médine, il se rendit à La Mecque pour exciter le peuple à la vengeance. Il se mit à déclamer des vers dans lesquels il déplorait la triste destinée de ceux qui étaient morts les armes à la main et dont les corps, entassés dans une fosse, avaient été insultés par les compagnons du Prophète. Lorsqu'il fut revenu à Médine, il eut l'audace de chanter ces vers au petit peuple et même devant les femmes des fidèles, ce qui indigna les Musulmans à un tel point que Caab n'osa plus rester dans la ville.

L'apôtre de Dieu, informé de la conduite insolente et des menées de ce juif, s'écria un jour : « Personne ne me délivrera-t-il de ce fils d'El-Ashraf? » Aussitôt Mahomet, fils de Mosalama, ansarien de la tribu des Beni-Aous, lui répondit : « C'est moi, apôtre de Dieu, qui vous en déferai. » Il partit sur-le-champ, accompagné de quelques autres fidèles, entre lesquels était Salcan,

fils de Salama, frère de lait de Caab. Pour mieux surprendre le juif et l'attirer hors de sa demeure, qui était un château-fort, situé à peu de distance de Médine, Salcan se présenta seul chez Caab à l'entrée de la nuit. Il lia conversation avec lui, et lui raconta sur l'apôtre de Dieu plusieurs anecdotes que le juif écouta avec plaisir. Ensuite, feignant de vouloir se retirer de bonne heure, le Musulman se dirigea vers la porte. Il arriva ce que Salcan avait prévu. Caab, voulant lui faire politesse, l'accompagna à sa sortie du château, et, tout en discourant ensemble, ils s'éloignèrent de la forteresse et vinrent jusqu'au lieu où Mahomet, fils de Moslama, se tenait caché avec les autres. Aussitôt, les musulmans sortirent de l'embuscade, se jetèrent sur Caab, le percèrent de coups de poignard; puis ils revinrent avant la fin de la nuit trouver l'apôtre de Dieu, à qui ils rendirent compte de ce qui s'était passé. Comme ils lui dirent que, durant l'action, El-Hareth, de la tribu d'Aous, avait eu le malheur d'être blessé dans l'obscurité par l'épée d'un de ses compagnons, le Prophète le fit approcher, mit un peu de salive sur sa plaie et le guérit à l'instant. La mort de Caab fut un sujet de consolation pour les fidèles et d'affliction pour les Juifs et les idolâtres.

XXXIX

Bataille d'Ohoud. — Echec des Musulmans. — Réflexions à ce sujet.

Les Koraïchites, irrités des pertes continuelles que Mahomet leur faisait éprouver depuis la bataille de Bedr, ne respiraient que haine et vengeance. Les pa-

rents et les amis de ceux qui avaient été tués dans cette fatale journée résolurent enfin de frapper un coup décisif et d'aller attaquer avec toutes leurs forces les Musulmans jusque dans Médine. Abou-Sofian venait précisément de rentrer à La Mecque avec les marchands de sa malheureuse caravane, dépouillés de toutes leurs richesses par Zeïd. Ce triste spectacle accrut encore la fureur des idolâtres. Ils allèrent trouver le fils de Harb et le prièrent de se mettre à leur tête et de les mener contre l'ennemi commun. Abou-Sofian, dont les intérêts particuliers s'accordaient avec ceux de la cause publique, accepta le commandement qui lui était déféré et se mit en mesure de lever le plus de troupes qu'il put. On invita à faire partie de cette confédération les principales tribus arabes, entre autres celles de Kenâna, ainsi que les habitants de la province de Tahama; en sorte qu'en peu de temps le corps expéditionnaire se trouva fort de trois mille combattants, parmi lesquels il y avait sept cents hommes armés de cuirasses et deux cents cavaliers. Trois mille chameaux portaient les bagages. Abou-Sofian se mit à la tête de l'armée, emmenant avec lui son épouse nommée Henda, fille d'Otba, accompagnée de quinze autres femmes des plus distinguées, qui portaient des tambourins à la manière des Arabes. Elles chantaient des airs lugubres en s'accompagnant de ces instruments; elles déploraient la mort de ceux qui avaient péri à Bedr, et exhortaient les idolâtres à combattre vaillamment. Les Koraïchites partirent de La Mecque dans cet appareil et vinrent camper à Dhou'l-Holaïfa, bourgade à six milles de Médine, un mercredi, quatrième jour de Schaoual.

L'apôtre de Dieu, ayant eu avis de la marche d'une armée si formidable, jugea qu'il serait plus prudent de se tenir renfermé dans les murs de Médine, pour y attendre les ennemis de pied ferme et repousser leurs attaques, que de les affronter en rase campagne. C'était aussi l'avis d'Abd-Allah, fils d'Obba-Soloul, et de quelques autres. Ce qui confirma le Prophète dans cette opinion, ce fut un songe qu'il eut, la nuit du vendredi, sixième jour du mois, et qu'il raconta ainsi le lendemain : « J'ai vu cette nuit quatre choses singulières : la première était un objet auquel je donnais la préférence sur d'autres ; la seconde, une vache que l'on égorgeait ; la troisième, une brèche faite au tranchant de mon épée ; la quatrième est que je me suis vu moi-même portant la main sur une cuirasse à l'épreuve. Voici, ajouta-t-il, l'interprétation que je donne à ce songe. La première des choses que j'ai vues, c'est Médine, que je regarde en effet comme le poste le plus avantageux pour nous. La vache égorgée signifie ceux des miens qui seront tués, si nous hasardons la bataille. La brèche faite au taillant de mon épée me présage que quelqu'un de ma propre famille perdra la vie dans le fort de la mêlée. Enfin, la cuirasse à l'épreuve m'annonce que je me trouverai moi-même dans un si grand danger que j'aurai besoin de la protection particulière de Dieu pour sauver mes jours. »

Mais, quelques raisons que pût donner le Prophète, le plus grand nombre fut d'avis qu'il fallait sortir de la ville et marcher à la rencontre de l'ennemi ; il se rendit donc à ce vœu, quoiqu'avec une répugnance extrême. En effet, le vendredi même, après la prière du matin, le Prophète sortit de la ville, avec mille des siens, et alla

camper entre Médine et le mont Ohoud, sur la lisière d'une vallée qui s'étend jusqu'au pied de cette montagne. Ce mont Ohoud, devenu si célèbre par la bataille qui s'y livra, est situé sur le territoire de Médine, à environ six milles au nord de cette ville. Il est appelé Ohoud, ou Ouahhed, c'est-à-dire un, ou seul, parce qu'il paraît de loin comme coupé et séparé des autres hauteurs qui l'environnent. Il y eut une cinquantaine des gens du Prophète à qui le courage manqua et qui refusèrent de le suivre jusque-là ; en sorte que l'armée fut réduite à neuf cent cinquante soldats, parmi lesquels on comptait deux cents cuirassiers. Il n'y avait dans toute l'armée que deux chevaux : l'un appartenait à l'apôtre de Dieu, l'autre était à Abou-Borda. Le Prophète distribua trois drapeaux aux Beni-Aous, aux Beni-Kazradj et aux Mohadjériens. Mosaab, fils d'Omaïr, portait le grand étendard devant l'apôtre de Dieu. Mahomet plaça derrière lui, en corps de réserve, une compagnie de cinquante archers, qui faisait la principale force de son armée. Il donna pour chef à cette poignée de braves Abd-Allah, fils de Djiobair, et leur fit ce commandement formel : « Restez immobiles dans ce poste, quoi qu'il arrive ! N'en bougez pas, quand même vous nous verriez plier devant l'ennemi. Gardez-vous aussi de le quitter, lors même que l'avantage serait de notre côté, sous prétexte de hâter la défaite des infidèles. Votre unique devoir est d'assurer nos derrières et de repousser à coups de flèches la cavalerie des Koraïchites, si elle se disposait à nous prendre à dos. » Le défaut d'obéissance à un ordre aussi sage entraîna, comme nous le verrons, la perte de la journée. Le Prophète rangea ensuite en bataille le reste de ses

troupes, et il défendit expressément d'engager l'action avant qu'il en eût donné lui-même le signal.

Ce fut ce jour-là que l'apôtre de Dieu fit présent d'une épée à Abou-Dagjana, en lui disant : « Quiconque maniera ce glaive sera exempt de tout péril. » On avait écrit sur un côté de la lame : « Le secours vient de Dieu, la victoire est certaine ; » et sur l'autre côté, on lisait ces mots : « La crainte du péril est une honte. Celui qui fuit n'évitera point le feu. Cette épée ne touchera aucun infidèle sans l'abattre et le tailler en pièces. »

Cependant l'armée des Koraïchites s'avançait en bon ordre, étendant sa ligne en forme de croissant ; le centre était conduit par Abou-Sofian ; Khalid, fils d'El-Oualid, et Acrama, fils d'Abou-Djahl, formaient les deux ailes avec la cavalerie. A l'arrière-garde, où était le corps de réserve, marchait Henda, épouse d'Abou-Sofian, accompagnée d'autres femmes, et toutes ensemble, frappant sur leurs tambourins derrière les rangs, animaient les soldats à bien faire. Henda, élevant la voix, leur disait : « Courage, enfants d'Abd-el-Dhâr ! courage, frappez de toute la force de vos épées. »

Dès que l'on fut à portée, l'apôtre donna le signal. Aussitôt les Musulmans fondirent sur les Koraïchites et les chargèrent si brusquement que, du premier choc, ils firent plier le centre de l'armée ennemie. Ali tua le grand porte-étendard des infidèles, ce qui jeta une telle épouvante parmi eux, qu'ils se renversèrent sur leur arrière-garde et prirent la fuite. Animée par ce premier succès, l'armée des fidèles courut tumultueusement à la poursuite des ennemis. Les archers eux-mêmes, oubliant la recommandation du Prophète, quittèrent le poste qui

leur avait été assigné et se mirent à crier : « Au pillage, au pillage ! » Car la déroute des Koraïchites paraissait complète ; on les voyait fuir dans toutes les directions, et on apercevait de loin Henda avec les autres femmes se retirer précipitamment et remonter la colline. En vain Abd-Allah, qui commandait les archers, se mit en devoir d'arrêter ses soldats ; il fit tous ses efforts pour les ramener en leur rappelant l'ordre formel du Prophète ; mais ses menaces et ses exhortations furent vaines. Cette faute capitale entraîna la perte de la bataille. Elle leur est reprochée dans le Coran : « Quant à ceux d'entre vous, dit Dieu, qui désertèrent leur poste, lorsque ces deux armées en vinrent aux mains, Satan les fit tomber par une trop grande avidité du butin. Dieu avait confirmé sa promesse en vous donnant l'avantage ; mais vous refusâtes d'obéir au commandement, et vous devîntes rebelles, dès que le démon vous eut montré sa proie. »

En effet, Khaled, voyant le corps de bataille des Musulmans dépourvu de sa principale défense par la dispersion des archers, fit un détour avec sa cavalerie, et, à la faveur de cette manœuvre habile, il vint fondre sur les derrières des Musulmans où il fit un grand carnage des fidèles qui, dans la confiance de la victoire, avaient rompu leurs rangs pour se jeter sur le butin. Il fit plus : joignant la ruse à la valeur, il se mit à crier que Mahomet venait d'être tué. Cette nouvelle jeta une grande consternation parmi les Musulmans ; le courage et les forces leur manquèrent, et ils se virent enfoncés de trois côtés. Cette journée, qui était un samedi et le septième du mois de Schaoual, fut malheureuse pour les

fidèles. Mais, si Dieu leur retira pour un temps sa main protectrice, ce ne fut que pour leur accorder un plus grand avantage, la gloire du martyre. Mosaab, fils d'Omaïr, qui tenait l'étendard devant l'apôtre de Dieu, tomba mort aux pieds de son chef. Ebn-Kamia lui porta le coup fatal, et, croyant avoir abattu l'apôtre de Dieu lui-même, il cria aux Koraïchites qu'il venait de tuer Mahomet. Mais le Prophète releva l'étendard et le donna à Ali, fils d'Abou-Taleb.

Cependant l'ennemi, profitant de son avantage, poussa jusqu'au lieu où était l'apôtre de Dieu et fit pleuvoir sur lui une grêle de traits et de pierres. Le Prophète en fut renversé ; il reçut au visage une blessure dangereuse ; il eut la lèvre fendue et deux dents cassées. Celui qui frappa ainsi l'apôtre de Dieu s'appelait Otba, fils d'Abou-Ouakas, frère de Saad. Quand le Prophète vit couler son sang, il l'essuya en soupirant et prononça ces paroles : « Oh ! comment pourra prospérer le peuple qui ensanglante le visage de son Prophète, dans le temps même qu'il s'acquitte de son ministère et qu'il les appelle au Seigneur, afin qu'ils se convertissent. » C'est à cette occasion que descendirent du ciel ces paroles du Très-Haut : « Ce n'est point à toi de t'inquiéter des suites de ce sacrilège : ce soin regarde Dieu. Soit qu'il use de miséricorde envers eux, soit qu'il les châtie, ils resteront convaincus d'impiété. » Deux fers de javelot avaient pénétré dans le visage de Mahomet et l'avaient grièvement blessé. Lorsqu'Abou-Obaïda, fils d'El-Djarah, retira un des traits, il tomba une dent au Prophète ; une seconde dent se détacha quand il ôta l'autre fer. Durant cette opération, Sonân Abou-Saïd essuyait le sang qui

coulait de la bouche de Mahomet et y appliquait des compresses. Alors le Prophète lui dit : « Celui qui touche mon sang ne verra point son propre sang répandu par le fer. »

On dit que Telha, au moment où il revêtait l'apôtre de Dieu d'une double cuirasse pour le préserver de l'ennemi, fut lui-même blessé à la main, et qu'il en resta estropié. Ce qu'il y a de certain, c'est que la plupart des Musulmans, ayant vu tomber le Prophète, l'abandonnèrent comme mort. Abou-Bekr et Omar furent également blessés ; Othman fut entraîné par la multitude des fuyards. Cependant, ayant appris que le Prophète était encore vivant, ils se rallièrent, revinrent à la charge, et, après un combat fort opiniâtre, ils parvinrent jusqu'au Prophète, qu'ils tirèrent de la mêlée et emportèrent dans un village voisin. C'est là que Mahomet, accablé de fatigue et pressé d'une soif extrême rendue plus ardente par l'irritation de sa blessure, demanda un peu d'eau pour se rafraîchir. Aussitôt Ali, courant à la fontaine de Mehars, y puisa de l'eau dans son bouclier et vint l'offrir au Prophète; mais il refusa d'en boire et se contenta de laver le sang dont son visage était couvert.

Comme l'apôtre de Dieu était dans cette retraite peu sûre pour lui, un des plus déterminés d'entre les idolâtres, nommé Obba, fils de Khalf, parut tout-à-coup en criant : « Où est Mahomet? Je ne me croirai jamais en sûreté tant qu'il vivra. » Mais le Prophète, arrachant une lance de la main d'El-Hareth, l'enfonça dans la gorge d'Obba avec tant de vigueur que cet infidèle fut renversé de cheval et expira sur-le-champ. Ainsi mourut

cet ennemi de Dieu. Quelques années auparavant, lorsqu'il était à La Mecque, il avait eu l'insolence de dire à l'apôtre de Dieu : « Tu ne mourras que de ma main ; » et l'apôtre lui avait répliqué : « C'est moi-même qui te tuerai, s'il plaît au Dieu Très-Haut. » La prédiction du Prophète se trouva ainsi confirmée. Mais la nouvelle de la mort d'Hamza, qui lui fut apportée en ce moment, brisa le cœur du Prophète. Hamza, dès le commencement de l'action, avait tué Arta, un des porte-enseignes des idolâtres. Ensuite, se jetant comme un lion sur les rangs ennemis, il tailla en pièces ou mit en fuite tout ce qui se rencontra devant lui et contribua puissamment au premier avantage que les Musulmans remportèrent. Il tua Séba, fils d'Abd-el-Ouzza ; mais, pendant qu'il s'apprêtait à lui couper la tête, il fut frappé lui-même par Ouahscha, esclave de Djobaïr, fils de Matam. Cet éthiopien, à qui son maître avait promis la liberté pour prix de la mort de Hamza, son ennemi personnel, se glissa derrière l'oncle du Prophète et lui porta à la dérobée un coup de lance qui l'étendit sans vie.

Cependant, les Koraïchites victorieux, loin de profiter de cet avantage pour achever la défaite des Musulmans, ne songèrent qu'à assouvir leur vengeance sur les corps inanimés des compagnons de l'apôtre de Dieu. Henda et les femmes qui la suivaient, revenues de leur première épouvante, retournèrent sur le champ de bataille et commirent sur ces cadavres des actes de la plus atroce barbarie. Elles leur coupèrent le nez et les oreilles et s'en firent des ceintures, des colliers et des bracelets. Enfin Henda porta la férocité jusqu'à arracher le foie à

Hamza, et, dans le délire de sa rage, elle se mit à déchirer ce foie avec ses dents. De son côté, Abou-Sofian, mari de Henda, arracha la mâchoire inférieure au même Hamza, la piqua au bout de sa lance en forme de croissant, et, étant monté sur une hauteur, il se mit à crier en agitant ce lamentable trophée : « Le sort des armes est journalier : la bataille d'Ohoud a succédé à la bataille de Bedr. Triomphe et sois exalté, ô Habal ! Ta religion est à présent victorieuse. »

Tel fut le résultat de cette grande levée de boucliers accompagnée de tant de rodomontades. Ce fut là tout le fruit que les Koraïchites retirèrent de leur succès. Lorsqu'ils étaient dans l'enivrement de la victoire, Dieu jeta une si grande frayeur dans le cœur des idolâtres, qu'ils levèrent le camp le même jour pour s'en retourner avec précipitation à La Mecque. Cette retraite fut visiblement l'effet d'une terreur panique ; car ils étaient de beaucoup supérieurs en forces, et ils venaient de remporter une victoire signalée. Abou-Sofian envoya même un de ses officiers parler d'accommodement ; il demanda une conférence pour l'année suivante, désignant Bedr pour le lieu de l'entrevue. L'apôtre de Dieu accepta sa proposition, et lui fit dire qu'il s'y trouverait exactement au temps marqué. Quand les Koraïchites se furent retirés, l'apôtre de Dieu alla en personne faire la recherche du corps de son oncle Hamza parmi les autres morts. Il le trouva dans le fond de la vallée, mais éventré, le nez, les oreilles et le menton coupés. A ce lugubre spectacle, le Prophète jeta un profond soupir et tomba dans l'abattement ; enfin, reprenant ses esprits, il s'écria avec l'accent de la colère. « Oui, Dieu m'a

révélé qu'il tirera une semblable vengeance de trente des Koraïchites.» Puis, d'une voix plus calme, il ajouta : « L'ange Gabriel est venu m'annoncer que Hamza est reçu au nombre des bienheureux habitants du septième ciel, avec ce titre glorieux : Hamza, fils d'Abd-el-Mottalib, le lion de Dieu et le lion de son apôtre. Hélas ! mon cher Hamza, continua-t-il en pleurant, sans les soins d'un ami sincère, il arriverait donc que, faute de sépulture, tes restes serviraient de proie aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre ! » Après ce discours, il fit envelopper le corps dans un manteau noir ; il pria sur lui en répétant sept fois la formule : « Allah Akbar, Dieu est grand, etc. ; » puis, venant à chacun des autres morts, il en fit autant en associant toujours le nom d'Hamza à celui de chacun d'eux, en sorte que son oncle eut plus de prières que tous les autres ensemble. Alors l'apôtre de Dieu, contemplant les corps inanimés de ses compagnons, prononça ces paroles : « Je suis témoin pour ceux-ci, ainsi que pour tous ceux qui seront morts en défendant la cause de Dieu. J'atteste qu'au jour du jugement, Dieu les ressuscitera dans un état si glorieux que leurs blessures seront éclatantes comme le vermillon, odorantes comme le musc. Vous voyez que la plupart sont couchés par terre deux à deux. Placez-les tels qu'ils sont, chacun auprès de son compagnon, dans le sépulcre. » On les ensevelit donc deux à deux, dans la situation où on les avait trouvés. Quelques musulmans voulurent emporter les corps de leurs proches ou de leurs amis pour leur donner la sépulture à Médine ; mais le Prophète leur ordonna de les inhumer au lieu même où ils étaient si glorieusement tombés.

On compte soixante-dix musulmans qui, dans cette journée, obtinrent la palme du martyre. Les idolâtres perdirent vingt-deux des leurs.

Le nombre de soixante-dix musulmans tués à la bataille de Ohoud a quelque chose de mystérieux. Il avait été ainsi décrété de Dieu même, pour égaler celui des soixante-dix prisonniers qu'ils avaient faits à Bedr, et auxquels ils laissèrent la vie et la liberté, moyennant une rançon. Cette indulgence avait déplu au Très-Haut. Voici comment cela s'était passé, suivant une tradition attribuée à Ali : Dieu leur avait donné le choix ou de couper la tête à tous leurs prisonniers, ou de recevoir une rançon pour eux, à condition néanmoins que, s'ils leur laissaient la vie, un pareil nombre de fidèles tomberaient sous le fer de l'ennemi. Alors les Musulmans se dirent : « Ces gens-là sont nos compatriotes et nos parents ; épargnons-les. Prenons la rançon au moyen de laquelle nous deviendrons plus riches qu'eux, et qu'un pareil nombre d'entre nous reçoive les honneurs du martyre. » A cette occasion, ces paroles du Coran descendirent du ciel : « Il n'est accordé au Prophète de faire des prisonniers qu'après qu'il aura rougi la terre du sang des infidèles. Vous voulez les choses de ce monde ; mais Dieu veut les choses de l'autre vie : il est puissant et sage. » L'exception contenue dans ces mots : « qu'après qu'il aura rougi la terre du sang des infidèles » regarde seulement les idolâtres que Dieu avait expressément commandé d'exterminer, en punition de leur opiniâtreté à s'opposer à l'établissement de la religion ; car, à l'égard des autres peuples, aucune loi antérieure n'avait défendu de recevoir à rançon les prisonniers. Les Musul-

mans avaient mal interprété cette permission en l'étendant aux Koraïchites; mais il n'y avait pas eu désobéissance formelle. C'est pourquoi Dieu les excuse en quelque sorte de cette erreur, se contentant de la peine du talion et disant : « Si la permission de recevoir rançon n'avait précédé, votre châtiment aurait été bien plus rigoureux. »

Cependant les Musulmans, qui jusque-là avaient toujours été victorieux, trouvèrent bien dur ce revirement de fortune. Lorsque, comparant le journée de Bedr à celle d'Ohoud et rapprochant les diverses circonstances de ces deux batailles, ils recherchaient la cause de leurs revers dans cette dernière affaire, Dieu commanda à Mahomet de leur répondre : « C'est vous seuls qui avez fait votre disgrâce. Vous avez abandonné vos rangs, et, par votre indiscipline, vous vous êtes livrés vous-mêmes. » Les docteurs musulmans ont fait de sages réflexions au sujet de la bataille d'Ohoud; voici quelques-unes de leurs maximes : « Il est de la justice de Dieu, disent-ils, de punir la désobéissance et la rébellion par un châtiment proportionné à la grandeur du crime, comme il se fit quand les archers quittèrent leurs rangs, malgré la recommandation expresse du Prophète. Il arrive souvent aux apôtres et aux prophètes d'être sujets aux tentations et de commettre des fautes pour lesquelles Dieu les châtie comme les autres hommes. Telle fut la faute que commit Mahomet en recevant la rançon des prisonniers contre la défense de Dieu. Aussi en fut-il puni cruellement par la blessure douloureuse dont il fut atteint et par la perte de Hamza, son oncle. Les revers aussi bien que les succès servent admirablement les desseins de Dieu. Si la victoire se déclare pour

les Musulmans, il s'ensuit que les infidèles se convertissent pour la plupart de gré ou de force. Si, au contraire, les Musulmans sont vaincus, ils se soumettent patiemment au décret de Dieu et persévèrent dans la religion. Quand le secours divin est différé dans quelques combats, alors ils se résignent, souffrent sans murmurer les coups de la mauvaise fortune et bénissent la main qui les châtie. Lorsque les fidèles sont éprouvés par les tentations ou par l'adversité, ils conservent toujours l'espérance et tâchent de fléchir Dieu par leurs prières, tandis que les incrédules perdent courage au moindre malheur, tombent dans l'abattement et s'abandonnent au désespoir. Il est certain que Dieu Très-Haut a préparé à ses fidèles serviteurs des demeures dans ses glorieuses habitations, où ils se reposeront à jamais de leurs travaux. Telle a été la récompense de Hamza, placé dans le septième ciel. Lorsque Dieu veut perdre ses ennemis pour les punir de leur infidélité, il leur suscite des occasions qui les font courir à leur propre ruine : c'est ainsi que les Koraïchites trouvèrent leur perte dans les violences et les persécutions qu'ils exercèrent contre la personne du Prophète. »

A peine les Koraïchites avaient-ils fait la moitié du chemin de Médine à La Mecque que, revenus de leur épouvante et honteux de cette retraite précipitée, ils s'arrêtèrent pour réfléchir sur ce qu'ils avaient à faire. Le résultat de leur délibération fut qu'ils devaient retourner sur leurs pas pour exterminer, disaient-ils, tout ce qui restait des Musulmans. L'apôtre de Dieu, ayant eu avis de cette contre-marche, résolut d'aller au-devant d'eux et de leur épargner la moitié du chemin. Il fit

publier que tous ses compagnons, sans en excepter un seul, eussent à se rassembler sous leurs drapeaux : « autrement, disait-il, cette journée nous sera plus fatale que la première. » Il se mit en marche le lundi, après la bataille, et s'avança avec toutes ses forces jusqu'à un lieu nommé Hamra-el-Açad, à huit milles de Médine, où il campa. Dès que les Koraïchites apprirent que l'apôtre de Dieu venait droit à eux, ils s'arrêtèrent, saisis d'une nouvelle frayeur. Ils tinrent un nouveau conseil de guerre qui ne servit qu'à augmenter leur irrésolution. Ils ne savaient que penser de la hardiesse des Musulmans qui osaient les affronter en rase campagne, deux jours après leur défaite. Les plus prudents représentèrent que Mahomet et les siens ne venaient à eux qu'avec la détermination de vaincre ou de mourir; que les Beni-Aous et les Beni-Khazradj, qui étaient restés en arrière le jour de l'action, les avaient joints; qu'enfin les Musulmans, dont les forces se trouvaient par là considérablement accrues, se battraient en désespérés pour laver la honte de leur défaite, « en sorte, disaient-ils, que la victoire, qui est à nous, passera de leur côté. » Ces considérations firent tant d'impression sur les Koraïchites, et Dieu jeta en même temps une telle épouvante dans leurs cœurs que, s'imaginant déjà avoir Mahomet sur les bras, il se retirèrent en toute hâte à La Mecque. Cependant, l'apôtre de Dieu les attendait de pied ferme dans son poste ; il y demeura le lundi, le mardi et le mercredi. Ensuite, voyant que l'ennemi ne paraissait pas, il s'en retourna à Médine où il mit à mort deux prisonniers qu'il avait faits en chemin, savoir Moaouiah, fils de Moghaïra et Aboul-Ouzz.

XL

Expédition contre les Beni-Açad. — Le Prophète fait tuer Sofian, fils de Kaled. — Trahison des habitants d'Edlh, d'El-Kara et de quelques tribus du Nedjd. — Guerre des Musulmans contre les juifs de la tribu de Nodhaïr. — Le vin et les jeux de hasard défendus aux fidèles. — Seconde expédition du Prophète dans le Nedjd. — Danger qu'il court. — Il va à Bedr pour une conférence à laquelle les Koraïchites ne se présentent pas. — Il épouse Zaïnab et ensuite Omm-Salama. — Son expédition contre les Arabes voisins de la Syrie.

Au commencement de l'année suivante, qui était la quatrième de l'Hégire, l'apôtre de Dieu fut informé que deux chefs des Beni-Açad, Taliha et Salama, fils de Khoouaïled, se préparaient à faire une course sur le territoire de Médine, à la tête d'une troupe de brigands. Il envoya contre eux cent cinquante mohadjériens et ansariens, sous la conduite d'Abou-Salama, fils d'Abd-Allah, de la tribu de Makzoum. Ce chef, ayant pris pour guide Oualid, fils de Nozaïra, entra sur les terres des Beni-Açad, où il enleva beaucoup de bétail. Il prit trois de leurs bergers; les autres s'échappèrent et allèrent avertir leurs maîtres de la présence inopinée d'Abou-Salama. A cette nouvelle, ils abandonnèrent leurs habitations dont les Musulmans s'emparèrent. Après les avoir pillées, les fidèles s'en revinrent à Médine, chargés de butin et emmenant beaucoup de bestiaux. Abou-Salama en préleva le cinquième pour l'apôtre de Dieu; il récompensa généreusement son guide, et distribua le reste du butin entre les compagnons de son expédition. Chacun

eut pour sa part sept chameaux et des brebis en grand nombre. Le temps de son absence fut d'environ dix jours. Vers le même temps, l'apôtre de Dieu eut avis que Sofian, fils de Khaled, de la tribu de Lahian, songeait à se déclarer contre lui. Il chargea Abd-Allah, fils d'Onaïs, homme adroit et résolu, de se défaire de cet homme. Le musulman partit donc de Médine le cinquième jour du mois de Moharrem. Ayant rencontré Sofian dans la vallée d'Orsa, il s'approcha de lui à la dérobée, et Dieu lui ayant donné une occasion favorable, il fondit dessus l'épée à la main et le tua. Il couvrit le corps d'un monceau de selles de chameaux, se retira sans avoir été vu, et revint en toute hâte trouver l'apôtre de Dieu à qui il rendit compte du succès de sa mission. Le Prophète lui fit présent, en signe de contentement, du bâton qu'il tenait alors à la main. Abd-Allah ne cessa depuis de porter avec son épée le glorieux témoignage de la satisfaction du Prophète. Quand il fut près de mourir, il ordonna que ce même bâton fût enveloppé avec lui dans son drap mortuaire, et qu'on l'ensevelît ainsi.

Au mois de Safar, il arriva à Médine des députés de la part des villes d'Edhl et d'El-Kara qui dirent au Prophète : « O apôtre de Dieu, nous désirons embrasser l'Islamisme. Envoyez donc dans nos contrées quelques-uns de vos compagnons, pour nous instruire. » Le Prophète accueillit gracieusement leur prière et fit partir avec eux six musulmans : Thabet, fils d'El-Aslab, Khobaïb, fils d'Ada, Morthad, fils d'Abou-Morthad, Khaled, fils d'El-Bokaïr, Zeïd, fils d'El-Dathna, et Abd-Allah, fils d'El-Tarek; Morthad en fut constitué le

doyen ou le président. Quand ils furent arrivés dans un endroit nommé El-Radji, sur les terres des Beni-Hodhaïl, à quatorze milles d'Osfan, ces perfides enveloppèrent les compagnons du Prophète, en égorgèrent trois, firent les autres prisonniers et les emmenèrent du côté de La Mecque : ces derniers étaient Zeïd, Khobaïb et Abd-Allah. En chemin, Abd-Allah tenta de s'échapper; mais les traîtres le poursuivirent et l'assommèrent à coups de pierres; après quoi, continuant leur voyage avec Zeïd et Khobaïb, ils les vendirent tous deux aux Koraïchites qui les firent mourir. Voici ce que raconte Abou-Horaïra, le célèbre traditionnaire, au sujet du martyre de Khobaïb :

« Les enfants d'El-Harith, fils d'Amer, fils de Naoufal, achetèrent Khobaïb pour le sacrifier à leur vengeance; car ce musulman avait tué leur père à la bataille de Bedr. Ils le gardèrent chez eux jusqu'au moment où il devait être mis à mort. Un jour, il arriva que, trouvant sa barbe trop longue, il demanda un rasoir à une des filles d'El-Harith, qui le lui prêta sans réflexion. Cependant, disait cette femme, en racontant depuis comment la chose s'était passée, j'avais, sans y faire attention, laissé s'écarter de moi mon fils qui était encore enfant, et, tout en jouant, il s'approcha de l'endroit où était Khobaïb, les fers aux pieds. Aussitôt Khobaïb le prit et le serra entre ses jambes. A cette vue, je fus saisie d'horreur, et je sentis tout mon sang se glacer. Khobaïb me regarda fixement, tenant le rasoir ouvert : « Craignez-vous, dit-il, que je ne l'égorge? A Dieu ne plaise que je me souille d'un crime aussi abominable! » Je puis dire avec vérité, continua-t-elle en parlant de lui, que

je n'ai jamais vu un prisonnier plus honnête homme que Khobaïb. Enfin, le jour de l'exécution étant venu, on le mena hors du territoire sacré de La Mecque pour le mettre à mort. Alors il demanda à ses bourreaux la permission de faire la prière avec deux inclinations, ce qu'on lui accorda. Ce fut lui qui donna l'exemple aux autres musulmans de faire la prière avec deux inclinations, avant de subir une mort violente. Après avoir prié, il dit : « O Dieu, compte-les un à un ; fais-les mourir les uns après les autres ; qu'aucun n'échappe à ta juste vengeance, et que la fin de cette année soit aussi celle de leur vie ! » Il termina en récitant des vers qu'il avait composés dans sa prison et dont voici le sens : Je ne m'occupe pas de quel genre de mort je dois finir, pourvu que je meure musulman. Ma supplication s'adresse à Dieu seul, dans une profonde humilité et dans la profession de son unité divine. Quand il lui plaira, ce corps qui va être mis en pièces sera rétabli par la réunion de tous ses membres. Après mon pèlerinage ou passage de ce monde dans l'autre, je porterai plainte devant Dieu des coups d'épée dont on va me percer. Oh ! que je contemple avec joie la vie future, dans l'état d'humiliation et d'angoisses où je me trouve en ce moment ! — Comme il achevait ces mots, Okba, fils d'El-Harith, se jeta sur lui et le tua. On peut donc compter Khobaïb entre les amis de Dieu, puisqu'au moment de mourir, il a proclamé si magnifiquement une partie des glorieux attributs du Très-Haut.

Au même mois de Safar, d'autres députés vinrent de la part de quelques tribus de la province de Nejd, feignant de vouloir embrasser l'Islamisme, et implorant du

secours contre leurs ennemis. Ils s'adressèrent à Abou-Bekr et le prièrent d'intercéder pour eux auprès du Prophète. Abou-Bekr alla donc trouver Mahomet et fit tant d'instances qu'il consentit, quoique à regret, à la demande des députés. L'apôtre de Dieu envoya donc avec les députés El-Mondhar, fils d'Omar, ansarien, et soixante-dix autres ansariens des meilleurs des musulmans; on les surnommait les lecteurs du Coran. Il y avait aussi parmi eux Amer, fils de Fohaïra, affranchi d'Abou-Bekr, qui avait accompagné et servi fidèlement son maître au temps de la Fuite. Ils partirent tous ensemble et vinrent camper à Bir-Maouna (le puits du secours), lieu situé entre La Mecque et Osfan, à quatre journées de marche de Médine. De là, ils envoyèrent une lettre de l'apôtre de Dieu à Amer, fils de Tofaïl, qui commandait aux peuples de ce canton. Cet ennemi de Dieu n'eut pas plus tôt reçu la lettre, qu'il tua celui qui la lui avait apportée, et, se mettant en campagne avec des forces supérieures, il marcha contre les compagnons du Prophète, fondit sur eux à l'improviste et les massacra tous, excepté un seul, nommé Caab, fils de Zeïd, qui fut grièvement blessé et laissé pour mort. Mais il se releva et s'en revint auprès du Prophète ; il obtint depuis la couronne du martyre et mourut au combat du Fossé.

On rapporte une chose miraculeuse touchant Amer, fils de Fohaïra, l'affranchi d'Abou-Bekr, qui fut enveloppé dans le massacre général et tué de la propre main d'Amer, fils de Tofaïl : c'est que, dès qu'il eut rendu l'esprit, son corps fut porté au ciel par les anges. Amer, fils de Tofaïl, son meurtrier, fut témoin de ce prodige, qu'il raconta au Prophète après sa conversion. S'entre-

tenant un jour avec Mahomet, il lui dit : « O apôtre de Dieu, qui était cet homme qui fut enlevé au ciel, après que je lui eus passé mon épée au travers du corps ? — C'était, répondit le Prophète, Amer, fils de Fohaïra. » Quand il apprit la nouvelle du massacre de ses compagnons, l'apôtre de Dieu fut si outré de la perfidie et de la brutalité d'Amer, fils de Tofaïl, que, se mettant en prières, il fit de terribles imprécations contre ce chef et contre tous ceux qui avaient pris part au carnage.

L'apôtre de Dieu, ayant formé le dessein de se défaire d'Abou-Sofian, son mortel ennemi, confia l'exécution de ce projet à Amrou, fils d'Ommaïa, de la tribu de Dhamr. C'était un homme déterminé et adroit, qui avait la réputation d'exceller dans ces sortes de coups de main. Le Prophète le fit donc partir, avec ordre de tuer Abou-Sofian par surprise, s'il en trouvait l'occasion. Il lui adjoignit pour second un homme du même caractère, dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous. Amrou, étant donc entré dans La Mecque, se mit à rôder la nuit autour de la maison d'Abou-Sofian ; mais il fut aperçu par Moaouiah, fils d'Abou-Sofian, qui en avertit aussitôt les Koraïchites et leur montra même le lieu d'où Amrou épiait. Les Koraïchites prirent l'alarme dès qu'ils l'entendirent nommer, car ils savaient de quoi il était capable et le haïssaient mortellement. Ils se mirent donc à sa recherche. Mais le musulman, se voyant découvert, s'enfuit en toute hâte avec son camarade. Il rencontra en chemin Obaïd-Allah, fils de Malek, et, d'un coup d'épée, il l'étendit raide mort ; à quelques pas de là, il tua un autre homme, et, trouvant sur sa route deux espions que les Koraïchites avaient envoyés à la décou-

verte, il les prit, en égorgea un et emmena l'autre avec lui à Médine. Mais il arriva qu'en traversant le territoire des Juifs Beni-Nodhaïr, il coupa la tête à deux hommes de cette tribu qu'il prit pour des ennemis, quoiqu'ils fussent sans armes. Cependant les juifs de Nodhaïr, alarmés et irrités du meurtre des deux hommes qu'Amrou venait de tuer en passant sur leurs terres, en firent des plaintes à l'apôtre de Dieu, et demandèrent satisfaction du sang répandu par ce double homicide. Le Prophète trouva que leur demande était juste; il s'engagea à payer le prix stipulé par les lois en pareil cas, et partit lui-même pour aller régler avec eux la somme qui devait être comptée. L'affaire étant terminée à la satisfaction des parties, les juifs invitèrent fort civilement Mahomet et ceux de sa suite à un festin qu'ils avaient préparé. Le Prophète accepta l'invitation et entra dans une de leurs maisons, où le repas était apprêté. Pendant qu'il mangeait, les juifs conspirèrent contre sa vie; ils s'assemblèrent secrètement pour aviser aux moyens de mettre ce complot à exécution. Un d'entre eux, nommé Hoïa, fils d'Akhtab, leur fit cette proposition : « Seigneurs, vous voyez que Mahomet lui-même s'est livré entre vos mains avec quelques-uns de ses compagnons. Leur nombre n'excède pas neuf : il n'a avec lui qu'Abou-Bekr, Omar, Ali, El-Zobaïr, Telha, Saad, fils de Moadh, Hosaïd et Saad, fils d'Abada. Portez de grosses pierres sur la terrasse, et assommez-le pendant le repas. Il est presque seul; vous ne trouverez jamais une occasion pareille. Si vous le tuez, ses compagnons se disperseront à l'instant; ceux qui sont Koraïchites s'en retourneront à La Mecque; les autres resteront à Médine : ce sont

des Beni-Aous et des Beni-Kazradj. Or, vous savez qu'il existe un traité d'alliance entre vous et les Beni-Aous; par conséquent, nous n'avons rien à craindre de ce côté. »

Cette résolution fut approuvée unanimement. Un autre juif, Amr, fils de Djahas, se chargea de l'exécution en disant : « Je vais monter sur la terrasse, d'où il me sera facile d'écraser Mahomet en jetant sur lui d'énormes pierres dans la cour où il est à dîner. » Le juif était déjà parvenu sur la terrasse et allait effectuer son horrible projet, lorsque l'apôtre de Dieu, qui était appuyé contre la muraille, eut une secrète inspiration venant du ciel, qui l'avertit de ce qui se machinait sur sa tête. Il se leva promptement, comme pour un besoin pressant, et, sortant de la maison, il reprit bien vite le chemin de Médine. Il n'y fut pas plus tôt arrivé qu'il donna les ordres nécessaires pour faire la guerre aux Beni-Nodhaïr. Ces juifs formaient une des plus riches et des plus puissantes tribus. Ils se retiraient dans un château fort qui n'était qu'à trois milles de Médine, sur le chemin de La Mecque. Ils se préparèrent donc à repousser l'attaque, dans l'espérance d'être secourus par Abd-Allah, fils d'Obba, fils d'Abou-Soloul, qui était un des principaux des Beni-Kharadj.

L'apôtre de Dieu sortit de Médine au mois de Rebi-el-Ouël, et vint mettre le siège devant le château. Les juifs se défendirent vigoureusement pendant six jours; mais le Prophète ayant fait abattre et brûler tous leurs palmiers autour de la place, les assiégés, qui voyaient que le secours n'arrivait point, proposèrent de quitter le château, à condition qu'ils auraient la vie sauve et qu'on

leur permettrait de conserver autant d'effets qu'un chameau en pourrait porter. Cette capitulation fut acceptée; les juifs évacuèrent le château et se retirèrent partie à Khaïbar, partie en Syrie. Tous les biens des Beni-Nodhaïr, le mobilier comme les fonds de terre, furent le partage exclusif de Mahomet. Dieu les lui laissa pour en disposer seul à sa volonté. Ce privilége parut exorbitant et même contraire à la loi positive du Coran qui n'accordait au Prophète que le cinquième du butin. Mais une révélation divine apaisa le mécontentement et les murmures des troupes. A cette occasion, la sourate cinquante-neuf du Coran, intitulée l'*Exil,* descendit du ciel. Cette sourate a été écrite tout entière au sujet de la guerre contre les juifs de la tribu de Nodhaïr. On y trouve ces paroles : « Or, la raison pour laquelle Dieu a donné à son apôtre la totalité des dépouilles de ces gens-là, c'est que vous n'avez fait approcher contre la forteresse ni chevaux, ni chameaux, et que Dieu seul l'en a rendu le maître comme il lui a plu, car Dieu est puissant sur toutes choses. Il s'ensuit donc que tout ce que le Seigneur a accordé à son apôtre des biens de cette nation ennemie est dû à Dieu et à l'apôtre, à ses proches, aux orphelins, aux pauvres et aux pèlerins; en sorte qu'il ne reste absolument rien à distribuer aux riches d'entre vous. » En vertu de cette déclaration, le Prophète partagea les dépouilles entre les mohadjériens, compagnons de sa fuite, sans rien donner aux ansariens, ou auxiliaires de Médine, sinon qu'il fit quelques largesses à Sahal et à Abou-Dahana qui étaient fort pauvres. Il donna ensuite quelque chose à deux juifs de la tribu de Nodhaïr qui embrassèrent la religion musulmane.

Dans le même temps descendit du ciel la défense de boire du vin. Voici les termes de cette prohibition. Dieu parlant à Mahomet lui dit dans le Coran : « On t'interrogera touchant le vin et les jeux de hasard ; dis-leur qu'il y a un grand crime dans l'un et dans l'autre. » Cette interdiction est formulée plus explicitement dans une autre sourate : « O vous qui croyez, tenez pour certain que le vin, les jeux de hasard, les statues et les flèches du sort, sont une abomination de l'œuvre de Satan. Abstenez-vous en donc, afin que vous soyez heureux. »

L'apôtre de Dieu, après s'être reposé durant deux mois des fatigues de cette guerre, entreprit une nouvelle expédition dans la province de Nedj contre les tribus de Mohâreb, de Thaalba et de Gatfan. Etant parti de Médine au mois de Djomada-el-Aouël avec six cents hommes, il surprit une troupe de Beni-Gatfan dans un lieu qui fut appelé depuis Dhat-el-Rica (le lieu de l'épouvante). Cet endroit les effraya tellement, qu'ils s'enfuirent dans les montagnes, ne laissant derrière eux que des femmes qui furent prises par les musulmans. Parmi les captives se trouva une jeune fille d'une rare beauté nommée Ouasia. Le Prophète revint sur ses pas sans avoir vu d'autres ennemis ; cependant, au passage d'un défilé, ses gens furent saisis subitement d'une si grande frayeur, qu'il fut obligé, pour les fortifier, de réciter la prière contre la peur. Durant cette même expédition, un arabe de la tribu de Mohareb déclara à ses compagnons qu'il avait résolu d'aller tuer Mahomet. Dans ce dessein, il s'approcha du Prophète qui se tenait assis seul à l'écart, ayant auprès de lui, posée sur une pierre, son épée fort remarquable par

la richesse de la poignée et le fini du travail. Feignant donc d'admirer la beauté de cette arme, le moharébite pria le Prophète de lui permettre de l'examiner de plus près. Le Prophète y ayant consenti, l'arabe se saisit de l'épée, la tira du fourreau et se disposa à en percer l'apôtre de Dieu qui avait été loin de soupçonner une telle perfidie. Mais Dieu fit tomber le traître à la renverse, et l'arme lui échappa de la main. Cependant cet homme se releva, et, cherchant à cacher son trouble, il prit un air d'assurance et dit au Prophète : « Mahomet, n'avez-vous ressenti aucune frayeur, lorsque je tenais ce glaive ? — Non, répondit le Prophète ; qu'avais-je à craindre, puisque Dieu me défendait contre toi ? » Puis, l'arabe, ayant ramassé l'épée, la remit humblement à l'apôtre de Dieu et se retira au plus vite. C'est dans cette circonstance que Dieu fit descendre du ciel ce verset du Coran : « O vous qui croyez, souvenez-vous de la protection que vous reçûtes de Dieu, lorsque le traître forma le dessein d'étendre sa main contre vous : c'est Dieu qui l'arrêta. »

Au mois de Schaaban suivant, l'apôtre de Dieu, voulant tenir la parole qu'il avait donnée à Abou-Sofian, sortit de Médine pour se rendre à Bedr, accompagné de quinze cents fantassins et de dix cavaliers. Ali, fils d'Abou-Taleb, portait l'étendard devant lui. Arrivé à Bedr, il passa huit jours à attendre Abou-Sofian. Celui-ci, de son côté, était parti avec les Koraïchites et s'était avancé jusqu'à Osfan ; mais, ne jugeant pas à propos d'aller plus loin, il rebroussa chemin et s'en retourna à La Mecque. Cependant les fidèles ne perdirent pas leur temps. Comme ils avaient apporté avec

eux une grande quantité de marchandises, ils se mirent à les débiter ; ils vendirent, achetèrent et firent un bénéfice considérable. Car il faut savoir que, pendant le règne de l'idôlatrie, avant l'établissement de l'Islamisme, l'emplacement de Bedr était un des marchés les plus fréquentés des Arabes. Il s'y tenait tous les ans une foire qui durait huit jours, à la nouvelle lune du mois de Dhoul-Kaada, et les marchands y affluaient de toutes parts. D'ailleurs, le bruit de la conférence qui devait avoir lieu à cette époque y avait attiré beaucoup plus de monde qu'à l'ordinaire. Ce fut donc pour les Musulmans une heureuse occasion de se défaire de leurs marchandises et d'en remporter d'autres. Mais quand ils virent que les Koraïchites ne venaient point, ils s'en retournèrent enfin à Médine chargés d'argent et de riches denrées.

Au mois de Ramadhan, le Prophète épousa Zaïnab, fille de Khozaïma, de la tribu de Hélal. Il lui constitua une somme de quatre cents dinars d'or. Elle était veuve de Tofaïl, fils d'El-Harith. Zaïnab fut la seule des femmes du Prophète, après Khadidja, qui mourut chez lui. Toutes les autres lui survécurent. Peu de temps après, l'apôtre de Dieu épousa encore Omm-Salama, fille d'Ommaïa, de la tribu de Makhzoum. Omm-Salama était d'une grande beauté ; elle était restée veuve d'Abou-Salama. Ce fut la première femme qui se réfugia en Abyssinie avec son mari ; elle fut la première femme d'entre les fidèles qui s'enfuit à Médine. Omm-Salama demeura huit ans avec le Prophète ; elle mourut sous le khalifat d'Iézid, fils de Moawiah, quarante-huit ans après son glorieux époux. On l'enterra dans le cimetière appelé El-Baki. Cette même année, naquit El-Hosaïn,

second fils d'Ali, et mourut Fatema, fille d'Açad, fils de Haschem, fils d'Abd-el-Menaf, mère d'Ali, fils d'Abou-Taleb. Elle fut la première des Haschémites qui se fit musulmane. L'apôtre de Dieu l'assista dans sa maladie et prit soin de sa sépulture ; il la revêtit lui-même du drap mortuaire et la déposa de ses mains dans la fosse.

Sur ces entrefaites, Mahomet apprit que les arabes qui habitaient sur les frontières de la Syrie s'étaient attroupés en grand nombre, pour infester les chemins et pour piller et maltraiter ceux qui passeraient sur leurs terres, ce qui causait un grand préjudice au commerce. Il résolut de leur aller donner la chasse. Il prit avec lui mille des siens et marcha vers le lieu principal de leur rassemblement : c'était Daumat-el-Djandal, bourgade située à seize journées de Médine et à cinq de Damas. Les musulmans ne marchaient que la nuit, à cause des chaleurs, qui sont excessives, durant le jour, dans ces contrées sablonneuses et arides. Dès qu'il fut arrivé sur leurs terres, il trouva une grande quantité de bétail dont il s'empara ; il prit ensuite une partie des bergers et mit en fuite les autres. Ces fuyards portèrent la terreur dans la ville, à un tel point que tous les habitants l'abandonnèrent. Le Prophète entra dans cette ville sans opposition. Après y avoir demeuré quelques jours pour faire reposer sa troupe et s'être enrichi des dépouilles des arabes, il s'en retourna à Médine, fort satisfait de son expédition.

XLI

Guerre du Fossé ou des Nations. — Miracles opérés par l'apôtre de Dieu. — Retraite précipitée des Confédérés.

L'apôtre de Dieu jouissait en paix du fruit de ses travaux ; il avait soumis à son obéissance, tant par lui-même que par ses lieutenants, la plupart des tribus établies dans les contrées voisines du lieu de sa résidence. La religion véritable s'affermissait et s'étendait de jour en jour ; mais ses ennemis, jaloux de l'agrandissement du Prophète, surtout les juifs Beni-Nadhaïr, qu'il avait chassés des environs de Médine, ourdissaient des projets de vengeance dans les cantons où la nécessité les avait forcés de chercher un asile, et soufflaient partout le feu de la haine. Plusieurs d'entre eux, qui s'étaient retirés à La Mecque, ne cessaient de pousser les Koraïchites à la guerre, leur promettant de grands secours de la part de leur nation et de celle de leurs confédérés, c'est-à-dire des habitants de la province de Nedjd, qui, disaient-ils, n'attendaient qu'un signal pour se joindre à eux et décocher, de concert et comme d'un seul arc, leurs flèches sur l'ennemi commun. Dans le fond, les Koraïchites étaient assez portés à reprendre les armes ; ils n'étaient retenus que par l'incertitude du succès. Ils n'avaient pas oublié que, malgré tous leurs efforts, l'avantage était resté du côté de Mahomet, et ils sentaient que sa qualité de chef de religion lui avait donné un grand ascendant sur l'esprit de ceux qu'il avait attirés dans son parti. C'est pourquoi ils s'assemblèrent extraordinairement et dirent aux Juifs : « Pour vous, seigneurs de la syna-

gogue, vous êtes le peuple du Livre, et par vos Écritures, vous primez toutes les autres nations. Vous êtes les maîtres de la science; vous savez fort bien en quoi nous différons d'avec Mahomet, au sujet de la religion : dites-nous donc franchement ce que vous en pensez. Quelle est la meilleure des deux lois, la nôtre ou celle de Mahomet? » Cette question n'avait rien d'embarrassant pour des gens qui brûlaient de se venger du Prophète. Les juifs répondirent donc, sans balancer, que la religion des Koraïchites était bien supérieure à celle de Mahomet, qu'elle était fondée sur des principes plus certains. Cette déclaration remplit de joie les Koraïchites; la guerre fut résolue, et de toutes parts on courut aux armes.

L'apôtre de Dieu fut bientôt instruit par ses espions de tout ce qui s'était passé à La Mecque. En conséquence, il s'empressa de faire ses préparatifs de défense, et il se mit en mesure de bien recevoir l'ennemi. Au mois de Schaoual, il fit creuser un profond retranchement autour de Médine : c'est de là que cette guerre fut appelée la guerre d'El-Khandak ou du Fossé. On lui donne aussi le nom de guerre d'El-Azab, c'est-à-dire des Nations confédérées, à cause de la ligue des différents peuples qui avaient conspiré la ruine du Prophète. C'est sous ce dernier titre qu'elle est désignée dans le Coran. On dit que le retranchement fut fait par le conseil du fameux Salman, le persan, ce prosélyte que le Prophète avait reçu à Koba. Pendant que l'on creusait le fossé, il se manifesta un grand nombre de prodiges et de miracles en faveur de l'apôtre de Dieu, ce qui démontre clairement la vérité de sa mission et doit con-

vaincre tout le monde de l'excellence et de la dignité de sa personne. Ces prodiges furent attestés par ceux qui étaient présents, tant fidèles qu'incrédules. En voici les plus remarquables, suivant les traditions authentiques.

Djaber, fils d'Abd-Allah, raconte en ces termes le premier de ces miracles : « Les pionniers, en fouillant la terre, furent arrêtés par une énorme roche d'un grain extrêmement dur, contre laquelle leurs outils s'émoussaient. Informé de l'obstacle qui s'opposait à la continuation du travail, le Prophète se transporta sur ce point. Il se fit apporter de l'eau, en prit une gorgée qu'il roula quelques instants dans sa bouche, puis, après avoir invoqué Dieu par oraison mentale, il jeta cette eau sur la pierre et prononça ces paroles : « Au nom de Celui qui m'a envoyé, que cette masse soit tellement imbibée de liquide qu'elle se dissolve d'elle-même, sans qu'il soit besoin d'y employer la pioche et le hoyau. » Aussitôt la roche entière devint friable et se décomposa en un sable très-fin, avant même que les pioches l'eussent touchée.

Le second miracle fut une multiplication de dattes sèches. La fille de Bashir, fils de Saad l'ansarien, avait été envoyée par sa mère pour ramasser des dattes sous un de leurs palmiers. Comme elle passait par hasard auprès de l'apôtre de Dieu, il lui demanda ce qu'elle portait ; cette enfant répondit que c'étaient des dattes et en offrit gracieusement au Prophète qui en prit à peu près deux poignées. Mahomet fit étendre un ample manteau et les répandit dessus. Ensuite, il fit dire à ceux qui travaillaient au retranchement de prendre leur repas. Ils s'y rendirent tous, et pendant qu'ils mangeaient, les

dattes se multiplièrent tellement, qu'après que les ouvriers se furent pleinement rassasiés, il en resta une si grande quantité que le manteau ne pouvait les contenir toutes.

Le troisième miracle fut la féconde bénédiction donnée par le Prophète à un repas préparé par Djaber, fils d'Abd-Allah. « J'avais chez moi, dit ce dernier, une brebis maigre ; il ne me restait que celle-là ; je dis à ma femme de pétrir une galette de pain d'orge et de faire rôtir cette brebis pour l'apôtre de Dieu. Or, nous étions toute la journée occupés au travail du fossé, et nous ne retournions dans nos maisons qu'à la nuit. Comme nous nous retirions ce soir-là, je dis au Prophète : J'ai préparé pour vous, ô apôtre de Dieu, une chétive brebis avec un peu de pain d'orge ; faites-moi donc la faveur de venir souper chez moi. Le Prophète y consentit ; mais, en même temps, il fit crier que les gens du fossé qui se trouvaient encore là eussent à se rendre avec lui à la maison de Djaber, fils d'Abd-Allah. Quand j'entendis cette invitation, j'en fus effrayé, et je répétai ces mots du Coran : Nous sommes à Dieu et nous devons retourner à lui. Ce sont les paroles que l'on prononce quand on se trouve dans quelque grand embarras. En effet, le mien était extrême ; j'avais borné mon invitation à la personne du Prophète, et il me semblait de toute impossibilité que mon modique souper pût suffire à un si grand nombre de convives. Cependant, quand on eut servi la brebis, le Prophète bénit le repas en prononçant la formule : Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! Il mangea avec nous et avec une partie des conviés. Quand ces gens se furent rassasiés, d'autres leur succédèrent, et ainsi de

suite jusqu'à ce que tous les pionniers eussent soupé abondamment. »

Le quatrième miracle n'est pas moins merveilleux que les trois autres. Il consiste dans l'apparition de trois éclairs consécutifs, et il est fondé sur le témoignage de Salman, le persan : « J'étais, dit-il, dans la tranchée, auprès de l'apôtre de Dieu, travaillant avec les pionniers à creuser la terre. Comme le terrain était rocailleux, le Prophète prit un pic et en frappa un si grand coup qu'on vit à l'instant jaillir un éclair de dessous l'instrument. Un second coup produisit un autre jet de feu ; enfin, lorsqu'il eut frappé encore une fois, il parut un troisième éclair. « De grâce, m'écriai-je, que veulent dire ces grands éclats de lumière ? — Avez-vous bien vu cela, Salman, répondit le Prophète. — Oui, sans doute, repris-je. — Eh bien ! continua-t-il, le premier éclair marque que Dieu m'ouvrira un chemin pour subjuguer l'Yémen ; le second éclair me présage que Dieu me réserve la conquête du pays de Cham, c'est-à-dire la Syrie et les régions de l'occident ; le troisième éclair m'annonce que Dieu me rendra maître de l'orient. » On assure que ces jets de lumière furent si éclatants et portèrent si loin qu'on aperçut distinctement de Médine les palais de Kaïçar et de Kesra (César et Chosroës) et même les trésors de l'un et de l'autre.

A peine le fossé fut-il achevé et le retranchement en état de défense, que les Koraïchites se montrèrent avec une armée de dix mille hommes, composée de gens de diverses nations. On y comptait, outre les habitants de La Mecque, les Beni-Kenan, les Beni-Ahabisch, deux autres tribus du Nedjd et un grand nombre de juifs appelés

les Beni-Koraïzha. Ces derniers avaient à leur tête Caab, fils d'Açad. Ils rompirent, dans cette occasion, le traité d'alliance qu'ils avaient fait avec le Prophète, et se joignirent à ses ennemis, tant ils se croyaient assurés de sa perte. Toute cette armée vint camper à Raouma, bourg situé entre Djarf et Reyaba, à deux milles seulement de Médine. Cependant le Prophète, ayant envoyé reconnaître les forces de l'ennemi, apprit le manque de foi des Beni-Koraïzha. La défection de ces juifs, qui formaient une tribu nombreuse et guerrière, l'affligea extrêmement, et le bruit ne s'en fut pas plus tôt répandu parmi les musulmans qu'ils perdirent courage. Ils en vinrent jusqu'à murmurer contre Dieu qui, disaient-ils, allait les livrer à leurs ennemis. C'est ce que Dieu leur reproche dans le Coran : « Souvenez-vous, quand les nations en armes vous investirent, que vous regardiez avec des yeux troublés et pleins d'étonnement, que vos cœurs soulevés par l'épouvante étaient déjà parvenus jusqu'au passage de la gorge, et que vous pensiez de Dieu des choses étranges : ce fut alors que les fidèles mêmes furent tentés et violemment agités. » Les incrédules prirent de là occasion de chercher à exciter quelque soulèvement. Un certain Moatteb, entre autres, poussa l'insolence jusqu'à dire hautement : « Mahomet nous promettait hier, en creusant le fossé, que nous dévorerions les trésors de Kaïcar et de Kesra, et aujourd'hui il a si peu d'assurance qu'il s'estimera heureux, s'il peut sauver sa vie en allant se cacher jusque dans la fosse de quelque lieu immonde. » Le Coran rappelle aussi ces propos insultants : « Et quand les incrédules et ceux dont les cœurs étaient atteints de la même maladie (la

peur) disaient : Il n'y avait que mensonge dans tout ce que Dieu et son Prophète nous promettaient. »

Cependant l'apôtre de Dieu, dissimulant son inquiétude et son chagrin, ne laissait pas que de faire bonne contenance. Ayant confié la garde de la ville à Ebn-Omm-Mactoum, il sortit à la tête de trois mille hommes qu'il rangea en bataille sur le bord du retranchement, en sorte qu'ils n'étaient séparés des ennemis que par la largeur du fossé. Les deux armées restèrent ainsi en présence plus de vingt jours, sans que l'on se battît autrement qu'à coups de flèches, et l'apôtre de Dieu se montrait toujours disposé à repousser l'ennemi, s'il tentait de franchir le fossé. Enfin parurent quelques cavaliers koraïchites des plus résolus, entre lesquels on remarquait : Amrou, fils d'Abd-Ouodd ; Akrema, fils d'Abou-Djehel ; Hobaïra, fils de Ouahab ; Dhorar, fils d'El-Kettàb ; Naoufal, fils d'Abd-Allah, fils de Moghaïra. Ces cavaliers s'étant approchés du fossé le regardèrent avec mépris : « Certes, dirent-ils, un pareil obstacle n'est guère capable d'arrêter la bravoure des Arabes ! » A ces mots, piquant leurs chevaux, ils franchirent d'un bond le fossé et vinrent caracoler devant les premiers rangs de l'armée musulmane, en défiant les plus braves au combat.

Ali, fils d'Abou-Taleb, piqué de cette provocation, se présenta aussitôt, suivi de quelques musulmans. Ils allèrent se placer si près de leurs adversaires que leurs chevaux se touchaient du front. Amrou, qui se trouvait en face d'Ali, lui dit : « O fils de mon oncle, je ne voudrais pas te tuer ! — Et moi, je veux ta mort, reprit Ali. » A ces mots, Amrou, enflammé de colère, se jette à

bas de son cheval, coupe les jarrets à sa monture et lui fend la tête du revers de son épée. Puis il s'avança fièrement contre Ali, qui était aussi descendu de cheval et s'était mis en mesure de recevoir Amrou. Les deux adversaires fondent l'un sur l'autre et se chargent avec fureur. De rudes coups sont tour-à-tour portés et parés ; ils emploient réciproquement tout ce que la ruse, l'adresse et la force peuvent fournir de moyens. Dans la rapidité de leurs mouvements, il s'élève sous leurs pas un nuage de poussière qui les dérobe à la vue des spectateurs, dont toute l'attention s'était concentrée sur eux. On n'entend plus que le cliquetis des armes et le fracas des grands coups qu'ils se portent. L'anxiété était au comble. Enfin le bruit cessa tout-à-coup ; la poussière s'abattit, et l'on vit Ali qui, pressant sous son genou son ennemi terrassé, lui enfonçait son épée dans la gorge. A ce spectacle, les autres cavaliers n'osèrent courir les chances du combat et repassèrent en toute hâte le fossé. Alors Ali, maître du champ de bataille, s'écria : « Victoire ! victoire ! fidèles compagnons ! Il est tombé sous la pesanteur de mon bras, cet insensé qui avait osé nous provoquer. Mon épée a vengé l'honneur du Seigneur de Mahomet. Je reviens victorieux, laissant mon ennemi étendu par terre, comme un vieux tronc de palmier couché sur le sable et souillé de poussière. »

La mort d'Amrou ne fut pas la seule perte que les infidèles eurent à déplorer. Naoufal, fils d'Abd-Allah, eut le malheur de tomber dans le fossé, en voulant le franchir lorsqu'il se retirait. Aussitôt les musulmans accoururent et allaient l'assommer à coups de pierres, lorsqu'il s'écria : « De grâce, seigneurs musulmans,

terminez mes jours par le fer; c'est une mort plus digne d'un arabe ! » A l'instant, Ali, qui l'avait entendu, se jeta dans le fossé, et, du tranchant de son épée, abattit la tête à son ennemi. Il courut ensuite après Akrema qui fuyait, le blessa d'un coup de lance, et le poursuivit, aussi bien que ses compagnons, l'épée dans les reins, jusqu'à ce que ceux-ci fussent rentrés dans leur camp.

La nouvelle de la mort d'Amrou et de Naoufal jeta une telle consternation parmi les Koraïchites que peu s'en fallut qu'ils ne prissent la fuite à l'heure même. Mais les juifs, qui avaient un grand intérêt au succès de cette guerre, dont ils avaient été les instigateurs, retinrent leurs alliés en assurant que, si on leur donnait un corps de troupes, ils se faisaient forts de surprendre de nuit la ville de Médine. Heureusement le dessein des infidèles fut éventé ; le Prophète de Dieu, qui en fut informé par ses espions, détacha promptement Salama, fils d'El-Aslam, avec deux cents hommes, et Zéïd, fils d'El-Harith, avec un pareil nombre de soldats, l'un pour renforcer la garnison de la citadelle, l'autre pour défendre les fortifications de la place, en sorte que les ennemis, voyant qu'il y avait bonne garde partout, n'osèrent rien entreprendre.

Cependant l'apôtre de Dieu ne se confiait point en ses propres forces : il implora le secours du Seigneur dans cette occasion décisive. Il rentra dans la ville et s'en alla à la mosquée, où, pendant trois jours de suite, il fit cette prière : « O Dieu qui as fait descendre du ciel le Livre (le Coran), toi qui es prompt à compter, mets en fuite ces nations conjurées contre nous; jette-les dans le trouble et la confusion ; disperse-les. » Le Prophète avait

commencé à prier le lundi; il continua le mardi et le mercredi. Ce dernier jour, Dieu l'exauça entre la prière de midi et celle du soir; la nouvelle s'en répandit aussitôt et causa une joie universelle chez les Musulmans. La foi et la ferveur du Prophète sont louées dans le Coran : « Vous eûtes, dit Dieu aux fidèles, un grand exemple en la personne du Prophète, qui mit toute son espérance en Dieu. »

En effet, Dieu envoya parmi les infidèles l'esprit de discorde et de division qui les aveugla sur leurs propres intérêts. Pour augmenter le désordre et la confusion, il fit souffler un vent d'orient extrêmement froid, mêlé de pluie et de grêle, qui renversa leurs tentes et les jeta dans un si grand trouble, qu'à l'entrée de la nuit cette multitude, composée de tant de peuples divers, prit la fuite avec une précipitation incroyable et se dispersa dans toutes les directions. Les Koraïchites eux-mêmes, se voyant abandonnés de leurs alliés, n'osèrent soutenir seuls le poids de la guerre et se retirèrent avec Abou-Sofian, leur général. Les légions d'anges n'eurent pas peu de part à cette déroute, comme l'assure le Coran, qui parle en ces termes de ce mémorable événement : « O vous qui croyez, souvenez-vous de la grâce que Dieu vous fit, quand il envoya contre les infidèles un vent glacial et des légions d'anges que vous ne voyiez pas. » Ainsi se termina presque sans effusion de sang cette soudaine levée de boucliers qui, dans la pensée des infidèles, devait écraser le Prophète et anéantir l'Islamisme. Le lendemain de grand matin, arriva du camp ennemi Hodaïfa, fils d'El-Yaman, que le Prophète y avait envoyé la nuit précédente pour reconnaître les disposi-

tions des confédérés. Il rapporta l'agréable nouvelle de la retraite des ennemis; car il avait été témoin de tout ce qui s'était passé. Sur quoi l'apôtre de Dieu, se tournant vers ses compagnons, leur dit : « A compter de cette heureuse année, ce sera vous qui attaquerez vos ennemis : les Koraïchites n'auront plus la hardiesse de porter la guerre contre les Musulmans. » Effectivement, depuis ce jour-là, Mahomet les harcela par des guerres continuelles, jusqu'à ce qu'enfin Dieu Très-Haut le rendit maître de la Mecque.

XLII

Expédition contre les Beni-Koraïzha. — Massacre des prisonniers. — Le Prophète fait tuer le juif Salam.

Cette même matinée, le Prophète rentra dans Médine, et tous les Musulmans déposèrent les armes. Mais, sur l'heure de midi, l'ange Gabriel se présenta devant l'apôtre de Dieu. Il avait sur la tête une tiare de fin lin, nuancée de diverses couleurs; il était monté sur une mule couverte d'une housse de satin. « As-tu déjà quitté les armes, ô apôtre de Dieu, dit-il. — Oui, répondit le Prophète. — Mais, reprit Gabriel, les anges ne les ont point déposées. Sache donc que tu n'es sorti vainqueur d'une guerre que pour aller remporter une autre victoire. C'est pourquoi Dieu te commande de marcher sur-le-champ contre les Beni-Koraïzha; et moi, je vais jeter le désordre parmi eux. » Aussitôt Mahomet fit publier dans toute la ville l'avertissement aux fidèles de ne diriger leur attention et la prière du soir que contre les Beni-Koraïzha. Ensuite, il

fit venir Ali, fils d'Abou-Taleb, pour conférer avec lui sur les opérations de cette nouvelle campagne, et, laissant Ebn-Omm-Mactoum pour son lieutenant dans Médine, il partit, sans perdre un moment, avec ceux qui se trouvaient prêts, et vint camper vers une fontaine appelée Dhâ-Ena (le vase d'eau claire), où tous ses gens vinrent le joindre les uns après les autres.

Le lendemain de grand matin, l'armée continua sa marche; Gabriel, pour s'acquitter de sa promesse, courut en avant des troupes, sous la figure de Dohia, fils de Kolaïfa, monté sur une mule blanche qui avait une housse de soie. Il allait, comme il l'avait dit au Prophète, ébranler les remparts et jeter l'épouvante dans les cœurs des ennemis.

Dès que Mahomet fut arrivé, il investit la forteresse où les juifs s'étaient retirés. Le siège fut long et opiniâtre. Il dura vingt-cinq jours; d'autres disent tout le mois de Dhoul-Kaada. Les Beni-Koraïzha qui n'attendaient point de quartier se défendirent en désespérés. Enfin Ali, pour intimider les assiégés, s'approcha du château et se mit à crier de toutes ses forces : « A moi, compagnons! à moi, braves soldats de la religion! Courons à l'assaut! » Mais voyant que les assiégés n'en paraissaient point ébranlés, il s'avança jusque sous les murs, accompagné de Zobaïr, et dit à haute voix : « Oui, certes! ou nous gâterons la félicité de Hamza ou nous emporterons ce château de vive force. » Ces paroles et cet air de résolution effrayèrent les Beni-Koraïzha, déjà réduits aux abois par la longueur du siège et la vivacité des attaques; d'ailleurs, Gabriel, suivant sa promesse, jetait le trouble dans leurs esprits et l'épouvante dans leurs cœurs. Ils se consul-

tèrent donc sur ce qu'ils avaient à faire dans une telle situation. Un d'entre eux, nommé Caab, fils d'Açad, le même qui les avait engagés dans cette funeste guerre, leur parla ainsi : « Vous voyez, amis, à quelle extrémité nous sommes réduits; voici donc le conseil que j'ai à vous donner : c'est que nous nous soumettions à cet homme et que nous fassions l'aveu qu'il a la vérité de son côté. Car enfin, vous reconnaissez manifestement qu'il est le Prophète qui devait être envoyé, et que c'est lui-même que vous trouvez annoncé dans vos Écritures. Demandez seulement à capituler avec garantie pour la sûreté de vos personnes et de vos familles, et pour la conservation de vos biens. » Tous répondirent que, puisqu'il en était ainsi, ils ne résisteraient pas plus longtemps à l'accomplissement de leur propre loi.

Cette résolution étant prise, ils firent annoncer à l'apôtre de Dieu qu'ils se rendaient, et que, pour ce qui était des conditions, ils s'en remettaient à l'arbitrage de Saad, fils de Moadh. En effet, immédiatement après, sans attendre la réponse du Prophète, ils descendirent du château et se livrèrent à discrétion, tant leur frayeur et leur trouble étaient grands. Voici ce qu'en dit le Coran : « Dieu fit descendre de leurs châteaux ceux d'entre le peuple du Livre (les Juifs) qui avaient secouru les idolâtres à la guerre du Fossé, et il envoya la frayeur parmi eux. » Or, comme les Beni-Koraïzha étaient les anciens alliés des Beni-Aous, ceux-ci voulurent employer leurs bons offices et intervenir pour eux auprès de Mahomet. Ils le prièrent donc de pardonner à ceux-ci en leur faveur, comme il avait fait grâce aux Beni-Kaïnoka, à la requête d'Abd-Allah, fils d'Obba-Soloul,

prince des Beni-Kazradj. « Mais, répondit le Prophète, ils veulent que Saad, fils de Moadh, soit le juge de cette affaire ; vous voyez qu'il n'est pas en mon pouvoir de décider. » Comme Saad était le chef de leur tribu, ils n'insistèrent pas davantage, ne doutant point que cet arbitre ne prononçât en faveur de ses anciens alliés. Mahomet ordonna aussitôt qu'on fît venir Saad. Cet officier était alors fort souffrant d'une blessure qu'il avait reçue à la bataille du Fossé, où une flèche lui avait coupé une artère. Il était confié aux soins d'une femme du bourg de Rafida qui avait quelques connaissances dans l'art de guérir les blessures, et l'apôtre de Dieu avait fait mettre son lit dans la mosquée de Médine, pour être à même de le visiter plus souvent.

Les Beni-Aous allèrent donc chercher Saad et l'apportèrent de Médine au camp. C'était un homme gros et replet. Ils le mirent sur un âne, et, le dos et la tête appuyés contre un oreiller de cuir, ils le soutinrent sous les aisselles et le conduisirent en cet état devant l'apôtre de Dieu. Dès que les juifs virent Saad, ils s'écrièrent : « O Abou-Amrou (tel était le nom propre de Saad), montrez-vous clément envers vos anciens alliés ! Car c'est pour que vous ayez compassion de vos amis que Mahomet vous a fait l'arbitre de notre sort. O Abou-Amrou, ayez pitié de nous, répétaient-ils d'une voix lamentable. » Alors Saad, les regardant d'un œil sévère et plein de courroux, se contenta de répondre : « Jamais personne ne reprochera à Saad devant Dieu d'avoir porté une sentence injuste. » Ce peu de paroles, prononcées d'un ton grave et sérieux, furent reçues des assistants comme un mauvais présage. Tous jugèrent qu'il

n'y avait plus de salut à espérer pour les juifs. En effet, s'étant fait approcher plus près de l'apôtre de Dieu et des Musulmans, il s'exprima ainsi : « J'estime que les hommes doivent être mis à mort, leurs biens confisqués, leurs femmes et leurs enfants réduits en esclavage. » A peine eut-il achevé que le Prophète s'écria : « O Saad, tu as porté contre eux un jugement divin, descendu du plus haut des sept cieux. » Il fit charger de chaînes ces misérables juifs et les emmena à Médine où il les mit sous bonne garde. Bientôt après, il se rendit sur une des places, qui fut depuis appelée le marché des Beni-Koraïzha; il y fit creuser des fosses et y envoya l'exécuteur qui, prenant les captifs les uns après les autres, les égorgea et jeta leurs corps dans ces fosses. Leur nombre s'élevait à plus de sept cents. Les deux plus considérables étaient Hoïa, fils d'Ahtab, cet ennemi de Dieu qui avait donné aux juifs de Nodhaïr le conseil de tuer le Prophète à coups de pierres, et Caab, fils d'Açad, qui avait soulevé les Beni-Koraïzha.

Les dépouilles consistaient en trois cents cuirasses, mille lances, cinq cents javelots, outre les meubles et les ustensiles ; il y avait aussi un très-grand nombre de chameaux et d'autres pièces de bétail. Mahomet fit le partage des biens des Beni-Koraïzha, de leurs femmes et de leurs enfants entre ses compagnons, après en avoir prélevé le cinquième pour lui-même. Chaque cavalier eut trois parts : une pour lui, en récompense de ses services personnels, et deux à raison de son cheval. Dans cette guerre, les Musulmans avaient pu équiper un escadron de trente-six chevaux. L'apôtre de Dieu envoya Saad, fils de Zaïd, ansarien, avec les captifs, dans la

province de Nedjd, afin de les vendre et de les échanger pour des chevaux et des armes. Mais le Prophète choisit et garda pour lui Rihâna, fille de Schemoun, ou Simon, qui était la plus belle de toutes les femmes. Rihâna demeura chez lui tant qu'il vécut. Il la pressa maintes fois de se faire musulmane, mais elle s'y refusa toujours. C'est pourquoi, connaissant les dispositions de son esprit, pour le moment, il cessa ses instances et lui laissa toute liberté à cet égard. Enfin, un jour qu'il s'entretenait familièrement avec ses amis, il entendit derrière lui un bruit de pas : « C'est Thaalba, fils de Saïd, dit-il sans tourner la tête, qui m'apporte l'heureuse nouvelle de la conversion de Rihâna. » La chose était vraie, et le Prophète en témoigna bien de la joie.

Après que la guerre contre les juifs Beni-Koraïzha fut entièrement terminée, la blessure de Saad, fils de Moadh, se rouvrit ; il perdit tout son sang et expira vers la fin du jour. Les anges se réjouirent de sa venue, et le trône même de Dieu en tressaillit d'allégresse. Depuis le commencement de sa maladie, jusqu'à la fin du siège, Saad n'avait jamais achevé sa prière sans y ajouter ce vœu : « O Dieu ! si j'ai survécu de peu au dernier combat contre les Koraïchites, accorde-moi encore quelques heures et ne me commande de mourir qu'après que mon œil aura été réjoui de la vue du sang des Beni-Koraïzha. » Les musulmans qui obtinrent la palme du martyre dans la guerre des Nations furent au nombre de six, y compris Saad ; les idolâtres n'y perdirent que trois des leurs. Au siège du château des Beni-Koraïzha, il n'y eut qu'un seul martyr, Abou-Sonân, fils de Mohasen, qui fut écrasé par une meule de moulin qu'on jeta du haut

des remparts. Au reste, cette sanglante exécution des Juifs est célébrée dans le Coran comme un effet de la toute-puissance de Dieu : « Vous en avez tué une partie ; vous avez emmené le reste en esclavage ; Dieu vous a donné en héritage leurs terres, leurs maisons et leurs biens ; il vous a introduits dans un pays où vous n'aviez jamais mis le pied ; car Dieu est puissant sur toutes choses. »

Au nombre des ennemis les plus dangereux de l'apôtre de Dieu, on comptait un certain juif nommé Salam, fils d'Aboul-Hakik. Cet homme avait été un des plus ardents promoteurs de la ligue des Nations contre le Prophète. Après la malheureuse issue de la guerre du Fossé, il s'était retiré à Khaïbar, autre forteresse des Juifs. On a déjà vu que les Beni-Aous, entièrement dévoués au service de l'apôtre de Dieu, s'étaient empressés d'aller tuer le fameux juif Caab, fils d'El-Ashraf, son ennemi mortel, au premier désir qu'il en avait manifesté. Cet exemple fit naître une noble émulation parmi les Beni-Khazradj, qui n'étaient pas moins zélés pour les intérêts de leur maître. Ils vinrent donc le supplier de leur permettre d'aller mettre à mort Salam, et le Prophète approuva leur dessein. Il y avait entre ces deux tribus des ansariens une si grande rivalité de gloire et de dévouement à la personne de Mahomet, qu'aussitôt que l'une s'était signalée par quelque fait mémorable, l'autre voulait aussi se distinguer par une action hardie, imitant en cela les coursiers généreux qu'une noble ardeur emporte dans la carrière. Cinq des Beni-Khazradj de la famille de Salama se dévouèrent en cette occasion. Ils avaient pour chef Abd-Allah, fils d'Atik.

Lorsqu'ils furent arrivés à Khaïbar, ils allèrent de nuit au logis de Salam, fils d'Aboul'Hakik, et frappèrent à sa porte. La femme de Salam leur ayant demandé avant d'ouvrir qui ils étaient et quel était le sujet de leur visite à cette heure-là : « Nous sommes des arabes, répondirent-ils ; nous venons pour acheter des provisions. — Soyez les bienvenus, reprit-elle ; entrez, toute notre maison est à votre service. » Ils entrèrent brusquement et fermèrent la porte au verrou. La femme, étonnée et remarquant sur leur figure quelque chose de sinistre, jeta un grand cri. Mais les musulmans passent outre sans se déconcerter ; ils se mettent à chercher Salam qui était pour lors couché ; ils montent à sa chambre en tâtonnant dans l'obscurité, s'approchent du lit, percent le juif de plusieurs coups d'épée, tandis qu'il appelait ses gens à son secours en leur criant : « A moi, à moi, mes enfants ! » Cette exécution étant faite, les Beni-Khazradj se retirèrent sans perdre de temps ; mais, comme ils descendaient l'escalier, Abd-Allah fit un faux pas, tomba rudement et se démit le pied. Ses camarades l'emportèrent, et, sortant précipitamment de la maison, ils allèrent tous se cacher dans un aqueduc, à peu de distance de là. Cependant les domestiques, qui étaient accourus au bruit, allumèrent une lampe et cherchèrent partout ; mais, n'ayant rien découvert, ils allèrent à leur maître qu'ils trouvèrent expirant. Les musulmans prirent si bien leurs mesures qu'ils sortirent du bourg à la faveur de la nuit et s'échappèrent. C'est ainsi que le Dieu Très-Haut enleva de ce monde le juif Salam et en délivra le Prophète.

XLIII

Histoire de Zéïd. — Mahomet épouse Zaïnab. — Expédition contre une troupe de Beni-Bekr. — Guerre contre les Beni-Lahian. — L'apôtre de Dieu ordonne diverses autres expéditions de peu d'importance.

Sur la fin de cette année, au mois de Dhou'l-Kaada, l'apôtre de Dieu épousa Zaïnab, fille de Djahash, des Beni-Açad, laquelle avait été auparavant femme de Zeïd, fils de Haritha, affranchi du Prophète. Or, comme Zeïd était encore plein de vie lorsque Mahomet épousa celle qui avait été sa femme et que ce mariage fit quelque bruit parmi les Musulmans, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails sur cette affaire, après que nous aurons raconté l'histoire de Zeïd lui-même. Ce personnage joue un rôle très-considérable dans la vie de Mahomet; il est le seul de tous les compagnons du Prophète dont le nom soit expressément écrit dans le Coran: ce fut à l'occasion de son mariage.

Zeïd était fils de Haritha, fils de Shoraïl, fils d'Abd-el-Ouzza; sa mère se nommait Saada, fille de Thaalba, fils d'Omar. Il naquit dix ans après le Prophète. Lorsqu'il était encore en bas-âge, sa mère l'ayant emmené avec elle dans un voyage qu'elle entreprit pour aller voir ses parents, ils furent rencontrés en chemin par un parti de cavaliers des Beni-el-Kaïn qui étaient en course; le jeune Zeïd fut pris par eux et emmené en captivité. Quelques années après, lorsqu'il fut en âge de servir, ils le mirent en vente. Il fut acheté par Hakim, fils de Khoram, pour sa tante Khadidja, fille de Khoouaïled,

moyennant une somme de quatre cents drachmes, et Khadidja, après son mariage avec l'apôtre de Dieu, le lui donna. C'est ainsi que Zeïd devint l'esclave du Prophète. Haritha, père de Zeïd, était fort affligé de sa perte. Cependant il arriva dans la suite que quelques-uns de sa tribu, étant venus à La Mecque en pèlerinage, virent Zeïd et le reconnurent. Ils l'abordèrent et lui demandèrent s'il ne voudrait point redevenir libre et s'en retourner chez son père. Mais il leur répondit qu'il avait un si bon maître qu'il préférait l'esclavage à la liberté. Ces pèlerins, de retour chez eux, racontèrent à Haritha la découverte qu'ils avaient faite et lui rapportèrent les paroles de son fils.

A cette nouvelle, Haritha partit pour La Mecque, accompagné de son frère Caab, et portant avec lui une grosse somme d'argent pour racheter son fils. A leur arrivée, ils allèrent trouver l'apôtre de Dieu et le prièrent de leur rendre Zeïd, moyennant une rançon. « Faites-le venir, dit le Prophète ; s'il choisit d'aller avec vous, emmenez-le sans bourse délier ; mais s'il préfère rester avec moi, pourquoi ne le garderais-je pas ? — Élevez sa rançon au double, répondit le père, et rendez-moi mon fils. » Mais Zeïd, étant venu, déclara qu'il aimait mieux demeurer avec celui qui le traitait comme s'il était son fils unique. A peine l'apôtre de Dieu eut-il entendu ces mots, qu'il prit Zeïd par la main et le conduisit devant la pierre noire, où il prononça ces paroles : « Je vous prends à témoin, vous tous qui êtes ici présents, que ce Zeïd que vous voyez est mon fils. Je l'adopte, je le constitue mon héritier ; et lui, en qualité de mon héritier, m'adopte et me reconnaît pour son père. » Quand

Haritha et Caab eurent été témoins de cette déclaration authentique, ils y souscrivirent et s'en retournèrent dans leur pays. Depuis ce jour, Zeïd fut toujours appelé le fils de l'apôtre de Dieu, jusqu'au temps où une révélation divine lui retira ce titre. Lorsque Zeïd fut en âge de s'établir, le Prophète lui donna pour femme Zaïnab, fille de Djahash, et Zeïd cessa de demeurer avec son ancien maître.

Les choses restèrent en cet état jusqu'à ce qu'un jour l'apôtre de Dieu vint au logis de Zeïd pour quelque affaire. Celui-ci était absent, et, de la porte où il était arrêté, le Prophète aperçut Zaïnab qui, retirée dans l'intérieur de sa maison, était alors sans voile. C'était une femme qui joignait à une beauté rare une douceur de caractère angélique. Les charmes de Zaïnab firent tant d'impression sur le cœur du Prophète que, ravi d'admiration, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Dieu soit loué qui change les cœurs et les tourne comme il lui plait ! » Il ne dit que ces mots et se retira sur-le-champ. Zaïnab avait entendu cette exclamation. Au retour de son mari, elle lui raconta ce qui s'était passé. Alors Zeïd, faisant de sérieuses réflexions sur cet incident, crut ne pouvoir mieux faire que de se séparer de sa femme, tant pour l'avancement de ses propres affaires que pour favoriser l'amour de l'apôtre de Dieu. Il feignit donc de ne plus aimer Zaïnab ; il s'efforça même de concevoir pour elle une espèce d'aversion, à mesure qu'il voyait s'accroître la passion de Mahomet. Enfin un jour il alla trouver le Prophète et lui dit : « Je veux répudier Zaïnab. » Le Prophète, qui craignait le scandale, tâcha de le détourner de cette résolution. Mais Zeïd eut assez

de pénétration pour entrevoir que les paroles de son maître ne rendaient pas le fond de sa pensée ; il ne prit point le change, et, au lieu de garder Zaïnab, il la répudia. Alors l'apôtre de Dieu, se voyant en pleine liberté de satisfaire son inclination, s'empressa d'épouser Zaïnab, dès que le temps légal du divorce fut accompli.

Jamais Mahomet n'avait fait un festin nuptial aussi somptueux que celui qu'il donna pour célébrer ses noces avec Zaïnab. La magnificence extraordinaire qu'il déploya dans cette occasion prouve la force de la passion que cette femme lui avait inspirée. Il y avait à ce banquet les fruits les plus rares et les plus délicieux. La table était chargée de pâtisseries délicates faites de farine d'orge et de miel; on y trouvait les viandes les plus exquises et les liqueurs les plus agréables. Le Prophète y invita tous ses compagnons. Quand une troupe de conviés avait mangé, il en faisait entrer une nouvelle ; d'autres encore prenaient la place de ceux-ci, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous les musulmans eussent été copieusement rassasiés.

Malgré tous les ménagements avec lesquels avait été conduite une affaire si délicate, le scandale ne manqua pas d'éclater, surtout parmi les incrédules. Non-seulement ils blâmaient le divorce de Zaïnab, mais ils se récriaient sur ce que le Prophète avait épousé la femme de son fils adoptif. Les fidèles eux-mêmes en murmuraient. Il fallut donc qu'une révélation divine, claire et explicite, vînt justifier un acte inusité jusque-là. Pour qu'il n'y eût point d'équivoque, le nom de la femme intéressée y fut exprimé. La voici telle qu'elle est écrite dans le Coran : « Or, après que Zeïd eut accompli à l'égard de sa femme

ce qu'il avait résolu, nous l'avons unie avec toi, pour qu'elle fût ton épouse, afin que, par cet acte, il n'y eût plus de scrupule parmi les fidèles à se marier avec les femmes répudiées de leurs fils adoptifs. Il faut que le commandement de Dieu soit exécuté. Le Prophète n'a commis aucune faute en se conformant à ce que Dieu lui a ordonné. Il n'a fait que suivre l'exemple des autres prophètes, ses prédécesseurs, qui prêchaient les commandements de Dieu et qui le craignaient sans craindre d'autre Dieu. » Enfin, pour ôter tout prétexte à la malveillance, Dieu retira à Zeïd la qualité de fils du Prophète; il voulut que cet affranchi reprît le nom de son père Haritha, et qu'à l'avenir tous les enfants adoptifs conservassent le nom de leurs parents naturels. « Par conséquent, dit le Très-Haut, Mahomet ne sera plus dorénavant le père d'aucun homme d'entre vous; il sera seulement appelé l'apôtre de Dieu et le sceau des prophètes. » Zaïnab demeura six ans avec le Prophète; elle mourut sous le khalifat d'Othman, l'an xxv de l'Hégire, âgée de cinquante-cinq ans. Elle fut inhumée dans le cimetière appelé Al-Bak.

Au mois de Moharam de l'année suivante, qui était la sixième de l'Hégire, le Prophète envoya Mohammed, fils de Salama, avec trente cavaliers, contre une troupe des Beni-Bekr, fils de Kelah, qui s'étaient assemblés en un lieu appelé El-Dharia, bourg à sept journées de Médine, sur le chemin de La Mecque à Bosra. Mohammed sortit de la ville le dixième jour du même mois. Il fit tant de diligence qu'il surprit les ennemis dispersés. Il en tua quelques-uns, fit prisonnier Themâma, leur cheik, et mit le reste en fuite. Il s'empara de cinquante chameaux

et de trois mille moutons qu'il emmena à Médine. Le Prophète partagea ce butin entre ses compagnons, sauf le cinquième qu'il garda pour lui. Cette expédition avait employé dix-neuf jours. Le fils de Salama présenta son prisonnier au Prophète. L'apôtre de Dieu fit un si bon accueil à Themâma que ce chef de tribu embrassa l'Islamisme. De retour chez lui, en reconnaissance des bons traitements qu'il avait reçus du Prophète, il se mit à faire des courses contre les Koraïchites et intercepta leurs convois de blé. Ces hostilités réduisirent les habitants de La Mecque à une telle extrémité que, pressés par la famine, ils envoyèrent une députation à l'apôtre de Dieu pour le supplier d'avoir pitié d'eux et d'empêcher Themâma d'arrêter leurs caravanes. Le Prophète, mu par un admirable sentiment de générosité, accueillit leur requête et écrivit à Themâma : « Laissez vivre mon peuple, et n'arrêtez plus ses convois. »

L'apôtre de Dieu se reposa à Médine pendant les mois de Dhoul-Hedja, Moharram, Safar et les deux Rebi. Enfin au mois de Djomada-el-Aouël, qui était le sixième depuis la victoire remportée sur les Juifs de la tribu des Koraïzha, il entreprit son expédition contre les Beni-Lahian, pour venger quelques torts qu'ils avaient fait aux habitants d'El-Radji, alliés du Prophète. Pour mieux surprendre les ennemis, il feignit de s'avancer du côté de la Syrie, mais il fit une contre-marche et arriva droit sur eux. Le Prophète trouva les Beni-Lafian retranchés dans les montagnes, où ils s'étaient jetés au premier bruit de son arrivée. Ne voulant pas s'engager dans ces défilés qui étaient bien gardés, Mahomet s'avança avec deux cents chevaux jusqu'à Osfan, pour

donner l'alarme aux Koraïchites; puis, revenant sur ses pas, il reprit le chemin de Médine. En passant près d'un bourg appelé El-Aboua, l'apôtre de Dieu alla visiter le tombeau de sa mère Amina. Il y fit l'ablution du Ouadhou et récita la prière avec deux inclinations. Il versa des larmes, et toute sa suite pleura avec lui; mais il s'abstint de demander à Dieu pour elle la rémission de ses péchés, parce qu'elle était morte dans le temps de l'idolâtrie. Puis, se tournant vers le pays des infidèles, il dit : « J'ai confiance en Dieu que ces rebelles se convertiront un jour, et qu'enfin nous nous reposerons de tant de fatigues que nous endurons pour leur conversion. »

Quelques jours après le retour de Mahomet à Médine, Osna, fils de Hassan, à la tête d'un parti de cavalerie des Beni-Gatfan, vint tomber sur les troupeaux du Prophète, lesquels étaient au pâturage dans le voisinage de Gâba. Il n'y avait pour les garder qu'un seul homme de la tribu de Ghâfar; ils le tuèrent et enlevèrent les bestiaux. Pendant ce temps-là, Amrou, fils d'El-Akoua, accompagné d'un serviteur appartenant à Telha, fils d'Obaïd-Allah, était sur le chemin de Médine à Gâba. Quand il fut parvenu au sommet de la colline, il découvrit quelques-uns de ces cavaliers. Aussitôt, se tournant du côté de Médine, il appela au secours, et, comme il était muni de son arc, il se mit à les poursuivre en tirant des flèches sur eux, jusqu'à ce que Mahomet qui avait entendu le cri d'Amrou, dépêchât quelques cavaliers qui atteignirent les ennemis, tuèrent ceux qui firent résistance, mirent les autres en fuite et recouvrèrent une partie du bétail.

Cependant l'apôtre de Dieu ayant laissé dans Médine Saad, fils d'Abâda, avec trois cents soldats, sortit de la ville sans perdre de temps, à la tête de cinq cents hommes, et alla camper à Dhou-Kard, à deux journées de Médine, sur le chemin de Khaïbar. Il y atteignit les ennemis, les dispersa, et reprit le reste de son troupeau; après quoi, il donna un repas à ses troupes, faisant tuer un chameau par chaque centaine de soldats; puis il revint dans sa capitale où il rentra au bout de cinq jours. L'apôtre de Dieu envoya ensuite Akasha, fils de Mohassen, de la tribu d'Açad, faire une course sur le territoire de Ghemar-Marzouk, vers une fontaine qui est à deux journées du bourg de Kaïd: c'est une station pour les pèlerins qui vont à La Mecque. Mais, au bruit de sa marche, les ennemis prirent la fuite. Les Musulmans, étant entrés dans le pays des infidèles, trouvèrent abondamment à piller; ils enlevèrent deux cents chameaux et s'en retournèrent à Médine, sans avoir vu un seul ennemi. Peu de temps après, le Prophète fit partir Mohammed, fils de Salama, contre les Beni-Thaalba, avec dix hommes seulement. Quand ils furent arrivés à Dhoul-Kassa, lieu distant de Médine de vingt-quatre milles, la nuit les surprit et ils furent enveloppés par cent des ennemis. Malgré l'énorme disproportion du nombre et le désavantage d'une lutte inopinée, les Musulmans tinrent ferme; ils se défendirent vaillamment pendant plus d'une heure, écartant les ennemis avec leurs flèches. Mais après qu'ils eurent épuisé leurs carquois, les ennemis fondirent sur eux et les tuèrent tous à coups de lance, excepté le seul Mohammed qui, quoique atteint de plusieurs blessures, résista longtemps. Enfin, ce vaillant

guerrier, affaibli par la perte de son sang, tomba comme ses compagnons; les ennemis le dépouillèrent et le laissèrent pour mort. Quelques heures après, un musulman passant en cet endroit, et voyant que Mohammed respirait encore, le chargea sur ses épaules et le rapporta à Médine. L'apôtre de Dieu, voulant venger la mort des siens, envoya contre les Beni-Thaalba Abou-Obaïda, fils d'El-Djarah, avec quarante hommes. Les fidèles firent irruption sur les terres des idolâtres, les forcèrent à se retirer dans les montagnes, se jetèrent sur leurs troupeaux et les emmenèrent avec eux. Ils ne rencontrèrent qu'un seul homme qu'ils laissèrent aller, parce qu'il se déclara musulman.

Au mois de Djemada-el-Douël, l'apôtre de Dieu apprit qu'une riche caravane des Koraïchites revenait de Syrie; il envoya Zeïd, fils de Haritha, avec soixante-dix hommes, pour s'en emparer. Zeïd s'avança jusqu'à El-Aïs, à quatre journées de Médine. Il se mit en embuscade, tomba brusquement sur la caravane et s'en rendit maître. Il s'y trouva une grosse somme d'argent qui était pour le compte de Safouan, fils d'Ommaïa. Les Musulmans firent aussi quelques prisonniers, entre lesquels se trouve Aboul-As, mari de Zaïnab, fille de l'apôtre de Dieu. Quand ils furent arrivés à Médine, Zaïnab intercéda auprès de son père en faveur d'Aboul-As, et obtint non-seulement la liberté de son mari, mais encore la restitution de tout ce qui lui avait été pris. Dans le cours du même mois, Zeïd, fils de Haritha, partit pour une autre expédition, du côté de Tarf, à trente-six milles de Médine. Il entra sur la terre des Beni-Thaalba avec quinze soldats, mit en fuite les arabes

qui gardaient les troupeaux, et le lendemain, n'ayant point rencontré d'ennemis, il reprit le chemin de Médine, ramenant trente chameaux.

Dans ce même temps, l'apôtre de Dieu faisait pour son compte un échange considérable de marchandises en Syrie; afin d'assurer la facilité de son négoce sur les terres de l'empereur Héraclius, il avait envoyé Dohia, fils de Kholaïfa, son principal facteur, en qualité d'agent à Constantinople, pour obtenir de l'empereur sa protection et la permission de commercer dans ses États, ce qui lui fut accordé. Dohia, étant donc muni de passeports en règle et d'une autorisation signée de la propre main de Kaïçar (César), avait fait de grandes emplettes pour le compte de Mahomet, et s'en revenait à Médine. Mais, comme il passait par la vallée de Hesma, au pays des Beni-Djodham, un chef de brigands nommé El-Honaïd, fils de Ardh, de la tribu des Dhohaï, avec son fils Oudh, se jeta sur Dohia et lui enleva tout ce qu'il avait. Dohia ayant porté ses plaintes aux Beni-Rafaa, tribu puissante dans ces cantons, ceux-ci coururent après El-Honaïd et son fils, leur reprirent tous les effets qu'ils avaient volés et les rendirent à Dohia qui continua paisiblement son voyage et arriva à Médine. Il y raconta cet accident au Prophète et lui demanda le sang d'El-Honaïd et de son fils, comme satisfaction de l'injure qu'il avait reçue. L'apôtre de Dieu, que cet affront touchait de si près, résolut d'en tirer vengeance par la voie des armes. Il choisit cinq cents hommes de ses meilleurs soldats et chargea de la conduite de cette expédition Zeïd, fils de Haritha, à qui il donna une lettre adressée aux Beni-Rafaa, dans laquelle, après les avoir remerciés

de leurs bons procédés, il leur faisait connaître les instructions qu'il avait données à Zeïd et la manière dont ce chef devait conduire l'exécution de l'entreprise.

Zeïd étant donc parti en toute diligence arriva à la vallée de Hesma où la caravane du Prophète avait été détroussée; il attaqua de grand matin les arabes de la tribu de Dhohaï, les battit et en tua plusieurs, parmi lesquels se trouvait leur chef El-Honaïd avec son fils. Il mit le reste en fuite et s'empara de tous les troupeaux. Non content de ce butin, il enleva les femmes et les enfants de cette tribu, au nombre de plus de deux cents. Il se disposait à les emmener en captivité, lorsque les Beni-Rafaa, informés de cette dernière violence, montèrent à cheval et vinrent dès le lendemain trouver Zeïd. L'un d'eux, nommé Hassan, fils de Mâla, portant la parole, lui dit : « L'offense faite à votre seigneur a été expiée par le sang des coupables. Le tort qu'on lui avait fait s'est trouvé presque aussitôt réparé, grâce à notre intervention. Votre victoire vous donne le droit de traire le lait des brebis, des vaches et des chamelles ; mais, quant aux bestiaux mêmes dont vous vous êtes emparé, et surtout pour ce qui regarde les femmes et les enfants que vous avez faits esclaves, vous excédez les bornes de la justice et outrepassez vos instructions ; vous agissez directement contre la teneur expresse de la lettre que vous nous avez communiquée. » Comme ces remontrances ne faisaient aucune impression sur l'esprit de Zeïd, et qu'il le voyait résolu à ne rien restituer, Hassan partit sur-le-champ pour Médine où il arriva en trois jours. Il y porta sa plainte à l'apôtre de Dieu, à qui il représenta sa lettre. Le Prophète, ayant reconnu la justice de cette requete,

déclara qu'il fallait relâcher les femmes et les enfants des Beni-Dhohaï et, de plus, restituer tout le butin. Il commanda en même temps à Ali, fils d'Abou-Taleb, de se transporter sur les lieux pour faire rendre tout ce qui avait été pris. Il lui en remit l'ordre par écrit, afin que Zeïd ne pût élever aucune difficulté à ce sujet. Ali s'acquitta exactement de sa commission ; il fit tout rendre, et les Beni-Rafaa se retirèrent fort satisfaits.

Il se commit quelque temps après un crime qui eut des conséquences bien funestes pour ses auteurs. Huit hommes d'une tribu arabe nommée Oraïn étaient venus à Médine et s'étaient faits musulmans. Mais, comme le séjour de cette ville se trouvait contraire à leur santé, l'apôtre de Dieu, par une bonté excessive, les envoya à la campagne, dans le lieu où pâturaient ses troupeaux, et leur ordonna, comme un charitable médecin, de boire du lait de ses chamelles. Ces arabes, ayant suivi le conseil du Prophète, se rétablirent bientôt et prirent plus d'embonpoint que jamais. Mais, par un trait d'ingratitude sans exemple, ils se saisirent de Soïar, berger de l'apôtre de Dieu, l'égorgèrent et s'enfuirent emmenant avec eux les chameaux. Informé de ce double crime, le Prophète envoya sur-le-champ à la poursuite des coupables une troupe de cavaliers sous la conduite de Karze, fils de Djaber, qui, les ayant joints avant le lever du soleil, les ramena à Médine chargés de chaînes. L'apôtre de Dieu fit couper les pieds et les mains à ces meurtriers ; il leur fit crever les yeux avec un fer rouge, et il commanda qu'on les attachât à une croix où ils trouvèrent la fin de leur misérable vie.

XLIV

Le Prophète attire à l'Islamisme les chrétiens de Daoumat-el-Djandal. — Expédition contre les Beni-Mostalak. — Victoire des Musulmans. — L'apôtre de Dieu épouse Djoouaïria.

Vers ce même temps, l'apôtre de Dieu pensa à attirer les chrétiens à l'Islamisme. Ne jugeant pas à propos d'employer contre eux la voie des armes et préférant user des moyens de persuasion, il choisit pour cette mission pacifique Abd-el-Rahman, fils d'Aouf, et résolut de l'envoyer vers les Beni-Calb, qui habitaient la ville de Daoumat-el-Djandal, où le Prophète avait été lui-même l'année précédente. Ayant donc mandé Abd-el-Rahman, il le fit asseoir devant lui, il lui mit de sa main glorieuse le turban sur la tête, en prononçant ces paroles : « Marche, et va annoncer aux peuples la religion de Dieu. Quiconque niera l'Islamisme, tu le réfuteras. N'agis point avec emportement ni perfidie ; car il arrivera que ceux à qui je t'envoie se rendront obéissants et que tu épouseras la fille de leur roi. » Le missionnaire partit donc pour Daoumat-el-Djandal ; il y demeura trois jours et invita les habitants de cette ville à embrasser l'Islamisme. Le prince des Beni-Calb, nommé Ashay, fils d'Amrou, fut si touché de sa prédication qu'il se convertit. Une grande partie de son peuple crut avec lui, et ceux qui persévérèrent dans leur ancienne religion se soumirent à payer un tribut. Abd-el-Rahman épousa la fille d'Ashay, comme le Prophète le lui avait prédit, et l'emmena à Médine. L'année suivante, cette

femme mit au monde un fils à qui on donna le nom d'Abd-Allah-El-Asgar. Cet enfant devint un des plus savants docteurs de la loi; il fut au nombre des El-Tabeâïn, c'est-à-dire des suivants, ou de ceux qui ont immédiatement succédé aux premiers compagnons du Prophète.

Sur ces entrefaites, l'apôtre de Dieu eut avis que les Beni-Saad, issus de Bekr, qui habitaient la ville et le territoire de Fadac, entre Khaïbar et Coufa, assemblaient des troupes pour soutenir les juifs de Khaïbar. Il fit aussitôt marcher contre eux Ali, fils d'Abou-Taleb, à la tête de cent soldats. Ce général rencontra les Beni-Saad, entre Khaïbar et Fadac; mais ceux-ci prirent la fuite à son approche, abandonnant cinq cents chameaux et mille moutons qui tombèrent dans les mains des Musulmans. Ali mit à part pour le Prophète ce qu'il y avait de meilleur et distribua le reste du butin à ses gens; puis, ne voyant pas d'ennemis à combattre, il s'en retourna à Médine.

Au mois de Schaaban de cette année, qui était la sixième de l'Hégire, l'apôtre de Dieu remporta une victoire mémorable sur les Beni-Mostalak. C'était une puissante tribu, issue des Koraïchites par Cahlan, fils de Saba, fils de Yascha, fils de Kahtan, fils d'Eber, fils de Schali, fils d'Arsfacshad, fils de Sem, fils de Noah (Noé). Ils avaient armé pour faire la guerre au Prophète et s'avançaient contre lui, ayant à leur tête El-Harith, leur cheikh, fils d'Abou-Dharât, père de la belle Djoouaïria, qui fut depuis femme de Mahomet. Au premier bruit de leur marche, l'apôtre de Dieu proclama solennellement la guerre sainte. Il prit avec lui trente de ses plus braves

cavaliers et les fit soutenir par un corps de troupes que lui fournirent les tribus alliées. Une de ses femmes, Aïescha, l'accompagna dans cette expédition.

Les deux troupes se rencontrèrent dans la plaine de Moraïsi, ainsi appelée du nom d'un puits célèbre situé sur le territoire de Kodaïd, à cinq milles de la mer et à vingt-quatre milles d'Osfan. El-Harith, s'étant avancé pour reconnaître l'armée musulmane, fut tué d'une flèche. Ce malheur ne découragea pas les Beni-Mostalak; ils firent bonne contenance. Le Prophète rangea son armée en bataille. On se battit à coups de flèches pendant une heure. Enfin, l'apôtre de Dieu ayant donné le signal de la charge, les musulmans fondirent l'épée à la main sur les ennemis, en tuèrent dix et forcèrent le reste à mettre bas les armes. Tout fut la proie du vainqueur, hommes, femmes, enfants, bagages et troupeaux. Une victoire si complète semblerait incroyable, si l'on ne savait, par une tradition authentique, qu'elle fut due à la présence de l'ange Gabriel. Un des prisonniers, qui depuis se fit musulman, l'attesta en ces termes : « Nous vîmes, dit-il, paraître dans les premiers rangs de l'armée musulmane un homme vêtu de blanc, monté sur un cheval bai, si terrible que nous n'en avions jamais vu de pareil : ce fut dans ce moment même que le Prophète donna le signal de charger. » Ce témoignage fut confirmé par Djoouaïria, fille du général des infidèles, qui se trouva au nombre des captives. Elle assura avoir entendu dire ces paroles à son père avant la bataille : « Il nous arrive aujourd'hui ce que nous n'avions jamais éprouvé auparavant, » voulant parler d'une sorte d'illusion ou de vertige qui faisait paraître à leurs yeux l'armée ennemie

plus nombreuse qu'elle ne l'était en réalité. « Pour ce qui est de moi, ajouta-t-elle, je vis une si grande multitude d'hommes, de chevaux et d'armes, que je ne saurais l'exprimer. Mais, lorsque je fus amenée prisonnière au camp des musulmans, je fus étonnée de les trouver en si petit nombre ; je compris de là que tout ce qui s'était passé était un effet de la toute-puissance de Dieu, qui avait jeté le trouble dans le cœur des idolâtres. »

Djoouaïria, dans le partage des captives, échut à Thabet, fils de Kaïs ; elle s'engagea par écrit à lui payer le prix de sa rançon. Mais l'apôtre de Dieu paya lui-même à Thabet la somme stipulée, et prit Djoouaïria pour sa femme. A cette nouvelle, les musulmans s'écrièrent : « Voilà que les Beni-Mostalak sont devenus aujourd'hui les alliés et les parents de l'apôtre de Dieu. » Aussi, en considération de ce mariage, rendirent-ils la liberté à cent chefs de famille, en faveur de qui cette alliance produisit une grande bénédiction. Le butin consistait en mille chameaux et cinq mille brebis, outre les captifs, au nombre de deux cents, avec tout leur bagage.

Du côté des musulmans, il n'y eut qu'un seul homme tué ; encore le fut-il par suite d'une méprise. Il s'appelait Hescham, des Beni-Becre, alliés du Prophète. Un ansarien des Beni-Aous, le prenant pour un des infidèles, lui passa son épée au travers du corps. La nouvelle de ce meurtre étant arrivée à La Mecque, le frère de la victime, qui se nommait Mékias et était idolâtre, alla sur le champ à Médine ; il feignit de se faire musulman et demanda le prix du sang de son frère. L'apôtre de Dieu ordonna qu'il fût payé, selon la loi expresse du Coran, ainsi conçue : « Il n'est pas permis à un fidèle de

tuer un autre fidèle. Cependant, si l'homicide est l'effet d'une erreur, il est excusable ; il faut que le meurtrier donne la liberté à un esclave fidèle, et que, pour le sang répandu, il paie l'amende au plus proche parent du défunt, à moins que celui-ci ne veuille la lui remettre. » L'amende, suivant la décision de la Sunna, est de cent chameaux. Quelque temps après, Mékias, ayant surpris en traître le meurtrier de son frère, le tua et s'enfuit à La Mecque où il abjura l'Islamisme, en prononçant hautement cette imprécation : « Que le ciel le maudisse ! J'ai vengé le sang de mon frère ; j'ai infligé au meurtrier la peine du talion ; je reviens maintenant au culte de nos divinités. » Ce Mékias fut, depuis, un des proscrits, dont le sang fut versé par l'ordre du Prophète, après la prise de La Mecque.

Le combat étant fini, les soldats voulurent aller se rafraîchir au puits de Moraïsi ; comme ils s'y portaient en foule, il arriva, dans cette confusion, que Djadhjâ, fils de Saad, palefrenier d'Omar, heurta rudement Sonân, fils de Ouabre, domestique d'Amrou, fils d'Aouf, des Beni-Khazradj ; celui-ci ayant repoussé l'autre, il s'en suivit une querelle, et des altercations ils en vinrent aux voies de fait. Pendant qu'ils étaient aux prises, un mohadjérien, prenant parti pour Djadhjâ, donna un rude soufflet à Sonân, qui, se voyant sur les bras un second adversaire, se mit à crier : « Au meurtre ! à moi, Ansariens, à moi, enfants du Khazradj ! » Djadhjâ cria aussi : « A mon secours, enfants de Kenana, à moi, Koraïchites ! » A ce bruit, ceux des deux partis accoururent l'épée à la main, prêts à se charger ; mais les mohadjériens, qui étaient les plus nombreux, menacèrent

Sonân de le tuer s'il ne se retirait, ce qu'il fut obligé de faire. Alors la querelle cessa et tout sembla fini.

Abd-Allah, fils d'Obba-Solloul, ayant appris ce qui s'était passé, ne put contenir son dépit, et, dans l'emportement de sa colère, se mit à dire : « Voilà des gens qui veulent nous opprimer dans notre propre pays ; mais, par Dieu ! si nous retournons à Médine, il faudra bien que celui qui est le plus noble en chasse celui qui est le plus vil ! » Par le plus noble, il entendait parler de lui-même ; la seconde qualification désignait manifestement l'apôtre de Dieu. Puis, se tournant vers ses gens, il ajouta : « Tout ce que vous faites aujourd'hui avec tant de zèle pour leur service n'aboutit qu'à vous trahir vous-mêmes. Vous leur livrez votre patrie, vous les enrichissez de vos biens. Mais, si vous voulez suivre mon conseil, vous retiendrez fortement ce qui est en votre possession, et vous serez bientôt supérieurs à eux. » A peine Abd-Allah avait-il prononcé ces paroles séditieuses, que Zeïd, fils d'Orkam, un de ses compatriotes, mais bon musulman et très-zélé pour les intérêts du Prophète, lui répliqua avec une fermeté au-dessus de son âge, car il était encore fort jeune : « C'est bien toi, par Dieu ! qui es le plus vil et le plus abject des hommes, avec tes avis de colère et tes prétentions à porter tes concitoyens à la révolte ! Apprends que Mahomet est un homme excellent, honoré de Dieu et infiniment respecté des Musulmans. » Abd-Allah ne put entendre patiemment une pareille réprimande de la bouche d'un jeune homme : « Tais-toi, lui répondit-il, jeune étourdi ; tu n'es qu'un écervelé. »

Zeïd alla de ce pas informer l'apôtre de Dieu de ce qui venait de se passer. Omar, fils d'El-Kettab, qui se

trouvait là, s'écria : « O apôtre de Dieu, commandez à Abd-Allah, fils de Baschir, d'aller trancher la tète de cet insolent ; vous voyez combien vous avez à craindre de ces gens d'Yathreb. » Mais le Prophète lui répondit sagement : « Et que dirait-on dans le monde ? Est-il donc permis à Mahomet de condamner si légèrement ses compagnons ? » A ces mots, il donna l'ordre de faire reprendre à l'armée le chemin de Médine ; mais il resta lui-même en arrière, afin d'avoir plus de liberté pour examiner cette affaire. Quand les troupes furent en marche, un de ses principaux officiers vint trouver l'apôtre de Dieu et lui dit : « Seigneur, il n'est pas prudent de rester ainsi en arrière ! — Oçaïd, reprit le Prophète, avez-vous eu connaissance de ce que vient de dire Abd-Allah, fils d'Obba-Soloul ? » Sur la réponse négative de cet officier, Mahomet lui raconta le fait. Alors Oçaïd s'écria : « Mais il ne tient qu'à vous de vous défaire de ce séditieux. C'est une âme basse, un misérable, et vous, vous êtes le plus noble de tous les hommes. »

Tandis qu'ils s'entretenaient de la sorte, le fils d'Abd-Allah vint trouver le Prophète : il se nommait Abd-Allah, comme son père, et il s'était fait musulman de bonne foi. « O apôtre de Dieu, dit-il, je viens d'apprendre le propos que mon père a osé tenir. Quel châtiment voulez-vous tirer de lui ? Il est juste qu'il subisse la peine de sa témérité ; ordonnez, et j'apporte moi-même sa tête à vos pieds. — Non, non, mon enfant, reprit le Phophète ; soyez respectueux envers votre père, et conservez pour lui les sentiments que doivent vous inspirer la nature et l'amour filial. » Mahomet fit alors appeler Abd-Allah, fils d'Obba-Soloul, et lui demanda s'il était bien l'auteur

des discours dont on lui avait fait le rapport. « Je jure, répondit Abd-Allah, par Celui qui vous a envoyé du ciel le Coran, que je n'ai rien dit de tout cela, et que Zeïd est un menteur. » En même temps, ceux des ansariens qui étaient présents protestèrent de l'innocence d'Abd-Allah, et assurèrent que Zeïd était un calomniateur. Ce témoignage donna tant de confusion à ce pauvre jeune homme, que, durant tout le voyage, il n'osa se montrer à l'apôtre de Dieu.

Mais lorsqu'on fut rentré à Médine, le Dieu très-haut fit descendre du ciel la sourate du Coran intitulée : « *Les mécréants ou les incrédules* » pour la justification de Zeïd, et pour convaincre Abd-Allah d'un détestable parjure. « Quand les mécréants, dit Dieu, sont venus vers toi, ils ont parlé ainsi : Nous attestons que tu es certainement l'apôtre de Dieu. Dieu sait bien en effet que tu es son apôtre ; mais il déclare en même temps qu'ils sont des menteurs. Ils ont pris leurs serments pour se couvrir ; ils ont détourné les autres de la voix de Dieu. Certainement, c'est un grand crime qu'ils ont commis en se parjurant de la sorte ; car ils ont bien réellement dit : Si nous retournons à Médine, celui qui est le plus noble en chassera celui qui est le plus vil. Mais la puissance appartient à Dieu, à son apôtre et aux fidèles. » Convaincu par cette révélation divine de l'innocence et de la véracité de Zeïd, l'apôtre de Dieu le justifia pleinement ; et comme ce jeune homme était en ce moment incommodé d'un mal d'oreille qui le faisait beaucoup souffrir, le Prophète lui mit la main sur l'oreille et la lui tira en disant : « Dieu t'a déclaré sincère et véridique ; sois donc guéri présentement de ton mal ; au même instant, Zeïd fut guéri.

L'apôtre de Dieu célébra ensuite ses noces avec sa nouvelle épouse Djoouaïria. Elle avait été précédemment mariée à un de ses cousins germains. C'était une femme d'une grande beauté, d'un caractère gai, et remplie d'agrément dans les manières. On ne pouvait la regarder sans l'aimer. Aussi Mahomet en fut-il épris aussitôt qu'il la vit, et il résolut de l'épouser. Djoouaïria demeura avec lui environ cinq ans ; elle lui survécut trente-cinq ans, et elle mourut la quarante-cinquième année de l'Hégire, âgée de soixante-trois ans. Mérouan, fils d'El-Haçam, qui était alors gouverneur de Médine pour le khalif Moawiah, fit la prière pour elle. Il y a plusieurs traditions sous son nom.

XLV

Histoire de la fausse accusation contre Aïescha, l'épouse bien-aimée du Prophète.

Il arriva, durant la guerre contre les Beni-Mostalak, un événement qui jeta beaucoup de trouble parmi les fidèles et causa un profond chagrin dans la famille même de l'apôtre de Dieu. On l'appelle l'histoire de la fausse accusation contre Aïescha. Le fait et les circonstances en sont rapportés dans la Sunna des traditions authentiques. C'est Aïescha elle-même, l'épouse du Prophète et la mère des fidèles, qui en fait le récit en ces termes : « Quand l'apôtre de Dieu se disposait à entreprendre un voyage, toutes ses femmes témoignaient un grand désir de partir avec lui ; mais comme il ne voulait en emmener qu'une et qu'il craignait de les offenser en paraissant accorder une préférence, il avait coutume de s'en remettre

sur ce point à la décision du sort; celle qui était désignée de cette manière avait donc l'honneur de l'accompagner, sans que les autres eussent sujet de s'en plaindre. C'est moi qui fus désignée de la sorte pour suivre mon époux dans sa campagne contre les Beni-Mostalak. Le Prophète me mit un voile sur la tête, et je partis. C'est de cette façon que je fis tout le voyage. La guerre étant terminée heureusement, nous reprîmes le chemin de Médine. A une des stations que nous fîmes durant ce retour, le Prophète donna pendant la nuit l'ordre de la marche. Chacun s'empressa d'obéir, et il arriva que, pendant que la colonne avançait, je fus obligée de m'arrêter et de descendre de mon chameau pour un besoin. J'allais remonter, lorsque, portant la main à mon cou, je m'aperçus que j'avais perdu mon collier composé de perles de Dhafar. Aussitôt, retournant sur mes pas, je me mis à le chercher avec beaucoup d'inquiétude. Mais pendant que j'étais éloignée et que je m'occupais de ce soin, quelques-uns de mes gens qui passaient firent relever le chameau, le poussèrent devant eux, croyant que j'étais dans la litière, et continuèrent leur route. Quand j'eus retrouvé mon collier je revins pour remonter sur mon chameau, mais il n'était plus là. Je m'avançai sur le chemin sans rencontrer personne ; enfin, épuisée de fatigue et espérant qu'on viendrait à ma rencontre, je pris le parti de m'asseoir ; bientôt je succombai au sommeil.

« Cependant Safouan, fils de Moatel, qui depuis a eu tant de part à mon affliction, arriva avec l'arrière-garde à l'endroit où j'étais. Aux premières lueurs de l'aube, il distingua une personne qui lui semblait endormie; il s'approcha et me reconnut d'abord, car mon voile s'était

écarté. Je m'éveillai à l'instant, et je lui entendis prononcer deux fois ces paroles en m'abordant : Nous appartenons à Dieu, et nous devons retourner à lui. Aussitôt je me couvris le visage. Je proteste devant Dieu qu'il ne me dit rien, et que je n'entendis sortir de sa bouche autre chose que ces paroles qu'il répéta. Après cela, il mit pied à terre ; il arrangea la selle de son chameau, me fit monter dessus et conduisit lui-même l'animal par la bride. C'est ainsi que nous rejoignîmes l'armée vers l'heure de midi. Ce fut alors que ceux qui voulaient ma perte y travaillèrent de tout leur pouvoir. »

Tel est, en substance, ce fameux incident qui jeta tant de trouble et de chagrin dans la maison de l'apôtre de Dieu. On a toujours entendu la mère des fidèles le raconter dans les mêmes termes, depuis ce malheureux jour où elle avait à peine accompli sa quinzième année jusqu'à l'époque de sa mort arrivée en l'an LVIII de l'Hégire, et de son âge le soixante-septième, sous le khalifat de Moawiah. Les ennemis particuliers de Mahomet s'emparèrent de cette occasion pour calomnier une personne qui lui était chère, et pour abreuver d'amertume le cœur du Prophète ; mais Dieu très-haut prit en main la cause de l'innocence et couvrit de confusion les méchants.

Ceux qui avaient ramené au camp le chameau d'Aïescha furent bien surpris de ne pas voir l'épouse du Prophète sortir de sa litière ; la voyant ensuite revenir en compagnie de Safouan, ils conçurent de violents soupçons contre sa vertu et n'achevèrent pas leur pensée. Les principaux auteurs d'une si noire calomnie furent : Mestah, fils d'Othàta, dont la mère était la propre tante d'Abou-

Bekr; Hassan, fils de Thabet; Abd-Allah, fils d'Obba-Soloul, le même qui avait déjà offensé le Prophète par ses propos insultants et séditieux ; enfin Hamna, fille de Djahasch. Mais, parmi ceux-là, Aïescha se plaint le plus amèrement d'Abd-Allah, comme de celui qui, étant ravi de trouver une pareille occasion d'affliger le Prophète, poussa plus cruellement cette accusation calomnieuse, la tourna avec plus de malignité, la colora de ses mensonges artificieux par la haine qu'il portait à l'apôtre de Dieu, et qu'il ne pouvait dissimuler. Quand on fut arrivé à Médine, Aïescha, confuse des bruits scandaleux qui courraient sur elle par toute la ville, se retira dans sa maison où, s'abandonnant à la tristesse, elle pleurait jour et nuit dans l'amertume de son cœur, sans pouvoir ni boire, ni manger, ni dormir ; en sorte que l'excès de sa douleur la rendit malade. Le Prophète, non moins affligé qu'elle, vint la voir, et après s'être informé de son état, il fit tomber insensiblement le discours sur l'aventure qui était la source de tous leurs chagrins. Aïescha versa un torrent de larmes et protesta de son innocence, prenant Dieu à témoin de sa vertu et de sa fidélité inviolable. Le Prophète en eut le cœur serré et, pouvant à peine retenir ses larmes, il sortit de la maison en exhortant Aïescha à prendre soin d'elle. Il vint la voir une autre fois, et les choses se passèrent de la même manière.

Cependant, le scandale allait en augmentant parmi les fidèles, et encore plus parmi les incrédules qui avaient à leur tête Abd-Allah, fils d'Obba-Soloul. Les premiers voulaient justifier Aïescha, les autres soutenaient qu'elle était coupable. Cette discorde occasionnait

de fréquentes querelles entre les deux partis; peu s'en fallut même qu'on en vînt aux coups et à une guerre ouverte. L'apôtre de Dieu fit venir chez lui Ali, fils d'Abou-Taleb, et Osama, fils de Zeïd, pour prendre conseil d'eux sur cette affaire qui causait tant d'affliction au sein de sa famille et allait occasionner une sédition dans la ville. Osama défendit hautement l'innocence d'Aïescha; il fit d'elle un grand éloge et termina en disant qu'il ne connaissait que des personnes respectables dans la famille du Prophète. Il engagea donc Mahomet à maintenir son épouse dans son honneur et sa réputation. Quant à Ali, qu'on assure avoir été un de ceux qui ne croyaient pas Aïescha exempte de reproches, il s'exprima ainsi: « Vous n'êtes pas le seul, ô Prophète, à qui Dieu envoie de pareilles afflictions; il y a bien des femmes qui ressemblent à la vôtre. Interrogez sa suivante; peut-être pourrez-vous tirer d'elle quelque éclaircissement. » Mahomet fit donc appeler Barira (c'était le nom de cette fille), et lui demanda si elle n'avait jamais rien remarqué dans la conduite d'Aïescha qui pût donner prise à quelque soupçon. « Pour ce qui est de moi, répondit ingénument Barira, je vous jure par Celui qui vous a envoyé, en vérité, que je n'ai rien observé de répréhensible en Aïescha. Cependant je ne vous cacherai pas que quelques personnes lui reprochent une grande faute: c'est qu'étant toute petite et jouant avec d'autres enfants dans la maison d'un voisin, elle s'est glissée derrière une natte et a mordu dans un fromage. »

Le Prophète, approuvant l'avis d'Osama, résolut de soutenir l'honneur et la réputation de sa femme. Montant donc en chaire dans la Mosquée, il implora l'aide des

musulmans contre les calomnies d'Abd-Allah, fils d'Obba-Soloul. « O assemblée des fidèles musulmans, s'écria-t-il, qui de vous me prêtera son secours contre un homme qui déshonore ma famille? Je suis convaincu qu'il n'y a dans ma maison que des personnes d'honneur et de probité. » Alors Saad se leva et dit tout haut: « C'est moi, ô apôtre de Dieu, qui vous prêterai le secours de mon bras envers et contre tous. Fussent-ils des Beni-Aous, je leur trancherai la tête ; je n'épargnerai pas même les Beni-Khazradj, nos frères. » Là-dessus, il s'éleva un grand bruit dans l'assemblée. Les partisans et les détracteurs d'Aïescha étaient sur le point de se charger les uns les autres, et le Prophète eut bien de la peine à apaiser le tumulte.

Il y avait déjà un mois que les choses étaient en cet état, sans qu'il fût possible de mettre fin à une affaire si fâcheuse et si délicate, lorsqu'un jour qu'Abou-Bekr et Omm-Raoumân, le père et la mère d'Aïescha, étaient venus chez elle pour la consoler, l'apôtre de Dieu entra tout-à-coup dans la maison. Il salua gracieusement et d'un air satisfait toutes les personnes qui se trouvaient là, et vint s'asseoir auprès d'Aïescha, ce qu'il n'avait pas encore fait depuis le commencement de cette malheureuse affaire. Ensuite, ayant prononcé la formule de la profession de foi, il s'adressa à elle et lui dit: « Enfin, Aïescha, ma chère épouse, votre justification complète m'a été envoyée du ciel. » Il lui répéta les propres paroles du Corân: « D'où je conclus, ajouta-t-il, que vous êtes innocente, et que, quand même vous seriez coupable, Dieu vous pardonne. » En ajoutant ces mots, il se retira. Les larmes d'Aïescha cessèrent alors de couler. Se tournant vers son père et

sa mère : « Que pensez-vous, leur dit-elle, de la bonté de l'apôtre de Dieu et de l'amour dont il vient de me donner une preuve si éclatante ? — Assurément, répondirent-ils, notre reconnaissance est au-dessus de toute expression.— Je suis encore bien jeune continua Aïescha, et, dans un âge si tendre, je n'ai pas beaucoup lu le Coran ; mais, pour vous qui venez d'entendre les paroles de Dieu, je vois que vous en êtes pénétrés et que vous me justifiez pleinement. Lorsque je vous disais avec candeur : Je suis innocente, vous deviez me croire, ou, tout au moins, suspendre votre jugement. Certainement, je ne vois point de situation pareille à la mienne et à la vôtre, que celle de Joseph et de Jacob, lorsque ce patriarche dit à ses autres enfants qui avaient jeté leur frère dans la citerne : Je n'ai d'autre ressource que la patience, en attendant que Dieu m'éclaire sur ce que vous venez de me rapporter. J'avais donc le droit de rentrer au lit conjugal ; car enfin Dieu connaissait dès lors mon innocence. Mais j'étais loin de m'attendre que Dieu daignerait faire descendre du ciel, exprès pour moi, une révélation au sujet de cette affaire. Je suis une créature trop chétive pour que le Très-Haut veuille parler en ma faveur par un commandement positif. Seulement, j'espérais toujours que l'apôtre de Dieu aurait en songe quelque vision dans laquelle Dieu lui découvrirait mon innocence. »

La célèbre révélation qui jeta tant de clarté sur une affaire si obscure et si délicate est consignée dans la sourate vingt-quatre du Coran, intitulée : « *La Lumière*[1] ». L'auteur arabe qui rapporte les particularités de cette

1. Voir le Coran, chap. XXIV, *La Lumière*, traduction Kasimirski.

histoire en continue le récit d'après la tradition reçue d'Aïescha elle-même, et y joint les détails suivants: L'apôtre de Dieu, depuis les derniers troubles occasionnés par son allocution dans la mosquée, négligeait tellement le soin des affaires publiques qu'il ne se trouvait plus aux assemblées. Il se tenait renfermé dans sa maison; on ne voyait même sortir aucun de ses serviteurs. C'est dans cet intervalle que la révélation céleste descendit. Le Prophète éprouva d'abord une crise extraordinaire, dont le paroxisme fut si fort, que la sueur ruisselait de tous ses membres, comme s'il avait eu un violent accès de fièvre; cependant, c'était un jour d'hiver très-froid. Cette agitation était causée par le poids de la révélation qui descendait sur lui. Quand la crise fut passée, la tristesse se dissipa de son cœur, il prit un visage gai et serein. La justification d'Aïescha est contenue en dix versets, dont voici le texte: « Quand à ceux qui ont porté la fausse accusation, cette troupe séditieuse et insolente, ne pensez pas qu'ils vous aient causé aucun mal: au contraire, leur méchanceté aura été pour vous une salutaire instruction. Mais chacun d'eux subira la peine du crime qu'il a commis, et celui qui s'est chargé de l'aggraver (Abd-Allah, fils d'Obba-Soloul) en sera châtié plus sévèrement. Lorsque vous entendîtes cet homme parler avec tant d'impudence, s'il ne se fût trouvé parmi vous des hommes fidèles et des femmes fidèles qui rendirent hommage à la vérité et dirent hautement: Il est évident que c'est une fausse accusation, les délateurs ont-ils produit quatre témoins? Puisqu'ils n'en ont point présenté, ils sont convaincus de mensonge devant Dieu. Si la grâce de Dieu n'avait été en vous, si sa miséricorde ne vous

eût été acquise en ce monde et dans l'autre, vous auriez subi un châtiment très-rigoureux, en punition de votre légèreté à croire le mal et à le publier, lorsque vous parliez de vos langues et que vous disiez de vos bouches ce que vous ne saviez pas, croyant que ce n'étaient que des propos sans conséquence ; mais, devant Dieu, c'était une chose très-sérieuse. Outre cela, quand vous entendiez parler les méchants, au lieu de dire : Cela ne nous concerne en rien, qu'avons-nous besoin de nous en préoccuper ? vous auriez dû vous garder d'y rester indifférents, car il s'agissait de la plus noire calomnie. Dieu vous fait connaître sa volonté par ces signes (les versets du Coran); Dieu est savant et sage. Ceux qui aiment à faire tomber les fidèles dans le mal en recevront un châtiment rigoureux dans ce monde et dans l'autre. Dieu a la science et vous ne l'avez pas. »

Ensuite le Prophète procéda au châtiment des calomniateurs. Il leur fit appliquer à chacun quatre-vingts coups de fouet, suivant cette sentence portée par la même sourate du Coran : « Ceux qui accuseront les femmes chastes et qui ne produiront pas quatre témoins oculaires seront flagellés de quatre-vingts coups. » On épargna cependant Abd-Allah, fils d'Obba-Soloul, quoiqu'il fût le plus coupable de tous, parce que c'était un homme puissant parmi les siens et qu'on avait intérêt à le ménager. Abou-Bekr ne pardonna pas à Mestah d'avoir été au nombre des accusateurs de sa fille. Mestah était fort pauvre et ne se soutenait que par les charités de son parent ; mais Abou-Bekr, irrité de son ingratitude, dont les quatre-vingts coups de fouet ne lui semblaient pas une expiation suffisante, jura que sa main ne s'ouvrirait plus

pour lui. Plusieurs autres riches, à son exemple, allaient en faire autant à ceux contre lesquels ils avaient quelque sujet de plainte, lorsque Dieu fit descendre du ciel ces paroles de la même sourate : « Que ceux d'entre vous qui sont dans l'abondance et qui jouissent de grandes richesses ne jurent point qu'ils ne donneront rien à leurs proches, aux pauvres et à ceux qui sont réfugiés pour l'amour de Dieu ; mais qu'ils en aient compassion et qu'ils agissent charitablement avec eux. Ne souhaitez-vous pas que Dieu ait de l'indulgence pour vous ? Or, Dieu est indulgent et miséricordieux. »

Ce fut aussi dans le temps de la même guerre contre les Beni-Mostalak, que descendit du ciel le verset du Coran qui permet de se servir de terre ou de sable, pour s'en frotter les mains, le visage et les jambes, dans l'accomplissement de l'Ooudhou (ablution), si on ne peut trouver d'eau, ou si elle est contraire aux malades. Voici à quelle occasion cette autorisation fut accordée. Comme l'armée passait par une contrée aride où il ne se trouva point d'eau au temps de la prière, avant laquelle la purification est obligatoire, Dieu, par condescendance, permit d'y suppléer de cette manière : « Si vous êtes malade ou en voyage, et que vous ne trouviez point d'eau, ou qu'elle vous soit nuisible, prenez de la poussière et frottez-vous en les parties du corps qui sont désignées dans le rite de l'ablution. Dieu ne veut pas vous exposer à aucune difficulté, mais vous purifier, et répandre sa grâce en vous ; peut-être en serez-vous reconnaissants. »

XLVI

Zeïd prend la princesse Omm-Forka dans son château et la fait mourir. — Miracle opéré par le Prophète. — Expéditions de ses généraux.

Au mois de Ramadhan de cette année, Zeïd, fils d'Haritha, revenait de Syrie avec une caravane chargée de riches marchandises pour le compte des compagnons du Prophète. Comme il passait par le territoire de Oued-el-Kora, à sept journées de Médine, il fut assailli par une troupe de brigands des Beni-Fazara et des Beni-Bekr, qui le maltraitèrent, lui et ceux de sa suite, et enlevèrent tout le convoi. Ces voleurs étaient les vassaux d'une femme très-puissante dans le pays, qui s'appelait Omm-Forka, de la tribu des Beni-Fazar. Elle faisait sa résidence dans un château fort rempli de toutes sortes d'armes et de munitions de guerre. On voyait entre autres, suspendues au plafond de l'appartement où elle logeait, cinquante épées pour autant d'hommes des plus déterminés de ses sujets qui formaient la garnison de la forteresse et qui, faisant des courses dans la campagne, dévalisaient les passants et pillaient les caravanes. Cette châtelaine était si redoutée que l'on disait proverbialement d'une personne puissante : « Plus forte qu'Omm-Forka. » Elle était femme de Malek, fils d'Hodhaïfa, fils de Bedre. Zeïd, de retour à Médine, raconta à l'apôtre de Dieu le malheur qui lui était arrivé. Le Prophète, indigné de cette violence, le renvoya sur-le-champ avec un corps de troupes pour tirer vengeance de ce brigandage. Zeïd fit tant de diligence qu'il investit le château un matin, à la pointe du

jour, avant qu'on eût eu avis de sa marche. Il attaqua brusquement le fort, l'emporta l'épée à la main, tua une partie des soldats et fit prisonniers les autres, avec leur commandant Kaïs, fils de Modjasser, qu'il chargea de chaînes. Il prit aussi Omm-Forka et la fit mourir par un genre de supplice très-cruel, car il l'attacha par les pieds à deux chameaux qui, marchant dans une direction opposée, déchirèrent le corps de cette princesse en deux morceaux. Quant à sa fille, qui était encore fort jeune, on l'emmena avec tout le butin. Zeïd, de retour à Médine, s'empressa d'aller rendre compte du succès de son expédition à l'apôtre de Dieu, qui l'embrassa affectueusement et le complimenta de sa victoire.

Au même mois de Ramadhan, il y eut une grande cherté de vivres causée par une sécheresse extrême. Le Prophète, touché de cette calamité publique, se mit en prières et parla au peuple en ces termes : « Que tous ceux qui croient en Dieu et qui ont renoncé au culte des étoiles se lèvent de grand matin ! » Aussitôt il tomba une pluie abondante qui dura sept jours et sept nuits sans interruption, en sorte que la ville de Médine commençait déjà à souffrir de cette espèce de déluge. Les musulmans, alarmés, vinrent trouver Mahomet et s'écrièrent : « O apôtre de Dieu, les terres sont submergées, les maisons s'écroulent, toutes les rues sont inondées ; demandez donc à Dieu qu'il détourne de nous ces fléaux. » L'apôtre de Dieu était pour lors dans la mosquée ; il ne put retenir un grand éclat de rire en entendant ce discours, et, admirant l'inconstante variété des soucis des enfants d'Adam, il leva les mains et les yeux au ciel en disant : « O Dieu, fais tomber la pluie autour

de nous, et non pas sur nous ; envoie-la dans les guérets, aux racines des arbres, dans les vallées et sur le haut des collines ; épargne la ville et les bourgades. » A peine achevait-il ces mots, que les nuées se fendirent et formèrent un grand cercle semblable au contour d'un bouclier dont les bords rayonnaient des brillantes couleurs de l'arc-en-ciel. Cependant on voyait avec plaisir la pluie tombant au loin en abondance sur les prairies qui environnaient Médine, sans que la ville reçût une goutte d'eau.

Au mois de Schaouel suivant, l'apôtre de Dieu fut informé que les Beni-Gatfan recommençaient à armer, et qu'ils s'étaient assemblés avec d'autres tribus pour commettre des actes d'hostilité. Il apprit aussi par ses espions que les juifs de Khaïbar étaient entrés dans cette ligue, et qu'ils avaient choisi pour leur chef un certain Osaïr, fils de Rhazem, homme ambitieux et entreprenant, à la place de Salam, fils d'Abou'l-Hakik, qui avait été tué l'année précédente par les Beni-Khazradj, d'après l'ordre du Prophète. C'est pourquoi, avant toutes choses, l'apôtre de Dieu résolut de se défaire de ce nouvel et dangereux ennemi. Il choisit à cet effet trente hommes des plus résolus qu'il envoya à Khaïbar, sous la conduite d'Abd-Allah, fils de Raouaha, pour attirer Osaïr dans quelque embuscade et le tuer. Suivant leurs instructions, les musulmans allèrent le trouver et lui firent de belles propositions dont son ambition fut flattée. Ils lui dirent que Mahomet, connaissant son mérite, les avait envoyés pour lui faire entendre secrètement que, s'il voulait se rendre maître absolu dans Médine, le Prophète lui donnerait des forces suffisantes à cet effet et l'y établirait gou-

verneur en son nom ; qu'en un mot, il le comblerait de bienfaits. Osaïr prêta l'oreille à ces discours artificieux, et promit d'accompagner les musulmans ; mais, pour plus de précaution et pour la sûreté de sa personne, il prit avec lui trente juifs bien armés, et ils partirent tous ensemble. Quand ils furent arrivés dans un endroit nommé Korka, Abd-Allah, fils d'Onaïs, s'étant glissé au milieu des juifs avec une épée cachée sous son manteau, en porta un si grand coup à Osaïr, qu'il le renversa mort de dessus son cheval. Au même instant, les autres fidèles attaquèrent son escorte avec tant de promptitude et de courage qu'ils la taillèrent en pièces sans perdre un seul des leurs ; après quoi ils s'en retournèrent à Médine, où l'apôtre de Dieu les félicita de l'avoir débarrassé d'aussi méchants ennemis.

Au même mois, le Prophète envoya Zeïd, fils de Haritha, faire une course dans le pays de Madian. C'est une contrée célèbre de la Syrie, à l'opposé de Gaza. Il en est parlé dans le Livre de Dieu. Ce fut la demeure de Djodham et de Schoaïb (Jéthro) le prophète, qui fut envoyé à ses compatriotes les Madianites. La ville de Madian, ainsi nommée de Madian, descendant d'Ibrahim, n'était pas du domaine de Pharaon. On comptait huit stations entre cette ville et l'Égypte. Ce n'est plus depuis longtemps qu'un monceau de ruines gisant au bord de la mer Rouge, à six journées de Tabouk. On y voit encore le puits où Mouça (Moïse) abreuvait les troupeaux de son beau-père Schoaïb (Jéthro). La mer Rouge, dans cet endroit, a environ cent mille pas de large. De l'autre côté, sur le rivage occidental, est Mosamïa. Zeïd, étant arrivé à cet endroit, se jeta sur le bourg de Nabat, situé

au bord de la mer, et emmena à Médine un grand nombre de prisonniers. Comme, en vendant ces captifs, on séparait les enfants de leurs mères, l'apôtre de Dieu, qui vint à passer, entendit les gémissements de ces pauvres femmes et les cris de leurs petits enfants. Quand il en eut appris la cause, il fut touché de compassion et dit : « Ne vendez les enfants qu'avec leurs mères. »

XLVII

Songe de Mahomet. — Visite sacrée de Hodaïbia. — Miracle du Prophète. — Inauguration de l'apôtre de Dieu ou serment volontaire et réciproque. — Députation des Koraïchites. — Ils refusent aux Musulmans l'entrée du Temple.

Au mois de Dhou'l-Kaada de la sixième année de l'Hégire, l'apôtre de Dieu eut un songe dans lequel il crut voir le signe d'un événement qu'il désirait depuis longtemps. Il lui sembla qu'il entrait avec ses compagnons dans le temple de La Mecque ; qu'il tenait à la main la clef de la Caâba ; qu'ensuite lui et les siens faisaient les circuits autour de cette même Caâba et visitaient en dévotion tous les lieux sacrés ; les uns se rasaient la tête, les autres se coupaient les moustaches, et enfin ils accomplissaient toutes les cérémonies de la fète du pèlerinage. Le lendemain, dès qu'il fut éveillé, il fit part de sa vision à ses compagnons qui en furent ravis de joie, dans la pensée que c'était l'annonce de leur rentrée prochaine à La Mecque. Le Coran en parle effectivement comme d'une vision accompagnée d'une promesse très-certaine qui eut son accomplissement.

Mais l'apôtre de Dieu et ses compagnons se trompèrent dans l'interprétation de cette promesse, en ce sens qu'ils la regardèrent comme étant d'un effet immédiat, tandis qu'elle ne devait se réaliser que deux ans après, au temps de la prise de La Mecque, arrivée l'an huitième de l'Hégire. Dieu les fait ressouvenir de cette erreur et de leur méprise, en ajoutant dans ce même passage du Coran : « Or, Dieu savait une chose que vous ignoriez : c'est qu'avant cela, il devait vous accorder une autre victoire plus prochaine (la prise de Khaïbar). » Mais le Prophète et les Musulmans, poussés par un ardent désir de visiter le temple de La Mecque, consolation dont ils étaient privés depuis plusieurs années, s'étaient aisément persuadés qu'ils allaient enfin satisfaire leur dévotion.

On fit donc de grands préparatifs pour cette célèbre expédition, que les historiens appellent la visite sacrée de Hodaïbia, nom tiré d'un bourg au-delà duquel les idolâtres ne permirent pas à l'apôtre de Dieu de s'avancer. Le Prophète, n'ayant en vue que des motifs de religion et voulant empêcher que le monde ne prît cette démonstration pacifique pour un acte d'hostilité, fit publier partout avec une grande solennité la marche pour la visite sacrée du temple de La Mecque et de la maison sainte de la Caàba. Il fit préparer avec beaucoup de pompe et d'appareil les victimes destinées au grand sacrifice. C'étaient des chameaux au nombre de soixante-dix, conduits par sept cents hommes, dix pour chaque victime. Mais comme l'apôtre de Dieu s'attendait bien que les Koraïchites prendraient ombrage de son entreprise, et ne verraient pas de bon œil son entrée dans la ville, il se fit accompagner de ses meilleures troupes, tant des

mohadjériens que des ansariens, au nombre de quatorze cents hommes, pour se prémunir contre leur perfidie. Il était suivi, en outre, d'une multitude incroyable d'arabes des campagnes, qui étaient accourus de tous les cantons, dans l'intention de prendre part à cette solennité. Le Prophète commença son pèlerinage au mois de Dhoul-Kaada, après avoir laissé pour gouverneur dans Médine Gaïlah, fils d'Abd-Allah. Parmi les mères des fidèles (ses femmes), Omm-Salama eut l'honneur de l'accompagner.

Dès que le bruit de cette marche fut parvenu à La Mecque, les Koraïchites assemblèrent le conseil, et il fut unanimement résolu d'interdire à Mahomet l'entrée du Temple. Dans ce but, on mit sur pied toutes les milices; on fit venir des troupes auxiliaires, entre autres celles des Beni-Ahabisch. Quand les idolâtres eurent formé une armée considérable, ils sortirent en ordre de bataille et allèrent camper à Boldah, à six milles de La Mecque environ, d'où ils détachèrent le brave Khaled, fils d'Oualid, et Acrema, fils d'Abou-Djahl, pour aller à la découverte avec deux cents chevaux. Cependant, l'apôtre de Dieu continuait sa marche. Quand il fut arrivé à Osfan, Bashir, fils de Sofian, un de ses espions, vint lui rapporter que les Koraïchites, renforcés des troupes auxiliaires des arabes, s'étaient déjà emparés des chemins qui conduisent à La Mecque, dans le dessein de lui en fermer le passage et de l'accabler sur la route. Aussitôt le Prophète quitta le chemin par où les Koraïchites venaient à sa rencontre, et entra dans les montagnes par des défilés raides et raboteux où les musulmans eurent beaucoup à souffrir, et regrettèrent les chemins unis de la plaine et des vallées. Mais le Prophète leur dit pour

les encourager : « Mettez-vous en prières avec moi, et répétez : Demandons pardon à Dieu, et tournons-nous vers lui. » Puis il ajouta : « Certes, les enfants d'Israël se trouvèrent autrefois en pareille situation ; mais ils ne récitèrent point ces paroles. »

De leur côté, les Koraïchites, après avoir fait inutilement une marche longue et fatigante, rebroussèrent chemin pour attendre les musulmans à la descente des montagnes. Mais l'apôtre de Dieu leur donna le change une seconde fois ; il fit un autre détour, et prit la route de Thaniat-el-Morar, pour gagner de là Hodaïbia, situé dans la plaine de La Mecque. Lorsqu'il fut arrivé à la colline de Morar, qui est la descente de Hodaïbia, sa chamelle tomba sur les genoux. A cette vue, les musulmans dirent au Prophète : « Cette chamelle est rétive ! — Point du tout, répondit-il ; ce qu'elle vient de faire ne lui est pas naturel, mais le même Dieu, qui autrefois empêcha l'éléphant d'entrer dans La Mecque, arrête aussi aujourd'hui ma chamelle. Quant à moi, je jure, par Celui qui tient mon âme entre ses mains, que les Koraïchites ne me porteront jamais, par leurs mauvais traitements, à profaner la majesté des lieux saints, en employant la violence, comme ils le font tous les jours par leurs crimes et par leur idolâtrie. Je leur abandonne donc pour le présent la maison sainte, jusqu'à ce qu'il plaise au Dieu très-haut d'en ordonner autrement. » Après avoir ainsi protesté de sa parfaite résignation à la volonté de Dieu, il frappa vigoureusement la chamelle qui, d'un saut léger, se remit sur ses jambes et l'emporta avec rapidité vers les murs de Hodaïbia.

Hodaïbia est un lieu situé en partie dans le territoire

profane et en partie dans le territoire sacré de La Mecque. C'est le point le plus avancé vers cette ville, et comme l'angle du territoire sacré ; il est à plus d'une journée du Temple. Il a tiré son nom d'un arbre fameux nommé Hodba, sous lequel se fit l'inauguration du Prophète. Ce fut en ce lieu que l'apôtre de Dieu s'arrêta. Mais bientôt l'armée manqua d'eau ; le puits tarit, et les citernes furent promptement à sec, par suite de la prodigieuse consommation qu'en faisait une telle multitude. Les musulmans vinrent donc se plaindre au Prophète : « Nous mourons de soif, lui dirent-ils. » Alors l'apôtre de Dieu, tirant une flèche de son carquois, la mit à la main d'un certain Nadja, fils d'Amrou, conducteur de chameaux, et lui commanda de la piquer au fond d'une de ces citernes. A peine Nadja eut-il obéi, qu'il sortit de la citerne une si grande abondance d'eau qu'on la puisait rien qu'en se mettant à genou sur les bords. Ce miracle est un des plus avérés et des plus authentiques du Prophète.

Cependant les Koraïchites envoyèrent à Mahomet Bodaïl, fils de Ouaraka, pour lui demander le sujet de sa venue. Le Prophète répondit qu'il avait le désir de visiter la maison de Dieu et de s'acquitter des devoirs de religion qu'il n'avait pu accomplir depuis tant d'années ; que, du reste, il n'était animé d'aucune pensée hostile. Lorsque Bodaïl fut de retour avec cette réponse, les Koraïchites députèrent encore Aroua, fils de Maçoud, des Beni-Takif, prince de Taïef, à qui l'apôtre de Dieu tint le même discours. Aroua lui dit : « Les Koraïchites se sont revêtus de peaux de léopards ; ils ont pris Dieu à témoin et ont juré que vous n'entreriez pas chez eux

autrement que par la force. » Ensuite, l'envoyé se mit à causer avec l'apôtre de Dieu et, dans l'abandon d'un entretien familier, il alla jusqu'à lui passer légèrement la main sur la barbe. Mais El-Moghaïra, fils de Schaaba, qui se tenait debout près du Prophète, ayant remarqué ce procédé inconvenant, le repoussa brusquement et lui dit : « Ote ta main de dessus le visage de l'apôtre de Dieu, de crainte que tu ne puisses plus la retirer. » Aroua répliqua en s'adressant à Mahomet : « Je ne te déchire point ni ne te fais aucune injure. » Le Prophète, pour toute réponse, se contenta de sourire.

Aroua se plaça alors à quelque distance de l'apôtre de Dieu et se mit à examiner comment ses compagnons se comportaient à son égard, et le spectacle dont il fut témoin le remplit d'étonnement. A peine le Prophète s'était-il purifié par l'ablution sacrée, que les musulmans accouraient pour recevoir avec un respect religieux l'eau dont il s'était servi. Lorsqu'il crachait, ils se jetaient à terre pour recueillir avidement sa salive. S'ils voyaient tomber quelqu'un de ses cheveux, ils s'empressaient de le ramasser. Aroua, étant revenu vers les Koraïchites, leur tint ce discours : « Seigneurs, j'ai eu l'honneur d'approcher les Kesra de Perse, les Kaïçar de Constantinople et les Nadjaschi d'Abyssinie ; j'ai admiré ces princes dans tout l'éclat de leur magnificence. Eh bien ! je n'ai jamais vu de roi au milieu de ses sujets aussi grand que Mahomet entouré de ses compagnons. Croyez-moi, il commande à un peuple qui ne le trahira jamais, quoi qu'il puisse arriver. Avisez donc à ce que vous avez à faire. »

Enfin, il vint un troisième député plus considérable

que les deux premiers : c'était El-Djolaïs, fils d'Olkema, prince des Beni-Ahabisch, qui commandait les troupes auxiliaires. Il s'arrêta sur une hauteur, d'où il contempla avec une grande attention le Prophète et ses compagnons. L'apôtre de Dieu, l'ayant aperçu, dit à ses gens : « Voilà un homme qui paraît touché d'un religieux respect à la vue des troupeaux destinés à l'offrande sainte du sacrifice ; poussez-les de son côté, afin qu'il les voie de plus près. » A ces mots, les conducteurs firent avancer les troupeaux et lui présentèrent du lait dont il but. Ensuite il vit passer devant lui, dans le fond de la vallée, les chameaux destinés au sacrifice, ornés de leurs bandelettes et couronnés de fleurs. Quand El-Djolaïs eut vu et admiré ce spectacle, il revint auprès des Koraïchites et leur en fit le rapport fidèle. Jamais homme n'approcha de l'apôtre de Dieu avec plus de respect et de vénération qu'El-Djolaïs. Il fit aux Koraïchites une description exacte du magnifique appareil dont il avait été témoin ; il fit aussi le dénombrement des victimes destinées à être immolées, et protesta qu'il avait vu dans le camp de Mahomet des choses auxquelles rien n'était comparable. Les Koraïchites, fatigués de ses exclamations, lui imposèrent silence. « Asseyez-vous, lui dirent-ils ; vous n'êtes qu'un campagnard ignorant et dépourvu de raison. » El-Djolaïs, offensé de ces paroles méprisantes, répliqua : « Sachez, seigneurs, que nous ne nous sommes pas coalisés avec vous pour vous aider à écarter de la maison de Dieu ceux qui y sont amenés par un motif de religion. Oui, j'en jure par Celui qui tient dans sa main l'âme d'El-Djolaïs, vous devez mettre de la différence entre Mahomet venant en ennemi et Mahomet désirant visiter

en homme religieux la maison sainte. S'il en est autrement, congédiez de votre service jusqu'au dernier des Beni-Ahabisch. » Mais ils lui répondirent : « Retirez-vous, El-Djolaïs, et laissez-nous prendre telle délibération que nous jugerons à propos. »

Sur ces entrefaites, arriva Haras, fils d'Ommaïa, monté sur un chameau ; il venait de la part de Mahomet, pour expliquer plus amplement les intentions de son maître. Mais les Koraïchites coupèrent brutalement les jambes à son chameau, et allaient le tuer lui-même, si les Beni-Ahabisch ne s'y fussent opposés et n'eussent favorisé sa fuite. L'apôtre de Dieu appela alors Omar, fils d'El-Kettâb, pour l'envoyer vers les Koraïchites et leur protester de nouveau qu'il ne venait point en ennemi. Mais Omar s'en excusa, disant qu'il craignait les Koraïchites, tant parce qu'il les avait maltraités dans plusieurs ocasions, que parce qu'il existait des inimitiés particulières entre lui et plusieurs d'entre eux. Au refus d'Omar, le Prophète députa Othman, fils d'Affan, et le chargea de faire entendre à Abou-Sofian et aux principaux des Koraïchites qu'il n'avait nulle intention de leur faire la guerre, qu'il venait uniquement pour visiter les lieux saints et vénérer la maison de Dieu. Othman, étant arrivé auprès des Koraïchites, leur exposa le sujet de sa mission, et se préparait à s'en retourner, lorsqu'ils lui dirent : « Vous pouvez, Othman, faire les circuits autour de la Caâba ; nous vous y autorisons personnellement. » Mais le fidèle compagnon du Prophète répondit : « Je ne m'acquitterai de ce devoir qu'après que l'apôtre de Dieu aura lui-même accompli ce pèlerinage qui est l'objet de tous ses vœux. » Les idolâtres

furent tellement irrités de cette réponse, qu'ils se jetèrent sur lui et le chargèrent de chaînes. Cette violence et la longue absence d'Othman accréditèrent parmi les musulmans le bruit de sa mort. Le Prophète en ressentit une profonde affliction, et dit tout haut : « Je vois bien que nous ne partirons pas d'ici sans avoir livré bataille à nos ennemis. » Alors il convoqua toute l'armée pour se faire inaugurer solennellement.

Cette fameuse inauguration est appelée le « serment volontaire, » parce qu'elle se fit du consentement unanime des musulmans, qui s'y trouvèrent réunis au nombre de quatorze ou quinze cents, tous dévoués au service du Prophète. Il n'y en eut qu'un qui, pour se dispenser de prêter le serment, se cacha derrière sa chamelle. Cet homme s'appelait Djadd, fils de Kaïs, des Beni-Salam. Tous les autres prêtèrent serment et protestèrent d'une obéissance absolue et d'une fidélité inviolable au Prophète. Quand vint le tour de l'apôtre de Dieu, quelques-uns voulaient qu'il s'engageât envers eux jusqu'à la mort; mais Djaber, prenant la parole, dit : « Il faut que le Prophète s'oblige à nous par serment, non pas jusqu'à la mort, mais jusqu'à ce qu'il ne reste plus un seul de nous pour représenter une assemblée. » Mahomet prêta donc le serment dans ce sens à chacun des musulmans. Pendant la cérémonie, on avait appris avec certitude qu'Othman n'avait pas été mis à mort; mais, comme il était absent, le Prophète lui prêta le serment en frappant de l'une de ses mains dans l'autre.

Cette inauguration fut faite sous l'arbre appelé Hodba, qui a donné son nom au bourg de Hodaïbia. Ce mot signifie *courbé en forme de voûte*, parce que l'arbre

étendait ses branches comme les arcs d'un parasol au-dessus de Mahomet. On pense que c'était un samra ou acacia d'Égypte. Il fut emporté depuis par une inondation. Le Coran parle de cette inauguration et même de l'arbre sous lequel elle fut faite. En voici les propres termes : « Dieu fut favorable aux fidèles, lorsqu'ils t'inaugurèrent sous l'arbre ; il connut ce qu'il y avait dans leurs cœurs ; il fit descendre sur eux sa sekina (sa présence divine) et les récompensa par une conquête prochaine (la prise de Kaïbar) ». Le Prophète avait résolu de livrer bataille aux Koraïchites, pour venger le meurtre de son envoyé qu'on supposait avoir été tué ; mais Othman étant revenu sain et sauf, l'apôtre de Dieu reprit des sentiments de paix conformes à la pensée sainte de son pèlerinage.

XLVIII

Traité de paix entre Mahomet et les Koraïchites. — Suite de la visite sacrée de Hodaïbia.

Ce ne fut point la force des armes, ni aucun motif de crainte, qui disposa les Koraïchites à la paix et les porta même à la demander : ce fut un trait de générosité de l'apôtre de Dieu. Les idolâtres avaient envoyé un parti de quatre-vingts hommes pour rôder autour du camp des fidèles et tâcher d'en surprendre quelque quartier ; mais ces coureurs furent découverts par les sentinelles ; les musulmans les enveloppèrent et les firent prisonniers. On les amena à l'apôtre de Dieu, qui leur pardonna et les renvoya sains et saufs. Les Koraïchites, convaincus

par cet acte de clémence des intentions pacifiques du Prophète, cherchèrent à s'entendre avec lui. A cet effet, on vit arriver dans le camp un certain Merkas, fils de Hafas. Dès que Mahomet l'aperçut, il s'écria : « Voici Merkas ! c'est un méchant et un perfide ; n'ayez aucune communication avec cet homme. » Il alla seul parler à Merkas, et comme il s'entretenait avec lui, on vit venir de loin Sohaïl, fils d'Amrou. Dès qu'il fut arrivé, le Prophète dit à haute voix en s'adressant aux fidèles qui étaient restés groupés à quelque distance : « C'est maintenant que vos affaires vont être heureusement aplanies ; c'est tout de bon que les Koraïchites veulent la paix, puisqu'ils nous envoient un si honnête homme. » En effet, Sohaïl, s'étant approché de l'apôtre de Dieu, lui parla ainsi : « O Mahomet, les Koraïchites désirent faire la paix avec vous, mais c'est à condition que vous vous abstiendrez d'entrer à La Mecque durant l'espace d'un an tout entier, c'est-à-dire depuis le présent mois de Dhoul-Kaada jusqu'à celui de l'année prochaine. L'apôtre de Dieu souscrivit à cette condition, et on ouvrit aussitôt la conférence pour régler les articles du traité. Enfin, après de longs débats, la paix fut conclue entre eux deux, comme seuls médiateurs. Il fut résolu de rédiger par écrit les stipulations réciproques, et l'on se mit en devoir d'en dresser l'acte solennel.

Alors Omar, fils d'El-Kettab, voyant que l'apôtre de Dieu avait adhéré à cet arrangement, lui dit en forme de reproche : « O apôtre de Dieu, ne sommes-nous pas musulmans ? — Oui, certes, répondit Mahomet. — Pourquoi donc, reprit Omar, mettez-vous de pair la religion de cet homme avec la nôtre ? — Je suis le serviteur

de Dieu et son apôtre, répliqua le Prophète ; croyez bien, Omar, que je ne serai jamais rebelle à ses commandements. » L'apôtre fit appeler aussitôt Ali, fils d'Abou-Taleb, qui remplissait auprès de sa personne l'office de secrétaire, et lui dit : « Écrivez : Au nom de Dieu clément et miséricordieux. — Je rejette cette formule, dit Sohaïl ; mettez plutôt : En ton nom, ô mon Dieu ! — Écrivez donc, continua le Prophète : En ton nom, ô mon Dieu ! » Ali ayant tracé ces mots, le Prophète dicta ainsi : « Ceci est le traité de paix arrêté par Mahomet, l'apôtre de Dieu. » Mais Sohaïl contesta cette qualification : « Si je vous reconnaissais, dit-il au Prophète en l'interrompant, pour apôtre de Dieu, j'aurais eu tort d'être en guerre avec vous ; ainsi, énoncez simplement votre nom et celui de votre père. » Le Prophète dit à Ali : « Effacez ces mots, et mettez à la place : Ceci est le traité de paix conclu entre Mahomet, fils d'Abd-Allah et Sohaïl, fils d'Amrou. — Non, certes, s'écria Ali, je n'effacerai jamais ce glorieux titre d'apôtre de Dieu. Et comment pourrais-je soutenir la vue d'une telle râture qui serait une détestable profanation ? » Mahomet, prenant lui-même la plume, biffa les mots « apôtre de Dieu » et, quoiqu'il ne sût pas écrire, il traça ceux-ci : « fils d'Abd-Allah. » C'est là un de ses miracles.

Voici le texte de ce traité, divisé en dix articles :

I. Il y aura une trève de dix ans entre les Musulmans et les Koraïchites.

II. Si quelque transfuge quitte le parti des Koraïchites pour passer du côté de Mahomet, il leur sera renvoyé de bonne foi.

III. Si, au contraire, quelqu'un passe du parti de

Mahomet dans celui des Koraïchites, ceux-ci ne seront point tenus de le livrer.

IV. Il ne sera commis, de part ni d'autre, aucun vol ou autre acte de nature à causer du dommage et à violer la foi du traité.

V. Si quelqu'une des tribus des Arabes veut s'allier avec l'un des deux partis, il lui sera permis de le faire.

VI. Mahomet et les siens sortiront du territoire de la Mecque avant l'expiration de la présente année.

VII. Si Mahomet et ses compagnons veulent venir visiter les lieux saints après un an révolu, à partir du présent mois de Dhoul-Kaada, ils en auront la liberté.

VIII. Cependant Mahomet et les siens n'entreront pas à La Mecque avec une autre arme que l'épée, qu'ils laisseront dans le fourreau.

IX. Ni lui, ni aucun des siens, ne pourra s'arrêter plus de trois jours à La Mecque.

X. Ils ne pourront emmener aucun des habitants de cette ville, si ce n'est de son plein gré.

Ces articles furent solennellement jurés par les deux parties contractantes, et ensuite approuvés et ratifiés par les musulmans comme par les idolâtres.

Alors les arabes de la tribu des Beni-Khozaa déclarèrent qu'en vertu de l'article V du traité, ils contractaient alliance avec Mahomet. D'un autre côté, les Beni-Bekr, autre tribu arabe, embrassèrent le parti des Koraïchites et se confédérèrent avec eux. Dans le temps même que le Prophète et Sohaïl étaient occupés à écrire les stipulations convenues de part et d'autre, Abou-Djandal, fils de Sohaïl, qui avait formé le dessein de se faire musulman, profita de l'absence de ce dernier pour

se réfugier dans le camp de Mahomet. Son père, qui soupçonnait son intention, l'avait fait lier avec des courroies dans sa maison ; mais Abou-Djandal trouva le moyen de se détacher et, ayant traversé la plaine, traînant après lui ses liens, il se glissa dans le camp et se cacha derrière les musulmans. Mais Sohaïl l'aperçut, et s'adressant au Prophète, il lui dit : « Mahomet, voilà un transfuge que je redemande en vertu de nos conventions. » L'apôtre de Dieu, ayant fait saisir Abou-Djandal, le fit remettre à son père. Sohaïl traita son fils avec la dernière dureté ; il l'accabla de coups en présence des musulmans. Alors le Prophète, touché de compassion, dit à son malheureux prosélyte : « Patience et courage ! Abou-Djandal ; bientôt Dieu te rendra ta liberté et t'accordera, en outre, toutes sortes de prospérités, à toi et aux autres musulmans qui souffrent pour sa cause. » Les fidèles, spectateurs d'un si indigne traitement, en furent pénétrés de douleur. Les réflexions qu'ils ne pouvaient s'empêcher de faire sur leur propre situation contribuaient encore à assombrir leurs esprits. En effet, ils se voyaient bien déchus de leurs espérances. Lorsqu'ils étaient partis de Médine, ils croyaient marcher à une victoire assurée, sur la foi du songe ou de la vision du Prophète ; mais, quand ils virent que cette campagne se terminait par une paix, et une paix si honteuse pour le nom musulman, ils en conçurent tant de chagrin qu'on n'entendait parmi eux que plaintes et gémissements.

L'apôtre de Dieu avait dressé sa tente sur le territoire profane ; mais il faisait la prière sur le territoire sacré dont l'extrême limite touchait à son camp. Lorsque la paix fut conclue, il dit à haute voix à ses compagnons :

« Levez-vous ! Immolez les victimes destinées au sacrifice ; ensuite rasez vos têtes. » Mais personne ne bougea. Il répéta ces paroles une seconde et une troisième fois : même immobilité, même silence de la part des musulmans. Le Prophète, voyant ses compagnons s'obstiner dans la désobéissance, s'en alla tout consterné trouver son épouse Omm-Salama, et lui rapporta ce qui venait de se passer. « Voulez-vous, ô apôtre de Dieu, lui dit la mère des fidèles, leur voir faire ce que vous désirez ? Allez vous-même au milieu d'eux, sans adresser la parole à personne. Prenez vos chameaux ; égorgez-les solennellement ; ensuite, appelez votre barbier et faites-vous raser la tête. » Ce conseil plut au Prophète ; il l'exécuta sur-le-champ de point en point. A peine les musulmans l'eurent-ils vu commencer le sacrifice, que, honteux de leur désobéissance, ils s'empressèrent à son exemple d'immoler leurs chameaux. Après quoi, prenant leurs rasoirs, ils s'abattirent mutuellement les cheveux avec tant de précipitation, qu'on eût dit qu'ils allaient s'égorger les uns les autres. Ce fut alors que Mahomet prononça ces paroles : « Que Dieu fasse miséricorde à ceux qui ont la tête rasée ! » Il y a une tradition qui porte qu'aussitôt que les têtes furent dépouillées, Dieu fit souffler un grand vent qui emporta tous les cheveux sur le territoire sacré de La Mecque où ils s'éparpillèrent.

On raconte que, parmi les chameaux qui avaient été sacrifiés, il s'en trouva un qui avait appartenu à Abou-Djahl, et qui, après la bataille de Bedr, était échu, dans le partage du butin, à l'apôtre de Dieu. Les idolâtres avaient été extrêmement sensibles à la perte de cet animal. La tradition assure que ce chameau, s'étant échappé

de la troupe des autres victimes, s'enfuit à La Mecque et alla tout droit à la maison de son ancien maître. Le Prophète le fit réclamer, et Sohaïl fut d'avis qu'on le lui renvoyât, d'après les clauses du traité, contrairement à l'opinion de quelques-uns des Koraïchites. Les idolâtres essayèrent de prendre un moyen terme : ils offrirent cent chameaux en compensation de celui-là ; mais l'apôtre de Dieu refusa en disant qu'il consentirait à l'échange de cette bête, et même qu'il la donnerait volontiers pour une autre, si elle n'avait pas été destinée à être offerte en sacrifice. Le chameau fut donc renvoyé au Prophète qui l'égorgea de ses propres mains.

L'apôtre de Dieu demeura environ vingt jours à Hodaïbia. Dans cet intervalle, il arriva au camp une troupe de femmes fidèles qui venaient s'y réfugier. Les Koraïchites redemandèrent ces fugitives ; mais, comme les femmes n'étaient pas comprises nommément dans les clauses du traité, le Prophète refusa de les renvoyer. Il fut autorisé dans ce refus par un verset du Coran qui descendit exprès à ce sujet : « O vous qui croyez, lorsque les femmes fidèles réfugiées viendront à vous, éprouvez leur foi. Si vous les reconnaissez pour fidèles, ne les renvoyez point aux infidèles. » On voyait souvent venir de ces sortes de femmes qui disaient vouloir se faire musulmanes et n'avoir abandonné que dans ce dessein leur nation idolâtre. On éprouvait leur conscience au moyen d'un serment : on leur faisait jurer qu'elles n'avaient quitté ceux de leurs tribus que dans le désir d'embrasser la véritable religion, et non par suite de quelque inclination pour un musulman. Parmi ces femmes, il y en avait une nommée Sobaïa. L'apôtre de

Dieu, après qu'elle eut prêté le serment prescrit, la sépara de son époux idolâtre, et renvoya à cet homme, qui était un chamelier, l'argent qu'il avait donné à sa femme en se mariant. Ensuite Omar épousa Sobaïa devenue libre, en vertu de la loi expresse du Coran, qui dissout les alliances des femmes fidèles avec des maris infidèles, mais veut que le nouveau mari rembourse à l'ancien toutes les dépenses qu'il a faites pour sa femme.

On se mit enfin en devoir d'exécuter l'article VI du traité, portant que Mahomet et les siens sortiraient du territoire de La Mecque avant la fin de cette même année. Les musulmans revinrent donc sur leurs pas, mais bien à regret, car ils étaient tous profondément affligés de voir leurs espérances ainsi trompées. Ces généreux bannis, qui s'étaient flattés de rentrer dans leur patrie, ou au moins de revoir encore une fois le sol natal où la plupart avaient laissé des parents ou des amis, reprenaient tristement le chemin de l'exil, pleurant la perte de leurs espérances et l'affront fait à la religion. Un lugubre silence avait succédé aux cris de joie. Cette armée qui s'était avancée avec tant d'ardeur jusqu'à Hodaïbia se traînait alors comme un convoi funèbre sur la route de Médine. Cependant, quand les fidèles furent arrivés sur une montagne située à deux journées environ de La Mecque, Dieu les consola merveilleusement, en faisant descendre du ciel la sourate cinquante-huit du Coran, appelée la *Conquête*, et qui commence ainsi : « Nous t'avons destiné une conquête illustre. Dieu veut bien te pardonner ta faute, ce qui l'a précédée comme ce qui l'a suivie, pour accomplir sa grâce sur toi, pour te diriger dans la voie droite, et pour te fortifier d'un puis-

sant secours. C'est lui qui fera descendre le calme de l'espérance dans le cœur des fidèles, afin d'augmenter leur foi d'une foi nouvelle. Les armées des cieux et de la terre sont à Dieu. Dieu possède la science et la sagesse. » Cette conquête est la prise de La Mecque, que le Prophète devait effectuer à deux ans de là. Dieu lui pardonne sa faute dans son principe aussi bien que dans ses suites, c'est-à-dire l'imprudence de son entreprise et la paix honteuse conclue avec les idolâtres pour se tirer du mauvais pas où il s'était engagé.

L'apôtre de Dieu ne fut pas plus tôt de retour à Médine, qu'on vit arriver un koraïchite nommé Abou-Bosaïr. C'était un transfuge qui venait pour embrasser l'Islamisme ; il était serré de près par deux koraïchites qui le poursuivirent jusque dans Médine, en réclamant son extradition, en vertu du traité. Alors l'apôtre de Dieu dit à Abou-Bosaïr : « Mon ami, nous sommes obligés, comme vous le savez fort bien, de vous remettre entre les mains de ces gens-là ; la fraude et la tromperie ne conviennent point à notre religion. Mais, consolez-vous, Dieu donnera, à vous et à ceux qui souffrent avec vous la persécution pour sa loi, la liberté et un heureux terme à vos afflictions. » Le Prophète livra donc Abou-Bosaïr à deux hommes qui l'emmenèrent ; mais, lorsqu'ils furent arrivés à Dhou'l-Holaïfa, Abou-Bosaïr arracha l'épée de l'un d'eux, l'en frappa et l'étendit raide mort ; puis, ayant mis l'autre en fuite, il accourut à Médine où il arriva tout haletant. Ayant trouvé la mosquée ouverte, il s'y jeta avec tant de précipitation, qu'il effraya tous les assistants par le fracas de son épée traînant sur le carreau. L'apôtre de Dieu, le voyant ainsi tout hors de lui-même, s'écria :

« Certainement cet homme a vu quelque spectre terrible ! » et, l'appelant à lui : « Malheureux ! dit-il, qu'est-il donc arrivé ? — Ah ! répondit le fugitif, j'ai tué un de ceux à qui vous m'aviez livré, et je viens ici subir la peine de mon crime. Cependant, continua-t-il en redressant la tête, j'étais venu me réfugier sous votre protection, et vous m'avez livré à mes persécuteurs ; mais Dieu m'en a affranchi. » Le Prophète, étonné de la hardiesse d'Abou-Bosaïr, s'écria : « Malheur à la femme qui t'a mis au monde ! Cet homme est capable de rallumer le feu de la guerre, s'il s'en trouve quelque autre qui se joigne à lui. » Abou-Bosaïr entendant ce discours et comprenant bien que Mahomet avait l'intention de le livrer une seconde fois, prit le parti de s'enfuir. Il se hâta donc de quitter Médine, et ne cessa de courir jusqu'à ce qu'il fût arrivé en un lieu appelé El-Aïs, par où passaient les caravanes des Koraïchites qui allaient en Syrie.

Les musulmans, qui étaient retenus par force à La Mecque, se rendirent auprès d'Abou-Bosaïr au nombre d'environ soixante-dix, ayant à leur tête Abou-Djandal, fils de Sohaïl. Plusieurs arabes des tribus voisines se joignirent encore à eux ; en sorte qu'il se trouva réuni là un corps de trois cents hommes en état de porter les armes. Ces arabes se firent tous musulmans, et Abou-Djandal, remplissant parmi eux le ministère d'imam, lisait la prière et prêchait. Cependant, il ne passait aucune caravane qu'ils ne l'enlevassent, après avoir tué ou dissipé l'escorte et les conducteurs. Les Koraïchites, alarmés de ces désordres, députèrent vers l'apôtre de Dieu Abou-Sofian, pour demander satisfaction de ces hostilités. Le Prophète répondit que tout cela se faisait sans son aveu.

et qu'il n'avait aucune autorité sur Abou-Bosaïr, lequel s'était échappé de ses mains au moment où il allait le leur renvoyer. Alors Abou-Sofian le supplia de rappeler auprès de lui Abou-Bosaïr, Abou-Djandal, avec tous ceux qui l'avaient suivi. « Nous consentons, ajouta-t-il, qu'on ajoute à l'article du traité concernant les transfuges cette clause : que quiconque se retirera désormais auprès de Mahomet y pourra demeurer en sûreté. » Le Prophète adopta la modification proposée, et l'article II du traité se trouva abrogé.

Cette concession faite par les Koraïchites, et de leur propre mouvement, produisit un bon effet sur l'esprit de ceux des musulmans qui s'étaient opposés au renvoi d'Abou-Djandal. Ils montrèrent dans la suite beaucoup plus de soumission et d'obéissance au Prophète, parce qu'ils reconnurent dès lors qu'il avait plus de sagesse qu'eux. En effet, sa politique lui avait fait prévoir que l'exécution d'une clause qui semblait être tout à l'avantage des Koraïchites aurait pour les idolâtres tant d'inconvénient qu'ils seraient forcés d'en demander l'abolition. C'est ce que l'événement justifia. L'apôtre de Dieu fit donc écrire à Abou-Djandal et à Abou-Bosaïr de rentrer à Médine accompagnés de tous les musulmans qui étaient avec eux. Au moment où cet ordre leur parvint, Abou-Bosaïr était mourant ; il expira en lisant la lettre. Abou-Djandal l'inhuma dans ce lieu même et éleva une mosquée sur son tombeau. Ensuite, il revint à Médine avec tous ceux qui voulurent le suivre ; les autres se dispersèrent. Abou-Djandal resta auprès de l'apôtre de Dieu et l'accompagna dans toutes ses expéditions jusqu'à la mort du Prophète. Sohaïl, son père, vint aussi à Médine et devint

dans la suite un des généraux d'Omar. L'un et l'autre moururent en Syrie, où ils étaient allés pour faire la guerre sainte.

XLIX

Mahomet fait graver un sceau en argent, dans le dessein d'écrire aux rois pour les appeler à l'Islamisme. — Il envoie des ambassadeurs à divers princes. — Réponses qu'il en reçoit.

Au commencement de l'an septième de l'Hégire, le Prophète se fit faire un sceau ou cachet sur lequel étaient gravés ces mots : « Mahomet, apôtre de Dieu. » Il avait formé le projet d'écrire aux rois et aux princes de la terre pour les inviter à embrasser l'Islamisme, et on lui fit entendre que ses lettres ne seraient point reçues, si le sceau n'y était apposé. Or, un certain jour du mois de Moharram, l'apôtre de Dieu étant monté en chaire commença par glorifier Dieu et célébrer ses louanges, suivant sa coutume ; puis, ayant récité la formule de la profession de foi, il conclut en disant : « J'ai l'intention d'envoyer des ambassadeurs choisis parmi vous aux rois étrangers, pour les inviter à embrasser l'Islamisme. Je vous conjure de ne point vous opposer à moi, comme les enfants d'Israël s'opposèrent à Jésus. » Les mohadjériens répondirent : « O apôtre de Dieu, vous ne nous trouverez jamais contre vous, quand même il nous faudrait mourir; disposez donc de nos personnes. »

Le premier des souverains à qui l'apôtre de Dieu envoya un ambassadeur avec une lettre fut Kesra, fils de Hormouz (Chosroës, fils de Hormisdas), surnommé

Parwiz, roi de Perse, de la dynastie des Sassanides. C'est dans la trente-huitième année du règne de ce prince que le Prophète s'était enfui de La Mecque à Médine. Cette importante mission fut confiée à Abd-Allah, fils de Hodhâfa, des Beni-Saham. L'envoyé, suivant l'ordre qu'il avait reçu du Prophète, remit la lettre à un des satrapes de Kesra, qui la fit passer à son maître. Le roi de Perse se la fit traduire par un de ses secrétaires qui était né dans la province de Hira. La lettre commençait ainsi : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux, Mahomet, fils d'Abd-Allah, apôtre de Dieu, à Kesra, empereur des Perses. » Le roi, entendant ces paroles et voyant que le Prophète mettait son nom avant le sien, entra dans une violente colère : « Eh quoi, s'écria-t-il, est-ce ainsi qu'a l'insolence de m'écrire un homme qui est mon esclave ! » et, arrachant la lettre des mains de l'interprète, il la déchira en mille pièces sans en connaître le contenu. Lorsqu'on rapporta ce trait au Prophète, il prononça ces paroles : « Dieu déchirera son royaume, comme il a déchiré ma lettre. »

Cependant Kesra expédia à Badhan, qui commandait pour lui dans la province de Yemen, une dépêche conçue en ces termes : « J'apprends qu'il y a un certain homme d'entre les Koraïchites de La Mecque qui prétend se donner comme prophète ; faites-le venir devant vous, et tâchez de le ramener dans son bon sens, sinon, envoyez-moi sa tête. » Badhan écrivit au bas de cette lettre : « La victoire est fille de la prudence, » et il fit porter la missive à Mahomet par deux de ses gens. Quand ces messagers furent arrivés à Médine, ils se présentèrent devant le Prophète et, après lui avoir exposé le sujet de

leur visite, ils lui dirent : « Si vous vous soumettez, Badhan écrira au roi en votre faveur ; mais, si vous refusez d'obéir, vous êtes perdu. »

A ces paroles, le Prophète ne put retenir un éclat de rire ; puis, reprenant un air sérieux, il invita ces deux persans à faire profession de l'Islamisme. Dans ce moment les députés furent éblouis de la majesté qui éclatait sur le visage de l'apôtre de Dieu, et si pénétrés de respect et de crainte qu'ils tombèrent évanouis et faillirent rendre l'âme. Enfin, ayant recouvré leurs esprits, ils lui dirent : « Si vous ne voulez pas venir avec nous, donnez-nous au moins votre réponse par écrit. — Retirez-vous pour aujourd'hui, répondit l'apôtre de Dieu, et revenez demain matin. » Dans l'intervalle, il lui vint un messager du ciel : c'était l'ange Gabriel qui lui apporta l'heureuse nouvelle que Dieu avait suscité contre Kesra son propre fils Schiraouaïh (Siroës), qui l'avait tué. En effet, Kesra-Parwiz, qui durant le cours de son règne s'était illustré par tant de belles actions, en ternit l'éclat sur la fin de ses jours. Vaincu par le Kaïçar des Romains (l'empereur Héraclius), il montra autant de lâcheté contre les ennemis que de tyrannie à l'égard de son peuple. Les grands de sa cour, mécontents de voir leur vie et leur fortune livrées à la merci des caprices d'un vieillard obstiné, se saisirent de sa personne, l'enfermèrent sous des voûtes ténébreuses où il gardait ses trésors, et revêtirent des insignes de la souveraineté son fils Schiraouaïh, qui fut salué roi aux acclamations unanimes du peuple et de l'armée. Le nouveau prince commença son règne par un exécrable parricide. Il fit amener son père devant lui et lui tint ce discours : « Ne t'étonne pas

si je t'arrache la vie ; je ne fais en cela que suivre ton exemple, puisque tu as toi-même fait mourir ton père autrefois, après l'avoir aveuglé en passant sur ses yeux une lame de fer ardente. Si tu n'avais pas commis ce crime, ton fils ne t'imiterait pas aujourd'hui. » En disant ces mots, il le livra à ses gardes qui le tuèrent à coups de flèches.

Le lendemain matin, l'apôtre de Dieu fit venir les envoyés de Badhan et leur dit : « Le Seigneur, mon maître, a fait mourir cette nuit votre souverain. Il a suscité contre lui Schiraouaïh, son fils, qui l'a tué. Retournez auprès de Badhan, votre gouverneur, et informez-le de cet événement. » Les deux persans, extrêmement surpris, le prièrent de leur dicter cette étrange nouvelle, afin de la transmettre dans les mêmes termes au vice-roi de l'Yemen. Le Prophète fit ce qu'ils désiraient ; puis il ajouta : « Faites encore savoir, en mon nom, à votre maître, que ma religion et mon empire atteindront au faîte de grandeur où le royaume de Perse est parvenu, et que leurs limites s'étendront aussi loin que la plante des pieds de l'homme peut trouver un point d'appui. Dites-lui enfin qu'il se fasse musulman. » Quand ces envoyés furent de retour auprès de leur maître et qu'ils lui eurent fait un rapport fidèle de ce qu'ils avaient entendu, Badhan, rempli d'admiration, s'écria : « Si Mahomet est véritablement prophète, ce qu'il a dit doit être arrivé. « En effet, peu de temps après, Badhan reçut des lettres de Schiraouaïh lui-même, qui lui mandait son avénement à la couronne et la mort de son père, arrivée le jour que le Prophète avait marqué. Le roi lui prescrivait de ne pas donner suite à l'ordre de Kesra concernant Mahomet. L'accomplisse-

ment de cette prédiction porta la lumière dans l'esprit de Badhan; il fit alors profession de l'Islamisme, ainsi que tous les persans qui se trouvaient avec lui, et il envoya un exprès à l'apôtre de Dieu pour le lui annoncer. En récompense de cette conversion, le Prophète le maintint dans la vice-royauté de l'Yemen. Badhan jouit du gouvernement de cette province jusqu'à sa mort, qui arriva quatre mois avant celle de Mahomet.

Le second des princes de la terre que l'apôtre de Dieu invita à l'Islamisme, par le ministère d'un ambassadeur, fut Kaïçar, empereur de Constantinople (Héraclius), qui pour lors se trouvait à Émesse, en Syrie, où Dahia, fils de Holaïfa, lui présenta sa lettre. L'empereur la reçut avec beaucoup de respect et la lut très-attentivement. En voici le contenu :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux, Mahomet, fils d'Abd-Allah, apôtre de Dieu, à Héraclius, empereur des Romains, salut!

« La paix soit sur celui qui suit la voie de Dieu ! Je t'invite à embrasser la religion de l'Islamisme ; fais-toi musulman, et Dieu t'accordera une double récompense. Si tu restes sourd à ma voix, tu seras coupable du crime des païens. O peuple du Livre! réunissons-nous dans une même communauté de langage et de foi. N'adorons qu'un seul Dieu ; ne lui associons aucun être ; ne nous appelons pas les uns les autres seigneurs, au préjudice de Dieu. Si vous refusez de vous soumettre à notre religion, dites au moins et attestez que nous sommes musulmans. »

Lorsque l'empereur eut achevé cette lecture, il déposa la lettre avec beaucoup de respect sur son coussin ; puis, s'entretenant familièrement avec Dahia, il le questionna

sur l'apôtre de Dieu, sur sa religion et sur ses miracles. L'ambassadeur le satisfit sur tous les points et lui raconta particulièrement l'histoire de l'ascension nocturne dont le patriarche de Jérusalem, qui était présent à cette conférence, attesta la vérité. On assure que l'empereur Héraclius se fit musulman, mais qu'il n'osa pas faire publiquement profession de l'Islamisme, de crainte de perdre sa couronne. Quoi qu'il en soit, Kaïçar ne congédia l'ambassadeur qu'après l'avoir comblé de présents.

Le troisième que Mahomet invita à faire profession de l'Islamisme fut Makaoukas, seigneur de l'Égypte. Il avait été envoyé dans cette province par l'empereur Héraclius, en qualité d'intendant des impôts. Comme il était jacobite, il haïssait les Grecs ; mais il n'osait pas se déclarer ouvertement contre eux. Cependant il tranchait du souverain, et, depuis le siège de Constantinople par les Perses, il avait retenu le produit des impôts que l'Égypte devait à l'empire. C'est pourquoi, il craignait de tomber entre les mains de Kaïçar, qui l'eût fait mourir. L'ambassadeur que l'apôtre de Dieu lui envoya s'appelait Hateb, fils d'Abou-Baltaa. La lettre était conçue dans les mêmes termes que celle d'Héraclius. Makaoukas reçut Hateb avec honneur. Après avoir lu la lettre, il la fit toucher à sa poitrine ; ensuite il la mit respectueusement dans une boîte en ivoire sur laquelle il apposa son sceau ; puis il dicta en grec cette réponse que leur interprète écrivit en arabe :

« A Mahomet, fils d'Abd-Allah, Makaoukas, prince des Coptes.

« J'ai lu votre lettre. Quant à la proposition que vous

me faites d'embrasser votre religion, c'est une chose qui demande réflexion. Je savais déjà qu'il devait venir un nouveau prophète ; mais je croyais qu'il sortirait de la Syrie. Cependant j'ai reçu votre ambassadeur avec distinction. Je vous envoie en présent deux jeunes filles de noble extraction parmi les Coptes, une mule blanche et un âne blanc, avec des vêtements de fin lin d'Égypte, du miel exquis et du beurre délicieux. »

On voit, par cette réponse, que Makaoukas n'était pas éloigné de se faire musulman ; cependant il persista dans la religion chrétienne. Car, l'an XVII de l'Hégire, lorsque l'Égypte fut subjuguée sous le khalifat d'Omar, ce même Makaoukas, prince des Coptes, abandonna les Grecs ; il fit un traité avec Amrou, fils d'El-As, lieutenant d'Omar en Égypte, et obtint, moyennant le paiement d'un tribut, la liberté pour lui et pour les siens de professer la religion chrétienne. Des deux filles coptes que Makaoukas envoya au Prophète, l'une, qui s'appelait Schirin, resta toujours dans la condition de servante chez Mahomet ; l'autre, nommée Mariam, lui donna un fils appelé Ibrahim, qui mourut en bas âge. La mule avait nom Doldol et l'âne Yafour.

Le quatrième prince invité à l'Islamisme fut le grand Nadjaschi ou roi d'Abyssinie. Ce monarque avait fait déjà profession de l'Islamisme, dès l'an II de l'Hégire, entre les mains de Djafar, fils d'Abou-Taleb, un des compagnons du Prophète, qui s'était réfugié dans ses États avec d'autres musulmans, l'an cinquième de la mission prophétique. L'apôtre de Dieu n'ignorait pas sa conversion ; mais, pour rendre cette mission générale d'ambassadeurs plus solennelle en y comprenant un si

puissant souverain, il envoya au Nadjaschi, Amrou, fils d'Omaïa, qui lui remit cette lettre :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux. Mahomet, fils d'Abd-Allah, apôtre de Dieu, au Nadjaschi Aschama, roi d'El-Habasch (Abyssinie), salut.

« Je m'adresse à toi en louant Dieu, au-delà duquel il n'y a point de Dieu. Il est le roi, le saint, le pacifique, le fidèle, le protecteur, le fort, le géant, l'immense. Louange et gloire soient à Dieu, à qui nulle chose ne peut être associée ! J'atteste que Jésus, fils de Marie, est l'esprit de Dieu et son verbe, qu'il a fait descendre sur Marie, la vierge bienheureuse et sans péché. Elle a conçu Jésus : or, Dieu l'a créé de son esprit, et il a soufflé sur lui, comme il avait créé Adam et avait soufflé sur lui. Pour ce qui est de moi, je t'appelle au Dieu unique, qui n'a point de compagnon, sous l'obéissance duquel sont toutes les puissances. Crois donc en moi, suis-moi, et sois au nombre de ceux qui sont venus à moi ; car je suis l'apôtre de Dieu. Je t'ai déjà envoyé mon cousin Djafar, et, avec lui, quelques musulmans. Mets-les sous ta protection. Dépouille le faste et l'orgueil du trône. Je t'appelle, toi et tes armées, au service du Dieu très-haut. Je me suis acquitté du devoir de mon ministère en t'exhortant ; il ne me reste plus qu'à te voir céder à mon exhortation. Que la paix soit sur celui qui suit la direction divine ! »

Aussitôt que le Nadjaschi eut fait lecture de cette lettre, il l'appliqua sur ses yeux ; puis, descendant de son trône, il s'assit à terre, en signe d'une profonde humilité. S'étant relevé, il renouvela sa profession de foi musulmane en prononçant la formule ordinaire ; ensuite il dit :

« Plût à Dieu qu'il me fût permis d'aller trouver le Prophète pour confirmer mon serment et le ratifier en sa présence ! » Enfin, il se fit apporter une boîte en ivoire, dans laquelle il déposa les deux lettres qu'il avait reçues de l'apôtre de Dieu, en prononçant ces paroles : « L'Abyssinie sera heureuse aussi longtemps que ses peuples posséderont ces deux lettres. » Voici la réponse du Nadjaschi au Prophète :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux. A Mahomet, apôtre de Dieu, le Nadjaschi Ashama, fils d'Abhar, salut.

« La paix soit sur vous, ô apôtre de Dieu ! et la miséricorde et les bénédictions du Seigneur ! Il n'y a point de Dieu, sinon lui, qui m'a amené à l'Islamisme. J'ai reçu votre lettre, ô Prophète ! J'atteste et je jure, par le maître du ciel et de la terre, que tout ce que vous dites de Jésus est la vérité, et que Jésus lui-même ne pourrait rien ajouter à vos paroles. J'étais déjà pénétré de la doctrine contenue dans votre lettre, et j'atteste encore une fois que vous êtes véritablement l'apôtre de Dieu. J'ai prêté le serment d'obéissance à vous et à votre cousin, et j'ai renouvelé, entre ses mains, la profession solennelle de l'Islamisme, à Dieu, le seigneur des mondes. Je vous envoie, ô Prophète, mon fils Ariha, qui m'est plus cher que la vie ; et encore, si vous voulez que j'aille moi-même auprès de vous, j'obéirai, ô apôtre de Dieu, car j'atteste que vos paroles sont la vérité même. »

Le cinquième prince appelé à l'Islamisme fut Harith, fils d'Abou-Schamar, qui régnait sur une partie de l'Arabie, et dont les États s'étendaient jusqu'aux frontières de la Syrie, non loin de Damas. L'ambassadeur

était Schodja, fils de Ouahb, de la tribu des Beni-Açad. El-Harith reçut fort mal la lettre du Prophète et dit d'un ton de colère : « Je vais lui donner de mes nouvelles ! » Mais l'apôtre de Dieu, en apprenant cette menace, s'écria : « Que son royaume périsse ! »

Le sixième fut Houdha, fils d'Ali, roi du pays d'El-Yemama. L'envoyé était Salit, fils d'Amrou. Houdha était chétien. Il consentit à se faire musulman, mais sous la condition que le Prophète le désignerait pour son successeur. L'apôtre de Dieu, indigné de l'arrogance d'Houdha, appela sur lui la malédiction divine, et ce prince mourut quelques jours après.

Le septième fut Mondhar, fils de Saoua, prince de Bahreïn et tributaire du roi de Perse. El-Ola, des Beni-Hadraman, lui remit la lettre du Prophète. Ce roi se fit musulman avec tous ses sujets. Ses États comprenaient la totalité du territoire qui borde le golfe Persique entre Basra et Oman.

L

L'apôtre de Dieu est en butte aux maléfices des Juifs. — Prise de Khaïbar. — Le Prophète est empoisonné par une juive.

Vers le même temps, le Prophète eut beaucoup à souffrir par l'effet des enchantements dont les juifs firent usage contre lui. Depuis près d'un an, il était devenu maigre, pâle, défait. On le voyait dépérir ; la force des charmes magiques avait affecté ses sens et altéré sa mémoire. Cependant les juifs, voyant que les sortiléges n'opéraient pas assez promptement, s'adressèrent à un

homme de leur nation nommé Lobaïd, fils d'El-Asam, fameux magicien, et lui comptèrent trois pièces d'or, pour qu'il fît mourir Mahomet par ses maléfices. Ce juif avait des filles très-habiles dans cet art infernal. Elles composèrent un charme si efficace, que le Prophète, en moins de trois jours, tomba dans un état de langueur et d'assoupissement extraordinaire. Vaincu par la force du mal, il fut accablé d'un profond sommeil, pendant lequel il vit deux anges qui s'entretenaient de lui. « Il est malade par l'effet d'un sortilége, dit l'un. — Et qui l'a enchanté, répondit l'autre ? — C'est, reprit le premier, Lobaïd, fils d'El-Asam, le juif. Voici comment il a composé ce charme : Il a pris une boucle de cheveux coupée à une femme fortement éprise d'un homme ; puis, tressant cette boucle avec la corde d'un arc et y faisant plusieurs nœuds, il l'a placée sous une petite figure en cire qui ressemble au Prophète, et il a caché le tout au fond du puits de Dharouan. » L'apôtre de Dieu, s'étant éveillé en sursaut, prit avec lui quelques-uns de ses compagnons et alla droit au puits. L'eau de ce puits avait été avant ce temps-là épaissie et comme coagulée avec du bois de troëne ; mais Eblis, le prince des démons, lui avait rendu sa liquidité. Un homme y descendit, en puisa toute l'eau et trouva, au fond, une petite figure de cire représentant l'apôtre de Dieu, dans laquelle on avait piqué des aiguilles ; au-dessous, était une corde d'arc en boyau, tressée avec des cheveux et nouée de onze nœuds.

Dans ce moment, l'ange Gabriel descendit du ciel, apportant les deux sourates du Coran qu'on appelle « *les deux amulettes* » ou les préservatifs contre les enchantements, et qui contiennent ensemble onze versets,

nombre égal à celui des nœuds du maléfice composé par Lobaïd. A mesure que l'ange récitait un des versets, un nœud se défaisait de lui-même ; à chaque aiguille qu'il retirait de l'effigie, on voyait couler de l'eau du simulacre de cire. Cependant, le Prophète se sentait soulagé de plus en plus, jusqu'à ce que, le onzième nœud étant défait, il se trouva comme un homme débarrassé des liens qui l'auraient tenu garotté, et il se vit enfin entièrement délivré de son mal. Alors Gabriel prononça ces paroles : « En vertu de cette amulette, je te dégage présentement, et je te prémunis contre tous les charmes, les enchantements et les prestiges des sorciers. » Après cela, l'apôtre de Dieu ordonna que ces instruments de maléfices fussent profondément cachés en terre. On assure que le magicien fut mis à mort par l'ordre de Mahomet; d'autres disent que le Prophète lui pardonna. L'apôtre de Dieu, depuis son retour de Hodaïbia, demeura à Médine le reste du mois de Dhoul-Hadja jusqu'à la moitié de celui de Moharram. Étant bien rétabli des suites de l'enchantement, il tourna toutes ses pensées contre les juifs, ses irréconciliables ennemis, qui étaient encore trop puissants, et il se prépara à leur faire une guerre d'extermination.

Les juifs, après les grandes pertes que le Prophète leur avait fait essuyer, s'étaient rassemblés de tous côtés dans le territoire de Khaïbar, où ils avaient formé une confédération puissante et s'étaient retranchés, tant dans la ville même, que dans un grand nombre de châteaux qui flanquaient cette place. Khaïbar était une petite ville fort ancienne, bien défendue par son assiette et par de hautes murailles, à six journées environ au nord-est de

Médine. Le pays était fertile en palmiers et en terres labourables. L'apôtre de Dieu, ayant résolu d'en chasser les juifs, emmena avec lui quatorze cents fantassins et deux cents cavaliers. Omm-Salama fut choisie parmi ses femmes pour l'accompagner dans cette expédition. Lorsqu'il fut arrivé en vue de Khaïbar, il se tourna vers les siens et leur dit : « Doublez le pas, » et en même temps, il fit cette prière : « O Dieu ! seigneur des cieux et de tous ceux qu'ils couvrent ! O seigneur des terres et de tous ceux qu'elles soutiennent ! O seigneur des démons et de tous ceux qu'ils induisent en erreur ! O seigneur des vents et de tous ceux qu'ils dissipent et dispersent ! Nous te supplions qu'il te plaise de nous donner le bien de cette ville, le bien de ses habitants et tout le bien de ce qui en dépend. Nous nous réfugions vers toi, te priant de nous préserver de son mal, du mal de ses habitants et du mal de tout ce qui lui appartient. » Par le bien, le Prophète entendait parler de la promesse que Dieu lui avait faite, lorsqu'il lui dit, pendant le séjour à Hodaïbia : Dieu vous promet de grandes dépouilles. Par le mal, il craignait surtout les maléfices des juifs, dont il venait de ressentir de si funestes effets.

Après avoir fait cette prière, le Prophète se tourna une seconde fois vers ses gens : « Avancez, leur cria-t-il, au nom du Seigneur ! » Lorsque les musulmans furent parvenus tout près de Khaïbar, ils s'arrêtèrent enfin et dressèrent leurs tentes dans un lieu hérissé de pierres, appelé Mansala, où l'apôtre de Dieu, après s'être reposé la première heure de la nuit, dit la prière de surérogation ; ensuite, il fit les circuits sacrés autour d'une roche. C'est là qu'il fit la prière durant tout le temps

qu'il resta campé devant Khaïbar. On y voit aujourd'hui une mosquée qui est un digne objet de vénération pour les fidèles.

Cependant les juifs de Khaïbar ne s'étaient point aperçus de l'arrivée du Prophète : il les surprit lorsqu'ils étaient encore plongés dans un profond sommeil, quoique leurs espions n'eussent rien négligé pour pénétrer ses desseins et observer ses mouvements, et qu'il se fût même répandu un bruit sourd de son départ de Médine. Le lendemain, de grand matin, voyant que tout était tranquille, et n'apprenant aucune nouvelle des ennemis, Mahomet s'avança, à la tête d'un détachement, jusqu'au château de Naïm, qu'il emporta au premier assaut. De là, il alla investir celui de Nataa, qui appartenait à Asab, fils de Moad. Il en fit le tour à cheval et ordonna les dispositions nécessaires pour l'attaquer. Il renfermait une assez forte garnison. Dès le matin, les travailleurs sortirent de la place, chargés de pics, de pelles et de paniers, pour achever quelque ouvrage des fortifications. Ils allaient donner dans le détachement du Prophète, lorsque, l'ayant aperçu, ils s'arrêtèrent tout court; puis, ils coururent se réfugier dans l'intérieur du château, en criant : « Voici Mahomet avec son armée, » en laissant leurs outils pour se sauver plus vite. Aussitôt, le Prophète fit entendre le cri : Allah Akbar (Dieu est grand), et ajouta : « Khaïbar tombera devant nous, puisque les ennemis nous fournissent eux-mêmes des outils pour en saper les murs. » En effet, l'apôtre de Dieu, voyant ces instruments de ruine et de désolation, en tira le présage que la ville serait détruite.

L'apôtre de Dieu avait déployé deux étendards, dont

l'un s'appelait l'aigle noir, l'autre le soleil ; d'où les juifs avaient compris qu'il s'agissait d'une guerre d'extermination. C'est pourquoi, ils avaient eux-mêmes coupé leurs palmiers, au nombre de quatre cents, et dévasté tous les environs de Nataa, pour ôter aux musulmans les moyens de subsister. En effet, les assiégeants eurent beaucoup à souffrir de la faim et d'autres incommodités. Ils vinrent un jour se plaindre au Prophète qui, touché de leurs souffrances, fit cette prière : « O Dieu ! tu connais l'état déplorable où ils sont réduits. Je ne puis les soulager dans leur détresse ; ouvre-nous donc, par une prompte victoire, ce château qui est plein de provisions et de toutes sortes de viandes grasses. » La prière du Prophète fut exaucée ; car Dieu leur ouvrit le château d'Asab, fils de Moad. On y trouva en abondance toutes sortes de munitions de guerre et de bouche. Djaber, qui était présent à l'inventaire qu'on en dressa, en donne le détail : « Nous trouvâmes, dit-il, dans le château d'Asab, fils de Moad, de grands magasins qui renfermaient une quantité incroyable d'orge, de dattes, d'huile, de miel et de viandes. Il y avait de grands troupeaux de bœufs, de moutons et d'ânes. On y voyait un amas prodigieux d'armes et de machines de guerre, comme si les juifs se fussent attendus à soutenir un siège de cent ans. » El-Oukadi ajoute qu'on apporta au Prophète une grande peau de chameau pleine de colliers, de bracelets, de boucles d'oreille, le tout en or, outre une grande quantité de perles et d'émeraudes.

L'apôtre de Dieu mit ensuite le siège devant la citadelle de Khaïbar, qui avait nom El-Kamous. C'était une place très-forte par sa situation, car elle était bâtie sur

un roc de difficile accès. Celui qui y commandait était Kenâna, fils d'El-Rabi, le plus riche et le plus puissant de toute la nation. On lui donnait le titre de roi des juifs. Il y avait rassemblé tous ses trésors et était résolu à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Kenâna avait ajouté plusieurs ouvrages à ce poste déjà presque imprenable par sa position Il fallut donc l'assiéger dans les formes. On fit avancer les béliers et les autres machines de guerre pour battre les remparts; après plusieurs jours de tranchée ouverte, on pratiqua enfin une brèche où il se donna de vifs assauts, qui furent vaillamment soutenus par les assiégés. Le Prophète s'y trouva en personne pendant plusieurs jours, pour encourager par son exemple ses soldats à bien faire. Il faillit plus d'une fois y perdre de la vie, en s'exposant sans ménagement sur les points où il y avait le plus de danger. Mais, comme le siège tirait en longueur, il fit cesser les attaques pendant un jour ou deux, pour donner quelque repos à ses troupes fatiguées.

Dans cet intervalle, Abou-Bekr, voulant se signaler par son courage, saisit le drapeau de son propre mouvement, et, se faisant suivre de quelques braves, il monta sur la brèche et combattit avec ardeur; mais il fut repoussé et obligé de battre en retraite. Omar, prenant à son tour le drapeau, s'avança vers le rempart et combattit avec plus de vigueur encore; mais il fut contraint de se retirer, sans avoir eu un meilleur succès qu'Abou-Bekr. Il en vint rendre compte à l'apôtre de Dieu. Le Prophète dit alors tout haut : « Demain on donnera le drapeau à un homme qui aime Dieu et son apôtre, et qui, réciproquement, est aimé de Dieu et de son apôtre ; à un homme

intrépide qui ne sait ce que c'est que de fuir. Il prendra l'étendard à la place de ces gens-ci, et Dieu nous donnera par là la victoire. » Le matin étant donc venu, les musulmans s'assemblèrent en grand nombre devant la tente de l'apôtre de Dieu ; ils avançaient la tête pour voir qui serait cet homme à qui le drapeau serait confié, et chacun des plus braves parmi les mohadjériens et les ansariens espérait être celui à qui le Prophète ferait un si grand honneur.

Alors l'apôtre de Dieu, sortant de sa tente, demanda : « Où est Ali, fils d'Abou-Taleb ? » Quelqu'un ayant répondu qu'Ali avait mal aux yeux, Mahomet commanda qu'on le lui amenât. Salama, fils d'El-Akoua, alla sur-le-champ trouver Ali, et, le prenant par la main, il l'amena devant le Prophète, les yeux couverts d'un bandeau. L'apôtre de Dieu souleva les compresses, passa de sa salive sur les yeux d'Ali, et, après avoir fait une prière à Dieu, il le guérit profondément, en sorte qu'Ali ne sentit plus aucune douleur et qu'il ne resta pas la moindre trace du mal. Le Prophète lui remit le drapeau qu'Ali reçut en sautant de joie. Il était alors revêtu d'une robe rouge ; le Prophète lui fit endosser, par-dessus, une cuirasse de fer. Il le ceignit d'un sabre qu'on appelait Dhoul-Fakar (le perçant) ; puis, lui faisant tourner le visage du côté du château : « Marche, dit-il, d'un pas tranquille, jusqu'à ce que tu arrives aux retranchements des ennemis. Là, tu appelleras les juifs à l'Islamisme. Tu leur feras connaître ce qu'ils doivent croire de la vérité de Dieu, et tu leur donneras la formule de la profession de foi. Oui, je te jure que si Dieu, par ton entremise, met un seul homme dans la voie droite, ce sera plus avantageux pour

toi que si tu possédais les brebis les plus grasses du troupeau. — Je combattrai contre eux, répondit Ali, jusqu'à ce qu'ils se convertissent et qu'ils deviennent semblables à nous. »

En prononçant ces paroles, Ali s'élança vers la brèche avec une troupe d'élite et planta son drapeau sur un monceau de décombres. Un juif qui, du haut d'un rempart, le vit approcher, lui cria : « Qui es-tu ? — Je suis, répondit-il, Ali, fils d'Abou-Taleb. — Eh bien ! reprit le juif, venez donc nous trouver, vous autres, si vous en avez la hardiesse ! Car, pour moi, j'en jure par Moïse, je ne descendrai pas. Comment ! vous êtes encore là-bas ! » Ali, en effet, resta ferme dans ce poste, jusqu'à ce que Dieu, par son courage, l'eût rendu maître de la forteresse. Le premier juif qui eut assez de résolution pour sortir du château fut El-Harith, frère de Marhab. Il était suivi d'un gros de ses camarades ; dans la chaleur de la première attaque, il tua deux musulmans. Mais Ali le renversa mort dans la poussière. Marhab, voyant son frère tué, accourut accompagné d'une troupe des siens : c'était le lieutenant du château sous l'autorité du prince Kenâna. Les historiens le représentent comme un géant. Il n'y avait point, parmi les juifs de Kaïbar, d'homme plus fort ni plus hardi. Il était armé, ce jour-là, d'une double cuirasse ; il était ceint de deux épées ; il avait la tête enveloppée de deux turbans couverts d'un casque, au cimier duquel brillait un diamant de la grosseur d'un œuf. La lance qu'il tenait à la main était en forme de trident. Ce guerrier avait un aspect si terrible, qu'aucun musulman n'osait soutenir ses regards. Ali fut le seul qui ne craignit pas de s'avancer contre lui. Marhab, le regardant d'un

œil de mépris, lui dit : « Tu ignores donc que je suis Marhab, le plus redoutable des guerriers ! — Et moi, répondit Ali, je suis celui que ma mère appela, à ma naissance, El-Haïdara (lion robuste). Je vous mesurerai de mon sabre à la grande mesure nommée Sandara, et je vous taillerai tous en pièces. »

Suivant une tradition, Marhab avait vu en songe un lion se jeter sur lui et le déchirer. Dieu révéla ce songe de Marhab à Ali ; ce dernier y fit allusion pour intimider son adversaire. Quoi qu'il en soit, le combat s'engagea entre eux. Marhab voulut porter un coup à Ali ; mais celui-ci, plus leste, le prévint ; ayant levé son sabre, il en frappa la tête de Marhab avec tant de vigueur, qu'il partagea non-seulement le bouclier dont le juif s'était couvert, mais encore son casque orné d'un diamant et son double turban, et lui fendit le crâne jusqu'à la mâchoire. Marhab, abattu par ce coup terrible, tomba lourdement. Ali fondit ensuite comme un lion sur les juifs et renversa tout ce qui se trouva sous sa main. Les autres rentrèrent en désordre dans la forteresse, où les musulmans les poursuivant, le sabre dans les reins, entrèrent pêle-mêle avec eux et se rendirent maîtres de la place, après dix jours de siège. Ali, dans la chaleur de la poursuite, fit preuve d'une force prodigieuse. Abou-Rafe, affranchi de l'apôtre de Dieu, témoin oculaire de ce trait, le raconte ainsi : « Nous accompagnions Ali, lorsque l'apôtre de Dieu l'envoya contre la citadelle de Khaïbar. La garnison fit une sortie ; mais elle fut repoussée, et pendant qu'Ali poursuivait les assiégés, un juif le frappa d'un coup qui abattit son bouclier, à l'entrée même de la forteresse. Aussitôt Ali, saisissant la porte

du château, l'arracha de ses gonds, s'en servit pour sa défense et ne cessa de la tenir qu'il ne se fût emparé de la place. Alors il la laissa tomber de sa main. J'ai essayé, avec sept hommes, de remuer cette porte massive, sans pouvoir seulement l'ébranler. » Quand on parlait depuis à Ali de ce prodige de vigueur, il répondait modestement : « J'ai enlevé la porte du château de Khaïbar, mais c'est à l'aide d'une vertu divine, et non par la force de mon corps. »

Parmi les captives que fit l'apôtre de Dieu dans ce château d'El-Kamous, on remarquait la belle Safia, fille de Hoiaï, fils d'Akhtab, le juif, qui avait été égorgé par l'ordre du Prophète avec les autres Beni-Koraïzha. Elle était femme de Kenâna, le roi des juifs. On dit que, pendant le siège, elle eut un songe dans lequel elle vit le soleil qui descendait du ciel et venait se reposer sur son sein. Elle raconta ce songe à son époux. « Par Dieu ! s'écria celui-ci, je vois que tu ne voudrais point d'autre mari que ce chef qui est venu camper contre nous. » En disant ces mots, il lui porta du revers de la main un coup si violent qu'il lui meurtrit un œil. Lorsqu'elle fut faite prisonnière, l'apôtre de Dieu la destina à être sa femme, et Safia, ayant embrassé l'Islamisme, il lui donna pour dot sa liberté. L'apôtre de Dieu fit venir Kenâna en sa présence et lui demanda où étaient cachés ses trésors ; car ce prince avait eu sous sa garde toutes les richesses de Beni-Nodhaïr et d'Aboul-Hakik, et on parlait d'une chambre remplie d'or, d'argent, de bijoux, de perles et de pierres précieuses. Kenâna soutint qu'il n'avait plus rien de tout cela. « O Aboul-Kacem! dit-il, nous avons été contraints de nous défaire de toutes nos

richesses dans les divers accidents de la mauvaise fortune ; je vous jure qu'il ne nous reste plus rien. — Prenez garde, lui dit l'apôtre de Dieu ; si nous découvrons ce trésor chez vous, il vous en coûtera la vie. » Kenâna répondit qu'il y consentait. Alors, un juif qui se trouvait là trahit son maître en faisant connaître le lieu où il soupçonnait que le trésor était caché. « J'ai vu, dit-il, le roi se promener tous les matins autour de cette masure. » On alla aussitôt fouiller d'après cette indication, et on trouva une partie du trésor ; quand au reste, Kenâna ne voulut jamais le découvrir. En conséquence, le Prophète le livra à Zobeïr pour qu'il arrachât, par la force des tourments, à ce juif, le secret qu'il s'obstinait à garder. En exécution de cet ordre, Zobeïr, ayant fait étendre par terre Kenâna, lui appliqua sur la poitrine un instrument à faire du feu, et agita avec tant de violence les deux pièces de bois dont cet instrument se composait, que le patient en perdit connaissance. Mais les tourments de la question n'avaient pu tirer de lui aucun aveu ; le Prophète le mit entre les mains de Mohammed, fils de Salama, qui lui abattit la tête d'un seul coup, pour venger la mort de son frère Mahmoud que Kenâna avait tué en jetant sur lui une énorme pierre du haut des murs.

Après cette importante expédition, Dieu ouvrit à son apôtre les châteaux appelés Kalaat-el-Zobeïr, Hesn-Obba et Hesn-el-Bara. Comme il n'en restait plus que deux, le château d'El-Ouatih et celui d'El-Salalem, les habitants, se voyant menacés d'une ruine inévitable, offrirent de se rendre à discrétion, pourvu qu'on leur laissât la vie, ce que le Prophète accorda. Sur ces entrefaites,

l'apôtre de Dieu avait envoyé Mohaïssa, fils de Massoud, à la ville de Fadac, pour en inviter les habitants à embrasser l'Islamisme. Mais, pendant qu'ils délibéraient sur cette proposition, arriva la nouvelle de la reddition des deux derniers châteaux. Ils se déterminèrent donc à obéir au Prophète, à qui ils envoyèrent des députés, offrant de se soumettre, à la condition qu'ils conserveraient la moitié des revenus de leurs terres. Cette proposition fut acceptée.

Enfin les habitants de la ville Khaïbar songèrent pareillement à faire leur soumission. Ils avaient abandonné l'espérance de résister plus longtemps, après avoir perdu leur propre citadelle, avec toutes les forteresses qui couvraient la ville et qui avaient été reçues à composition. Ils demandèrent donc à capituler, priant l'apôtre de Dieu de partager avec eux par moitié leurs richesses et leurs domaines, et offrant de continuer à cultiver leurs terres, parce qu'ils étaient plus exercés à l'agriculture que les Musulmans. Le Prophète leur accorda la paix à ces conditions, mais avec cette restriction qu'ils ne feraient point de résistance, quand il lui plairait de les chasser du pays. En vertu de ce traité, les juifs de Khaïbar continuèrent d'habiter le territoire de la patrie sans être inquiétés, jusqu'au temps du khalifat d'Omar, qui enfin les en bannit pour toujours. Cependant Omar racheta la moitié de la ville et des châteaux dont les juifs étaient restés possesseurs par le traité que Mahomet avait fait avec eux; quant aux terres, il leur en assigna l'équivalent en Syrie. La raison de ce bannissement est fondée sur le souvenir qu'Omar avait conservé de ces paroles du Prophète dans sa dernière maladie : « Ne permettons

pas qu'il y ait, dans toute l'étendue de la péninsule arabique, deux religions rivales. » C'est pour cela qu'il n'eût pas souffert, en Arabie, d'autre loi que celle du Coran. La prise de Khaïbar eut lieu au mois de Safar de la septième année de l'Hégire. L'expédition avait duré plus d'un mois.

C'est pendant cette guerre qu'arriva l'empoisonnement de l'apôtre de Dieu. Tandis que le Prophète était dans le château d'El-Kamous, qu'il venait de prendre et où il se croyait en pleine sûreté, Zaïnab, sœur d'El-Harith et de ce Marhab qu'Ali avait tué si glorieusement, entreprit de venger la mort de ses frères. Elle mit du poison dans une brebis rôtie qui devait être servie sur la table du Prophète ; elle avait eu soin d'en glisser une dose plus forte dans l'épaule que dans les autres endroits, parce qu'elle avait appris des serviteurs de l'apôtre de Dieu que c'était le morceau qu'il aimait de préférence. Elle plaça devant lui cette viande rôtie. Le Prophète en coupa une tranche, en mit un morceau dans sa bouche et le pressa sous sa dent ; mais il ne l'avala pas. Baschar, fils d'El-Bara, qui était assis à côté de lui, en prit aussi une bouchée et la mangea. Le Prophète, ayant trouvé un goût repoussant au morceau qu'il avait pris, le rejeta aussitôt et prévint les convives, en disant : « Ne touchez pas à ce mets ; cette brebis m'avertit qu'elle est empoisonnée. » Quant au malheureux Baschar, qui en avait mangé une seule bouchée, le poison opéra avec tant de violence que son visage devint tout-à-coup plombé et prit une couleur livide. Il tomba dans d'affreuses convulsions ; tous ses membres se raidirent, et il expira dans des souffrances inouïes.

Pour détourner l'effet du poison, l'apôtre de Dieu se fit appliquer des ventouses aux épaules. Il ordonna de jeter au feu la brebis, afin qu'elle fût réduite en cendres; puis, ayant fait venir Zaïnab : « Misérable, lui dit-il, qui t'a portée à commettre ce crime ? » Cette femme répondit sans se troubler : « J'ai ouï dire à mes compatriotes que rien ne vous est caché. C'est pourquoi j'ai dit en moi-même : S'il est roi, nous serons délivrés de sa tyrannie, et s'il est prophète il saura bien éviter le danger. » L'apôtre de Dieu lui pardonna ; d'autres disent pourtant qu'il la livra aux parents de Baschar qui la tuèrent. Le Prophète ne survécut que trois ans à cet accident. Plus tard, dans la maladie dont il mourut, il dit à la mère de Baschar, qui était venue le visiter : « Hélas ! cette bouchée de Khaïbar, qui a été si funeste à ton fils, n'a jamais cessé de me faire souffrir ; mais voici le moment où je sens se briser les veines de mon cœur. »

LI

Partage de la dépouille des Juifs. — Les musulmans qui étaient restés en Abyssinie reviennent auprès du Prophète. — L'apôtre de Dieu épouse Safia. — Prise de Ouadi-el-Kora, dernière place des juifs en Arabie. — Mahomet épouse Omm-Habiba. — Diverses expéditions de ses lieutenants.

L'expédition de Khaïbar étant ainsi terminée, l'apôtre de Dieu fit rassembler tout le butin. Il le divisa en six portions égales, dont il mit à part la moitié, tant pour son propre usage, que pour subvenir aux frais du pèle-

rinage de La Mecque qu'il devait accomplir cette année même, au mois de Dhoul-Kâada, aux termes du traité conclu à Hodaïbia avec les Koraïchites. Il en distribua l'autre moitié entre les musulmans, assignant deux parts à chaque cavalier. Tous les soldats furent richement partagés, et les dépouilles des juifs se trouvèrent si considérables qu'il resta encore de quoi donner à ceux qui surviendraient. En effet, Djafar, fils d'Abou-Taleb, étant arrivé en ce moment d'Abyssinie avec le reste des musulmans qui s'étaient réfugiés dans ce pays, l'apôtre de Dieu, du consentement de l'armée, fit part à son neveu et à ses compagnons du butin fait sur les juifs de Khaïbar. On dit que le Prophète ressentit tant de joie du retour de Djafar, qu'après avoir embrassé avec effusion ce fils d'Abou-Taleb, il lui dit : « Je ne sais ce qui me rend le plus heureux, de la prise de Khaïbar, ou de ton arrivée. » Quant aux dépouilles de la ville de Fadac, c'est-à-dire, la moitié de tous les biens des habitants et du revenu de leurs terres, elles ne furent point partagées, parce qu'elles appartenaient en propre à l'apôtre de Dieu, comme s'étant rendu maître seul de la place, par composition, sans que les musulmans eussent fait avancer contre cette ville ni chevaux ni chameaux. Le nombre des fidèles qui obtinrent l'honneur du martyre dans cette expédition fut de vingt environ.

Après le partage du butin, l'apôtre de Dieu se mit en marche pour revenir à Médine, et l'armée campa dans un lieu appelé El-Sahba. Ce fut là que le Prophète célébra ses noces avec Safia, qui était de la tribu d'Aaron. Il demeura trois jours en cet endroit, et fit, à l'occasion de son mariage, un festin splendide auquel il invita ses

plus intimes amis. Safia demeura avec le Prophète trois ans et quelques mois; elle mourut, l'an L de l'Hégire, sous le khalifat de Moawiah.

Au mois de Djomada-el-Tani, l'apôtre de Dieu sortit de Médine pour aller attaquer Ouadi-el-Kora, qui était la dernière place occupée par les juifs en Arabie. Ouadi-el-Kora (vallée des bourgs) était ainsi appelée à cause du grand nombre de bourgades et de villages dont cette vallée était remplie. Elle était à six ou sept journées de Médine. Les juifs, informés de la marche du Prophète, s'avancèrent à sa rencontre pour le combattre. L'apôtre de Dieu s'arrêta devant eux et les invita à embrasser l'Islamisme; mais ils refusèrent de prêter l'oreille à ses exhortations. C'est pourquoi il les attaqua si vivement qu'il en tua dix et mit le reste en fuite. Il poursuivit les fuyards jusque sous les murs de leur principale bourgade et les y assiégea. Après quatre jours de tranchée ouverte, la place se rendit. Les Musulmans y firent un butin considérable et revinrent chargés de richesses. Durant ce siège, il arriva un accident étrange. Un serviteur du Prophète, jeune homme appelé Modgam, fut atteint d'une flèche sans qu'on pût savoir d'où le coup était parti. Il tomba raide mort; ses compagnons s'écrièrent: « Oh! qu'il est heureux! il va droit au paradis. » Mais l'apôtre de Dieu, entendant ces paroles, leur dit: « Non, non, il n'en est pas ainsi; j'en jure par Celui qui tient dans ses mains l'âme de Mahomet! l'habit dont Modgam est vêtu va être consumé dans le feu de l'enfer; car il l'a dérobé du butin fait à la prise de Khaïbar. Tout ce qu'il a sur lui sera brûlé avec son corps. » Les juifs qui habitaient la ville de Yetama, ayant appris la catastrophe de

leurs voisins, vinrent faire leur soumission au Prophète et s'engagèrent au paiement d'un tribut.

L'apôtre de Dieu, étant de retour à Médine, au mois de Redgeb, consomma son mariage avec Omm-Habiba, fille d'Abou-Sofian, chérif de La Mecque. Omm-Habiba était veuve d'Abd-Allah, fils de Djahasch. Elle avait accompagné son mari, lorsqu'il s'était retiré en Abyssinie avec les autres musulmans réfugiés, et elle était accouchée, dans ce pays, d'une fille qui fut appelé Habiba, d'où lui était venu le surnom de Omm-Habiba, mère de Habiba, car son nom propre était Ramla. Abd-Allah, son mari, s'était fait chrétien plus tard et avait terminé ses jours en Abyssinie. Aussitôt que l'apôtre de Dieu avait été informé de la mort d'Ab-Allah, il avait envoyé Amrou, fils d'Ommaïa, au Nadjaschi d'Abyssinie, pour remettre à ce prince une lettre dans laquelle il le priait de le marier par procuration, lui Mahomet, avec Omm-Habiba, veuve d'Abd-Allah. Il lui redemandait aussi tous les musulmans réfugiés dans ses États.

Le Nadjaschi s'empressa de satisfaire au désir du Prophète. Il célébra le mariage avec une pompe extraordinaire. Celui qui épousa Omm-Habiba au nom de l'apôtre de Dieu fut Khâleb, fils de Saïd, fils d'El-As, fils d'Ommaïa. Le roi, assis sur son trône, prononça ces paroles en réunissant les époux : « Louange soit à Dieu, le roi, le saint, le pacifique, le fort, le géant, l'immense ! J'atteste qu'il n'y a point de Dieu que Dieu, et que Mahomet est son serviteur et son apôtre ; j'atteste que c'est lui dont Jésus, fils de Marie, à qui Dieu donne sa bénédiction et accorde le salut, a prédit et annoncé la venue. L'apôtre de Dieu m'a écrit de le

marier avec Omm-Habiba, fille d'Abou-Sofian; c'est pourquoi je les unis ensemble, et de plus, je donne à l'épousée, pour sa dot, quatre cents pièces d'or. » En disant ces mots, il compta la somme en présence de tout le peuple, et il ajouta à cette libéralité des présents d'une magnificence royale destinés à l'apôtre de Dieu.

Omm-Habiba était arrivée en Arabie après la reddition de Khaïbar, avec Djafar et les autres musulmans réfugiés. Elle avait alors un peu plus de trente ans. Elle demeura avec le Prophète trois ans et quelques mois. Cette épouse de l'apôtre de Dieu mourut à Médine, l'an XLIV de l'Hégire, sous le khalifat de Moawiah. Merouan, fils d'El-Haram, fit la prière pour elle. Quelques-uns prétendent qu'elle finit ses jours en Syrie, et qu'on voit son sépulcre à Damas, avec celui d'Omm-Salama.

Quand on apprit ce mariage à La Mecque, Abou-Sofian, père de la nouvelle épouse, en ressentit un violent dépit et laissa échapper des paroles railleuses sur la vivacité des passions du Prophète. Le Coran parle de cette union comme d'une alliance qui devait être contractée entre les deux plus grands ennemis. Il s'exprime ainsi: « Peut-être arrivera-t-il que Dieu établira une amitié entre vous et ceux que vous tenez pour ennemis; car Dieu est puissant, il pardonne, il est miséricordieux. »

Après ce mariage, l'apôtre de Dieu se reposa de ses fatigues militaires. Il demeura à Médine le reste de cette année, jusqu'au mois de Dhoul-Kaada; mais, dans cet intervalle, il employa ses lieutenants à diverses expéditions. Le premier fut Omar, fils d'El-Kettab; il l'envoya avec un parti de trente soldats contre la tribu des Beni-Haouan qui habitaient Torba, canton dépendant du

territoire de La Mecque. Mais ceux-ci, ayant eu nouvelle de son approche, prirent la fuite. Au mois de Schaaban, Abou-Bekr marcha contre les Beni-Kelab, dans le district de Fazara. Plus heureux qu'Omar, il surprit les ennemis, en tua une partie et dispersa le reste. Dans le cours du même mois, Baschar, fils de Saad, ansarien, partit avec trente hommes pour aller attaquer les Beni-Morra, dans le territoire de Fadac ; mais il eut le malheur de tomber dans une embuscade, où il perdit un grand nombre de ses gens. Au mois de Ramadhan, l'apôtre de Dieu envoya Gâleb, fils d'Abd-Allah, avec cent trente hommes à Monia, dans la province de Nedj, à trente-six parasanges de Médine. Cette expédition était dirigée contre les Beni-Aoual et les Beni-Abd. Gâleb tomba sur eux à l'improviste, tua les principaux de leurs tribus, et fit un grand butin de chameaux et de moutons qu'il emmena à Médine. Au mois de Schaoual, Baschar, fils de Saad, ansarien, le même qui avait échoué dans son expédition contre les Beni-Morra, fit une campagne plus heureuse dans l'Yemen et dans le pays de Djabar, à la tête de trois cents hommes, contre diverses tribus qui avaient réuni leurs guerriers pour faire une irruption sur les terres de Médine. Au bruit de sa marche, les ennemis prirent la fuite ; mais ils n'eurent pas le temps d'emmener leurs troupeaux dont les musulmans s'emparèrent. Baschar fit deux prisonniers qu'il présenta à l'apôtre de Dieu ; ces deux hommes devinrent musulmans.

Vers la même époque, le Prophète envoya une lettre à Djabala, fils d'El-Aiham, le dernier prince des Gassanites, qui régnait au pays de Tadmor (Palmyre), pour l'inviter à embrasser la foi musulmane. Ce cheïk se

convertit et écrivit à l'apôtre de Dieu, afin de lui en donner l'assurance. Il persévéra dans la profession de l'Islamisme jusqu'au temps du khalifat d'Omar où, par suite d'un violent dépit, il apostasia. Voici comment cet événement est rapporté. « Djabala était venu à La Mecque, et faisait les circuits sacrés autour de la Caâba avec les autres pèlerins, lorsqu'un Fazarite, le saisissant par le bras, le tira avec violence hors des rangs, on ne sait pourquoi. Djabala, outré de cet affront, lança au Fazarite un coup de poing qui lui meurtrit le visage et en fit jaillir le sang. Le blessé ayant demandé satisfaction à Omar, le khalife fit venir le cheïk devant lui et lui ordonna de choisir entre ces deux sortes de réparation, ou de demander humblement pardon à l'offensé, ou de subir la peine du talion. Djabala, choqué d'une telle sentence et ne pouvant se résigner à aucun de ces deux partis, s'enfuit à Constantinople, où il apostasia et se fit chrétien. Prions Dieu de nous préserver d'un si grand malheur et d'un crime aussi énorme ! »

Cette même année, mourut Schiraouaïh (Siroës), roi de Perse, qui avait tué son père et fait massacrer dix-sept de ses frères. C'était un prince de mœurs très-corrompues et d'une cruauté exécrable. Il fut attaqué de diverses maladies, et il expira dans d'affreux tourments, après huit mois de règne.

LII

Le Prophète manque à la foi conjugale. — Il en est personnellement absous, en vertu d'une disposition expresse du Coran.

Vers la fin de cette année, on vit arriver les présents annoncés au Prophète par la lettre de Mokaoukas, prince d'Alexandrie et d'Égypte. Outre les deux sœurs, Mariam et Schirin, dont nous avons parlé, il s'y trouvait deux autres filles et un eunuque nommé Maïoudh. Au don de la mule Doldol (qui est toujours en mouvement) et de l'âne Yafour (brave, hardi), le prince copte avait joint l'envoi d'un cheval nommé Lazaz (léger, agile). On y voyait aussi une coupe d'albâtre, des robes de fin lin d'Égypte d'une blancheur éclatante, une amphore d'huile et mille livres pesant d'or.

L'apôtre de Dieu fut vivement touché de la beauté de Mariam ; mais il combattit les sentiments que cette esclave lui avait inspirés, parce que l'infraction à la loi conjugale est formellement condamnée par le Coran. « Vous ne commettrez point ce péché, dit la loi ; car c'est un crime énorme et une mauvaise voie. Dieu y a attaché des peines sévères. Quand à celui ou celle qui s'en sera rendu coupable, faites-leur donner cent coups de fouet, et le Seigneur n'aura pas pitié d'eux dans son jugement. » Cependant, comme le Prophète ne pouvait plus maîtriser sa passion, Dieu, par une indulgence particulière, le dispensa d'obéir à la loi ; mais, pour éviter le scandale, le Prophète chercha à cacher ce commerce. Un jour que Hafsa, une de ses femmes, était allée voir son père Omar, l'apôtre de Dieu profita de son absence pour entrer dans

sa maison avec Mariam, et il y passa quelques heures. Malgré la précaution qu'il avait prise, il ne put empêcher que Hafsa n'en eût connaissance ; car son épouse, rentrant plus tôt qu'elle n'en avait coutume, surprit le Prophète avec Mariam dans sa maison.

Lorsque l'esclave se fut retirée, Hafsa dit à l'apôtre de Dieu : « N'ai-je pas vu celle qui était tout à l'heure avec vous dans ma propre chambre ? — Je ne puis le nier, répondit le Prophète ; mais je vous jure que je vais rompre dès ce moment tout commerce avec elle. La seule grâce que je vous demande, c'est de ne parler à personne de ce que vous avez vu. » Hafsa le promit ; mais à peine le Prophète l'eut-il quittée, qu'elle alla raconter toute l'affaire à Aïescha. Ce fut alors que Dieu envoya Gabriel pour faire ce reproche à Mahomet : « Pourquoi, par trop de condescendance pour tes femmes, veux-tu t'abstenir d'user d'un privilége que Dieu t'a accordé ? Ne sais-tu pas que le Seigneur est indulgent et miséricordieux ? » Et comme le Prophète venait de jurer qu'il n'aurait plus de rapports de cette sorte avec Mariam, l'ange le délia de son serment en ajoutant : « Dieu te dégage de ta promesse ; Dieu est ton maître ; il connaît tout ; il est sage. » Gabriel lui révéla en même temps que Hafsa avait tout découvert à Aïescha, quoique le Prophète l'eût conjurée de garder le secret. Comme les femmes sont rarement discrètes lorsqu'il s'agit d'intrigues qui excitent leur jalousie, Aïescha, outrée de dépit de l'infidélité de son époux, laissait éclater sa colère. Elle alla porter ses plaintes à son père Abou-Bekr. Hafsa, de son côté, en instruisit Omar, en sorte que la faiblesse de l'apôtre de Dieu devint publique en peu de temps.

Averti par l'ange Gabriel de tout ce qui se passait, le Prophète répudia Hafsa, pour la punir de son indiscrétion qui avait causé un si grand scandale ; il se sépara même d'Aïescha et de ses autres femmes pendant un mois entier, qu'il passa dans la maison de Mariam, enfermé seul avec elle. Durant ce temps-là, Omar tâcha de consoler sa fille : « Hélas ! lui disait-il, si les richesses abondaient dans la maison d'El-Kettab, mon père, l'apôtre de Dieu ne t'eût pas répudiée. » Au bout du mois, l'ange Gabriel descendit du ciel et dit au Prophète : « Reprends Hafsa, car c'est une femme d'une vie exemplaire, qui jeûne régulièrement, qui s'exerce à la prière et à la pratique des œuvres de piété ; elle doit être une de tes épouses dans le paradis. » L'apôtre de Dieu obéit à ce commandement ; il reprit Hafsa et la rétablit dans toutes ses prérogatives. Ensuite, ayant fait assembler toutes ses femmes, il leur parla ainsi : « Si vous vous convertissez à Dieu, il vous pardonnera ; car vos cœurs se sont écartés du droit chemin. Mais si vous vous opposez au Prophète, sachez que Dieu est son protecteur, que Gabriel et tous les gens de bien d'entre les fidèles le défendront désormais. Peut-être arrivera-t-il que, s'il est obligé de vous répudier, son Seigneur lui donnera à votre place des femmes qui seront meilleures que vous, de bonnes musulmanes, fidèles, obéissantes, pieuses, soumises au précepte de jeûne et de pèlerinage, soit qu'elles aient eu auparavant d'autres maris, soit qu'elles n'aient pas quitté leurs familles. » Après cette réprimande, elles s'en retournèrent chacune dans leur maison, et le Prophète continua d'habiter avec Mariam, qui lui donna un fils. Au reste, les docteurs regardent la liberté

dont le Prophète usa dans cette circonstance comme une prérogative personnelle et un privilége singulier que Dieu lui accorda, à l'exclusion de tout autre musulman.

LIII

La visite El-Kadhâ, ou visite de l'Accomplissement. — Conversion de Khâled, d'Amrou et d'Othman. – Expéditions de quelques généraux du Prophète.

Le mois de Dhoul-Kaada de la septième année de l'Hégire étant venu, l'apôtre de Dieu songea à faire la visite sainte appelée visite de l'Accomplissement, parce que le Prophète accomplit alors le pèlerinage que les Koraïchites l'avaient empèché d'effectuer l'année précédente. Tous les musulmans qui avaient accompagné le Prophète lors du premier voyage le suivirent en cette occasion. Il menait avec lui soixante-dix chameaux destinés pour le sacrifice et cent chevaux ; les musulmans portaient aussi une grande quantité de cuirasses, de lances et d'autres armes. Quand on fut arrivé au bourg de Dhoul-Holaïfa, à six milles de Médine, l'apôtre de Dieu s'engagea solennellement à pratiquer toutes les cérémonies et tous les rites de la visite sacrée. Les musulmans qui l'accompagnaient firent le même vœu. Lorsqu'on eut atteint Batn-Yedjadje, qui n'était plus qu'à quelques milles de la ville de La Mecque, le Prophète, pour se conformer aux dispositions du traité conclu à Hodaïbia, fit déposer en ce lieu les armes et le bagage, dont il confia la garde à Aous, fils de Khouf, avec qui il laissa deux cents hommes.

A son approche de La Mecque, tous les Koraïchites sortirent de leurs demeures pour être témoins de son entrée; la plupart se rangèrent devant la maison du conseil pour voir passer Mahomet et ses compagnons qu'ils croyaient épuisés de fatigue. Le Prophète entra dans la ville, monté sur une chamelle appelée Kasoua, s'avançant d'un pas grave. Il était environné de ses musulmans qui, le sabre au côté, avaient les yeux attachés sur lui. Abd-Allah, fils de Raouaha, marchait à pied devant lui, tenant la bride de la chamelle et criant d'une voix forte : « Place ! place ! Rangez-vous, enfants des infidèles ! C'est aujourd'hui que le Prophète, conduit par la révélation divine descendue du ciel, va triompher de vous. D'un seul coup de sa massue de fer, il écrasera, s'il le veut, toutes vos têtes. L'ami de Dieu jettera l'épouvante dans vos cœurs par le seul mouvement de sa lance. » Omar, enflammé d'un saint zèle, voulait pousser Abd-Allah sur le terrain sacré et l'excitait à répéter ses paroles pour insulter les Koraïchites. Mais le Prophète l'arrêta : « Laissez-le, dit-il ; et vous, Omar, qui faites le fanfaron, courez vous-même en avant et allez vous faire accabler d'une grêle de flèches pour prix de vos bravades. »

L'apôtre de Dieu, étant entré de cette manière, se dirigea vers le temple et commença aussitôt l'accomplissement des rites de la visite sainte. Arrivé à l'angle de la Caâba où est enclavée la pierre noire, il baisa religieusement cette pierre. Les Koraïchites qui le regardaient avec beaucoup d'attention, ne croyaient pas que le Prophète et les musulmans, fatigués d'une longue marche, fussent assez vigoureux pour faire les circuits autour de

la Caâba. Mais le Prophète, ramassant sous son bras droit la moitié de son manteau de pèlerin appelé ihram (manteau de pénitence), et rejetant l'autre sur son épaule gauche, se mit à faire avec promptitude et vigueur les trois premiers tours, puis il accomplit les quatre autres d'un pas grave et mesuré. Tous les musulmans l'imitèrent. Mahomet fit avec moins de vitesse les quatre derniers tours par égard pour ses compagnons dont les forces étaient épuisées par la fatigue du voyage ; il pensa qu'il suffisait de montrer aux Koraïchites leur vigueur dans les trois premiers circuits. Cette coutume a été pratiquée jusqu'à ce jour, à l'exemple du Prophète. Lorsque les tours sacrés furent achevés, l'apôtre de Dieu commanda à Belâl, son héraut, de proclamer la prière en dehors de la Caâba. Quand la prière fut achevée, le Prophète remonta sur sa chamelle et parcourut sept fois la carrière entre les deux collines de Safa et de Meroua. Les musulmans se faisaient quelque scrupule de pratiquer cette cérémonie, parce qu'il y avait sur ces collines deux idoles nommées Asâf et Naïela, que les Koraïchites adoraient. Mais, afin de rassurer leur conscience, Dieu fit descendre ces paroles du Coran : « Quant aux deux collines de Safa et de Méroua, ce sont deux signes ou monuments de Dieu, et quiconque fera le pèlerinage ou visitera la maison sainte ne doit point balancer à en parcourir la carrière. » On assure que l'institution de cette cérémonie remonte au temps de Hagar, mère d'Ismaël. Enfin, on immola les chameaux destinés au sacrifice dans la vallée de Mina, et les musulmans se rasèrent la tète, selon la coutume. L'apôtre de Dieu envoya alors quelques-uns de ses compagnons à Batn-Yedjadje, où étaient restés les

armes et le bagage ; ils avaient ordre de relever les deux cents hommes qu'ils y avaient laissés, afin qu'ils vinssent aussi faire leurs dévotions.

Quand toutes les cérémonies de la visite sainte furent accomplies, l'apôtre de Dieu sortit de La Mecque le quatrième jour, vers l'heure de midi. Il alla camper à six milles de la ville, en un lieu nommé Schorf, où il fit la prière du soir. Ce fut là qu'il épousa, par un privilége exclusif, Maïmouna, fille d'El-Harrith, ayant encore sur lui le manteau de pénitence (ihram). Son oncle Abbas procéda à la cérémonie du mariage. Maïmouna fut la dernière femme que le Prophète épousa, et aussi celle de toutes qui mourut la dernière. On dit que, lorsqu'elle tomba malade à La Mecque, elle dit à ceux qui l'entouraient : « Emportez-moi hors de La Mecque ; car l'apôtre de Dieu m'a prédit que je ne mourrais point dans cette ville. » On la transporta donc à Schorf, et on lui dressa une tente sous le même arbre où son mariage avait été consommé, ce fut là qu'elle mourut.

L'historien arabe qui raconte ces particularités rapporte que lui-même, pauvre serviteur de Dieu, espérant le pardon de ses péchés de la miséricorde de Dieu, revenant du pèlerinage de La Mecque, et allant à Médine pour visiter le tombeau du Prophète, passa par Schorf, qu'il s'y arrêta pour faire la prière de midi, et qu'ensuite il alla visiter le sépulcre de Maïmouna. « Nous vîmes là, dit-il, un dôme construit en pierres noires, en l'honneur de Maïmouna, au lieu même où l'on assure qu'elle passa sa première nuit avec le Prophète ; Dieu le sait, aussi bien que la raison de la couleur de ces pierres. On voit près de là, un

abreuvoir et une mosquée dont les murs tombent en ruines. »

Au commencement de l'année suivante, qui était la huitième de l'Hégire, trois des plus considérables d'entre les Koraïchites vinrent trouver l'apôtre de Dieu à Médine et se firent musulmans. C'étaient : Khaled, fils de Oualid, qui fut surnommé Seïf-Allah (l'épée de Dieu); Amrou, fils d'As, conquérant de l'Égypte, sous le khalifat d'Omar, et Othman, fils de Talha. Dès que le Prophète les vit : « Eh quoi ! leur dit-il, les Koraïchites vous ont donc aussi persécutés ? » Puis, s'adressant à Khaled, il lui parla ainsi : « Dès que je vous ai connu pour un homme d'esprit et doué d'un talent supérieur, j'ai espéré que Dieu vous ferait la grâce de vous soumettre à moi pour le bien de la religion. » Khaled, avant et après sa conversion, fut sans contredit le plus brave guerrier des arabes. A la bataille d'Ohoud, il commandait l'aile droite des Khoraïchites et fit pencher la victoire de leur côté. Il ne montra pas moins d'intrépidité et de talents militaires depuis sa conversion.

Amrou, fils d'El-As, était celui-là même qui avait été député par les Koraïchites au Nadjaschi d'Abyssinie après la bataille de Bedr, pour demander que les musulmans réfugiés dans les États de ce prince lui fussent livrés. Il se trouvait encore dans ce pays lorsqu'Amrou, fils d'Ommaïa, y fut de la part du Prophète, relativement à Omm-Habiba et à Djafar. C'est cette seconde ambassade qui détermina sa conversion, comme il le raconta depuis. Voici ses propres paroles : « Dans le temps que je résidais en Abyssinie, en qualité d'ambassadeur des Koraïchites à la cour du Nadjaschi, arriva

Amrou, fils d'Ommaïa, envoyé par l'apôtre de Dieu au sujet de Djafar et de ses compagnons. Lorsqu'après l'audience du roi il sortit du palais, je dis aux Koraïchites qui m'avaient accompagné en Abyssinie : Voici Amrou, fils de Ommaïa ; je vais de ce pas trouver le Nadjaschi, afin qu'il me livre cet homme et que je lui coupe la tète. On me saura bon gré à La Mecque d'avoir tué l'envoyé de Mahomet. Lorsque je parus en présence du roi, je me prosternai devant lui, suivant ma coutume. Sois le bienvenu, me dit ce prince ; que puis-je faire pour toi ! — Seigneur, lui répondis-je, je viens de voir un homme qui sortait de votre audience royale : c'est un envoyé de celui qui est notre ennemi juré ; livrez-le moi, pour que je le mette à mort ; car il a accablé de malédictions nos anciens et nos magistrats. Le Nadjaschi, indigné de cette demande, s'écria : Retire-toi, malheureux ! En disant ces mots, ses yeux étincelèrent, il étendit vivement la main et fit le geste de me repousser. Pour moi, si la terre dans ce moment se fût entr'ouverte, je me serais précipité au fond de l'abîme, tant le visage du roi me parut terrible. — Seigneur, repris-je, si j'avais pensé que cette proposition dût vous déplaire, je n'en aurais jamais ouvert la bouche. — Eh quoi ! répliqua-t-il d'un air courroucé, tu oses demander que je te livre l'envoyé d'un personnage auquel a été apportée du ciel une loi bien supérieure à celle de Moïse et de Jésus ! Tu veux assassiner l'ambassadeur de l'apôtre de Dieu ! — Cela est vrai, Seigneur, répondis-je ; je suis obligé d'en faire l'aveu. — Malheur à toi ! Amrou, continua le Nadjaschi ; mais, crois-moi, si tu es sage, range-toi sous sa loi. Sa mission est appuyée sur la

vérité même, et il remportera la victoire sur quiconque osera lui résister, comme autrefois Moïse triompha de Pharaon et de ses armées de l'Égypte. — Alors je pris la liberté de lui dire : Et vous, seigneur, seriez-vous disposé à lui jurer obéissance ? — Oui, répondit le roi, et en même temps, étendant la main, il prêta le serment de fidélité et prononça la formule de la profession de foi de l'Islamisme. Les choses ayant tourné de la sorte, je me retirai, bien différent de ce que j'étais auparavant ; et devenu musulman dans le cœur, je cachai ma conversion à mes compatriotes. Quand je fus de retour d'Abyssinie, je pris une ferme résolution de me présenter à l'apôtre de Dieu, aussitôt que j'en trouverais l'occasion. Comme j'étais en chemin pour accomplir mon dessein, je rencontrai Khâled qui était parti de La Mecque : Où vas-tu, lui dis-je, Abou'l-Soleïman (père de Soliman) ? — Je vais, me répondit-il, trouver le Prophète et me faire musulman. — Et moi, repris-je, je me suis mis en chemin dans la même intention. Nous continuâmes donc ensemble le voyage, et nous arrivâmes à Médine, où Khâled, se présentant le premier, embrassa l'Islamisme et prêta le serment. Je parus ensuite devant le Prophète, et je dis : O apôtre de Dieu, je m'engage par serment, à condition que vous me remettiez tous mes péchés et que vous oubliiez le passé. — L'apôtre de Dieu me répondit : O Amrou, prêtez seulement le serment, cela suffit ; car la seule profession de l'Islamisme est un acte qui annulle tout le passé, et la fuite pour cause de religion efface tous les péchés commis auparavant. — Je prononçai donc la formule et je me retirai. »

Othman, fils de Talha, était investi d'une haute dignité

à La Mecque : il était intendant de la Caàba et en avait la clef sous sa garde. Voici en quels termes il raconte sa conversion : « Quand l'apôtre de Dieu entra dans La Mecque, le jour de la visite de l'accomplissement, Dieu me changea totalement le cœur, et je conçus de l'amour pour l'Islamisme. Je commençai à détester l'idolâtrie à laquelle nous étions asservis, adorant la pierre, qui ne voit ni n'entend, qui ne fait ni bien ni mal. D'un autre côté, je contemplais l'apôtre de Dieu et ses compagnons entièrement détachés des choses de ce monde. Je repassais sérieusement tout cela dans mon esprit. A quoi l'homme, disais-je, doit-il travailler dans ce monde, sinon à faire des bonnes œuvres dont il recevra la récompense dans l'autre ? — Je me mis donc à regarder l'apôtre de Dieu avec amour et respect. L'ayant vu passer sous la porte des Beni-Schabia pour revenir à son logis, je l'abordai, je lui pris la main et fis profession de l'Islamisme. Mais le Prophète y donna alors peu d'attention. C'est pourquoi, lorsqu'il s'en retourna à Médine, je me déterminai à me rendre auprès de lui ; et étant parti de grand matin, j'arrivai à Batn-Yedjadje, où je rencontrai Khâled avec Amrou, et nous arrivâmes ainsi tous trois à Médine. »

Au mois de Safar, l'apôtre de Dieu envoya Galeb, fils d'Abd-Allah, contre les Beni-Malab, qui habitaient un lieu nommé El-Cadia. Il en revint chargé de butin. Au même mois de Safar, le Prophète envoya une seconde fois Galeb contre les Beni-Morra, à Fadac, pour tirer vengeance du massacre qu'ils avaient fait des compagnons de Baschar, fils de Saad, ansarien, au mois de Schaaban de l'année précédente. A cet effet, il lui donna un corps

de deux cents hommes. Quand cette troupe fut arrivée à Fadac, les ennemis firent sur elle une vigoureuse sortie. Les musulmans tinrent ferme, et, après un combat opiniâtre, les Beni-Morra furent taillés en pièces. Les soldats de Galeb firent un butin considérable et emmenèrent un grand nombre de chameaux.

Il arriva dans cette expédition une chose singulière qui occasionna une révélation divine du Coran. Un musulman nommé Osama, poursuivant un des ennemis, allait l'atteindre ; alors cet homme prononça à haute voix la formule de l'Islamisme : « Il n'y a point de Dieu que Dieu ; Mahomet est l'apôtre de Dieu. » Mais Osama, croyant qu'il ne faisait cela que pour sauver sa vie et pour détourner l'épée qu'il avait déjà dans les reins, le tua nonobstant cette profession de foi. Quand ils furent de retour à Médine, le Prophète, instruit de cet événement, fit appeler Osama et lui dit : « Malheureux Osama, est-il bien vrai que tu as tué cet homme après qu'il a prononcé ces paroles : « Il n'y a point de Dieu que Dieu ? » Cela est-il vrai ? Cela est-il vrai ? » Comme le Prophète répétait plusieurs fois cette interrogation avec beaucoup de chaleur, Osama, consterné, lui répondit : « Oh ! plût à Dieu que je n'eusse point été musulman avant ce jour-là ! » Alors le verset du Coran descendit du ciel : « O vous qui croyez, quand vous combattez pour cause de religion, prenez bien garde, et ne dites pas à celui qui vous déclare être musulman : tu n'es pas musulman ; cherchant sous ce prétexte à vous enrichir des biens passagers de la vie de ce monde. Il y a dans la maison du Seigneur de bien autres trésors dont il peut vous enrichir.

Vers le même temps, on construisit pour l'apôtre de Dieu une tribune ou chaire à prêcher. Le charpentier qui la fit était un certain Nakoum, grec de nation, et au service d'une dame chrétienne nommée Aïescha. Cette chaire, en forme d'amphithéâtre, était composée de trois gradins. Le Prophète, assis sur le plus élevé, avait les pieds appuyés sur le second. Abou-Bekr, son successeur, s'asseyait sur la seconde marche et posait les pieds sur la troisième. Après lui, Omar, placé sur le dernier gradin, touchait la terre de ses pieds. Othman fit comme lui pendant les six premiers mois de son khalifat ; mais, depuis, il se plaça sur le gradin où le Prophète avait coutume de s'asseoir. Enfin, Moawiah, lorsqu'il eut usurpé la souveraine puissance, rehaussa cette chaire jusqu'à six marches. Othman fut le premier qui couvrit la tribune d'un tapis. Une femme ayant volé cette pièce d'étoffe, ce khalife lui fit couper la main, d'après cette loi du Coran : « Quant à ceux qui auront dérobé, hommes ou femmes, coupe-leur la main. » Moawiah voulut faire transporter cette tribune glorieuse à Damas. Mais, dès qu'on y eut mis la main pour la déplacer, il survint une éclipse de soleil qui répandit les ténèbres sur toute la terre et força le khalife à abandonner son entreprise. Avant la construction de cette chaire, le Prophète, depuis son arrivée à Médine, avait coutume de prêcher debout, le dos appuyé au tronc d'un palmier. La première fois qu'il laissa ce palmier pour monter en chaire, on entendit sortir, du tronc de cet arbre, une voix gémissante semblable au beuglement d'un chameau. Aussitôt le Prophète, descendant de la chaire, alla embrasser l'arbre qui se plaignait et parvint à le consoler à force de caresses.

Au mois de Rebi-el-Aouël, Schadjâ, fils de Ouahab, fit une expédition contre les Beni-Amer, auprès d'une source qui leur appartenait, à cinq stations de Médine, en tirant vers Bosra. A la tête de vingt-cinq hommes, il ravagea les terres des ennemis et enleva leurs troupeaux. Dans le partage du butin, il échut à chaque soldat dix chameaux, et, sur chaque dizaine, on en mit un à part pour l'apôtre de Dieu. Dans le même mois, Caâb, fils d'Omar, n'ayant avec lui que quinze hommes, s'avança jusqu'à Dhat-el-Talah, situé derrière Dhat-el-Kora, où il fut rencontré par un corps d'ennemis bien supérieur en nombre. Le combat fut si acharné que, de tous les musulmans, il n'en échappa qu'un seul; encore fut-il dangeureusement blessé.

LIV

Bataille de Mouta. — Expéditions diverses.

Au mois de Djomada-el-Aouël, se livra la mémorable bataille de Mouta, entre les Musulmans et les Romains. C'est ainsi qu'on appelait alors les Grecs, sujets d'Héraclius, prince qui prenait le titre d'empereur des Romains, comme tous les autres successeurs du grand Constantin. Cette expédition, la seule que le Prophète effectua hors des frontières de la péninsule, est la première entreprise dans laquelle les musulmans eurent occasion de se mesurer avec des peuples étrangers à la nation arabe; ce fut comme le point de départ des longues et sanglantes guerres qu'ils eurent à soutenir contre les chrétiens d'Orient pendant plus de huit siècles

jusqu'à l'époque de la prise de Constantinople, par Mohammed IV, sultan des Turcs ottomans. Voici quelle fut l'occasion de cette campagne. L'apôtre de Dieu, après son retour de la visite des lieux saints, avait dépêché El-Harith, fils d'Omaïr, avec une lettre pour le gouverneur de Bosra, comme il en avait envoyé auparavant aux rois et aux princes de la terre, pour les inviter à embrasser l'Islamisme. Lorsque cet ambassadeur fut arrivé à Mouta, ville située au pays de Balka, sur les confins de la Syrie, en deçà de Damas, Amrou, fils de Schoraël, des Beni-Ghassan, qui était commandant de ce canton pour l'empereur Héraclius, le poignarda dans son hôtellerie. El-Harrith est le seul de tous ceux que le Prophète avait chargés d'une semblable mission qui ait eu un sort aussi funeste. L'apôtre de Dieu, indigné de cette atroce perfidie, résolut de tirer vengeance du meurtre de son envoyé. Il mit sur pied, sans perdre un moment, un corps de trois mille hommes d'élite, auquel il donna pour général Zeïd, fils d'El-Harrith, son affranchi, et il dit aux soldats en montrant Zeïd : « Si celui-ci est tué, que votre chef soit Djafar, fils d'Abou-Taleb ; si Djafar tombe, que le commandement passe à Abd-Allah, fils de Raouaha ; enfin, si ce troisième vient à manquer, les musulmans se choisiront eux-mêmes leur général. » Ensuite il leur prescrivit de marcher droit à la ville où El-Harith avait été tué, de sommer les habitants d'embrasser l'Islamisme et de les passer au fil de l'épée, en cas de refus. En conséquence, l'armée, munie de ces instructions et remplie d'un saint enthousiasme, se dirigea sur Mouta.

Au bruit de la marche des musulmans, les ennemis

assemblèrent une armée de cent mille hommes, tant de Romains que de troupes auxiliaires des arabes. Les fidèles, apprenant qu'ils allaient avoir en face des forces si considérables, s'arrêtèrent et tinrent un conseil de guerre pour délibérer sur le parti qu'ils avaient à prendre dans la conjoncture présente. L'avis le plus général fut qu'il fallait écrire à l'apôtre de Dieu, et lui demander du renfort, attendu le désavantage qu'il résulterait pour eux d'une aussi énorme disproportion de nombre. C'était là sans doute le parti le plus prudent. Mais Abd-Allah, fils de Raouaha, se levant, s'écria : « Marchons, mes frères ! Donnons, tête baissée, sur l'ennemi ! Il ne peut nous arriver que de deux choses l'une : la victoire ou le martyre. » Ces mots électrisèrent l'assemblée ; les sages rougirent de leur prudence, et tous, se dévouant avec transport à la guerre sainte, marchèrent à l'ennemi, résolus à vaincre ou à mourir.

Cependant l'armée romaine s'était avancée jusqu'à un bourg nommé Amshâref, dans le voisinage de Balka, pour présenter la bataille aux musulmans ; mais ceux-ci continuèrent leur marche, et, suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu du Prophète, ils poussèrent jusqu'aux portes de Mouta où s'engagea l'action. Au premier choc, Zeïd, qui combattait parmi les plus braves, tenant à la main l'étendard de l'Islamisme, tomba percé de coups. Aussitôt Djafar releva le drapeau et soutint vaillamment le combat. Ayant eu la main droite coupée, il prit l'étendard de la gauche qui fut pareillement abattue ; alors, serrant ce drapeau vénéré dans ses bras mutilés et sanglants, il le pressait étroitement contre sa poitrine déchirée par le fer de l'ennemi, lorsqu'un cavalier

romain lui fendit la tête d'un coup d'épée. Abd-Allah prit la place de Djafar ; mais il succomba comme les deux autres. Alors les musulmans épouvantés se retirèrent en désordre. Cependant Thabet, fils de Kaïs, releva l'étendard et le mit dans les mains du brave Khaled, fils de Oualid, qui, l'agitant au-dessus de sa tête, rappela les fuyards et revint à la charge, suivi de quelques-uns de ses plus braves compagnons ; quoique la nuit commençât, il donna avec furie sur un escadron des ennemis et l'enfonça, ce qui mit fin à cette sanglante journée. Les deux armées campèrent sur le champ de bataille, au lieu même où chacun avait combattu, et les musulmans, d'une voix unanime, déférèrent le commandement au vaillant Khaled.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Khaled, à la tête des musulmans, sortit de son camp en bon ordre et se disposa au combat. Comme il était en vue des ennemis, il fit faire à ses gens plusieurs marches et contre-marches. Il commanda à l'arrière-garde d'avancer, à l'aile droite de changer de place avec la gauche ; en même temps, il faisait élargir les rangs, en sorte que les mêmes soldats, passant à plusieurs reprises devant les yeux des Romains en évolutions rapides et multipliées, semblaient autant de troupes nouvelles qui venaient grossir les bataillons des musulmans. Les combinaisons savantes de Khaled jetèrent la terreur dans l'armée d'Héraclius. Les Romains, trompés par ce stratagème, ne songèrent plus qu'à prendre la fuite. Les musulmans les poursuivirent l'épée dans les reins et en firent un horrible carnage ; ils s'emparèrent de leur camp et s'en retournèrent à Médine, victorieux et chargés de butin. Khaled, à son retour,

passa devant un bourg fortifié dont les habitants avaient tué un musulman, lorsque l'armée se rendait à Mouta. Il attaqua la place, l'emporta et en passa la garnison au fil de l'épée.

Cependant l'apôtre de Dieu apprit à Médine, par une révélation, tout ce qui était arrivé à Mouta ; il l'annonça aux siens avant l'arrivée du courrier qui en apportait la nouvelle. « Nous avons perdu, dit-il, plusieurs de nos braves compagnons; mais, aussitôt que celui qui est l'épée des épées de Dieu a eu pris en main l'étendard de l'Islamisme, il nous a donné la victoire par sa valeur. » En effet, les histoires des musulmans aussi bien que celles des infidèles sont remplies des louanges de Khaled qui, depuis sa conversion, assista à toutes les expéditions militaires. Il accompagna l'apôtre de Dieu à la conquête de La Mecque, à la bataille de Honaïn, à la guerre de Tabouk, enfin au pèlerinage de l'Adieu, où, lorsque le Prophète se rasa la tête, il lui fit présent de sa chevelure. Khaled la reçut avec dévotion, l'attacha sur le devant de son turban, en sorte que depuis il n'attaqua jamais l'ennemi sans revenir victorieux. Voici ce que Khaled racontait de lui-même, au sujet de cette bataille contre les Romains : « A l'affaire de Mouta, disait-il, neuf épées se brisèrent dans ma main ; à la fin de la journée, je n'avais plus pour arme offensive et défensive qu'une misérable petite écuelle de bois d'Yamama. »

La joie qu'inspira l'annonce de cette mémorable victoire fut bien affaiblie par la triste nouvelle de la perte des trois braves généraux qui avaient subi le martyre. Le deuil fut universel parmi les musulmans. L'apôtre de Dieu lui-même ne put modérer sa douleur. Il prit dans

ses bras le fils de Djafar et, pressant sur son cœur ce jeune enfant, il le baigna de ses larmes. Allant ensuite à la maison de Zeïd, il rencontra en chemin la fille de cet ami qui lui avait été si cher. Il se jeta à son cou, l'embrassa en pleurant et lui adressa des paroles entrecoupées de sanglots. Comme Saad, fils d'Abada, témoignait quelque surprise de cet excès d'affliction qui lui semblait une faiblesse dans la personne de l'envoyé de Dieu : « Tu vois, lui dit le Prophète, un ami qui pleure la perte de son ami. » Djafar, frère d'Ali, avait trente-trois ans, quand il fut tué à la bataille de Mouta. Son corps, percé de cinquante blessures, toutes reçues par devant, fut rapporté à Médine avec ceux de Zeïd et d'Abd-Allah. Trois jours après, on leur fit de magnifiques funérailles. Lorsque la cérémonie funèbre fut achevée, l'apôtre de Dieu, se tournant vers les assistants, leur dit : « Ne pleurez plus sur mon cher Djafar, car, en échange de ses deux mains coupées, Dieu lui a donné deux ailes, au moyen desquelles il vole présentement dans le paradis, partout où il veut. » Depuis ce temps, quand Abd-Allah, fils d'Omar, rencontrait le fils de Djafar, il ne manquait jamais de lui dire : « Salut, ô fils de celui qui a deux ailes ! »

Au mois de Djomâda-el-Tani, l'apôtre de Dieu apprit que les Beni-Kodaï s'étaient rassemblées en armes, dans l'intention de faire des courses sur le territoire de Médine. Il envoya contre eux Amrou, fils d'El-As, à la tête de quatre cents fantassins et de trente cavaliers, auxquels il donna deux drapeaux, l'un blanc et l'autre noir. Pendant leur marche, les musulmans furent informés que les ennemis leur étaient de beaucoup supérieurs

en nombre ; c'est pourquoi ils envoyèrent demander du renfort au Prophète, qui fit partir Abou-Obaïda, fils de Djarah, avec deux cents hommes au nombre desquels marchaient comme volontaires Abou-Bekr et Omar. Il donna aussi un drapeau à ce corps et recommanda au chef d'aller promptement joindre le premier et de ne rien entreprendre que de concert avec Amrou. La jonction étant faite, les musulmans s'avancèrent en bon ordre et tombèrent si à propos sur les Beni-Kodaï, qu'ils les taillèrent en pièces. Dans le courant du mois de Redjeb, l'apôtre de Dieu, prévoyant que les Koraïchites ne tarderaient pas à rompre la trêve, résolut d'envoyer des troupes vers les côtes de la mer, pour être en mesure d'enlever les caravanes, en cas de rupture. Dans ce but, il choisit trois cents hommes, tant des mohadjériens que des ansariens, et les mit sous les ordres d'Abou-Obaïda, fils de Djarah, à qui il enjoignit de se tenir en embuscade pour être prêt à tout événement. Omar, fils de Kettab, et Kaïs, fils de Saad, étaient de cette expédition, mais sans commandement. Ils allèrent camper sur le rivage de la mer Rouge et firent un si long séjour sur cette plage stérile que, venant à manquer de vivres, ils eurent à souffrir toutes les horreurs de la famine, à ce point qu'ils se virent contraints de dévorer des feuilles d'un certain arbre dont l'âcreté les rendit tous malades et les réduisit à un état déplorable. Ils étaient dans cette extrême pénurie, lorsque la mer jeta sur des bas-fonds un énorme poisson qu'ils eurent le bonheur de prendre ; après avoir mangé sa chair pendant quinze jours, ils recouvrèrent la santé et les forces. On trouve les détails suivants dans une tra-

dition de Djaber, fils d'Abd-Allah, qui était présent à la pêche de ce poisson : « Quand nous aperçumes le monstre marin qui s'approchait de notre côté, balancé par les vagues, il présentait à nos yeux une masse si considérable qu'on eût dit une montagne de sable flottant à la surface de l'eau. Enfin il échoua ; nous en étant rendus maîtres, nous commençâmes par puiser, dans les cavités de ses yeux, une prodigieuse quantité d'huile dont nous remplîmes plusieurs grandes cruches. Puis, nous lui coupâmes la langue qui était grosse comme un taureau. Abou-Obaïda fit asseoir dans l'orbite d'un de ses yeux jusqu'à treize hommes des plus grands d'entre nous. Ensuite, ayant tiré une de ses côtes sur la grève, il la fit dresser en forme d'arc, et la courbe en était si haute, qu'un homme monté sur le plus grand chameau que nous eussions passait aisément par-dessous. Nous fîmes cuire de sa chair coupée en longues tranches, et nous en gardâmes une partie qui nous servit de provisions pour notre retour. Quand nous fûmes arrivés à Médine, nous racontâmes toute cette histoire au Prophète, qui nous dit : « C'est le Dieu très-haut et très-bon qui vous a envoyé ce secours. Vous reste-t-il encore quelque chose de cette chair ? » Nous lui en présentâmes, et, en ayant goûté, il la trouva fort bonne.

Au mois de Schaaban se fit l'expédition d'Abou-Kottâda, fils de Rabi l'Ansarien, à Kosra, dans la province de Nejd. Suivi de quinze hommes seulement, il entra dans le bourg, tua ou fit prisonniers un grand nombre d'habitants, enleva cent chameaux et mille moutons, et rentra à Médine quinze jours après son départ. Dans le même temps, l'apôtre de Dieu eut avis que Rafaa, fils de

Kaïs, s'était mis en campagne pour entreprendre quelque chose contre lui. Il envoya Abd-Allah, fils d'Abou-Hardad, de la tribu des Beni-Haslam, accompagné de deux hommes, pour tâcher d'enlever ce chef par surprise. Abd-Allah, étant arrivé dans un lieu favorable à son entreprise, plaça ses compagnons en embuscade sur deux points différents, vers le coucher du soleil, et leur dit : « Je vais me cacher ici près ; dès qu'il en sera temps, je jetterai un grand cri et je fondrai sur la troupe des ennemis ; vous en ferez autant de votre côté. » — « Nous restâmes donc embusqués, dit Abd-Allah qui, dans la suite, fit le récit de cette expédition, et nous aperçumes enfin les ennemis qui s'avançaient sans défiance de notre côté. Ils avaient derrière eux un troupeau que le conducteur laissait paître en chemin, sans trop se presser de suivre cette petite armée. Rafaa, impatienté de voir que son berger marchait si lentement, se détacha seul de sa troupe pour le faire hâter, malgré les représentations de ses gens. Il passa par hasard près de moi, tenant son arc tendu et sa flèche prête à partir. Je me jetai sur lui à l'improviste, je le terrassai, je le pris aux cheveux, sans qu'il fît la moindre résistance, tant il était interdit, et d'un coup de sabre je lui abattis la tête. Aussitôt, je jetai un grand cri, et je me mis à courir sur les ennemis ; mes compagnons sortirent de leur embuscade et firent comme moi. Les ennemis, épouvantés, prirent la fuite en nous abandonnant leurs troupeaux, que nous emmenâmes à Médine, où je présentai à l'apôtre de Dieu la tête de Rafaa. J'eus pour ma part du butin treize chameaux, et le Prophète, en récompense du service que je lui avais rendu, me fit compter cent dinars, qui me ser-

virent à constituer la dot d'une femme de ma tribu que j'épousai; après quoi, je m'en retournai tout joyeux parmi les miens. »

LV

Rupture de la paix et prise de La Mecque.

Dès le commencement du mois de Schaaban, qui était le vingt-deuxième depuis la conclusion de la paix, les Beni-Bekr, confédérés des Koraïchites, commirent des actes d'hostilité contre les Beni-Khozaa, alliés du Prophète. Les premiers, ne pouvant maîtriser plus longtemps leur ancienne animosité, résolurent d'attaquer les Beni-Khozaa, et, pour cet effet, ils demandèrent aux principaux des Koraïchites un secours d'hommes et d'armes qui leur fut accordé. C'était une violation complète des conventions jurées à Hodaïbia, en vertu desquelles ces deux tribus, ayant pu s'attacher librement à l'un ou à l'autre parti, se trouvaient réciproquement comprises dans les conditions du traité. A l'aide de ce renfort, les Beni-Bekr marchèrent contre leurs adversaires. Ils pénétrèrent de nuit dans une des habitations des Beni-Khozaa, située dans la plaine de La Mecque, et ne se retirèrent qu'après avoir tout saccagé et massacré vingt hommes. Le lendemain, Amrou, fils de Salem, un des chefs des Beni-Khosaa, monta à cheval, suivi de quarante autres cavaliers, et partit pour Médine, où il vint implorer la protection de l'apôtre de Dieu. Le Prophète, ayant écouté les plaintes de ses alliés, se tourna vers ses compagnons et leur dit : « Voici Abou-Sofian

qui vient lui-même pour renouveler le traité de paix et y ajouter des conditions plus avantageuses pour nous. » A peine avait-il achevé ces mots, qu'on vit Abou-Sofian entrer dans Médine.

En effet, les Koraïchites, ayant réfléchi qu'en donnant un secours d'hommes et d'armes aux Beni-Bekr ils avaient rompu le traité de paix, se repentirent de cette action et, pesant les conséquences de leur conduite, ils députèrent aussitôt leur chérif pour faire des excuses au Prophète et pour offrir toutes sortes de satisfactions, en réparation du mal qui s'était fait. Abou-Sofian se rendit d'abord chez sa fille, Omm-Habiba, épouse de l'apôtre de Dieu. Comme il se disposait à s'asseoir sur le lit de Mohammed, elle plia promptement ce lit. « Eh quoi ! ma fille, dit-il, ce lit vous est-il donc plus cher que moi-même? » — « Oui, répondit Omm-Habiba, c'est la couche de l'apôtre de Dieu, et vous, vous êtes un idolâtre, un homme impur ; je ne souffrirai pas que vous vous asseyiez à la place où repose le Prophète. » Abou-Sofian fut si outré du procédé de sa fille, qu'il se retira en lui donnant sa malédiction.

De là, il se rendit chez le Prophète et lui fit ses salutations ; mais l'apôtre de Dieu ne répondit pas un mot. Le chef des Koraïchites alla donc trouver les principaux des musulmans. Il se présenta d'abord chez Abou-Bekr, le priant de parler en sa faveur à l'apôtre de Dieu ; mais celui-ci refusa. Il alla ensuite chez Omar, qui le reçut fort brusquement, puis chez Ali, qui ne l'accueillit pas mieux. Enfin, se tournant vers Fàtema, il la supplia d'engager son fils Hassan, qui n'était encore qu'un jeune enfant jouant devant son père, à intercéder pour lui, et,

caressant lui-même cet enfant, il lui dit : « Hassan, mon cher petit, je suis environné d'angoisses, que me conseillez-vous ? » — « Le meilleur parti que vous ayez à prendre, répondit Hassan sans interrompre ses jeux, c'est qu'en votre qualité de prince des enfants de Kenâna, vous remettiez les choses dans leur premier état, et que vous employiez votre autorité pour ramener les esprits à l'union et à la concorde. Retournez-vous-en donc chez vous pour travailler à une si bonne œuvre. Je ne trouve pas de meilleur expédient. »

Abou-Sofian, voyant bien qu'il ne lui restait pas d'autre ressource que de suivre l'avis de cet enfant, entra dans la mosquée et dit en présence de tout le peuple : « Seigneurs, je vais travailler au rétablissement de la concorde. » Aussitôt il remonta sur son chameau et s'en revint à La Mecque, où il rendit compte aux Koraïchites du mauvais succès de sa mission.

Cependant l'apôtre de Dieu, bien déterminé à en finir avec ses ennemis, donna ses ordres pour que les préparatifs de guerre se fissent sans perdre un moment. Il voulut mettre dans cette opération toute la diligence et tout le secret possibles, parce qu'il espérait surprendre les Koraïchites dans La Mecque avant que la nouvelle de son dessein eût transpiré et qu'on eût vent de sa marche. Quand tout fut prêt, il rendit publique la résolution d'aller attaquer La Mecque ; il termina son discours par cette prière : « O Dieu ! arrête les espions et empêche les donneurs de nouvelles d'avertir les Koraïchites, afin que nous les surprenions dans leur propre pays ! » Il arriva néanmoins que le Prophète fut trahi par un de ses plus zélés serviteurs : ce fut Hâteb, fils d'Abou-Baltaa, qui,

par un motif de sollicitude pour sa famille qu'il avait laissée à La Mecque, se hasarda d'écrire une lettre qu'il confia à une servante nommée Sarah, à laquelle il donna dix dinars pour porter sa missive dans cette ville. Cet avis était ainsi conçu : « Hâteb, fils de Baltaa, aux Koraïchites, salut ! Sachez que l'apôtre de Dieu a l'intention de marcher contre vous ; ainsi, tenez-vous sur vos gardes. » Une autre tradition porte que la lettre était conçue en ces termes : « L'apôtre de Dieu marche aujourd'hui contre vous, à la tête d'une armée formidable, il s'avance avec la rapidité d'un torrent. Je vous jure que. lors même qu'il irait seul, Dieu l'assistera contre vous et accomplira la promesse qu'il lui a faite. »

Dès que Sarah fut partie, l'ange Gabriel descendit des cieux et dévoila cette trahison au Prophète. Mahomet fit partir aussitôt Ali, Omar, Zobeïr, Talha, El-Mokdad et Abou-Morthad, tous les six bien montés, en leur disant : « Faites une telle diligence que vous arriviez avant la fin du jour à Raoudhal-el-Khah. Vous y trouverez une femme qui porte aux idolâtres une lettre de Hâteb, fils de Baltaa. Emparez-vous de la lettre et laissez aller la messagère. Mais si cette femme refuse de vous la remettre, tranchez-lui la tête. » Raoudhal-el-Khah est un lieu près de Dhoul-Holaïfa, à douze milles de Médine. Les cavaliers partirent à toute bride et atteignirent Sarah à l'endroit même que le Prophète leur avait désigné. « Où est la lettre? » lui dirent-ils brusquement. Cette femme fit l'étonnée et jura qu'elle n'en avait point. Ils se mirent à la fouiller et à secouer toutes ses hardes ; mais, comme ils ne trouvaient point de lettre, ils songeaient déjà à rebrousser chemin, lorsque Ali s'écria d'un ton

de colère : « Pardieu! allons, point de mensonge! Nous ne souffrirons pas qu'on nous en impose; rends sur-le-champ la lettre, ou je te coupe la tête. » En disant ces mots, il tira son épée, comme pour exécuter sa menace. Alors Sarah, toute éperdue, tira la lettre de dessous ses cheveux où elle l'avait cachée. Ils prirent cette lettre, sans faire aucun mal à la femme, et la rapportèrent à l'apôtre de Dieu.

Le Prophète manda aussitôt Hâteb. « Connaissez-vous cette écriture? lui dit-il. — Oui, répondit Hâteb. — Et qui vous a porté à faire cela? » reprit le Prophète. Hâteb se jeta à genoux : « O apôtre de Dieu, dit-il, ne précipitez rien, je vous en conjure! Depuis que je me suis fait musulman, je n'ai point renoncé à la foi; depuis que je me suis joint à vous, je n'ai jamais manqué à l'obéissance et à la fidélité que je vous dois; depuis que j'ai quitté les Koraïchites, j'ai cessé de les aimer. Vous savez que, de tous les mohadjériens, il n'y en a aucun qui n'ait encore à La Mecque un parent ou un ami qui prend soin de ceux de sa famille qu'il y a laissés. Mais il n'en est pas ainsi de moi. Je n'étais parmi les Koraïchites qu'un pauvre étranger, du nombre de ceux qu'on appelle alliés ou confédérés, en sorte que je n'ai au milieu de ce peuple ni parent ni ami qui s'intéresse à ma famille que j'ai abandonnée à La Mecque pour vous suivre. J'ai donc voulu suppléer par quelque bon office au défaut de parent ou d'ami, et me ménager par là un peu de protection pour ma pauvre famille délaissée. Au reste, j'étais persuadé que cette démarche, faite en apparence contre vous, ne pourrait vous nuire en aucune manière. Je savais que Dieu devait répandre sa colère sur les Koraï-

chites et leur faire sentir le poids de sa vengeance. J'ai pensé que ma lettre ne leur serait d'aucune utilité réelle. Dieu me garde d'avoir fait cela dans le dessein de manquer à la foi et à la fidélité que je vous ai jurées. » L'apôtre admit cette justification de Hâteb et le renvoya absous.

Omar, qui était présent à cette audience, prit la parole et dit : « O apôtre de Dieu, permettez-moi de couper la tête à ce mécréant, à cet hypocrite. » Mais le Prophète fit cette réponse : « Hâteb est un de ceux qui ont combattu vaillamment à la journée de Bedr. Peut-être Dieu lui a-t-il révélé, aussi bien qu'à moi, que je prendrai La Mecque. » Puis il ajouta, en s'adressant aux fidèles : « Maintenant, faites savoir aux Koraïchites tout ce qu'il vous plaira de mes desseins, je vous le pardonne à tous ; et vous, Omar, regardez désormais Hâteb d'un œil plus favorable. » Cependant, comme il y avait bien de l'imprudence dans l'action de Hâteb, de peur que quelqu'un ne s'autorisât d'un si mauvais exemple pour entretenir une correspondance avec l'ennemi, Dieu fit descendre du ciel ces paroles du Coran : « O vous qui croyez, ne prenez pas pour amis ceux qui sont mes ennemis et les vôtres. Ne leur témoignez aucun intérêt ; car ces gens-là ont nié la vérité qui vous a été annoncée ; ils ont chassé l'apôtre et vous-mêmes, parce que vous avez cru en Dieu, votre Seigneur. Si, dans le temps que vous vous êtes armés pour la guerre sainte, à cause de ma religion et avec la pensée de me servir, vous ne laissez pas de leur donner sous main des marques de sympathie, je sais fort bien tout ce que vous cachez, comme tout ce que vous faites au grand jour ; je vous déclare donc que quiconque

a fait une telle chose a prévariqué et s'est écarté du droit chemin. »

Cette affaire étant terminée et tous les préparatifs achevés, l'apôtre de Dieu sortit de Médine, le mercredi, dixième jour du mois de Ramadhan de la huitième année de l'Hégire, après la prière du soir. Il était accompagné de ses mohadjériens et de ses ansariens, et suivi des troupes arabes qui avaient embrassé l'Islamisme, tant des tribus qui habitaient les environs de Médine que de celles des cantons les plus reculés qu'il avait fait avertir. On y comptait aussi plusieurs tribus qui, sans participer encore à la nouvelle religion, étaient entrés politiquement dans l'alliance du Prophète ; d'autres se joignirent en chemin aux musulmans, attirées par l'espoir du pillage ; en sorte que l'armée, grossissant toujours à mesure qu'elle avançait, se trouva forte de dix mille combattants quand elle arriva sous les murs de La Mecque. Durant la marche, l'apôtre de Dieu et tous les musulmans observèrent le jeûne du mois de Ramadhan jusqu'à ce qu'on eût atteint Codaïd ; en cet endroit, ils rompirent le jeûne, quoique le mois ne fût pas fini, à cause des difficultés du voyage. Là, le Prophète déploya les étendards et distribua des drapeaux aux tribus ; il s'avança ensuite en ordre de bataille jusqu'à Narra-el-Dhorhân, à quatre parasanges de La Mecque, où toute l'armée dressa ses tentes. L'apôtre de Dieu fit allumer dix mille feux et confia la surveillance générale du camp à Omar, fils d'El-Khettab. Cet officier s'acquitta de ses fonctions avec tant de vigilance qu'il ne passa du côté des ennemis ni transfuge, ni porteur de nouvelles. Les Koraïchites n'eurent donc aucun avis certain de l'approche des musulmans.

Mais la connaissance qu'ils avaient des dispositions de l'apôtre de Dieu leur faisait regarder la guerre comme imminente et les jetait dans la consternation.

Sur ces entrefaites, Abou-Sofian, fils de Harb, accompagné de Hakim, fils de Hazam, et de Bodaïl, fils de Ouarka, était sorti de la ville pour aller à la découverte. D'un autre côté, Abbas, oncle du Prophète, n'avait fait que songer toute la nuit aux malheurs qui allaient fondre sur les Koraïchites ; il monta de grand matin sur la mule blanche de Mahomet, disant en lui-même : « Je vais aller sur le mont Arafa, voir si je trouverai quelque bûcheron ou quelque tuilier, pour l'envoyer à La Mecque porter la nouvelle de l'arrivée du Prophète et faire savoir aux Koraïchites le lieu où il est, afin qu'ils viennent se soumettre volontairement et qu'ils obtiennent ainsi la sûreté pour leur vie et pour leurs biens, avant l'attaque de la ville ; autrement, c'en est fait d'eux. » — « Je m'avançais donc, continue-t-il en racontant cette circonstance, et comme j'errais çà et là, j'entendis la voix d'Abou-Sofian et celle de Bodaïl qui, ayant aperçu des hauteurs les feux allumés, s'en retournaient remplis d'épouvante. Alors je me mis à appeler de toutes mes forces Abou-Sofian. Reconnaissant ma voix, il accourut de mon côté. « Allez promptement faire votre soumission, Abou-Hantala (père de Hantala) ; ne voyez-vous pas que l'apôtre de Dieu vient vous visiter à la tête de dix mille hommes ? — Comment faut-il que je m'y prenne ? répondit d'un air triste Abou-Sofian. — Montez en croupe derrière moi, m'écriai-je, et venez supplier le Prophète de vous donner sûreté pour votre vie et pour vos biens ; sinon, vous êtes en danger d'avoir la tête tranchée. Il monta

donc sur la mule, et je le menai ainsi devant l'apôtre de Dieu.

« Comme je passais auprès d'Omar, celui-ci s'écria : Ah ! voici Abou-Sofian ! Loué soit Dieu qui t'a conduit sous ma main sans être pourvu de passe-port et de sauvegarde. — En disant ces mots, il se mit à courir vers l'apôtre de Dieu et je le suivis de près. — O apôtre de Dieu dit Omar, permettez-moi d'abattre la tête de cet idolâtre. — Mais, à mon intercession, l'apôtre de Dieu fit grâce au Koraïchite, en disant : Je lui donne sûreté. Pour vous, Abbas, emmenez Abou-Sofian, et ayez soin de me le représenter demain matin. — Je le conduisis donc dans ma tente, où il passa le reste de la nuit avec moi. Dès qu'il fit jour, je ramenai Abou-Sofian à l'apôtre de Dieu qui lui parla ainsi : Eh bien ! Abou-Sofian, n'est-il pas temps que vous sachiez qu'il n'y a point de Dieu que Dieu ? — Je suis bien convaincu de cette vérité, répondit Abou-Sofian. — N'est-il pas temps que vous sachiez aussi, continua le Prophète, que je suis l'apôtre de Dieu ? — Quant à ce second point, répliqua Abou-Sofian, permettez-moi de vous dire avec franchise que j'ai été jusqu'à présent d'un sentiment tout contraire. — Ici, je pris la parole et je lui dis : Ah ! malheur à vous, Abou-Sofian ! faites sans délai profession de l'Islamisme ; attestez à présent même qu'il n'y a point de Dieu que Dieu, et que Mahomet est l'apôtre de Dieu, sans quoi vous êtes perdu. — Abou-Sofian, craignant pour sa vie, prononça la formule et devint ainsi musulman. Alors, je dis : O apôtre de Dieu, Abou-Sofian est un homme qui aime la gloire ; il a été jusqu'à présent le plus considérable d'entre les Koraïchites. Accordez-lui, je vous prie, quelque pré-

rogative qui le distingue, lui donne de l'autorité parmi ses concitoyens et témoigne de l'estime que vous avez pour lui. — Le Prophète y consentit et fit cette déclaration : Quiconque tiendra sa porte fermée, qu'il soit en sûreté; quiconque entrera dans la maison d'Abou-Sofian, fils de Harb, qu'il soit en sûreté; quiconque entrera dans le temple, qu'il soit en sûreté!

« Comme je me retirais, l'apôtre de Dieu me dit à l'oreille : Arrêtez-le un peu au passage de la vallée. tandis que l'armée défilera, afin qu'il la voie de ses propres yeux. — J'emmenai donc Abou-Sofian, et, suivant l'ordre que j'en avais reçu, je m'arrêtai avec lui au lieu désigné, sans laisser paraître d'intention. A mesure que les différentes tribus des arabes passaient devant nous, il m'interrogeait sur chacune, et je les nommais successivement. Enfin, l'apôtre de Dieu en personne s'avança. marchant au milieu des mohadjériens et des ansariens, armés de toutes pièces, et dont l'air martial inspirait la terreur. Juste Dieu! qui sont ceux-ci, mon cher Abbas? s'écria Abou-Sofian? — C'est, répondis-je, l'apôtre de Dieu avec ses fidèles compagnons. — Certes, répliqua-t-il plein d'admiration, le royaume de votre neveu est devenu un grand royaume. — Oui, dis-je ; telle est la majesté du ministère prophétique. Retournez-vous-en donc bien vite vers votre peuple et racontez-lui ce que vous avez vu. »

Abou-Sofian retourna en toute hâte à La Mecque, et ayant rassemblé le peuple, il parla en ces termes : « Seigneurs Koraïchites, Mahomet marche contre nous, entouré d'un si grand nombre de soldats, qu'il vous est impossible de lui résister. — Que pouvons-nous donc

espérer? dirent-ils tout effrayés. — Voici ses propres paroles : « Celui qui entrera dans la maison d'Abou-Sofian y sera en sûreté, car il est devenu fidèle. » Là-dessus, ils l'interrompirent en criant : « Malédiction sur toi ! De quelle sauvegarde sera pour nous ta maison? » Puis Abou-Sofian continua ainsi : « Quiconque tiendra sa maison fermée y sera en sûreté. Quiconque se réfugiera dans le temple y trouvera son salut. » L'apôtre de Dieu, de son côté, envoya Hakim et Bodaïl, qui venaient de lui prêter serment de fidélité, et les chargea d'inviter les Koraïchites à embrasser l'Islamisme. Ensuite, il fit ses dispositions pour régler l'ordre de la marche. Il commanda à Zobeïr, fils d'El-Aouam, de s'avancer avec un détachement par le chemin de la colline de Koda, et à Saad, fils d'Abbada, chef des Beni-Khazradj, de se diriger, à la tête d'un autre corps, vers la hauteur de Koda, qui domine la plaine de La Mecque. Ali conduisait l'aile gauche de l'armée, composée de la cavalerie des moadjériens et des ansariens. L'apôtre de Dieu remit en ses mains l'étendard de l'Islamisme et lui ordonna de prendre position sur la montagne d'El-Hadjun, de planter en ce lieu l'étendard et d'y rester jusqu'à ce qu'il y arrivât lui-même. L'étendard, signe du commandement, fut ôté à Saad, fils d'Abbada, parce que le Prophète apprit que ce chef avait dit : « C'est aujourd'hui le jour du carnage, le jour où rien ne sera respecté. » Ces paroles sanguinaires furent réprouvées. Khâled commandait l'aile droite, où étaient toutes les tribus des arabes qui avaient embrassé l'Islamisme ; il eut ordre de s'emparer de la plaine de La Mecque. Abou-Obaïda, fils d'El-Djarah, tenait le centre de l'armée, où était le corps de bataille

formé de l'infanterie. L'apôtre de Dieu conduisait en personne l'arrière-garde, pour être à portée de donner ses ordres partout. Il défendit expressément à tous ses généraux, et particulièrement à Khâled, dont il connaissait la bouillante valeur, de charger les ennemis avant d'en avoir essuyé la première attaque.

C'est dans cet ordre que l'armée se mit en mouvement. Le Prophète était monté sur sa chamelle et revêtu d'une robe rouge. Lorsqu'il fut arrivé à Dhoul-Taoua, il s'arrêta et, s'inclinant profondément devant la majesté divine, il rendit d'humbles actions de grâces au Dieu Très-Haut qui allait, suivant sa promesse, le rendre maître de La Mecque. Il était suivi d'une si grande multitude accourue de toutes parts sur son passage, que sa chamelle avait bien de la peine à percer la foule, quand le Prophète se remit en marche.

Cependant Zobeïr et Saad, à la tête de l'avant-garde, s'emparèrent sans opposition des hauteurs de La Mecque. Mais Khaled, qui marchait vers la plaine, trouva à sa rencontre un gros corps de Koraïchites, soutenus des Beni-Bekr et des Beni-Ahabisch, qu'ils avaient appelés à leur secours en qualité d'alliés. Ils firent mine de vouloir résister en décochant quelques flèches contre les musulmans. Alors Khaled ordonna aux siens de riposter, et l'affaire s'engagea. Khaled, avec son impétuosité ordinaire, donna tête baissée dans le plus épais de leurs escadrons. Le choc fut sanglant. Les Koraïchites plièrent et leurs rangs furent enfoncés. Khaled tua vingt-huit infidèles et mit le reste en fuite. Il les poursuivit à outrance, jonchant la terre de morts, et il entra pèle-mèle avec les ennemis dans la ville, massacrant tout ce qui se rencon-

trait devant lui dans les rues, sur les places publiques et jusqu'à la porte du temple, où les idolâtres se jetèrent en foule. Ceux qui ne purent s'y réfugier furent poursuivis jusqu'à l'entrée de leurs maisons, dont ils se hâtèrent de fermer les portes sur eux ; ceux qui n'avaient point d'asile sortirent avec précipitation de la ville pour s'enfuir dans les montagnes, tandis que les musulmans les poursuivaient l'épée dans les reins. Il y en eut qui s'échappèrent vers les côtes de la mer ; d'autres, enfin, qui ne s'arrêtèrent qu'aux frontières les plus reculées de l'Yémen.

D'un autre côté, Abou-Obeïd, avec l'avant-garde et le corps de bataille qu'il avait sous ses ordres, s'était emparé des faubourgs. Pendant ce temps-là, l'apôtre de Dieu, suivi de l'arrière-garde, monta sur les hauteurs et s'avança jusqu'à l'endroit où Ali l'attendait avec le drapeau de l'Islamisme, planté sur le point le plus élevé du mont El-Hadjun, comme le Prophète l'avait prescrit. On dressa là une tente au Prophète. Mahomet prit alors le turban noir et se revêtit de l'ihram (manteau de pèlerin ou de pénitence). Regardant de là dans la plaine, il vit briller les épées et aperçut le carnage que faisait Khaled. « Que veut dire ceci ? s'écria-t-il, n'avais-je pas défendu de répandre le sang ? » Les mohadjériens répondirent : « Nous pensons, ô apôtre de Dieu, que Khaled a été attaqué le premier, et qu'il s'est vu forcé d'en venir aux mains ; car nous sommes persuadés qu'il n'aurait ni oublié vos ordres, ni voulu désobéir : il faut qu'il ait été provoqué au combat. » Alors, l'apôtre de Dieu descendit des hauteurs et se disposa à entrer dans la ville ; déjà Zobeïr, fils d'Aouan, emporté par son ardeur, avait pénétré jusqu'au seuil de la Caâba.

L'apôtre de Dieu fit son entrée dans La Mecque, monté sur sa chamelle favorite, appelée El-Kasoua (qui a le bout de l'oreille coupée), ayant à sa droite Abou-Bekr, à sa gauche Osaïd, fils de Hodhaïr; immédiatement derrière lui marchait Osama, fils de Zeïd. C'était un vendredi, jour d'assemblée, dix jours avant la fin du Ramadhan. Alors, s'inclinant humblement, comme il avait déjà fait, il récita à haute voix le chapitre quarante-huit du Coran, intitulé *la Prise ou la Victoire*. Comme il passait sous la porte de la ville, un koraïchite se présenta à lui, tout hors d'haleine, en criant : « O envoyé du ciel! voilà Khaled qui fait de nous tous une horrible boucherie. » Le Prophète, appelant aussitôt un ansarien, lui ordonna de courir auprès de ce général et de lui défendre, en son nom, de tuer personne dans La Mecque. Cet homme partit sur-le-champ; mais, au lieu de s'acquitter de sa mission, il alla dire à Khaled que le Prophète lui commandait de faire main basse sur tout ce qui se rencontrerait. Khaled, s'autorisant de cet ordre qui ne s'accordait que trop avec la disposition de son caractère, ne mit plus de frein à sa fureur et égorgea tout ce qui se trouva devant lui. Il avait déjà tué soixante-dix hommes et allait continuer sans faire de quartier à personne, lorsqu'un autre koraïchite accourut et dit au Prophète : « Hélas! apôtre de Dieu, c'en est fait de tous les koraïchites; il n'en restera plus un seul en vie avant la fin du jour; Khaled remplit la ville de carnage. » A ces nouvelles plaintes, le Prophète fit venir Khaled et lui dit d'un ton sévère : « Ne vous ai-je pas donné l'ordre de cesser la tuerie? — Loin de là, répliqua celui-ci, vous m'avez commandé de faire main basse sur tout ce qui se

présenterait. » Sur quoi, le Prophète appela l'ansarien et lui dit en présence de Khaled : « N'avez-vous pas été porter de ma part à ce chef la défense de tuer personne dans La Mecque? — Cela est vrai, répondit l'ansarien sans hésiter, et je voulais transmettre fidèlement cet ordre, mais Dieu l'a voulu autrement, et la volonté de Dieu a été faite. »

LVI.

L'apôtre de Dieu renverse les idoles de la Caâba. — Il dispose des principales charges de La Mecque. — Il pardonne aux Koraïchites. — Inauguration du Prophète, ou prestation réciproque du serment de fidélité. — Six hommes et quatre femmes sont exceptés de l'amnistie.

Le tumulte et la confusion ayant ainsi cessé, l'apôtre de Dieu alla droit à la Caâba et, sans descendre de sa chamelle, il fit les sept tours sacrés. Il toucha avec une profonde vénération l'angle de la pierre noire. Ensuite, il mit pied à terre pour entrer dans la Caâba. Mais, apercevant dans l'intérieur de la maison sainte des images, des statues, et même la figure d'Ibrahim tenant à la main des flèches ou des baguettes dont les idolâtres se servaient pour les sortilèges, il s'arrêta tout court en disant : « Dieu les confonde! Ils ont sculpté la figure de notre grand-père Ibrahim, le représentant avec les flèches du sort. Qu'a de commun Ibrahim avec ces flèches? Qu'ils sachent donc qu'Ibrahim et Ismaïl n'ont jamais pratiqué cet art diabolique de deviner par le moyen des flèches. » En même temps, il fit abattre toutes ces statues; on les traîna hors de la Caâba, où elles furent mises en pièces. Il

y avait encore dans ce temple une colombe en bois : il la brisa de ses propres mains et en jeta par terre les débris.

L'apôtre de Dieu, ayant ainsi purifié la maison sainte, y entra en prononçant à haute voix la formule : « Allah-Akbar (Dieu est grand). » Ensuite, il se tourna vers les colonnes, où il fit la prière avec deux inclinations, et il dit : « Voici la Kebla, le point de l'univers où il faudra désormais que les Musulmans se tournent pour faire la prière. » Il sortit après cela, fit la prière avec deux inclinations, laissant une distance de trois coudées entre lui et la Kebla ; puis, rentrant dans la Caâba, il y prêcha et il en sortit. Il y avait à l'extérieur de la maison de Dieu trois cent soixante idoles, autant que de jours dans l'année, rangées en cercle autour de l'édifice. Le Prophète les frappa du bout de sa baguette les unes après les autres, en disant ces paroles : « La vérité est venue ; que le mensonge disparaisse à jamais ! Le mensonge n'est que vanité. » A peine chaque idole avait-elle été touchée, qu'elle se renversait d'elle-même. Le plus grand de ces simulacres était l'idole appelée Hobal. Cette statue avait été apportée de Balka, en Syrie, par un certain Amrou, fils de Lohâ, qui, faisant un voyage dans ce pays-là, apprit des habitants que, par le secours de ce Dieu, ils obtenaient de la pluie quand ils en avaient besoin. Il les pria donc de lui donner cette idole et, l'ayant reçue d'eux, il l'apporta à La Mecque et la plaça avec les autres autour de la Caâba. Cette statue était faite d'une pierre rouge ; sa figure représentait celle d'un vieillard vénérable portant une longue barbe. Comme la main droite en avait été cassée pendant le voyage, les Koraï-

chites l'avaient remplacée par une autre en or, dans laquelle ils avaient mis sept flèches du sort, comme à celles d'Ibrahim et d'Ismaïl. Cette idole était dressée près du marchepied d'Ibrahim, vers la porte de la Caâba.

Après cette exécution, l'apôtre de Dieu remonta sur sa chamelle, accomplit une seconde fois les sept circuits; ensuite, il mit pied à terre, fit deux inclinations et, s'approchant du puits de Zem-Zem, il dit : « Si les enfants d'Abd-el-Mottalib n'avaient pas vaillamment combattu pour se conserver la liberté de boire de cette eau, je serais maintenant privé de ce bonheur. » Il s'arrêta ensuite au marchepied d'Ibrahim, se fit apporter de l'eau du puits, en but à longs traits, et accomplit le rite Ouodhou, ou ablution sacrée. Aussitôt, tous les musulmans, accourant, s'abreuvèrent de l'eau sainte et se purifièrent à l'exemple du Prophète. Il restait encore l'idole des Beni-Khosaa, qui restait debout sur le faîte de la Caâba. Elle était composée de pièces de verre et de plaques d'airain fondu. L'apôtre de Dieu commanda à Ali de l'abattre. Pour que cet ordre fût exécuté sans retard, le Prophète lui-même se tint debout contre la muraille; Ali s'élança sur son dos, lui mit les deux pieds sur les épaules et, ayant atteint l'idole, il la précipita à terre où elle se brisa en mille pièces en tombant. Après cette opération, le Prophète dit à Ali : « Que pensais-tu de toi-même, Ali, lorsque tu montais appuyé sur mes épaules? — Il me semblait, répondit celui-ci, que j'étais élevé jusqu'au pavillon céleste où résident les anges; je m'imaginais que je pouvais m'élancer et prendre mon essor au-delà des sept cieux. — Oh! que tu es heureux, s'écria le Prophète, d'avoir fait une si belle action pour la défense de

la vérité ! Et que je ressens aussi de bonheur de t'avoir prêté mes épaules pour l'affermissement de cette même vérité ! » On remarque que l'apôtre de Dieu entra quatre fois dans la maison sainte depuis l'Hégire : la première, lors de la visite El-Khoda, ou de l'accomplissement ; la seconde, le jour de la prise de La Mecque ; la troisième, le lendemain ; la quatrième et dernière, au pèlerinage de l'Adieu.

Enfin, l'apôtre de Dieu, se tenant debout à la porte de la Caâba, parla ainsi aux Koraïchites : « Il n'y a point de Dieu que Dieu, qui a accompli sa promesse, qui a secouru son serviteur, et qui seul a dispersé ses ennemis. Non-seulement Dieu a opéré ces prodiges, mais encore il a mis sous ses pieds tout ce que les yeux peuvent voir, soit créatures vivantes, soit biens de la terre, excepté la seule intendance de la Caâba, et la garde du gobelet sacré où boivent les pèlerins. O Koraïchites ! Dieu vous a enfin dépouillés de l'orgueil du paganisme, qui vous faisait adorer nos pères Ibrahim et Ismaïl comme des divinités, quoiqu'ils ne fussent que des hommes engendrés d'Adam. Or, Adam a été formé de la terre. O hommes, dit le Très-Haut, nous vous avons tous fait naître d'un homme et d'une femme ; nous vous avons établis par tribus et par nations, afin que vous vous connussiez les uns les autres comme n'ayant qu'une même origine. Celui-là est le plus honoré qui est le plus fidèle à la loi de Dieu. » Ensuite, le Prophète s'adressa à tous les habitants de La Mecque, que Dieu venait de lui assujettir par la force des armes et qui, par droit de conquête, étaient devenus des esclaves. « Quel traitement pouvez-vous attendre de moi aujourd'hui, leur demanda-t-il ? —

Tout notre espoir est dans votre magnanimité, ô frère généreux, fils d'un frère généreux. Hélas! ayez compassion de nous, répondit le peuple en sanglottant. — Eh bien! allez, dit le vainqueur, vous êtes affranchis. » Ainsi l'apôtre de Dieu rendit aux Koraïchites la liberté qu'ils avaient perdue par les chances de la guerre; car un affranchi est un captif qui a passé sous le joug, un esclave qui était dans les fers et qui recouvre la liberté. Après cela, l'apôtre de Dieu, voulant disposer de la charge d'intendant, demanda les clefs de la maison sainte à Othman, fils de Talha; mais au lieu de les rendre, celui-ci ferma les portes de la Caâba et se retira vers sa demeure. Le Prophète courut après lui, prit les clefs et revint ouvrir la porte de la Caâba. Comme il y entrait, Abbas se présenta et lui demanda la charge d'intendant du temple, avec la garde du gobelet sacré. Mahomet allait l'en gratifier, lorsque Dieu fit descendre ces paroles: « Dieu vous ordonne de rendre les dépôts à ceux à qui ils appartiennent; restituez donc l'intendance de la Caâba à son ancien possesseur. » Aussitôt le Prophète renvoya les clefs à Othman par Ali, en le chargeant de lui dire ces paroles: « O enfant de Talha, recevez ces clefs avec la dignité d'intendant de la Caâba; c'est Dieu lui-même qui vous rend cette charge. Exercez-la comme par le passé. Personne ne pourra désormais vous en dépouiller sans sacrilége. » Othman, agréablement surpris de cette faveur, alla sur-le-champ remercier le Prophète et renouvela sincèrement dans ses mains la profession de foi de l'Islamisme. Voici ce que ce même Othman racontait plus tard: « Dans le temps de l'ignorance ou du paganisme, j'avais coutume, suivant le devoir de ma charge

d'intendant du temple, de me tenir à la porte de la Caâba le lundi et le jeudi de chaque semaine. Or, un jour, le Prophète se présenta avec ses compagnons pour y entrer; mais je le repoussai rudement et ne lui épargnai pas les injures. L'apôtre de Dieu, répondant avec douceur à mes invectives, me dit : « Il arrivera peut-être un jour, Othman, que vous me verrez ces clefs entre les mains et que j'en disposerai à ma volonté. — Il faudra donc, répliquai-je, que vous ayez pour lors subjugué les Koraïchites. — Oui, répondit-il d'un air assuré; je vivrai jusque-là et les soumettrai. » Puis il entra dans la Caâba. En effet, les choses arrivèrent de point en point comme il l'avait prédit. Après qu'il m'eut renvoyé les clefs, il me dit la première fois qu'il me vit : « Eh bien, Othman, ma prédiction ne s'est-elle pas accomplie? — J'atteste, répondis-je, que vous êtes l'apôtre de Dieu. »

Lorsque le Prophète entra dans la Caâba, le jour de la prise de La Mecque, Belâl l'y accompagna, et quand l'heure de la prière de midi fut venue, ce dernier monta sur le haut de la maison sainte et fit au peuple la première proclamation de la prière, en prononçant la formule consacrée pour cet acte. Pendant que le muezzin remplissait ses fonctions, Abou-Sofian, fils de Harb, Atab, fils d'Ozeïd, El-Harith, fils de Hescham, étaient assis dans un coin de la Caàba et parlaient ensemble à voix basse. El-Harith, entendant la voix éclatante de Belâl, se mit à dire : « Plût à Dieu que je fusse mort avant ce funeste jour! » Abou-Sofian ajouta : « Pour moi, je ne dirai rien de ce que je pense, de peur que mes paroles ne soient rapportées. » Comme ils s'entretenaient ainsi, l'apôtre de Dieu s'approcha et leur dit : « Je sais tout ce

que vous venez de dire. » Et il répéta à chacun d'eux ses propres paroles. Alors El-Harith s'écria : « J'atteste que vous êtes l'apôtre de Dieu, car, assurément, il n'y a ici personne qui puisse être allé vous faire ce rapport. » Quant au gobelet où boivent les pèlerins, l'apôtre de Dieu en donna la garde à son oncle Abbas, qui le conserva jusqu'à sa mort et le transmit à sa postérité qui en a encore la possession.

L'apôtre de Dieu monta ensuite sur la colline de Safa où, pendant qu'il était en prières, quelques Ansariens qui s'y trouvaient réunis disaient secrètement entre eux : « Voyez-vous comme le Prophète, depuis que Dieu l'a rendu maître de La Mecque, songe à s'établir dans sa patrie ! » Lorsque le Prophète eut achevé sa prière, il s'approcha d'eux et leur dit en souriant : « De quoi parliez-vous tout à l'heure ? — De rien, répondirent-ils. » Mais il les pressa si fort, qu'ils furent obligés de lui avouer la vérité. Sur quoi, l'apôtre de Dieu fit cette protestation : « Dieu me garde de briser les nœuds du serment qui nous lie ! J'en jure par Celui qui me fait vivre et vous aussi, qui doit me faire mourir et vous aussi, je n'ai aucun dessein de rester à La Mecque, je m'en retourne au premier jour avec vous à Médine. »

Sur ces entrefaites, tous les habitants de La Mecque, hommes et femmes, qui avaient été sommés de se réunir pour la cérémonie du serment réciproque, s'assemblèrent sur la colline de Safa. Le Prophète s'assit devant eux, ayant au-dessous de lui Omar, fils de Kettab. Les hommes s'approchèrent, et Omar reçut pour eux le serment que le Prophète leur prêta le premier. Ensuite, ils jurèrent à l'apôtre de Dieu obéissance et fidélité. Les femmes

vinrent à leur tour, et le Prophète reçut leur serment. Parmi elles se trouvait Henda, fille d'Otba, femme d'Abou-Sofian, celle-là même qui, à la bataille d'Ohoud, avait déchiré avec ses dents le foie de Hamza. Déguisée et couverte d'un voile, elle s'était mêlée à la foule des femmes koraïchites, et elle s'avançait pour prêter le serment comme les autres. Mais, le Prophète l'ayant reconnue, elle se jeta à ses pieds en disant : « Je suis Henda ; pardonnez-moi le passé. » Et il lui pardonna.

Le lendemain de la prise de La Mecque, les Beni-Khosaa, alliés du Prophète, fiers du succès de ses armes, crurent qu'ils étaient dispensés de tout ménagement à l'égard de leurs ennemis personnels. Ayant rencontré un idolâtre nommé El-Anza, de la tribu des Beni-Hodhaïl, qu'ils haïssaient, ils le percèrent de coups ; ils allèrent même jusqu'à tuer un homme de la même tribu, appelé Ahmar, qui était musulman. Ce meurtre ayant été dénoncé, l'apôtre de Dieu déclara coupable d'homicide Khorasch, fils d'Ommaïa, qui en était l'auteur. Ensuite il fit assembler le peuple et lui parla ainsi : « Peuple de La Mecque, le jour même que Dieu créa le ciel et la terre, il établit La Mecque comme un sanctuaire et un asile inviolables. Ce lieu est donc sacré par institution divine, et doit l'être jusqu'au jour de la résurrection. En conséquence, il n'est permis à aucun des mortels qui croient en Dieu et au dernier jour d'y verser le sang humain, pas même d'y couper un arbre. C'est un attentat qui n'a jamais été permis à personne, et qui ne le sera après moi à âme qui vive. Il m'est interdit à moi-même, en tout autre temps qu'aujourd'hui, d'y faire sentir ma colère aux coupables. Mais, cet acte de justice accompli, je m'ar-

rête, et je tiendrai désormais cette ville pour sacrée et inviolable, aussi religieusement que vous me l'avez vu faire dans la journée d'hier. J'en prends à témoin ce grand Dieu qui est invisible. »

Ce discours du Prophète annonçait que l'amnistie qu'il avait accordée aux Koraïchites ne s'étendait pas à tous. En effet, six hommes et quatre femmes furent nommément exceptés de l'amnistie générale, et l'apôtre de Dieu, qui s'était montré si avare du sang de ses ennemis, commanda de tuer ces dix proscrits partout où ils seraient découverts, soit dans le territoire sacré, soit dans le territoire profane, et quand même on les trouverait cachés dans le sanctuaire de la Caâba. Aucun de ces proscrits ne tomba sous la main des Musulmans le jour de la prise de La Mecque. C'est pourquoi le Prophète voulut, dès le lendemain, en faire la recherche, pour les punir ou leur faire grâce, comme il le jugerait à propos.

Le premier était Acrama, fils d'Abou-Djahl. Le jour où le Prophète fit son entrée à La Mecque, Acrama monta à cheval et s'enfuit du côté de la mer; mais sa femme, Omm-Hakim, fille de Harith, fille de Hescham, laquelle avait auparavant embrassé l'Islamisme, s'étant jetée aux pieds du Prophète, obtint la grâce de son époux, et courut, sans perdre un instant, après lui. Lorsqu'elle arriva au bord de la mer, elle vit Acrama déjà monté sur un navire qui allait faire voile. Elle se jeta aussitôt dans une barque, aborda le navire et, ayant assuré son mari de sa grâce, elle le décida à revenir avec elle à La Mecque. Lorsqu'ils furent de retour l'un et l'autre, Omm-Hakim présenta Acrama à l'apôtre de Dieu qui l'accueillit avec beaucoup de bonté. « Soyez le bienvenu,

lui dit-il, je vous pardonne ; mais c'est à condition que vous ferez la double profession de foi. » Acrama s'empressa d'obéir ; puis, baissant les yeux, il dit au Prophète : « Vous êtes le père des hommes, et j'ai la confiance que vous tiendrez votre promesse. De mon côté, soyez assuré qu'autant j'ai été votre ennemi et celui de Dieu, autant je veux être dévoué à votre personne et à la voix de Dieu ; je jure de combattre pour la défense de l'une et de l'autre jusqu'à la dernière goutte de mon sang. » Acrama occupa un poste élevé dans l'armée musulmane ; il se trouva à toutes les guerres, combattant vaillamment pour la religion, jusqu'à ce qu'enfin il obtint la couronne du martyre à la bataille d'Aiznadin, sous le khalifat d'Abou-Bekr, où il tomba percé de soixante-dix coups, l'an XI de l'Hégire (633).

Le second proscrit était Habbar, fils d'Assouad. C'était un homme riche qui, dans plusieurs occasions, avait fait éclater son animosité contre le Prophète. Le jour de la prise de La Mecque, il se cacha si bien qu'on ne put le découvrir. Mais, peu de temps après, lorsque le Prophète fut de retour à Médine, Habbar, pénétré d'un sincère repentir, alla se présenter à lui en détestant sa conduite passée et en implorant la miséricorde de l'apôtre de Dieu. Il embrassa l'Islamisme et fit la double profession de foi. Le Prophète le reçut avec une grande bonté. « Je vous pardonne, Habbar, lui dit-il, car l'Islamisme efface tous les péchés passés. »

Le troisième proscrit était Abd-Allah, fils de Saad, frère de lait d'Othman, fils d'Affan, qui s'était converti à l'Islamisme bien avant la prise de La Mecque. Il était fort habile dans l'art de l'écriture et faisait l'office de secré-

taire auprès de l'apôtre de Dieu dont il écrivait les révélations. Mais, animé de mauvaises pensées en écrivant le texte du Coran, il changeait, falsifiait et corrompait à dessein des mots qui en altéraient le sens. Ensuite il prenait de là occasion de médire du Prophète et de le tourner en dérision, en faisant sur son compte mille plaisanteries injurieuses. Mais quand la supercherie fut découverte, il n'osa plus rester à Médine et s'enfuit à La Mecque où il apostasia. Le jour de l'entrée victorieuse des Musulmans, il se réfugia tout tremblant chez son frère de lait, implorant sa protection. Othman le tint caché dans sa maison jusqu'à ce que le tumulte fût apaisé ; il l'amena alors devant le Prophète et demanda grâce pour lui. Mais l'apôtre de Dieu ne fit aucune réponse. Othman réitéra ses instances, et fit tant par ses importunités, qu'il obtint enfin le pardon du proscrit. Abd-Allah renouvela sa profession de foi. Ensuite, le Prophète, se tournant vers ses compagnons, leur dit : « Je ne gardais le silence que pour donner à quelqu'un de vous le temps de se jeter sur lui et de le tuer. » Abd-Allah était de la race d'Amr, fils de Looua ; il passait pour un des plus savants et des plus honorables d'entre les Koraïchites. Sa passion pour les chevaux était extrême. Il mourut à Ascalon, en Palestine, où Othman l'avait envoyé en qualité de gouverneur, l'an xxxvi de l'Hégire.

Le quatrième proscrit était Mikias, fils de Dhoubaba, meurtrier et apostat, celui-là même qui, ayant assassiné un musulman pour venger la mort de son frère, tué par mégarde lors de l'expédition contre les Beni-Mostalek, s'était enfui à La Mecque, où il avait abjuré l'Islamisme. Un de ses compatriotes, Tamila, fils d'Abd-Allah,

l'ayant rencontré buvant du vin avec une troupe d'idolâtres, le tua.

Le cinquième proscrit était Abd-Allah, fils de Khatal, meurtrier et apostat. L'apôtre de Dieu l'avait chargé de recueillir les aumônes et lui avait adjoint un ansarien. Il était suivi dans ses tournées d'un serviteur musulman. Un jour, étant dans une hôtellerie, il ordonna à cet homme de tuer un chevreau et de le lui apprêter pour son dîner, pendant qu'il irait dormir. Quand il fut éveillé, il trouva que son valet n'avait rien préparé. Irrité de cette négligence, il se jeta sur lui et le tua. Il apostasia ensuite et retourna au culte des idoles. Il menait avec lui deux baladines qui chantaient des vers satiriques contre l'apôtre de Dieu. Le jour de la conquète, Abd-Allah courut se réfugier dans la Caâba, comme dans un asile inviolable. Mais le lendemain, pendant que l'apôtre de Dieu faisait les circuits sacrés, quelqu'un vint l'avertir que le fils de Khatal se tenait caché sous la tenture du sanctuaire. Aussitôt le Prophète donna l'ordre de le tuer, ce qui fut exécuté sur-le-champ, nonobstant la sainteté du lieu ; car, dans la harangue faite aux Koraïchites à l'occasion du meurtre de Ahmar, le Prophète avait déclaré que cette violation du lieu sacré lui était licite pendant ce jour-là, en vertu d'une prérogative personnelle.

Le sixième et dernier proscrit était Hoouaïreth, fils de Naufal. C'était un des plus nobles d'entre les Koraïchites. Poète satirique et ennemi personnel du Prophète, il n'avait cessé de débiter contre l'apôtre de Dieu des vers très-mordants, et n'avait laissé passer aucune occasion sans manifester sa haine. Mais son crime le plus odieux ut l'insulte brutale dont il se rendit coupable envers les

filles du Prophète. Lorsque Abbas, oncle de Mahomet, conduisait de La Mecque à Médine les deux filles de l'apôtre de Dieu, Fâtema et Zaïnab, Hoouaïreth les ayant rencontrées sur le chemin, les poussa avec tant de violence qu'il les fit tomber par terre. Zaïnab, qui était enceinte, se blessa grièvement dans cette chute. Après la prise de La Mecque, Ali, fils d'Abou-Thaleb, trancha la tête à ce proscrit par l'ordre du Prophète.

Quant aux femmes que l'apôtre de Dieu avait résolu de punir de mort, elles étaient au nombre de quatre, comme nous l'avons dit.

La première était Henda, fille de Otba, femme d'Abou-Sofian et mère de Moawiah. Le Prophète lui pardonna, ainsi que nous l'avons vu, lorsqu'elle vint prêter le serment avec les autres femmes koraïchites. La seconde était Djoouaïra, fille d'Abou-Djahl. Elle obtint sa grâce. La troisième était Sara, servante de la famille de Haschem, qui s'était chargée de porter la lettre de Hateb aux Koraïchites. Le Prophète lui fit grâce. La dernière était une des joueuses d'instruments qui accompagnaient Abd-Allah, fils de Khatal. Cette femme eut le bonheur de s'échapper de La Mecque. Dans la suite, elle obtint son pardon et se fit musulmane.

Ainsi, sur ce nombre de dix personnes que le Prophète avait nommément exceptées de l'amnistie, et qui toutes l'avaient outrageusement offensé, Mikias, fille de Dhoubaba, Abd-Allah, fils de Khatal, et Hoouaïreth, fils de Naufal, furent seuls immolés, non pour satisfaire un ressentiment personnel du Prophète, mais en expiation de crimes qui ont été punis de mort dans tous les temps et chez toutes les nations. La puissante ville de La Mec-

que fut prise sans qu'il y eût d'autre sang répandu que celui de ces trois meurtriers, et il ne serait pas juste d'imputer à l'apôtre de Dieu le carnage fait par Khaled au dehors et au dedans de la ville, jusqu'aux portes du temple, puisque ce fut contrairement aux ordres et malgré la recommandation expresse du Prophète.

L'apôtre de Dieu ne resta pas plus de trois semaines à La Mecque. Il employa ce temps à régler les affaires du gouvernement de l'État et à envoyer des partis de cavalerie de différents côtés pour abolir l'idolâtrie et pour étendre les conquêtes de l'Islamisme. Il sortit de cette ville dans les premiers jours du mois de Schaoual, dans l'intention d'aller dissoudre une confédération de tribus puissantes qui s'étaient réunies à Honaïn avec des dispositions hostiles.

LVII

Le Prophète envoie ses lieutenants pour détruire les idoles et pour convertir les tribus à l'Islamisme.

Avant de passer au récit de l'expédition de Honaïn, il faut faire connaître les résultats des opérations exécutées par les lieutenants du Prophète contre les idoles pendant le séjour que l'apôtre de Dieu fit à La Mecque. Le vingt-cinquième jour du mois de Ramadhan, Khaled, fils d'Oualid, fut envoyé à la ville de Nakhla, située à une journée de La Mecque, assez près de Taïef. Il avait ordre de briser l'idole El-Ouzza, faite d'un tronc d'arbre, que les Beni-Kenâna adoraient. L'apôtre de Dieu n'avait rien de plus à cœur que d'abolir l'idolâtrie, d'en dé-

tourner les hommes et de les ramener au culte du Dieu Très-Haut. Non content d'avoir détruit les idoles de la Caâba, il voulut anéantir toutes celles qui se trouvaient répandues dans le reste de l'Arabie. Khaled étant donc arrivé à Nakhla, décocha vigoureusement une flèche contre le simulacre en disant : « Infâme Ouzza ! objet haï de Dieu et digne du mépris des hommes, voilà le cas que je fais de toi ! » A peine la statue eut-elle été frappée, qu'on en vit sortir un démon femelle qui, courant les cheveux épars et portant la main à sa tête, poussait d'affreux gémissements. A ce bruit, le prêtre de la déesse accourut et jeta un grand cri. Mais Khaled le fendit en deux d'un coup d'épée. Après cela, Khaled s'en retourna auprès du Prophète et lui rendit compte de ce qu'il avait fait. « N'avez-vous rien vu autre chose, lui demanda le Prophète? — Non, répondit Khaled. — Nous n'avons donc pas entièrement détruit l'idole, reprit le Prophète? retournez-y, et anéantissez-la jusqu'aux fondements. » Khaled revint donc à Nakhla ; il brisa la statue et en démolit le piédestal. Aussitôt il en sortit un second démon sous la figure d'une vieille femme noire et toute nue, qui s'agitait comme une furie en faisant mille contorsions. Khaled la tua sur-le-champ et revint trouver le Prophète. « A présent, lui dit l'apôtre de Dieu, votre mission est accomplie : cette dernière femme était El-Ouzza elle-même ; c'en est fait, elle ne sera plus adorée jusqu'à la fin des siècles. »

Dans le même temps, l'apôtre de Dieu fit partir Amrou, fils d'El-As, pour renverser Saoua, l'idole des Beni-Hodhaïl à Bohat, distant de La Mecque de trois milles. Amrou coupa la statue en morceaux. Le prêtre de l'idole

se fit musulman. On assure que cette idole existait avant le déluge, et qu'après avoir été longtemps submergée, Eblis (le diable) la retira des eaux et la donna aux Beni-Hodhaïl qui l'adoraient et y faisaient des pèlerinages. Saad, fils de Zeïd, eut mission d'aller briser Mana, l'idole de ceux des Beni-Aus, des Beni-Khazradj et des autres habitants de Médine qui ne s'étaient pas encore convertis à l'Islamisme. Cette statue était placée vers le rivage de la mer, sur la cime d'une montagne au pied de laquelle passe la rivière de Kodaïd. C'était une pierre devant laquelle ces malheureux idolâtres s'assemblaient avec ceux de quelques tribus voisines pour immoler des victimes. Saad partit avec vingt cavaliers. A son arrivée, il vit sortir du simulacre une femme noire, toute nue, les cheveux épars, qui se frappait la poitrine en criant d'une voix lamentable : « Malheur ! Hélas ! » Saad se jeta, l'épée à la main, sur cette abominable sorcière et la tua. Ensuite, avec l'aide de ses compagnons, il renversa et brisa l'idole.

Au mois de Schaoual suivant, dès que Khaled fut de retour de son expédition contre l'idole d'El-Ouzza, l'apôtre de Dieu lui donna ordre de se mettre en campagne avec un corps de trois cent cinquante hommes, pour propager l'Islamisme, en invitant les hommes à se convertir. Mais il lui recommanda expressément de ne point se servir de l'épée, à moins qu'il ne fût obligé de la tirer pour sa propre défense. Khaled partit avec ces instructions à la prudence desquelles il lui était difficile de plier l'impétuosité de son caractère. Ce général marcha tout droit contre les Beni-Djadhima, à qui il en voulait particulièrement, parce qu'avant l'établissement

de la nouvelle religion, les gens de cette tribu avaient assassiné, pour s'emparer de ses bagages, Aouf, père d'Abd-el-Rhaman, ainsi que l'oncle de Khaled, lorsque ces deux personnes revenaient d'un voyage de l'Yémen. Khaled profitait avec empressement de cette occasion pour tirer vengeance de ces meurtres. Il alla camper auprès d'une source qui appartenait à cette tribu. A peine y était-il arrivé, que les Beni-Djahima, qui professaient le sabéisme, vinrent à sa rencontre bien armés. Khaled les engagea d'abord à embrasser l'Islamisme, et, sur leur premier refus, le musulman, qui ne cherchait qu'un prétexte, fondit sur eux, en tua une partie, fit prisonniers les autres et les distribua à ses soldats. Peu de temps après, il commanda à chacun d'égorger son captif. Abou-Salem, un de ses officiers, lui déclara qu'il ne tuerait pas son prisonnier et qu'il ne souffrirait pas que ceux qui étaient sous ses ordres tuassent les leurs. Alors Khaled, bouillant de colère, fit lier les mains à ceux qui lui étaient échus en partage et, fondant sur eux l'épée à la main, il les massacra tous.

Au retour de Khaled à La Mecque, le Prophète, informé de cet acte de barbarie, en ressentit une profonde douleur et, indigné de la cruauté de son général, il leva les mains au ciel en s'écriant : « O Dieu ! je suis innocent du crime atroce qu'on vient de commettre pour la seconde fois. » Aussitôt il dépêcha Ali, fils d'Abou-Taleb, avec une somme d'argent, lui ordonnant d'aller acquitter le prix du sang répandu, de rendre la liberté aux autres prisonniers et de restituer le butin. Ali exécuta fidèlement ses ordres ; ensuite il demanda aux Beni-Djadhima s'ils avaient encore quelque réclamation à

faire, soit pour le prix du sang, soit pour la restitution du butin. Ils répondirent qu'ils étaient satisfaits de la réparation. Alors Ali, voyant qu'il lui restait encore quelque chose de l'argent qu'il avait apporté, le leur distribua pour les consoler entièrement. Le Prophète loua ce trait de générosité et en sut bon gré à Ali. Quelques jours après, Abd-el-Rahman eut avec Khaled une altercation dont voici le sujet. Ce dernier voulait se faire un mérite auprès d'Abd-el-Rahman de la vengeance qu'il avait tirée du meurtre de son père et vantait la conduite qu'il avait tenue dans cette occasion, en rabaissant la bravoure des autres officiers. « Dites plutôt, répondit Abd-er-Rahman, que vous avez voulu venger la mort de votre oncle qui a été tué en même temps que mon père ! Au reste, vous avez commis là une action plus digne du temps de l'idolâtrie que de celui de l'Islamisme. » Le Prophète, informé de cette querelle, dit sévèrement à Khaled : « Cessez de mépriser mes compagnons. Par Dieu ! quand vous posséderiez une montagne d'or aussi grosse que le mont Ohoud, quand vous la dépenseriez jusqu'à la dernière parcelle pour la cause de Dieu, votre mérite, quel qu'il puisse être, n'égalerait pas celui de l'un d'eux. »

LVIII

Expédition de Honaïn.

L'apôtre de Dieu, informé par des rapports journaliers, des grands préparatifs de guerre que faisaient les ennemis, résolut de marcher contre eux avec toutes ses forces. Avant de partir, il établit pour gouverneur

de La Mecque, en son absence, Attab, fils d'Acid, fils d'Abou'l-Aïs, et il institua Moadh, fils de Djabal, en qualité d'iman, pontife et docteur de la loi, pour enseigner la religion au peuple et régler tout ce qui regardait les affaires du culte. Attab s'était converti à l'Islamisme le jour même de la prise de La Mecque. Il était à peine âgé de vingt ans. Il présida cette année, qui était la huitième de l'Hégire, à la fête du pèlerinage, et continua d'exercer cette charge jusqu'à la mort de l'apôtre de Dieu, auquel temps il fut confirmé par Abou-Bekr dans son gouvernement, qu'il exerça jusqu'à la fin de ses jours. Ces dispositions étant faites, l'apôtre de Dieu sortit de La Mecque et partit pour l'expédition de Honaïn, le sixième jour du mois de Schaoual de cette huitième année de l'Hégire.

Voici la cause de cette guerre. Après que Dieu eut ouvert La Mecque à son apôtre et que tout le peuple de cette ville eut embrassé l'Islamisme, les tribus des arabes accoururent de toutes parts se soumettre à son obéissance. Mais la puissante tribu des Beni-Haouazin, jointe à celle des Beni-Thakif, qui habitaient la ville de Taïef, et à une partie de celle des Beni-Saad, fils de Bekr, chez lesquels le Prophète avait été nourri, ne suivirent point cet exemple. Il y a plus : ces peuples, naturellement mutins et rebelles, attachés opiniâtrément au culte de leurs idoles et jaloux de l'agrandissement du Prophète, s'assemblèrent pour délibérer en commun sur l'urgence des conjonctures. Dans le conseil qui fut tenu à ce sujet entre les principaux d'entre eux, on reconnut qu'il fallait s'opposer aux entreprises de Mahomet qui, maître de La Mecque et devenu plus puissant par l'ac-

croissement de ses forces, ne manquerait pas de tourner ses armes contre eux. On décida, en conséquence, qu'il était de l'intérêt général de le prévenir et de marcher contre lui, sans attendre qu'il vînt attaquer les confédérés. C'est ainsi que la guerre fut unanimement résolue.

Le chef des Beni-Haouazın était Mâlek, fils d'Aouf, fils de Nadhr. Les Beni-Thakif avaient à leur tête Kenâna, fils d'Abd-el-Yalil. On comptait aussi, parmi les principaux officiers, Doraïd, fils de Semma. Il était le cheik des Beni-Djoschma, tribu sous la dépendance des premières. C'était un vénérable vieillard âgé de plus de cent ans, plus ressemblant à un squelette qu'à un homme vivant, et à qui il restait à peine un souffle de vie. Il était privé de la vue ; mais il conservait encore toute sa raison. Comme il était doué d'une prudence singulière et qu'il avait une large expérience des choses de la guerre, il fut d'avis qu'on ne devait point se charger d'un attirail embarrassant de femmes, d'enfants et de bagage inutile ; mais Mâlek et les autres chefs firent prévaloir un sentiment opposé. Les confédérés se mirent immédiatement en marche, formant une armée de quatre mille combattants, sans compter les femmes, les enfants et les esclaves.

Cependant l'apôtre de Dieu, informé de leurs mouvements, avait envoyé comme espion, avant de sortir de La Mecque, Abd-Allah, fils d'Abou-Djardard, des Beni-Aslam, avec ordre de pénétrer dans le camp des ennemis, de se mêler parmi la foule, d'y demeurer jusqu'à ce qu'il fût pleinement instruit de leurs desseins, et de venir lui en faire le rapport. Abd-Allah s'acquitta avec

intelligence de sa mission ; il ne quitta le camp des confédérés qu'après avoir entendu Mâlek donner l'ordre du départ et vu s'ébranler les premières colonnes. Sur cet avis, le Prophète hâta son départ et se mit en campagne à la tête de douze mille combattants : dix mille hommes de ceux qu'il avait amenés de Médine, et deux mille des habitants de La Mecque, ses nouveaux sujets, parmi lesquels se trouvaient quatre-vingts idolâtres, dont le plus considérable était Safouan, fils d'Ommaïa, qui ne s'était pas encore converti. Il avait prêté à l'apôtre de Dieu, pour cette expédition, cent cuirasses et une grande quantité d'armes et de munitions de toute espèce. L'apôtre de Dieu arriva à Honaïn vers le soir. Ce lieu est situé entre La Mecque et Taïef. Les confédérés s'étaient déjà avancés jusqu'à la plaine ou vallée d'Aoutas, entre Honaïn et Taïef et y avaient campé. Doraïd, s'étant aperçu que l'on s'arrêtait, demanda dans quel lieu on était. « Dans la plaine d'Aoutas, lui répondit-on. — C'est très-bien, reprit-il; je connais cette grande vallée : c'est un terrain uni et très-propre aux évolutions de la cavalerie. »

Mâlek, général expérimenté, profita de la situation de ce lieu et prit d'habiles dispositions pour en tirer tout l'avantage possible. Pendant la nuit, il plaça deux corps d'infanterie sur des hauteurs qui resserraient le passage de la vallée ; il embusqua une troupe de gens d'élite à l'entrée même du défilé, avec ordre aux uns et aux autres de se tenir cachés, d'accabler les musulmans sous une grêle de flèches, dès qu'ils seraient engagés dans la plaine, et de fondre aussitôt sur eux, l'épée à la main, sans leur donner le temps de se reconnaître. De

son côté, l'apôtre de Dieu, s'étant remis en marche pendant la nuit, arriva devant Aoutas aux premières lueurs de l'aube. Il rangea son armée en bataille, déploya les étendards et les distribua aux troupes. Il monta ensuite sur sa mule blanche Doldol. Il était revêtu d'une double cuirasse et avait la tête couverte d'un casque de fer. Ainsi équipé, il donna le signal d'avancer. On assure qu'un musulman, contemplant une si belle et si nombreuse armée marcher en bon ordre, s'écria, plein d'admiration et d'une vaine confiance : « Il est impossible que tant de bataillons et d'escadrons soient vaincus par un si petit nombre d'ennemis. » On ne sait point qui est celui qui prononça ces mots. Les uns disent que ce fut Abou-Bekr ; d'autres veulent que ce soit Salema, fils d'El-Salema ; quelques-uns l'attribuent à Abbas, oncle du Prophète. Quoi qu'il en soit, l'apôtre de Dieu désapprouva hautement ces paroles inconsidérées et fut bien mortifié de voir qu'elles avaient donné aux musulmans trop de confiance dans leurs propres forces. Dieu lui-même blâma leur présomption dans ce verset du Coran : « Dieu vous a déjà secourus en plusieurs occasions et notamment à la journée d'Aoutas, lorsque vous vous complaisiez dans votre multitude, qui cependant ne vous servit de rien ; car la terre, toute spacieuse qu'elle était, devint trop petite pour vous et vous tournâtes honteusement le dos. »

En effet, à peine l'armée eut-elle pénétré dans la vallée, qu'elle se vit accablée d'une grêle de flèches que tirèrent à la fois les idolâtres qui occupaient les hauteurs et ceux qui s'étaient embusqués à l'entrée du défilé. Alors le désordre se mit parmi les musulmans ; ils

prirent la fuite avec tant de précipitation qu'il n'y en eut pas un qui tint ferme sur le champ de bataille. Djaber, fils d'Abd-Allah, qui était présent à l'affaire, rapporte ainsi cette déroute. « Quand nous fûmes arrivés, dit-il, à Honaïn, n'y ayant pas rencontré les ennemis, nous poursuivîmes notre marche jusqu'à une vallée spacieuse, à quarante-huit milles de La Mecque, et nous nous y jetâmes inconsidérément, sans avoir eu la précaution d'envoyer reconnaître le terrain. Cependant les idolâtres nous y avaient devancés ; avant le lever du soleil, ils s'étaient mis en embuscade dans les plis des hauteurs qui commandent le défilé, et, se levant tout-à-coup, nous criblèrent de leurs flèches. Alors nous perdîmes la tête, en nous voyant engagés au milieu des troupes ennemies qui nous harcelaient de tous côtés. Dans cette terreur subite, chacun ne songeait qu'à se sauver du péril ; la confusion se mit dans tous les rangs : ce fut une déroute générale. »

Dans cette extrémité, l'apôtre de Dieu prit le parti de se retirer vers son aile droite, où il se mit à crier de toutes ses forces : « A moi, compagnons ! A moi ! Je suis l'apôtre de Dieu ; je suis Mahomet, fils d'Abd-Allah ! » Parmi ceux qui les premiers vinrent se rallier autour de lui, on remarquait : Abou-Bekr et Omar, ses deux beaux-pères ; Ali, fils d'Abou-Taleb, son cousin ; Abbas, son oncle ; Abou-Sofian, fils de Harith, avec son fils Djafar ; Fadhl, fils d'Abbas ; Rabia, fils de Harith ; Osama, fils de Zeïd. Ce fut là qu'Aïman, fils d'Obeïd, tomba percé de coups aux pieds de l'apôtre de Dieu, aussi bien qu'Abd-Allah, fils de Zobeïr, et Okaïl, fils d'Abou-Taleb et frère d'Ali. Les nouveaux prosélytes de

La Mecque, voyant toute l'armée en déroute, ne purent s'empêcher de manifester la joie qu'ils en avaient dans le cœur ; ils trahirent leur malveillance par des railleries piquantes. « Pour le coup, disait Abou-Sofian, fils de Harb, voici les Beni-Haouazin victorieux ; il n'y a que la mer qui puisse arrêter nos fuyards. » Safouan, fils d'Ommaïa, applaudit à cette plaisanterie. Abou-Sofian, dont la conversion n'était qu'extérieure, portait sur lui. cachées dans son carquois, les flèches du sort qu'il consultait souvent. Il ne manqua pas d'en faire usage en cette occasion, et le résultat lui ayant semblé conforme à ses vœux, il s'écria : « Enfin, l'enchantement va cesser ! » A quoi Safouan ajouta : « S'il faut que j'aie un maître, je préfère un des Beni-Haouazin à un Haschémite. »

Cependant les idolâtres, animés par ces succès, poursuivaient leur but et allaient envelopper le Prophète avec le faible peloton des siens qui s'était groupé autour de lui. Se voyant alors dans un extrême danger, l'apôtre de Dieu voulut se jeter dans le plus épais des ennemis, résolu à vaincre ou à mourir. Déjà il enfonçait ses éperons dans les flancs de sa mule, lorsqu'Abbas saisit la bride de l'animal qui s'élançait déjà vers l'ennemi, en même temps qu'Abou-Sofian, fils de Harrith, s'attachait fortement à l'étrier droit. L'apôtre de Dieu ne cessait de crier : « Je suis le Prophète qui ne ment point, je suis le fils d'Abd-el-Mottalib. O Dieu, fais descendre ton secours ! » Le Prophète, se voyant arrêté, dit à son oncle Abbas : « Puisque vous ne voulez pas que je me jette dans la mêlée, rappelez donc les fuyards et dites-leur ces paroles : « O vous, troupes auxiliaires ! O vous qui

faites paître l'acacie à vos chameaux ! O vous qui lisez le Coran ! » Alors Abbas, qui avait la voix forte, se mit à crier à trois reprises ces paroles du Prophète. Cette voix puissante, qui retentit au loin dans les montagnes et dans les vallées, ne fut pas plutôt entendue des soldats dispersés, qu'on les vit accourir en disant : « Nous voici! nous voici ! » Les plus légers à la course vinrent se ranger auprès de leur général et, se formant en bataillon, ils retournèrent à la charge, rétablirent le combat et donnèrent ainsi aux autres le temps de rejoindre successivement et de reprendre leurs rangs.

Cependant le Prophète, s'élevant sur ses étriers, considérait avec une grande attention le choc des deux armées. Il animait les siens du geste et de la voix, et leur disait : « Voilà la fournaise qui commence à s'embraser ! » Mais voyant que le combat tirait en longueur par la résistance opiniâtre des ennemis, il eut recours à un expédient dont il s'était bien trouvé dans les batailles précédentes. Il ordonna à sa mule de se coucher et l'animal obéissant se mit le ventre contre terre. L'apôtre de Dieu, s'inclinant alors, ramassa une poignée de poussière et la jeta contre le visage des idolâtres, en disant : « Que leur face soit confondue par cette terre de laquelle Dieu a formé l'homme ! Qu'il n'y en ait aucun dont les yeux n'en soient remplis ! » La chose arriva comme le Prophète l'avait dit, selon le témoignage même des ennemis. Ils déclarèrent à la fin de la journée qu'il n'y eut aucun d'eux à qui il n'entrât quelques parcelles de cette poussière dans les yeux ; aussitôt après ce jet de poussière, ils lâchèrent pied et prirent la fuite. Les musulmans furent aussi aidés du secours de Dieu

très-haut dans cette affaire. Il est dit expressément dans le Coran : « Dieu vous a secourus dans plusieurs combats et notamment à la journée d'Aoutas... Alors Dieu fit descendre sa sekina (sa présence divine) sur son apôtre et sur les fidèles. Il envoya des légions d'anges que vous ne pouviez voir, et il punit ceux qui étaient infidèles. »

Qu'il nous soit permis, disent les historiens, d'admirer ici le courage héroïque et la bravoure incomparable du Prophète. Le jour d'une si grande bataille, il se contenta de monter une mule qui ne pouvait avoir ni la force ni la vitesse nécessaire dans une conjoncture si périlleuse. Cependant, malgré ses compagnons, il veut se jeter seul dans le plus épais des bataillons ennemis, sans craindre d'exposer sa dignité et sa personne sacrée. Que conclure de tout cela ? sinon qu'il agissait et qu'il était poussé par la grande confiance qu'il avait en Dieu et par l'attente certaine du secours divin qui, en effet, ne lui manqua pas au besoin. »

Les musulmans poursuivirent les fuyards, l'épée dans les reins, les tuant ou les faisant prisonniers. Quand ceux des fidèles qui avaient fui au commencement de l'action furent revenus, ils virent devant l'apôtre de Dieu une multitude de captifs, les mains liées derrière le dos. Après la déroute des Beni-Haouazin, les Beni-Thakif voulurent tenir ferme et soutenir le combat. Ils se défendirent avec tant de courage, qu'ils aimèrent mieux se faire hacher que de lâcher pied. Il y en eut soixante-dix qui tombèrent expirants sous leurs drapeaux. A la fin, la défaite devint générale, et toute la plaine fut jonchée de morts. Mâlek, général des Beni-Haouazin, se retira avec les principaux des siens dans le châ-

teau de Taïef ; le reste s'enfuit à Nakhla, ville située entre Taïef et La Mecque. Mais Doraïd, fils de Semma, ne pouvant aller aussi vite à cause de son grand âge, demeura à Aoutas avec ceux de sa tribu, ce qui donna lieu à un second combat.

Parmi les femmes captives se trouva Hadhama, fille de Harith, dont la femme Halima, des Beni-Saad, avait été nourrice de l'apôtre de Dieu. Elle se fit reconnaître, en lui montrant une cicatrice d'une morsure que le Prophète, étant encore enfant, lui avait faite au dos et dont on voyait encore la trace. D'après cet indice, l'apôtre de Dieu ne put la méconnaître ; il étendit son manteau vers elle en signe de protection. Il la renvoya en liberté dans son pays, comme elle l'avait demandé, et lui donna libéralement de quoi faire le voyage.

La bataille de Honaïn étant finie, l'apôtre de Dieu eut avis que Doraïd, fils de Semma, était encore dans la plaine avec les Beni-Djoschma. Il envoya contre eux Obeïd, surnommé Abou-Amer, suivi d'une partie de l'armée. Ce général les joignit dans ce lieu, que Doraïd avait jugé si propre aux manœuvres de la cavalerie. Le combat fut rude et sanglant. Enfin, Dieu donna encore la victoire aux musulmans ; mais il en coûta la vie à leur chef Obeïd. Abou-Mouça, son neveu, qui prit le commandement après lui, raconte sa mort en ces termes : « L'apôtre de Dieu, dit-il, m'avait envoyé avec Abou-Amer. Or il arriva que, dans le fort de la mêlée, un des Beni-Djoschma décocha une flèche contre Abou-Amer et le blessa dangereusement au genou. J'accourus auprès de mon oncle et je lui demandai qui était celui qui l'avait blessé. Abou-Amer me le montra du doigt : aussi-

tôt je m'élançai vers le meurtrier qui, me voyant venir à lui, se mit à fuir ; je le poursuivis en l'accablant d'imprécations. Cependant, se sentant sur le point d'être atteint, il fit volte-face ; nous croisâmes le fer et, après plusieurs assauts, je l'étendis mort à mes pieds. Revenant ensuite près de Abou-Amer : « J'ai tué votre ennemi, lui dis-je. » Il me pria de retirer la flèche de son genou ; quand je l'eus fait, il sortit de la plaie du sang et de l'eau. « O fils de mon frère, dit-il, je sens que je me meurs ; salue le Prophète de ma part et dis-lui qu'il demande à Dieu pour moi le pardon de mes péchés. Après quoi, il me remit le commandement de l'armée et il expira. »

Pendant ce temps-là, les musulmans poursuivaient les fuyards qui avaient pris la route de Nakhla. C'est dans cette retraite que Doraïd perdit aussi la vie d'une manière bien tragique. Un musulman nommé Rabi, fils de Rafi, jeune homme plein d'ardeur, s'était mis à sa poursuite. Lorsqu'il l'eut joint, il prit son chameau par la bride et l'arrèta. Comme ce malheureux vieillard était caché dans le fond de sa litière, Rabi crut d'abord qu'il y avait là quelque dame de qualité. Mais, ayant regardé avec plus d'attention et apercevant Doraïd, il le prit brusquement par le bras, le tira dehors et le frappa de son épée, sans pouvoir venir à bout de le tuer. Alors le vieillard lui dit froidement : « Prends mon cimeterre qui doit être suspendu là derrière mon bagage ; tu auras plus tôt fait. » Le musulman saisit l'arme et lui en déchargea un si grand coup sur la tête qu'il l'étendit raide mort. Le corps fut aussitôt dépouillé et laissé sur la place, où, les chevaux et les charriots lui passant des-

sus, il demeura écrasé et aplati comme une feuille de parchemin.

Lorsque l'armée victorieuse fut de retour à Honaïn, Abou-Mouça entra dans l'appartement du Prophète pour l'informer du succès de son engagement avec les Beni-Djoschma et en même temps pour s'acquitter de la commission que son oncle Abou-Amer lui avait donnée en mourant. « Je trouvai, dit Abou-Mouça, qui continue sa narration, l'apôtre de Dieu assis sur un trône sous lequel était étendu un petit lit. Ce trône était couvert d'un tapis tout parsemé de pierreries. Je lui rendis compte de notre expédition et je lui rapportai les dernières paroles de mon oncle Abou-Amer, ainsi que les circonstances de sa mort. Alors le Prophète se fit apporter de l'eau et se purifia en faisant l'ablution du Ouodhou. Ensuite, levant les mains au ciel, si haut que je vis la blancheur de ses aisselles, il fit cette prière : « O Dieu ! pardonne à Obeïd Abou-Amer ses péchés. O Dieu ! continua-t-il après avoir fait une pause, place-le, au jour de la résurrection, au-dessus de tous les autres hommes ! — O apôtre de Dieu, lui dis-je, je vous prie de demander aussi pour moi le pardon de mes péchés. Alors il ajouta : O Dieu ! pardonne ses péchés à Abd-Allah, fils de Kaïs, surnommé Abou-Mouça, et au jour de la résurrection, conduis-le glorieusement dans le paradis ! »

Il s'éleva une difficulté à l'occasion des prisonnières faites à Honaïn, à savoir s'il était licite aux musulmans de s'approprier celles qui étaient mariées. Comme plusieurs avaient quelque scrupule à ce sujet, le cas de conscience fut porté devant l'apôtre de Dieu, pour qu'il fût éclairci. Mais Dieu fit descendre du ciel ce verset du Co-

ran : « Quant aux femmes libres, elles vous sont interdites ; mais, pour celles que votre main droite vous a acquises, il vous est permis d'en disposer. » On entend par femmes de la droite celles qui ont été faites captives à la guerre, et dont les maris sont ennemis de l'Islamisme. Celles-là sont permises à ceux qui les ont réduites en captivité, comme étant le prix de leur courage. D'où il suit que la cohabitation d'un mulsulman avec une femme captive ne doit pas être réputée illicite.

LIX.

Siège de Taïef. — Retraite des Musulmans. — Partage du butin fait à la bataille de Honaïn.

Pour mettre fin à cette grande guerre et prévenir la formation d'une nouvelle ligue, il restait à prendre la ville de Taïef, où Mâlek, prince des Beni-Haouazin, s'était retiré avec les débris de l'armée ennemie. L'apôtre de Dieu, connaissant l'importance de cette place, qui était défendue par un fort château, résolut d'en faire le siège. Mais, comme il prévoyait les difficultés de cette entreprise, il songea à se pourvoir de tous les moyens nécessaires pour l'exécution de son dessein. Il avait surtout besoin de béliers, de catapultes et d'autres machines propres à battre les murailles. Il lui fallait des ingénieurs pour conduire les travaux et des pionniers pour les exécuter. Les plus capables en ce genre parmi les arabes, étaient ceux de la tribu de Daous. Il chercha donc à les attirer dans son parti. En conséquence, il leur envoya un de leurs compatriotes, nommé Tofaïl, fils d'Amrou, pour

inviter les Beni-Daous à embrasser l'Islamisme, et pour lui amener le plus d'hommes qu'il pourrait de cette tribu. Il lui ordonna aussi de détruire, chemin faisant, une idole de bois appelée Dhoul-Caffaïn. Cette idole appartenait à un certain Amrou, fils de Djamaa. Le Prophète ajouta que Tofaïl viendrait le joindre devant Taïef, lorsque les deux parties de sa mission seraient accomplies. Tofaïl partit donc sans retard et alla droit à l'idole. Il fit amasser par ses gens une grande quantité de matières combustibles qu'il arrangea autour de la statue, et il y mit le feu en disant : « Dhoul-Caffaïn, je ne suis point du nombre de tes serviteurs. Nos ancêtres, adorateurs du Dieu Très-Haut, sont plus anciens que tes ancêtres ; et moi, je porte le feu jusque dans tes entrailles. » Bientôt l'idole ne fut plus qu'un peu de cendres. Les Beni-Dhaous avaient été témoins de cette action ; mais, loin de s'en irriter, ils n'eurent que du mépris pour une divinité qui n'était pas à l'épreuve du feu. Ils embrassèrent l'Islamisme et s'empressèrent d'offrir leurs services à Tofaïl. Cet officier emmena avec lui quatre cents de ses compatriotes, tous chargés de pics, de hoyaux et d'autres instruments propres à remuer la terre et à saper les murailles. Ils arrivèrent devant Taïef quatre jours après l'apôtre de Dieu.

Taïef est éloignée de La Mecque d'environ soixante-dix milles, ou trois stations, à l'orient, dans l'Hedjaz. C'est une petite ville dont le territoire abonde en toutes sortes de fruits. L'air y est sain, le sol en est fertile et bien arrosé. On rapporte diversement l'origine de cette ville, dont le nom El-Taïef signifie proprement *qui tourne en rond*. Les uns disent que Taïef reçut ce nom parce qu'au temps du déluge de Noah (de Noé), la pièce de

terre où elle est placée fut détachée de la Syrie et emportée par la violence des eaux, en tournant continuellement sur son centre, jusqu'à l'endroit où on la voit aujourd'hui. Un des indices les plus certains de ce déplacement, c'est qu'on trouve sur son territoire des fruits dont les pareils ne croissent qu'en Syrie. D'autres pensent que cette translation se fit, non pas à l'époque du déluge, mais au temps d'Ibrahim. Ce patriarche, après avoir bâti le temple de La Mecque, voyant que le terroir de cette ville était ingrat et stérile, pria Dieu de pourvoir à la subsistance des habitants et des pèlerins qui viendraient visiter les saints lieux. Dieu exauça ses vœux en transportant cette pièce de terre de Syrie dans le voisinage de La Mecque. Quelques-uns racontent autrement l'origine de Taïef. Ils assurent que l'ange Gabriel transporta dans cette contrée de l'Hedjaz un jardin qui était planté sous le climat délicieux de l'Yémen. Ce jardin était situé à deux parasanges de Saana. Gabriel l'ayant enlevé, passa par La Mecque où, tenant ce jardin entre ses mains, il fit les circuits autour de la Caâba ; puis, continuant son voyage, il vint le placer à l'endroit où on le voit aujourd'hui. Telle est, suivant eux, la véritable raison du nom de Taïef.

Quoi qu'il en soit, l'apôtre de Dieu partit de Honaïn le dixième jour du mois de Schaoual pour aller mettre le siège devant Taïef. Il envoya Khaled, fils de Oualid, avec l'avant-garde de l'armée, pour investir la place ; tandis que lui-même, suivi du reste des troupes, marcha droit vers Nakhla qu'il occupa sans résistance. De là, il s'avança à Karne, puis à El-Malih et à l'arbre de Roga, où il donna des ordres pour la construction d'une mos-

quée. Ensuite, faisant un détour, il alla ruiner un château appartenant à Mâlek ; d'où, prenant à gauche, il vint dresser sa tente sous un alizier. Après cela, il fit du dégât dans le plat pays, forçant et pillant quelques châteaux des Beni-Thakif. Enfin, il arriva devant Taïef et établit son quartier devant la citadelle. Mais, comme son camp n'était encore couvert par aucun ouvrage et qu'il était à la portée des flèches, plusieurs de ses compagnons furent mortellement atteints, ce qui l'obligea à quitter cette position dangereuse. Il prit le parti de se retirer plus loin, auprès d'une ferme qu'on appelle aujourd'hui Salama. Il y fit dresser deux pavillons, outre le sien ; l'un était destiné à Omm-Salama, l'autre à Zaïnab, deux de ses femmes qui l'accompagnaient dans cette guerre. Pendant toute la durée du siège, il fit la prière entre ces deux tentes. Depuis, lorsque les Beni-Thakif eurent embrassé l'Islamisme, Amrou fils d'Ommaïa, construisit un temple sur le lieu même où le Prophète avait prié. Dans la suite, le khalife El-Motasem agrandit cette mosquée. Il fit aussi élever deux dômes en pierres de taille à l'endroit où étaient les deux tentes que le Prophète avait fait dresser pour ses épouses. Les pèlerins qui allaient de La Mecque à Médine s'arrêtaient pour faire les dévotions dans la mosquée, où la prière publique se faisait tous les vendredis.

L'apôtre de Dieu s'étant mis ainsi à couvert des insultes des ennemis, fit commencer le siège dans les formes. On ouvrit la tranchée, on dressa les béliers, les catapultes et les autres machines de guerre, et l'on battit les remparts pendant plusieurs jours consécutifs. Lorsque le jeu de ces terribles instruments eut ouvert une brèche assez

large, les musulmans montèrent à l'assaut avec beaucoup de résolution ; mais ils furent vigoureusement repoussés par les assiégés qui lançaient sur eux une grêle de traits. A cette résistance énergique, le Prophète douta du succès de son entreprise. Pour vaincre l'opiniâtreté des habitants, il commanda aux soldats de couper toutes les vignes, d'en faire un grand monceau et d'y mettre le feu. Les assiégés qui virent cette exécution du haut de leurs murailles n'en furent pas découragés. L'apôtre de Dieu eut recours à un autre moyen. Il envoya un héraut publier jusque sous les murs de la place que tout esclave qui passerait du côté des musulmans aurait sa liberté. Vingt-trois esclaves descendirent aussitôt ; le Prophète les affranchit et leur donna pour compagnons autant de musulmans. Mais la perte de ces transfuges ne diminua rien de la fermeté des assiégés. Il y avait déjà plus de vingt jours que les opérations étaient commencées ; l'attaque n'avait été ni interrompue ni ralentie, et on ne voyait aucune apparence de prendre la place, ce qui causait une grande inquiétude à l'apôtre de Dieu. Une nuit, il eut un songe qu'il raconta ainsi le lendemain à Abou-Bekr : « J'ai vu cette nuit, dans mon sommeil, que quelqu'un me présentait une écuelle pleine de crème, lorsqu'un coq, donnant un grand coup de bec sur cette écuelle, a renversé tout ce qu'elle contenait. » Abou-Bekr qui était, de tous les Arabes, le plus savant dans l'interprétation des songes, lui répondit : « Pour ce qui est de moi, je crois que votre désir de prendre la ville ne s'accomplira pas aujourd'hui. — Je pense comme vous, reprit le Prophète. » Il résolut donc à l'heure même de lever le siège, et il commanda en conséquence à Omar

de publier dans l'armée qu'on eût à plier bagage immédiatement. Cet ordre mécontenta les officiers et les soldats. « Quoi donc, dirent-ils, lèverons-nous le pied avant qu'on nous ouvre la porte? » L'apôtre de Dieu, ayant entendu ces murmures, révoqua l'ordre de départ et avertit les troupes de se préparer à l'attaque de la ville pour le lendemain. L'assaut fut donné, et les Musulmans furent repoussés avec une grande perte. Alors, l'apôtre de Dieu dit à ses gens pour les consoler : « Bientôt, s'il plait à Dieu, nous reviendrons. » Les Musulmans, entendant ces paroles, obéirent de bonne grâce et s'empressèrent de faire les apprêts de leur retraite, bien humiliés de la disgrâce qu'ils s'étaient attirée par leur indocilité.

L'apôtre de Dieu, en se retirant de devant Taïef, exhortait ainsi ses compagnons : « Dites : Il n'y a point de Dieu que Dieu seul, il a accompli sa promesse, il a secouru son serviteur, et lui seul a mis en fuite les nations conjurées contre sa loi. Convertissez-vous au Seigneur, notre Dieu, en chantant ses louanges. » Le Prophète fit même cette prière pour la conversion des ennemis : « O Dieu, fais du bien aux Beni-Thakif, aie pitié d'eux! » Dans sa retraite, l'apôtre de Dieu prit sa route par Ouabâ. Ce bourg était rempli de richesses et appartenait aux habitants de Taïef. Le Prophète enleva une grande quantité de bétail et tout ce qui était dans ce lieu. Safouan, fils d'Ommaïa, ne pouvait détourner les yeux de ce butin. Le Prophète, s'en étant aperçu, lui dit : « Safouan, n'admirez-vous pas toutes ces richesses? — Oui, sans doute, répondit-il. — Eh bien! reprit le Prophète, je vous donne tout cela pour le capital et pour les

intérêts des armes que vous m'avez prêtées. » Safouan, transporté de joie, s'écria : « Il n'y a pas dans le monde entier une âme plus généreuse que notre Prophète, qui se plait à faire de si magnifiques présents. » De Ouabâ, l'apôtre de Dieu, se dirigeant sur Karn-el-Manzal, repassa par Nakhla, d'où il se rendit avec toute l'armée à El-Djerâna, le cinquième jour du mois de Dhoul-Kaadha. C'était l'endroit où il avait laissé en dépôt le butin et les captifs qu'il avait faits sur les Beni-Haouazin, à la suite des batailles de Honaïn et d'Aoutas. Ce bourg est situé entre Taïef et La Mecque, mais plus près de cette dernière ville. C'est en ce lieu que les pèlerins qui viennent de l'Irak et de Bagdhad pour visiter les lieux saints font une station ; c'est là qu'ils se revêtent de l'ihram.

Dès qu'on fut arrivé à El-Djerâna, l'apôtre de Dieu fit dresser l'inventaire des dépouilles et le dénombrement des prisonniers. Quand il y eut joint le butin et les esclaves qu'il avait faits dans sa course sur les terres et au siège de Taïef, le total s'élevait à six mille captifs, tant hommes que femmes et enfants, vingt-quatre mille chameaux, plus de quarante mille moutons et quatre mille onces d'argent. L'apôtre de Dieu demeura treize jours à El-Djerâna, pour procéder au partage du butin entre les Musulmans, aussi bien que pour attendre l'arrivée des Beni-Haouazin, qui lui avaient fait demander une audience. En effet, on vit bientôt paraître dans le camp les députés de cette tribu. Le Prophète leur fit un accueil très-gracieux, se levant même pour les recevoir plus honorablement. Ils embrassèrent sur-le-champ l'Islamisme, en prononçant la double formule. Ils supplièrent ensuite le Prophète de leur rendre leurs biens et leurs

familles qui étaient tombées en esclavage. Mais le Prophète leur dit : « Pensez-vous que je tienne votre demande pour juste et raisonnable, et qu'il y ait un seul de mes compagnons qui veuille y consentir? Choisissez donc de deux choses l'une : ou les biens ou les captifs. Au reste, je vous donne du temps pour vous consulter là-dessus. »

Les députés étant retournés à Taïef, exposèrent à leurs concitoyens que l'apôtre de Dieu ne voulait accorder que l'une ou l'autre de leurs demandes ; et ceux-ci déclarèrent unanimement qu'il fallait préférer la restitution des captifs. Les envoyés revinrent au bout de dix jours et instruisirent le Prophète de cette résolution. Alors, l'apôtre de Dieu assembla ses compagnons, et, après avoir commencé par remercier Dieu de ce que les Musulmans étaient son peuple bien-aimé, il leur dit : « Vos frères sont venus à nous, touchés de repentir; c'est pourquoi il m'a semblé bon de leur rendre leurs captifs. Que ceux de vous qui consentent à cet acte de générosité le fassent! Mais s'il se trouve quelqu'un parmi vous qui ne soit disposé à souffrir cette perte qu'à condition d'en être dédommagé à la première largesse que Dieu nous fera, il en est le maître. » Un grand nombre de Musulmans répondirent : « Nous approuvons cette résolution, ô apôtre de Dieu, et nous sommes prêts à l'accomplir. » Mais, comme le Prophète ne pouvait pas distinguer assez clairement ceux qui approuvaient et ceux qui s'opposaient, il les renvoya à leurs officiers, pour que chaque soldat fît devant ses chefs une déclaration nette et précise à ce sujet. Les officiers, après avoir recueilli les voix, rapportèrent qu'il y avait unanimité pour la restitution pleine et en-

tière des prisonniers. Sur cette assurance, l'apôtre de Dieu convoqua une nouvelle assemblée, où les députés des Beni-Haouazin furent introduits; c'était après la prière de midi. Le Prophète de Dieu leur adressa ces paroles : « Tout ce qui m'est échu de captifs pour ma part et pour les enfants d'El-Mottalib est à vous. » Les mohadjériens dirent de suite : « Tout ce qui nous est échu en partage est à la disposition de l'apôtre de Dieu. » Les Ansariens tinrent le même langage. On remit donc généreusement aux députés tous leurs captifs, dont le nombre s'élevait à six mille. Pour dédommager les Musulmans du sacrifice qu'ils s'étaient imposé, l'apôtre de Dieu gratifia ceux qui venaient de rendre leurs captifs des six portions du butin qui lui appartenaient en propre. Cette libéralité contenta tout le monde.

Cette affaire importante étant ainsi terminée à la satisfaction de toutes les parties, l'apôtre de Dieu, en congédiant les députés, leur fit entendre à demi-mot que si Mâlek, fils d'Aouf, leur général, venait se faire musulman, ils pouvaient l'assurer qu'il lui rendrait sa famille avec tous ses biens, et qu'il lui ferait, outre cela, un présent de cent chameaux. Attiré par des conditions si favorables, Malek sortit de la ville à l'insu des Beni-Thakif, et se rendit auprès de l'apôtre de Dieu qui le reçut à bras ouverts; et quand il eut embrassé l'Islamisme, le Prophète accomplit fidèlement toutes ses promesses. Dans la suite même, voyant qu'il se montrait zélé musulman, il lui donna le commandement de tous ses compatriotes qui s'étaient convertis. Malek, s'étant mis à leur tête, commit plusieurs actes d'hostilité contre les Beni-Thakif, ses anciens alliés, se jetant sur les bestiaux lorsqu'ils les

envoyaient en pâturage, en sorte qu'il les réduisit bientôt à la dernière extrémité.

Pour se concilier l'affection des plus considérables des Koraïchites, et surtout des nouveaux prosélytes qu'il voulait attacher à ses intérêts, il leur fit à tous de magnifiques présents de son bien propre. Il donna à Abou-Sofian et à ses deux fils, Yesid et Moawiah, trois cents chameaux et vingt onces d'argent. Sahal, fils d'Amrou, Acrama, fils d'Abou-Djahl, Harith, fils de Hescham et frère d'Abou-Djahl, et Safouan, fils d'Ommaïa, tous koraïchites, furent comblés des marques de sa munificence. Les idolâtres même se ressentirent de sa libéralité. Il fit des présents considérables aux principaux chefs, tels que El-Akra, fils de Habès, Oïaina, fils de Hassan, etc. Il n'y eut qu'Abbas, fils de Mardas, des Beni-Salama, qui murmura de la modicité de son lot. Il s'en plaignit amèrement en disant : « Du côté de ma mère, mon origine est illustre ; mais, entre Oïaina et El-Akra, l'extraction servile est commune. Hassan et Kabès, leurs pères, n'ont jamais obtenu un rang supérieur à celui de Mardas, mon père, dans l'assemblée des Arabes. Je ne cède moi-même en rien à aucun des deux. Croyez-vous donc qu'un homme comme moi, que vous traitez aujourd'hui avec tant de mépris, ne pourra pas un jour s'élever plus haut ? » Le Prophète, entendant ces reproches, se mit à dire : « Il faut que j'arrache la langue à cet homme. » Aussitôt il l'accabla de tant de gratifications, qu'Abbas cessa de se plaindre et s'en retourna tout joyeux.

Pendant que l'apôtre de Dieu exerçait ainsi sa libéralité envers les Koraïchites et les Arabes des autres tribus,

il ne fit pas la plus légère gratification aux Ansariens. Ceux-ci crurent donc avoir sujet de se plaindre et accusèrent le Prophète d'ingratitude à leur égard. Alors l'apôtre de Dieu les fit venir les uns après les autres dans sa tente et leur parla ainsi en particulier : « Pourquoi murmurez-vous, mes chers compagnons, de ce que je me sers des biens périssables de ce monde pour gagner l'affection de ces peuples et pour les attacher plus étroitement à l'Islamisme ? Il y a longtemps que, par votre profession de foi, vous vous êtes acquis des droits certains à la possession de la félicité éternelle. Que désirez-vous de plus ? Ne pouvez-vous pas souffrir qu'au moyen de quelques misérables présents, on confirme les prosélytes, on amène les idolâtres à la véritable religion ? Retournez-vous-en donc dans vos quartiers, honorés, comme vous l'êtes, de la présence de l'apôtre de Dieu, et fiers de composer sa garde. Oui, je jure par Celui qui tient mon âme entre ses mains, que ma confiance en vous a toujours été si parfaite, que, lorsque je vous rencontrai, pour la première fois, sur la colline d'Acaba, si je n'avais espéré que Dieu favoriserait ma fuite, je me serais dès ce moment jeté entre les bras des chefs des Ansariens. » Il termina cette allocution par une prière qu'il prononça avec une grande ferveur : « O Dieu ! dit-il, fais miséricorde aux Ansariens et aux enfants des Ansariens ! » Ses compagnons, touchés jusqu'aux larmes, se retirèrent satisfaits, en disant : « O apôtre de Dieu, nous sentons la justice de votre réprimande et nous nous soumettons. »

Il arriva encore qu'un arabe de la tribu de Tamima, envieux des présents que le Prophète avait fait à Abou-

Sofian, à Oïaina et aux autres chefs, s'arrêta devant l'apôtre de Dieu et lui dit hardiment : « Je trouve que vous n'avez pas agi avec justice. » Le Prophète, indigné de l'impertinence de cet homme, s'écria : « Malheur à toi ! Si la justice n'est pas chez moi, chez qui sera-t-elle donc ? » Omar, qui accompagnait son général, lui demanda la permission de tuer cet insolent. « Non, répondit le Prophète, laissez-le ; car il doit naître de cet homme une secte de gens qui, pour vouloir trop approfondir la religion, en sortiront de même qu'une flèche sort de l'arc. » La chose arriva ainsi que le Prophète l'avait prédite ; car, parmi les descendants de cet arabe, on compte Harkoud, fils de Zohaïr, qui fit schisme et forma une secte à part dans la religion.

LX

Mahomet fait la visite des lieux saints. — Il retourne à Médine. — Naissance de son fils Ibrahim.

Le partage du butin étant enfin achevé, l'apôtre de Dieu partit d'El-Djerâna, le dix-huitième jour du mois de Dhoul-Khaâda, avec une suite peu nombreuse, pour aller visiter les lieux saints, avant de rentrer à Médine. Il prit le manteau de pèlerin, se dévoua à la visite sacrée et entra ainsi à La Mecque. Il fit les sept circuits autour de la Caâba ; il fit sa promenade accoutumée entre les collines de Safa et de Meroua et se rasa la tête. Après avoir donné ses premiers soins à l'accomplissement des cérémonies religieuses, il employa quelques jours à régler les affaires du gouvernement. Il confirma Attab et Moadh

dans leurs charges. Ensuite, il s'en retourna de nuit à El-Djerâna et, dès le lendemain, il reprit le chemin de Médine.

Tandis que l'armée s'avançait en bon ordre, l'apôtre de Dieu, marchant à la tête des troupes, environné des Ansariens, ses gardes, on vit venir de loin un homme d'une physionomie fort bizarre, grotesquement accoutré, portant un carquois sur le dos et monté sur un âne qui allait au grand trot. Dans cet équipage, il tenta de fendre la foule pour arriver jusqu'au Prophète. Mais les gardes le repoussèrent en lui présentant leurs lances baissées. Cependant, comme cet inconnu insistait en demandant à parler au Prophète, ils ouvrirent leurs rangs et le laissèrent passer, non sans rire aux éclats de la figure et de l'attirail du personnage. Voici comment il raconta depuis son aventure : « Je fis si bien que je parvins jusqu'auprès de l'apôtre de Dieu ; je le trouvai monté sur une chamelle, au milieu des Ansariens. Mais je fus saisi d'une terreur soudaine à l'éclat majestueux de son visage et je crus que j'allais mourir, lorsqu'il me demanda, d'un ton grave et sévère, qui j'étais et ce que je voulais. Lui seul me parut aussi formidable qu'un escadron entier. Alors, élevant mon carquois le plus haut qu'il me fut possible et lui montrant l'écriture qui était dessus : O apôtre de Dieu, lui dis-je, je suis Sorâka et voilà votre écrit. Le Prophète me reconnut et me dit : Que la foi donnée soit ratifiée aujourd'hui. Après cela, je m'en retournai bien joyeux. » Cet homme était ce même Sorâka qui avait poursuivi Mahomet lors de sa fuite à Médine et à qui Abou-Bekr, sur sa demande, avait donné un sauf-conduit au nom du Prophète.

L'armée continua sa marche et l'apôtre arriva, vers la fin du mois de Dhoul-Kaâda, à Médine, où il fit son entrée au milieu des acclamations du peuple. La joie fut d'autant plus grande que les habitants de Médine avaient craint plus vivement que le Prophète, après la conquête de La Mecque, ne voulût établir, dans cette dernière ville, le siége de son empire. L'apôtre de Dieu, quelques jours après son retour à Médine, reçut une lettre de Mondher, fils de Saoua, prince de Bahreïn, en réponse à celle que le Prophète lui avait envoyée par El-Ola, des Beni-Hadraman. En voici le contenu : « O apôtre de Dieu, le ciel m'a fait la grâce d'embrasser l'Islamisme par votre moyen. J'ai donné lecture de votre lettre à mes sujets. Les uns ont suivi mon exemple ; les autres ont refusé d'obéir à vos ordres. Il y a, dans notre pays, des peuples soumis à la religion des mages ; apprenez-nous comment nous devons nous conduire avec eux. » Le Prophète répondit ainsi : « Que tous ceux qui sont attachés aux superstitions de la magie soient assujettis au paiement d'un tribut ! Nous défendons expressément aux fidèles de s'allier avec les Sabéens par le mariage et de manger de la chair des victimes immolées par eux. » Il écrivit aussi à El-Olâ, pour lui donner la mission de recueillir pour les pauvres la dîme des bestiaux, des récoltes et des marchandises. El-Olâ, ayant lu cette lettre au peuple, fit la collecte et reçut le montant des aumônes tel qu'il avait été réglé par l'apôtre de Dieu. Le roi Mondher persévéra dans l'Islamisme jusqu'à sa mort, qui arriva avant l'apostasie des habitants de Bahreïn. Quant à El-Olâ, il continua de résider auprès du prince en qualité d'embassadeur et de lieute-

nant du Prophète pour ce royaume. Ce fut un homme d'une rare piété, et Dieu exauçait ses prières.

L'apôtre de Dieu envoya ensuite Kaïs, fils de Saad, avec quatre cents hommes du côté de l'Yemen, pour faire la guerre aux Beni-Sadaa. Mais Ziad, fils de Harith, qui appartenait à cette tribu, vint prier avec instance le Prophète de révoquer cet ordre, se portant pour caution de l'obéissance de ses compatriotes. Le Prophète rappela donc Kaïs, qui s'était déjà avancé jusqu'à Kanat, et, quinze jours après, les Beni-Sadaa vinrent faire leur soumission.

Sur la fin de cette année, huitième de l'Hégire, mourut Zaïnab, fille du Prophète. Elle était femme d'Aboul-As, à qui elle fit rendre la liberté. Au mois de Dhoul-Dadja, il naquit à l'apôtre de Dieu un fils de Mariam l'Égyptienne. Le Prophète eut une grande joie de la naissance de ce fils qu'il nomma Ibrahim; le septième jour, il fit un festin en son honneur et distribua aux pauvres d'abondantes aumômes. Les femmes des Ansariens se disputèrent l'honneur d'allaiter cet enfant; mais le Prophète le donna à Omm-Barda, fille de Mondher, fils de Zeïd; elle était femme d'El-Bara, fils d'Aous. Comme, dans la suite, l'apôtre de Dieu rendait de fréquentes visites à Omm-Barda, que même il mangeait quelquefois chez elle pour rester plus longtemps auprès de son fils, ces assiduités inspirèrent de la jalousie aux épouses du Prophète qui se plaignirent de ce qu'on les privait de l'avantage d'élever cet enfant, et le Prophète eut bien de la peine à leur faire entendre raison.

LXI

L'apôtre de Dieu envoie recueillir la dîme destinée aux aumônes. — Expédition de quelques-uns de ses généraux. — Destruction de l'idole El-Fatas. — Conversion d'Adi, fils de Hâtem. — Le Prophète reçoit des ambassadeurs de toutes les tribus de l'Arabie.

Au commencement de l'année suivante, qui était la neuvième de l'Hégire, l'apôtre de Dieu envoya Baschir, fils de Sofian, chez les Beni-Caâb, qui étaient une branche de la tribu de Khoda, pour recevoir d'eux le montant de la dîme destinée aux aumônes. Comme ceux-ci allaient s'acquitter de ce devoir, les Beni-Tamima, leurs voisins, gens envieux et avares, dirent à ce peuple : « On exige de vous des sommes exhorbitantes ; ne soyez pas si prodigues de vos biens, car, sous le nom d'aumônes, ce sont des contributions forcées qu'on vous impose. » En même temps, courant aux armes, ils empêchèrent le collecteur d'exercer ses fonctions. Baschir s'en retourna donc aussitôt à Médine, où il rendit compte au Prophète des violences exercées contre lui par les Beni-Tamima.

En apprenant cela, l'apôtre de Dieu entra dans une grande colère et, pour tirer raison de cette insulte, il dépêcha Oïaina, fils de Hassan, à la tête de cinq cents cavaliers fournis parmi les arabes auxiliaires. Cet officier fit tant de diligence qu'il surprit les Beni-Tamima dans un lieu appelé Soharâ. Comme les ennemis ne s'attendaient pas à une attaque aussi subite, ils avaient laissé leurs troupeaux se disperser dans la campagne. Aussitôt qu'ils

aperçurent ce corps de cavalerie, ils abandonnèrent leur bétail et prirent la fuite. Mais, les musulmans les ayant poursuivis prirent onze hommes, autant de femmes et trente enfants qu'ils amenèrent à Médine, où on les mit en prison. Bientôt après, on vit arriver dix des principaux de cette tribu, pour donner satisfaction et redemander ceux des leurs qui avaient été faits prisonniers. Parmi ces députés, se trouvaient Kaïs, fils d'Acem, Otareb, fils de Hadjib, El-Zerbekam, fils de Bedr, et El-Akra, fils de Habis. Comme ils étaient tous les quatre de grands orateurs et d'excellents poètes, ils se mirent à prononcer des discours en prose et en vers, défiant les Musulmans de produire rien de pareil. Les Musulmans acceptèrent la provocation. Thabet, fils de Kaïs, ansarien, l'orateur du Prophète, surpassa en éloquence Otared, son rival, et Hassan, fils de Thabet, vainquit El-Akra, le poète des Beni-Tamima. Néanmoins, le Prophète fut si satisfait de la courtoisie de leur procédé que, malgré la victoire des siens, il se laissa désarmer lui-même. Non seulement il rendit tous les captifs qu'Oïaina avait faits sur les Beni-Tamima, mais encore il distribua aux députés de riches présents, pareils à ceux qu'il avait coutume de faire aux ambassadeurs des têtes couronnées.

Peu de temps après, l'apôtre de Dieu envoya Oualid, fils d'Okba, en qualité de collecteur des aumônes, vers les Beni-Mostalak, qui, après avoir été vaincus dans une grande bataille, avaient embrassé l'Islamisme et étaient devenus de bons Musulmans, bâtissant des mosquées et remplissant fidèlement tous les devoirs de la religion. Or, l'officier que le Prophète leur envoyait avait eu, du temps du paganisme, beaucoup d'ennemis

parmi les gens de cette tribu. Malgré l'amertume de ces souvenirs, dès qu'ils connurent la mission d'Oualid, vingt des plus considérables d'entre eux allèrent au-devant de lui, apportant du gibier, de la chair d'agneau et des rafraîchissements de toute espèce, pour le recevoir avec honneur, se réjouir avec lui de son arrivée et le féliciter sur l'heureuse situation des affaires de Dieu et de son apôtre. Mais, le démon ayant mis dans l'esprit de Oualid que ces gens-là venaient avec l'intention de le maltraiter, de l'assassiner peut-être, il fut saisi d'une telle frayeur à leur vue, que, loin de les aborder, il tourna bride tout-à-coup et alla dire à l'apôtre de Dieu que les Beni-Mostalak étaient venus en armes contre lui et qu'ils avaient voulu le tuer. Le Prophète, étrangement surpris de ce procédé, ne put retenir sa colère et se disposait déjà à envoyer des troupes contre cette tribu. Mais les députés, qui avaient été témoins du retour précipité de Oualid, avaient suivi cet officier et étaient arrivés à Médine presqu'en même temps que lui. Étant donc entrés chez le Prophète, ils lui parlèrent ainsi : « O apôtre de Dieu, dès que nous avons appris la venue de votre envoyé, nous nous sommes empressés d'aller au-devant de lui pour lui faire honneur et le féliciter de son arrivée. Mais, à notre vue, il a été saisi d'une terreur panique et nous a tourné le dos. C'est pourquoi, craignant que la lettre qu'il nous apportait de votre part ne fût pas remise et que Oualid n'en prît occasion de nous rendre un mauvais office auprès de vous, nous venons nous-mêmes vous assurer de notre obéissance et de notre inviolable fidélité, priant Dieu de détourner de nous sa colère et celle de son apôtre. »

Ces paroles pleines de respect et de soumission apaisèrent l'apôtre de Dieu ; le Prophète témoigna du regret de l'imprudence de son officier. Cependant, comme il avait quelques soupçons, il retint les députés et, pour mieux s'assurer de la vérité, il dépêcha secrètement Khaled, fils de Oualid, à la tête d'un bon corps de troupes, avec ordre d'épier la conduite des Beni-Mostalak, pour savoir si chez eux les actions répondaient aux paroles. « Si cela est, ajouta-t-il, recevez leurs aumônes ; sinon, traitez-les comme des infidèles. » Khaled partit aussitôt ; il fit cacher ses gens quand il fut arrivé sur les confins de cette tribu, et il s'avança lui-même dans le pays sans être aperçu. Il entendit qu'on proclamait les prières aux heures prescrites. C'est pourquoi, dès le lendemain, il se fit connaître et reçut le montant des aumônes, n'ayant rien remarqué chez ce peuple de contraire à l'obéissance et à l'observation de la loi. C'est à cette occasion que Dieu fit descendre du ciel ces paroles du Coran : « O vous qui croyez, s'il vient à vous un délateur, avec un rapport, distinguez bien, de peur que vous ne fassiez tort à quelqu'un par ignorance et qu'ensuite vous n'ayez sujet de vous repentir de votre précipitation. Sachez que l'apôtre de Dieu est parmi vous. S'il cédait à votre désir en bien des choses, vous vous rendriez coupables d'un grand nombre de fautes. » Khaled, à son retour, parla avec éloge des Beni-Mostalak. Alors, l'apôtre de Dieu fit venir les députés en sa présence ; il leur récita la sourate qui venait de lui être communiquée, et il envoya avec eux Obeïda, fils de Baschar, pour recevoir à l'avenir la dîme, pour les confirmer dans la loi, les maintenir dans

la pratique des rites de l'Islamisme et leur faire la lecture du Coran.

Ensuite, l'apôtre de Dieu envoya Kotba, fils d'Amer, avec vingt hommes, contre les Beni-Khathaama. Mais ceux-ci vinrent à la rencontre des Musulmans avec une si grande résolution et les reçurent avec tant de bravoure, qu'il s'en suivit un combat sanglant. Les fidèles remportèrent cependant la victoire avec le secours de Dieu. Ils s'emparèrent des chameaux et des moutons de cette tribu et firent plusieurs prisonniers. Le butin étant partagé et le cinquième mis à part, il échut à chaque soldat quatre chameaux et vingt moutons. Le Prophète envoya encore Dohak, fils de Sofian, aux Beni-Kelab, pour les inviter à l'Islamisme. Mais, loin de l'écouter, ils se renfermèrent dans le bourg d'El-Dhahina. Les Musulmans, ayant pris la place, les en chassèrent et se rendirent maîtres de tous leurs biens. L'apôtre de Dieu avait entrepris de convertir les Beni-Kelab par des moyens tirés du raisonnement. Mais ces malheureux, gens de boue et de terre, totalement dépourvus de sens et d'intelligence, avaient méprisé ses paroles.

Le Prophète, toujours zélé pour l'extirpation de l'idolâtrie, chargea Ali, fils d'Abou-Taleb, d'aller détruire l'idole El-Fatas, qui appartenait aux Beni-Taï, dont une partie professait le christianisme, et, comme il prévoyait que cette puissante tribu ferait résistance, il lui donna cent cinquante hommes de pied, tous Ansariens, avec cent chameaux et cinquante chevaux. Ali attaqua les Beni-Taï et remporta la victoire. Il brisa l'idole, enleva le trésor de son temple et se rendit maître d'une grande quantité de chameaux et de moutons. Le cheik de cette

tribu, Adi, fils de Hatem, s'enfuit en Syrie ; sa sœur Sofâna demeura parmi les captifs ; mais le Prophète lui rendit la liberté, ce qui fut cause qu'Adi se convertit à l'Islamisme.

Cette conversion d'Adi, qui était chrétien aussi bien que sa sœur Sofâna, est assez remarquable pour qu'on en rapporte ici les circonstances. C'est lui-même qui nous les apprend dans une tradition soigneusement conservée. Voici ses propres paroles : « Dans le temps de l'ignorance (avant l'Islamisme), il n'y avait personne qui détestât autant que moi l'apôtre de Dieu. J'étais prince, j'étais chrétien ; je régnais sur un peuple soumis et obéissant et je me persuadais que j'étais dans la véritable religion. Quand on me parlait de l'apôtre de Dieu, son nom seul me faisait entrer en fureur. Un jour, un de mes gens accourut m'avertir qu'il venait de voir des drapeaux. Je sortis aussitôt pour aller m'informer de ce que ce pouvait être, et on me dit que c'étaient les troupes de Mahomet. Je commandai à ce serviteur d'aller s'en assurer, afin que je prisse mes précautions. Il y alla et, sur son rapport, je me hâtai de partir avec ma famille et mon bagage, pour aller en Syrie chercher un asile auprès des chrétiens qui faisaient profession de la même religion que moi. Ma sœur Sofâna, qui ne fut point prévenue à temps de ma retraite, tomba entre les mains des Musulmans qui l'emmenèrent à Médine. Pour moi, j'arrivai sain et sauf avec les miens sur les terres de l'empire. Or, une troupe de soldats ayant traîné ma sœur devant la porte d'une mosquée, pour y être exposée en vente, chargée de liens comme les autres captives, l'apôtre de Dieu vint à passer par hasard auprès d'elle.

Elle se leva en sa présence ; et comme c'était une femme pleine d'esprit et de jugement, elle lui adressa ces paroles : « O apôtre de Dieu, Celui qui m'a donné la vie « n'est plus de ce monde ; mon tuteur s'est enfui, « faites-moi, je vous prie, participer au don que Dieu « vous a fait. — Et qui est votre tuteur ? demanda « le Prophète. — C'est, répondit-elle, Adi, fils de « Hatem, mon frère. — Eh bien, dit l'apôtre de « Dieu, que le don que vous demandez vous soit « accordé de la part de Dieu et de son apôtre ! » C'est de cette manière que ma sœur devint musulmane. Le Prophète, ayant rendu la liberté à Sofâna, me renvoya ma sœur, après lui avoir fourni largement de quoi subvenir aux frais du voyage. Je fus si touché de ce trait de clémence et de générosité de l'apôtre de Dieu, que j'accourus à Médine où, ayant reconnu Mahomet pour le Prophète qui devait être envoyé, je fis aussitôt profession de l'Islamisme. »

On assure qu'Adi vécut jusqu'à l'âge de cent vingt ans. Il mourut à Koufa, l'an de l'Hégire LXVIII.

Cette neuvième année de l'Hégire fut mémorable par l'affluence des ambassadeurs et des députés qui arrivaient de toutes parts à Médine où était l'apôtre de Dieu. Ils se succédaient les uns aux autres, en aussi grand nombre qu'on voit tomber les dattes des palmiers à l'époque de leur maturité. Ce concours d'ambassadeurs avait commencé dès le temps de la manifestation du Prophète ; il continua après que Dieu l'eut rendu victorieux de ses ennemis ; mais c'est surtout depuis la prise de La Mecque qu'il augmenta extraordinairement, et l'affluence fut plus grande que jamais cette année-là qui,

pour cette raison, fut appelée l'année des Ambassades. Voici quelle était la principale cause de l'arrivée simultanée d'un si grand nombre d'orateurs.

Les arabes avaient jugé prudent de rester simples spectateurs de la lutte qui s'était engagée entre les Koraïchites et l'apôtre de Dieu ; ils voulaient attendre l'issue des événements avant de se prononcer en faveur de l'un ou de l'autre parti. Cette guerre avait attiré d'autant plus leur attention que les Koraïchites étaient regardés comme les chefs et les conducteurs des peuples de la péninsule. Ils étaient supérieurs au reste des hommes, comme étant la postérité la plus directe d'Ismaïl. C'est en cette qualité qu'ils avaient la garde de la Caàba, qu'ils étaient en possession de tout le territoire sacré appelé El-Haram. Les Koraïchites étaient, en conséquence, les princes des Arabes, et personne ne leur disputait cette prérogative. Mais, après que l'apôtre de Dieu fut entré victorieux dans La Mecque et que les Koraïchites eux-mêmes eurent fait leur soumission en embrassant l'Islamisme, les Arabes comprirent qu'ils étaient hors d'état de résister au Prophète. Ils prirent donc le parti de se soumettre : c'est de là que venait ce concours de députés dont il est parlé dans le Coran en ces termes : « Quand le secours fut venu et que la victoire eut couronné tes drapeaux, alors tu vis les hommes entrer par troupes dans la religion. Célèbre donc les louanges de ton Seigneur ! » L'apôtre de Dieu accueillit tous ces ambassadeurs avec de grands témoignages de bienveillance et d'affection et les combla des marques de sa munificence. Les historiens donnent un long détail de ces légations, dont une des plus remarquables fut celle des Beni-Honaïf, habitants

des deux villes célèbres d'El-Yemâma, qui a donné son nom à la province, et d'El-Hadjira. Ces députés avaient à leur tête le fameux Moseïlama, prince d'El-Yemâma, lequel fit avec eux profession de l'Islamisme entre les mains de l'apôtre de Dieu. Mais quand ce cheik fut de retour dans son pays, il apostasia, puis, par une audace incroyable, il s'arrogea le ministère de Prophète et prétendit partager cet honneur avec l'apôtre de Dieu. Après la mort de Mahomet, Moseïlama osa lever l'étendard de la révolte ; mais il finit misérablement avec ceux qu'il avait séduits, dans une bataille que lui livra Khaled, sous le khalifat d'Abou-Bekr.

C'est dans le même temps qu'arriva la conversion d'Arouar, fils de Maçoud, de la tribu des Beni-Thakif, qui avait été un des députés envoyés par les Koraïchites à l'apôtre de Dieu à l'époque du voyage de Hodaïbia. Il était absent de Taïef, lorsque cette ville fut assiégée par le Prophète. Il vint le trouver à Médine où il embrassa l'Islamisme. Afin de montrer son zèle, il dit à l'apôtre de Dieu qu'il allait se rendre à Taïef pour engager ses compatriotes à se faire musulmans. Le Prophète le prévint que les Beni-Thakif résisteraient à cette invitation ; malgré cet avertissement, il se détermina à partir pour cette ville. Mais ce que le Prophète lui avait prédit ne manqua pas d'arriver ; car, pendant qu'Aroua prèchait l'Islamisme au peuple de Taïef, un des idolâtres lui décocha une flèche qui lui coupa l'artère du bras et causa sa mort.

Ce fut aussi dans ce même temps des ambassades que le fameux poëte Caab, fils de Zohaïr, qui avait été un des plus ardents ennemis de l'apôtre de Dieu, vint à

Médine pour implorer son pardon. Caab avait fui le jour de la prise de La Mecque et s'était tenu caché, craignant que le Prophète ne cherchât à se venger des vers satiriques qu'il avait débités si souvent contre lui. Il entra dans la mosquée au moment où le Prophète y était et s'avança en prononçant à haute voix la formule de l'Islamisme. Pour mieux désarmer la colère du vainqueur, il chanta ses louanges, en déclamant devant l'assemblée des vers que l'on regarde comme un chef-d'œuvre de poésie. En voici le sens : « Mon bonheur approche ; le jour favorable est présent à mes yeux ; sur l'aile de mes désirs, il franchit le temps et l'espace. Dès que le bruit frappa mes oreilles, que l'apôtre de Dieu avait tiré du fourreau l'épée vengeresse, la plus brillante des épées de Dieu, j'eus confiance que l'apôtre de Dieu me donnerait un jour de foi ; car, chez l'apôtre de Dieu, le pardon des injures est de toutes les vertus celle sur laquelle on peut compter avec le plus de certitude. » Le Prophète fut ravi de la beauté de ces vers et, pour témoigner à Caab combien il en était charmé, il ôta son manteau de dessus ses épaules et le jeta sur celles du poëte, comme le prix de son talent. Caab garda précieusement ce manteau jusqu'à la fin de sa vie. De son vivant, le khalife Moawiah lui en avait offert dix mille drachmes qu'il refusa. Après sa mort, le même Moawiah envoya le corps du poëte à sa famille avec quarante mille drachmes, et il reçut d'elle le manteau. Dans la suite, les khalifes, successeurs du Prophète, avaient coutume de s'en revêtir aux fêtes solennelles. Mostassem, le trente-septième et dernier khalife de la dynastie des Abassides, était paré de ce manteau, lorsqu'il sortit

de Bagdad, l'an DCLVI de l'Hégire, pour aller au devant du conquérant Houlayou, petit-fils de Zingis-Khan et empereur des Mogols ; il tenait aussi à la main le bâton du Prophète. Mais les ornements sacrés ne mirent point l'infortuné khalife à couvert de la fureur du Tartare, qui le fit traîner par les rues jusqu'à ce qu'il expirât. Houlayou arracha à Mostassem le manteau et le bâton ; il brûla l'un et l'autre, en recueillit la cendre dans un bassin qu'il jeta dans le Tigre, en disant : « Ce n'est point par mépris que j'ai livré aux flammes ces augustes monuments de la vie mortelle du Prophète : je les ai brûlés par un motif de respect, afin d'en conserver la pureté et la sainteté, et pour empêcher qu'ils ne soient profanés par des impies. »

LXII

Expédition de Tabouk.

Le sixième jour du mois de Redjeb de cette neuvième année de l'Hégire, le Prophète, ayant eu avis que les Romains, jaloux de sa prospérité, se disposaient à venir l'attaquer, et que déjà même ils s'étaient avancés jusqu'à Balka avec des forces considérables, proclama la guerre sainte contre ces infidèles. Ce fut la dernière expédition où l'apôtre de Dieu se trouva en personne. Il déclara du haut de sa chaire que c'était expressément contre les Romains qu'il marchait. Il eut soin d'instruire les Musulmans de la longueur et des difficultés du chemin, et ne leur laissa pas ignorer le nombre et l'expérience militaire des ennemis. Les Romains étaient désormais les adver-

saires les plus redoutables des musulmans ; c'est pourquoi l'apôtre de Dieu fit des préparatifs extraordinaires. Comme les ressources du trésor public ne suffisaient pas pour une expédition de cette importance, il invita les plus riches de ses compagnons à contribuer de leur propre bien aux frais de la guerre, ce qu'ils firent tous avec une généreuse émulation. Le premier et le plus zélé fut Abou-Bekr qui y consacra toute sa fortune. Omar donna la moitié de la sienne ; Abbas fournit une grosse somme d'argent. Othman, fils d'Affan, se chargea de lever et d'entretenir trois djaïsch (corps de huit cents hommes), pour la nourriture et la solde desquels il tua trois cents chameaux et dépensa mille dinars ou écus d'or. Les femmes du Prophète et celles de ses principaux officiers firent volontairement le sacrifice de leurs joyaux.

Mais le peuple fut loin de partager le dévouement empressé des amis du Prophète. On était alors dans le fort de l'été ; les chaleurs étaient excessives, la sécheresse désolait les campagnes. D'ailleurs, la moisson et les fruits commençaient à mûrir ; chacun aimait mieux demeurer à l'ombre de son toit et se tenir chez soi pour faire sa récolte que de marcher à une guerre si pénible et si périlleuse, à travers des solitudes arides et sous les feux meurtriers du tropique. D'un autre côté, quoique les tribus arabes se fussent soumises, elles n'avaient pas toutes embrassé l'Islamisme ; il y avait encore bien des incrédules et des mécréants qui n'étaient rien moins qu'affectionnés au gouvernement. Il se présenta même un nombre assez considérable d'alliés nouvellement convertis qui demandèrent à l'apôtre de Dieu de les dispenser de prendre part à cette guerre ; le Prophète y consentit.

Plusieurs des arabes laboureurs vinrent prier le Prophète de leur permettre de rester chez eux pour faire la moisson. Ils l'obtinrent; mais Dieu ne reçut pas leur excuse. Sept ansariens, gens de probité, mais des plus pauvres, se présentèrent, suppliant le Prophète d'avoir égard à leur misère et de leur fournir des bêtes de somme pour faire une si longue route. Mais, l'apôtre de Dieu l'ayant refusé, ils s'en retournèrent les yeux baignés de larmes et le cœur serré de tristesse. Enfin, la répugnance pour cette expédition lointaine était générale parmi le peuple.

Malgré tant de difficultés, l'apôtre de Dieu, par ses soins infatigables et grâce au dévouement de ses amis, parvint à mettre sur pied une armée de trente mille hommes, parmi lesquels on comptait dix mille cavaliers; douze mille chameaux portaient les vivres et les bagages. Avant d'entrer en campagne, il donna à Ali, fils d'Abou-Taleb, le gouvernement de Médine et la charge d'intendant de sa propre maison. Les incrédules en prirent occasion de blâmer Mahomet, en l'accusant de laisser Ali dans l'inaction, parce que la valeur de ce jeune homme lui faisait ombrage. Ali, entendant ces discours, en fut pénétré de douleur; il prit les armes et alla trouver le Prophète pour se plaindre et le prier de l'emmener avec lui. Mais l'apôtre de Dieu le consola en lui disant : « Ils en ont imposé, car je vous ai réellement établi mon substitut et mon intendant sur tout ce que je laisse derrière moi. Allez donc exercer la charge que je vous ai confiée et veiller à la garde de ma propre famille comme aux intérêts de l'État. Répugnez-vous à être sous moi dans le même degré d'honneur qu'était Aaron sous Moïse?

Je ne puis vous investir d'un titre plus élevé, car, pour ce qui est de la qualité de Prophète, elle ne sera accordée à personne après moi. »

Tous les préparatifs étant faits, l'apôtre de Dieu déploya ses drapeaux et se mit en campagne. Abou-Bekr portait le principal étendard. L'intrépide Khaled commandait l'avant-garde. Le Prophète, monté sur une de ses mules et vêtu de sa robe verte, s'avançait à la tête des troupes. Parmi ceux qui le suivirent à sa sortie de Médine était Abd-Allah, fils d'Obba-Soloul, conduisant un corps d'arabes alliés. Après quelques jours de marche, un matin, cet officier attendit que l'armée eût levé le camp, et il reprit le chemin de Médine avec sa troupe en disant : « Mahomet croit que la guerre n'est qu'un jeu, il veut se divertir à nos dépens. » Les incrédules qui accompagnaient Abd-Allah, charmés de voir que le chef les ramenait à Médine, se disaient les uns aux autres en manière de raillerie : « Ne vous exposez pas trop par la chaleur qu'il fait, vous auriez à courir beaucoup de risques, car vous n'êtes pas encore bien certains de la vérité de tout ce qu'on vous a prèché. » C'est à cette occasion que Dieu fit descendre du ciel ces paroles : « Ceux qui sont restés en arrière se sont réjouis de ne pas suivre le Prophète et ont refusé de combattre de leurs biens et de leurs personnes pour la voie de Dieu ; ils ont dit : Ne sortez point par la chaleur. Dis à ces incrédules : le feu de l'enfer sera plus ardent. Oh ! s'ils avaient bien compris cela ! Qu'ils rient présentement ! Un jour viendra qu'ils pleureront amèrement en punition de leurs crimes. » Il y eut même quelques-uns d'entre les compagnons du Prophète à qui le cœur manqua et qui désertèrent lâche-

ment. Trois des principaux furent Caab, fils de Mâlek, Merâra, fils de Rabi, et Helal, fils d'Ommaïa, tous trois ansariens. Mais ils en eurent plus tard un profond regret, et ils se soumirent à la pénitence qui leur fut imposée.

Cependant l'armée cheminait péniblement à travers les sables du désert. La chaleur était étouffante. On ne sentait pas un souffle d'air, ou si parfois il s'élevait un peu de vent, c'était une vapeur embrasée et pestilentielle, semblable aux exhalaisons d'une fournaise. Elle était chargée d'une poussière ardente dont les particules impalpables s'attachaient à la peau, desséchaient la bouche, brûlaient les yeux, enveloppaient et faisaient périr des compagnies entières. Les troupes souffraient extrêmement de la soif et de l'excès de la chaleur, lorsqu'on arriva à Hedjr, vallée à sept journées au nord de Médine, sur le chemin de Damas. C'est le pays des anciens Thamoudites, dont on voit encore les habitations creusées dans le roc. Ce canton était habité autrefois par des peuples descendants de Thamoud, fils d'Aram, fils de Sem, fils de Noah. La tradition assure qu'ils étaient d'une taille gigantesque. Dieu les extermina tous, parce qu'ils étaient tombés dans les abominations de l'idolâtrie et qu'ils avaient maltraité les saints prophètes envoyés pour les rappeler à la profession de l'unité de Dieu. Dès que l'armée eut pénétré dans la vallée, les soldats, exténués de fatigue et mourant de soif, coururent, haletants, pour se rafraîchir au puits des Thamoudites. Mais le Prophète, les ayant vus, jeta un pan de son manteau sur son visage et, piquant sa mule, il s'avança au galop en criant de toutes ses forces : « Enfants ! gardez-vous bien de boire de cette eau et d'entrer dans les demeures de ces gens-là

qui ont commis autrefois l'iniquité; pleurez plutôt, de crainte que vous n'attiriez sur vous un châtiment semblable. Fuyez, fuyez cette vallée de malédictions! » Après avoir ainsi parlé, il continua sa course, le visage toujours couvert de son manteau, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à la sortie de la vallée. S'arrêtant là, il dit aux soldats qui défilaient devant lui : « Si quelqu'un de vous a bu de cette eau, qu'il la rejette ; si vous vous en êtes servis pour pétrir de la farine, donnez toute cette pâte aux chameaux et gardez-vous bien d'en manger. Au reste, je vous avertis qu'il doit souffler cette nuit un vent très-violent ; ainsi, que personne de vous ne sorte de sa tente, s'il n'a un compagnon avec lui. » Tous se conformèrent à l'avertissement du Prophète, excepté deux hommes de la tribu de Saada, qui sortirent isolément, l'un pour satisfaire un besoin, l'autre pour aller à la recherche de son chameau. A peine le premier eut-il mit le pied hors de la tente qu'il fut suffoqué par la violence du vent. Le second n'eut pas fait trois pas qu'il fut enlevé par le même vent et emporté sur la montagne de Taï. L'apôtre de Dieu, lorsqu'il fut informé de ces accidents, blâma l'indocilité de ces deux hommes. Il se fit apporter celui qui avait été asphyxié et lui rendit la santé. Quant à l'autre, les Beni-Taï le ramenèrent sain et sauf à Médine, lorsque l'apôtre de Dieu fut de retour.

Quand on se fut avancé au delà de Ouad-el-Kora, bourg à une journée de Hedjr, toute l'armée vint à manquer d'eau. Les musulmans allèrent se plaindre au Prophète, disant qu'ils mouraient de soif. Alors. l'apôtre de Dieu se mit en prières, le visage tourné

vers la Kebla, c'est-à-dire du côté du midi. Dans ce moment, il n'y avait pas le moindre nuage au soleil ; mais, un instant après, on vit de grosses nuées s'amasser de toutes parts, et il tomba une si grande pluie qu'on se pourvut d'autant d'eau qu'on en voulut pour remplir les outres. Il arriva ensuite, dans un autre campement, que la chamelle du Prophète, appelée El-Kasoua (qui a le bout de l'oreille coupée), s'égara sans que ses gardiens eussent pu la trouver. A cette occasion, un des mécréants se mit à dire : « Mahomet se vante d'être prophète ; il assure que Dieu lui révèle les choses du ciel, et il ignore où est sa chamelle ! » Cette raillerie étant rapportée à l'apôtre de Dieu, il se contenta de dire : « J'avoue que je ne sais rien que ce qu'il plait à Dieu de me faire connaître ; cependant le lieu où est ma chamelle est du nombre des choses qu'il m'a révélées. Voyez-vous cette bourgade ? Ma chamelle est dans le vallon qui est au-dessous. Allez par là : vous verrez la trace de ses pieds ; vous la suivrez, et vous trouverez ma chamelle auprès d'un arbre auquel sa bride s'est accrochée. Détachez-la, et amenez-la moi. » Ses gens suivirent les indications de leur maître, et, ayant en effet trouvé la bête, ils la ramenèrent au camp.

Durant une marche, un soldat épuisé de fatigue et de besoin s'arrêta derrière les autres. Quelqu'un vint dire : « O apôtre de Dieu, voilà un tel qui reste en arrière. — Appelez-le, répondit le Prophète ; s'il y a la moindre vertu dans cet homme, Dieu le ramènera à vous ; sinon, Dieu vous délivrera d'un mauvais compagnon. » Un autre vint dire : « O apôtre de Dieu, Abou-Dhar s'arrête derrière l'armée, » et le Prophète fit la même réponse

que pour le précédent. Or, il arriva qu'Abou-Dhar, de la tribu des Beni-Gafar, ennuyé de la lenteur de son chameau, en descendit, prit son bagage sur ses épaules et marcha ainsi à pied, abandonnant sa monture, afin de suivre plus vite l'apôtre de Dieu. Lorsque le Prophète fut arrivé à la station, une des sentinelles ayant regardé sur le chemin, s'écria : « Je vois bien loin, là-bas, un homme qui marche à pied. — C'est Abou-Dhar, dit l'apôtre de Dieu. » En effet, tous ceux qui étaient présents, après avoir longtemps regardé de ce côté-là, s'écrièrent unanimement : « En vérité, c'est Abou-Dhar lui-même ! » Le Prophète dit alors : « Que Dieu fasse miséricorde à Abou-Dhar ! Il marche seul ; il mourra seul ; il ressuscitera seul. » Cette prédiction se vérifia en partie, en attendant qu'elle reçoive son accomplissement total. Il arriva dans la suite, par la volonté de Dieu, qu'Abou-Dhar fut banni par le khalife Othman et envoyé en exil. Il fut surpris en chemin d'une maladie dont il mourut. Comme il n'avait avec lui que sa femme et son serviteur, quand il se sentit près d'expirer, il leur dit : « Dès que je serai mort, lavez-moi et enveloppez-moi dans un suaire ; ensuite vous exposerez mon corps sur le bord du chemin, et vous direz au premier passant : Voilà Abou-Dhar, autrefois compagnon de l'apôtre de Dieu ; aidez-nous à l'ensevelir. » Quand il eut expiré, ils firent de point en point ce qu'il leur avait ordonné ; à peine avaient-ils tout exécuté, qu'Abd-Allah, fils de Massoud, qui revenait de l'Irak avec une suite nombreuse, passa par l'endroit où Abou-Dhar était exposé. Il ne vit d'abord ni la femme, ni le serviteur. Il aperçut seulement un corps enveloppé dans un suaire sur le bord

du chemin. Mais, un moment après, le serviteur d'Abou-Dhar s'approcha et lui répéta la recommandation de son maître. Aussitôt Abd-Allah mit pied à terre et versa des larmes en disant : « Ce que lui prophétisa autrefois l'apôtre de Dieu se trouve confirmé aujourd'hui : Tu marcheras seul ; tu mourras seul ; tu ressusciteras seul. » Abd-Allah commanda alors à ses gens de descendre de cheval ; et tous ensemble rendirent les derniers devoirs à ce malheureux musulman qui fut enterré au lieu même où il était mort. Quant à l'accomplissement de la dernière circonstance de la prophétie, qui porte : « Il ressuscitera seul, » elle a donné occasion de penser que le lieu du dernier jugement doit être celui où Abou-Dhar a été enterré. Cet endroit, qui fut appelé El-Rabadha (le lieu d'angoisse), a été depuis en grande vénération. On y a bâti une superbe mosquée que plusieurs khalifes ont ornée et enrichie, sur laquelle sont gravés plusieurs passages du Coran. Ces princes ont assuré l'entretien de ce monument, au moyen de fondations dont les revenus sont considérables. El-Rabadha est dans le voisinage de Médine.

L'apôtre de Dieu arriva enfin à Tabouk avec toute son armée, après une marche longue et pénible. Tabouk est un lieu très-célèbre, situé entre Médine et Damas, à moitié chemin de ces deux villes. C'est une oasis dans laquelle on trouve une fontaine qui ne tarit jamais, et quantité de palmiers, ainsi que d'autres arbres dont le feuillage charme la vue et forme des ombrages délicieux. Les anciens peuples de ce pays sont ceux que le Coran appelle les habitants de la forêt épaisse et auxquels Dieu envoya Schvaïb (Jethro), le madianite. C'est, de nos jours, une des stations principales de la grande caravane

de pèlerins qui va de Damas à Médine et à La Mecque. De cette ville aux frontières de la Syrie, on compte quatre stations ou journées de chemin. De Tabouk à la Mer Rouge, par le désert, en tirant vers l'occident, il y a six stations. Dès que l'armée eut campé, les soldats allèrent en foule vers la fontaine ; mais, comme la sécheresse durait depuis fort longtemps, le jet fournissait à peine un filet d'eau aussi mince qu'une courroie de soulier. On puisa de cette eau pour le Prophète qui, après en avoir bu, se lava le visage et les mains et rejeta le reste dans le bassin de la fontaine. Alors, on vit l'eau couler avec tant d'abondance, qu'il y en eut suffisamment pour faire les ablutions sacrées, pour donner à boire à toute l'armée et pour abreuver largement les chevaux, les chameaux et les autres bêtes de somme.

Le bruit de l'arrivée de l'apôtre de Dieu s'étant répandu dans toute la province, divers députés vinrent faire leur soumission de la part des peuples de ces cantons. On vit même arriver des princes en personne ; on remarqua entre autres Yohanna (Jean), fils de Raouba, seigneur d'Aïlah (Œlana), ville située sur le rivage, au fond du golfe oriental de la Mer Rouge. C'est aujourd'hui le chemin par où passent les pèlerins qui vont d'Égypte à La Mecque. Il y existe une tour où réside un gouverneur sous la dépendance du pacha d'Égypte. D'Aïlah à Madian, qui est aussi sur le bord de la mer, il y a cinq stations ou journées de caravanes. Yohanna, qui était chrétien, fut accueilli favorablement. L'apôtre de Dieu lui accorda la paix, sous la condition qu'il paierait un tribu de 3,000 dinars ou écus d'or. L'acte lui en fut expédié en bonne forme. En voici les dispositions : « Au nom de Dieu

clément et miséricordieux, voici la teneur de la déclaration de sauvegarde que Dieu et Mahomet, son apôtre, accordent à Yohanna, fils de Raouba, et aux habitants de la ville d'Aïlah. Leurs vaisseaux et leurs caravanes seront sous la protection de Dieu et de Mahomet, son apôtre. Le même privilége s'étendra à tous les alliés des Aïlahites. Si quelqu'un d'entre eux, en vertu du présent acte, acquiert des richesses, qu'il ne les préfère pas au salut de son âme ! S'il fait des captifs, qu'il les traite avec bonté ! Si ces captifs veulent se racheter, qu'il n'ait pas la dureté de leur refuser, en prêt sous caution, les vivres et les provisions nécessaires pour s'en retourner dans leurs pays, lorsqu'ils auront promis d'en rendre fidèlement la valeur. » Les habitants d'Aïlah conservent encore aujourd'hui très-précieusement cet acte. L'apôtre de Dieu, non content de ces grandes faveurs, leur fit encore présent du manteau qu'il portait alors. Dans la suite, le khalife Aboul-Abbas racheta d'eux ce manteau pour la somme de 3,000 dinars. C'est celui que les sultans ottomans possèdent encore aujourd'hui, et dont la jouissance leur procure tant de bénédictions. Ce manteau a une si grande vertu, que, lorsqu'on donne à boire aux malades de l'eau dans laquelle il a été trempé, ils recouvrent la santé sur le champ. On le conserve dans une cassette en or du poids de 100,000 ducats. Il vint aussi des députés des habitants de Djarrhâ et d'Adhroh, deux villes de Syrie, à trois journées de distance l'une de l'autre. L'apôtre de Dieu leur accorda aussi la paix et leur imposa à chacun un tribut de 200 dinars ; il traita de même, en proportion de leurs moyens, toutes les autres villes et bourgades qui lui envoyèrent des députés.

L'apôtre de Dieu demeura vingt jours à Tabouk. Il n'alla pas plus loin, parce qu'il apprit que les Romains, au bruit de sa marche, s'étaient retirés et renonçaient au dessein de porter la guerre dans l'Arabie. Fier d'avoir répandu si loin la terreur du nom musulman, et touché de compassion pour les misères de ses braves soldats, il donna l'ordre du retour. Durant son séjour à Tabouk, mourut Abd-Allah, surnommé Dhoùl-Nedjadaïn (celui qui porte deux baudriers), de la tribu de Mazena. C'était un des plus illustres compagnons du Prophète. Il fut enterré de nuit avec une grande pompe. L'apôtre de Dieu conduisait le deuil en personne, tenant à la main une torche ardente, et accompagné d'Abou-Bekr, d'Omar, et de Belal le Moadhdhem; Abd-Allah, fils de Massoud, assistait aussi au convoi. Le Prophète aida de ses propres mains à descendre le corps dans la fosse, et il fit cette prière pour le repos de l'âme du défunt: « O Dieu! daigne avoir pour Abd-Allah la même affection que moi!» Abd-Allah, fils de Massoud, entendant ces paroles, s'écria : Plût à Dieu que je fusse honoré d'une telle sépulture! » L'apôtre de Dieu, sur le point de s'en revenir à Médine, ne voulut rien laisser derrière lui qui pût lui porter ombrage. Il y avait un prince arabe, très-puissant, qui prenait le titre de roi de Daoumat-el-Djandal, ville du Nedjd, à sept journées de Damas et à treize de Médine, dans le voisinage de Tabouk. Le Prophète avait poussé jusque-là une de ses excursions dans la IVe année de l'Hégire, un peu avant la guerre du Fossé. Ce prince, qui était chrétien, se nommait Oçaïder, fils de Mâlek, de la tribu de Kerda. Il n'était point venu faire sa soumission à l'apôtre de Dieu. Il résidait dans un château fort

appelé Mâdhen, qui servait de défense à la ville. Le Prophète envoya donc contre lui Khaled avec un faible corps de cavalerie, et lui commanda d'enlever Oçaïder et de le lui amener. Khaled, étonné de cet ordre, lui représenta qu'il serait impossible de se saisir de ce prince dans une place aussi forte et au milieu d'un pays ennemi, avec si peu de monde. « Voici comment vous vous y prendrez, répondit le Prophète : Vous trouverez Oçaïder occupé à la poursuite d'une vache et vous l'enlèverez par surprise. » L'événement confirma cette prédiction. L'apôtre de Dieu, après avoir détaché Khaled pour cette expédition, reprit avec toute l'armée le chemin de Médine, où il rentra au mois de Ramadhan.

Khaled, parti de Tabouk avec quatre cent vingt cavaliers seulement, arriva près des murs du château à l'entrée de la nuit. La lune brillait de tout son éclat, et, comme on était alors dans le temps des plus grandes chaleurs, la fraîcheur qui commençait à se répandre rendait la soirée délicieuse. Oçaider, pour respirer le frais, se promenait sur la plate-forme du château. Or, il arriva qu'une vache qu'on avait laissée au pâturage depuis environ un mois, pour l'engraisser, s'approcha de la porte de la forteresse et se mit à gratter avec ses cornes. Oçaïder, qui l'aperçut du haut des murs, crut que c'était un onagre ou quelque autre bête farouche descendue des montagnes. Aussitôt, il prit des armes, se fit amener son cheval et, se mettant à la poursuite de la vache, suivi de son frère Hassan et d'un petit nombre de serviteurs, il vint donner dans l'embuscade des Musulmans. Alors Khaled, à la tête de ses gens, fondit sur Oçaïder et l'enleva. Hassan voulut faire résistance ; mais il fut tué sur

la place ; les autres rentrèrent précipitamment dans le château. Hassan avait une robe de soie toute brodée d'or ; Khaled envoya sur-le-champ à l'apôtre de Dieu cette brillante dépouille. Les compagnons du Prophète furent ravis d'admiration en voyant la richesse et l'éclat de ce vêtement. Anas, qui était présent quand on la reçut, en parlait ainsi dans la suite : « Je vis la robe de Hassan, frère d'Oçaïder, lorsqu'elle fut apportée au Prophète. Les musulmans ne pouvaient se lasser de regarder et de manier cette étoffe précieuse. Sur quoi, l'apôtre de Dieu leur dit : Pourquoi admirez-vous tant cette robe ? Je vous jure, par Celui qui tient mon âme entre ses mains, que les serviettes dont se sert présentement Saad, fils de Moad, dans le Paradis, la surpassent infiniment en magnificence. » Le Saad dont parlait alors le Prophète était ce chef de la tribu d'Aous qui avait reçu une blessure mortelle à la bataille du Fossé, et dont la sentence contre les Beni-Koraïza avait été si cruelle.

Cependant Khaled, qui tenait Oçaïder en son pouvoir, lui déclara que, s'il voulait avoir la vie sauve, il fallait qu'il livrât son château aux Musulmans avant d'être conduit devant l'apôtre de Dieu. Oçaïder souscrivit de grand cœur à cette condition. Ils arrivèrent aux portes de la forteresse dont Masâd, un autre frère du roi, avait pris le commandement en l'absence de ce prince. Mais, quand Masâd eut vu Oçaïder chargé de chaînes, il refusa de rendre la place, malgré les sommations de Khaled et les instances du captif. Alors Oçaïder pria Khaled de le mettre en liberté pour quelques heures, promettant de lui faire ouvrir le château, et l'assurant qu'il irait ensuite avec son frère se jeter aux pieds de l'apôtre de Dieu. Ce

général ne refusa pas ; mais il ne voulut relâcher son prisonnier qu'après avoir reçu, à titre de garantie et peut-être de dédommagement, quatre mille chameaux, huit cents chevaux et quatre cents cuirasses. Oçaïder, rentré dans le château, en fit ouvrir les portes aux musulmans, comme il s'y était engagé. Khaled, devenu ainsi maître de la forteresse et de la ville, conduisit Oçaïder et son frère à Médine, où le Prophète les reçut favorablement et leur accorda la paix, à condition qu'ils paieraient un tribut. Il leur en fit expédier l'acte en bonne forme, après quoi il les congédia.

LXIII

L'apôtre de Dieu détruit le temple des Beni-Ganama. — Les Beni-Thakif embrassent l'Islamisme. — Déclaration du Prophète au sujet des idolâtres.

L'apôtre de Dieu, en s'en retournant à Médine, avait passé chez les Beni-Ganama, qui avaient une origine commune avec les Beni-Amrou. Ces derniers étaient en possession de la mosquée de Koba qu'ils avaient bâtie, après que le Prophète en eût jeté les fondements, avant d'entrer à Médine au temps de sa fuite. Quand ce temple fut achevé, l'apôtre de Dieu vint, à leur prière, en faire la dédicace. Les Beni-Ganama, jaloux de cet honneur, se dirent entre eux : « Construisons aussi un temple, et invitons Mohamet à y venir faire la prière, comme il a fait dans le temple de nos frères, après cela, le moine Abou-Amrou y célébrera l'office, quand il sera revenu de Syrie. » Pour l'intelligence de ceci, il faut savoir que

les Beni-Ganama étaient des chrétiens hypocrites et dissimulés, et que leur dessein était d'opposer ce temple à celui de Koba, afin d'attirer chez eux la dévotion des peuples au préjudice du premier. Quant à Abou-Amrou, il était leur compatriote et le père de Hantala, surnommé Abd-el-Malaïka (le serviteur des anges). Bien avant la prédication de l'Islamisme, il avait abjuré l'idolâtrie pour se faire chrétien; il avait même embrassé l'état monastique. Cet Abou-Amrou ne pouvait souffrir le Prophète; dès qu'il l'apercevait, il le chargeait d'injures; mais, voyant les grands progrès de l'Islamisme, il craignit l'indignation des Musulmans et se réfugia en Syrie. Le Prophète ne le désignait que par le nom d'Abou-Amrou, El-Fasck (l'impie). On assure que ce moine était allé trouver l'empereur Héraclius pour obtenir de lui des troupes avec lesquelles il prétendait faire la guerre à l'apôtre de Dieu et exterminer les Musulmans.

Les Beni-Ganama supplièrent donc le Prophète, lorsqu'il passa chez eux, de venir faire la prière dans leur temple, quand la construction en serait terminée. Cette demande cachait un piège; mais l'apôtre de Dieu, qui ne savait rien de leurs desseins, promit de satisfaire à leur vœu. Quand il fut de retour à Médine, au moment où, ayant reçu la nouvelle que ce temple était achevé, il était sur le point de se transporter chez les Beni-Ganama, Dieu lui envoya l'ange Gabriel pour lui défendre d'y aller et lui découvrir la machination de ses ennemis. Les paroles du Coran développent tout ce mystère d'iniquité: « Quant à ceux qui ont bâti un temple par jalousie, dit Dieu, dans le dessein de te nuire, de favoriser l'infidélité et pour jeter le trouble et la division parmi les justes, ne

te laisse pas prendre à leurs protestations de sincérité ; Dieu est témoin de leur fourberie. Garde-toi bien de mettre jamais le pied dans l'édifice qu'ils ont bâti. Il est plus juste que tu continues d'entrer dans le temple fondé sur la piété dès le premier jour (la mosquée de Koba). » L'apôtre de Dieu, prémuni par cette révélation, envoya une troupe de soldats qui démolirent le temple des Beni-Ganama, en brûlèrent les débris et en changèrent l'emplacement en une voierie. Les trois Ansariens qui avaient déserté lors de l'expédition de Tabouk vinrent se jeter aux genoux du Prophète, implorant leur grâce, avec toutes les marques du plus vif repentir. L'apôtre de Dieu pardonna à ces gens ; mais il leur imposa une dure pénitence. Il les séquestra de la société et défendit à qui que ce fût, même à leurs femmes, de s'entretenir avec eux. Ils demeurèrent dans cette situation durant cinquante jours, au bout desquels Dieu fit descendre du ciel ces paroles, en témoignage de la pénitence et de la conversion de ces Ansariens : « Quant à ces trois hommes qui sont restés en arrière, depuis que la terre s'est rétrécie pour eux dans toute son étendue, que leur âme s'est resserrée d'angoisse, et qu'enfin ils ont sérieusement pensé qu'il n'y a point d'autre refuge et d'autre asile contre Dieu que Dieu même, alors Dieu, voyant leur repentir, s'est aussi tourné vers eux ; car Dieu est rempli de clémence et de miséricorde. »

Peu de jours après le retour de l'apôtre de Dieu à Médine, les Beni-Thakif lui envoyèrent des députés. Ils se sentaient trop faibles pour soutenir la guerre contre tous les arabes de leur contrée qui, après avoir embrassé l'Islamisme et prêté le serment de fidélité au Prophète,

avaient resserré les Beni-Thakif dans la ville de Taïef et les tenaient comme bloqués. Afin de se tirer de cette extrémité cruelle, ils résolurent de faire leur soumission, et, pour cet effet, ils envoyèrent à l'apôtre de Dieu une ambassade, offrant de se convertir à l'Islamisme, mais avec de certaines réserves dont ils espéraient que le Prophète leur accorderait la confirmation. Les députés étaient au nombre de six, tous des plus considérables d'entre les Beni-Thakif. Ils avaient à leur tête Othman, fils d'Aboul-As, qui, quoique le plus jeune, surpassait tous les autres dans la connaissance des matières de religion dont il avait fait une étude particulière. Il avait lu le Coran et s'était instruit à fond du dogme et des rites de l'Islamisme. Leur arrivée causa une grande joie parmi les musulmans ; le Prophète alla lui-même faire part de cette bonne nouvelle à Abou-Bekr, et se prépara à recevoir les Beni-Thakif.

Dès que les ambassadeurs eurent été introduits dans la salle d'audience, l'apôtre de Dieu les conduisit dans un pavillon attenant à la mosquée, afin que de ce lieu, d'où l'on communiquait avec la tribune du temple, ils entendissent la lecture du Coran et vissent de leurs propres yeux avec quel recueillement se faisait la prière. Dieu toucha leurs cœurs et les convertit à l'Islamisme. De retour chez le Prophète, ils firent leurs propositions. La principale portait qu'il leur serait permis de conserver pendant trois ans leur idole El-Làt. Ils jugeaient cette mesure prudente et ce délai nécessaire pour ne pas révolter le peuple en rompant trop brusquement une longue habitude, et pour donner à l'Islamisme le temps de s'établir solidement parmi eux. Cette El-Làt était la grande

déesse adorée par tous les Arabes durant les ténèbres du paganisme. Elle était particulièrement en vénération chez les Beni-Thakif qui en possédaient la statue de pierre. Le Prophète rejeta cette requête des ambassadeurs. Ceux-ci se restreignirent à un délai d'un mois, qui fut pareillement refusé. Ils demandèrent encore d'être dispensés de l'obligation de la prière ; mais l'apôtre de Dieu leur répondit : « Pourrait-il y avoir quelque chose de bon dans une religion où l'on ne prie point ? La prière est la colonne de la religion et la clef du Paradis. Glorifiez Dieu, quand le soir arrive, et à votre lever le matin ; louez-le dans les cieux et sur la terre, au coucher du soleil et au milieu du jour. » Les députés, se voyant donc déboutés sur tous les points, prirent le parti de se soumettre à la volonté du Prophète. Ils firent profession de l'Islamisme sans aucune restriction.

L'apôtre de Dieu envoya, avec les Beni-Thakif, El-Moghaïra, fils de Schaaba, et Abou-Sofian, fils de Harb, pour briser l'idole El-Lât. Lorsqu'ils furent arrivés à Taïef, Abou-Sofian prit un marteau et se mit en devoir de frapper sur la statue. Il asséna d'abord un grand coup sur l'idole ; mais, soit par maladresse, soit par frayeur, il tomba le visage contre terre. A cette chute, les Beni-Thakif poussèrent des cris de joie et défièrent El-Moghaïra de courir le risque d'un pareil affront en lui criant : « Essaie à ton tour, pour voir si elle t'obéira ; ne sais-tu pas qu'elle est la ruine de tous ses ennemis ? » Mais le zélé musulman, se présentant avec résolution, leur répondit pour les braver : « Misérables que vous êtes ! c'est moi qui vais rire de votre aveuglement ; » puis, frappant à grands coups sur l'idole, il en sapa la base et renversa la statue.

Lorsqu'elle fut abattue, il la dépouilla des bracelets, des pendants d'oreilles, du collier de pierreries et de la magnifique robe dont la déesse était ornée. Pendant cette exécution, les vieilles femmes de la ville s'écriaient d'un ton lugubre entrecoupé de sanglots : « Pleurez, pleurez ; versez des ruisseaux de larmes, jeunes garçons, et vous, petites filles qui sucez encore le lait de vos mères ; dites-lui pour jamais le dernier adieu ! Vous ne verrez plus voltiger autour d'elle ces charmants oiseaux qui lui étaient consacrés. » Après ce noble exploit, les envoyés du Prophète s'en retournèrent triomphants et chargés des riches dépouilles de l'idole. Il les remirent toutes à l'apôtre de Dieu qui en fit le partage, en commençant par récompenser largement les deux braves qui s'étaient si bien acquittés de leur devoir. Louange soit à Dieu, qui a donné la victoire à son apôtre et qui a rendu si glorieuse sa religion.

Au mois de Schaoual de cette année, le Prophète envoya Abou-Bekr à La Mecque, pour y présider à la solennité du pèlerinage qui devait se faire au mois de Dhoûl-Kaada suivant. Abou-Bekr se mit en chemin avec trois cents hommes ; il menait vingt chameaux destinés à être immolés au nom de l'apôtre de Dieu. Immédiatement après le départ de ce délégué, Dieu fit descendre du ciel les versets de la sourate du Coran, intitulée *Barat* (touchant les immunités), portant la révocation des édits rendus en faveur des non-musulmans et l'abrogation des traités précédemment conclus avec eux, annulant les priviléges et les sauvegardes qui leur avaient été accordés. Voici les paroles du texte : « Déclaration de la part de Dieu et de son apôtre à tous ceux d'entre les

idolâtres et les *associants* avec lesquels vous avez fait des traités : Parcourez la terre, ô idolâtres et *associants*, durant quatre mois encore. Sachez que vous n'êtes pas capable de rendre Dieu impuissant, mais qu'au contraire il peut couvrir de honte et d'ignominie les infidèles. Voici la proclamation qui doit être faite le jour du grand pèlerinage : Dieu et son apôtre se déclarent dégagés de tous leurs engagements avec les idolâtres et les *associants*. Quand les mois sacrés seront expirés, tuez les infidèles partout où vous les trouverez : assiégez-les, et dressez-leur toutes sortes d'embûches. Que s'ils se convertissent, s'ils font la prière, s'ils paient la taxe des aumônes, alors laissez-les aller leur chemin en liberté. »

Sous le nom d'*associants* sont compris les sabéens, les chrétiens, les juifs et généralement tous ceux qui ne font pas profession de l'Islamisme, et auxquels les Musulmans reprochent d'associer à Dieu ce qui n'est point Dieu. Pour prouver que les juifs et les chrétiens sont des *associants*, on se fonde sur ces paroles du Coran : « Les juifs disent : Ozaïr (Esra ou Esdras) est le fils de Dieu, et les chétiens soutiennent que le Messie est le fils de Dieu. Ce sont leurs paroles ; mais ils imitent en cela les idolâtres. Dieu les combattra. Comme ils mentent ! Ils ont pris pour Dieu leurs pontifes et leurs prophètes ; cependant il leur a été commandé de servir un Dieu unique. »

Les mois sacrés dont il est parlé dans la déclaration sont, outre celui de Schaoual, pendant lequel cette sourate descendit du ciel, les mois subséquents de Dhou'l-Kaada, de Dhou'l-Hadjia et de Moharram. Il est à remarquer que ce chapitre n'est point précédé de

la formule ordinaire : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux », parce que cette formule porte avec soi la grâce et la sûreté, tandis que cette sourate est venue pour exterminer les infidèles par l'épée. L'apôtre de Dieu, ayant reçu du ciel cette déclaration, dépêcha Ali, fils d'Abou-Taleb, pour en faire la promulgation à La Mecque, durant les cérémonies du pèlerinage, en présence de toutes les tribus des arabes, assemblées pour cette solennité. Ali partit sur-le-champ ; il atteignit Abou-Bekr à Dhou'l-Holaïfa, à six milles de Médine, et lui signifia sa commission. Abou-Bekr en fut bien surpris ; il revint sur ses pas, alla trouver le Prophète et lui dit : « O apôtre de Dieu, n'est-il rien descendu du ciel dont l'exécution puisse m'être confiée ? — Non, répondit le Prophète ; il ne me vient jamais d'ordre du ciel que je ne doive le publier moi-même, ou le transmettre par quelqu'un de ma propre famile. Pour vous, Abou-Bekr, il faut vous contenter de l'honneur d'avoir été seul avec moi dans la caverne et d'être mon compagnon dans la mosquée. — Assurément, cet honneur me suffit, dit Abou-Bekr, » et il repartit pour La Mecque, se contentant de son autorité de président durant les cérémonies du pèlerinage. Lui et Ali continuèrent donc le voyage et arrivèrent ensemble à La Mecque. Quand le septième jour de la solennité fut venu, c'est-à-dire la veille du jour où les pèlerins doivent boire à longs traits de l'eau du puits de Zem-Zem, Abou-Bekr fit un discours au peuple pour l'instruire des rites et des cérémonies de l'immolation des victimes. Aussitôt après, Ali se leva et fit la lecture de la sourate *El-Barât*. Le dixième jour, qui était celui du

sacrifice, Ali publia les ordres qu'il avait reçus du Prophète. Cette déclaration portait qu'aucun infidèle n'entrerait jamais dans le paradis ; que personne, après cette année, ne serait admis à célébrer la fète du pèlerinage, s'il n'était revètu de l'ihram, conformément à ces paroles expresses du Coran : « O vous qui croyez, vous savez que les idolâtres sont des impies. Qu'ils n'approchent donc plus des lieux sacrés, après cette année révolue. La visite leur en est interdite. Il n'appartient pas aux infidèles de visiter le temple de Dieu, étant témoins contre eux-mêmes tant qu'ils demeurent dans l'infidélité. Leurs œuvres sont vaines, et ils brûleront à jamais dans le feu de l'enfer. » C'est depuis cette défense, que tout infidèle, juif, chrétien ou païen, qui ose approcher de La Mecque, paie de sa vie une telle hardiesse. Ali déclara, en conséquence, que les idolâtres auraient un délai de quatre mois pour se convertir, après quoi, le Prophète se tiendrait pour libre et dégagé de tous les traités ou accords faits avec eux. Cette déclaration ainsi promulguée, Ali congédia le peuple et s'en retourna avec Abou-Bekr à Médine, où il arriva dans les derniers jours du mois de Dhou'l-Kaada.

LXIV

Mort de divers personnages célèbres. — Histoire du Nadiaschi d'Abyssinie.

Vers le même temps, mourut à Médine Abd-Allah, fils d'Obba-Soloul, le même qui, dans une infinité d'occasions avait manifesté sa malveillance à l'égard de l'apôtre de Dieu, notamment au retour de l'expédition

contre les Beni-Mostalak et plus récemment encore à l'ouverture de la campagne de Tabouk. Cet Abd-Allah était prince des Beni-Kazradj. Cette tribu l'avait élevé à ce rang un peu avant la prédication de l'Islamisme. Depuis le temps que le Prophète était venu établir à Médine le siége de sa religion et de son empire, Abd-Allah, qui voyait l'autorité de l'apôtre de Dieu s'affermir dans cette ville et s'étendre au dehors, craignit de perdre son pouvoir ; c'est ce qui le fit persister dans son incrédulité. Quoiqu'il eût refusé d'embrasser l'Islamisme, il n'avait pas laissé d'accompagner le Prophète dans plusieurs de ses expéditions, en qualité d'allié, avec ceux de sa tribu qui avaient persisté dans l'idolâtrie. Abd-Allah tomba malade vingt jours après le retour de Tabouk. L'apôtre de Dieu le visita durant sa maladie et le convertit à l'Islamisme. C'est pourquoi le Prophète pria pour lui sur son tombeau et consola son fils. Comme l'apôtre de Dieu se disposait à faire la prière pour Abd-Allah, Omar, se jetant entre lui et le corps, s'écria : « O apôtre de Dieu, allez-vous prier pour le fils d'Obba, cet homme qui vous a outragé si indignement ? » Et il rapporta plusieurs paroles injurieuses qu'Abd-Allah avait proférées contre le Prophète. Mais l'apôtre de Dieu lui répondit en souriant : « Retirez-vous, je vous prie, Omar ; je lui pardonne ; quand même vous pourriez porter à soixante-dix le nombre des injures qu'Abd-Allah m'a faites, je continuerais mes prières pour lui bien au delà de ce même nombre. » Selon une tradition de Djaber, le Prophète se rendit quelques jours après au tombeau d'Abd-Allah, fils d'Obba-Soloul. Il le fit exhumer, appuya sur ses genoux

la tête du mort, lui mit de la salive dans la bouche et le revêtit de sa tunique par-dessus le suaire. Puis, s'adressant à l'assemblée, il dit : « Ma tunique dont je viens de couvrir Abd-Allah et la prière que j'ai dite pour lui seront également salutaires au fils d'Obba et à ses compatriotes. J'ai confiance que la conversion de tous les Beni-Khazradj ne se fera pas attendre désormais.» L'espérance du Prophète se réalisa bientôt. En effet, ceux de cette tribu qui ne professaient pas encore la foi musulmane, touchés des honneurs que l'apôtre de Dieu avait rendus à leur chef, embrassèrent l'Islamisme au nombre de mille.

Dans le même temps, mourut Omm-Kolthoum, la troisième fille de l'apôtre de Dieu. Elle était femme d'Othman, fils d'Affan, qui, dans la suite, fut khalife après Omar. Ce fut aussi à la fin de cette même année que cessa de vivre le Nadjaschi d'Abyssinie. Son nom était Aschâma, fils d'Abhar. La mémoire de ce prince sera en éternelle vénération chez les musulmans, tant à cause de son extrême générosité à l'égard des premiers réfugiés, que parce qu'il se fit lui-même musulman. Voici comment ce souverain parvint à la couronne ; l'histoire en est tirée des traditions authentiques dont l'auteur est Omm-Salama, une des épouses du Prophète.

Abhar, son père, roi d'Abyssinie, avait un frère qui était universellement aimé du peuple, tant à raison de ses brillantes qualités personnelles que parce qu'il avait une nombreuse famille. Il était père de douze princes qui étaient regardés comme l'appui et l'espérance de la race royale, tandis que le roi régnant n'avait qu'un

seul fils encore en bas âge. Les grands de la cour voulurent prévenir les troubles qui accompagnent les minorités, ou les désordres dont sont ordinairement suivis les changements de dynastie, jusqu'à ce que l'autorité soit bien affermie dans les mains d'un nouveau monarque. Ils prirent donc la résolution de tuer le roi et de mettre son frère sur le trône, pensant que de ses douze fils sortirait une nombreuse lignée qui donnerait jusqu'à la fin des siècles des souverains à l'Abyssinie et assurerait pour toujours la tranquilité de l'État. Les conjurés assassinèrent le Nadjaschi et proclamèrent à sa place son frère qui monta sur le trône sans rencontrer d'opposition. Non seulement il conserva la vie à son neveu, contre l'attente de ceux qui l'avaient élevé au trône, mais il le garda à sa cour et le fit élever avec beaucoup de soin. Ce jeune prince était doué de beaucoup d'esprit et de sagesse, et il croissait en vertu aussi bien qu'en âge. Le roi, son oncle, charmé de ses belles qualités, l'employa dans les affaires du gouvernement, et lui donna une telle autorité que tous les emplois de l'État étaient à sa disposition. Les seigneurs, jaloux d'un si grand pouvoir, commencèrent à appréhender que le roi ne le désignât pour son successeur, au préjudice de ses propres enfants, et ils craignirent que ce jeune prince ne vengeât sur eux le meurtre de son père, lorsqu'il serait assis sur le trône. Ils allèrent donc trouver le monarque et lui dirent : « Nous avons mis à mort le père d'Aschama pour vous établir roi. Nous ne nous croyons pas en sûreté, tant que votre neveu vivra parmi nous. Nous vous prions donc de nous délivrer de lui, soit en le faisant mourir, soit en le

bannissant de l'Abyssinie. — Malheur à vous! répondit le roi ; vous avez, il n'y a pas longtemps, assassiné le père, et vous voulez que je massacre le fils aujourd'hui! Je n'en ferai rien. Tout ce que je puis vous accorder, c'est de l'envoyer pour jamais hors du pays. » Aussitôt le prince fut arrêté et mené sur la place publique, où on le vendit, pour la somme de six cents dinars, à un marchand qui, l'ayant conduit sur son vaisseau, se tint prêt à mettre à la voile au premier vent favorable.

Mais, dans l'intervalle, un événement imprévu manifesta la justice de la Providence et changea totalement les destinées du malheureux orphelin. Sur le soir, le roi étant sorti de son palais pour prendre le frais, il survint une grosse pluie accompagnée de grands éclats de tonnerre, et comme le prince, surpris par l'orage, s'enfuyait avec précipitation vers la ville, la foudre tomba sur lui et le tua. C'est ainsi qu'il fut puni de sa lâche complaisance. Ceux qui l'accompagnaient rentrèrent tout consternés et portèrent partout cette triste nouvelle. Sur quoi, le peuple s'écria : « Notre roi a péri par un juste jugement du ciel. Il faut que nous rappelions notre prince légitime qui a été vendu comme esclave. » On courut donc sans retard au vaisseau qui, par bonheur, se trouvait encore dans le port ; on arracha le prince des mains du marchand ; on lui mit la couronne sur la tête, et on le fit asseoir sur le trône. Le lendemain, le marchand qui avait acheté le jeune prince, sans connaître sa qualité, alla trouver ceux qui le lui avaient vendu et redemanda son argent ; mais ils ne voulurent pas le lui rendre. Alors il courut au palais pour porter sa plainte devant le roi lui-même : « Sei-

gneur, lui dit-il, j'avais acheté un jeune garçon ; ceux-là même qui me l'avaient vendu sont revenus et me l'ont enlevé de force. Qu'ils me restituent au moins mon argent, s'ils ne veulent pas me rendre mon esclave ! » Le Nadjaschi fit venir les vendeurs en sa présence et prononça ce jugement : « Ou vous rendrez à ce marchand la somme qu'il vous a comptée, ou il reprendra son esclave et le chargera de chaînes pour l'emmener où il voudra. » Les vendeurs, confus de cette sentence, répondirent qu'ils aimaient mieux rendre l'argent. Ce fut la première preuve qu'il donna de la solidité de son jugement et de son amour pour la justice.

D'autres rapportent, comme nous l'avons vu précédemment, que ce prince, après le meurtre de son père et l'usurpation de sa couronne, se réfugia en Arabie, où, caché sous un habit de berger, il garda les troupeaux dans la province d'Hedjaz jusqu'au temps où ses sujets le rappelèrent sur le trône. Mais, quoi qu'il en soit, ces deux versions s'accordent sur ce point que ce roi s'instruisit, dès sa jeunesse, à l'école de l'adversité. On assure que lorsqu'Amrou, fils d'El-As, et Amara, fils de Oualid, vinrent, de la part des Koraïchites, redemander les musulmans réfugiés, il leur dit entre autres choses, après leur avoir rendu les présents qu'ils lui avaient apportés : « Dieu n'a reçu de moi aucun don, lorsqu'il m'a rétabli sur le trône de mes ancêtres ; comment en recevrais-je de vous ? Mes propres sujets m'ont refusé l'obéissance qu'ils me devaient ; comment obéirais-je à des étrangers comme vous ? » Quand ce prince eut expiré, la nouvelle en fut à l'instant apportée du ciel au Prophète, et il l'annonça aussitôt aux Musulmans.

Ensuite, il marcha solennellement à la mosquée, suivi d'une foule de ses compagnons, et il prononça quatre fois la formule « Allah Akbar.... » Une tradition porte que, dans ce moment, le voile de la mosquée étant levé, tous les compagnons du Prophète qui se trouvaient là virent distinctement, de Médine où ils étaient, le corps du Nadjaschi étendu sur son lit de parade, en Abyssinie.

LXV

Ambassades que reçoit le Prophète. — Il envoie ses généraux de différents côtés. — Mort de son fils Ibrahim. — Conversion de Faroua, gouverneur de la ville d'Ammon en Syrie, pour l'empereur Héraclius. — Expédition d'Ali dans l'Yémen. — Tous les peuples de cette province embrassent l'Islamisme.

Le commencement de la xe année de l'Hégire fut remarquable par l'affluence des ambassadeurs qui, de tous côtés, se rendirent auprès du Prophète. Il en vint un, entre autres, de la part des rois Himiarites qui régnaient dans l'Yémen. Ces princes étaient au nombre de cinq : Harith et son frère Naïm, Noomân, Hamdân et Moafer. L'apôtre de Dieu avait déjà envoyé au premier de ces rois un ambassadeur avec des lettres, comme aux autres princes de la terre. Cette année, Harith et ses quatre parents firent parvenir leur réponse. Ils assuraient l'apôtre de Dieu qu'à son invitation, ils avaient embrassé l'Islamisme et renoncé à l'erreur ; qu'ils suivaient actuellement sa direction, et qu'ils s'appliquaient de tout leur pouvoir à ramener les

idolâtres. Le Prophète en fut ravi de joie. Il leur écrivit pour les féliciter de leur conversion et pour les confirmer dans la foi.

Peu de temps après, au mois de Moharram, l'apôtre de Dieu envoya dans l'Yémen deux de ses confidents les plus zélés pour gouverner en son nom dans cette province. L'un était Abou-Mouça, qui devait commander à Zabid et à Aden ; l'autre, Moadh, fils de Djabal, dont la résidence était fixée à Djand. Ce dernier était un des amis intimes du Prophète. L'apôtre de Dieu voulut lui mettre le turban sur la tête de ses propres mains ; il alla jusqu'à lui tenir l'étrier quand il monta sur sa mule, et il l'accompagna à pied un assez long espace de chemin, en lui donnant ses instructions. Moadh, tout confus de cet excès de bonté, ne put s'empêcher de dire : « O apôtre de Dieu, vous marchez à pied pendant que je suis assis sur une mule ! Je vais descendre et me ranger parmi ceux qui vous accompagnent. — Mon cher Moadh, lui répondit le Prophète, ce qui vous semble une infraction au respect que vous me devez est néanmoins conforme à la voie de Dieu. Il faut que cela soit ainsi, puisque vous êtes honoré du commandement. » Puis il ajouta, en poussant un profond soupir : « Hélas ! si après ce jour nous devions nous revoir encore, j'aurais moins de peine à me séparer de vous ; mais c'est pour la dernière fois que je vous parle : nous ne nous rejoindrons plus qu'au jour de la résurrection. » Après ces tristes adieux, ils se quittèrent les yeux baignés de larmes.

Le dixième jour du mois de Rébi, qui était un lundi, mourut à Médine Ibrahim, le fils du Prophète et de

Mariam l'Égyptienne. Il était âgé d'environ dix-huit mois. Le jour de sa mort, il y eut une éclipse de soleil que le peuple attribua à cet événement ; mais le Prophète détrompa les fidèles en disant : « Le soleil et la lune sont, il est vrai, deux signes du Très-Haut ; mais ils ne s'éclipsent point à cause de la naissance ou de la mort de personne. » L'apôtre de Dieu fut d'autant plus affligé de la perte de son fils, qu'il se voyait, par ce malheur, privé d'enfant mâle qui pût perpétuer son nom, et qu'il était exposé aux railleries de ses ennemis, comme il l'avait déjà été après la mort de son premier né Cacem, qu'il perdit aussi en bas âge. En effet, un certain El-As, fils de Ouaïel, lui donna, à cette occasion, le surnom de El-Abtar (écourté). Ce méchant mot fut si sensible au Prophète qu'il eut besoin, pour être consolé, que Gabriel lui apportât la sourate du Coran intitulée *El-Canthar*, nom d'un fleuve du Paradis, qui signifie abondance : « Nous t'avons donné, dit Dieu, le fleuve El-Canthar ; prie Dieu et immole ta victime. Celui qui te hait sera aussi El-Abtar. » Conformément à sa promesse, le Très-Haut combla de grâces son apôtre. S'il ne permit pas qu'aucun de ses enfants mâles lui survécût, il l'en dédommagea avec usure : il lui donna abondamment en ce monde toutes sortes de biens spirituels et temporels, tels que la science, les bonnes œuvres, les richesses, une multitude infinie de disciples, des amis dévoués, une autorité absolue, la gloire des actions éclatantes, et même le don des miracles, et dans le Paradis l'honneur le plus insigne dont il soit permis à une créature humaine de jouir.

Quelque temps après, l'ange Gabriel vint de la part de

Dieu donner au Prophète une nouvelle consolation. Le Prophète se trouvait alors dans une nombreuse assemblée de ses compagnons ; l'ange se présenta au milieu d'eux sous une forme extrêmement subtile et, s'adressant au Prophète, il lui proposa plusieurs questions sur la doctrine de l'Islamisme, sur la récompense des bonnes œuvres et sur la résurrection. L'apôtre de Dieu répondit de point en point, avec une science admirable, particulièrement sur la résurrection et sur les signes qui doivent l'accompagner. Gabriel, tout émerveillé de son savoir, s'écria : « Voilà une chose prodigieuse ! L'interrogé est plus savant que l'interrogateur ! » Ce fait est avéré et confirmé dans tous les livres des traditions authentiques. Vers la même époque, Firouz, persan de nation, vint à Médine et se fit musulman. Ce fut lui qui tua le faux prophète Asouad, la XIe année de l'Hégire.

L'apôtre de Dieu reçut aussi des lettres de la part de Faroua, fils d'Omar, par lesquelles il l'assurait qu'il avait embrassé l'Islamisme. Faroua était gouverneur, pour l'empereur Héraclius, de la ville d'Ammon, autrefois capitale des Ammonites, en Syrie. Ces lettres étaient accompagnées de riches présents. L'empereur, informé de cette démarche de son lieutenant, le fit arrêter et le retint longtemps en prison. Ensuite, il lui fit dire que, s'il retournait à la religion chrétienne, il le rétablirait dans son poste. Mais Faroua lui envoya cette réponse courageuse : « Vous savez bien vous-même, ô empereur, que Mohamet est le prophète qui devait être envoyé, et qui a été prédit par Jésus. Mais vous avez peur de perdre votre empire, si vous le reconnaissiez ; vous préférez vos intérêts temporels à votre salut ; c'est ce qui fait que

vous aimez mieux persister dans l'erreur. » Héraclius, irrité de cette noble franchise, ordonna de mettre à mort Faroua ; les Romains le firent mourir sur une croix en un lieu nommé Offa, en Palestine. Que Dieu lui fasse miséricorde !

Au mois de Ramadhan, l'apôtre de Dieu envoya Ali, fils d'Abou-Taleb, dans l'Yémen, en qualité de son lieutenant général. Il lui donna l'étendard et lui mit, de sa sa propre main, le turban sur la tête. Ali dit au Prophète : « O apôtre de Dieu, vous m'envoyez parmi des peuples chez qui il y a de graves personnages plus âgés et plus expérimentés que moi. Je ne serai pas capable d'administrer la justice et de prononcer des jugements. » Alors le Prophète, mettant sa main sur la bouche et ensuite sur la poitrine d'Ali, fit cette prière : « O Dieu, délie sa langue et dirige son cœur ! « Puis il dit à son envoyé : « O Ali, quand deux plaideurs se présenteront devant toi, ne prononce jamais la sentence en faveur de l'un qu'après que tu auras écouté l'autre. » Ali, muni de ces instructions, partit accompagné de trois cents hommes. Quand il fut arrivé dans la province, les idolâtres des premiers cantons qu'il traversait s'enfuirent à son approche ; Ali les atteignit bientôt et les invita à embrasser l'Islamisme. Mais, loin d'obéir, ils se mirent à lui tirer des flèches. Alors, fondant sur les ennemis, l'épée à la main, avec sa troupe, il en tua vingt et mit le reste en fuite. Ali arrêta ses soldats qui les poursuivaient chaudement ; il somma de nouveau les infidèles de se soumettre à la loi de Dieu, et cette fois ils s'empressèrent d'obéir.

Après cet exploit, le général musulman entra sur les terres de la tribu de Hamdam. Il convoqua les habitants

et leur donna lecture des lettres de l'apôtre de Dieu. Ils embrassèrent tous l'Islamisme en un seul jour. Plusieurs autres tribus suivirent l'exemple des Beni-Amdam, entre autres les habitants de Nadjan, et l'Islamisme régna sans partage dans toute l'étendue de l'Yémen. Après l'heureux succès de sa mission, Ali se dirigea vers La Mecque, où il devait trouver le Prophète qui s'y était rendu pour faire le pèlerinage d'adieu.

LXVI

Pèlerinage d'adieu. — Le Prophète réforme le calendrier des Arabes.

L'apôtre de Dieu n'était point sorti de Médine durant tout le cours de la xe année de l'Hégire. Il y avait été constamment occupé à régler les affaires de la religion et de l'État, à donner audience aux ambassadeurs des têtes couronnées, à recevoir les députés des tribus et des villes des arabes qui venaient faire leur soumission, ou à envoyer ses compagnons à diverses expéditions militaires. Enfin le mois de Dhoùl-Kaada étant venu, il pensa à faire le pèlerinage de La Mecque. Cette visite des lieux saints est la cinquième obligation fondamentale prescrite par la loi musulmane. Le Coran ordonne en termes formels le pèlerinage et la visite au temple de Dieu ; il décrit exactement les rites et les cérémonies qui doivent se pratiquer en cette occasion. L'institution du pèlerinage, El-Hadj, n'a été que confirmée par le Coran ; car elle était en usage chez les Arabes dès les premiers temps. Il est certain qu'Ibrahim, Ismaïl et les Prophètes

l'ont tous religieusement pratiquée. On assure même que Jésus, fils de Marie, quand il descendra du ciel, accompagné des soixante-dix mille bienheureux, célébrera en personne le pèlerinage. L'obligation du pèlerinage est tellement stricte pour ceux qui peuvent s'en acquitter, que si un homme vient à mourir sans avoir accompli ce précepte, il est regardé comme un païen, un juif ou un chrétien.

L'apôtre de Dieu partit donc de Médine, après s'être purifié et avoir jeté son manteau par-dessus sa tunique ; c'était un samedi, vingt-cinquième jour du mois de Dhoul-Kaada, après la prière de midi. Il était accompagné de cent quatorze mille musulmans. Ce nombre ne doit pas étonner, car, outre les compagnons du Prophète et la plupart des habitants de Médine, on avait vu accourir une infinité d'hommes de toutes les provinces de l'Arabie, aussitôt que ce dessein avait été connu. Le Prophète menait avec lui toutes ses femmes enfermées dans des litières sur leurs chameaux, et l'on conduisait pour le sacrifice un nombre prodigieux de victimes couronnées de fleurs et ornées de banderoles. On arriva le même soir à Dhoul-Holaïfa, à six milles de Médine ; le Prophète y fit la prière avec deux inclinations. L'apôtre de Dieu y passa la nuit ; au lever de l'aurore, après avoir fait la prière avec deux inclinations dans la mosquée de cette bourgade, il monta sur sa chamelle El-Kasoua, qui l'emporta d'une course légère dans la plaine de Baïda. Le Prophète fit halte en ce lieu et prononça à haute voix la formule de la profession de l'unité de Dieu, en disant : « Me voici, ô mon Dieu, prêt à t'obéir. Tu n'as point de compagnon ; la gloire,

la grâce et la souveraine puissance t'appartiennent; tu n'as point de compagnon ; me voici prêt à t'obéir. » Tout le peuple, à son exemple, célébra les louanges de Dieu, en répétant la même formule.

L'apôtre de Dieu proclama ensuite que c'était un pèlerinage solennel et non point seulement une visite qu'il allait faire ; car il y a cette différence entre le pèlerinage et la visite, que le premier comprend un bien plus grand nombre de rites et de cérémonies, et qu'il ne doit s'accomplir qu'au mois de Dhoul-Hadja (mois du pèlerinage), tandis que l'autre peut se pratiquer dans toutes les saisons de l'année.

Le Prophète, pour entrer dans La Mecque, prit le même chemin qu'il avait suivi lorsqu'il s'était rendu maître de cette ville ; il poussa droit à la Caâba, devant laquelle il arriva aux premières lueurs du jour, le quatrième jour du mois de Dhoul-Hadja. D'abord il baisa avec une grande dévotion l'angle de la pierre noire, puis il fit les sept circuits ; après cela, il s'approcha du marche pied d'Ibrahim et revint à l'angle de la pierre noire qu'il baisa une seconde fois. Ensuite, étant sorti de la ville, il monta sur la colline de Safa, d'où, se tournant vers le point de la Kebla, il prononça cette formule de la profession de l'unité de Dieu : « Allah Akbar... Dieu est très-grand ! Il n'y a point de Dieu que Dieu seul ; il n'a point de compagnon ; le règne est à lui. Louanges soient à lui seul ! Il est puissant par-dessus toute chose : il n'y a point de Dieu que Dieu ; il n'a point de compagnon ; il est le seul fort ; il a secouru son serviteur ; il a lui seul mis en fuite les légions de ses ennemis. » L'apôtre de Dieu descendit

et s'achemina vers la colline de Méroua, d'où il se rendit sur le mont Arafa. Lorsque le soleil penchait déjà sur son déclin, le Prophète fit un discours au peuple, pour l'instruire des rites et des cérémonies du pèlerinage. A la fin du jour, il alla dans le lieu appelé « lieu du concours », entre le mont Arafa et la vallée de Mina ; il y fit la prière du soir. Il se coucha ensuite à plat sur la terre et dormit jusqu'au point du jour; puis, il récita la prière de l'aurore et, un peu avant le lever du soleil, il courut dans la vallée de Mina où sont les cailloux ; il ramassa de ces cailloux au nombre de sept et les jeta contre Satan, en répétant chaque fois la formule : « Allah Akbar... » Enfin, il vint au lieu où on immole les victimes, et y fit encore un discours au peuple, pour lui enseigner les rites et les cérémonies du sacrifice. C'est alors que descendirent du ciel ces paroles du Dieu très-haut : « Malheur aujourd'hui à ceux qui ont renié votre religion ! ne les craignez pas : c'est moi qu'il faut craindre. C'est en ce jour que j'ai rendu votre religion et que j'ai accompli sur vous ma grâce. Ma volonté est que l'Islamisme soit à jamais votre religion. » Cette révélation divine fut la dernière ; à partir de ce moment, il ne descendit plus du ciel aucun précepte, parce que ces paroles sont le complément et la conclusion de tout le Coran et de la loi de l'Islamisme.

La descente de ce passage du Coran donna lieu à un grand miracle. La chamelle El-Kasoua, sur laquelle était assis le Prophète, s'abattit en entendant ces paroles ; elle tomba sur ses genoux comme affaissée sous le poids de la révélation divine. Le lieu précis où le Prophète se tenait alors, monté sur sa chamelle,

resta ignoré jusqu'à ce qu'enfin, l'an CMLXIV de l'Hégire, il fut révélé par un miracle tout semblable. Le sultan Sélim, célébrant la fête du pèlerinage, désira vivement reconnaître le lieu de la station du Prophète, et il eut le bonheur d'y parvenir. Voici comment la chose se passa. Il y avait alors à La Mecque un personnage pieux et craignant Dieu, entièrement occupé de l'étude des mystères les plus profonds et favorisé de révélations célestes. Il s'appelait le cheik Hosaïn, le Mogrebite. Cet homme se présenta au sultan, qui était monté sur une chamelle, et lui dit : « Seigneur, j'ai vu hier l'apôtre de Dieu à l'endroit même où vous êtes en ce moment. » Après avoir dit ces paroles, il se retira. Le prince n'eut pas fait deux pas que sa chamelle s'abattit sous lui et tomba sur ses genoux, comme celle du Prophète l'avait fait autrefois. Ce prodige confirma les paroles du cheik Hosaïn et le sultan fut convaincu que c'était là le vrai lieu de la station du Prophète. Cet endroit est sur le chemin carré, en face de la maison qu'on appelle encore aujourd'hui « la maison d'Adam, » à qui Dieu fasse paix !

L'apôtre de Dieu immola de sa propre main soixante-trois chameaux, nombre égal à celui des années de son âge. Puis il en donna trente-sept à Ali, afin qu'en les égorgeant il complétât le nombre de cent victimes. Il affranchit aussi soixante-trois de ses esclaves ; puis, s'étant rasé la tête en commençant par le côté droit, il jeta sa chevelure sur un arbre épineux, afin que le vent la poussât de là parmi le peuple. Le Prophète avait ordonné de couper en morceaux les membres des chameaux immolés et de les jeter dans des chaudières pour

les faire bouillir. Quand tout fut prêt, il se disposa à prendre son repas, n'admettant à sa table que le seul Ali. Ils mangèrent quelques bouchées de ces viandes cuites et prirent un peu de bouillon ; le reste fut partagé au peuple. Le repas fini, le Prophète remonta sur sa chamelle et alla à la Caâba, où, après avoir fait la prière de midi, il but abondamment de l'eau du puits de Zem-Zem ; il fit les sep t tours sacrés et enfin il continua son chemin entre les deux collines de Safa et de Meroua. Le neuvième jour de la fête, il alla faire ses dévotions au mont Arafa, à un mille de La Mecque. Cette montagne est en grande vénération parmi les musulmans, parce qu'à son nom se rattache le souvenir de nos premiers parents. Suivant une tradition, Adam et Ève, ayant été bannis du paradis terrestre en punition de leur désobéissance, furent séparés l'un de l'autre pendant la durée de cent vingt ans, pour qu'ils fissent pénitence. Lorsque ce terme fut près d'expirer, ils se cherchèrent l'un l'autre, se rejoignirent et se reconnurent enfin sur le sommet de cette montagne, laquelle a tiré de cette circonstance son nom Arafa, qui signifie « *connaître* ». Ce lieu est particulièrement destiné à la pénitence ; on y va pour demander le pardon de ses péchés, à l'imitation de nos premiers parents. Le Prophète s'acquitta de ce devoir avec une grande humilité. Il implora la clémence divine et demanda avec ferveur le pardon des péchés pour lui et pour les Musulmans.

Ce fut dans le cours de ce pèlerinage que l'apôtre de Dieu, après avoir instruit le peuple des règles de la solennité, profita de cette occasion pour réformer le calendrier des arabes, en corrigeant deux grands abus

qui s'y étaient introduits, et en rétablissant les choses dans leur institution primitive. Comme il n'entreprenait rien en affaire de religion ou de politique sans appuyer sa détermination de l'autorité du Coran, il cita ces paroles de la sourate trente-septième : « Le nombre des mois est de douze, comme il fut écrit dans le Livre de Dieu dès le jour de la création des cieux et de la terre : sur ces douze, il y a quatre mois sacrés. » Ce qu'on entend ici par le Livre de Dieu, ce n'est pas le Coran, quoiqu'il porte le même titre, mais la table gardée par les anges, sur laquelle sont écrits les décrets éternels ; cette table, qui occupe autant d'espace qu'il y en a de l'orient à l'occident, est faite d'une seule perle. D'après cette autorité, le Prophète dit au peuple que, suivant l'ordre établi de Dieu même, l'année devait se composer purement et simplement de douze mois, sans aucune intercalation.

Le premier abus qu'il corriga fut donc de retrancher un mois que les arabes ajoutaient à chaque troisième année. Cette coutume s'était établie chez ces peuples à l'occasion du pèlerinage de La Mecque, qui, dès le temps d'Ibrahim et d'Ismaïl, se célébrait constamment dans les dix premiers jours de Dhou'l-Hadja. Cette division était subversive de l'ordre des saisons. Comme l'année solaire présente un excédant d'environ onze jours sur l'année lunaire, l'époque de cette fète parcourait successivement toutes les saisons de l'année. Pour remédier à l'inconvénient résultant de cette variation et pour fixer le temps du pèlerinage à la saison de l'automne, qui est la plus favorable, parce que les chaleurs commencent à tomber et que les récoltes sont faites, on eut

recours à l'intercalation, moyen dont se servaient les juifs : ainsi l'année redevint solaire. Mais le Prophète, préférant l'institution divine à la commodité des hommes, rejeta cette addition et rétablit l'année purement lunaire, telle qu'elle est suivie aujourd'hui.

Un autre abus non moins condamnable s'était glissé dans la pratique de l'observation des mois sacrés de Moharram, Redjeb, Dhou'l-Kaada et Dhou'l-Hadja, durant lesquels il était défendu de combattre. Quand un de ces quatre mois arrivait, et que les arabes jugeaient à propos de commencer ou de continuer des hostilités, ils ne se faisaient point scrupule de transgresser la loi de Dieu. Mais, par une sorte de compensation qui n'en était pas moins une désobéissance au précepte divin, ils transféraient l'observation de la trêve au mois suivant : ainsi, lorsqu'une guerre survenait au mois de Moharram, ils ne faisaient aucune difficulté d'entrer en campagne, et sanctifiaient le mois de Safar, qui suit immédiatement. Cette substitution s'appelait El-Nassa (oubli). Le Prophète abolit cette pratique frauduleuse. Cependant, comme l'observation littérale des quatre mois pacifiques pouvait être préjudiciable à l'État, lorsque les Musulmans seraient attaqués par les infidèles, pour qui rien n'est sacré, il fut permis de combattre contre les ennemis de la religion. L'apôtre de Dieu acheva ainsi la fête du pèlerinage. On l'appela « le pèlerinage d'adieu », parce que ce fut le dernier qu'il célébra, et que, dans son dernier discours, il fit ses adieux au peuple de La Mecque. Après quoi, l'apôtre de Dieu revint à Médine.

LXVII

L'apôtre de Dieu reçoit des ambassadeurs. — Dernière expédition qu'il ordonne. — Il tombe malade. — Circonstances de sa maladie. — Faux prophètes.

L'an XIe de l'Hégire, vers le milieu du mois de Moharram, il arriva à Médine une nombreuse ambassade de la part des peuples de l'Yémen qui s'étaient déjà convertis à l'Islamisme et avaient prêté le serment de fidélité entre les mains de Moadh, fils de Djabal, dans leur pays même. Ces députés, au nombre de cent, venaient pour assurer le Prophète du dévouement absolu de leurs compatriotes. Cette ambassade fut la dernière. Le vingt-cinquième jour du mois de Safar, qui était un samedi, l'apôtre de Dieu chargea Osama d'une expédition militaire, et ce fut aussi la dernière mission de cette nature qu''il donna à aucun de ses compagnons. Il lui commanda de se préparer à se rendre à Monta, sur le lieu même où son père Zeïd avait été tué, et d'y venger sa mort.

Le lundi suivant, qui était le vingt-septième jour du même mois, l'apôtre de Dieu étant dans la maison de Zaïnab, fille de Djahasch, l'une de ses femmes, ressentit les premières atteintes de la maladie dont il mourut. C'était un mal de tête, accompagné d'un accès de fièvre, qui, redoublant de violence, occasionna un transport au cerveau et le jeta dans le délire. La cause de cette maladie était le poison qui lui avait été donné par une femme juive à Khaïbar et dont une parcelle imperceptible s'était glissée dans ses veines, malgré la promptitude qu'il

avait mise à rejeter la fatale bouchée. Le Prophète s'en plaignit lui-même plus d'une fois dans le cours de sa maladie. Le lendemain, l'apôtre de Dieu se rendit dans la maison de Maïmena, fille de Harith, une autre de ses femmes ; car il avait coutume de passer tour-à-tour une journée chez chacune d'elles. Il mit l'étendard entre les mains d'Osama, en lui disant : « Prenez cet étendard ; faites vaillamment la guerre sainte, et exterminez tous ceux qui renieront Dieu. Présentez-vous hardiment, quelle que soit la différence du nombre ; si vingt d'entre vous persévèrent, deux cents de vos ennemis seront vaincus ; si vous êtes cent, mille ne pourront vous résister. » Le Prophète pressa tellement le départ de l'expédition qu'Osama sortit de Médine le jour même et alla camper à Djorf, accompagné de plusieurs personnages considérables qui avaient voulu prendre part à la guerre sainte, et suivi d'un corps nombreux de moadjériens et d'ansariens.

A peine Osama était-il parti, que l'apôtre de Dieu reçut la nouvelle de l'apostasie et de la révolte des deux plus fameux imposteurs et faux prophètes qui se soient élevés de son vivant. L'un était Moseïlama, seigneur d'un canton de la province de Nedj, qui poussa l'insolence jusqu'à demander à l'apôtre de Dieu d'entrer en partage de son autorité. Ce fourbe fut tué par Khaled dans une bataille, sous le khalifat d'Abou-Bekr. L'autre n'était pas moins redoutable. Il s'appelait Asoua, fils de Caab, et était prince de Sofar, ville de l'Yémen. Asouad s'était acquis une grande autorité sur toutes les tribus de cette province. Il avait embrassé l'Islamisme lorsque ces mêmes tribus s'étaient converties ; mais il apostasia et

voulut s'ériger en prophète. Cet homme, qui était éloquent, entraînait ses auditeurs par des discours captieux et abusait de la crédulité du vulgaire à l'aide de prestige et d'enchantements ; c'est ainsi qu'il séduisait les peuples et les détachait de l'obéissance qui n'était due qu'à l'apôtre de Dieu. Mais son triomphe fut de courte durée, car, au bout de quelques jours, Asouad périt de la main du prosélyte Firouz, le Persan, que le Prophète avait dépêché pour le tuer. Sa mort mit fin aux troubles de l'Yémen.

Cependant l'apôtre de Dieu, sentant que son mal empirait, fit assembler toutes ses femmes, et leur demanda qu'il lui fût permis de séjourner chez l'une d'entre elles. Il fut convenu que ce serait dans la maison d'Aïescha. On l'y transporta le mercredi, vingt-neuf du mois. Aïescha, dans une de ses traditions, rapporte ce qui se passa le premier jour entre le Prophète et sa fille bien-aimée Fatema : « Nous étions toutes réunies dans l'appartement de l'apôtre de Dieu, lorsque Fatema y entra. — Soyez la bienvenue, ma chère fille, lui dit-il aussitôt qu'il l'aperçut, et, l'ayant fait asseoir auprès de son lit, il lui parla tout bas. Après cette confidence, Fatema fondit en larmes. Le Prophète, la voyant si affligée, lui dit un autre mot à l'oreille, et Fatema se mit à sourire. — Que veut dire ceci ? m'écriai-je ; quoi, Fatema, l'apôtre de Dieu vous a honorée d'une faveur qu'il n'a jamais faite à ses propres femmes et vous avez pleuré ! Un moment après, le Prophète étant sorti de sa chambre, je tirai à part Fatema et la priai de me confier le secret de l'apôtre de Dieu ; mais elle refusa de me le révéler. Cependant, quand le Prophète eut fermé les

yeux, je renouvelai mes instances auprès d'elle, la pressant, au nom de l'amitié qui nous unissait, de contenter ma curiosité sur ce point. Je puis vous satisfaire maintenant, répondit-elle. La première chose dont le Prophète daigna me faire confidence, fut que l'ange Gabriel, qui avait coutume de se montrer à lui une fois chaque année, avait déjà fait deux apparitions successives. Je ne le reverrai plus, ajouta-t-il, jusqu'au moment où je serai sur le point de partir de ce monde, et je me réjouis, ma chère fille, de vous précéder dans l'autre vie. Alors je pleurai amèrement, comme vous l'avez vu. Sur quoi, me voyant si désolée, il me dévoila un autre secret : O Fatma, me dit-il, consolez-vous ; vous êtes la première personne de ma famille qui doit me suivre. Ne vous sentez-vous pas heureuse d'être bientôt la princesse des femmes des fidèles ? C'est cette prédiction qui fit succéder dans mon cœur la joie à la tristesse. En effet, Fatma mourut fort peu de temps après son père. Elle ne lui survécut que de quelques mois. »

Après ces entretiens familiers, mêlés d'amertume et de douceur, l'ardeur de la fièvre augmenta si fort qu'on ne pouvait tenir la main sur la poitrine de l'apôtre de Dieu sans ressentir une chaleur insupportable. Ses souffrances étaient horribles ; quoiqu'il cherchât à lutter contre l'intensité de sa douleur, l'excès du mal lui arrachait ces plaintes : « Je sens les veines de mon cœur se briser par la violence du poison. Fatale bouchée de Khaïbar ! Hélas ! aucun des Prophètes avant moi n'a enduré de pareils tourments ; mais, plus l'épreuve aura été rude, plus la récompense qui doit suivre sera grande. » Pour tempérer un peu l'ardeur de cette fièvre qui le

dévorait, il dit à ses femmes : « Versez sur moi de l'eau autant qu'en peuvent contenir sept grandes outres toutes pleines ; peut-être en éprouverai-je quelque soulagement ; car il faut absolument que je sois en état de parler au peuple pour lui donner mes dernières instructions. » Elles se mirent donc en devoir de lui obéir, et le malade se sentit un peu rafraîchi par l'effet de cette aspersion.

Le jeudi, premier jour du mois de Rebi-el-Aouel, le Prophète se leva pour aller prêcher dans la mosquée. Il sortit, s'appuyant d'un côté sur l'épaule de Fadhl, fils d'Abbas, de l'autre sur celle d'Ali, et il se traîna jusque dans la chaire où il s'assit. Le Prophète commença, selon l'usage, par célébrer les louanges du Très-Haut ; ensuite il demanda à Dieu le pardon de ses péchés. Puis, s'adressant à l'assemblée, il parla ainsi d'une voix défaillante : « O hommes qui m'écoutez ! s'il en est un parmi vous que j'aie fait punir du fouet injustement, voici mes épaules : qu'il frappe à son tour ! Si j'ai nui à la réputation de quelqu'un, je livre à son ressentiment ma propre réputation. Ai-je fait tort à un musulman dans ses biens ? qu'il parle ; ma bourse acquittera la dette et les intérêts. Que personne ne craigne pour cela de s'attirer ma haine ; la haine n'est pas dans mon caractère. » Il descendit et fit la prière de midi ; puis il remonta dans sa chaire, et, comme il reprenait son discours, un homme se leva au milieu de la foule et réclama le paiement d'une somme de trois dinars. Le Prophète y satisfit sur-le-champ, disant : « Il est beaucoup plus facile de souffrir le déshonneur de ce monde que celui de l'autre. » Il pria pour les martyrs tombés à

la bataille d'Ohoud, ainsi que pour tous ceux qui étaient enterrés dans le cimetière d'El-Baki. Il intercéda pour eux selon la communion qui est entre les vivants et les morts, et il ajouta : « Dieu a donné à ses serviteurs le choix de ce monde et de ce qui est près de Dieu ; je préfère au bonheur passager un bonheur éternel. »

Après cela, l'apôtre de Dieu donna ses derniers ordres à ses fidèles compagnons. Ils sont contenus dans ces trois articles : « Chassez les infidèles de tout le territoire de l'Arabie ; permettez aux prosélytes de jouir avec vous des priviléges que je leur ai accordés ; attachez-vous constamment à la prière. » Il mettait tant d'importance à cette troisième recommandation que, sur le point d'expirer, il la répéta aux personnes qui l'entouraient. Le Prophète termina son discours par une imprécation contre les juifs, ses plus irréconciliables ennemis : « Que Dieu les maudisse ! s'écria-t-il ; car ils ont méconnu et persécuté leurs prophètes. » Le lendemain et les jours suivants, tant que l'apôtre de Dieu se sentit assez de forces, il se transporta à la mosquée où il fit la prière en présence du peuple ; mais, les trois derniers jours, il se trouva si abattu, qu'il chargea Abou-Bekr de remplir ce ministère. De retour chez lui, il affranchit tous ses esclaves.

Durant le cours de sa maladie, le Prophète ne s'entretenait avec ses proches que de choses de piété et particulièrement de ce qu'on devait faire quand il aurait cessé de vivre. Un jour que tous les membres de sa famille s'étaient assemblés autour de son lit, le discours étant tombé sur la prière qu'il leur recommandait de faire pour lui après sa mort, ils lui dirent en sanglotant :

« O apôtre de Dieu, qui est celui qui sera chargé de prier pour vous ? — Écoutez, répondit-il. Quand j'aurai rendu le dernier soupir, que vous m'aurez lavé, cousu dans le suaire et mis dans le cercueil, vous me laisserez ici-même, dans cet état, et vous sortirez tous de la chambre. Le premier qui viendra prier pour moi sera mon bien-aimé Gabriel ; Mikaël et Asraël prieront ensuite ; après eux, l'ange de la mort, accompagné de ses légions, enfin, tous les autres anges. Après cela, vous rentrerez en bon ordre, à la suite les uns des autres ; vous prierez pour moi et vous me souhaiterez la paix. Mais je vous recommande surtout de ne point troubler mon repos par vos plaintes, vos sanglots et vos cris. Les hommes de ma famille conduiront le deuil et feront les premiers la prière pour moi. Au reste, quant à vous qui êtes ici présents, je vous donne à tous la paix. Je vous prie de la donner en mon nom à ceux de mes compagnons qui sont absents. Enfin, je vous prends à témoin que je donne aussi la paix à tous les fidèles qui doivent venir dans la suite des siècles et à ceux qui se convertiront, depuis ce moment jusqu'au jour glorieux de la résurrection universelle. Les membres de ma famille viendront me visiter dans mon sépulcre ; il y aura, en outre, une multitude d'anges qui vous verront et que vous ne verrez pas. »

Le jeudi, huitième jour de Rebi-el-Aouel, le Prophète ayant eu une violente crise, avec un transport au cerveau, s'écria : « Apportez-moi du papier et de l'encre ; il faut que je vous écrive un livre avec le secours duquel vous ne soyez jamais exposés à l'erreur après ma mort. — Hélas ! dirent les assistants, l'apôtre

de Dieu a le délire. » Omar, prenant alors la parole, ajouta : « Il n'est que trop vrai, l'apôtre de Dieu succombe à la violence du mal. Nous avons entre les mains le Coran : le livre de Dieu nous suffit. » Là-dessus, il s'éleva une grande contestation parmi les compagnons du Prophète. Les uns voulaient qu'on obéît; les autres regardaient cette demande comme l'effet d'un dérangement dans ses facultés mentales, puisqu'il était constant que le Prophète ne savait ni lire, ni écrire. Mais, peut-être cette malheureuse opposition à la volonté de l'apôtre de Dieu nous laisse-t-elle un grand miracle à regretter et la perte d'un livre admirable à déplorer. Comme la dispute s'échauffait et que le bruit fatiguait le malade, l'apôtre de Dieu leur commanda à tous de se retirer.

Le vendredi, jour d'assemblée, la prière ayant été proclamée comme de coutume, le Prophète envoya dire à Abou-Bekr d'aller la faire à sa place. Abou-Bekr monta donc dans la chaire. Il avait déjà commencé la prière, lorsque l'apôtre de Dieu, oubliant l'épuisement de ses forces et n'écoutant que son zèle pour le service de Dieu, fit appeler Ali et Abd-Allah, fils d'Abbas, et marcha, appuyé sur leurs épaules, jusqu'à la mosquée. A sa vue, tout le peuple fit éclater des transports d'allégresse et Abou-Bekr s'arrêta. Mais l'apôtre de Dieu se tint debout derrière lui et l'invita à continuer la prière. Lorsqu'elle fut achevée, l'apôtre de Dieu s'assit à côté d'Abou-Bekr, qui se leva aussitôt par respect. Le Prophète se mit alors à prier ; Abou-Bekr, se tenant debout, répétait la prière et le peuple reprenait après Abou-Bekr. On remarque que l'apôtre de Dieu n'avait jamais fait la

prière après aucun de ses compagnons, si ce n'est dans cette occasion, et une autre fois seulement où, surpris par une indisposition qui le força de s'absenter un moment, il chargea Abd-er-Rahman de continuer la prière qu'il reprit après lui, ce qui lui fit dire : « Aucun prophète n'a été enlevé de ce monde sans avoir fait la prière après quelqu'un de ses disciples les plus vertueux. »

Le samedi, de grand matin, plusieurs officiers de l'armée qui était campée à Djorf, sous le commandement d'Osama, vinrent rendre visite au Prophète et s'en retournèrent après l'avoir salué. Le même jour, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu, pour visiter de sa part son apôtre ; il continua le dimanche et le lundi. La nuit du samedi au dimanche, Gabriel, dans une de ses visites, lui apprit la mort du faux prophète Asouad ; l'apôtre de Dieu s'empressa d'annoncer cet heureux événement à tous ceux qui étaient auprès de lui. Les courriers dépêchés par Firouz pour en porter la nouvelle, n'arrivèrent à Médine qu'après la mort de l'apôtre de Dieu. Suivant une tradition d'Abd-Allah, fils d'Abou-Bekr, le Prophète s'exprima ainsi dans un discours qu'il fit au peuple vers la fin de sa vie : « O vous qui m'écoutez ! sachez que, dans la nuit d'El-Kadar (du décret divin), j'eus une vision dans laquelle je vis deux bracelets d'or tomber sur ma main. J'éprouvai à cette vue un sentiment d'horreur indéfinissable ; je soufflai dessus et secouai ma main pour les faire tomber ; mais il s'élevèrent dans les airs et ils décrivirent une suite de spirales en montant et en descendant plusieurs fois, jusqu'à ce que, les ayant saisis, je les écrasai sous mes pieds. Ces

bracelets signifiaient les deux faux prophètes Moseïlama et Asouad. Apprenez encore que l'heure du jugement dernier ne viendra point, qu'il n'ait paru dans le monde trente autres imposteurs qui chercheront à séduire les justes en se donnant pour prophètes. » Le premier jour de la semaine, ou dimanche, Osama, averti que l'apôtre de Dieu était à toute extrémité, partit du camp de Djorf et vint lui rendre visite. Il le trouva sans connaissance. Cependant, le Prophète, étant un peu revenu à lui, leva les mains au ciel et, les baissant ensuite, il les posa sur la tête d'Osama, le bénit et pria Dieu pour lui. Ce général, après avoir reçu la bénédiction du Prophète, retourna au camp et donna des ordres pour la marche de l'armée.

LXVIII

Mort de l'apôtre de Dieu.

Le lundi suivant, lorsque Gabriel était auprès de l'apôtre de Dieu, l'ange de la mort, le terrible Azraël, se présenta à la porte de la chambre, sans néanmoins en franchir le seuil. Gabriel l'apercevant en avertit le Prophète : « O Mahomet, lui dit-il, voici l'ange de la mort qui vient te demander la permission d'entrer : c'est une déférence qu'il n'a jamais eue pour aucun mortel et qu'il n'aura pour personne après toi. — Qu'il entre ! » répondit l'apôtre de Dieu. Aussitôt Azraël, se présentant devant lui le salua et parla ainsi : « O apôtre de Dieu ! O Ahmed ! Dieu m'a envoyé vers toi et m'a ordonné de t'obéir en tout. Si tu veux me livrer ton âme, je la

prendrai ; si tu préfères la retenir, je la laisserai. — Prends-la, ange de la mort ! dit le Prophète. — Puisque tu me le commandes, continua l'ange, je dois obéir. » Gabriel, prenant alors la parole, dit au Prophète : « Je puis t'assurer que Dieu souhaite ardemment de te posséder dans le séjour des bienheureux. O apôtre de Dieu ! je me retire ; voici le dernier pas que je fais sur la terre ; je la quitte pour jamais. — Maintenant, Azraël, dit le Prophète, fais ce que je t'ai ordonné. » Dès ce moment, l'apôtre de Dieu tomba dans l'agonie de la mort. Il y avait près de son lit un bassin plein d'eau ; pendant toute la durée de l'agonie, le Prophète trempait sa main dans l'eau et s'en arrosait le visage en disant : « O Dieu, exauce-moi en cette agonie ! » Ses dernières paroles furent celles-ci : « O Dieu !... Oui !... entre les concitoyens d'en haut ! »

Aïescha, sa chère épouse, qui fut témoin de ses derniers moments, raconte ainsi toutes les circonstances de son agonie. « Lorsque l'apôtre de Dieu était encore en santé, il avait coutume de dire : Aucun Prophète n'est enlevé de ce monde sans qu'on lui ait fait voir auparavant le lieu de son séjour dans le paradis, et alors on lui donne le choix d'en aller jouir ou de rester sur la terre. Vers la fin de sa dernière maladie, au moment de quitter ce monde, comme il avait la tête appuyée sur mes genoux, il tomba en faiblesse et s'évanouit. Ensuite, étant un peu revenu à lui, il ouvrit les yeux et, les tenant élevés vers le plancher de la chambre, il prononça ces mots : « O Dieu, pardonne-moi, aie pitié de moi et daigne me recevoir parmi les concitoyens d'en haut. » Hélas ! dis-je en moi-même, puisque l'apôtre de

Dieu ne converse plus avec nous, je connais à présent qu'il a fait le choix dont il nous parlait avant de tomber malade. Au bout de quelques moments, il essaya de répéter cette prière, mais il ne put que balbutier ces mots : « O Dieu !... Oui... entre les concitoyens d'en haut ! » Ce furent ses dernières paroles, car, à l'instant même, il rendit l'esprit et Dieu le reçut dans l'assemblée bienheureuse des Prophètes, des Justes et des Martyrs ; c'étaient ceux-là qu'il avait choisis pour ses concitoyens et ses compagnons. O Dieu très-haut, donne la paix à ton serviteur, à ton Prophète El-Moustafa (l'élu) Mahomet, qui nous a principalement recommandé la prière, afin que par son secours nous puissions parvenir au comble de la gloire et de la félicité éternelle dans les demeures célestes. Bénis soient sa famille et ses compagnons aussi longtemps que le ciel et la terre dureront par ta miséricorde, ô Dieu saint ! »

La mort du Prophète arriva un lundi, douzième jour du mois de Rebi-el-Aouel, l'an XIe de l'Hégire à l'heure de midi. C'était à pareil jour et à la même heure qu'il était venu au monde soixante-trois ans auparavant. Il avait quarante ans, lorsqu'il fut honoré de la mission prophétique ; il resta treize ans à La Mecque et dix à Médine. Il a donc vécu soixante-trois ans. Ceux qui lui en donnent soixante-cinq comptent comme entières l'année de sa naissance et celle de sa mort. Dès que le Prophète était entré en agonie, on avait dépêché un exprès au camp de Djorf pour en donner avis à Osama. Ce général, qui déjà se mettait en marche vers la Syrie, fit publier un contre-ordre et ramena l'armée à Médine. Il y arriva dans l'après-midi, comme l'apôtre de Dieu

venait d'expirer. Au moment où l'agonie du Prophète commença, Moadh, fils de Djabal, qui avait été envoyé quatorze mois auparavant dans l'Yémen, se trouvait alors à Saana, capitale de la province ; il reposait tranquillement dans son lit, lorsqu'il entendit au-dessus de sa tète une voix plaintive qui lui dit : « Hélas ! Moadh, comment la vie peut-elle te sembler agréable, pendant que Mahomet lutte contre la mort ? » Moadh, se réveillant en sursaut, se jeta à bas de son lit et se mit en prières pour demander à Dieu de le préserver des attaques du détestable Satan. Deux nuits après, il entendit la même voix qui lui disait d'un ton plus lugubre encore : « Hélas ! Moadh, comment la vie peut-elle avoir quelque douceur pour toi, lorsque Mahomet est enseveli dans la poussière du tombeau ? » Alors Moadh fondit en larmes et, au lever de l'aurore, il monta sur sa chamelle et marcha à grandes journées vers Médine. Il n'était plus qu'à trois stations de cette ville, lorsqu'il venir à sa rencontre Amer, fils de Yaser, qui lui apportait la nouvelle de la mort du Prophète. Il continua son voyage en sanglotant et arriva ainsi à Médine.

Sitôt que l'apôtre de Dieu eut rendu l'esprit et que le bruit s'en fut répandu par la ville, il s'éleva un grand cri et la consternation fut universelle. Ainsi, pendant que les anges le recevaient en triomphe dans le ciel et le portaient sur leurs bras en chantant ses louanges, les hommes, frappés de stupeur sur la terre, étaient plongés dans une profonde affliction. On voyait les uns courir éperdus çà et là, en poussant des hurlements affreux ; les autres, glacés d'épouvante et immobiles de douleur, gardaient un morne silence ; quelques-uns se roulaient

par terre dans les convulsions du désespoir. Le peuple accourut en foule pour contempler le Prophète, et ne pouvait se persuader qu'il eût cessé de vivre. On s'écriait de toutes parts : « Comment serait-il mort, lui qui est notre témoin, notre médiateur et notre intercesseur auprès de Dieu ! Non, il n'est pas mort ; mais il est ravi en extase de la même manière que Jésus. Gardez-vous bien de l'ensevelir ! l'apôtre de Dieu n'est pas mort. » Omar, emporté par la même conviction, fendit la foule et dit d'un ton assuré ! « Non, non, l'apôtre de Dieu n'est point mort, comme le prétendent les incrédules ; il est seulement allé vers le Seigneur, de la même manière que Mouça, fils d'Amran, qui s'absenta durant quarante jours, et puis revint vers son peuple. » Omar était si pénétré de cette opinion qu'il menaçait de tuer quiconque oserait dire que le Prophète avait cessé de vivre. Comme le tumulte et la confusion allaient toujours croissant, Abbas, oncle du Prophète, se présenta au peuple et dit : « Je vous jure, par le Dieu qui seul est Dieu, que le Prophète a quitté cette vie mortelle. » Mais celui qui contribua le plus à calmer l'irritation des esprits fut Abou-Bekr, qui, par des arguments tirés de la raison et du Coran, démontra que Mahomet était véritablement mort. Voici, suivant une tradition d'Aïescha, comment la chose arriva.

« Abou-Bekr était dans un quartier de la ville appelé El-Sonoh, quand le Prophète rendit le dernier soupir. A cette nouvelle, il accourut chez sa fille ; il entra dans la chambre mortuaire, découvrit le corps, le pressa de ses lèvres, puis il fit cette invocation : « O apôtre de Dieu ! tiens-moi lieu de père et de mère ; tu répands une odeur

aussi agréable après ta mort que durant ta vie. Je jure par Celui qui tient mon âme entre ses mains que tu vivras éternellement dans le ciel. » Il sortit aussitôt et, s'avançant sur la place, il parla ainsi au peuple assemblé : « O vous tous qui refusez de croire que l'apôtre de Dieu soit mort ! écoutez-moi un moment je vous prie. » A ce début, il se fit un grand silence parmi cette foule naguère si bruyante et si agitée. Omar, lui-même, s'assit pour écouter avec plus d'attention. Abou-Bekr, après avoir célébré les louanges de Dieu, suivant la formule ordinaire, s'exprima ainsi : « Si quelqu'un révère Mahomet au point de croire qu'il ne devait pas mourir, il est dans l'erreur. Mahomet est mort très-certainement. Mais quiconque adore Dieu est dans le droit chemin ; car Dieu est vivant et n'est point sujet à la mort. Or, que Mahomet fût mortel, c'est ce que Dieu lui-même a déclaré dans ces paroles que vous connaissez tous : « Mahomet est le plus grand des apôtres ; mais il n'est qu'un homme comme tous les Prophètes qui l'ont précédé. S'il vient à mourir, soit par accident, soit par le cours naturel de la condition humaine, retournerez-vous pour cela sur vos pas ? Sachez-donc que celui qui retournera à l'idolâtrie courra à sa perte, tandis que ceux qui seront reconnaissants de la grâce de Dieu trouveront dans leur obéissance une source infinie de bénédictions. » Ce discours fit succéder le calme à l'agitation ; l'évidence de la vérité pénétra comme un trait de lumière au fond de tous les esprits ; chacun se retira les yeux baignés de larmes et le cœur gonflé de tristesse, emportant la conviction trop réelle de l'irréparable perte qu'on venait de faire.

Pendant que les choses se passaient ainsi au dehors,

Dieu envoya une grande consolation à ceux qui étaient dans la maison auprès du défunt, car, tandis qu'ils s'entretenaient de leurs regrets, une voix mystérieuse fit entendre ces paroles : « La paix soit avec vous, ô famille désolée du Prophète ! Que la miséricorde de Dieu et ses bénédictions descendent sur vous ! Toute créature doit goûter la mort ; mais vous recevrez votre récompense au jour de la résurrection. Certainement Dieu offre une consolation assurée contre les afflictions de ce monde, et dans l'autre, on trouvera une ample compensation des pertes et des maux, un asile éternel contre les malheurs et les disgrâces de cette vie. Mettez donc votre confiance en Dieu et espérez en lui. Il n'y aura d'affligé et de véritablement malheureux que celui qui sera privé de la rémunération céleste. Que la paix soit donc sur vous ainsi que la miséricorde et les bénédictions de Dieu ! » Ali, s'adressant alors aux assistants, leur dit : « Savez-vous qui vous venez d'entendre ? C'est le prophète Élie, à qui Dieu fasse paix ! » Après un tel témoignage, s'écrièrent-ils unanimement, il n'est plus permis de s'abuser : notre malheur n'est que trop réel. » Une particularité qui dissipa les derniers doutes, c'est qu'on s'aperçut que le sceau de la prophétie, placé entre les épaules de l'apôtre de Dieu, avait totalement disparu.

La mort de l'apôtre de Dieu étant bien constatée, il fallut procéder à l'élection de son successeur. Les mohadgériens et les ansariens se disputèrent l'honneur de donner un chef à l'Islamisme; mais, après de longues et vives constestations, le choix général se fixa sur Abou-Bekr, le beau-père et l'ami constant du Prophète. Abou-Bekr fut donc salué prince et juge suprême. Il prit le titre de

khalife, c'est-à-dire, vicaire ou lieutenant de l'apôtre de Dieu, et tous les Musulmans qui se trouvaient à Médine lui jurèrent le même jour obéissance et fidélité.

LXIX

Funérailles de l'apôtre de Dieu.

Trois jours entiers s'écoulèrent avant qu'on pût songer aux funérailles de l'apôtre de Dieu, à cause des troubles qui agitèrent l'État durant cet intervalle. Cependant il devenait urgent de s'en occuper, car le corps commençait à se tuméfier. On se hâta donc de faire les préparatifs nécessaires. Celui qui y présida fut Abbas, oncle du Prophète. Il fallut premièrement laver le corps ; à cet effet, on dressa une sorte de pavillon que l'on couvrit de tapis, et le corps fut étendu au milieu. Abbas, assisté de ses deux fils Fadhl et Kotham, fit appeler Ali, Abou-Sofian, fils de Harith, Osâma, et Schokran, affranchi du Prophète. Ce furent les seuls qui entrèrent dans la tente. Les Haschémites se rangèrent à l'extérieur et se placèrent plus ou moins près, suivant le degré de la parenté. On lava le corps avec de l'eau très-pure ; après l'avoir bien essuyé, on le saupoudra de camphre, et ensuite on parfuma avec des essences exquises les sept parties qui touchent la terre pendant l'adoration, c'est-à-dire les pieds, les genoux, les mains et le front. Enfin on lui humecta, suivant le rite de l'oudhou (ablution sacrée), le visage, les bras, la paume des mains et la plante des pieds. Ali fut le seul qui accomplit les deux ablutions sur le corps du Prophète. L'apôtre de Dieu l'avait exclusivement

chargé de ce soin, en lui disant, peu de jours avant sa mort : « Que personne ne me lave que toi seul ; si un autre me voit dans l'état de nudité, ses yeux en seront aussitôt aveuglés. » C'est pourquoi ils se mirent tous un bandeau sur les yeux pendant la cérémonie de l'ablution, de peur de perdre la vue. Abbas et ses deux fils tournaient le corps du Prophète, Osâma et Schokran versaient l'eau dessus, tandis qu'Ali passait sa main sur tous les membres pour les purifier. Quand ils furent venus aux parties inférieures du corps, ils entendirent une voix qui cria : « Gardez-vous bien de découvrir la nudité du Prophète, à qui Dieu fasse paix ! » Ali ne vit donc point sur la personne de l'apôtre de Dieu tout ce qui peut se voir chez un homme mort. Pendant qu'Ali faisait l'ablution, il prit à la dérobée un morceau d'étoffe, et l'ayant imbibé de l'eau qui avait coulé sur le corps du Prophète, il le cacha dans son sein ; il en obtint, depuis, des effets tout miraculeux. C'est à la vertu de ce talisman merveilleux qu'il attribuait la vivacité de son intelligence et la puissance de sa mémoire.

L'ablution étant finie, on procéda aux obsèques. On couvrit le Prophète de trois vêtements. Les deux premiers, la chemise et la tunique, étaient blancs ; le troisième consistait en une robe d'une étoffe rayée de l'Yémen, qui fut passée par-dessus les deux autres. Ensuite, on mit le corps dans un cercueil ; on l'entoura d'aromates ; on versa dessus une composition d'ambre, de musc et d'aloës, et on l'exposa comme sur un lit de parade. Alors on fit la prière pour le Prophète. Ceux de sa famille commencèrent avec Abbas et tous les Haschémites ; après eux, entrèrent les moadgériens et les ansariens ; puis

enfin s'avança la population entière de Médine, hommes, femmes et enfants, tous marchant d'un pas grave et mesuré, dans le silence de la tristesse et le recueillement de la piété. On récita pour l'apôtre de Dieu soixante-douze prières. Après que ceux de sa famille et ses compagnons se furent acquittés de ce devoir, le peuple, ne sachant dans quels termes il convenait d'exprimer sa prière, s'adressa à Ali, qui rédigea sur le champ cette formule d'oraison : « Nous voici, ô Dieu, Notre Seigneur, tout prêts à t'obéir. Que les bénédictions du Créateur miséricordieux, et les prières des anges qui approchent du trône de Dieu, et celles des Prophètes, des Justes, des Martyrs, comme aussi de tous les êtres qui sont capables de louer Dieu, soient sur Mahomet, fils d'Abd-Allah, qui est le sceau des Prophètes, le Prince des Apôtres, le Pontife suprême de la religion, l'Envoyé du Seigneur des mondes, le Témoin, le Prédicateur de la Loi, qui a appelé tous les hommes à ton obéissance, qui est la lampe resplendissante ! Que la paix soit sur lui ! »

Quand il fut question d'inhumer l'apôtre de Dieu, il s'éleva de grands débats entre ses compagnons. Les moadjériens voulaient qu'on le reportât à La Mecque où il était né. Les ansariens, de leur côté, prétendaient qu'il devait rester à Médine, puisque cette ville, qui s'était empressée de lui offrir un asile aux jours de son adversité, et dans les murs de laquelle il avait établi le siége de sa religion et de son empire, était devenue sa véritable patrie. Quelques-uns proposèrent un troisième parti : c'était de le transporter à Jérusalem, où se trouve la sépulture des Prophètes. Comme la dispute s'échauffait jusqu'à prendre le caractère d'un dissentiment poli-

tique, le prudent Abou-Bekr se hâta d'intervenir ; il étouffa, dans son principe, cette cause de division entre les musulmans, et fit décider que Mahomet serait enseveli à Médine, en attestant qu'il avait entendu dire à l'apôtre de Dieu qu'un prophète ne doit être enterré qu'au lieu où il est mort. On creusa donc une fosse dans la maison d'Aïescha, sous le lit même dans lequel il avait expiré. C'est là qu'il fut inhumé, le jeudi quinzième jour du mois de Rebi-el-Aouel. Ali fut le premier qui descendit dans la fosse, lorsque le corps y eut été déposé ; après lui, et successivement, chacun de ceux qui avaient pris part au soin des funérailles. Kotham, fils d'Abbas, y descendit après tous les autres : ainsi, il a été celui des mortels qui a quitté le dernier l'apôtre de Dieu. Nous savons qu'il existe chez les chrétiens un préjugé étrange au sujet de la sépulture du Prophète. On croit assez généralement parmi eux que l'apôtre de Dieu fut mis dans un cercueil de fer et qu'il demeura suspendu par l'attraction de l'aimant à la voûte de la mosquée de Médine, où on le voit encore en cet état. Mais ceux qui ajoutent foi à une fable aussi ridicule montrent en cela leur ignorance dans ce qui concerne l'histoire de l'Islamisme.

Quant à la situation du tombeau de l'apôtre de Dieu, relativement à ceux des deux premiers khalifes, ses successeurs, qui furent aussi enterrés auprès de lui dans la maison d'Aïescha, les sentiments sont partagés. Cependant l'opinion la plus probable est celle qui est fondée sur une tradition authentique de Mohammed, fils d'Abou-Bekr, ainsi conçue : « Je fis un jour cette question à Aïescha : Dites-moi, je vous prie, ma chère sœur, dans quelle disposition sont placés le tombeau du Prophète et ceux

des deux autres qui reposent auprès de lui. Elle me les montra. Je vis, en effet, trois tombes, dont la superficie était un peu convexe, et qui avaient été creusées dans un terrain de couleur rougeâtre. Le tombeau du Prophète se trouvait le premier ; à côté, était placé celui d'Abou-Bekr, dont la tête ne venait qu'aux épaules de l'apôtre de Dieu ; puis celui d'Omar, sur la même ligne que le Prophète, mais ayant la tête aux pieds de celui-ci. »

Les funérailles étant achevées et chacun s'étant retiré, Fatma, la fille de l'apôtre de Dieu, s'en vint à la tombe de son père; elle s'assit auprès de la fosse et, les yeux baignés de larmes, elle exhala sa douleur par ces plaintes entrecoupées de sanglots : « Hélas ! mon père bien-aimé ! Hélas ! apôtre de Dieu ! Hélas ! Prophète du Dieu de miséricorde ! Il n'y aura donc plus de révélation divine ! L'ange Gabriel s'est envolé loin de nous pour jamais ! O Dieu ! fais que mon âme suive bientôt l'âme de mon père ; accorde-moi de revoir son visage ! Ne me prive pas de la récompense de ses mérites et de son intercession au jour du jugement. Hélas ! l'affliction qui m'accable est si grande que les nuages de la tristesse se sont répandus sur mes plus beaux jours et les ont changés en autant de nuits sombres et affreuses. »

D'un autre côté, Aïescha s'étant enfermée dans l'endroit le plus solitaire de sa maison, se dérobait à tous les regards et ne voulait recevoir aucune consolation. Anas, fils de Mâlek, qui passait, par hasard, devant la porte de la chambre où elle s'était retirée, entendit ces paroles entremêlées de gémissements : « O vous ! mon cher époux, qui ne vouliez pas même vous rassasier de pain d'orge ! O Prophète ! qui, étant au lit de mort, pratiquiez

encore l'abstinence et qui n'osiez pas même dormir toute la nuit, de crainte de tomber dans le feu ardent de l'enfer ! Oh !... » Ici les sanglots étouffèrent sa voix ; Anas n'entendit plus aucune parole distincte, et Aïescha tomba dans un morne silence.

Pendant que le deuil et l'affliction étendaient leur voile lugubre sur la famille et sur les compagnons du Prophète, Sofia, fille d'Abd-el-Mottalib, tante du Prophète et mère de Zobeïr, femme d'une piété exemplaire et d'une fermeté d'âme au-dessus de son sexe, prononça, malgré son grand âge, cette oraison funèbre de l'apôtre de Dieu : « O apôtre de Dieu ! n'êtes-vous pas encore, même après votre mort, notre unique espérance ? N'étiez-vous pas, tant que vous avez vécu parmi nous, pur, innocent, exempt d'injustice ! Ah ! sans doute, vous étiez miséricordieux ; nous avions en vous un guide plein de droiture, de lumière et de sainteté. Que celui qui est capable de verser des larmes pleure sur vous ! Pour moi, j'en jure par la vie bienheureuse dont vous jouissez, je ne puis me résoudre à pleurer sur le Prophète, parce que nous sommes privés de sa présence. Quel malheur avons-nous à craindre de son absence ? Est-ce que le Dieu de Mahomet arrêtera pour cela le cours de ses bénédictions sur nous ? Au contraire, il les versera encore plus abondamment par l'intercession de son apôtre. Quant à moi, j'achève ma vie paisiblement auprès de son tombeau, dans la ville d'Yathreb. Oui, je gagerais ma famille et mon âme que Dieu accomplira ses promesses ; car s'il est vrai, comme il l'est en effet, que notre Prophète soit le prince de tous les hommes, il a jeté les fondements de notre bonheur éternel, et l'œuvre salutaire qu'il a commencée recevra

son accomplissement. O apôtre de Dieu ! que la paix de Dieu soit tout entière sur vous, puisque vous êtes actuellement introduit dans le Paradis du bonheur, où vous jouissez des délices ineffables de la félicité éternelle ! »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

Vichy. — Imp. Vallon.

ERRATA

Page 99, ligne 14, au lieu de : *Marra-el-Dhouarhan*, lisez : *Marra-el-Dhuharan.*
Page 102, ligne 7, au lieu de : *Bokaïa*, lisez : *Rokaïa.*
Page 103, ligne 17, au lieu de : *El Chadar,* lisez : *El Kadar.*
Page 105, ligne 10, au lieu de : *Ouodhou,* lisez : *Oudouh.*
Page 105, ligne 29, au lieu de : *Asüa*, lisez : *Asiia.*
Page 107, ligne 3, au lieu de : *Siddik,* lisez : *Saddik.*
Page 114, ligne 17, au lieu de : *Bokaïa*, lisez : *Rokaïa.*
Page 114, ligne 19, au lieu de : *Abd-el-Rhahan*, lisez : *Abd-el-Rahman.*
Page 114, ligne 20, au lieu de : *Maçaad,* lisez : *Maçaab.*
Page 119, ligne 16, au lieu de : *Taha*, lisez : *Ta, Ha. (T. H.)*
Page 123, ligne 24, au lieu de : *Omm Djemel*, lisez : *Omm Djemil.*
Page 145, ligne 29, au lieu de : *Abib*, lisez : *Habib.*
Page 150, ligne 18, au lieu de : *Amram*, lisez : *Amran.*
Page 183, ligne 17, au lieu de : *Azraïl,* lisez : *Asraël.*
Page 184, ligne 11, au lieu de : *Asmaïl,* lisez : *Asmaël.*
Page 186, ligne 12, au lieu de : *Azraïl,* lisez : *Asraël.*
Page 188, ligne 30, au lieu de : *Azraïl,* lisez : *Asraël.*
Page 247, ligne 28, au lieu de : *Khaïnat-el-Haïan*, lisez : *Khaïnat-el-Haran.*